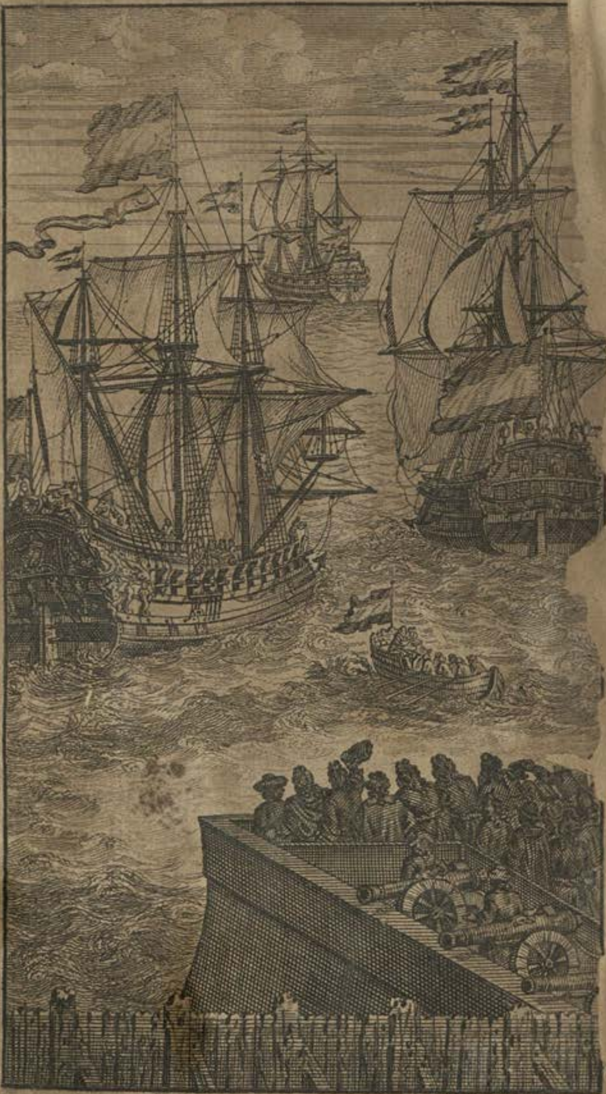
00060627

THE
ASIATIC SOCIETY OF BOMBAY
TOWN HALL, BOMBAY-400 023.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 18 July, 2018



VOYAGE DES HOLLANDOIS AUTOUR DU MONDE,

Sous la conduite du General Olivier du Noort, par le Détroit de Magellan.

Un certain nombre de Particuliers des Provinces Unies, nommez Pierre van Beveren, Huyg Gerritsz, Jean Benninck, & quelques autres, aïant formé, l'An 1598, une Compagnie de Commerce, traitérent avec Olivier de Noort, natif d'Utregt, pour conduire leurs vaisseaux. Leur dessein étoit qu'il allât passer par le détroit de Magellan, & trafiquer sur les côtes de l'Amérique, dans la mer du Sud, nommée par les Espagnols *Mar del Zur*, & faire tout le

le tour du globe de la terre, s'il lui étoit possible.

Pour cet effet ils équipèrent deux vaisseaux, l'un nommé *le Maurice*, & l'autre *Henri Frédéric*, & deux yachts nommez *la Concorde* & *l'Espérance*, qui tous ensemble étoient montez de [illegible] hommes de tous [illegible]. Olivier de Noort, Capitaine Général de cette petite flotte, montoit *le Maurice* comme Amiral. Jaques Claesz [illegible] commandoit le *Henri Frédéric* en qualité de Vice-amiral. Le Capitaine Pierre de Lint avoit le commandement du yacht *la Concorde*, & Jean Huidecooper celui de *l'Espérance*.

Tous ces équipages, [illegible] qui avoient Conseil de l'Amirauté [illegible] ville, sur le [illegible] en [illegible] fait par la Compagnie [illegible] Parlement, furent assemblez le 28. de Juin 1598. & on leur fit lecture du Réglement de marine nommé *Artikel-brief*, afin qu'ils eussent à s'y conformer. Ce Réglement avoit été auparavant présenté au Prince Maurice, qui l'avoit agréé & confirmé, & tous les gens des équipages prêtèrent serment de l'observer.

Le 13. de Septembre 1598. les deux vaisseaux *le Maurice* & *la Concorde* sortirent du port de Goerée, & *le Henri Frédéric* & *l'Espérance* étant venus d'Amsterdam les joindre, ils firent route tous ensemble vers Plimouth, où un Pilote Anglois, qui avoit voiagé dans ces régions éloignées avec Thomas Candisch, devoit prendre ses hardes qu'il y avoit laissées. Le 21. ils partirent de Plimouth

60627

00060627

Pag. 3.
Isle du Prince.

mouth par un vent frais de Nord-eſt.

Le lendemain matin, lors-qu'ils furent hors de la paſſe, ils virent que la grande chaloupe du Vice-amiral demeuroit de l'arriére, avec ſix hommes qui étoient dedans, ce qui les obligea de mettre côté en travers. Mais un certain Capre Anglois leur aïant dit que ces ſix hommes étoient des garnemens, qui n'avoient pas volonté de faire le voiage, ils les laiſſérent, & continuérent leur route.

La nuit du 8. d'Octobre, le Vice-amiral perdit encore ſon autre chaloupe, qui étoit à la roüe, & où il y avoit un homme. Tous les vaiſſeaux l'atendirent juſques au jour, côté en travers; mais ils ne la découvrirent point, la grande brume de la nuit l'aïant fait écarter. Ils étoient alors par la hauteur des 54. degrés, 40. minutes.

Le 10. de Décembre ils eurent la vuë de l'isle apelée par les Portugais Ilha do Principe, c'eſt à dire isle du Prince, parce-qu'elle fut découverte par un Prince de Portugal. Cette vuë donna beaucoup de joie aux équipages, qui aïant été longtems contrariez par les vents, avoient beſoin de rafraîchiſſemens.

Le lendemain ils jettérent l'ancre dans la baie, qui eſt au Nord-oüeſt de cette iſle, ſur ſeize braſſes. Dès la nuit même le Général détacha une chaloupe, ſous la conduite du Commis Daniel Gerritsz, qui diſoit avoir été autrefois dans cette même iſle, qu'on y pouvoit trouver aſſez de rafraîchiſſemens, & qu'elle étoit habitée par des gens aſſez

 doux.

doux. Mais il revint sans avoir vu aücun homme, quoi-qu'il persistât à dire que c'étoit la même isle où il avoit été.

Sur ce raport le Général fit armer deux chaloupes & un canot, d'environ quarante hommes, pour aller à terre. En entrant dans le port, ils arborérent des banniéres blanches, en signe de paix. Les insulaires les aïant vuës leur envoiérent un homme, aussi avec une banniére de paix, qui leur dit qu'ils pouvoient en sureté descendre à terre, & qu'on leur donneroit des rafraïchissemens pour leur argent.

Daniel Gerritsz, qui étoit celui qui portoit l'enseigne, étant descendu le premier, & aïant été bien reçu d'un certain More, qui parloit Portugais, monta vers le fort avec *trois* autres Officiers. Pour Reynier Poppes Lieutenant, il demeura dans sa chaloupe, par ordre du Général, afin d'avoir l'œil sur les équipages.

Ceux qui étoient allez au fort furent invitez à se mettre à table, où on leur fit bon visage. Les Portugais envoiérent encore des gens sur le bord du rivage pour solliciter le Lieutenant à être de la compagnie. Il s'en excusa toujours, & éxécuta ponctuellement ses ordres.

Les Portugais voïant qu'il n'y avoit plus d'espérance d'atirer personne, se jettérent sur les quatre hommes qui étoient en leur pouvoir, massacrérent le Commis & le Pilote Anglois dont il a été ci-devant parlé, qui avoit nom Melis, & encore un autre. Le quatriême nommé Pierre Esayasz de Lint écha-

pa.

pa. Les gens des équipages Hollandois, qui étoient au bord de l'eau, le voïant courir précipitamment vers eux, comprirent bien qu'il y avoit de la trahison, & voulurent se retirer dans leurs chaloupes. Les Portugais les poursuivirent jusques dans l'eau, & tuérent deux hommes dans les chaloupes mêmes, dont Corneille de Noort, frére du Général étoit un, avec un autre d'Amsterdam, nommé Canter.

Le Général aiant apris cette funeste nouvelle, fit assembler le Conseil de guerre. On résolut de faire avancer tous les vaisseaux dans la baie, aussi avant qu'il seroit possible, & l'on toua *la Concorde* [illegible] devant le fort. En même tems on mit à terre six-vingts hommes bien armez, avec une enseigne déploiée.

Cette milice aperçut incontinent un grand nombre de soldats aussi armez, contre lesquels ils escarmouchérent, avec espérance de se rendre maîtres du fort. Mais ils trouvérent tant de difficulté à traverser un bocage & un ruisseau, qui étoient devant eux, & les Portugais faisoient de si terribles décharges sur eux, en ce passage, qu'ils furent obligez de se retirer dans leurs chaloupes, aiant laissé un de leurs hommes mort, & en aiant 16. de blessez.

Le 12. sur le soir, le Général envoia encore 30. hommes à terre, droit par le travers des vaisseaux, où il y avoit une riviére, parce-qu'on avoit grand besoin d'eau douce. Leurs ennemis voulurent s'y oposer; mais ils se retranchérent & firent leur eau, mal-

gré tous les éforts qu'on fit pour ſes en empêcher.

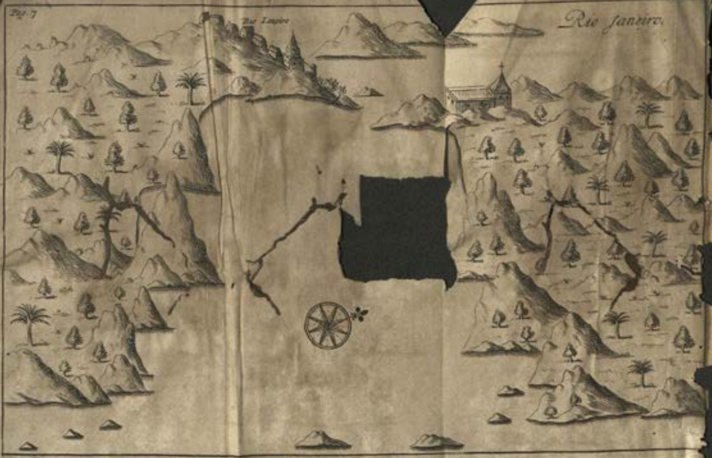
Enfin le Général deſcendit auſſi, avec une bonne troupe de gens, & s'avança dans l'iſle, juſques aux moulins à ſucre, dont il fit brûler une partie. Il découvrit les Portugais dans une embuſcade, & l'on en tua un. Les autres ſe retirérent dans le fort.

On trouva dans cette iſle des marques qui faiſoient connoître que le Capitaine Cleerhagen y avoit été. On y vit encore des ſolivaux, de la chaux, des pierres, & une place à l'entrée de l'iſle, où les bois qui y étoient, avoient été abatus; ce qui fit croire qu'on avoit eu deſſein d'y bâtir un fort, mais que les Portugais s'y étoient opoſez.

Le Général détacha encore des chaloupes pour aller en divers autres endroits, où ils trouvérent auſſi des baies fort bonnes, mais toutes bien gardées, de-ſorte qu'on connut que l'iſle étoit bien peuplée, & qu'il n'y avoit pas lieu d'y prendre des rafraîchiſſemens malgré les habitans.

Elle gît par un degré & demi, ou ſelon quelques-uns, par les trois degrès, au Nord de la Ligne E'quinoxiale. Elle produit une grande abondance de fort-bon ſucre, un peu de gingembre, & aſſez de tabac. On tient qu'il y a un arbre, de l'épaiſſeur de 24. braſſes par le bas. Les Portugais ont gagné ſur les habitans, de leur faire rendre un culte religieux au Crucifix & aux images, & de leur faire porter au cou un chapelet avec un Crucifix. Les inſulaires vont nuds. Ils ſont armez de rondaches, de piques & de

rapié-


Rio Janeiro.

rapiéres. Les femmes ont un morceau de toile ceint par le milieu du corps, & il leur pend juſques aux genoux. Ordinairement elles portent dans leur main un couteau recourbé.

Le 17. ſur le ſoir, le Général fit revenir ſes gens de leur retranchement, & ils paſſérent à bord avec une bonne proviſion d'eau, mais il y avoit pluſieurs malades & bleſſez. Auſſi-tôt ils mirent à la voile, & le 25. ils ſe trouvérent proche du cap de Gonſales, où les vents de terre ont accoutumé de ſoufler vers le ſoir, & de jour c'eſt un vent de mer.

En ſe ralliant à la terre ils rencontrérent deux vaiſſeaux, l'un d'Amſterdam, l'autre de Zélande, & apprirent que ces navires, qui étoient ſous le commandement de Pierre Verhagen, avoient été plus de deux mois à l'ancre en ce lieu-là, où il leur étoit mort 38. hommes; & que le Capitaine Cleerhagen en étoit mort à l'iſle du Prince, où beaucoup de ſes gens avoient peri.

Le même jour on déſerta, par Sentence du Conſeil de guerre, un nommé Hans Volkerts, de Heylige-landt, qui étoit Pilote, & qui s'étoit mutiné, aprés avoir commis diverſes autres mauvaiſes actions; & on le laiſſa ſur le rivage.

Le 26. du même mois de Décembre, on remit à la voile, & on s'éloigna du cap de Gonſalve, dont on trouvera la deſcription dans le Voiage de la Guinée, puis on prit ſon cours vers la côte du Breſil.

Le 9. de Fèvrier 1599. ſur le midi, les vaiſſeaux entrérent dans le Rio Janeiro, qui

eſt ſur cette côte, par les 23 degrés un quart, de latitude Sud, où ils moüillérent l'ancre ſur 9. braſſes, hors de la portée du canon du fort, qui eſt au Nord de la paſſe, vis-à-vis de la ville de Janeiro.

Le lendemain matin on vit venir à bord un grand canot, avec ſept ou huit hommes, entre leſquels étoit un Portugais nommé Pierre Tack, qui parloit bon Flamand. Il dit que le Gouverneur lui avoit ordonné de voir quelles gens étoient arrivez là. Ils répondirent qu'ils étoient Flamands, & qu'ils demandoient des fruits & d'autres rafraîchiſſemens en païant. Sur cette réponce le canot nagea vers terre, promettant de revenir dire ce qu'auroit répondu le Gouverneur, qui s'étoit rendu ſur le rivage avec deux à trois *cents* ſoldats.

L'après-midi du 10. le canot revint avec cinquante ou ſoixante oranges ſeulement, ſans aporter aucune réponce poſitive. Le Portugais fit entendre que l'on n'obtiendroit rien, ſi l'on ne le recevoit à bord, & qu'on ne ſe ſaiſît de ſa perſonne. Le Général & le Conſeil de guerre jugérent à propos de déférer à cet avis, & l'arrêtérent avec un meſtif & deux eſclaves. Pour les autres, ils les renvoiérent au Gouverneur, avec une lettre du même Tack, qui lui propoſoit de vendre quelques fruits qui ſeroient paiez en argent, ou en marchandiſe, afin de le retirer.

Le matin du 11. voiant qu'ils ne recevoient point de réponce, les Hollandois armérent trois chaloupes de 60. à 70. hommes, qui nagérent vers une haute montagne

tagne nommée Pain de Sucre, qui est au Sud, & où les Portugais qui étoient arrêtez, disoient qu'il y avoit beaucoup de bons fruits. Ils menérent le mestif avec eux pour les leur montrer. Mais au-lieu de fruits ils trouvérent une embuscade, dont les gens se jettérent sur deux d'entre eux, qui avoient été envoyez devant, pour reconnoître le terrein; & les firent prisonniers. Ensuite ils tirérent tant de fléches dans la chaloupe, qu'ils blessérent sept ou huit hommes.

Le vaisseau *la Concorde*, qui étoit sous voiles pour escorter les gens de la descente, fut aussi obligé de reculer, à cause des décharges du fort, qui donnoient droit dans la baie. On y perdit un homme, à qui la tête fut emportée d'un boulet de gros canon, & les haubans furent coupez.

Les deux prisonniers aïant été conduits à la ville de Janeiro, le Général envoia une lettre au Gouverneur, par un esclave qui nagea jusqu'au rivage, pour lui demander ses deux hommes en échange de ceux qu'il avoit retenus. Le lendemain matin le Pilote Barent Jansz, fut échangé pour le mestif, & les Portugais firent dire qu'ils vendroient des fruits & des pourceaux, si l'on vouloit descendre à terre. Mais le Portugais Tack qu'on retenoit encore prisonnier, dit qu'il ne falloit pas s'y fier. Ensuite l'autre Hollandois fut aussi échangé pour Tack.

Il y eut un Caporal, nommé Guillaume Potter, de Delft, qui s'étant jetté dans l'eau, & étant allé à terre, à la nage, sans ordre, fut aussi-tôt pris, & emmené tout-

nud. Les autres matelots de la chaloupe qui étoit sur le grapin, firent force de rames, & se sauvérent à bord, voïant un grand nombre d'ennemis venir à eux. Ils laissérent leur Caporal prisonnier.

Le 13. les vaisseaux firent leurs bordées, pour sortir du Rio Janeiro. Le 16. ils moüillérent entre deux isles. Une chaloupe étant allée pour les reconnoître, on n'y trouva rien. Le Général en nomma une l'isle des Moules, à-cause qu'il y en a quantité; & l'autre l'isle des Palmiers, parce-qu'il n'y croît rien que cette sorte d'arbre. Toutes les deux étoient désertes.

Le 21. comme on étoit déja au large, & que le vent, qui [illegible] du Sud, excitoit une tempête, la flote reprit sa route vers le parage qu'elle avoit quitté, pour tâcher de découvrir si c'étoit l'isle de Saint Sébastien. Les Pilotes en doutoient, mais le lendemain l'aïant reconnuë, ils embouquérent entre l'isle & la terre ferme, où il y a une très-grande rade, qui est à l'abri de tous les vents, parce qu'elle est close, & renfermée par l'isle.

Ensuite ils trouvérent beaucoup d'autres baies, & autant de poisson que les filets en pouvoient porter. Il y avoit divers rafraîchissemens dans cette isle, qui est remplie d'arbres sauvages. On y prit des mouëttes & des perroquets en assez grand nombre, & l'on y rencontra une certaine herbe dont la feüille est semblable à la feüille du saule, & pleine de jus. Quand on en eut fait boüillir, & mangé avec du vinaigre, elle servit d'un

I. S. Sebastien

d'un excellent reméde contre le scorbut.

Le 27. le canot du Capitaine Huydecooper aïant nagé vers le rivage avec six hommes, ils furent aussi-tôt ataquez par un grand nombre d'Indiens, qui s'étoient cachez dans un bois, étant venus exprès du Rio Janeiro pour surprendre les Hollandois. En éfet ils en jettérent deux par terre, & pour les quatre autres, on n'a point seu ce qu'ils devinrent.

Le 28. on leva l'ancre après avoir fait de l'eau autant qu'on en avoit besoin, mais on n'avoit pu se pourvoir que de peu d'autres rafraîchissemens. Ils naviguérent dans la bouque à l'Est, & passérent entre l'isle des Moules & celle de Saint Sebastien, qui, en cet endroit-là, git par les 24. degrés au Sud de la Ligne.

Le 20. de Mars, il fut unanimement résolu dans le Conseil de guerre, que comme les tempêtes étoient devenues fréquentes, que l'hiver aprochoit, qu'il n'étoit pas possible de passer le détroit de Magellan, & qu'on avoit beaucoup de malades, toute la flote iroit hiverner à l'isle Sainte Helene. Mais on fut tellement *contrarié* par les vents, sur cette route, qu'on ne put *aprocher* de l'isle, & le 11. de Mai, on mit le cap sur celle de Martin Vas, ou de l'Ascension, avec dessein, si on ne la pouvoit reconnoître, de s'en aller sur la côte du Bresil. Car la quantité de malades qu'on avoit, & parmi lesquels la mortalité avoit commencé à se mettre depuis trois ou quatre jours, obligeoit nécessairement à terrir, en quelque lieu que ce fût.

Le 21. ils reconnurent une Isle déserte par les 20. degrès & un quart de latitude Sud, où il n'y avoit aucun rafraichissement à prendre, qu'une multitude de mouëttes, qu'ils nommérent les Mouëttesfolles, parce-qu'elles n'étoient point faroûches, & qu'elles venoient se percher sur les bâtons dont on les frapoit.

Le 30. ils crurent découvrir l'isle de l'Ascension, au-lieu que c'étoit la terre ferme du Bresil. Le 1. de Juillet, aïant moüillé dans un endroit nommé Rio Dolce, *Riviére Douce*, ils envoiérent deux chaloupes au rivage, mais les Portugais, qui étoient là en grand nombre, n'aiant pas voulu leur permettre de prendre terre, elles s'en retournérent à bord.

Le 2. ils eurent la vuë de l'isle de Sainte *Claire*, & ils y portérent le cap. Le lendemain matin le Général & les Capitaines se mirent dans deux chaloupes, pour aller à terre, où à-peine trouvérent-ils de l'eau autant qu'il en falloit chaque jour aux équipages. Elle descendoit de quelques fentes d'une montagne.

Le Général étant retourné à bord, fit porter les malades à terre. Il y en eut qu'il fallut enlever avec leurs cabanes, par le moien des palans, parce-qu'ils ne pouvoient plus remuer; & quelques-uns moururent dès-qu'ils furent sur le rivage, desorte que ne pouvant presque avoir de rafraichissemens ils ne laissérent pas de demeurer dans une grande misére. Il n'y avoit dans cette isle que des Palmiers, & une certaine herbe verte nom-

I. S. Clara.

nommée Perſil de mer, dont chacun mangeoit avidement tant cuït que cru. Il y avoit auſſi deux arbres qui avoient produit quelques prunes aigres.

Nonobſtant cette diſgrace tout le reſte des malades fut guéri du ſcorbut, en quinze jours, comme miraculeuſement, excepté cinq qu'il y avoit trop longtems qui en étoient ateints, & qui après avoir encore langui quelque tems, moururent enfin.

Le Général y fit bâtir une hutte, où l'on diſtribua certains bignets. Ceux qui les devoient aller querir en avoient deux, & les autres n'en avoient qu'un; ce qui obligea les plus malades de s'y traîner pour en avoir deux.

L'iſle n'a pas plus d'une lieuë de tour, & n'eſt qu'à une lieuë de la terre ferme; mais les Hollandois y voioient trop de monde pour ozer y aller: car les Portugais y ſont abſolument les maîtres; & comme les Indiens dépendent d'eux, ils les font ſervir à la guerre.

Le 18. de Juin, le Général fit rembarquer tous les gens des équipages, ſains & malades. Enſuïte il fit décharger le yacht *la Concorde*, qui faiſoit eau en divers endroits, & ne pouvoit plus tenir la mer. Avant que de quitter l'iſle, Jean Claaſz maître Canonnier de l'Amiral, fut condamné par le Conſeil de guerre à être déſerté, auſſi-bien que G[illegible] Willemsz Prins, Canonnier de *la Concorde* pour s'être mutinez, & pour d'autres c[illegible]

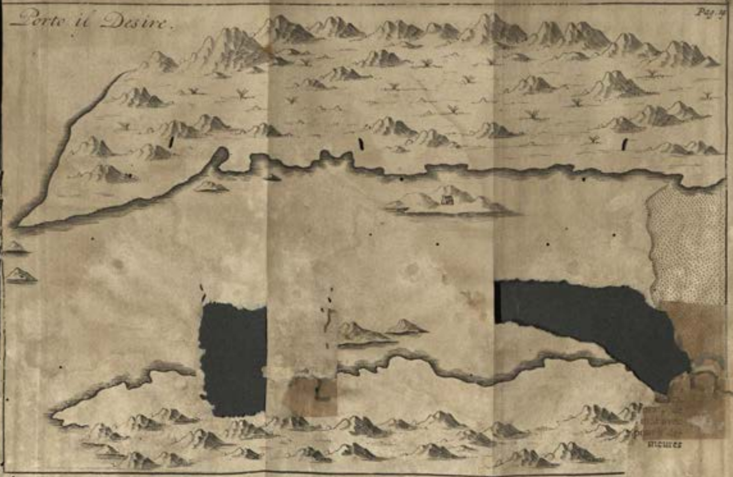
Un matelot nommé Girard Adria[illegible] Fleſſingue, eut la main atachée au[illegible] un couteau qui fût piqué dedans, [illegible]

meurer ; jufques à ce que la main pût fe retirer elle-même, parce-qu'il avoit bleffé d'un couteau fon Pilote.

Le 21. les trois vaiffeaux mirent à la voile, après avoir brûlé le yacht *la Concorde*, & le 30. ils vinrent à la rade de l'ifle St. Sebaftien, où ils avoient déja été auparavant. Ils y firent de l'eau, après avoir bien pris leurs précautions pour n'être pas furpris.

Le 16. de Juillet, ils prirent réfolution d'aller au port de Defir, qui eft par les 47. degrès & un quart de latitude Sud. Il fut ainfi nommé par Thomas Candifch, parce-qu'il y arriva enfin après un long & ardent defir. Ils le découvrirent le 20. de Septembre, & y entrérent fur le minuit. Ils connurent qu'il y entroit & qu'il en fortoit un courant très-clair, & que la marée y montoit & defcendoit d'environ deux braffes.

„On lit dans le Voiage de Thomas Can-
„difch, qu'il y a quelques ifles dans ce port,
„où l'on voit une grande quantité de chiens
„marins, qui font extrémement puiffans &
„hauts, & d'une fort vilaine figure Le de-
„vant de leur corps ne peut être mieux com-
„paré qu'à celui d'un lion. Leur cou, &
„tou[illegible]e la partie qui fe préfente au-deffous,
„fon[illegible] couverts d'un poil long & rude. Leurs
[illegible]pi[illegible] font comme des nageoires façonnées
[illegible]eu-près comme des mains d'hommes.
[illegible]Ils font des petits tous les mois, & les
[illegible]riffent de leur lait. Ils fe nourriffent
[illegible]ffon qu'ils prennent dans la mer.
[illegible]on en fait boüillir ou rôtir de jeu-
[illegible]ont auffi-bon goût que du mouton,
„ou


Porto il Desire.

„ou de l'agneau. Les vieux ſont ſi grands, „& ont tant de force, que quatre hommes „ont aſſez de peine à les tuer. Il faut, pour „cet effet, les fraper droit ſur la tête avec „des bâtons, ou des crocs. Quand ils ne „ſont que percez, ou bleſſez ailleurs, ils „s'enfuient dans la mer.

„On dit auſſi qu'il y a dans ces mêmes „iſles une multitude d'oiſeaux, que les An-„glois nomment Pinguins, c'eſt-à-dire, „Têtes blanches, qui ſont encore de très-„bon goût. Ils font des trous dans la terre, „s'y tiennent comme font nos lapins, & y font „leurs œufs: mais ils vivent de poiſſon, & „ne peuvent voler, n'aïant point de plumes „à leurs aiſles qui pendent à leurs côtés com-„me des morceaux de cuir.

Pendant-que le Général fut dans ce port, il alla diverſes fois à terre, ſans y découvrir d'hommes. Néammoins il vit des ſépulchres où l'on mettoit les morts, qui étoient ſur le plus haut des rochers, & couverts de pierres peintes de rouge, garnis dehors & dedans d'arcs, de fléches, & d'autres armes, qui ſans-doute étoient là miſes pour honorer les tombeaux.

Ces gens-là enterrent encore avec les morts, tous leurs plus rares bijoux, qui conſiſtent en certaines coquilles fines, qu'on trouve ſur le rivage, qu'ils taillent aſſez artiſtement en quarré, ou de quelque autre figure. Ils les mettent ſous la tête des morts. Les arcs, les fléches, & les autres ornemens ſont peints de rouge, & les corps morts le ſont auſſi. Les fléches ſont faites de roſeaux très-minces, &

ont

ont à la pointe un morceau de pierre dure, qui y eſt joint avec beaucoup d'adreſſe.

Le 25. le Général envoia ſes deux chaloupes à une iſle qui eſt au Sud, environ à une lieuë du port, où ceux qui avoient fait le voiage avec Thomas Candiſch, diſoient qu'il y avoit une quantité extraordinaire de pinguïns, & de chiens marins. La choſe ſe trouva véritable, car il y en a tant qu'on en peut aiſément charger des vaiſſeaux entiers.

On tua un grand nombre de ces pinguïns à coups de bâton; & comme c'étoit le tems qu'ils faiſoient leurs œufs & les couvoient, les matelots enlevérent, en différentes courſes qu'ils firent, plus de cinquante mille oiſeaux avec des œufs, qui ſervirent beaucoup à rétablir leurs forces.

Le 29. ils entrérent plus avant dans le port, juſqu'à une iſle qu'ils nommérent l'iſle du Roi, où, à la faveur de la maline, leurs vaiſſeaux furent mis ſur le ſec, nétoïez & ſuiſvez, l'endroit y étant fort-propre, parceque la marée n'y monte pas, ou n'y monte que fort-peu, & qu'il y a un bon fond d'argille. On fit une forge à terre, & l'on y fit bonne garde, afin de n'être pas ſurpris par les Sauvages.

Le 5. d'Octobre, le Général ſe fit nager avec deux chaloupes bien-armées, pour aller viſiter tout le port, & en reconnoître l'étenduë. Les chaloupes nagérent pendant tout le flot, & s'avancérent tellement que quand le juſſant fut venu, elles demeurérent à ſec. Cependant lors-qu'on fut à terre, on n'y vit perſonne, mais on y remarqua des tombeaux faits

faits comme ceux dont il a été déja parlé, sur l'un desquels on trouva deux grandes barres de fer, qu'on crut être du fer d'Espagne, & on les fit porter à bord. Le païs est désert & uni, sans arbres. On y voit seulement quelques traces de bêtes comme de cerfs, ou de buffles. Il y a un très-grand nombre d'autruches, qui sont fort farouches. On en trouva un nid, où il y avoit dix-neuf œufs, mais l'oiseau s'envola.

Le même jour mourut Jaques Jansz Huydecooper, Capitaine du yacht *l'Espérance*, qui étoit depuis longtems tourmenté du scorbut. Le Général le fit enterrer honorablement, & fit élever un pôteau sur son son sépulchre, avec une plaque de cuivre où étoit gravé son nom, & le jour de sa mort. Pierre de Lint, qui avoit été Capitaine du yacht *la Concorde*, fut mis à sa place, & le nom du bâtiment fut changé en celui de *la Concorde*.

Le 20. on vit des hommes vers la partie septentrionale. Le Général s'étant fait nager de ce côté-là, dans sa chaloupe, avec une autre encore, toutes deux bien-armées, & s'étant avancé avec ses gens, une ou deux lieuës dans le païs, ne rencontra pourtant personne. Il avoit laissé cinq hommes dans les chaloupes, pour les garder, avec ordre de demeurer sur le grapin, & de n'aller point à terre. Cependant, comme il faisoit grand froid, ils ne laissérent pas de nager une des chaloupes vers le rivage, pour s'y réchaufer en se promenant.

Une embuscade de Sauvages parut alors, les ataqua, & tirant quantité de fléches sur eux,

en

en tua trois. Un quatriême fut bleſſé à la jambe. Celui-ci, & le cinquiême qui ne fut point bleſſé, firent le recit au Général de ce qui s'étoit paſſé. Ils dirent que les Sauvages étoient à-peu-près au nombre de trente; qu'ils étoient de grande taille; qu'ils avoient de longs cheveux, la peau d'une couleur paſſable, le viſage peint, & le regard faroûche. Les morts furent ouverts, & les Chirurgiens trouvérent que les fléches leur avoient traverſé le cœur, le foie & le poumon. Depuis ce tems-là on ne revit aucun de ces hommes cruels.

Le 29. après avoir pris tant de pinguïns & de chiens marins, qu'on emploia tout le ſel des vaiſſeaux à les ſaler, ils partirent du port de Deſir, & le ſoir du 4. de Novembre ils vinrent ſous le Cabo de la Virgo, cap de la Vierge, qui eſt blanc & fort-haut, & qui reſſemble beaucoup à celui de Douvres. Toute la côte, depuis le port de Deſir juſques à ce cap, eſt auſſi blanchâtre, & unie, reſſemblant aſſez à celle d'Angleterre. Ils moüillérent l'ancre ſous le cap, ſur 10. braſſes, par les 52. degrès 40. minutes de latitude Sud. La marée y montoit de ſept à dix braſſes.

Le 5. du même mois de Novembre, ſur les ſix heures du matin, ils mirent à la voile, pour embouquer le fameux & dangereux détroit de Magellan, après avoir été quatorze mois en route pour y arriver, & avoir perdu environ cent hommes, tant par maladie, que par d'autres accidens.

Quand ils furent dans la bouque, qui a environ ſept lieuës de largeur, l'Amiral & le

yacht

MAR DEL ZUR
CHILE
I. de Juan Fernandes
S. Maria
La Mocha 38. dra
Toltyn
Villa Riche
Baldivia
I. Chiloe
Fretum Magellanicum.
I. de Pescadores
La Ligua
S. Iago
Las Salinas
La Concepcion
Arauco
C. S. Domingo
R. de Camarões
R. de S. Anna
R. de la Plata
I. de Castilos
I. de los Lobos
C. de Ansi
Porto Desire à 47 ½ dra
Isle des Pinguins
C. Virgine
Baye des Baptistes
Isle des Patagons
Baye d'Olivares
C. Froward
I. de los Pinguins
C. Nassau
Canal Mauritius
TERRA
FOGO.
FRETUM MAGELLANICUM
in quod Olivier a Noord Generalis
navium devenit quinto die Novembris An.
1599 hinc et in Mare del Zur novissimo
die February An. 1600 usque ad Concep
tionem aure abundantem.
Hispanica leuca 17 ½ uni gradu comparata.

yacht continuérent à entrer plus avant ; mais le Vice-amiral fit fausse route, & gouverna sur le cap de la Vierge, de quoi le Général fut fort-surpris, ne pouvant deviner quel étoit son dessein. Les deux autres vaisseaux naviguérent trois lieuës le long du cap, où, étant contrariez par les vents, ils laissérent tomber l'ancre.}

Le 10. l'Amiral fit hisser & amener deux fois les pavillons, & tirer un coup de canon, pour signal au Vice-amiral de venir à bord, parce-que l'Amiral n'avoit plus de chaloupe. A ce signal le Maître du Vice-amiral étant venu dans la sienne, le Général lui dît l'état de son vaisseau ; insistant fort sur ce qu'il vouloit parler au Vice-amiral. Il donna même pour cet éfet une lettre au Maître, dans laquelle il demandoit une ancre & un cable, dont il avoit nécessairement besoin.

Le 11. le Général envoia encore une autre lettre au Vice-amiral, qui portoit les mêmes choses. Le Vice-amiral répondit qu'il n'avoit pas intention de lui obéir, & qu'il avoit autant de pouvoir que le Général même. Celui-ci prit cette réponce en très-mauvaise part, & garda la lettre à telles fins que de raison.

Le 13. sur les trois heures du matin, tous les trois vaisseaux rembouquérent le détroit : mais après y avoir fait environ quatre lieuës, ils furent tellement contrariez par les vents, qu'ils se virent encore forcez d'en sortir. Ils retournérent jetter l'ancre derriére le cap de la Vierge, où ils avoient déja moüillé auparavant, la rade y étant assez à-couvert

du vent

du vent d'Ouëſtnord-ouëſt.

Le 15. le yacht *la Concorde* chaſſa ſur ſes ancres, & fut obligé de ſe tenir trois jours ſous voiles, courant bord ſur bord, juſques tout proche de Terra del Fuego. Le Capitaine de cet yacht étoit alors extrémement mal du ſcorbut. Il ſembloit que les bras des ancres ſe fuſſent fondus.

Le 21. ils levérent l'ancre, afin de tâcher d'embouquer le détroit pour la troiſiême fois; mais dès-que les trois vaiſſeaux y furent entrez auſſi-avant qu'ils avoient fait auparavant, le vent revint contraire, & ils furent obligez de retourner auſſi pour la troiſiême fois moüiller ſous le cap de la Vierge.

Le 22. ils rembouquérent encore, & quoique le vent les contrariât toujours, comme d'ailleurs il faiſoit beau tems, ils louvoiérent dans la bouque, & gagnérent enfin le premier pas, ou paſſage étroit, qui eſt environ 14. lieuës Ouëſt-ſud-ouëſt, & Eſt-nord-eſt du cap de la Vierge, aïant près d'une demie lieuë de large. L'Amiral entra dans le pas, mais il fut repouſſé par les courans, qui l'empêchérent de le traverſer.

Au côté méridional de ce détroit, on vit un homme qui courut vers le vaiſſeau juſqu'à l'extrémité du rivage, & qui avoit un vêtement fait comme un manteau; ce qui fit croire que ce pouvoit être un Chrétien. Le Général aïant fait nager la chaloupe vers lui, on connut que c'étoit un Sauvage, qui avoit une couverture groſſiére autour du corps, & qui danſoit & ſautoit de toute ſa force. Il n'étoit pas plus grand qu'un Hollandois de

de moïenne taille. Son viſage étoit peint. Il étoit fort faroûche, & ne voulut point aprocher de ceux qui l'apelloient.

Ceux qui étoient deſcendus de la chaloupe virent beaucoup de chaſſe, & tirérent cinq ou ſix coups deſſus. Le Sauvage, aparemment ne ſachant ce que c'étoit que ces gens-là, ne s'enfuit point d'abord, & les regarda faire; mais enfin il ſe retira doucement.

Lors-que la chaloupe fut retournée à bord, le vent ſe fit ſi-contraire, qu'il fallut encore débouquer. Ils prirent leur cours vers la côte méridionale, où ils ſe propoſoient de laiſſer tomber l'ancre; mais la force des courans les en empêcha. Le cable même rompit comme ſi ce n'eût été qu'un ſimple fil, & le feu prit aux bittes. Ainſi on perdit l'ancre, & l'on fut contraint de ſe remettre au large. Pendant la nuit le tems étant devenu plus calme, ils entrérent de nouveau, dans la bouque, à la faveur du flot.

Le 24. du même mois de Novembre, l'Amiral & le yacht y entrérent encore pour la cinquiême fois; mais le Vice-amiral demeura de l'arriére. Cette fois les deux premiers bâtimens traverſérent le premier pas, dont il a été déja dit qu'il n'a qu'une demie lieuë de large. Enſuïte le détroit eſt plus étendu, & a des golfes qui ſont comme un ſac, juſques au ſecond pas, qui peut avoir une lieuë & demie de large, étant à dix ou onze lieuës du premier.

Le 25. le flot les porta dans ce ſecond pas, où ils naviguérent par une bonne fraîcheur. Il y avoit au côté méridional une

pointe

pointe de terre, d'où la côte fuïoit au Sud. Ils la nommérent le cap de Naſſau.

A deux lieuës, à l'Oueſt-nord-oueſt, il y a deux iſles, & dans la plus petite, qui eſt la plus ſeptentrionale, ils virent des hommes. Ils nagérent une chaloupe de ce côté-là. Quand ils furent proche de terre, les Sauvages montérent ſur les hauteurs qui y ſont, & leur firent ſigne de ſe retirer, leur jettant des pinguïns de haut en bas. Mais comme les Hollandois aprochoient toujours, ils leur tirérent des fléches.

Enfin étant deſcendus dans l'iſle, ils virent environ 40. Sauvages, vers leſquels ils allérent; mais les Sauvages s'enfuïrent & ſe cachérent. Les Hollandois aïant aperçu, dans la pente de la côte, une caverne où l'on ne pouvoit deſcendre du haut de la côte, & dont l'accès étoit difficile du bas en haut, parce-que l'endroit étoit fort eſcarpé, ils voulurent néammoins y monter.

Il y avoit un aſſez grand nombre de gens, qui ſe défendirent longtems à coups de fléches, & bleſſérent trois ou quatre Hollandois: mais enfin ceux-ci les forcérent. Cependant ils ne voulurent point ſe rendre, & tinrent juſques à ce que le dernier homme fût mort. Alors on s'aprocha des femmes, qui s'étoient toutes entaſſées les unes ſur les autres, & ſur leurs enfans, afin de les garantir des coups. Il y avoit auſſi beaucoup de femmes & d'enfans morts & bleſſez. On prit quatre garçons & deux filles, & comme l'un de ces garçons aprit la langue, on ſeut de lui l'état de ce païs-là.

Cette

Cette nation s'apelle Enoo, & habite un païs qui ſe nomme Coſſi. La petite iſle où étoient ceux-ci s'apelle Talcke, & l'autre qui eſt plus grande eſt nommée Caſtemme, où il y a une grande abondance de pinguïns, dont les habitans vivent. Les peaux de ces oiſeaux leur ſervent à faire des manteaux, dont ils ſe couvrent, étant d'ailleurs tout-nuds. Leurs habitations ſont des cavernes qu'ils font dans la terre.

On conjectura qu'ils avoient paſſé du continent dans cette iſle, d'autant-plus qu'on avoit vu ſur la pointe de l'iſle, qui n'étoit qu'à une lieuë & demie des gens qui étoient venus y chercher des pinguïns. Il y a dans ce continent beaucoup d'autruches qu'on nomme Talcke, & dont on mange. Il y a encore d'autres animaux à qui l'on donne le nom de Caſſoni, qu'on préſuma être des cerfs, ou des chevreüils.

Chaque famille de ce peuple habite en particulier, & ſéparément des autres; mais toute la génération d'une famille demeure enſemble, & forme un petit peuple. Les priſonniers qu'on tenoit connoiſſoient encore trois familles, ou peuples, outre les Enoos, ſavoir les Kemenetes qui habitoient le païs de Karai; les Kennekas, qui tenoient le païs de Karamai; les Karaykes, qui demeuroient dans un lieu apellé Morine. Tous gens de même ſtature que les Enoos qu'on tenoit priſonniers.

Ceux-ci étoient d'une taille à-peu-près comme celle des Hollandois de la moienne grandeur. Ils avoient la poitrine fort large

& re-

& relevée, & le front peint auſſi-bien que le reſte du viſage. Les hommes avoient le bout de leurs parties naturelles lié avec une eſpéce de fil, & les femmes les avoient couvertes d'un morceau de peau de pinguïn. Les premiers ont leurs cheveux pendans ſur le front, & les femmes ſe les coupent. Ils n'ont qu'une peau de pinguïn, ou de quelque autre oiſeau autour du corps, & du reſte ils ſont nuds. Ils nomment ces autres oiſeaux Oripoggres, & les pinguïns Compoggres. Les diverſes peaux qui compoſent cette couverture étoient auſſi adroitement couſuës enſemble, que ſi elle euſſent été couſuës par un pelletier.

Il y a encore un autre peuple plus avant dans les terres, nommé Tirimenen, qui habite un païs nommé Coin. Les hommes ſont grands comme des géans, aïant dix à onze piés de haut. Ils font la guerre à ces autres peuples, & les apellent par injure Mangeurs d'autruches. Mais autant qu'on le pouvoit préſumer, ils étoient & les uns & les autres des antropophages.

Le 28. du même mois de Novembre, ils remirent à la voile, pour gagner le continent. En faiſant route ils virent pluſieurs balénes. Lors-qu'ils furent à trois lieuës des iſles, il fallut remoüiller, ſur onze braſſes, fond de ſable. Dans tout le reſte du détroit on ne trouve plus qu'un bon ancrage. La chaloupe nagea vers terre, pour aller voir ſi l'on trouveroit de l'eau douce. On y vit un beau ruiſſeau qui traverſoit le païs mais on ne découvrit point en quel endroit

droit il se jettoit dans la mer. Il y avoit quantité d'arbres & de petits perroquets. Enfin tout y étoit fort agréable, & ils nommérent ce lieu-là Somerbay.

Le 29. ils levérent l'ancre pour aller chercher le port de Famine, où ils vouloient faire de l'eau & du bois. Ici la côte s'étend au Nord, avec une grande pointe de terre, au Nord de laquelle, environ à deux lieuës, il y a une grande baie, ou golfe, où ils entrérent. Ils s'en allérent à terre croïant trouver Philippe-ville, qui avoit été autrefois bâtie par les Espagnols, qui lui avoient donné le nom de leur Roi. Mais ils n'en virent plus aucunes traces, parce-qu'aïant été abandonnée des Espagnols, qui ne pouvoient subsister dans un païs si froid, elle étoit entiérement ruïnée.

En ce parage le détroit a environ quatre lieuës de large, & est bordé des deux côtés de hautes montagnes couvertes de néges, qui y demeurent Hiver & Eté. Le rivage est tout-planté de bois, & on y en prit pour construire une chaloupe. L'écorce de ce bois pique la langue, autant qu'aucune épicerie puisse faire. On en prit pour porter en Hollande.

„ Philippe-ville, que Thomas Candisch „ appelle Ville de Famine, de-même qu'il a „ nommé son havre, Port de Famine, étoit „ située par les 53. degrès 18. minutes. Elle „ avoit quatre bastions, & sur chacun une „ piéce de canon de fonte, qu'on avoit enter- „ rées, lors-que Candisch y arriva, qui „ fut l'année 1587. Mais il les fit tirer de

,, terre, & les prit. Sa situation étoit agréa-
,, ble & avantageuse, proche des bois &
,, de l'eau, dans le meilleur endroit de tout
,, le détroit de Magellan.

,, On y avoit bâti une Eglise, & les Espag-
,, nols y devoient avoir exercé une sévére
,, justice, puis qu'on y avoit trouvé un de-
,, mi-gibet, où il y avoit un homme de cet-
,, te nation pendu. Cette ville avoit été
,, pourvuë de 400. hommes de garnison, afin
,, de garder si éxactement le détroit, qu'au-
,, cun vaisseau n'y pût passer, pour aller dans
,, la mer du Sud, sans leur permission.

,, Mais le succès fit connoître que le Ciel
,, ne favorisoit pas leurs desseins; car pen-
,, dant trois ans qu'ils furent dans cette nou-
,, velle place, rien de tout ce qu'ils semérent
,, ou plantérent ne put croître, & les bêtes
,, sauvages vinrent souvent les ataquer juf-
,, ques dans leur propre fort. Enfin quand
,, toutes leurs provisions furent consumées,
,, n'en aïant pu recevoir de nouvelles d'Es-
,, pagne, la plupart périrent de faim, & lors-
,, que les Anglois y terrirent, ils les trouvé-
,, rent encore tout vêtus, & étendus morts
,, dans les maisons.

,, Cette grande quantité, de morts point
,, enterrez, aïant infecté la ville, le peu de
,, gens qui y restoient encore, avoient été obli-
,, gez de l'abandonner, & de s'en aller er-
,, rans le long de la côte, afin d'y chercher
,, leur nourriture. Pour cet éfet ils prirent
,, chacun un fusil, & d'autres choses nécessai-
,, res, autant qu'ils en pouvoient porter, c'est-
,, à-dire, ceux qui avoient encore quelques
for-

,, forces, car il y en avoit de ſi-foibles qu'ils
,, avoient aſſez de peine à ſe traîner.

,, Ces infortunez paſſérent ainſi une année
,, entiére, mangeant des feüilles, des fruits,
,, des racines, & quelques oiſeaux, quand
,, ils en pouvoient tuer. Enfin ne ſe trou-
,, vant plus que 23. de reſte, du nombre de
,, 400. qui s'étoient là établis, entre leſquels
,, 23. il y avoit deux femmes, ils réſolurent
,, de prendre le chemin de Rio Plata, ainſi
,, que le dit aux Anglois un nommé Hernan-
,, do, qui étoit un des 23. & qui étant là
,, reſté ſeul, fut pris & emmené en Angle-
,, terre. Pour les autres on n'a point ſeu ce
,, qu'ils devinrent.

Le 12. de Décembre les vaiſſeaux vinrent ſous une pointe de terre eſcarpée, qui ſe nomme le cap Froüart, étant la plus ſeptentrionale de tout le détroit. Enſuite s'étant avancez quatre lieuës plus loin, ils reconnurent une grande baie & un golfe, où ils firent de l'eau, & cueillirent des herbages qui croiſſent le long du rivage, & ſont comme du creſſon d'eau. L'uſage qu'ils en firent les ſoulagea beaucoup du ſcorbut. Il y avoit par-tout des arbres, juſques ſur le rivage. Quelques matelots mangérent d'une certaine herbe, qui les rendit comme forcenez; mais cette fureur paſſa quelque tems après.

Le même jour encore, ils allérent moüiller dans une autre grande baie fort large, d'où le Général envoia des Charpentiers & d'autres gens à terre, pour conſtruire une nouvelle chaloupe, qui avoit 37. piés de quille portant ſur terre. Ils y firent auſſi

une forge, & pour s'en ſervir ils firent brûler des arbres pris ſur le lieu, qui leur fournirent du charbon. Ils nommérent cette baie, La Baie d'Olivier. Ils y demeurérent douze jours à l'ancre, juſques à ce que leur chaloupe fût achevée de conſtruire.

Le 14. le Vice-amiral, qui étoit demeuré longtems de l'arriére, vint rejoindre les deux autres vaiſſeaux dans cette baie, de quoi tout le monde fut fort-content.

Le 15. ils découvrirent une voile étrangére, & crurent que ce pouvoit bien être le vaiſſeau de Pierre Verhagen, ou quelqu'un des autres qui étoient de compagnie avec lui; & en éfet le lendemain ils connurent qu'ils ne s'étoient pas trompez. C'étoit le vaiſſeau de Sebald de Weert, qui avoit été dans la mer du Sud, avec les autres vaiſſeaux de ſa compagnie, mais il étoit rentré dans le détroit avec un autre bâtiment, dont le Maître ſe nommoit Swarte Taem, les trois autres étant demeurez au large, & aïant toujours tenu la mer.

Le 17. comme on vit que les vaiſſeaux étoient bien pourvus de bois & d'eau, on tint Conſeil de guerre, & il fut réſolu d'entrer dans la mer du Sud. Pour rendévous dans cette mer, en cas que par quelque accident les vaiſſeaux vinſſent à s'écarter les uns des autres, on marqua l'iſle Sainte Marie, proche de la côte du Chili, où l'on devoit ſéjourner juſqu'à deux mois de tems, afin de s'atendre les uns les autres, & n'en point partir que la flote ne ſe fût raſſemblée.

Le 18. ils entrérent dans la baie où étoit

Sebald

Sebald de Weert, qui étoit à trois lieuës de celle où ils avoient construit leur chaloupe; & ils y moüillérent tout-proche d'un haut cap que les Anglois ont nommé le cap Gallant. Les cinq vaisseaux de la Compagnie de Verhagen y avoient passé la plus grande partie de l'Hiver, comme étant la meilleure rade de tout le détroit.

Il y a dans ce parage une isle, & deux autres petites par le travers de celle-ci, au milieu du détroit, dans lequel on n'en trouve point d'autres sur la route, que ces trois, & les isles des Pinguïns, qu'on dépasse facilement & sans péril. On trouve aussi dans cette même baie ci-dessus, quantité de moules, & certains coquillages ronds qui sont meilleurs que les moules. Il croît dans les haies qui sont le long du rivage beaucoup de groiselles rouges, dont les équipages mangérent en abondance, pendant-qu'ils furent dans le détroit.

Le 19. le Capitaine Sebald de Weert vint à bord du Général, & pendant-qu'il y fut le vent passa au Sud & au Sud-sud-est, avec une petite fraîcheur. Le Vice-amiral, qui étoit aussi à bord de l'Amiral, en partit promtement, sans rien dire, & sans congé. Lors-qu'il fut retourné à son bord, il fit tirer le coup de partance, & mit à la voile; si-bien qu'à la faveur de ce petit vent il fit route seul, & laissa les deux autres vaisseaux de l'arriére, qui demeurérent à l'ancre jusques à la nuit du lendemain.

Le 20. sur les neuf heures du matin, le Général, le yacht, & le vaisseau de Sebald de

Weert, firent auſſi voiles de compagnie, mais après ſix heures de navigation, la marée leur étant devenuë contraire, ils furent obligez de moüiller l'ancre ſur la côte ſeptentrionale, fort-loin de terre, dans un parage où il n'y avoit point d'abri. Ils y demeurérent deux jours, & trouvérent que les marées y étoient fort variables. Il y avoit flot & ebe, mais il n'y avoit aucune certitude de tems pour l'un ni pour l'autre. Quelquefois l'eau continuoit douze heures à monter ou à deſcendre, & quelquefois une heure ſeulement, ou deux, ou trois; puis c'étoit tout le contraire; & dans ces mouvemens inégaux il ſe formoit divers ras de marée.

Le 22. ils louvoiérent juſques à un cap qui étoit à la côte méridionale du détroit, où il y avoit une grande baie. Ils y jettérent l'ancre du côté le plus occidental, proche d'une petite iſle de figure ronde, derriére laquelle il y avoit une bonne rade, où l'on étoit à-couvert des vents d'Oüeſt; mais elle eſt fort profonde, & on a de la peine à y trouver fond. Il ne fut pas poſſible au vaiſſeau de Sebald de Weert de doubler ce cap, & il fut contraint de s'en retourner au cap Gallant. Le Général nomma cette baie, La Baie de Maurice.

Le matin du 25. les deux vaiſſeaux rejoignirent le Vice-amiral, qui étoit à l'ancre dans une autre baie, une demie lieuë plus loin. Cette rade n'étoit pas bonne, parce-qu'elle n'avoit preſque pas d'abri contre les vents d'Oüeſt. La baie eut le nom de Baie de Henri.

Le 28.

Le 28. le Conſeil de guerre fut aſſemblé à bord de l'Amiral, & là il fut réſolu de mettre le Vice-amiral en arrêt, pour ſes deſobéiſſances & autres attentats. La choſe aïant été éxécutée, le Général fit rédiger par écrit tous les chefs d'acuſation qui étoient contre lui, dont on lui donna copie, & on lui acorda trois ſemaines de tems pour y répondre & préparer ſes défenſes. Lambert Bieſman, premier Commis, fut établi Vice-amiral par proviſion; & en la place du Pilote du même Vice-amiral, qui ſe nommoit Jaques Janſz, on mit Guillaume de Gijſen, qui étoit un des Pilotes de l'Amiral.

Le dernier du mois les vaiſſeaux furent battus d'une rude tempête, qui venoit de l'Ouëſt, & de l'Ouëſt-nord-ouëſt; de-ſorte qu'ils furent contrains de reculer, & de s'en retourner dans la baie de Maurice.

Le 2. de Janvier 1600. le Général prit deux chaloupes, & alla dans cette baie. On vit qu'elle s'étendoit au Sud-eſt, avec divers canaux, & de grands lacs d'eau douce. On y trouva une très-grande quantité de glaces, & l'on préſuma qu'elles y reſtoient toujours, parce-qu'alors, au milieu même de l'Eté, on ne pouvoit pénétrer juſqu'au fond avec une ligne de dix braſſes. Dans ce tems-là les équipages étoient encore forts de 151. hommes, de tous âges, dont il y en avoit quatre qui étoient bien malades.

Le 8. après midi, la chaloupe du Général & le canot du yacht aïant nagé vers terre, pour prendre des moules, le canot ſe mit de l'avant, & comme il étoit bien plus

proche de terre que la chaloupe, il fut ataqué par des Sauvages, qui s'étoient mis en embuſcade. Il y eut deux hommes de tuez, & un qui fut bleſſé. L'équipage de la chaloupe qui avoit des armes, étant venu au ſecours, les Sauvages s'enfuïrent, emportant les deux morts, aparemment pour les manger.

Ces hommes faroûches ont pour armes de groſſes maſſuës, avec une eſpéce de bretelle fort longue qui y eſt atachée; & de longues aſſagaies, ou zagaies, qui ſont des fléches de bois, qu'ils lancent de la main. On en trouva quelques-unes qu'on fit porter à bord.

Il y a auſſi beaucoup d'arbres en ce lieu, mais non-pas tant qu'à l'Eſt, ni de ſi propres pour la conſtruction; mais au-delà juſques au bout, le détroit eſt bordé des deux côtés de hautes montagnes, qui ſont couvertes de nége.

Le 14. ils coururent à l'Eſt, environ deux lieuës, juſques à un cap qui eſt à la côte ſeptentrionale, & qui s'apelle le cap Boluto, d'où la vuë s'étend tellement, qu'il ſemble qu'on voie la pleine mer, droit à l'Ouëſt-nord-ouëſt; mais il y a bien encore vingt lieuës d'un chemin qui eſt aſſez difficile à faire. Le détroit en ce lieu-là eſt d'environ deux lieuës de large.

Sur le ſoir, les vents contraires & le gros tems les forcérent de reculer encore, & ils vinrent devant une baie qu'ils nommérent la Baie Menniſte, parce-qu'on dit que le Pilote qui l'avoit découverte étoit de la ſecte des Anabatiſtes Menniſtes.

Le

Le lendemain ils nagérent une chaloupe vers terre, & virent trois canots pleins de Sauvages, qui se retirérent au plus vîte, & s'enfuirent sur une haute montagne, d'où ils montroient leurs assaguaies & leurs massuës par menace, & jettoient des pierres avec des frondes dans la chaloupe. Mais quoi-que les Hollandois tirassent sur eux, ils seurent si-bien se cacher derriére des rochers, qu'il ne fut pas possible d'en blesser aucun, ni de detruire leurs canots.

Le 17. les trois vaisseaux sortirent de la baie Mennisté; Mais après avoir navigé trois lieuës, ils se virent de nouveau forcez de chercher une rade. Ils entrérent dans une baie qu'ils nommérent la Baie Gueuse, ou des Gueux, où le moüillage étoit meilleur que dans aucune des autres qu'ils avoient visitées. Il y avoit là quantité d'oies, qui ne pouvoient voler qu'à fleur d'eau. On en tua quelques-unes, & on alla faire provision de moules.

Le 24. le Vice-amiral fut amené au Conseil de guerre pour défendre sa cause: mais il fut déclaré coupable, & condamné à être déserté au détroit de Magellan. En éxécution de cette Sentence il fut mené sur le rivage le 26. dans une chaloupe, avec un peu de pain & de vin; alimens qui ne pouvoient guéres prolonger sa vie; si-bien qu'il falloit ou que dans peu de jours il mourût de faim, ou qu'il fût pris & mangé par les Sauvages.

Après l'éxécution, l'Amiral ordonna qu'on fit des priéres générales dans tous les vais-

seaux, & que chacun fût exhorté à profiter de cet exemple, & à bien faire son devoir. Le Capitaine Pierre de-Lint fut fait Vice-amiral, & en sa place Lambert Biesman fut établi Capitaine du vaisseau *La Concorde*.

Le 27. du mois de Fèvrier mil six cent, les vaisseaux remirent à la voile, par un vent favorable, qui venoit de l'Est, & sortirent de la baie des Gueux, où ils avoient demeuré quelques jours, & le soir ils eurent la vuë du cap de Desir, nommé par les Espagnols Cabo Deseado, sur la côte méridionale du détroit, que sa hauteur, qui est comme une montagne, rend fort reconnoissable.

Sur les deux heures après minuit ils vinrent tout proche de ce cap, & virent, à la clarté de la Lune, deux petites isles qui n'en étoient pas loin. Sa côte septentrionale fuït beaucoup au Nord; si-bien que de ce côté-là on ne le reconnoît pas pour un cap. Il y a de ce même côté quelque petites isles à quatre ou cinq lieuës de l'endroit le plus septentrional, que les Espagnols nomment las Annegadas, ou les Isles Noïées. Depuis le cap de Desir jusqu'à la côte septentrionale de la bouque, le détroit a environ sept lieuës de large.

Enfin le 29. du même mois de Fèvrier, les vaisseaux débouquérent & entrérent dans la mer du Sud, où ils coururent la bande du Nord-ouëst par un bon frais.

„Quelques années après que les Espagnols „eurent découvert les isles Moluques, c'est-„à-dire, l'an 1520. Ferdinand Magellanes, „qui

,, qui étoit un bon marinier, aïant ſervi
,, longtems dans les Indes, ſous Alburquer-
,, que alors Viceroi, s'en retourna en Por-
,, tugal. Là n'aïant pas été reçu du Roi
,, Emanuel, ni recompenſé ſelon-qu'il préten-
,, doit le devoir être, il prit le parti de s'en
,, aller à la Cour de l'Empereur Charles-quint
,, Roi de Caſtille, où il eut des conférences
,, avec quelques Aſtronomes & Géogra-
,, phes.

,, Le réſultat de ces conférences fut de re-
,, préſenter au Conſeil du Roi Empereur,
,, que ſelon le partage fait par le Pape Alé-
,, xandre VI. entre les deux Couronnes de
,, Caſtille & de Portugal, les iſles Molu-
,, ques, qui fourniſſoient des richeſſes ſi
,, conſidérables, & dont les Portugais é-
,, toient demeurez en poſſeſſion, étoient abſo-
,, lument compriſes dans les bornes des con-
,, quêtes des Caſtillans, & qu'elles devoient
,, être réputées pour iſles Occidentales.

,, Magellan entreprit de prouver cette pro-
,, poſition, non-ſeulement par des raiſons
,, tirées des Mathématiques, mais encore par
,, les lettres même de François Serrano, qui
,, avoit fait la découverte de ces iſles pour les
,, Portugais. En conſéquence il remontra
,, au Conſeil, que ſi l'on vouloit lui donner
,, quelques vaiſſeaux bien-armez, il en entre-
,, prendroit le voiage, & qu'il eſpéroit de
,, trouver, ſans trop de difficulté, un paſſage
,, du Perou à ces iſles, moïennant qu'il ne
,, lui manquât rien de ce qui ſeroit néceſſaire
,, pour tenter une telle entrepriſe. L'Em-
,, pereur qui conſidéroit Ferdinand comme

„ un homme de mérite, & qui regardoit ſes „ ofres comme une choſe fort-avantageuſe, „ d'autant-plus qu'il étoit apuïé du têmoig- „ nage des E'crits de Serrano, fit équiper „ cinq vaiſſeaux, bien-armez de matelots & „ de ſoldats, parmi leſquels il y avoit plu- „ ſieurs Portugais bannis, & en donna le „ commandement à ce fameux navigateur.

„ Ainſi Magellanes, ou Magellan, partit „ de St. Lucas, & s'en alla d'abord au Breſil, „ d'où, après avoir longtems rangé ces côtes „ inconnuës, il prit ſon cours au Sud, & „ vint enfin à l'embouchure d'une grande ri- „ viére, proche de laquelle la côte commence „ à s'élever. Enſuite on y voit de hautes mon- „ tagnes, & ſi-hautes qu'elles vont juſques „ aux nuës, étant couvertes de néges en E'té „ comme en Hiver.

„ Un des cinq vaiſſeaux aiant été détaché „ pour reconnoître cette côte, alla donner „ contre des rochers, & périt; mais l'équi- „ page fut ſauvé. Ce malheur, & la rigueur „ du froid, fit murmurer les équipages, „ qui d'ailleurs s'imaginoient qu'il n'y avoit „ point d'eſpérance de trouver le paſſage „ qu'ils cherchoient, & ils en vinrent à ſe mu- „ tiner, & à demander qu'on s'en retournât.

„ Magellan aïant voulu apaiſer les mutins „ par douceur, aprit qu'ils ne laiſſoient pas „ de conſpirer encore, & qu'ils avoient tou- „ jours de mauvais deſſeins, ſi-bien qu'il ſe „ vit contraint d'en faire punir quelques- „ uns de mort, & d'en déſerter quelques au- „ tres. Le reſte éfraié par ces châtimens parut „ ſe ranger à ſon devoir, & la flote fit enco-

„ re

,,re cinquante lieuës de chemin, au bout
,,duquel on trouva un détroit qui joint en-
,,semble la mer du Nord & celle du Sud.

,,Le Commandant comprit bien-tôt que
,,ce détroit devoit faire cette communica-
,,tion, tant par la considération des courans
,,rapides qui y entroient, qu'à-cause de
,,quelques fanons de baléne que la mer
,,avoit jettez sur le rivage. Cette découver-
,,te lui donna une joie extrême, & le détroit
,,fut apellé de son nom, Détroit de Magel-
,,lan, nom qu'il porte encore aujourdhui,
,,& que les Européens lui donneront, apa-
,,remment, jusques à la fin du monde.

,,Les vivres étant alors beaucoup dimi-
,,nuez, les équipages recommencérent à
,,murmurer. Mais Magellan les apaisa, tant
,,par son autorité que par ses menaces, &
,,fit mettre un des vaisseaux de l'avant, pour
,,aller chercher le passage. Ce vaisseau mé-
,,prisant les ordres de son Général, s'en re-
,,tourna de nuit à Seville, d'où il étoit par-
,,ti huit mois auparavant.

,,Magellan s'étant aperçu de cette trom-
,,perie, embouqua le détroit avec les trois
,,vaisseaux qui lui restoient, & enfin après
,,beaucoup de peine & de fatigues, il entra
,,dans la mer du Sud, où il savoit que les
,,isles Moluques gisoient. Il prit son cours
,,vers ces isles, & après avoir fait cent cin-
,,quante lieuës de chemin, il se trouva pro-
,,che de certaines isles désertes, d'où por-
,,tant le cap au Nord, il vint enfin à Se-
,,bu, isle bien peuplée & abondante en
,,or, d'environ douze lieuës de circuit. Là

„il finit le cours de ſon voiage, & celui
„de ſa vie, par l'avanture que voici.

„Le Roi de cette iſle, qui étoit en guer-
„re contre le Roi de Mathan, ſon voiſin,
„non-ſeulement reçut bien ces étrangers,
„dans l'eſpérance d'en tirer du ſecours, mais
„encore il embraſſa la Réligion Chrétien-
„ne, avec ſa femme, ſes enfans, & envi-
„ron 800. de ſes ſujets. Il ſe fit même
„nommer, au batême, Ferdinand, du nom
„du Général, qui après avoir deux fois bat-
„tu les ennemis du Roi de Sebu, fut tué
„dans un troiſiême combat. Les Eſpagnols
„& les Portugais, qui l'avoient ſuivi y pé-
„rirent auſſi, & il n'en échapa que peu,
„qui purent à-peine porter aux vaiſſeaux les
„nouvelles de leur défaite.

„Le Roi, qui ne s'étoit fait Chrétien
„que par politique, & par une eſpéce de né-
„ceſſité, renia la Region Chretienne, & rom-
„pit l'alliance qu'il avoit faite avec les Eſ-
„pagnols. Son ennemi lui aïant alors ofert
„la paix, à-condition qu'il feroit maſſacrer
„tous les étrangers, autant qu'il lui feroit
„poſſible, il les fit inviter à un feſtin, &
„vingt des principaux de la flote y étant al-
„lez, il les fit tous aſſaſſiner.

„Ce qui reſta de gens des équipages, qui
„étoit au nombre de 180. hommes, n'étant
„pas aſſez forts, & n'aïant pas des muniti-
„ons ſuffiſantes pour naviguer les trois vaiſ-
„ſeaux, brûlérent celui qui étoit le moins
„en état de ſervir, & terrirent avec les
„deux autres aux Moluques. Comme la flote
„de Portugal n'y étoit pas alors, ils eurent

„oca-

n de faire alliance avec le Roi de , & ensuïte aïant pris des montres piceries qui croissent dans ces isles, ils rent à la mer, & firent route vers pagne.

Cependant un de ces deux vaisseaux s'é-nt trouvé faire eau en divers endroits, retourna vers les Moluques, & fit nau-rage; mais les gens de l'équipage se sau-rent. L'autre aïant navigé le long des tes des Indes Orientales, & étant venu sques dans un des ports des isles du cap ert, y fut arrêté par les Portugais, & le este de l'équipage, qui étoit réduit à peu de gens, fut mis en prison. Mais enfin aïant été relâchez, aussi-bien que leur vais-„ seau, ils se rendirent en Espagne, après „ avoir fait le tour du monde, ce qui n'é-„ toit jamais arivé à personne avant eux.

„ Le vaisseau qui avoit fait un voiage si extraordinaire fut surnommé *La Victoire*, nom qui lui étoit justement deu, & aïant té conduit à Seville, on l'y conserva „ jusques-à-ce qu'il fût dégradé, & qu'il „ périt de vieillesse. Le Maître s'apelloit „ Juan-Sebastien Cano, qui étoit un Pilote „ courageux, d'une grande expérience dans la „ marine & dans l'art du pilotage, & qui „ étoit bien digne que son nom fût transmis „ à la postérité.

„ Selon le raport de Thomas Candisch, le „ détroit de Magellan a de long environ 90. „ lieuës Angloises, dont vingt lieuës font „ un degré. Mais les Hollandois lui donnent „ 110. lieuës d'Allemagne, ce qui fait une

„ fort

„ fort grande différence. Sa bouque
„ mer du Sud, eſt par la meme hauteur
„ le de la mer du Nord, c'eſt-à-dire c
„ par les 52. degrès deux tiers de latitud

Le 8. de Mars 1600. les équipages des vaiſſeaux ſe trouvérent conſiſter encore en hommes : mais le 12. le navire du Vice-ami Pierre de Lint ne parut plus : Le matin 21. les deux autres découvrirent les res, & s'en étant aprochez juſqu'à de lieuë, ils reconnurent que c'étoit le co nent du Chili. Le païs étoit beau & cult en divers endroits, & ſur la pointe qui s' vançoit dans la mer, on vit beaucoup gens à cheval enſemble. C'étoit la pointe d l'Impériale, ville qui eſt ſituée plus avan dans les terres.

Quand ils ſe furent éloignez de cette côte, en avançant toujours, ils eurent la vuë d'une iſle à l'Oüeſt, qui giſoit à cinq ou ſi lieuës au large. Ils y mirent le cap, & ve le ſoir ils y laiſſérent tomber l'ancre, côté oriental, ſur 14. braſſes, fond de bo ne tenuë. C'étoit l'iſle nommée la Mocha, qui eſt d'une grandeur médiocre, & au milieu de laquelle on voit une haute montagne, qui a une ſéparation par le milieu, où coule une riviére d'eau douce : mais depuis le pié de cette montagne juſqu'à la mer, le païs eſt tout uni.

Le Général fit nager une chaloupe vers le rivage, & envoia un nommé Jean Claaſſz; qui étoit condamné à être déſerté, pour ſavoir s'il y auroit lieu de négocier avec quelque ſeureté; expédition par laquelle il devoit

[obte]nir rémission de sa peine. Cet hom[me] descendu seul à terre, & aïant por[té a]vec lui des couteaux, du fer, de la ver[rote]rie, les insulaires le reçurent fort bien ; [mais] ils lui firent entendre qu'il étoit trop [tard], & qu'il falloit qu'il revint le lende[mai]n. On eut espérance d'y trouver des [ra]fraîchissemens, parce-qu'on y avoit vu [pai]tre beaucoup de brebis & d'autre bêtail, [& q]ue le païs étoit bien-cultivé & beau.

[L]e lendemain deux chaloupes nagérent [à] terre, & l'on y porta des haches & [de]s marchandises ou merceries de Nuren[ber]g. Les insulaires donnérent une brebis [en] échange d'une hache ; une poule & quel[qu]efois deux pour un couteau ; & pour d'au[tr]es merceries, du mays, des battatas, des [m]elons, & d'autres fruits qui croissoient [d]ans cette isle.

Lors-que les deux chaloupes en furent char[gé]es, deux des principaux Caciques, ou [Sei]gneurs du païs, s'y étant aussi embarquez [vol]ontairement, allérent à bord, où ils fu[r]ent bien-reçus & bien-régalez par le Général. Ils y demeurérent toute la nuit, & quoiqu'on ne les entendît pas, ils firent comprendre par signes, qu'on avoit égorgé quelques Espagnols à Baldivia, pouvant bien [no]mmer les places, comme Arauco & Tuc[ap]el, qui sont situées sur la côte du Chili, [vi]s-à-vis de l'isle, ainsi-qu'il sera dit plus amplement ci-après.

Le 23. on envoia encore un canot à terre, où après avoit fait quelques présens aux habitans, comme de chapeaux, de chemises, &

& d'autres choses semblables, le[s Hollan-]
dois allérent avec eux jusques à le[urs habi-]
tations. C'étoit un village d'envi[ron...]
maisons, faites de paille, de figure [...]
avec une espéce de petit vestibule au m[...]
où ils ne voulurent pas laisser entrer c[es é-]
trangers, ni leur permettre de s'aproch[er de]
leurs femmes.

Cependant elles sortirent toutes de le[urs]
maisons, & à un certain cri que firent [les]
maris, elles allérent toutes se mettr[e sur]
leurs genoux, se partageant en deux ou [...]
troupes. Les hommes montrérent aux H[ol-]
landois des billots qui étoient sur la t[er-]
re, pour s'y asseoir, & quand ils fure[nt]
assis, une vieille femme leur aporta une cr[u-]
che de terre, pleine de leur bruvage, q[ui]
s'apelle Cica, dont ils burent avec plai-
sir. Ce bruvage étoit aigret, fait d'eau &
de mays, qui est le froment de ces païs-l[à;]
il se brasse de cette maniére.

Les vieilles femmes qui n'ont presque p[lus]
de dents, mâchent le mays, & l'aïant [hu-]
mecté de leur salive, qui sert de leveure
le mettent dans des fûtailles qu'on remplit
d'eau. Plus les femmes qui le mâchent sont
vieilles, & plus le bruvage qui s'en fait est
estimé. Ils s'en enivrent, sur-tout aux jours
de fêtes, qu'ils célébrent en faisant assembl[er]
tous les gens du village, en présence [des-]
quels l'un d'entre eux montant sur un [...]
fait un certain bruit de sa bouche, sifle, ou
chante, & les assistans se mettant en rond
autour de lui, s'éforcent de boire autant
qu'ils peuvent.

Cette

Cette isle gît par les 38. degrès, ou un peu plus, à cinq ou six lieuës du continent. Un Espagnol qui s'étoit sauvé du naufrage d'une barque, qui avoit péri dans ces parages, y avoit autrefois habité. Il y vêcut l'espace de trois ou quatre ans ; mais quand les insulaires étoient ivres, il étoit obligé de se cacher, craignant qu'ils ne le tuassent à-cause de la grande haine qu'il remarquoit en eux pour les Espagnols ; & il n'y subsista si longtems que par le moien de la connoissance qu'il fit avec une des principales filles du païs, qui le cachoit quand il en étoit besoin.

Ils prennent autant de femmes qu'ils en peuvent nourrir. Quand on a beaucoup de filles, on est riche, parce-que ceux qui les veulent avoir, les achètent du pére, & lui donnent en paiement, des bœufs, des brebis, ou d'autres choses. Ils vivent fort paisiblement ensemble : mais s'il se commet quelque meurtre, les amis du mort le vangent en tuant celui qui l'a tué, à-moins qu'il ne les appaise, en s'obligeant de leur donner annuellement une certaine quantité de Cica.

La plupart des habitans du Chili, qui ne sont pas sous la domination des Espagnols, vivent de cette maniére. Ils ont des vêtemens faits de la laine que leur donnent certaines brebis, qui ont le lainage si-long, qu'il [illegible] presque jusqu'à-terre. Ces brebis leur servent de bêtes de charge, tout-de-même qu'on se sert des chevaux en Hollande, & des mulets & des ânes en Espagne.

Lors-que ces bêtes sont fatiguées, il n'y a plus de coups qui les puissent faire mar-

cher

cher : mais elles tournent la tête du côté de celui qui les frape, & exhalent vers lui une très-mauvaise odeur. Les insulaires ne voulurent point en vendre aux Hollandois. Cependant ils leur en amenérent d'autres semblables à celles qu'on voit en Hollande, qui étoient extrémement grasses. De toutes les marchandises qu'on leur présente, celles qu'ils aiment le mieux, sont des haches, des couteaux, & toutes sortes d'ouvrages de fer, parce-qu'ils les vendent fort cher aux habitans du continent.

Le 24. les Hollandois partirent de la Mocha, en bonne intelligence avec les insulaires, & firent voiles vers l'isle Sainte Marie, qui gît environ 18. lieuës Nord-nord-est, & Sud-sud-est avec la Mocha. Dès l'après-midi ils eurent la vuë de cette premiére isle & découvrirent un vaisseau qui étoit à la rade. Ils crurent que c'étoit le Vice-amiral qu'ils avoient perdu de vuë depuis quelques jours : mais en aprochant ils connurent que c'étoit un Espagnol, qui borda sa misène tout-plat pour les éviter ; & de leur côté ils firent force de voiles pour le joindre.

Aussi-tôt, pour faire meilleure route, il coupa la hansiére de sa chaloupe, quoi-qu'il y eût une ancre dedans ; & côtoïant la terre, il passa entre des rochers qui en sont à une lieuë. Les Hollandois passérent aussi entre deux écueils, qui étoient à fleur d'eau, pour le suivre : mais il se remit vîte au large, espérant de serrer le vent & d'échaper, car ces sortes de bâtimens sont fort-bons bouliniers.

Le 25. ils chaſſérent encore ſur le même vaiſſeau Eſpagnol, mais ils ne le hauſſérent pas aſſez. Cette chaſſe qu'ils ſe virent obligez de faire, pour empêcher, s'il étoit poſſible, que ce bâtiment ne portât aux Eſpagnols des nouvelles de leur venuë, les écarta de leur rendévous à l'iſle Sainte Marie, où ils avoient réſolu de s'atendre les uns les autres pendant deux mois. Cependant on vit des feux allumez ſur toute la côte du continent, & principalement ſur la pointe qui eſt vis-à-vis de l'iſle.

Le 26. ſur les 8. à 9. heures du matin, le bâtiment Eſpagnol fut joint par le yacht, qui lui envoia ſa bordée. L'Eſpagnol qui avoit deux piéces de canon de fonte, tira auſſi ſur le yacht, mais enfin il ceſſa, & mit côté en travers, juſques à ce qu'il fut joint par l'Amiral, qui fit auſſi-tôt venir à ſon bord le Capitaine, le Pilote, & le Contre-maître, car pour le Maitre il étoit demeuré dans l'iſle.

Lors que ces Oficiers furent à bord, ils ſe jettérent aux piés du Général, qui leur donna la vie, & cependant les vaiſſeaux demeurérent à la cape. Enſuïte ils furent éxaminez & ils déclarérent, que le bâtiment apartenoit au Roi d'Eſpagne, & qu'on l'avoit envoié pour prendre des vivres, comme de la farine, du lard, &c. & les porter aux iſles d'Arauco & de la Conception, où l'on avoit la guerre contre les Indiens: qu'ils avoient déja 30. ſacs de farine, qu'ils devoient charger du lard dans deux ou trois jours, & enſuïte faire voiles vers l'iſle d'Arauco,

qui

qui gît proche de la côte du Chili, quatre lieuës au-dessus de l'isle de Sainte Marie : que cependant ils étoient là en vigie, afin que s'il passoit des vaisseaux par le détroit, ils allassent en donner avis aux navires de guerre qui étoient à Lima ; & enfin qu'il y avoit aussi deux vaisseaux de guerre à Arica, dont l'un étoit le Vice-amiral. La prise se nommoit *El buon Jesus*, & étoit du port d'environ 60. tonneaux. Le même jour le Général, les Maîtres, & les Pilotes, étant tous demeurez d'accord, qu'il n'y avoit pas moien de regagner l'isle Sainte Marie, à-cause des vents contraires, ils résolurent de s'en aller dans le port de Sant Jago, nommé Val-paraiso, qui est par les 33. degrès, & ils y portérent le cap. Cette manœuvre acheva de les séparer de la compagnie de leur Vice-amiral, dont n'aïant point apris de nouvelles, ils presumérent qu'il n'auroit pu a[...] relâcher à l'isle Sainte Marie, parce-que d[...] les cartes, & dans les écrits de Pierre P[...]cius, elle étoit placée par les 36. degrès [...] latitude Sud, & ils la trouvoient par les 37. degrès 15. minutes.

En éfet si l'on n'avoit point eu les écrits des Anglois pour se diriger mieux, le Capitaine Melis n'auroit pas eu non-plus l'avantage de la reconnoître. Il y eut encore un Capitaine de la flote qui étoit sous le commandement de l'Amiral Verhagen, nommé Dirk Gerritsz, qui se trompa par la même raison, ainsi qu'il paroît par les lettres que le Général Olivier en reçut. Quoi-qu'il en soit les deux vaisseaux ne revirent plus leur Vice-Amiral.

Le

Le Capitaine & le Pilote Espagnol déclarérent en même tems, que deux vaisseaux de la Compagnie de l'Amiral Verhagen, avoient relâché à l'isle Sainte Marie; que le Capitaine Simon de Cordes les commandoit, & qu'étant allé à terre, avec 23. hommes, il avoit été tué par les Indiens, en cette maniére.

Par le travers de l'isle Sainte Marie est une pointe de terre, nommée Lavapia, où les Hollandois descendirent, y aïant été atirez par un Renégat Espagnol, qui étoit avec les Indiens, & qui leur aïant fait beaucoup de caresses, leur avoit promis des rafraîchissemens. Là ils furent ataquez par les Indiens, qui ne sachant point que c'étoient des Hollandois, croioient avoir remporté une grande victoire sur les Espagnols. Dans cette prévention ils s'en allérent en grand triomphe devant l'isle de la Conception, portant à la pointe de leurs javelots, les têtes de ceux qu'ils avoient tuez, pour braver leurs ennemis, & les insulter par ce spectacle.

Les deux prisonniers ajoûtérent, que ces deux vaisseaux, après avoit fait cette perte, n'aïant pu avoir que très-peu de rafraîchissemens, avoient voulu prendre la route de l'isle Sainte Marie; mais que le Gouverneur de la Conception les avoit amusez de belles paroles, & avoit même envoié un Capitaine, qui leur avoit fait obtenir des pourceaux & des fruits, afin de les arrêter plus longtems, & de les empêcher d'aller à Sainte Marie, dont ils auroient facilement pu se rendre maîtres.

Cepen-

Cependant ce Capitaine, engagé par la bonne réception que les Hollandois lui firent, n'éxécuta pas ponctuellement ſes ordres. Il leur fit avoir plus de rafraîchiſſemens qu'il ne lui étoit ordonné, & lâcha quelques paroles dont on ſeut bien profiter. Car il dît que le Gouverneur avoit fait donner avis à Lima, que ces deux vaiſſeaux devoient ſéjourner deux mois à l'iſle Sainte Marie, pour y atendre les autres navires de leur compagnie, & que la perte qu'ils avoient faite de 23. hommes les avoit tellement afoiblis, qu'il y avoit lieu d'eſpérer de s'en rendre maître, ſi on les ataquoit : que ſur cet avis on avoit envoié de Lima 4. navires de guerre, outre le bâtiment *Buon Jeſus*, qui venoit d'être pris, & qui étoit un yacht : que ces navires portoient 700. ſoldats, tant pour faire la guerre aux Indiens, que pour ſervir à l'ataque des deux vaiſſeaux Hollandois. Mais ces vaiſſeaux avoient déja fait voiles, ſans que les priſonniers qui faiſoient ce raport, euſſent oüi dire quelle route ils avoient priſe.

Le Capitaine qui avoit été envoié aux Hollandois, pour les amuſer, & qui avoit parlé ſi mal-à-propos, fut enſuite arrêté priſonnier, & conduit à Lima comme un traître. Il y avoit auſſi déja un an qu'on avoit reçu avis à Lima de la route des vaiſſeaux qui étoient conduits par Olivier de Noort, de qui l'on ſavoit juſques au nom & au ſurnom; ſi-bien qu'on ſe tenoit ſur ſes gardes dans le païs, tous les navires de guerre aïant ordre de croiſer ſur lui.

Le 28.

Le 28. les deux vaiſſeaux Hollandois avancérent juſqu'à Corona, qui eſt à trois lieuës de Sant Jago. Le Pilote Eſpagnol aïant dit qu'il y avoit deux vaiſſeaux dans le port, de cette iſle, ils continuérent d'y faire route. Mais lors-qu'ils en furent proche ils tombérent dans le calme, & aïant été découvers par des vigies qui étoient ſur les montagnes, les Eſpagnols déchargérent les meilleurs éfets qui étoient dans ces bâtimens.

Le Général ne pouvant entrer dans le port, & voiant un navire, dont les vergues étoient toutes dreſſées, & deux autres qui apareilloient, commanda deux chaloupes, armées de 20. mouſquetaires, pour aller à eux. La plus petite chaloupe, qui portoit huit hommes, accrocha le navire où il y avoit le plus de monde, mais ce n'étoit que des Indiens, les Eſpagnols s'étant ſauvez avec leurs meilleurs éfets.

Quand on voulut ſauter à l'abordage, les Indiens s'étant mis en défence, on en tua la plus grande partie, afin d'être plus en ſeureté. Autant qu'on put s'en apercevoir, ils étoient au nombre de 40. entre leſquels il y avoit des Capitaines & d'autres Oficiers, ainſi qu'on l'aprit d'une fille qui s'étoit cachée, & qui parloit Eſpagnol.

La ſeconde chaloupe aïant nagé vers les deux autres vaiſſeaux, n'y trouva perſonne, parce-qu'ils étoient à la bande, pour recevoir les œuvres de marée. Il y avoit encore une barque, qui aïant couru tout-à-terre, fut pourtant jointe par la chaloupe, qui la

C trou-

trouva échoüée; mais on avoit déja eu le tems de la décharger.

Le premier navire qui fut pris, ſe nommoit *Los Picos*, & étoit du port d'environ 160. tonneaux. Son pavillon fut porté au bord du Général, qui y envoia des gens pour le conduïre. Ceux qu'on avoit ſurpris comme ils apareilloient furent brûlez. On ne trouva dans le *Picos*, que quelques brebis, du ſuif, du vin dans des pots de terre, que les Eſpagnols apellent Botichas, des pourceaux, du beurre, des noix de cocos, des pommes, des olives dans des botichas, des peaux de Cordouë, & trois chevaux qui furent jettez à la mer. Il n'y avoit rien qui pût tourner au profit de la Compagnie, que quelque pillage de vêtemens, & d'autres choſes qui étoient encore de moindre valeur.

Le Val Parayſo, ou port de Sant Jago est par les 33. degrès de latitude Sud. La ville de Sant Jago eſt 18. lieuës plus avant dans les terres. Il n'y a ſur le bord du havre qu'une loge, où les Marchands mettent les marchandiſes qu'ils veulent faire embarquer. Pour le vin, & beaucoup d'autres choſes, ils les laiſſent ſur le rivage, à l'air, parce-qu'on y voit rarement pleuvoir.

Il croït à Sant Jago beaucoup de vin, qui a le goût & la couleur du vin rouge de France; beaucoup de pommes & de coins. Il y a une grande quantité de brebis, qu'on tuë pour en tirer du ſuif, dont on charge des vaiſſeaux entiers. Enfin l'on peut dire, que c'eſt un païs beau & fertile.

Le Général y reçut des lettres écrites par un

un nommé Dirick Gerritsz, Capitaine du *Cerf Volant*, vaisseau de la compagnie de Verhagen. Elles marquoient la desolation où il s'étoit trouvé en entrant dans le port de Val ParaySo: qu'il n'avoit plus que neuf hommes en santé, & qu'il s'étoit hazardé lui-même à descendre à terre, avec une banniére de paix, & sans armes: que néammoins les Espagnols avoient tiré sur lui; & que l'aïant blessé au gras de jambe, ils l'avoient emmené prisonnier avec ses gens à Sant Jago, d'où ils l'avoient envoié avec son vaisseau à Lima, & qu'il y étoit encore retenu dans une grande misére, avec son E'crivain, qui étoit un jeune homme de la Haie.

Le 1. d'Avril 1600. sur le soir, les deux vaisseaux Hollandois entrérent dans une grande baie, nommée Puerto Laguasco, dont la rade étoit bonne, & qui étoit par les 28. degrès 30. minutes de latitude Sud. Il n'y a que très-peu d'arbres au bord de la mer, & peu de maisons; mais il y en a plus avant dans les terres, & il y croît toute sorte de fruit. Ils crurent qu'ils pourroient faire de l'eau dans la riviére, dont l'embouchure étoit dans cette baie: mais l'eau étoit si-basse, que la riviére étoit presque à sec, de-sorte que les chaloupes n'y purent entrer.

Un soldat d'entre les prisonniers Espagnols étant allé chercher des fruits, jusqu'à quatre ou cinq lieuës dans le païs, aporta des melons plus beaux & de meilleur goût, que tous ceux qu'on cüeille en quelque païs que ce soit de l'Europe. Il aporta aussi des raisins, des figues, quelques poules, & des

 œufs.

œufs. Tous les Indiens de ce païs-là ſont ſous la domination des Eſpagnols.

Le 5. le Général relâcha le Capitaine du *Buon Jeſus*, qui ſe nommoit Don Franciſco d'Ivara, & les gens de ſon équipage; lui faiſant beaucoup de careſſes, & des préſens, afin de l'engager à s'intereſſer pour le Capitaine Dirck Gerritsz, qui étoit priſonnier à Lima; ce qu'il promit. Il fut donc mis à terre dans ce port: mais le Général retint ſon Pilote, nommé Juan de ſaint Aval, avec deux eſclaves noirs, & deux mouſſes qui étoient meſtifs.

Le 6. on paſſa par les armes un matelot de l'Amiral, nommé Jaques Dirckſz de Leide, qui avoit été condamné à ce ſuplice par Sentence du Conſeil de guerre, pour avoir dérobé du pain aux autres matelots, & une botiche d'huile, au fond de cale.

Le même jour le Général fit éxaminer de nouveau le Pilote Eſpagnol, qui déclara qu'il y avoit à Lima trois navires de guerre prêts à faire voiles, dès-qu'ils auroient nouvelles qu'on auroit découvert des vaiſſeaux étrangers, afin d'aller les ataquer: que ces navires étoient grands, & portoient chacun 24. piéces de canon de fonte, & plus de 300. hommes d'équipage; ſi-bien qu'on ſe trouvoit en peine ſi l'on prendroit la réſolution de les atendre.

Lima eſt la capitale du Pérou, & la plus forte place qui ſoit ſur la mer du Sud. Elle s'apelle auſſi Ciudad de los Reges, c'eſt-à-dire, la Ville des Rois, à-cauſe des Rois Don Ferdinand & Dona Iſabella, ſous le regne

de

de qui la ville a été bâtie & l'Amérique découverte. Elle eſt ſituée par les 12. degrès 30. minutes.

La ville d'Arica, où ſe charge preſque tout l'argent qui vient du Potoſi, & qui ſe tranſporte à Lima, & aux autres endroits, eſt ſituée par les 18. degrès 40. minutes. Il y a un fort qui eſt défendu par 4. piéces de canon. Le Gouverneur qui y étoit alors, s'apelloit Martin del Valle, qui étoit Meſtre de camp.

Il y avoit auſſi à Lima, ſelon le raport du Pilote, deux navires pour charger l'argent du Roi, ce qui fit que les Hollandois trouvérent à propos de prendre leur cours vers le cap de Saint François, qui eſt par la hauteur d'un degré & demi de latitude Nord, où paſſent tous les vaiſſeaux qui viennent de Lima, de Panama, & d'Aquapulco. Il y ſoufle toute l'année des vents aliſez du Sud, tout le long de la côte.

Deſcription des côtes du Chili & du Pérou, ſelon le raport de Juan de Sant Aval, Pilote Eſpagnol priſonnier.

CHIBVE Gît par les 44. degrès de latitude Sud, dans un golfe tout-ſemé d'iſles. C'eſt une grande iſle, habitée tout-autour par les Eſpagnols, qui y ont un Gouverneur. Il y avoit alors un an que les autres Eſpagnols n'avoient eu de nouvelles de ce qui s'y paſſoit. On y trouve beaucoup de brebis & de laine, dont ſe font les meilleures étofes qui ſoient au Chili, dont elle eſt la derniére terre.

Oſorne eſt une ville aſſez avant dans le ter-

terres, par les 42. degrès, plus grande que Baldivia. Les Eſpagnols y ont un Gouverneur. On y fabrique des étofes de laine, & des toiles.

Villa Rica eſt auſſi dans les terres, 20. à 30. lieuës à l'Eſt de Baldivia. Il y demeure des Eſpagnols. On y fabrique quantité de toiles, & d'étofes à l'Indienne, dont on fait trafic dans tout le païs, & particuliérement à Coquinibo, & en d'autres places voiſines.

Baldivia eſt ſituée ſur une riviére par les 40. degrès. La riviére s'étend quatre lieuës au-delà. Elle eſt habitée par les Eſpagnols, & Alonzo del Campo y commandoit.

Il y a des mines d'où l'on tire beaucoup d'or, & l'on y ſçie quantité de planches, qu'on tranſporte à Lima, & ailleurs.

Il y a entre Baldivia & Impériale une eſpéce de Sauvages qu'on nomme Toltijns, qui étoient commandez par trois ou quatre Eſpagnols: mais alors ils s'étoient revoltez. On fait auſſi des draps dans leur païs, qui ne ſont pourtant que des plus chétifs.

Lors-que les Eſpagnols entrérent dans la ville nommée Impériale, il y avoit plus de 300000. habitans Indiens, dont vingt Eſpagnols en tuérent bien vingt mille, qui ſe laiſſoient tuer parce-qu'ils croioient que les Eſpagnols étoient immortels. Un Evêque y a tenu ſon ſiége; mais, au tems du raport que fit le Pilote, ils s'étoient revoltez & avoient chaſſé l'Evêque, ſi-bien qu'il y avoit déja plus d'un an, que les Eſpagnols n'avoient pu aprendre de nouvelles de l'état du païs.

La

La riviére qui y paſſe eſt ſi baſſe à ſon embouchure, qu'il n'y peut entrer de vaiſſeaux. La ville eſt cinq ou ſix lieuës dans les terres, par la hauteur des 30. degrès 30. minutes.

Angol eſt à trente lieuës d'Impériale, & à douze lieuës de la Conception. Il y avoit bien 200. Eſpagnols ſous le commandement de Don Juan Rudolpho Luſpergo, dont le pére étoit natif de Wittenberg. On y fabrique de étofes des Indes, & l'on y trouve de l'or: mais la guerre a rendu les mines impraticables.

Tuccabel eſt entre les iſles de la Mocha & de Sainte Marie, dans le continent du Chili. Il y a très-peu de rade; mais comme la côte eſt unie, on y peut aiſément ancrer. Les Indiens ſont demeurez en poſſeſſion de cette place, & ils la gardent avec tant de courage & de ſoin, qu'aucun Eſpagnol n'y peut avoir accès. Elle eſt ſituée par les 37. degrès, 30. minutes.

Le cap de Lavapie gît par le travers de l'iſle Sainte Marie, & en eſt à environ deux lieuës. Il renferme une rade qui eſt à l'abri du vent de Sud; mais il eſt déſert.

Arauco eſt environ quatre lieuës Sud-eſt & Nord-ouëſt avec Sainte Marie. Il y a un fort gardé par 80. Eſpagnols, qui n'oſent guéres en ſortir, ou du-moins ils n'oſent s'en écarter beaucoup.

L'iſle Sainte Marie eſt à deux lieuës du continent, & ſous la domination des Eſpagnols, qui ſelon les écrits de Candiſch, exercent un tel empire ſur les habitans, qu'ils

oseroient tuer un pourceau, ni même une poule, pour la manger, étant contrains de garder tout ce qu'ils ont pour leurs maîtres. Ils allérent, avec de grandes démonſtrations de joie, au-devant de Candiſch & de ſa troupe, croiant que c'étoient des Eſpagnols, & le conduiſirent à une place où ceux-ci avoient bâti une E'gliſe, autour de laquelle il y avoit 40. à 50. maiſons remplies de gerbes de froment & d'orge. Ces blés étoient auſſi-bons & auſſi purs qu'il y en ait en Angleterre.

La Conception eſt ſituée ſur le bord de la mer. La rade y eſt fort-bonne. Le Gouverneur du Chili pour les Eſpagnols y fait ſa réſidence. Il y a un fort où l'on avoit fait entrer alors 700. Eſpagnols, pour faire la guerre aux Indiens revoltez. Le nom du Gouverneur étoit Don Franciſco de Quinnones. On tire autant d'or de cette place que d'aucun autre endroit de l'Amérique.

Siliao eſt ſituée bien-avant dans les terres, à 30. lieuës de la Conception. Il y avoit alors 150. Eſpagnols, ſous le commandement de Michel de Chilve. On en tire peu d'or, mais beaucoup de vin & d'autres fruits. Cette place reſſemble aſſez à celle de Sant Jago. Juſques à-préſent les Eſpagnols y ont été expoſez aux ataques & aux inſultes des Indiens.

Sant Jago eſt auſſi ſitué dans les terres, à 18. lieuës de Val Parayſo, par les 33. degrès. C'eſt la principale place du Chili, & l'Evêque y fait ſa réſidence. Il y a beaucoup de vin, de ſuif, de pommes & d'au-

tres

Delineatio terrarum Peru; cujus Metropolis
Lima. In qua vicarius Regis, Archie-
piscopusque habitant hac Civitas ex
variis nationibus populosa est. Las
Salinas supra modum salifera,
distat ab hac 18 milliaribus.
Milliaria Germanica quorum 15 uni gradui respondent.
Hispanica 17½. uni gradui competentia.
QUITO
PERU
BRASILIA
LAS CHARCAS.
PARANA
Tropicus Capricorni
El Callao de Lima
Arica
C. de S. Augustyn
R. de todos S.
C. de Frio
R. de Spiritus S.
I. de S. Clara 21 Grad. 10 minut.
I. de S. Sebastian 24. Grad.
I. de St. Catharina

tres fruits qui croissent en Espagne ; quantité de blés & de bêtail. Les habitans du Chili font la guerre à cheval & avec des lances. Il y a une si grande multitude de chevaux, qu'on les voit courir en troupes par les campagnes.

Le ville de Coquinibo est à 60. lieuës de Sant Jago, par les 30. degrès. Elle est peuplée d'Espagnols, qui ont tué tous les Indiens qui y étoient ; ce qui les a beaucoup incommodez, parce-qu'ils n'y trouvent personne pour travailler aux mines, quoi-qu'on en pût tirer beaucoup d'or, vu la quantité de mines qui y sont. Il y croît beaucoup de vin & de fruits.

Pour Puerto Guasco, on en a fait ci-devant la description.

Moro Moreno est par les 23. degrès 30. minutes. Elle est déserte. Les habitans des lieux plus éloignez y viennent pêcher, & quand le poisson est sec, ceux de Potosi le vont acheter. Candisch a écrit que les Indiens de ce païs-là, sont des gens simples, qui respectent fort les Espagnols, & vivent en Sauvages. Leurs demeures ne consistent qu'on des peaux de bêtes qu'ils étendent sur la terre, sur quoi ils mettent deux fourches, ou davantage, & des perches en-travers sur les fourches, qu'ils couvrent de feuilles d'arbres. Leur nourriture est de chair puante. Ils enterrent avec les morts leurs arcs, leurs fléches & tout ce qu'ils ont. Ils paient en poisson un tribut aux Espagnols.

Rio Loa est située par les 22. degrès. Les habitans en sont pauvres. Toute leur ocu-

pation eſt de pêcher, Il y a quelques Eſ-pagnols dans cette place.

Terrepaca eſt par les 21. degrés. Il y a un port qu'on nomme Icaiſa. On y pêche auſſi. Il y a beaucoup de harang pec, qu'on porte à la ville d'Arica.

Piſſago eſt un port déſert, par les 20. degrès. On y porte quantité de vin, que les habitans de Potoſi y viennent querir.

Arica eſt une ville dont la deſcription a été ci-devant faite.

Punta de Hilo étoit autrefois le port de Potoſi. Il y a encore quelques habitations. On y va toujours querir de la farine & d'autres vivres.

Ciloca eſt un port dont la paſſe n'eſt qu'un chenal fort étroit entre deux mornes. C'eſt le havre d'Arequipa, grande ville peuplée d'Eſpagnols, ſous le commandement d'un Cavallero. On y trouve du vin du cru du païs, du froment, des fruits de toutes ſortes, des brebis des Indes & des mulets. Elle eſt ſituée par les 17. degrès 30. minutes.

Camana eſt 6. lieuës plus loin, le long de la côte. Elle eſt peuplée d'Eſpagnols. Il y croît beaucoup de vin, & toutes ſortes de fruits: les marchandiſes qui y ſont ſe tranſportent à Chilca.

Oconge eſt une place & une valée où il croît beaucoup de vin, peuplée d'Eſpagnols.

Los Lomos de Attico eſt une grande coline, derriére laquelle il y a une eſpéce de rade. Acari ville peuplée, eſt ſituée ſur cette coline.

La Naſca eſt proche de Puerto San Nico-

las

las. C'eſt un bon port. La place eſt auſſi peuplée d'Eſpagnols. On y trouve les meilleurs vins du Pérou & du Chili :

Paraco & Piſco ſont deux ports proches l'un de l'autre, par les 31. degrès 30. minutes. A dix-huit lieuës dans les terres, eſt une ville nommée Ica, où l'on recüeille plus de vin qu'en aucun autre endroit du Pérou, puis-qu'il y en a plus de 300000. botichas par an.

Chinca eſt un port à la ſuïte des autres, ſur la même côte. La ville fournit une grande quantité de mercure.

Cangueta eſt réglé par un Commandant, auſſi-bien que Chinca. Il y a beaucoup de froment, de mays, de fromage, & d'autres fruits.

Lima, comme il a été déja dit, eſt la capitale de tout le Pérou. C'eſt une grande ville, peuplée de gens de toutes les nations ; mais elle n'eſt point cloſe. Son port ſe nomme Callao de Lima. C'eſt l'abord des vaiſſeaux de toute la côte. L'Archévêque qui y réſide, eſt Primat de tout le Pérou & du Chili. Le Vice-roi ſe nommoit alors Don Loüis de Velaſco. Son beaufrére, nommé Don Juan de Velaſco, étoit Général des armées de terre.

Il ne pleut jamais en ce lieu-là ; au-moins les Eſpagnols ne ſe ſouviennent-ils pas qu'il y ait plu depuis qu'ils y ſont. Nonobſtant cela le terroir eſt ſi-fertile, que chaque épic de blé en produit deux fois plus qu'en Eſpagne. Ils recüeillent du froment deux fois l'année, en cette ſorte. Lors-qu'on le ſème

dans

dans les terres qui ſont à vingt lieuës de Lima, on le moiſſonne à Lima, & tout le long de la côte; & lors-qu'on le ſéme à Lima, on le moiſſonne dans ces autres terres; ſi-bien qu'on y a toujours abondance de blé, & le pain y eſt à bon marché.

Les Salines ſont à 18. lieuës de Lima. On trouve quantité de ſel dans une certaine valée, où il ne vient point d'eau. Il y eſt par groſſes piéces, & chacun en va querir quand on veut; car il en renaît auſſi-tôt en la place de celui qu'on prend.

Gavre eſt un port à deux lieuës au-deſſous des Salines. On y trouve beaucoup de froment & de miel. Il y a des Eſpagnols & des Indiens, ſous un Commandant.

La Baranqua eſt un port par les 11. degrès, où il y a auſſi beaucoup de froment, & un Commandant.

Guarmei n'eſt peuplée que d'Indiens. Il ne s'y fait point d'autre commerce que de charbon de bois.

Santa eſt une ville peuplée d'Eſpagnols, qui y ont auſſi un Commandant. On y trouve du froment, du mays, du miel, du ſucre, & d'autres marchandiſes. Depuis quelques années on y a découvert, plus avant dans les terres une mine d'argent.

Truxillo eſt la capitale de 3. ou 4. petites villes, ſituées ſur la côte, dont les ports ſont des eſpéces de baies, où l'on charge du miel, des conſerves, du ſavon d'Eſpagne, du cuir & d'autres marchandiſes.

Cherepe eſt le lieu où l'on en charge le plus.

Paita

Paita est une ville où vont relâcher les vaisseaux de Panama, qui vont à Lima. Il y a un Commandant Espagnol. On y pêche beaucoup. Les gens qui y débarquent, s'en vont par terre à Lima. Cette ville a été bien-peuplée. Il y avoit plus de 200. maisons. Mais les Anglois, que Candisch conduisoit, la brulérent toute entiére, avec toutes les marchandises & les autres biens qui y étoient.

L'isle de Puna gît dans la riviére de Guaïaquil. La ville qui y est se nomme Sant Jago de Guaïaquil. Il y a une assez considérable fabrique de vaisseaux: il y en avoit même alors deux sur les chantiers. On y tient des soldats pour la seureté de cette fabrique. Les cordages, & les autres agreils & aparaux des vaisseaux de la mer du Sud, se fabriquent aussi dans l'isle de Puna, où il y a une bonne rade, tant pour ancrer, que pour donner les œuvres de marée.

Candisch dit qu'il est allé dans la demeure du Seigneur de cette isle. Il la trouva en bon ordre & bien meublée, avec de belles cours, de beaux apartemens, acompagnez d'agréables galeries, qui avoient la vuë sur la mer. On voioit dans le plus bas étage, une grande sale, au bout de laquelle il y avoit un vaste magasin, rempli de botichas pleins de brai & de goldron.

Tout le peuple de l'isle étoit esclave de ce Cacique, ou Seigneur, qui étoit un Indien, marié avec une très-belle femme Espagnole, à qui l'on rendoit autant d'honneurs qu'on auroit pu faire à une Reine. Pour

l'amour d'elle le Cacique & tout son peuple s'étoient faits Chrétiens.

Autour de son palais on voyoit environ 200. maisons, & à-peu-près autant dans deux autres villages qui étoient en cette isle, laquelle est très-agréable, bien-fertile, & presque aussi grande qu'est l'isle de Wicht proche de l'Angleterre.

Il y a encore près de la même isle une autre place nommée Guaïaquil Vieïo, ou le Vieux Guaïaquil, qui est la premiére que les Espagnols aïent habitée dans le Pérou. A leur arrivée ils y trouvérent de grosses émeraudes que les Indiens adoroient. La côte, depuis Guaïaquil jusques à Panama, n'est habitée que par quelques Indiens, & il ne s'y fait aucun trafic particulier.

Panama est une ville où vont relâcher les navires du Roi d'Espagne, qui aportent l'or & l'argent du Pérou & du Chili. De cette ville on le transporte à Nombre de Dios, & de-là en Espagne. Le port est à deux lieuës de la ville. Le Président qui faisoit alors sa résidence à Panama, se nommoit Don Alonzo de Sotomaïor. Il avoit été autrefois Gouverneur du Chili, & auparavant Capitaine de cavalerie dans les Païs-bas. On construit aussi beaucoup de vaisseaux à Panama.

Aquapulco est le principal port de toute la Nouvelle Espagne. C'est de-là que partent les vaisseaux qui vont aux Philippines, & ceux qui en reviennent y vont terrir. Il est par les 17. degrès 30. minutes de latitude Nord. C'est le havre de la grande ville

ville de Mexico, qui eſt 80. lieuës dans les terres. Aquapulco eſt défendu par un fort où il y a 15. ou 16. piéces de canon, pour la ſeureté des vaiſſeaux.

Le païs du Chili, depuis Sant Jago juſqu'à Baldivia, eſt le plus fertile qui ſoit ſous le Soleil. Tout ce qu'on y plante croît extraordinairement. L'air y eſt ſi-ſain, qu'on y voit très-rarement des malades, & ſi-ſubtil que quand on remet une épée toute moüillée dans ſon fourreau, elle y ſèche ſans ſe roüiller.

Le mays & les autres blés y produïſent abondamment. Les pourceaux, les chevaux, les vaches, les chévres &c. y multiplient extrémement dans les campagnes, où ils ſont comme des bêtes ſauvages. En un mot il n'y a rien à déſirer ſinon que le païs fût cultivé ; & qu'on y ſemât & plantât toutes les choſes qui ſeroient néceſſaires. On pourra parler en un autre endroit des mines d'or qui s'y trouvent.

Le Général aïant intercepté des lettres, dans la baie de Sant Jago, y trouva des éclairciſſemens touchant l'état des Eſpagnols, & de la guerre qu'ils avoient à ſoutenir contre les Indiens. Ceux-ci s'étoient revoltez contre leurs maîtres, & aïant pris le 24. de Novembre 1599. la ville de Baldivia, l'avoient raſée, y avoient fait une grande boucherie d'Eſpagnols, & en avoient emmené beaucoup de priſonniers. Après cette expédition, ils s'étoient retirez bien-avant dans le païs : mais on avoit renvoié 200. autres Eſpagnols à Baldivia, auxquels le reſte

des

des fugitifs ſ'étant joint, ils avoient rétabli & repeuplé la ville.

Mais Impériale étoit alors ſi étroitement aſſiégée par ces mêmes Indiens, que perſonne ne pouvoit y entrer, ni en ſortir; ſi-bien que les vivres y manquoient, & l'on avoit apris qu'on y avoit mangé juſques aux chevaux, & que même il y avoit des gens qui y étoient morts de faim. Ces triſtes nouvelles étant les derniéres qu'on avoit reçuës, on ne doutoit pas que les Indiens ne ſe fuſſent déja rendus maîtres de la place.

Ces Indiens ſont guerriers. Ils ſe ſervent adroitement des chevaux & des lances. Ils étoient au nombre de 5000. hommes au ſiége d'Impériale, & de ces 5000. il y en avoit 3000. de cavalerie. Ils avoient auſſi cent fuſils & 70. harnois de guerre, qu'ils avoient pris à leurs ennemis.

Ils haïſſent mortellement les Eſpagnols, juſques-là que quand ils en ont tué quelqu'un, ils lui fendent le corps, & lui mordent le cœur. Ils lui ôtent auſſi quelquefois le crane de la tête, & ſe donnent à boire dedans les uns aux autres. C'eſt ainſi qu'ils tâchent de ſe vanger de la tirannie qu'on éxerce ſur eux, & de l'eſclavage terrible où on les réduit.

Quand ils vont au combat ils font de grandes harangues, tendant à s'exhorter les uns les autres à la conſervation de leur liberté, & à envenimer la haine qu'ils portent à leurs ennemis, qu'ils nomment Viracoche, c'eſt-à-dire, E'cume de la mer. Lors-qu'ils pri-

rent Baldivia, ils brûlérent les maisons, les Eglises, les cloîtres, les images. Ils coupérent la tête aux Prêtres, en disant; Maintenant les Dieux des Espagnols touchent à leur fin.

Ils prirent de l'or, & en emplirent la bouche des morts, en leur disant; Nation avare, rassasiez-vous maintenant de cet or pour lequel vous nous faites soufrir tant de tourmens, & dont vous ne vous rassasiez jamais. Enfin ils exercérent diverses autres cruautés, & assouvirent leur vengeance en tant de différentes maniéres, qu'il seroit trop long des les raporter ici.

Lors-qu'ils se soulevérent, & qu'il fut question d'élire un Capitaine entre eux, ils prirent une grosse poutre, la chargérent sur leurs épaules tour-à-tour, & celui qui la soutint le plus longtems, eut le commandement sur eux. Il y en eut beaucoup qui la soutinrent 4. 5. & 6. heures; mais enfin il y en eut un qui la soutint 24. heures, & celui-là fut reconnu pour Chef.

Le 7. d'Avril, en sortant de Puerto Laguasco, les Hollandois brûlérent le bâtiment *Los Picos*, qui avoit encore la moitié de sa charge, laquelle étoit de suif, si-bien qu'il brûla jusques dans le fond. Le 20. l'air fut si-embrumé qu'on ne pouvoit voir plus loin qu'un jet de pierre. Ce qu'il y eut de surprenant, fut que les matelots virent leurs habits tout-couvers comme de farine, de la même maniére que si on les en eût poudrez. Le Pilote Espagnol leur dit que cela étoit fort-ordinaire, & que les endroits où pareil-

pareille avanture arrivoit, se nommoient Arenales, comme qui diroit, Parages Sablonneux. Cela dura tout le jour.

Le 25. Nicolas Pieterz Capitaine établi sur la prise *Le bon Jésus*, vint à bord de l'Amiral, & lui dît qu'un certain Négre, ou More, nommé Emanuel, d'entre ceux qu'ils avoient retenus, lui avoit déclaré, que dans ce même bâtiment il y avoit eu trois tonneaux pleins d'or; qu'il avoit lui-même aidé à les charger; que pendant la nuit qu'on avoit chassé sur lui, le Capitaine Francisco d'Ivarra les avoit fait jetter à la mer, afin-que les Hollandois n'en pussent profiter.

Sur cet avis le Général fit examiner de nouveau le Pilote, & un autre Négre nommé Sébastien, qui le niérent d'abord; mais quand on les eut mis à la torture, ils avoüérent tout. Ils dirent qu'il y avoit 52 petites caisses, chacune de quatre arrobes, remplies d'or, & encore 500. barres d'or, du poids de 8. 10. & 12. livres, de-sorte qu'il y avoit en tout 10200. livres d'or: que le Capitaine avoit fait si-éxactement jetter tout à la mer, que lors-qu'on lui eut dit qu'il y en avoit encore un peu de caché sous le foïer, il le fit tirer de-là, & le fit jetter tout-de-même, afin-qu'il n'en demeurât pas la moindre piéce. Le Général ne laissa pas de faire visiter encore le vaisseau par-tout, mais on ne trouva rien que dans le haut-de-chausse du Pilote, un petit sac où il y avoit juste une livre d'or.

Outre cela le Pilote déclara qu'il avoit fait voiles de compagnie avec deux navires

de

de guerre, du port de Lima, qui avoient chargé 2500. hanegas de farine & 200. ſoldats, pour les tranſporter à la Conception: que ces deux navires de guerre n'aïant point rencontré Simon de Cordes, qu'ils cherchoient, s'en étoient retournez à Arica, pour y charger l'argent du Roi; mais que le *Buon Jeſus* devoit encore charger de l'or à l'iſle Sainte Marie, & y demeurer juſques au 3. de Mars, avec ordre que s'il découvroit quelques vaiſſeaux étrangers, il allât en donner avis à Lima, parce-qu'il étoit parfaitement bon voilier: qu'après le 3. de Mars il devoit aller à Arauco, y décharger la farine qui étoit à ſon bord, prendre l'or qui ſeroit prêt, & le porter à Lima.

Tous ces deſſeins furent déconcertez par la venuë des Hollandois, quoi-que de tout le deſordre qu'ils mettoient dans les afaires des Eſpagnols, il n'en tournât rien à leur profit, parce-qu'ils ne ſavoient pas que l'iſle produïſoit tant d'or. En éfet il n'y avoit encore que trois ans que les mines y avoient été découvertes. Au-reſte il n'y avoit dans cette iſle que 3. ou 4. Eſpagnols, & environ 200. Sauvages, qui n'étoient armez que d'arcs & de fléches.

Le Pilote Eſpagnol confeſſa encore, que lors-que le Capitaine d'Ivarra fut relâché, ils étoient convenus enſemble de conſeiller aux Hollandois de prendre la route du cap de Saint François, parce-que le Capitaine devoit avertir les navires de guerre qui étoient à Lima, de les pourſuivre ſur cette route. Ainſi le Général changea de réſolution, &

au-

au-lieu d'atendre les Espagnols sous ce cap; on fut d'avis que dès-qu'on l'auroit découvert, on rangeroit la côte jusqu'à l'isle de Los Cocos, qui gît par les 5. degrès de latitude Nord; où l'on pouvoit faire de l'eau, & prendre des cocos qu'on y trouve en abondance.

Mais ils navigérent jusques au 20. de Mai, sans pouvoir reconnoître cette isle. Cependant comme le Pilote Espagnol leur avoit dit que les trois navires de guerre de Lima devoient croiser sur eux, tout le long de la côte de la Nouvelle Espagne, jusqu'au cap d'Aquapulco, on ne jugea pas à propos de relâcher à cette côte. On fit donc voiles vers les Philippines, néammoins avec dessein de relâcher à l'isle des Larrons, & de chercher l'isle de Buena Vista, ou Guana, qui gît par la hauteur des 13. degrès de latitude Nord, à environ 250. lieuës des Philippines, qui sont à 2400. lieuës du Pérou.

Le 30. de Juin de la même année, 1600. le Général & le Conseil de guerre résolurent de faire jetter à la mer le Pilote Espagnol, parce-qu'encore qu'il mangeât dans la chambre du Général, & qu'il en fût traité fort-honnêtement, il ne laissa pas de dire, en présence de quelques-uns des gens de l'équipage, qu'on l'avoit empoisonné; imagination maligne, qu'il avoit conçuë à-cause qu'il s'étoit trouvé mal. Il eut même le front de soutenir cette imposture en présence de tous les Officiers. Outre cela il avoit cherché les voies non-seulement de se sauver lui-même, mais il avoit sollicité les Négres

&

Isle de Ladrones

& les mouſſes du vaiſſeau à faire la même choſe.

Le 15. d'Août, le gouvernail du *Buon Jeſus*, ſe rompit avéc ſes pentures, & le bâtiment fit eau de telle ſorte qu'il n'y avoit pas moien de le maintenir en pompant même continuellement. Ainſi l'on fut contraint de l'abandonner, après en avoir retiré les vivres, & deux piéces de canon de fonte. Il étoit déja plein d'eau juſqu'à la moitié, lorsqu'on le laiſſa voguer à la merci des flots. Le Capitaine qui le montoit, fut fait Maître du vaiſſeau *la Concorde*, & l'équipage fut diſtribué ſur les deux navires.

Le 15. de Septembre, ſur les 3. heures après midi, on eut la vuë de l'iſle des Larrons, & le matin du 16. comme on étoit encore à une lieuë de terre, on vit venir à bord pluſieurs canots, qui aportérent des cocos, des bananes, des cannes de ſucre, du poiſſon, &c. qu'on échangea pour de vieux fer; marchandiſe dont ces inſulaires ſont fort-curieux, & à qui ils ſavent donner le nom Eſpagnol de Hierro, parce-qu'ils voient tous les ans des Eſpagnols qui relâchent à cette iſle.

Les deux vaiſſeaux allérent toujours rangeant la côte, & en doublérent le cap méridional d'où ils voioient s'étendre une pointe fort-baſſe, ſous laquelle ils croioient pouvoir ancrer. Cependant on voioit les canots venir de toutes parts, au nombre de plus de 200. avec 2. 3. 4. ou 5. hommes dans chacun, s'empreſſant & criant Hierro, Hierro, deſorte-que dans cette preſſe les vaiſſeaux abordérent deux canots & paſſérent par-deſſus.

Mais les insulaires ne s'en mettoient pas beaucoup en peine, parce-qu'ils nagent bien, & qu'ils sont adroits à retourner leurs canots, avec tout ce qui est dedans.

Ces isles sont nommées, avec raison, les Isles des Larrons; car les habitans en sont si-adonnez au larcin, & le commettent avec tant d'adresse, qu'on en est surpris. Ils trompérent les Hollandois en diverses maniéres. Ils leur présentoient un peu de ris sur un pannier fait de coquilles de cocos, & si-bien arrangé qu'on croioit qu'il y en eût beaucoup; mais on trouvoit sous le ris des coquilles élevées, des feüilles, ou d'autres choses. Cela, dis-je, se trouvoit quand on avoit tiré leurs denrées à bord; car pour trafiquer ils se tiennent dans leurs canots, par-derriére ou à côté des vaisseaux, sans y passer, tellement qu'il faut atacher le morceau de fer à une corde, & le leur laisser pendre, & retirer tout-de-même ce qu'ils veulent donner en échange.

Il y en avoit pourtant qui vouloient bien passer à bord, où on leur présentoit à boire & à manger. Un d'entre eux voïant un des gens de l'équipage qui avoit une épée à la main, prit si-bien son tems, qu'il la lui arracha, & au même moment s'étant jetté à la mer, il plongea sous l'eau & échapa. On tira sur quelques autres qui avoient volé, mais ils sautérent aussi dans l'eau, & firent en plongeant tant de chemin, que les coups ne purent les ateindre. Ceux qui n'avoient rien fait regardoient ce qui se passoit sans s'en mettre en peine.

Il

Il ſemble que ces gens-là, hommes & femmes, ſoient des amphibies, & qu'ils puiſſent auſſi-bien vivre ſur l'eau que ſur la terre, tant ils nagent & plongent bien. On leur jetta cinq morceaux de fer à la mer, pour avoir le plaiſir de les voir s'éxercer. Il y en eut un qui fut aſſez adroit pour les retirer tous cinq, & en ſi-peu de tems qu'on pouvoit regarder cela comme une merveille.

Leurs canots ſont ſi-bien faits, qu'on n'en avoit point encore vu de ſemblables pendant tout le voiage. Ils ont 15. à 20. piés de long, & un pié & demi de large. Ils ſont bien commodes, bons bouliniers. Ils ne revirent point pour louvoier, mais ils mettent le gouvernail où étoit le cap, & laiſſent ſans la changer & dans ſon même état la voile, qui eſt tiſſuë de roſeaux, & faite comme une voile d'artimon.

Il vint auſſi des femmes à bord. Elles étoient toutes nuës comme les hommes, hormis que leurs parties naturelles étoient couvertes d'une feüille de verdure. Elles portent de longs cheveux & ceux des hommes ſont courts, de-ſorte qu'on ſe les peut très-bien repréſenter comme le ſont Adam & Eve, dans les peintures qu'on en fait parmi les Chrétiens.

Ils ſont de couleur tanée, gras, &, ſelon ce que Candiſch en a écrit, plus hauts & plus fournis que les Anglois. Ils paroiſſent fort-luxurieux, & il y a toute aparence qu'ils n'ont point de loi pour leur commerce avec les femmes, & qu'ils ſe mêlent avec elles indifféremment. Il y en avoit beaucoup qui

étoient

étoient difformes. Il y en avoit dont le nez étoit tout creüsé par la petite verole, & qui n'avoient qu'un petit trou pour bouche. Ils faisoient entendre que cette difformité avoit été causée par cette sorte de maladie.

Cette isle, que les Hollandois estimérent être l'isle de Guana, leur parut avoir vingt lieuës de tour. Les Espagnols ont écrit, qu'il y en avoit plusieurs en ces parages, mais on n'y découvrit que celle-là. Après qu'on s'y fut rafraîchi, on reprit la route des Philippines.

„ Au-delà des Moluques, vis-à-vis du „ Roïaume de Cochinchine, qui paie tribut „ au Grand Mogol, gisent quantité d'isles, „ que les Espagnols ont nommées Philippines „ du nom du Roi Philippe. En éfet ce fut „ par ses ordres qu'ils partirent de la Nou- „ velle Espagne, pour aller les découvrir, „ & ils les réduisirent sous son pouvoir l'an „ 1564. Celui qui les découvrit le premier „ fut Ferdinand Magellanes, qui y mourut. „ On les appelle aussi Las Manillas, du nom „ du principal port, & de la ville que les „ Espagnols y ont bâtie.

„ Quelques-uns les nomment les isles de „ Luçon, parce-que la principale d'entre el- „ les porte ce nom. On tient que celle-ci a „ bien cent lieuës de tour, & c'est là qu'est „ la ville de Manille ou Manilhe, qui est la „ capitale de toutes ces isles. Autrefois el- „ les étoient annèxées à la Couronne de la „ Chine, qui les abandonna pour quelque „ leger sujet; & depuis ce tems-là les loix & „ la police y avoient été si-mal observées,

„ qu'elles

,, qu'elles y paroiſſoient amorties lors-que ,, les Eſpagnols y terrirent. En éfet les ha- ,, bitans y vivoient comme de bêtes. Cha- ,, cun s'y rendoit le maître des autres, s'il ,, pouvoit; & leur principale ocupation étoit ,, de s'oprimer mutuellement.

,, Cette diſpoſition donna beaucoup de fa- ,, cilité aux Eſpagnols à les ranger ſous leur ,, empire, d'autant-plus que ces gens-là ,, étoient ſimples & très-ſtupides. Dès-qu'on ,, leur parla de ſe faire batiſer, ils y couru- ,, rent par troupes, & ſe firent Chrétiens ,, tant qu'on voulut. Néammoins les Ilocos, ,, & d'autres encore qu'on nomme Pintados, ,, ne laiſſérent pas de faire de la peine à leurs ,, nouveaux maîtres.

,, Toutes ces iſles ſont bien peuplées, & ,, raportent beaucoup de ris & de vin qui ſe ,, fait de Nypa. On y trouve des cerfs, des ,, buffles, des bœufs, des vaches, des pour- ,, ceaux, des chévres, & d'autre bêtail, ,, quoi-qu'autrefois il n'y en eût point. Mais ,, maintenant les ſoins des Eſpagnols les ont ,, renduës ſi-abondantes, qu'elles ne le cé- ,, dent en rien à la Nouvelle Eſpagne.

,, Il y a auſſi beaucoup de chats-civettes, & ,, de toutes ſortes de fruits comme à la Chi- ,, ne. Elles produïſent une grande quantité de ,, miel & de cire. Il y a même de l'or, mais ,, quoi-que ce ſoit en or que les inſulaires ,, paient leur tribut aux Eſpagnols, ceux-ci ,, n'ont encore pu juſqu'à préſent, c'eſt-a- ,, dire, l'an 1600. découvrir où ils le pren- ,, nent, quelque diligence qu'ils y aïent apor- ,, tée. On commence à y ſemer du froment.

„ Auparavant on y aportoit de la farine du „ Japon. Elles fourniſſent beaucoup d'ébé- „ ne & de canna fiſtula.

„ Les Chinois y font un grand trafic. Ils „ y portent toutes ſortes de marchandiſes de „ la Chine, des ſoies, du coton, des porce- „ laines, de la poudre à canon, du ſoufre, „ du fer, de l'acier, de l'argent vif, du cui- „ vre, de la farine, des noix, des chateig- „ nes, du biſcuit, des dates, toutes ſortes „ de toiles, des écritoires, & d'autres cu- „ rioſités.

„ Les Eſpagnols embarquent là toutes ces „ marchandiſes, & les tranſportent dans la „ Nouvelle Eſpagne, d'où ils raportent auſſi „ tous les ans aux Philippines, plus d'un mil- „ lion & demi d'argent monnoïé & non- „ monnoïé, qu'ils troquent pour de l'or, „ donnant le poids de quatre livres d'argent „ pour une livre d'or. Mais ils ne pouſſent „ pas fort ce commerce, aïant aſſez d'or au „ Pérou & au Chilli. Ils aiment mieux tra- „ fiquer avec les Chinois, parce-que les re- „ tours leur valent mille pour cent.

„ La ville de Manille eſt ſituée par les 14. „ degrès de latitude Nord. C'eſt là que fait ſa „ réſidence le Gouverneur Eſpagnol, qui com- „ mande dans toutes ces iſles. L'Archévê- „ que y réſide auſſi. Il a la ſuprême auto- „ rité dans les afaires Eccléſiaſtiques de tou- „ tes ces mêmes iſles, où il y a trois autres „ Evêques qui relèvent de lui.

Le 14. d'Octobre de la même année 1600. ſur les 6. heures du matin, les Hollandois découvrirent la terre, qui étoit fort-haute,

& qu'ils présumérent être le cap de Spirito Sancto, par les 13. degrès, sur lequel ils gouvernérent, & ils coururent jusques-à-ce qu'ils virent une bouque au côté méridional, qu'ils jugérent être le détroit de Manille. Ils prirent encore leur cours vers ce côté-là, & sur le midi ils vinrent à la rade, sous le cap, au côté Septentrional de la bouque, où ils moüillérent l'ancre sur douze brasses, derriére un rocher. La bouque avoit en cet endroit environ trois lieuës de large.

Le matin du 15. ils quittérent cette pointe, qui étoit une isle, pour entrer dans la bouque, & coururent à l'Ouëst-quart de-Nord-ouëst, environ huit lieuës; puis ils gouvernérent vers la côte méridionale. On voioit au côté septentrional un Pic fort-haut & fort-aigu; mais à l'Ouëst ils ne découvroient que des terres, & point d'ouverture.

Quand ils eurent laissé tomber l'ancre, ils nagérent une chaloupe dans une belle riviére, dont les deux rivages étoient tout-couvers d'arbres. Ils y trouvérent quelques petites huttes d'Indiens fort-pauvres, à qui ils firent présent de morceaux de toile & de couteaux, de quoi ces gens-là firent peu de cas. Toutefois ils allérent ensuite à bord de l'Amiral, & y portérent des fruits.

Le matin du 16. on vit venir à bord du même Amiral, un grand canot, ou balsy, où il y avoit un Espagnol, qui fit trois décharges de son fusil, à quoi l'on repondit de la même maniére. Lors-qu'il vit le vaisseau & l'équipage, il n'osa s'aprocher. Mais le Général aïant fait arborer le pavillon d'Es-

pagne, & habiller un des matelots en Moine, il s'enhardit, & passa sur le vaisseau, où le Genéral le reçut fort bien, & lui dit que c'étoient des François qui avoient Commission du Roi d'Espagne pour aller à Manille; mais que la longueur du voiage les avoit mis dans un grand besoin de rafraîchissemens. Il dit aussi que son Pilote étoit mort, & que c'étoit la cause pour quoi ils étoient entrez dans cette bouque, sans savoir où ils étoient.

L'Espagnol leur répondit qu'ils étoient dans une grande baie, nommée Baie la Baia, à 7. ou 8. lieuës au Nord du Détroit de Manille; que le païs étoit très-fertile tant en ris qu'en autres vivres. Dans le même moment il ordonna aux Indiens, d'aller querir du ris, des poules & des pourceaux, & de les amener à bord. Les Indiens aïant obéï, on eut bien-tôt du ris & plusieurs autres denrées, autant-qu'on en souhaitoit. Mais ils ne voulurent point de marchandises pour leurs denrées; ils se les firent toutes paier en argent.

Le 17. il vint encore à bord un autre Espagnol, dans un balsy, ou canot couvert, qui avoit une hallebarde. Il se nommoit Francisco Rodriguez, & étoit Sergeant de toute la contrée. Le premier se nommoit Henrique Nunnez. Au même tems on acheta encore du ris, des poules & des pourceaux, donnant une demie réale de huit pour un pourceau qui n'étoit pas des plus grands; une simple réale pour un couple de poules, & six réales, ou environ 35. sous, pour une mesure de ris, du poids de 6. livres, ou à-peu-

pres.

Baye la baye.
Baye la Baye
Détroit de Mamille
C. Spiritus
Santus

pres. Le tout fut paié en monnoie d'argent ; car rien n'eſt là plus eſtimé que l'argent.

La plupart de ces Indiens étoient nuds, & les autres avoient un vêtement de toile. Quelques-uns même étoient vêtus à l'Eſpagnole, aïant des haut-de-chauſſes & de petits pourpoints de toile. Les principaux, qui ſont de la race des anciens Commandans du païs, & qui s'en ſouviennent encore, ont la peau decoupée, ou piquée, fort-artiſtement & d'une façon ſinguliére, leſquelles piqueures, ou decoupures, y aiant été gravées avec le fer, ne paſſent jamais.

D'ailleurs ce ſont de chètives gens, qui n'ont point d'armes, de-ſorte que les Eſpagnols les maîtriſent à leur gré. Ils leur font paier un tribut de trois réales, c'eſt-à-dire, un peu moins de trois florins de Hollande par tête, ſoit homme, ſoit femme, au-deſſus de 20. ans.

Il y a très-peu d'Eſpagnols en chaque quartier, & ils y ont un Prêtre pour qui les habitans du lieu ont une grande vénération, ſi-bien que ce n'eſt que faute de Prêtres, s'il ne tiennent pas toutes ces iſles en ſervitude ; car il y a même des endroits où il n'y a ni Prêtres, ni Eſpagnols, & néammoins on y fait paier le tribut.

L'après-midi, le Général renvoia l'Eſpagnol Henrique Nunnez, & lui fit un préſent honnête, parce-qu'on avoit eu beaucoup de rafraichiſſemens par ſon moien & qu'on auroit bien voulu en avoir davantage. Un matelot, nomme Jaques Lock, qui parloit bon Eſpagnol, eut ordre d'aller avec lui. Tout

le monde croioit en ce païs-là qu'en éfet ces vaiſſeaux avoient une Commiſſion du Roi d'Eſpagne, car auparavant on n'y en avoit point encore vu d'étrangers ; & ſans cette perſuaſion on n'auroit pas trouvé des gens de ſi bonne volonté.

Le 18. on vit venir vers les vaiſſeaux un Capitaine Eſpagnol & un Prêtre. Le Capitaine eut permiſſion de paſſer à bord, mais le Prêtre demeura dans le canot. Après les premiers complimens il pria le Général de lui montrer ſa Commiſſion, parce-qu'il leur étoit défendu d'avoir aucun commerce avec des étrangers. Le Général lui montra la Commiſſion qu'il avoit du Prince Maurice, ce qui le jetta dans un grand étonnement, car il avoit cru que ces deux vaiſſeaux venoient d'Aquapulco, port de la Nouvelle Eſpagne.

Comme Jaques Lock étoit encore à terre le Général y renvoia un des Eſpagnols avec une lettre, par laquelle il le redemandoit, faute de quoi il emmeneroit en ſa place le Capitaine qui étoit avec lui, & qui avoit nom Rodrigo Arias Xiron. Le lendemain le Prêtre revint, & demanda au Général une aſſurance par écrit de relâcher le Capitaine dès-que Lock lui auroit été rendu ; ce qui fut éxécuté, & l'on fit même quelques préſens au Capitaine.

Depuis ce tems-là on ne reçut plus de vivres, & il fallut ſe paſſer de la médiocre proviſion qu'on en avoit faite, mais l'on avoit pris à bord deux Indiens qui étoient bien connus à Capul. Le 20. à la pointe du jour

on

on prit la route du détroit de Manille, qui est par les 14. degrès. où-bien peu moins, à 7. ou 8. lieuës de la Baie La Baya, d'où l'on démarroit.

La 21. le yacht *la Concorde* aïant joint une barque Espagnole, y trouva 25. mesures de ris, du poids ci-dessus marqué, & 700. poules. L'équipage l'avoit abandonné & avoit fuï. On déchargea la barque, & elle fut coulée à fond. Le Pilote Indien dît qu'elle apartenoit à un Espagnol, qui devoit prendre encore des planches sur la route, pour achever sa charge, & s'en aller à Manille.

Le 24. après midi, les vaisseaux embouquérent dans le détroit de Manille, & sur la brune ils se rendirent proche de l'isle de Capul, où ils trouvérent autant de contremarées que s'il y avoit eu des bancs partout, quoi-que même il n'y eût pas de fond, & qu'on n'y pût jetter l'ancre. Pendant la brune ils allérent moüiller sur la côte occidentale de l'isle, derriére un cap, où il y avoit une grande baie de sable & un village.

Le matin du 25. on vit que les habitans du village s'en étoient fuïs. Le Pilote Indien eut beau les apeller, il ne parut personne. Il y avoit dans ce parage, où les vaisseaux étoient moüillez, un courant si rapide, qu'on fut d'avis d'aller dans une autre baie, qui n'étoit qu'à demie-lieuë de celle-là: car le moüillage est bon tout-autour de cette isle, qui a quatre ou cinq lieuës de circuit.

Le 27. comme on ne vit paroître personne, le Général fit descendre des gens à terre, & tirer sur les maisons avec de gros ca-

non, pour éfraïer les habitans. A ce bruit un Chinois d'un autre village vint trouver les Hollandois, qui le menérent à bord de l'Amiral. Mais on ne put l'entendre. On comprit feulement par les fignes qu'il fit, qu'il promettoit de revenir le lendemain, & d'aporter des rafraîchiffemens. Le Général lui fit alors un préfent, & lui fit comprendre que tout ce qu'il aporteroit lui feroit païé en argent, puis on le laiffa retourner dans l'ifle.

Les matelots qui étoient allez à terre, y avoient laiffé un d'entre eux nommé Jean Caleway de Londres, Joüeur d'inftrumens & Muficien. Ils ne favoient comment il s'étoit écarté d'eux; & ils foupçonnoient que les Indiens l'avoient ataqué, en le voïant éloigné des autres. Un des Pilotes Indiens qu'on y envoia encore, fut auffi retenu.

La nuit fuivante, l'autre Pilote qu'on avoit pris dans la baie La Baïa fe jetta dans l'eau & fe fauva, non-obftant tous les bons traitemens que le Général lui avoit faits. Il fe nommoit Francifco Tello, du nom du Gouverneur de Manilhe qui l'avoit préfenté au batême. Car les Efpagnols en ufent de cette maniére en ce païs-là: ils font quelque honneur aux Indiens quand il ne leur en coûte rien, & leur donnent même quelque chétive Commiffion, pour les gagner.

Le 28. le Général defcendit auffi à terre avec 32. hommes, & fit mettre le feu à quelques villages, dont les habitans s'étoient fauvez avec leurs éfets, de-forte qu'on n'y trouva rien, & l'on ne vit aucun Indien paroître.

Les

Les maiſons étoient fort chètives, conſtruites de nattes & de paille, élevées à la hauteur d'un homme au-deſſus du ſol. Tout-autour de ces maiſons il y a des cocos qui fourniſſent aux inſulaires la plus grande partie de leur nourriture.

La nuit du 22. d'Octobre, le Négre E'manuel, qui étoit à bord de *la Concorde*, deſcendit dans le canot & ſe ſauva, contre toutes les promeſſes qu'il avoit faites de demeurer au ſervice des Hollandois. Le Général fit alors éxaminer l'autre Négre nommé Baſtien, qui avoüa qu'il avoit eu connoiſſance du deſſein de ſon camarade, & qu'il avoit eu la même intention; mais qu'il n'avoit pas cru que l'ocaſion dont E'manuel s'étoit ſervi, fût aſſez ſeure.

Le Général voiant l'ingratitude de ces Noirs, & que tous les bons traitemens qu'on leur faiſoit ne ſervoient de rien; qu'ils étoient toujours diſpoſez & prefts à trahir les Hollandois, fit tirer un coup d'arquebuſe dans la tête de Baſtien, afin qu'on ne fût plus expoſé à ſes trahiſons. Avant-que de mourir il dit encore que tout ce que le Pilote Eſpagnol & lui avoient auparavant déclaré touchant l'or qui avoit été dans la priſe le *Buon Jeſus*, étoit véritable.

Le 31. une partie des gens de l'équipage s'en alla encore à terre pour chercher des vivres. Ils trouvérent, dans un certain endroit plus de 30. meſures de ris; mais ils ne virent perſonne. Tout s'en étoit fuï, pour ſe cacher dans un bois. On brûla encore alors quatre villages, chacun de 50. ou 60. maiſons.

„Lors-que Thomas Candisch moüilla l'an-
„cre sur la côte de l'isle Capul, deux ca-
„nots dans l'un desquels étoit l'un des sept
„Caciques, ou Seigneurs de l'isle, vinrent à
„son bord. Ce Cacique avoit la peau de-
„coupée en diverses figures, ainsi qu'on l'a
„dit ci-devant touchant ceux de la baie La
„Baïa.

„L'isle Capul est la derniére des Manil-
„hes, ou Philippines. La plupart des ha-
„bitans y sont nuds, & de couleur tanée.
„Les hommes n'ont qu'une espéce de tablier
„au milieu du corps, fait d'une toile tissuë
„de feüilles de bananes. Ils passent ce ta-
„blier entre leurs jambes, & l'atachent pour
„couvrir leure parties naturelles.

„Ces gens ont une coutume bien étrange.
„Ils passent un clou d'étaim dans le gland
„de la verge de chaque enfant mâle. La
„pointe du clou est fenduë & rivée, & la
„tête en est comme une petite couronne.
„La blessure que ce clou fait aux enfans se
„guérit sans beaucoup de peine. Ils retirent
„& remettent ce clou lors qu'ils en ont en-
„vie, ou besoin.

„Pour s'assurer mieux de la vérité de ce
„fait, Candisch raporte que ses gens mê-
„mes tirérent un de ces cloux de sa place,
„& le remirent dans le gland d'un petit gar-
„çon de dix ans, fils du Cacique qui étoit
„venu à son bord. On lui dit que cette in-
„vention étoit venuë des femmes, qui voiant
„les hommes fort adonnez à la sodomie,
„présentérent Requête aux Régens, & ob-
„tinrent, que pour prévenir cet inconvéni-

„ent

„ ent on en uferoit à l'avenir ainfi. On a „ écrit la même chofe touchant les habitans „ de Pegu, qui eft un grand Roïaume dans „ les Indes Orientales.

„ Les habitans de Capul adorent le Dia- „ ble, & ont fouvent des conférences avec „ lui. Il leur aparoît toujours fous la fi- „ gure de quelque vilain & horrible monf- „ tre.

Le 1. de Novembre de la même année 1600. les deux vaiffeaux Hollandois remirent à la voile, & prirent leur cours vers Manille. Dans leur route ils virent diverfes ifles à l'Ouëft, à-peu-près également diftantes les unes des autres; fi-bien qu'on a de la peine à reconnoître le canal où l'on veut entrer, quelque connoiffance qu'on ait de ces parages.

Le 5. on découvrit un canot qui alloit vers l'une de ces ifles. Le Général commanda auffi-tôt une chaloupe armée, qui alla joindre le canot, & l'amena. Il y avoit dedans neuf Indiens qui venoient de Manille, mais on ne les pouvoit entendre. Ils n'avoient rien avec eux que quelques petites boîtes & de la toile qu'ils avoient achetée dans cette ville. Le Général leur laiffa leurs marchandifes, & les renvoia, n'en retenant que deux pour lui montrer le chemin de Manille, au-moins autant qu'ils le pouvoient faire par fignes, ne pouvant fe faire entendre.

On avoit trouvé entre leurs mains des lettres avec une certaine autorifation de la part du Gouverneur, fous le feau du Roi d'Efpagne, qui étoient adreffées à un Prêtre qui

demeuroit dans un endroit nommé Bovillan, à 60. lieuës de Manille. Le contenu de ces lettres étoit qu'on avoit fait des plaintes au Gouverneur, au sujet de certains Espagnols, qui avoient fort-maltraité des Indiens; & le Gouverneur donnoit ordre au Prêtre d'informer de ce fait, & de faire transférer les coupables à Manille, aux frais du Roi.

Le 6. après avoir demeuré quelques jours à l'abri, derriére la pointe d'une isle, à 4. lieuës de Capul, tant à-cause des vents contraires que du calme, on entendit, demie-heure avant le jour, tirer un coup de mousquet. Aussi-tôt on fit armer une chaloupe & un canot de 20. mousquetaires, qui nagérent vers le lieu où l'on croïoit avoir entendu tirer. Là on découvrit une barque Espagnole, qui aïant promtement nagé vers terre, ceux qui étoient dedans l'abandonnérent, & s'enfuïrent dans les bois.

Il y avoit dans cette barque plusieurs Indiens & quatre Espagnols. Enfin un des Espagnols parut & parla aux Hollandois, qui lui aïant protesté qu'ils ne lui feroient point de mal, il se laissa mener à bord. Il dit qu'ils venoient de Manille, qu'ils alloient à Soubon, où l'on assembloit beaucoup d'Espagnols, pour aller faire la guerre aux Moluques, dont les habitans avoient ataqué & pillé quelques-unes des Philippines.

On ne trouva dans la barque qu'un demi-baril de poudre, avec quantité de balles, & quelques morceaux de fer, que le Général fit décharger; puis il fit couler le bâtiment à fond.

Le

Le matin du 7. du même mois de Novembre, on découvrit une voile, à l'Eſt de la baie où les deux vaiſſeaux étoient moüillez. La chaloupe & le canot nagérent de force vers ce bâtiment, & l'amenérent à bord de l'Amiral.

C'étoit un bâtiment Chinois, qui apartenoit à ceux de Manille. Il y avoit à ſon bord ſept Chinois, & plus de deux cents meſures de ris, du poids ci-deſſus mentionné, avec des coquilles & du plomb, qu'ils menoient à Manille. Ils revenoient de Combou, place qui eſt à 120. lieuës de Manille, où, par l'ordre du Gouverneur, ils avoient mené 40. ſoldats Eſpagnols, pour ſervir à la guerre dont il vient d'être parlé.

Ce bâtiment étoit du port de 100. à 120. tonneaux, conſtruit à la Chinoiſe, ſemblable par l'avant à une ſcouë, fort-commode en-dedans, aïant une citerne & une cuiſine. Les ancres étoient de bois, les voiles de nattes, ou de roſeaux; car ils ne ſe ſervent ni d'autres ancres, ni d'autres voiles, même ſur les bâtimens de 400. tonneaux.

Ces Chinois entretiennent fort-bien leurs vaiſſeaux. Le Maître étoit de cette même nation, du païs de Canton. Le Pilote & le reſte de l'équipage étoient de Chincheo, peuples qui, à la vérité, parlent la même langue, mais qui dans le reſte différent fort & ſe haïſſent beaucoup. Ils ſavoient fort-bien les routes de ces iſles, & ſurtout le Maître, qui avoit demeuré longtems à Malacca, & à Maccao, avec les Portugais, de-ſorte qu'il parloit bien leur langue.

Cet homme fut d'un grand ſecours aux Hollandois, & il y a bien de l'aparence que ſans lui, ils n'auroient pas fait ſi-heureuſement leur voiage. Le Général le retint donc à ſon bord avec le Pilote, & mit ſur leur bâtiment, qu'ils nommoient un Champan, dix ou douze de ſes gens, outre les cinq autres Chinois qui y demeurérent, pour gouverner & faire la manœuvre, parce-qu'on n'avoit pas l'expérience qu'il falloit pour ces ſortes de vaiſſeaux.

Le 8. il y eut calme, & il fallut encore demeurer à l'ancre derriére le cap. Pendant ce tems-là le général fit éxaminer de nouveau le Maître & le Pilote en plein Conſeil de guerre, touchant l'état de Manille. Ils déclarérent qu'il y avoit deux grands vaiſſeaux de la Nouvelle Eſpagne, qui vont tous les ans au Mexique; & un petit bâtiment Flamand, qu'on avoit acheté de quelques gens de Malacca: que ces vaiſſeaux étoient ancrez à Cavite, qui eſt le port de Manille, qui en eſt à deux lieuës Sud & Nord: que ce port étoit défendu par deux forts, mais qu'ils étoient alors ſans canon, & ſans ſoldats.

Les maiſons de la ville de Manille ſont fort-ſerrées. Elle eſt environnée d'un rempart ſoutenu d'une muraille. Plus de 15000. Chinois habitent tout-autour par les dehors. Ils font leur négoce enſemble, & s'adonnent à diverſes manufactures. Outre cela il y vient tous les ans plus de 400. vaiſſeaux de la Chine, de la ville & province de Chincheo, chargez de ſoies & de toutes ſortes de marchandiſes. Ils emportent de l'argent

gent monnoïé pour retour. Ils viennent à un certain tems fixe, qui est depuis le mois de Décembre, ou depuis Noël, jusques à Pasques. Il devoit aussi venir à Manille dans le commencement de ce présent mois de Novembre, dont est ici maintenant la date, deux vaisseaux du Japon, chargez de fer, de farine, de lard, & d'autres vivres. Il y a devant la baie une petite isle nommée Marabilla, gisant, à-peu-près, à 15. lieuës de la ville, où il y a un bon ancrage. De-là on peut reconnoître le païs, & en découvrir les situations.

,, Les murailles de la ville de Manille & ,, les maisons sont bâties de chaux & de pier- ,, re, à la maniére dont on bâtit aujourdhui. ,, Elle est si grande & a tant de tour, que ,, les Espagnols y ont fait élever au mi- ,, lieu, une autre muraille, moins considéra- ,, ble que la premiére, pour s'y retirer en ,, cas de besoin, & n'être pas obligez de te- ,, nir alors dans la ville autant de gens que ,, la grandeur de la place pourroit le requé- ,, rir. Cela s'est fait sur-tout en vuë des Ja- ,, ponois, qui y font un grand négoce, & ,, qui sont fort-suspects aux Espagnols.

,, Le Gouverneur de toutes les isles, qui ,, est comme un Vice-roi, fait sa résidence à ,, Manille. Le Conseil Roïal y réside aussi, ,, de-même que l'Archévêque. Outre l'E'gli- ,, se Archiépiscopale, il y en a plusieurs ,, autres asses belles. Tous les habitans de ,, ces isles sont ou Chrétiens, ou idolâtres. ,, Pour les Mores, ou Mahométans, ils y ,, ont été extirpez.

Le

Le 9. du même mois de Novembre, les deux vaiſſeaux levérent l'ancre, & s'étant éloignez du cap, ils ſe trouvérent le lendemain au ſoir ſur la côte d'une grande iſle, nommée Banklingle, & ils y ancrérent le 11. à demie lieuë de l'iſle, où ils allérent faire de l'eau, & remplir toutes leurs fûtailles.

Le 15. comme ils étoient encore moüillez, ils découvrirent deux barques chargées de pourceaux & de poules, qui alloient à Manille porter leurs cargaiſons pour tribut. Cette avanture fournit 250. poules & 50. pourceaux, pour leſquels le Général fit donner aux Indiens quelques morceaux de toile, & une lettre adreſſante au Gouverneur de Manille, pour l'avertir qu'on iroit le viſiter. Ces vivres furent d'un grand ſecours, d'autant-plus qu'on n'en pouvoit avoir des Indiens, qui s'enfuioient dès-qu'ils voioient qu'on vouloit s'aprocher.

Banklingle eſt une iſle fort-haute, qui a 12. à 15. lieuës de circuit. Elle eſt peuplée d'Indiens, qui ſont ſous la domination d'Eſpagne.

Le 16. on remit à la voile, & l'on prit encore deux canots chargez de 30. pourceaux & de 100. poules, qui alloient à Manille. On relâcha les Indiens, & on les chargea d'une autre lettre pour le Gouverneur, le priant de ne prendre pas en mauvaiſe part qu'ils lui enlevaſſent ſes tributs, parce-que le Seigneur en avoit afaire.

Le 21. les vaiſſeaux eurent le vent ſi-contraire, qu'ils furent obligez de retourner à Bank-

Banklingle, où il y avoit des barques & des champans qui venoient du détroit de Manille. Pour aprendre des nouvelles de cette place, le Général fit armer un canot de 12. Mousquetaires, avec ordre d'aller les ataquer, & le Capitaine Biesman mena sa chaloupe pour les soutenir. Le canot chassa sur un des bâtimens, mais il ne put le joindre, qu'après-que tout l'équipage eut pris la fuite dans les bois. Le bâtiment qu'on prit étoit un champan Chinois tout neuf, couvert de nattes, qui, entre-autres, portoit un Prêtre avec tous ses ornemens, dont on trouva encore une partie.

Pendant la nuit le champan Chinois, qu'on avoit pris auparavant, & où l'on avoit mis Jaques Thunisz pour Pilote, avec cinq autres Hollandois & cinq Chinois, se mit sous voiles, & l'équipage cria pour demander à l'Amiral s'ils gouverneroient au Sud, afin de découvrir ce qu'étoit devenu le Capitaine Biesman avec sa chaloupe. Mais le Général leur fit dire de s'arrêter, & de remoüiller. On ne sait ce que devint alors ce champan, car on ne le revit plus depuis. On soupçonna que les Chinois avoient coupé la gorge aux Hollandois, & qu'ils avoient emmené le bâtiment.

Le Maître & le Pilote du champan, qui étoient à bord de l'Amiral, firent autant de bruit que si l'on avoit été cause de cette perte. Ils se plaignoient amérement, & suportoient impatiemment d'avoir perdu leur champan, & les marchandises qui y étoient, protestant qu'ils n'avoient rien seu de ce qui s'étoit passé.

Le

Le 22. *la Concorde* & la grand chaloupe qui avoient été à l'ancre de l'autre côté du cap, allérent rejoindre l'Amiral. On vit alors un petit bâtiment qui venoit de Manille; mais avant-qu'on pût l'ateindre, il s'étoit échoüé, & l'équipage s'étoit sauvé. C'étoit une frégate fort-proprement construïte à la maniére des galéres. On reconnut qu'elle étoit conduite par des Espagnols, parce-qu'on y trouva un petit pavillon d'Espagne, & des habits qu'on emporta, & l'on coula le bâtiment à fond.

Le 24. les vaisseaux vinrent à la pointe de la baie de Manille, où ils virent une grande bouque qui s'étendoit au Nord-est, & qui avoit 4. ou 5. lieuës de large. Cette bouque est l'entrée de la baie, au-milieu de laquelle entrée il y a une isle, de forme longue, qui s'apelle Mirabilis, ou Merveilleuse. Plus loin on voit encore une autre isle ronde, en forme de chapeau. La ville de Manille est 8. lieuës plus avant.

Les vaisseaux passérent devant la bouque, ne pouvant gagner l'isle Mirabilis, & coururent à l'Ouëst. Ils allérent moüiller l'ancre à l'Ouëst de la baie, derriére une pointe de terre qui est à 12. lieuës de la ville. Le païs y étoit presque désert & point cultivé.

Il fut alors résolu dans le Conseil de guerre de demeurer dans ces parages, tantôt sous voiles, tantôt à l'ancre, parce-qu'en cette saison de l'année les vents de Nord-est y souflent toujours, sans aucun changement.

L'isle de Manille, appellée Luçon par ses habi-

habitans, eſt plus grande que l'Angleterre & l'E'coſſe enſemble. Il y a tout-autour diverſes iſles, qui ſont auſſi très-grandes. Elles paient toutes tribut aux Eſpagnols, qui ſe les ſont aſſujetties avec peu de peine & peu de monde. Les inſulaires étoient des gens d'un petit génie, fort-pauvres, qui alloient tout-nuds; mais alors, c'eſt-à-dire, au tems que les Hollandois y furent, ils avoient des vètemens de toile. Ces iſles ne fourniſſent aucunes richeſſes par elles-mêmes; mais elles ſont fort fréquentées par les navigateurs, qui y font un grand commerce.

Le 3. de Décembre 1600. l'Amiral étant à l'ancre, & *la Concorde* ſous voiles, ils découvrirent un grand vaiſſeau qui venoit du large. *La Concorde* l'aïant pris, conduiſit le Capitaine, & quelques autres des principaux de l'équipage, à bord de l'Amiral. C'étoit un de ces vaiſſeaux du Japon, à l'égard deſquels le Maître Chinois avoit dit que leur cargaiſon n'étoit que de fer, de farine, & de quelques jambons, qu'on prend au Japon, pour les aller vendre à Manille.

Le vaiſſeau paroiſſoit être du port d'environ 110. tonneaux. Il y avoit 20. jours qu'il étoit parti du Japon, en compagnie de deux autres, qui s'étoient écartez de lui. Ces bâtimens ſont d'une figure ſinguliére, plats à l'avant comme une ſcouë, avec des voiles de nattes, ou de roſeaux, qu'on hiſſe par le moien d'une poulie. La voilure eſt preſque comme celle d'une ſemaque. Les ancres ſont de bois, & les cables ſont faits de paille. Les Japonois ſavent fort-bien ſe ſervir de ces ancres & de

ces

ces voiles, selon les ocasions.

Le Général fit toutes sortes de bons traitemens au Capitaine de ce vaisseau, qui étoit originaire du Japon, & se nommoit Jamasta Critissamundo. Il avoit un long vêtement, presque comme ceux des Polaques, car c'est ainsi qu'on est vêtu au Japon. Son habit étoit d'une legére étofe de soie à fleurs. Les fleurs étoient acompagnées de feüillages, & fort-artistement ouvragées dans l'étofe. Il avoit, ainsi que tous ses autres compatriotes, la tête rase, le rasoir y aiant passé, hormis sur le cou, où ils se laissent croitre le poil.

Sur la priére que lui en fit le Général, il lui envoia volontairement 29. panniers de farine, 8. panniers de poisson, & quelques jambons, & même une ancre de bois avec son cable; & le Général lui fit présent de trois fusils, & de quelques piéces de toile. Il demanda aussi un pavillon & un passeport, & le Général lui en donna un au nom du Prince Maurice. En reconnoissance le Capitaine lui fit présent d'un jeune Japonois de huit ans, habillé & rasé à la mode du païs. Ensuite il prit la route de Manille, où il menoit sa cargaison.

Le Roïaume du Japon, ou Japan, autrefois apellé Chryse, & Zipangri, selon Marc Paul, est un corps & un assemblage de plusieurs isles, qui ne sont séparées que par de petits golfes, détroits & canaux. Elles s'étendent depuis le 31. degrè de latitude jusques au 39. La longueur de tout le terrein est d'environ 200. lieuës. Sa largeur est iné-

gale

gale, n'étant que de 10. lieuës en quelques endroits, & de 30. lieuës en d'autres.

Ces isles regardent la Nouvelle Espagne par l'Est ; la Tartarie par le Nord, & d'autres païs encore inconnus ; la Chine par l'Oueët ; des Terres inconnuës par le Sud, avec une large mer entre-deux. Elles comprennent 66. petits Roïaumes, & sont divisées en trois principales parties, dont la plus considérable, & celle qu'on nomme toujours la premiére, est le Japan, qui contient 53. Seigneuries, ou petits Roiaumes, dont les plus puissans sont Méaco & Amagunce. Le Roi de Méaco a sous lui 24. ou 26. Roïaumes, & celui d'Amagunce 12. ou 13.

La seconde de ces trois parties se nomme Ximo, & contient 9. Roiaumes, dont les principaux sont Bungo & Figen. La troisiême partie porte le nom de Xicoum, & contient 4. Roïaumes, où Seigneuries. Le principal & le plus illustre de tous ces Roïaumes est celui de Coquinai, où est située la fameuse ville de Méaco, qui est la capitale de tout l'Empire.

Autrefois tout le Japon étoït régi par un seul Roi, qu'on nommoit Vo, ou Daïr, jusques-à-ce qu'un de ces Monarques s'étant trop plongé dans les voluptés, se rendit méprisable aux Gouverneurs de ses Provinces, & sur-tout aux Cubos, qui en étoient les deux principaux, & dont l'un dans la suïte oprima l'autre. Chacun de ces Gouverneurs se saisit d'une partie de l'Empire, selon l'étenduë de son pouvoir, & de l'autotité qui lui avoit été confiée, ou qu'il avoit usur-

pée,

pée, & en dépoüilla le Daïr.

L'ambition de ces gens-là augmentant tous les jours, on vit tantôt l'un se revolter entiérement, tantôt l'autre; une province ocupée, puis après une autre; les usurpateurs se faisant nommer Jacatis, ou Rois. Néanmoins ils laissérent au Daïr le nom de Souverain de tout le Japon; mais ce nom ne fut plus qu'un vain nom, & celui qui le portoit demeura destitué de toute autorité & domination. Car à-peine les Princes les plus voisins de Méaco, veulent-ils fournir au Daïr de quoi entretenir sa personne, sa table & sa maison, si-bien que ce Prince n'est maintenant plus que l'ombre de l'ancien Daïr du Japon.

Mais en la place du Daïr il y a, depuis 500. ans, le Souverain de Coquinai & Prince de Tenze, où sont les cinq Roïaumes qui environnent la ville de Méaco. Ce Prince se fait apeller le Souverain Monarque du Japon, ainsi qu'a fait le Prince Nobunanga, & après lui Faxiba l'un de ses principaux Généraux, qui soumit pour le moins 50. Roïaumes; & comme fait encore présentement Taicosama, ou Taico, qui a fait bâtir un palais admirable, tapissé de plus de mille nattes & tapisseries précieuses, bordées de damas, de velours & d'or.

Ce palais est bâti d'un bois rare, & couvert d'or par-dedans en plusieurs endroits. Dans une belle place qui est au-devant du palais, on voit un théatre magnifique, où l'on joue les comédies. Aux deux côtés de ce théatre, mais à une assez grande distan-

ce,

ce, il y a deux tours, qui ont chacune trois ou quatre étages.

La plupart des maisons sont construites de bois, à-cause des fréquens tremblemens de terre. Quelques-unes sont bâties d'une belle pierre, & bien-polie.

On a déja dit que Méaco est la ville capitale du Japon. Elle avoit autrefois 21. lieuë de circuit; mais maintenant les desordres des guerres civiles l'ont réduite aux deux tiers de ce qu'elle étoit. C'est le premier siége de Magistrature de tout le Japon, & il est rempli par trois hommes.

La plus considérable ville, après Méaco, se nomme Ossacaïa. Elle est puissante & forte, & on la tient pour la plus riche de l'Orient. Elle est habitée, entre-autres, par quantité de riches marchands, dont les moins riches ont 30000. écus de bien.

Bungo est la capitale de sa province. Sa situation est fort-avantageuse. Coyo est une ville consacrée à un certain Bonze, nommé Combodassi. C'est le lieu de la sépulture des Princes; ou-bien, si on les enterre ailleurs, on y porte au-moins une de leurs dents.

La ville de Piongo, qui est à 18. lieuës de Méaco, fut presque ruïnée pendant la guerre de Nobunanga. Ensuite, l'an 1596. elle fut à demi engloutie par un tremblement de terre, & peu après ce qui en restoit fut brûlé. Il y a encore, dans ce même païs, la ville d'Amangasaqui, qui est belle, & située à 5. lieuës de la mer, vis-à-vis de Sacai; comme aussi les villes de Vosuquin,

quin, Funai, Tosam, & plusieurs autres.

L'air de ces païs-là est fort sain, quoi-qu'il y fasse grand froid, & qu'on y voie beaucoup de néges. Le païs est assez montueux & peu fertile. On y moissonne le ris au mois de Septembre, & les blés au mois de Mai.

Les habitans tirent beaucoup de métaux des entrailles de la terre. Marc Paul Vénitien dit que de son tems on y trouvoit tant d'or, que le palais du Roi étoit couvert de plaques de ce métal. Il y a plusieurs arbres semblables à ceux qu'on voit en Europe. On y trouve des cédres si-hauts & si-épais, qu'on en fait des piliers d'Eglise, ou des mâts de navires, de quelque hauteur qu'on les veüille faire.

Dans les prairies & le long des champs on trouve des troupes de chevaux & de bœufs, & dans les lieux déserts des loups, des liévres, des sangliers, & des cerfs. Il y a des faisans, des canards, des tourterelles, des cailles, & des poules. Les habitans du païs se nourrissent plus de chasse que d'autre viande, & ne mangent presque pas autre chose, quoi-qu'ils aïent assez de bœufs, de vaches & de brebis. Mais ils se servent de ces animaux pour le travail, & ont de l'aversion pour la chair des bêtes domestiques.

Il ont abondance de poisson, & l'aiment beaucoup. Ils n'ont ni beurre, ni huile d'olive. Ils ne se servent que d'huile de baléne. Ils ont toutes les sortes d'animaux domestiques qu'on a en Hollande.

Entre

Entre toutes les montagnes qui y ſont, il y en a deux principales, dont l'une eſt ſi-haute qu'elle s'élève bien-avant dans les nuës. Elle s'apelle Figenoiama. L'autre eſt une montagne ardente, qui jette continuellement des flammes.

Les Japonois, en général, ſont ſubtils, intelligens, ruſez, & ont la mémoire bonne. On ne fait jamais chez eux de la pauvreté un ſujet de reproche à perſonne. On y a en horreur la médiſance, le larcin, les juremens, & toutes ſortes de jeux de hazard.

Ceux qui uſent de menaces & tirent l'épée, ſont punis de mort. Il n'y a point de priſons. Les délinquans ſont punis ſur le champ, ou bannis. On a beaucoup de peine à ſaiſir quelqu'un, ſi on ne le ſurprend à l'impourvu; car ils ſe mettent en défence, & font beaucoup de mal, parce-qu'étant arrêtez ils ſont ſeurs de mourir; & ſi les éforts qu'ils font ne les ſauvent pas, ils n'augmentent point auſſi leur peine.

Si c'eſt un Noble, ou quelque grand Seigneur qui ſoit coupable, le peuple court aſſiéger ſa maiſon, & on lui ordonne de ſe tuer lui-même. S'il ne le fait pas, on force la maiſon, & l'on tuë tout ce qui s'y trouve. Pour éviter cette fureur, le coupable prend ordinairement le parti de ſe faire donner la mort par ſes domeſtiques, qui lui fendent le ventre en-travers, & ſe tuënt enſuite ſouvent eux-mêmes, de la même maniére, par afection pour leur maître.

Ils font peu d'état de leur vie. De jeunes enfans ſe tuënt en préſence de leurs pére &

 mére,

mére, pour de très-petits ſujets, & par pure opiniâtreté. En général, ils ſont ſains, robuſtes & vigoureux, & peuvent aiſément porter les armes juſques à l'âge de 60. ans. Ils ont peu de barbe. Les uns font venir leurs cheveux ſur le devant de leur tête, les autres les laiſſent pendre par-derriére. Les païſans ont la moitié de la tête raſe, de-même que tous les autres gens du commun.

Dans toutes leurs maniéres ils prennent le contre-pié des autres nations, & ſur-tout des Chinois leurs ennemis mortels. Par éxemple, au-lieu que par-tout ailleurs, quand on ſe rencontre, on ſe fait des civilités & l'on ſe donne des marques de reſpect par des mouvemens de tête & de mains; ici on déchauſſe ſes ſouliers pour ce même éfet. Ailleurs on ſe tient debout pour recevoir les gens honnêtement & avec cérémonie; ici on s'aſſied pour les recevoir. En Europe on met ſon manteau ſur ſes épaules pour ſortir de ſa maiſon; ici on le laiſſe quand on va dans la ruë, & l'on prend de grands hauts-de-chauſſes, qu'on quitte quand on rentre au logis, pour remettre la cape, ou le manteau. Parmi les autres nations on regarde comme des beautés d'avoir des cheveux luſtrez & blonds, & les dents blanches; ici ce ſont des laideurs, & l'on tâche d'avoir les dents noires, auſſi-bien que les cheveux. On regarde ailleurs le blanc comme le ſimbole & la marque de la joie, & le noir comme le ſimbole de la triſteſſe; ici c'eſt le noir qui ſert aux réjoüiſſances, & le blanc au deüil.

Les femmes qui ſont groſſes ſe ſerrent bien-

bien-fort le corps avec leurs ceintures, au-lieu qu'auparavant elles les portoient lâches, prétendant que si elles y manquoient, leur fruit s'en trouveroit mal. Quand elles sont acouchées, on ne s'amuse pas à emmailloter l'enfant, ni à délicater la mére. On expose l'enfant à l'air, & on le lave dans de l'eau froide. On donne très-peu à manger à la mére, & des choses peu nourrissantes.

Pour manger, les Japonois s'afféient sur des nattes, & c'est là qu'ils couchent aussi. Ils ont à la main deux petits bâtons dont ils se servent fort-adroitement comme de fourchettes pour porter le manger à la bouche. Avant-que de s'asseoir pour faire leur repas, ils déchaussent leurs souliers, de-peur de salir les nattes.

Les gens pauvres, particuliérement ceux qui habitent sur les côtes de la mer, vivent d'herbages, de ris & de poisson; mais les gens riches font bonne chére. A chaque service on change de table. Les tables sont ordinairement de bois de cédre. Les confitures sont servies en piramide, & dorées, garnies de beaus branchages de cédre.

La couleur des Japonois tire plutôt sur le brun que sur le blanc. Ils suportent constamment le travail, & sont patiens en tout ce qu'ils font, & dans toutes leurs afaires. Dès leur jeunesse ils s'acoutument à soufrir la faim, le froid, & toutes sortes de fatigues; à demeurer toujours tête nuë dehors comme à la maison; à être aussi-peu vêtus en Hiver qu'en Eté, ce qui se pratique non-seule-

ment parmi le petit peuple, mais parmi les plus grands Seigneurs.

Ils ſont ambitieux. Ils ne ſuportent pas patiemment les injures ou le tort qu'on leur fait; mais ils ſavent bien diſſimuler, & cacher leur deſir de vangeance. Il y en a qui étoufent leurs enfans, dès-qu'ils ſont nez, pour être déchargez de la peine de les élever. Ils ne parlent qu'une langue, mais elle eſt mêlée de mots de tant d'autres langues, qu'on diroit qu'ils parlent des langues différentes. Leurs caractéres ſignifient des mots entiers.

Leurs armes ſont le mouſquet, le ſabre, le poignard, & quelques autres armes legéres. Leur plus délicieux bruvage eſt de l'eau, où ils mêlent une certaine poudre précieuſe, qu'ils nomment Chie. Tous les Seigneurs & les gens riches en ont proviſion chez eux, & c'eſt faire beaucoup d'honneur que d'en préſenter.

Les pots où ils tiennent cette eau mixtionnée, & les coupes où ils la boivent, ſont d'auſſi grande valeur parmi eux, que le ſont parmi nous les diamans & les autres pierreries, & cela à-proportion de ce que ces vaiſſeaux ſont anciens, & travaillez par de bons ouvriers, ce qu'ils ſavent bien reconnoître. Il y en a qui valent quatre ou cinq cents ducats. Le Roi de Bungo acheta un de ces pots, qui avoit trois piés, quatorze mille ducats. Il y a des gens qui boivent auſſi du vin qu'ils achètent des étrangers.

Il y a une Univerſité dans la ville de Bonoum. Les Prêtres ou Bonzes y liſent, & inſ-

instruïsent la jeunesse. Ils ont des imprimeries, comme on en a dans l'Europe.

Il se fait au Japon un grand commerce de diverses choses. On y vend quantité de ris aux étrangers, & beaucoup de perles, qui sont grosses & rondes, mais rouges; cependant elles y sont bien plus estimées que les blanches. On y troque beaucoup de pierres précieuses & d'or, & c'est par ces deux sortes de négoce que le Roïaume est devenu si-riche & si-puissant.

Outre que les autres Rois sont obligez de faire de grands présens, ou plutôt de païer des tributs à l'Empereur du Japon, & de le servir selon les ordres qu'il donne,tant en guerre qu'en paix, on lève encore dans les provinces deux millions d'or en ris: d'où l'on peut inférer que les autres revenus montent à de grandes sommes ; mais il y a bien de l'aparence que très-peu de gens savent jusques où la chose va : peut-être même que personne ne le sait.

On peut assez comprendre que les forces & la puissance de ce Prince sont extraordinaires, puis-que Faxiba qui les a mises sur le pié où elles sont présentement, après s'être soumis tout le Japon, & y avoir conquis 50. Roïaumes, eut intention d'aller porter la guerre jusqu'au cœur de la Chine. Il avoit même déja fait abattre des arbres pour construïre 2000. vaisseaux, qui devoient servir à transporter son armée. Il est vrai aussi que les Japonois sont vaillans, & qu'un très-petit nombre bat ordinairement une grande armée de Chinois.

60627

Le gouvernement du Japon eſt bien diffé-rent de celui des païs de l'Europe. La puiſſance & l'autorité du Prince ne ſont pas fondées ſur ſes revenus fixes, ni ſur la ſervitude, où il tient les peuples; mais ſur ſa propre Majeſté, ſur l'afection & la bonne foi de ſes ſujets. Dès-qu'il a conquis un païs, il le diſtribuë aux Seigneurs de ſa Cour ſes amis & ſes favoris, à-condition que tant en paix qu'en guerre, ils le ſuivront toujours, & le ſerviront avec un certain nombre de gens, qu'ils ſeront tenus de lui fournir & entretenir.

Ceux-ci à leur tour diſpoſent des terres qui leur ont été données, & les diſtribuënt à ceux de leurs amis & de leurs domeſtiques qui leur ſont les plus fidèles, pour les avoir auſſi toujours à leur dévotion. Ainſi tous les domaines du Japon, tant ceux du public, que des particuliers, ſont entre les mains de très-peu de gens, & ce peu de gens dépend entiérement d'un ſeul Seigneur, qui eſt le Prince de Tenze, qui diſpoſe de tout à ſa volonté, & dans un moment; qui ôte & donne, comme & quand il lui plaît; qui preſque d'une ſeule parole, où d'un clin d'œil, fait des Princes, ou des mendians.

D'un autre côté cette ſorte de gouvernement cauſe ſouvent des tumultes & des ſéditions. Premiérement, parce-que le Daïr, qui nonobſtant qu'il ne ſe mêle point des afaires, ne laiſſe pas d'être aimé & eſtimé des peuples, fait enſorte, par ſes émiſſaires, que le Prince de Tenze, & les autres, paſſent pour des tirans, & pour des uſurpateurs des biens d'au-

d'autrui ; pour des gens qui travaillent à la ſubverſion de la Monarchie ; pour des ennemis de la proſpérité du Japon ; & par ce moien il diminuë à leur égard l'afection des ſujets. Cela fait qu'ils ſont toujours diſpoſez à prendre les armes, d'autant-plus que chacun peut eſpérer de s'agrandir par la ruine de ſes compagnons.

En ſecond lieu la ſource des revoltes vient du fréquent changement de Princes, ceux-ci n'aïant pas le tems de gagner les peuples, dont ils n'ont pas naturellement l'afection, comme l'auroient d'autres Souverains, par le droit de la naiſſance. D'ailleurs ces Princes, dont l'état eſt ſi-peu aſſuré, ne s'atachent pas plus à un païs qu'à l'autre. Mais eſpérant que la meme facilité, qui leur a fait avoir celui qu'ils poſſédent, leur en pourra procurer un meilleur, ou peut-être encore un autre avec celui-là, ils ſont auſſi eux-mêmes toujous prêts à remuer. Par ces raiſons il y a continuellement des guerres dans cet Empire, ſoit dans une iſle, ſoit dans l'autre.

Mais Faxiba, pour regner plus ſouverainement, eut la politique de changer ſouvent les Princes, afin de les afoiblir, & de ſe les rendre plus ſoumis, en les entretenant dans l'eſpérance de devenir plus puiſſans, s'ils lui demeuroient fidèles. Outre cela il les obligea de lui prêter ſerment de fidélité, & de lui faire des préſens annuels, en forme de tribut, afin d'énerver leur puiſſance, & d'augmenter ſes propres revenus.

De-plus il eut l'adreſſe d'ocuper inceſſam-

ment le peuple. Il fit bâtir plusieurs palais magnifiques, des E'glises, des châteaux, des forteresses, de grandes villes. Il fit travailler plus de 100000 ouvriers, tous aux dépens de ses sujets; & emploïa autant de fer qu'il fut possible, afin-qu'il n'en restat pas pour faire des armes, & que ses sujets épuisez par des dépences qui ne paroissoient faites que pour la gloire & l'avantage de la nation, fussent moins en état de se revolter.

Il faut maintenant parler de la maniére dont les afaires y sont présentement administrées. Premiérement, les trois premiers Magistrats de tout l'Empire résident à Méaco. Ils ont une autorité souveraine pour juger & décider de tout. Le premier se nomme Zazo, & peut être comparé au Pape, parce-qu'il a la souveraine administration des afaires Ecclésiastiques. Le second se nomme Uco: il a la direction de toutes les charges & ofices. Le troisiême s'apelle Cubacama: il a l'intendance de toutes les afaires qui concernent la paix & la guerre.

Tout le peuple est divisé en cinq ordres. Le premier ordre est de ceux qui ont quelque domination & commandement sur les autres. On les nomme tous Tones, quoi-que leur pouvoir soit différent, ainsi-que dans les E'tats de l'Europe.

Le second ordre est de ceux qui ont inspection sur les sacrifices, & sur les choses de la Réligion. Ils ont la tête rase, aussi-bien que le menton. Ils ne sont point mariez, & sont divisez en diverses sectes. Cependant ils ont tous le même nom de Bonzes.

Le

Le troisiême ordre est de la petite Noblesse & de la Bourgeoisie. Le quatriême comprend les gens de métier & les mariniers. Le cinquiême consiste dans les ouvriers, ou gens de peine.

Tous les criminels sont punis de mort, ou du-moins bannis. Ceux qui sont condamnez à la mort, sont éxécutez avec l'épée. En certains lieux ceux qu'on surprend en larcin, sont conduits dans un tombereau en tous les endroits de la place, puis pendus.

Les Japonois sont plongez dans toutes sortes d'impiétés. Ils ont des pensées & des imaginations si-diaboliques, qu'il n'y a point de Chrétien qui n'en doive avoir horreur. Leurs Bonzes, ou Docteurs, sont divisez en onze sectes oposées l'une à l'autre, convenant pourtant toutes en ce point, de nier l'immortalité de l'ame & la providence de Dieu. Mais ils ne révélent ce secret qu'aux Nobles & aux esprits relevez. Avec le commun ils parlent de l'enfer & de la vie à venir, comme si leur sentiment étoit qu'il y en eût.

Ils ont des maisons magnifiques, & vivent, pour la plupart, en communauté. Ils ont diverses Académies, dont la plus illustre est à Frenoïama, qui est à 9. lieuës de Méaco. Il y a environ 800. ans, qu'un Roi du Japon y fit bâtir 3800. pagodes, ou temples, avec des couvents pour les Bonzes; & afin-qu'ils pussent faire plus commodément leurs études, il fit bâtir auprès de Frenoïama deux villages, dont les habitans portent aux Bonzes toutes les choses dont ils ont besoin.

Cette Université étoit dans une si grande réputation, qu'il n'y avoit que les enfans des Princes, ou de leurs plus proches parens, qui pussent y être admis ; si-bien que les Bonzes qui y étoient, gouvernoient presque seuls tout le Roïaume de Vome. Mais la volupté, qui a besoin de grands secours pour fournir à ses excès, porta les Bonzes à commettre plusieurs brigandages, à fomenter la guerre, & à la soutenir eux-mêmes. Ils firent même beaucoup de desordres dans la ville de Méaco. Enfin l'an 1551. ils furent ataquez par Nobunanga, qui prit leur forteresse, fit une grande boucherie de ces Prêtres, & ne leur laissa que 400. Pagodes.

Les principaux Dieux des Japonois sont les Fotoques & les Cami. Ils ont déifié les premiers, à-cause de leur grande austérité pendant leur vie, & de leur râre savoir ; les seconds à-cause de leurs belles actions, & de tout ce qu'ils ont inventé. La plupart des premiers étoient des Bonzes ; les autres étoient des Princes. C'est pourquoi ils invoquent les Fotoques, quand ils prient pour les choses qui regardent l'autre monde ; & les Cami, quand il s'agit des afaires de cette vie.

Mais leur idolatrie ne se termine pas là ; car il y en a qui adorent le Soleil & les Etoiles : d'autres n'adorent que le Ciel : d'autres reconnoissent quelque Divinité dans les cerfs & en d'autres bêtes sauvages. Il y a tout-proche de Méaco un Pagode consacré à un Dieu qu'ils qualifient de Dieu des arts & des sciences.

Le Diable ſe ſert de tout ſon pouvoir, & de toute ſon adreſſe, pour ſe faire adorer par ces peuples, en revêtant la figure de diverſes bêtes, & en tourmentant cruellement les hommes. Ils lui ont bâti un Pagode, où ce Prince des ténébres ſe voit avec deux autres Diables à ſes côtés, dont l'un marque les péchés des hommes, & l'autre en fait la lecture devant ſon Prince. Les murailles de ces Pagodes ſont peintes de figures qui repréſentent les divers tourmens que les Démons font ſoufrir aux damnez. Enfin le Diable ſait perſuader à tout ce peuple, qu'il eſt le directeur des événemens, & que les bons & les mauvais ſuccès dépendent de lui.

Les enterremens des Japonois ſe font auſſi d'une maniére bien étrange, mais avec de grandes cérémonies ; invention qui ſert beaucoup à remplir la bource des Bonzes. Ceux qui ne laiſſent pas aſſez de biens à leurs héritiers pour ſuporter de ſi-grands frais, ſont enterrez la nuit, ou-bien on les jette à la voirie, c'eſt à-dire, dans le lieu où l'on porte les immondices.

Le Dieu Amida eſt l'un des principaux & des plus honorez de leurs Dieux. Il y a des gens qui vont ſe renfermer entre quatre murailles, où il n'y a qu'un petit trou pour leur donner de l'air, & ils y demeurent juſqu'à leur mort, dans l'eſpérance où ils ſont que ce genre de vie les introduïra auprès de ce Dieu.

Ceux qui demeurent le long des côtes de la mer, vont quelquefois mandier, & tâchent d'aſſembler par ce métier-là, une bon-

ne somme d'argent, qu'ils mettent dans une bource, & se la pendent au cou: puis ils prennent une hache & un hachereau, pour couper, disent-ils, les broussailles qui se trouveront dans leur chemin. En cet équipage ils se mettent dans une barque, s'en vont en pleine mer où ils s'atachent de grosses & pesantes pierres aux bras & aux jambes, & se jettent à la mer, pour aller touver leur Dieu Amida. Ils ont encore une autre idole qu'ils nomment Xaqui.

Il y a une secte qui se nomme des Jesuans, dans laquelle on fait profession de ne croire que ce que l'on voit, & ce que l'on touche. Mais il est tems de revenir à notre sujet.

Le 9. du même mois de Décembre 1600. *la Concorde* qui avoit doublé le cap, & croisé dans ce parage un jour ou deux, revint joindre l'Amiral, & amena une barque chargée de vin, que son équipage Espagnol avoit abandonnée. Ce vin avoit presque le goût d'une eau de vie qui se fait d'une certaine sorte de noix de cocos. Le Général le fit transporter sur les deux vaisseaux, afin de s'en servir au besoin; & pour la barque on la fit couler à fond. Peu de tems après on prit encore des barques chargées de poules & de ris, qui apartenoient aux Espagnols.

Le matin du 14. qui étoit un Jeudi, qu'ils avoient leurs mâts de hune bas, ils virent sortir du détroit de Manille deux voiles, qu'ils prirent d'abord pour des frégates; mais comme elles aprochoient on vit que c'étoient de grands vaisseaux, & l'on connut qu'ils venoient pour insulter. Aussi-tôt on

remit

remit les mâts de hune hauts, on prépara l'artillerie & toutes les autres armes, pour les recevoir.

L'Amiral de Manille, qui s'étoit mis de l'avant, vint à la portée du canon des Hollandois, & après-que ceux-ci lui eurent envoié leur bordée, il alla les acrocher, & une partie de son équipage sauta sur leur bord, avec un air furieux, aiant des boucliers & des casques dorez, & toute sorte d'armure, & criant éfroïablement, Amayna Perros, Amayna, c'est-à-dire, Amenez, Chiens, Amenez les voiles & le pavillon.

Les Hollandois descendirent alors sous le premier pont, & les Espagnols se crurent déja maîtres du vaisseau, d'autant plus qu'ils se trouvoient sept ou huit contre un. Mais ils se virent incontinent si mal-traitez à coups de piques & de mousquets, que leur furie ne fut pas longtems à se rallentir. En éfet il y en eut bien-tôt plusieurs étendus morts sur le pont.

Cependant le Vice-amiral Espagnol portoit aussi sur l'Amiral Hollandois; mais il y a beaucoup d'aparence qu'il crut que les siens s'en étoient déja rendus maîtres; car il alla chasser sur le yacht, qui avoit mis son hunier, & avoit arrivé sous le vent de l'Amiral.

L'Amiral de Manille demeura tout le jour accroché au Hollandois, parce-que son ancre s'étoit embarassée dans le pont de cordes qui étoit devant le mât de ce dernier, & l'ancre fit rompre ce pont en divers endroits; ce qui laissa l'équipage Hollandois fort-exposé. Cependant les Espagnols leur envoïoient souvent des bordées, & les autres ne

manquoient pas de leur répondre. Mais enfin ceux-ci commencérent aussi à se rallentir, en voiant qu'ils y avoit déja beaucoup de blessez parmi eux.

Le Général s'étant aperçu de ce relâchement, descendit sous le pont, & menaça ses gens de mettre le feu aux poudres, s'ils ne redoubloient leur ardeur à combattre. Cette menace fit son éfet. On reprit courage, & il y eut même des blessez qui se levérent & retournérent au combat.

D'un autre côté l'ennemi n'étoit pas moins rebuté, & une partie de ses gens avoit abandonné le bord des Hollandois. Il y avoit bien là tout-proche deux champans Chinois, pleins de monde ; mais ils n'osoient aprocher davantage, à-cause du canon; si-bien que l'équipage Espagnol, au-lieu de continuer ses ataques, ne faisoit plus que des éforts pour se déborder, à quoi il eut une peine extrême.

Cependant les Hollandois faisoient joüer le gros canon sur leur vaisseau. Mais enfin l'Amiral de Manilhe se déborda, & un peu après on le vit couler à fond; ce qui se fit si-vite qu'il enfonça presque en un clin d'œil, & disparut tout-entier jusqu'aux mâts. Alors on voioit les Espagnols tâcher de prolonger leur vie en nageant & criant *Misericordia*, paroissant être à-peu-prés au nombre de 200. outre ceux qui étoient déja noïez, ou morts.

Les Hollandois bordérent leur miséne tout-plat, car leur grande vergue avoit été abatuë, & leurs haubans coupez. Mais ce qui les épouvantoit le plus, étoit le feu, qui, par

par les décharges continuelles qu'ils avoient faites, avoit pris entre les deux bords, tellement qu'ils avoient lieu de craindre de brûler tous. Ils vinrent pourtant à bout de l'éteindre, & alors ils rendirent leurs actions de graces à Dieu, qui les avoit délivrez de tant de dangers.

Lors-qu'ils se virent hors de péril, ils mirent à la cape, pour se racommoder, passant entre plusieurs de leurs ennemis qui nageoient encore & dont ils faisoient enfoncer les têtes, qui paroissoient sur l'eau, quand ils pouvoient les ateindre. Il demeura deux corps d'Espagnols à leur bord, sur l'un desquels on trouva une petite boîte d'argent, où il y avoit de petits billets pleins de recommandations & de dévotions à divers Saints & Saintes, pour obtenir leur protection dans les périls.

Du côté des Hollandois il y eut 7. hommes de morts & 26. de blessez, de-sorte qu'au bord de l'Amiral, il ne restoit plus que 48. personnes, tant blessez que sains. Quand le vaisseau fut sous voiles, ils virent le Vice-amiral de Manilhe, & le yacht *la Concorde* à plus de deux lieuës, & ils crurent que les Espagnols s'en étoient rendus maîtres; parce-qu'il leur sembla que son pavillon, qu'il portoit au mât d'avant, étoit bas, & que celui de Manille demeuroit arboré. Outre cela ils n'estimoient pas qu'il eût été possible au yacht, qui n'avoit plus que 25. hommes d'équipage, en y comprenant les mousses, & qui étoit un bâtiment foible, de résister à un tel navire, qui étoit bien

bien du port de 600. tonneaux.

Les deux navires Espagnols avoient, à-peu-près, chacun 500. hommes d'équipage, tant de cette nation qu'Indiens, & dix piéces de canon. C'étoient les mêmes vaisseaux qui alloient tous les ans de Manille au Méxique, chargez de soie, & d'autres riches marchandises. On les avoit armez pour aller chasser les Hollandois de ces côtes, où l'on ne veut pas permettre qu'aucune nation étrangére vienne trafiquer, & l'on y avoit emploié une foule d'Indiens, qui aïant été instruits par les Espagnols, savoient fort-bien se servir du mousquet & des autres armes. Le Gouverneur de Manille & de toutes les Philippines, se nommoit Don Francisco Tello de Meneses.

Le Général s'étant sauvé par sa valeur, & par celle de ses gens, prit son cours vers l'isle Borneo, qui est à 180. lieuës de Manille, pour y faire rafraîchir son équipage & radouber son vaisseau, qui n'étoit nullement en état de soutenir l'éfort du Vice-amiral Espagnol, ni de dégager le yacht.

Le 16. du même mois de Décembre 1600. le navire se trouva sur la côte d'une grande isle nommée Boluton, qui a bien 180. lieuës de long, & est sous la domination des Espagnols. Le Gouverneur d'alors avoit nom Sarmiento. On navigea tout le long de cette côte, à 5. ou 6. lieuës de distance; car c'est une côte saine, & l'on avoit à bord deux Pilotes Chinois, qui avoient fréquenté l'isle Borneo.

Le 26. ils vinrent dans la baie de cette isle,

La Baye de l'Isle
& ville de Bornee.
Pag. 112.

isle, qui est fort grande, & qui a un golfe en forme de bras de mer, & quelques isles vers le large, si-bien que son circuit n'est pas de moins que de 2. ou trois lieuës. L'eau y est basse par-tout, & la mer n'y est pas plus agitée que le sont quelques riviéres. On y pêche beaucoup de poisson, ce qui fait que les isles de la baie sont toutes peuplées de pêcheurs. Il en venoit à bord en foule qui donnoient leur poisson pour de la toile. Le Roi de Borneo entretenoit un nombre de vaisseaux pour garder les côtes, & pour mettre les pêcheurs en seureté. La ville est à trois lieuës de la côte, située sur une riviére.

Le Général envoia un des Chinois qui étoient à son bord, porter un présent au Roi de Borneo, & lui dire qu'il venoit comme ami, & sans intention de faire tort à personne; mais seulement pour acheter des vivres, & faire de l'eau, ofrant même de s'emploïer avec ses gens & son vaisseau pour le service du Roi.

Le lendemain on vit venir à bord plusieurs pirogues, qui aportérent des fruits, des poules, du poisson & de l'eau, & l'on paia ces denrées en toiles. Les insulaires étoient fort curieux de toiles de la Chine, & l'on en avoit quelques-unes qui avoient été pillées devant Manille. Mais pour les toiles de Hollande, ils n'en vouloient point. Il vint aussi quelques-uns des Seigneurs du païs pour voir le navire. Le Général les reçut fort-bien & leur fit des présens, afin qu'on le laissât trafiquer en toute liberté.

Le 28. le Pilote Chinois qu'on avoit en-

voié à terre revint à bord, & amena avec lui dans une pirogue un des Oficiers du Roi, & un Chinois de Patane, qui avoit beaucoup de crédit auprès de ce Prince. Le Pilote raporta que les habitans de Borneo ne vouloient pas se fier aux étrangers, parce-qu'ils les croioient Espagnols, & qu'ils avoient la guerre avec cette nation; d'autant-plus qu'ils disoient qu'il y avoit encore un autre vaisseau étranger sur leurs côtes, qu'ils s'imaginoient être de compagnie avec celui du Général.

D'ailleurs il avoit passé par-là une barque Portugaise, qui avoit envoié un homme à Borneo, pour donner avis au Roi, que les Hollandois n'étoient nullement des marchands. Mais les Oficiers qui étoient venus à bord, reconnurent fort-bien qu'il ne s'agissoit point d'Espagnols, de quoi ils parurent bien-aises & promirent d'en faire leur raport au Roi. Ils déclarérent aussi que ce Prince avoit eu encore d'autres avis, par lesquels on lui avoit assuré, que l'équipage de ce vaisseau n'étoit point de cette nation; c'est pourquoi ils étoient persuadez qu'ils feroient un grand plaisir à leur Maître, de lui mener un des gens de l'équipage, afin-qu'il pût le voir.

Le Général répondit qu'il le permettroit très-volontiers, moïennant qu'on lui laissât un des insulaires en otage; de quoi ils dirent qu'ils feroient leur raport. Ensuïte le Général leur donna des mousquets & d'autres armes, pour les présenter au Roi, tous les étrangers qui abordent en cette isle étant

obligez

obligez de lui faire des présens.

Le Pilote Chinois fut renvoié à terre avec eux, afin de voir s'il y auroit quelque négoce à faire. Mais il n'y a point d'épiceries à Borneo. Il y a pourtant du camfre, & le meilleur qui soit dans toutes les Indes Orientales, comme il est aussi le plus cher; car on le vouloit vendre jusqu'à 30. réales de huit, & tout ce qu'on eût pu en avoir n'auroit pas passé trois ou quatre livres.

Le 30. le Pilote Chinois étant retourné à bord, y amena des Marchands Chinois qui étoient à la rade de Borneo, où ils avoient 60. picos de poivre, qu'ils avoient chargé à Patane, pour le venir vendre à Borneo. Ces Marchands n'étoient pas sous la domination de l'Empereur de la Chine; ils demeuroient à Patane sur la côte de Siam, ou Chiam, & étoient soumis au Souverain de ce païs-là; observant néammoins les loix & les coutumes des Chinois. Ces gens sont ou des bannis, ou d'autres qui en courant le monde, se sont à la fin habituez en ce lieu, ou qui aïant été des Corsaires s'y sont retirez.

Le païs de Patane est naturellement fort, & presque imprenable, ainsi-qu'il sera dit ailleurs. Sa principale ville se nomme aussi Patane. Il y a un bon port, d'où les habitans vont trafiquer en divers endroits des Indes Orientales, & quand ils se trouvent les plus forts en mer, ils enlèvent & pillent tous les vaisseaux qu'ils rencontrent, aussi-bien les Chinois que les autres; mais tout ce qui entre dans leur port y est en seureté.

Ceux qui étoient venus à bord, dirent que

leurs gens avoient pris un champan, qui venoit de Java, où il avoit trafiqué avec les vaiſſeaux Hollandois qui y étoient alors, leur aïant païé leurs marchandiſes en réales de huit; nouvelles qui furent fort agréables au Général.

Ils ofrirent leur poivre à vendre; mais ils le tinrent fort-cher, ne voulant être paiez qu'en réales de huit, dont les Hollandois n'étoient pas trop chargez. Enfin on convint du prix de 28. picos, à paier le tiers en argent & les deux tiers en marchandiſes, ſavoir en draps & en armures. Chaque pico, qui pèſe 120. livres, fut vendu 13. réales de huit, & l'on promit de livrer le tout le lendemain.

Pendant-que ces Marchands étoient encore à bord, le Pilote Chinois avertit le Général de ſe tenir ſur ſes gardes, parce-que les habitans de Borneo étoient gens à ſe ſervir de l'ocaſion, ſi elle s'ofroit, & à ſe rendre maîtres de ſon bâtiment, & l'on connut dans la ſuïte que cet avis étoit bien fondé. Outre cela il vint de Borneo un malheureux Chinois, originaire de Canton, qui pria les Hollandois de le recevoir à leur bord, & de l'y tenir caché, parce-qu'il avoit tant de créanciers dans l'iſle, qu'il ne les pouvoit païer, conſentant qu'on le vendît pour eſclave dans les lieux où l'on iroit. Il donna en même tems avis, qu'on aſſembloit beaucoup de gens à Borneo, & qu'on y faiſoit de grands préparatifs. Ce nouvel avis aïant encore augmenté les ſoupçons, on ſe mit en état de défence.

Le

Le 1. de Janvier 1601. on vit plus de 100. pirogues s'assembler derriére une certaine pointe de terre, dont une vint à bord avec deux sacs de poivre, qu'on présenta de la part du Roi, afin de les troquer pour des armes. Le Général acorda & délivra ce qu'on demandoit, mais il ne laissa passer que deux hommes sur son vaisseau.

A l'instant il vint une autre pirogue, avec 80. hommes, la plupart cachez sous de certaines nattes, dont on se sert pour couvrir ces sortes de bâtimens, en cas de besoin. Il y avoit dedans un bœuf & des fruits, qu'on dît que le Roi envoioit par présent, & aussitôt tous les gens de la pirogue se présentérent & s'empressérent à monter sur le bord, pour hisser, disoient-ils, le bœuf, & recevoir les fruits. Les Hollandois qui n'avoient pas si grand' hâte de recevoir ce présent, leur défendirent de monter.

Néammoins ils s'empressérent encore davantage, & voulurent passer à toute force; sur quoi on présenta la méche pour faire feu. Cette manœuvre arrêta tout d'un coup les insulaires. Ils demandérent ce qu'on vouloit faire, & comment on désiroit qu'ils en usassent. Le Général leur dît qu'il pourroit recevoir deux ou trois hommes, & non davantage, & qu'ils eussent à déborder leur pirogue, & à s'éloigner, à quoi ils obéïrent.

Le Chinois de Patane, qui, trois ou quatre jours auparavant, avoit été à bord, y repassa avec quelques Oficiers du Roi. Ceux-ci reconnurent bien, à la maniére dont tou-

tes choses étoient disposées, que leur complot étoit découvert, & ils tâchérent, de lever les soupçons qu'on en pouvoit avoir. Ils dirent que l'Oncle du Roi, qui étoit son Tuteur, & qui avoit tout le maniement des afaires, avoit fait assembler ces pirogues, pour donner une fête à ses femmes, sur l'eau, où elles s'étoient trouvées à la vuë du navire Hollandois sans dessein.

Les Hollandois lui demandérent, seulement comme en passant, pourquoi il ne les en avoit pas avertis, & ne le pressérent point. Au-contraire ils firent toutes sortes de civilités à ceux qui étoient avec lui, & leur mirent des présens en main pour le Roi, ou pour son Lieutenant.

Le insulaires se retirérent fort-contens; car ils avoient craint qu'on ne les traitât selon que leur dissimulation le méritoit. Le Chinois de Patane étoit l'auteur de cette trahison. Il avoit joué en sa vie plusieurs autres lâches tours. Depuis peu encore il s'étoit rendu maître d'une barque Portugaise, où s'étant embarqué avec cinq autres garnemens comme lui, en qualité de passagers, ils prirent leur tems, & coupérent la gorge aux Portugais. Mais une tempête les aïant obligez de relâcher à Borneo, ils furent pris, & demeurérent au service du Roi.

Le 2. il vint encore à bord une pirogue de Borneo, avec les mêmes Chinois de Patane, qui amenoient le poivre dont on avoit fait le prix avec eux. Ils pèsent leurs marchandises avec des Romaines, & comptent 100. cati pour un pico, chaque cati faisant une

BORNEO
INSULA
S. Michael
I. des Ladrones
Marudo
Ancon de S. Pedro
I. de S. Maria
Cancirao
Bacasa
Borago
Pulo Tigao
Mon Pracem
Malane
Tamenaraon
Natuna
Linea
Caburu
Taniampuro
Cota baran nin
Bopis
Macaßer Ins
Macassar
P. Cherimata
Laud
Bandor machri
Miliaria Germanica

une livre & un quart, poids d'Espagne.

La nuit suivante, pendant la brune, trois nageurs vinrent devant le vaisseau, pour couper le cable. S'ils eussent réüssi dans leur dessein, le navire n'auroit pas manqué d'aller échoüer sur le rivage; car il n'y avoit plus que cette seule ancre de moüillée. Les Hollandois se défiérent de leur ruse, en découvrant la pirogue d'où ils avoient sauté à la mer, qui vint floter sous leur beaupré, & ils tirérent sur les nageurs, qui jugérent à-propos d'abandonner leur entreprise.

Deux nuits auparavant, ils étoient aussi venus couper la hansiére où étoit amarrée une pirogue, qu'on avoit achetée d'eux, si-bien qu'il fallut en racheter une autre, parce-que les chaloupes avoient péri au combat de Manille.

L'isle Borneo est une des plus grandes qui soit dans toutes les Indes Orientales. La ville capitale, qui se nomme aussi Borneo, est située dans un marais, & l'on se sert de pirogues pour aller d'une maison à l'autre. Il y a deux à trois cents maisons. Les habitans en ont plusieurs à la campagne, avec des jardins. L'isle est bien-peuplée. Les hommes sont grands & robustes. Ils ont toujours leurs armes avec eux, les païsans & les pêcheurs comme les autres.

Ces armes sont des arcs & de longues fléches, qui ont un fer à la pointe, comme nos javelines. Ils ont ordinairement, dans leur carquois, 20. à 30. fléches frotées de poison. Ils les lancent vigoureusement en souflant, & quand elles ont fait une blessure qui saigne, il faut nécessairement mourir.

Au-

Au-regard de la Réligion, ils ſont Mores ou Mahométans. Ils aimeroient mieux mourir que de manger du lard, c'eſt pourquoi l'on ne trouve point de pourceaux dans leur iſle. Ils prennent autant de femmes qu'ils en peuvent nourrir. Ils en ſont fort-jaloux, & ne laiſſent pourtant pas de leur donner la liberté d'agir, & d'aller où elles veulent, pour en tirer du profit. Il en vint pluſieurs à bord du Général pour trafiquer, mais dès-que quelqu'un en uſoit d'une maniére un peu libre avec elles, ou que ſeulement on leur faiſoit quelques ſignes, les maris ſe mettoient en colére, & auroient été prêts à enfoncer la pique ou à lancer le javelot dans le corps.

Les hommes & les femmes ſont de couleur auſſi brune que le reſte des Indiens. Leurs vêtemens ſont de toile, dont ils s'entortillent le corps en diverſes maniéres. Ils ont ſur la tête un turban d'une fine toile de coton. Les Nobles, ſur-tout les Seigneurs qui ſont parens du Roi, ſont vêtus & s'entretiennent avec beaucoup de magnificence. Au milieu de leurs pirogues, qui ſont couvertes à-cauſe du Soleil, ils ont une table, avec quelques vaiſſeaux d'argent deſſus, dans leſquels ſont la chaux & la betelle qu'il mâchent ſans ceſſe.

„ Ceux qui ont pris une connoiſſance plus „ exacte de cette iſle, diſent qu'elle n'a que „ 250. lieuës de tour. D'autres la font d'une „ grandeur immenſe, & lui donnent 2100. „ lieuës : il y en a même qui ſoutiennent „ qu'on n'en ſauroit faire le tour par mer

„ en trois mois. Pedro Texeira raporte
„ qu'il a fait environ 200. lieuës, depuis la
„ pointe occidentale de l'isle jusques au port,
„ le long de la côte, par le Nord.

„ Elle est abondante en vivres, sur-tout
„ en chair & en ris. Elle produit, ainsi-
„ qu'on l'a déja vu, le meilleur camfre de
„ toutes les Indes Orientales, de quoi il a
„ été aussi parlé dans le premier Voiage des
„ Hollandois à ces mêmes Indes. On y
„ trouve un peu d'or, & la fameuse pierre
„ de Bezoüard, qui est fort précieuse & re-
„ cherchée, à-cause de sa vertu contre le
„ poison. Elle se produit dans le ventri-
„ cule des brebis, ou des chévres, autour
„ d'un bouton, ou pustule mince, qui est
„ au milieu du ventricule, & qui se trouve
„ souvent dans la pierre même.

„ Le Bezoüard est uni & de peu d'aparen-
„ ce, de couleur brune verdâtre. Cette sorte
„ de brebis, ou de chévre, où on le trouve,
„ se nomme Bazan, & la pierre Bazar, chez
„ les Perses où il y en a beaucoup. Ce nom
„ signifie, Pierre du marché, & c'est de-là
„ que tirent aussi leur nom les Barucos, qui
„ sont la plus petite monnoie de ce païs-là,
„ car c'est comme si l'on disoit, Argent du
„ marché. Plus les pierres sont grosses &
„ pesantes, plus elles ont de vertu.

„ Dans le païs apellé Pan, proche de Ma-
„ lacca, où le Bezoüard se trouve aussi, il y a
„ une certaine pierre au fiel des pourceaux, qui
„ est encore plus estimée, parce-qu'on croit
„ qu'elle a plus de vertu contre les poisons
„ Sa couleur est d'un rougeâtre clair. Elle est

,, amére au goût, & comme du ſavon de ,, France au toucher. Quand on veut s'en ,, ſervir on la met dans une coupe avec de ,, l'eau, où on la laiſſe un peu tremper, & ,, quand on l'a retirée, l'eau ſe trouve amé- ,, re: on la boit, & elle chaſſe tout le venin ,, qui eſt dans le corps. C'eſt ce que l'ex- ,, périence a ſouvent confirmé.

,, On conjecture que le Bezoüard qui vient ,, du ventricule des brebis, & la pierre du ,, fiel des pourceaux, ſe forment par la ver- ,, tu de quelques herbes particuliéres, que ces ,, animaux mangent, vu-que l'on n'en trou- ,, ve pas également dans tous les païs des ,, Indes Orientales, quoi-qu'il y ait par-tout ,, des herbages que les bêtes mangent.

,, Borneo fournit encore quelques diamans, ,, de quoi il ſera plus amplement parlé dans ,, la ſuite. Elle donne un peu de noix & de ,, fleur de muſcade; de la cire; du bois de ,, Sapon, qui ſert aux teintures, de-même ,, que le bois de Breſil.

,, Il y a pluſieurs ports, & diverſes villes ,, mal-peuplées. La ville de Borneo, capi- ,, tale de l'iſle, eſt enfermée d'une murail- ,, le de pierre; ornée de pluſieurs belles mai- ,, ſons; ſituée dans un marais comme Veni- ,, ſe. Le havre eſt ſpacieux & à l'abri des ,, vents. Il eſt fermé par l'embouchure d'une ,, grande & large riviére, qui s'y déchar- ,, ge, & par une partie des iſles qui y ſont. ,, Il a été autrefois ſous le pouvoir des Eſ- ,, pagnols, qui l'abandonnérent, parce-que ,, l'air y eſt mal-ſain, & qu'ils en tiroient ,, peu de profit.

„Les maiſons ſont conſtruites de bois, & „élevées ſur des poutres & des planchers „auſſi de bois. Quand les habitans craig„nent la tempête, ou que quelque autre choſe „ne les incommode, ils transportent, ſans „trop de peine, leurs bâtimens d'un côté „de la riviére a l'autre; ce qui ſe pratique „auſſi fort-ſouvent en quelques autres iſles „voiſines.

„Les habitans ſont vigoureux & intelli„gens, fort-adonnez au larcin, ſur-tout aux „pirateries, qu'ils vont éxercer juſques ſur „les côtes de Pegu, qui ſont à la diſtance „de 400. lieuës de leur iſle. Leurs armes „ſont des épées, des Cofos, qui ſont une eſ„péce de boucliers, des lances, des aſſa„gaies. Quelques-uns ont des fuſils, & ſur„tout ils ont des Selihes, qui ſont une eſpé„ce de piques, d'un bois dur comme du fer, „mais qui rompt aiſément, de-ſorte que les „éclats en demeurent ſouvent dans les plaies, „& les rendent incurables.

„Dans le cœur du païs, les inſulaires ſont „Païens & idolâtres. Sur les côtes de la „mer, ils ſont Mahométans, Réligion à la„quelle le Roi paroît fort-ataché. Perſon„ne n'eſt reçu à parler à ce Prince, que par „le moien d'un Interprète, ou d'un de ſes „Oficiers.

Le 3. de Janvier 1601. les Hollandois découvrirent derriére eux un vaiſſeau qui étoit à l'ancre, & auſſi-tôt ils portérent ſur lui. C'étoit un champan qui venoit du Japon & alloit à Manille. La tempête l'avoit fait écarter de ſa route, & contraint d'aller re-

lâcher à Borneo, pour y prendre des rafraîchiſſemens, & y ſéjourner 4. mois, afin d'atendre la mouſſon, pour continuer ſon voiage.

Le Général fit venir à ſon bord le Capitaine du champan, qui étoit un gros homme, natif de Portugal. Il ſe nommoit Emanuel-Louïs, & avoit demeuré longtems à Malacca & à Maccao. Il demeuroit alors à Langaſaque, une des villes du Japon.

Il raporta qu'il étoit arrivé au Japon un grand navire Hollandois, de la compagnie d'E'tienne Verhagen, qui avoit fait fauſſe route, & s'étoit trouvé dans un pitoïable état, la plus grande partie des gens de l'équipage étant morts de faim, de miſére, & de maladie, de-ſorte qu'il n'en reſtoit que 14. perſonnes: qu'il étoit entré d'abord dans le port de Bungo, mais que l'Empereur l'avoit fait conduire en un autre port, dans un bon abri: que les gens de l'équipage avoient la liberté d'aller où ils vouloient, & permiſſion de conſtruire un plus petit bâtiment, parce-qu'ils n'étoient plus aſſez de monde pour naviger le leur; & qu'enſuïte ils pourroient s'embarquer ſur celui qu'ils auroient conſtruit, pour faire voiles où il leur plairoit.

Les Hollandois comprirent bien que ce navire étoit l'Amiral de la compagnie de Verhagen, qui étoit de 500. tonneaux, monté de beaucoup de canon, & chargé de quantité de marchandiſes & de piéces de huit, ainſi-que le Portugais même le raportoit. Ils étoient partis du Chili deux vaiſſeaux enſemble;

femble, dont il avoit fallu en abandonner un fur la route.

Le Général aïant régalé le Portugais, acheta de lui des jambons & d'autres vivres, & le pria que quand il feroit de retour au Japon, il voulût favorifer les Hollandois; ce qu'il promit. Il têmoigna défirer un pavillon du Prince & un paffeport qu'on lui donna, de quoi il parut fort-fatisfait.

Le 5. du même mois de Janvier 1601. le navire fortit de la baie de Borneo, pour aller prendre le large. Mais il fe trouva tellement embaraffé dans les divers canaux de toutes ces ifles, qu'il y fut fouvent en péril, jufques-à-ce que le 16. on découvrit une voile dans fes eaux, & l'on chaffa deffus pour y prendre un Pilote. C'étoit une jonque, que l'on joignit après midi. On lui commanda d'amener les voiles, & l'on fit venir le Maître à bord.

Il déclara qu'il venoit de Jor, ou Johor, Roïaume voifin de Malacca. Comme le Général connut qu'il étoit bon Pilote, qu'il avoit beaucoup navigé dans toutes ces mers, & fréquenté leurs ports, il le retint à fon bord, & y fit paffer auffi fon fils. Le Maître donna ordre à fon équipage de le fuivre avec la jonque.

Le 28. on laiffa tomber l'ancre devant la ville de Joartam, fituée dans l'ifle de Java. On aprit qu'il n'y avoit alors en ce lieu-là aucunes épiceries, & qu'on les avoit toutes envoiées à Bantam, où il y en avoit eu bon débit, poûr charger des vaiffeaux Hollandois.

Commme cet ancrage étoit tout-à-fait commode pour donner au vaisseau les œuvres de marée, & une partie du radoub dont il avoit besoin, on y travailla incessamment. On s'y pourvut aussi de rafraîchissemens qu'on troqua pour de la toile, des vêtemens de laine, des couteaux, de petits miroirs, des aiguilles, & d'autres merceries de Nuremberg.

Le 20. on vit venir à bord quelques Portugais, qui disoient avoir une bare de fleur de muscade à vendre. On en fit le prix à paier en drap; mais ils déclarérent qu'ils ne pouvoient la livrer que dans trois jours. Le lendemain ils revinrent encore avec un autre Portugais, qu'ils disoient être le plus considérable de ceux qui étoient à Joartam. Ils firent présent au Général de fruits, & de petites curiosités artistement travaillées de fleurs & d'herbes; & le Général, en reconnoissance, leur donna des toiles.

Le 1. de Février, trois Portugais revinrent à bord, dont, entre-autres, il y en avoit un qui disoit avoir été en Hollande, en qualité de page de Don Diego de Pimentel, quand on y envoia une flote d'Espagne. Ils dirent que la fleur de muscade qu'ils avoient venduë n'étoit pas encore prête, & qu'ils ne la livreroient que le lendemain.

Ce retardement fut suspect. Le Général s'imagina qu'ils faisoient traîner la chose en longueur, pour avoir le tems d'ourdir quelque trame, à cause de la facilité qu'ils voioient à se rendre maîtres d'un vaisseau qui étoit seul, & fort délabré du combat qu'il

avoit

avoit ſoutenu. Ce ſoupçon lui fit prendre la réſolution de garder les Portugais à ſon bord.

Le lendemain au ſoir on vit venir un Portugais, qui amena une bale de fleur de muſcade, du poids d'environ 200. livres, ce qui faiſoit ſeulement une demie bare. Il dit qu'il n'y avoit pas moien d'en livrer davantage, & qu'on avoit eu toutes les peines du monde à trouver cette petite partie : mais on fut perſuadé que c'étoit là un des tours des Portugais. Cependant le Général en fit relâcher deux de ceux qu'il retenoit, gardant à ſon bord le troiſiême nommé Auguſtin Nunnez, à qui les autres promirent de le venir bien-tôt querir, ſans éfectüer leur promeſſe.

La ville de Joartam n'eſt point enfermée de murailles. Il y a environ 1000. maiſons, toutes bâties de bois. Le Roi étoit alors à Paſſaruan, où il fait ſon plus ordinaire ſéjour. C'étoit ce même Prince, qui, cinq ans auparavant, avoit aſſiégé la ville de Balambuan, lors-que les premiers vaiſſeaux qui fuſſent partis d'Amſterdam, s'y rencontrérent ; ainſi qu'on l'a vu dans le I. Voiage. Il avoit pris la ville, fait périr le Roi & toute ſa race, & il étoit alors Roi de Sorbaïa, Joartam, Paſſaruan, & Balambuan.

Le Grand Pontife des Indiens de Java faiſoit ſa réſidence à Joartam. Il avoit une maiſon de campagne aſſez loin de la ville, avec divers bâtimens. Il étoit âgé de 120. ans, & ne laiſſoit pas d'entretenir pluſieurs

femmes, pour le réchaufer, & le nourrir de leur propre lait, sa vieillesse l'empêchant de plus prendre aucune autre nourriture. Il étoit ennemi des Chrétiens : toutefois le Roi laissa les Portugais, & les autres nations de la Chrétienté, en liberté dans les terres de son obéïssance, parce-qu'ils y aportoient beaucoup de profit à ses sujets ; car pour lui, il ne levoit aucun tribut sur eux.

Le 4. de Février 1601. les Hollandois remirent à la voile, sur la fin de l'ebe, & emmenérent avec eux un Pilote Malais, car ils n'avoient plus les deux Chinois. Ils emmenérent aussi le Portugais qu'on n'étoit point venu retirer ; prétendant se servir de lui & du Malais, tant pour Interprètes que pour se faire montrer la route & la bouque du détroit de Balambuan.

Le 5. sur le midi, ils découvrirent au large un navire qui avoit un fort-grand mât, mais qui étoit desemparé. En aprochant ils virent qu'il étoit échoüé sur des rochers. Il étoit du port de 1000. à 1200. tonneaux, & avoit eu six à 700. hommes d'équipage, dont on voioit encore quelques-uns.

Le Portugais qui étoit à bord du Général dît que c'étoit le grand galion de Malacca, qui avoit été armé pour aller à l'isle d'Amboine faire lever le siége que les insulaires avoient mis devant le fort des Portugais : qu'après cela ils avoient dessein de fortifier si-bien cette isle, & celle de Banda, qu'aucuns étrangers n'osassent plus en aprocher ; &

d'aller

d'aller ensuïte aux Moluques pour s'en assurer aussi : mais que le naufrage avoit dissipé tout ce grand dessein.

Quoi-que la chose pût être véritable, les Hollandois ne laissérent pas de soupçonner que ce navire étoit venu croiser sur eux. En éfet les Portugais de Malacca pouvoient bien avoir eu, par terre, des avis de leur venuë ; & ils savoient qu'à-cause de la mousson qui regnoit alors, il falloit que le vaisseau passât par le détroit de Balambuan ; car sans cela ç'auroit été se détourner de la route d'Amboine.

Sur le soir ils embouquérent ce détroit, qui est entre Java Baly, ou la petite Java, & Java la grande. Le matin du 10. ils débouquérent, & se trouvérent Nord-est & Sud-est avec le cap des Pourceaux.

La nuit du 24. d'Avril 1601. ils virent distinctement du feu au Nord-est, & le matin suivant ils reconnurent la terre au Nord d'eux, & s'en trouvérent à environ 4. lieuës. Selon l'estime, ils crurent que c'étoient les terres d'entre le cap Falso & le cap de Bonne-espérance. Sur le soir du 26. ils se trouvérent à la rade de l'isle Sainte Héléne, où ils firent de l'eau, & prirent beaucoup de poisson, ce qui fut le meilleur rafraichissement dont ils purent se pourvoir ; car encore qu'il y ait beaucoup de chévres & d'oiseaux, il est difficile d'en avoir, tant ils sont sauvages. Pour du fruit, il n'y avoit que des figues & des dattes. Le 30. ils remirent à la voile.

Le matin du 16. de Juin, ils decouvrirent ſix voiles qui leur demeuroient au Nord. C'étoit la flote d'Amſterdam, qui alloit aux Indes Orientales, ſous le commandement du Général Jaques Heemskerk.

Le 26. d'Août ſur le midi, ils furent de retour devant la ville de Rotterdam, d'où ils étoient partis, & où ils furent reçus avec beaucoup de joie, après un ſi périlleux voiage, qui n'avoit pas duré moins de trois ans.

RE'LATION
DU VOIAGE
DE
PAUL van CAERDEN
AUX
INDES ORIENTALES

VOIAGE DE PAUL van CAERDEN AUX INDES ORIENTALES.

Fait dans les années 1599. 1600. & 1601. *pour le compte de la Nouvelle Compagnie des Brabançons, formée à Amsterdam.*

LE 21. de Décembre 1599. quatre vaisseaux nommez, *Les Païs-bas*, *Les Provinces Unies*, *Le Nassau*, & *La Cour de Hollande*, commandez par l'Amiral Pierre Both d'Amersfort, partirent du Texel avec quatre autres navires apartenant à l'ancienne Compagnie. Mais ils s'en séparérent bien-tôt, & navigérent ensuite jusqu'au 1. de Fèvrier 1600. qu'ils passérent sous la Ligne E'quinoxiale; & le 26. & 27. de Mars ils doublérent le cap de Bonne-espérance, par la hauteur des 35. degrès & demi.

Il demeurérent tous quatre de conserve jusqu'au 26. d'Avril, que *le Nassau* & *la Cour de Hollande* se séparérent la nuit, suivant la résolution qui en avoit été prise, afin d'aller à Bantam en droiture, & sans relâcher en aucun lieu, pour faire de l'eau ou des vi-

vres. Pour cet éfet on leur donna une partie de l'eau qui étoit à bord des *Provinces Unies*, & l'on prit trois hommes de leurs équipages, qui étoient malades. On étoit alors par la hauteur des 22. degrès & un quart, à l'Est de Madagascar.

Le 2. de Mai, les 2. vaisseaux *les Provinces Unies* & *les Païs-bas* relâchérent à Antongil, & y firent de l'eau. Le 6. après s'être pourvus de citrons & d'oranges, ils prirent leur cours vers Bantam. Le 16. ils dépassérent une isle longue & basse, où il n'y avoit point de fond pour ancrer, & qui gît par la hauteur des 10. degrès & un quart. Le 20. ils repassérent sous la Ligne, & le 3. de Juin ils moüillérent sous les isles Maldives, d'où ils levérent l'ancre le 7. sans qu'il leur fût arivé rien de particulier.

Le 6. d'Août ils vinrent à la rade de Bantam, & virent deux vaisseaux qui les suivoient, qui se trouvérent être les deux de leur compagnie. Le 25. *les Provinces Unies* & *la Cour de Hollande* aïant pris à Bantam un Pilote & deux Interprètes, remirent à la voile, pour aller charger du poivre à Priaman, où ils avoient oüi dire qu'il y en avoit beaucoup. Le Capitaine Paul van Caerden qui montoit le navire *les Provinces Unies*, fut déclaré Général de ces deux vaisseaux, par le Général Pierre Both, & par son Conseil de guerre.

Le 29. d'Août, ils rencontrérent en mer les 4. vaisseaux de l'ancienne Compagnie, avec qui ils avoient fait voiles du Texel, qui alloient à Bantam. Le 7. de Septembre ils terrirent à Priaman, & le 1. d'Octobre ils y

furent

furent en grand péril, joint-qu'on n'y négocia rien; de-ſorte qu'on leva l'ancre, & le 3. on ſe rendit devant Ticou, qui eſt par les 10. minutes de latitude Sud,

On ne put non-plus faire aucun commerce avantageux en ce lieu-là, les habitans y étant de trop mauvaiſe foi. On voioit qu'ils méloient du ſable & des pierres avec le poivre, & qu'ils le faiſoient tremper dans l'eau, pour le rendre plus peſant. Outre cela on étoit obligé de tenir les chaloupes dans des chenails dangereux, & qui, de baſſe eau, demeuroient à ſec.

Ainſi l'on propoſa aux Indiens de venir trafiquer dans une petite iſle, qui étoit à demie-lieuë, en ofrant de leur païer le poivre plus cher, à proportion de la dépence qu'il leur faudroit faire. Non-ſeulement ils rejettérent cette propoſition, mais ils mirent chaque jour de nouveaux impôts ſur les marchandiſes.

Enfin la mauvaiſe foi fut également pratiquée par les grands & par les petits. Un des principaux aïant trafiqué une partie de poivre pour des toiles bleuës, les raporta, & demanda d'être païé en argent. On le fit; mais quand on eut éxaminé les toiles qu'il avoit renduës, on trouva qu'il avoit déplié toutes les piéces, & qu'il en avoit coupé de chacune une ou deux aunes.

Toutes ces fraudes nous obligérent à nous retirer; de-ſorte que le 13. on remit à la voile, & le même jour on ſe rendit à Paſſaman, qui eſt à 3. lieuës de Ticou, droit ſous la Ligne équinoxiale.

Le

Le 14. on commença à trafiquer, quoique ce ne fût pas avantageusement, parcequ'on ne pouvoit mener le poivre à bord, à-cause des pluïes & des vents continuels. Un jour une chaloupe & un canot, qui en étoient chargez, coulérent bas en sortant de la riviére, & l'on perdit une partie de leur charge, le reste n'aïant été sauvé qu'avec beaucoup de peine.

Ces risques qu'il falloit courir, & l'état où l'on se trouvoit d'être à l'ancre sans aucun abri, & dans un parage où l'eau ne baissoit point, firent prendre la résolution d'en partir, & d'aller à Achin, bien-que le mauvais traitement qu'on y avoit fait aux navires de Zélande ne fût pas inconnu. Cependant on ne savoit point d'endroit plus propre pour le trafic qu'on vouloit faire, y aïant une plus grande abondance de poivre qu'en aucun autre païs; de-sorte qu'on ne put résister au desir d'aller éprouver dequelle maniére on y seroit reçu.

Le 18. on leva l'ancre de devant Passaman. Sur la route les vaisseaux furent fort contrariez par les vents, & battus de la tempête. Il y avoit à bord trois des habitans d'Achin, à qui l'on faisoit beaucoup de caresses, dans l'espérance d'en recevoir quelque secours & quelque faveur, quand on seroit dans leur païs. Ils promirent de faire à leur Roi des raports avantageux touchant les maniéres des Hollandois, & de rendre de bons têmoignages de leur conduite : de lui dire qu'à Bantam, d'où ils venoient, ces gens-là trafiquoient fort-paisiblement & avec honneur;

qu'ils

qu'ils y avoient détruit toutes les fausses impressions que les Portugais avoient données d'eux, de-même qu'ils en donnoient dans toutes les Cours des Rois des Indes, où ils les faisoient passer pour des pirates.

Le 21. de Novembre, on vint à la rade d'Achin, qui est par les 5. degrès & demi de latitude Nord. On y trouva neuf vaisseaux de Gusuratte, de Bengale, & d'autres païs. Il y avoit, entre-autres, un petit bâtiment Portugais de Malacca, qui envoia son canot à bord du Général, avec un Hambourquois nommé Matthieu Meuw, pour le féliciter sur sa venuë, de la part du Capitaine Portugais, qui se nommoit Bodriga de Coste. On le remercia de sa civilité, & on le renvoia sans le régaler, & sans lui faire aucune honnêteté,

Pendant la nuit, l'Interprète du Roi, qui feignit de n'entendre point le Portugais, & de ne parler que Malais, amena des fruits de la part de son Prince, & demanda d'où l'on venoit, & ce qu'on cherchoit à sa rade. Notre Interprète lui répondit pertinemment sur tous ces points, & le pria de faire de très-humbles remercîmens au Roi de son prësent. On le pria aussi de requérir qu'on pût parler aux sujets des E'tats des Provinces Unies, qui étoient là prisonniers; car on n'ignoroit pas le malheur qu'avoient eu les vaisseaux de Zélande. Mais on dît qu'on savoit bien que ce desordre n'étoit procédé d'aucune mauvaise intention du Roi; que c'étoit un éfet de la surprise que les Portugais lui avoient faite, & que par

cette

cette raiſon on n'avoit pas craint de venir trafiquer à Achin, ſe promettant que le Roi auroit été deſabuſé.

Le 22. on fit deſcendre à terre les trois habitans d'Achin, & l'Interprète qu'on avoit, qui ſe nommoit Tevoer Jean, avec ordre d'aller ſaluer le Roi de la part du Général. On leur fit préſent à chacun d'une bague d'or, leur promettant que ſi l'on chargeoit, & qu'ils rendiſſent de bons ſervices, on leur donneroit encore à chacun un juſte-au-corps d'écarlate, & quelque autre choſe

Le même jour le Hambourquois Meuw, qui étoit au ſervice des Portugais, revint à bord, avec deux autres Portugais, qui aportérent un préſent de ſoie, de la toile fine & des fruits, qu'on ne voulut pas recevoir. Néammoins ils preſſérent tant qu'on accepta leurs fruits, à-condition qu'ils en feroient eux-mêmes l'épreuve ſur l'heure. On ne pouvoit mieux leur faire connoître que leurs préſens n'étoient nullement agréables, & qu'on les tenoit pour fort-ſuſpects. Enſuite on en donna aux malades, & le reſte fut diſtribué aux matelots, en leur préſence ; ce qui leur fit beaucoup de dépit : mais ils le diſſimulérent le mieux qu'ils purent.

Le 34. l'Interprète des Hollandois, & les trois habitans d'Achin, retournérent à bord, & y menérent avec eux quelques Eunuques du Roi. Ils aportérent une certaine marque, qu'ils nomment Schappa, qui ſert de ſauf-conduit du Prince, avec ordre qu'on envoiât des gens à terre pour lui parler.

Melchior Vogelaar & Philippe de Meyer eurent

eurent cette commiſſion. Dès le ſoir même ils revinrent à bord, & dirent que le Roi les avoit bien reçus ; qu'il avoit fait préſent à chacun d'entre eux d'un vêtement Turc. On leur avoit donné pour Interprète Hans Decker, l'un des priſonniers qui avoient été pris ſur les vaiſſeaux de Zélande.

Quand ils eurent déclaré qu'ils étoient venus pour trafiquer, ils préſentérent des montres & des échantillons de leurs marchandiſes. Pendant-qu'on les éxaminoit, ils eurent quelque entretien avec Hans Decker ; & ils lui demandérent comment on traitoit les priſonniers.

L'Ambaſſadeur du Roi d'Eſpagne, qui étoit un Prêtre, & qui avoit un grand crédit en cette Cour, voulut empêcher cette converſation, & dît ſouvent à Decker qu'il prît bien garde à ce qu'il déclareroit, & à n'être pas la cauſe, par ſes diſcours, que les vaiſſeaux qui étoient venus, priſſent le parti de la retraite, comme d'autres avoient fait depuis peu.

En éfet Decker dît que le dernier de Juillet précédent, quatre vaiſſeaux de l'ancienne Compagnie, étant venus là moüiller, il leur avoit donné avis & écrit de lever l'ancre ; ce qui lui avoit atiré beaucoup de mauvais traitemens. C'étoit ce que lui vouloit faire entendre l'Ambaſſadeur Eſpagnol, en lui diſant ; Prens garde à ce que tu fais, & te condui prudemment ; & ſi tu ne veux prolonger ta captivité, fai que ces vaiſſeaux demeurent à la rade.

Ces circonſtances donnérent beaucoup de chagrin

chagrin & de soupçons. On craignit que le Roi & le Prêtre ne fissent des complots, & cela fit naître quelque pensée de faire retraite. D'un autre côté, on considéroit qu'on avoit été exposé à de grands périls, & qu'on avoit soufert beaucoup de peines, avant-que de se rendre en ce lieu; c'est pourquoi l'on prit la résolution de donner quelque chose au hazard.

Ainsi le Général Paul van Caerden, acompagné de quelques-uns de ses gens, s'en alla dès le matin à terre, avec des présens pour le Roi, afin de lui demander la liberté de trafiquer, quelque peu d'aparence qu'il y eût de l'obtenir. Mais les engagemens où l'on s'étoit mis avant-que de partir de Hollande, & les paroles qu'on avoit données, imposoient quelque sorte de nécessité de tenter toutes les voies possibles pour réussir: & de partir sur de simples soupçons & sur des présomptions, sans faire d'instances pour obtenir la liberté du commerce, c'étoit ne pas répondre à ces engagemens.

Le 24. du même mois de Novembre 1600. le Général étant descendu à terre, on envoia des éléfans au rivage pour le mener au palais. Hans Decker vint au-devant de lui, & le conduisit vers le Roi, qui le reçut avec toutes sortes de démonstrations de bienveillance, l'embrassa & le régala bien, lui têmoignant qu'il avoit pour agréables les présens qui lui avoient été aportez.

Caerden présenta aussi la lettre du Prince de Nassau; mais on ne voulut ni la recevoir, ni la faire lire, parce-que le Prêtre Portugais avoit dit qu'elle étoit écrite sur un parchemin fait de

peau

peau de pourceau. Enſuite il fit dire par ſon Interprète, qu'il étoit venu dans ce port pour acheter du poivre, & le paier ou en argent, ou en marchandiſes telles qu'il les fit nommer. Il fit auſſi déclarer, qu'il avoit bien ſeu ce qui étoit arivé dans ce même port aux vaiſſeaux de Zélande; mais qu'il n'avoit point douté que cela ne ſe fût fait à l'inſtigation & par les intrigues des Portugais, & qu'il n'en chargeoit point le Roi.

Il pria donc ce Prince de ne prêter plus l'oreille à leurs calomnies contre les Hollandois, parce-que les Portugais étoient leurs ennemis jurez. Le Roi répondit qu'il ne leur ajoûteroit plus foi; qu'il vouloit deſormais traiter les Hollandois comme s'ils étoient ſes propres enfans; & ſur l'heure même il les déchargea des droits d'entrée & de ſortie, avec promeſſe de leur faire avoir bien-tôt leur cargaiſon, & défenſes à tous habitans du païs, étrangers & autres, de quelque qualité qu'ils fuſſent, de trafiquer, recevoir ou charger du poivre, que les Hollandois n'en fuſſent ſufiſamment pourvus.

Caerden volut alors parler du prix du poivre. Le Roi lui répondit qu'il n'y avoit point de hâte, & que ce n'étoit pas là ſon afaire; qu'on donneroit cette commiſſion au Sabandar, à Corcon, & à Ponugolo. Cependant il donna parole qu'on l'auroit à meilleur marché d'un teïel par bare, qu'il ne ſe vendoit alors.

Sur des promeſſes ſi-obligeantes Caerden conſentit à loüer une maiſon dans la ville, pour y faire porter des marchandiſes, & commen-

mencer à négocier ; mais il dît que cela ne ſe pouvoit faire ſans qu'il retournât à bord, afin de faire décharger ce qu'il voudroit envoier à terre. Pour cet éfet il pria le Roi de permettre à Decker de l'açompagner ; ce qui lui fut acordé, avec promeſſe de relâcher auſſi les autres priſonniers, & qu'à cet éfet on alloit envoier des ordres à Pédir, pour les faire revenir. Caerden remercia le Prince, & le ſuplia de vouloir donner ſes ordres au plutôt. En même tems il reçut du Prince, un habit de More, & un poignard doré, & après quelques diſcours touchant l'état des Provinces Unies & du Prince Maurice, il prit ſon congé.

Quand il fut prêt à ſe rembarquer dans ſa chaloupe, ceux qui l'y conduiſoient ne voulurent pas permettre que Decker y entrât, à-moins qu'on ne laiſſât deux otages en ſa place. Il n'y eut pas moien de refuſer; on laiſſa l'Interprète & Hans de Lochum.

Ce même jour, pendant-que Caerden étoit au palais, le Prêtre Ambaſſadeur du Roi d'Eſpagne, & le Capitaine qui l'avoit amené, y vinrent, & lui firent beaucoup de civilités, lui diſant qu'il étoit le bien-venu, avec un grand nombre de complimens de *Baſos los manos*. Le Général leur répondit, Bien-venu ou non, je rens graces à Dieu de ce que je ſuis arivé en bonne ſanté ; & il ajoûta, que toutes ces *courtoiſies* Eſpagnoles étoient inutiles, qu'on ſavoit aſſez ſi la nation Hollandoiſe étoit bien-venuë en ces païs-là au gré des Eſpagnols, & que l'expérience ne l'avoit que trop fait connoître.

Le

Le 25. Adam Vlaming fut envoié à terre avec des marchandises, & il loüa une maison. Le 26. il se rendit auprès du Roi, & en fut bien-reçu. Ce Prince lui fit présent d'un habit de More, d'un poignard, & de quelque monnoie d'argent. Il promit encore de faire exécuter ce qui avoit été arrêté le 24. du mois. Vlaming fit aussi des présens au Roi.

Après plusieurs sollicitations pour faire le prix du poivre, l'on en vint enfin à s'assembler, le 1. & le 2. de Décembre, avec le Sabandar, Ponugolo, & Corcon, dans le logement des Hollandois. Là on ne craignit pas de demander à ceux-ci 30. theïels pour la bare de poivre, au-lieu qu'au marché elle ne valoit que 10. à 11. theïels. Enfin on eut bien de la peine à le leur abandonner à 25. theiels. Cette maniére d'agir les surprit, & les obligea de se séparer sans rien ofrir.

Ils allérent se plaindre au Roi de ce procédé. Ce Prince s'en excusa, & dît que ce n'étoit pas sa faute, mais celle du Sabandar & de ses Adjoints. Ces gens-là, étoient tout-à-fait savans en l'art de mentir. Tantôt ils disoient que le Roi fourniroit toute la cargaison, & qu'il avoit déja 2000. bares de poivre prêtes: tantôt il ne s'en trouvoit plus que 200. bares.

Enfin on s'assembla en présence du Roi, & le poivre aïant été laissé à 20. theïels, l'on demanda que les Hollandois eussent à faire leurs ofres. Cependant le prix du marché étoit alors à 13. ou 14. theïels. Ainsi c'étoit encore demander 6. ou 7. theïels de

trop,

trop ; ce qui alloit directement contre la promesse que le Roi avoit faite, de le donner à un prix au-dessous de celui du marché, & que personne n'en pourroit acheter ni charger, que les vaisseaux Hollandois n'eussent leur cargaison. Ces considerations firent prendre la résolution de remener les marchandises à bord, & de se retirer.

Dès le même soir 2. de Décembre, on emporta toutes les marchandises, & tous les Hollandois se rendirent à bord, hormis un jeune garçon qui étoit allé au palais avec Decker, pour faire quelque message. Le lendemain 3. du mois, Caerden descendit à terre pour aller prendre congé du Roi, & demander le paiement de quelques piéces de drap, qu'on avoit prises au nom du Sabandar. Comme il alloit au palais avec Decker, on vint au-devant de lui, & on lui raporta les draps, sous prétexte que le Roi ne s'en acommodoit pas. Caerden les reprit, & les donna en garde à quelques-uns de ses gens, jusqu'à son retour.

Quand il fut au palais, il fit dire au Roi par son Interprète, qu'il étoit venu pour prendre congé de lui, afin de s'en aller chercher sa charge en quelque autre port, où il espéroit, que le poivre seroit à meilleur marché. Après divers discours, le Roi fit présent de quatre bares de poivre, savoir 2. pour le compte de Caerden, & 2. pour celui de Ulaming; mais il dit que le jour étoit trop avancé pour les mener à bord, qu'il les feroit délivrer le lendemain, & que Caerden passeroit la journée à se divertir avec lui.

Le

Le Général aïant pris congé, alla chercher ſa chaloupe. Pluſieurs Turcs & Mores l'abordérent ſur le rivage, & lui ofrirent d'aller trafiquer à la rade, à-condition qu'ils ſeroient païez en ducats de Veniſe, ou de Turquïe. A l'égard du poivre, ils ofroient de le troquer pour des draps, du plomb, des miroirs & des verres. Cependant il falloit en obtenir permiſſion du Roi, & on leur promit de la demander le lendemain.

Le 4. Caerden deſcendit encore à terre, & alla au bain avec le Roi. Il reçut les 4. bares de poivre qui lui avoient été promiſes, des piéces de monnoie d'argent, & un couteau. Il fit auſſi préſent au Roi de quelques verres, de deux mouſquets & d'un piſtolet: puis il demanda permiſſion pour les Turcs & Mores, de venir trafiquer avec lui à la rade; ce que le Roi lui acorda.

Enſuite il requit ce Prince de donner la liberté à deux des matelots des navires de Zélande, qui étoient là préſens, & pour cet éfet il avoit donné de l'argent ſecrétement à la Gouvernante de la maiſon du Roi, afin qu'elle intercédât pour eux. Le Roi lui répondit qu'il avoit déja relâché Hans Decker en ſa faveur; que quand Vlaming viendroit auſſi prendre congé, il ne le laiſſeroit pas partir ſans lui donner quelque marque de ſa bienveillance. Mais il ne dît rien de poſitif touchant les autres priſonniers qui étoient à Pédir: il répondit ſeulement en paſſant; Il y a déja longtems que j'y ai envoïé. Caerden ſe rendit au ſoir à bord, ſans laiſſer ni marchandiſes ni aucun de ſes gens à terre.

Depuis le 5. jusqu'à l'onziême, Vlaming alla chaque jour à terre, pour trafiquer avec les marchands Turcs & Mores, à-condition qu'ils livreroient leurs éfets à bord, ce qu'ils refusérent, non-obstant la permission que le Roi avoit donnée: car on le leur avoit secrétement fait défendre de sa part, sur peine, pour ceux qui seroient surpris, d'avoir les piés coupez. Néammoins on ne laissa pas de leur vendre des draps, & même aux Portugais. Sur ces entrefaites, on ofrit de la part du Roi de faire marché du nouveau poivre qui se devoit bien-tôt recüeillir, & les Hollandois en écoutérent volontiers la proposition.

Le 12. ils en conclurent le marché avec le Sabandar, Ponugolo, & Corcon, aux conditions qui suivent: savoir, que les Hollandois ne paieroient aucun impôt d'entrée ni de sortie: qu'aucuns Marchands ni Capitaines de vaisseaux ne pourroient acheter de poivre, que la flote Hollandoise n'en eût sa charge: qu'ils ne paieroient aucun argent d'avance, & qu'on ne les chagrineroit nullement sur ce point: qu'ils ne feroient leurs paiemens qu'à-proportion du poivre qu'ils auroient reçu: que si les habitans d'Achin achetoient des marchandises, ils seroient tenus d'en faire sur le champ le paiement en or, sans qu'elles pussent être mises sur le compte de la livraison qui devoit être faite: qu'on leur fourniroit leur cargaison dans le tems de quatre mois, pour le plus tard: que le prix de la bare de poivre seroit de 7. theïels.

Toutes

Toutes ces conditions furent mises par écrit en langue Malaie. Vlaming ne manqua pas de les faire traduire en Portugais par l'Interprète & par Decker, avant-que de les signer. Comme on lui lisoit cette traduction il vit qu'on l'engageoit à païer d'avance tout le prix, & à atendre la recolte. Cette clause fut luë par l'Interprète avec beaucoup de rapidité; mais Decker l'avoit remarquée, & Vlaming refusa de signer, sur quoi il survint de grandes contestations. Alors les Commissaires déchirérent de fureur le contract, en disant, Hé-bien! vous atendrez donc votre bonne fortune, & quel sera le prix du nouveau poivre. Vlaming alla porter ses plaintes au Roi, qui lui donna de bonnes paroles & de nouvelles espérances.

Le 13. on loüa de nouveau une maison, où l'on porta quelques marchandises. On se fondoit sur la bienveillance du Roi, d'autant-plus qu'il avoit acordé la liberté aux prisonniers de Pédir, & promis qu'il les laisseroit embarquer, pour demeurer desormais à bord. D'ailleurs, comme plusieurs pirogues avoient mis à la mer, & qu'elles pouvoient donner du soupçon, les Indiens firent entendre qu'elles alloient chercher du poivre.

Le 14. le Sabandar fit donner avis qu'on eût à faire bonne garde de jour, & particuliérement de nuit, dans la loge, parce-qu'il y avoit des voleurs dans la ville & des gens mal-intentionez. On conseilloit en même tems d'y faire aporter des mousquets, ou-bien cinq ou six fusils. Ce conseil fut suivi, sans qu'on

eût le moindre ſoupçon, qu'il y eût de la trahiſon là-deſſous.

Auſſi-tôt le Sabandar alla dire au Roi, que les Hollandois lui faiſoient afront, & qu'ils ſe défioient de lui; que même ils s'étoient déja munis d'armes; à quoi il ajoûta tout ce qu'il lui fut poſſible pour les noircir. Ceux-ci furent avertis par quelques amis, de ne ſe fier ni au Sabandar, ni à Ponugolo, ni à Corcon, & qu'ils devoient tenir pour certain que ces trois hommes étoient leurs ennemis.

Le 28. Caerden fut encore en parole avec le Roi pour l'achat du poivre à recüeillir. On ne convint de rien, parce-que le poivre fut tenu à trop haut prix, que ceux d'Achin vouloient avoir les réales de huit à un prix trop bas, & qu'avec cela l'on vouloit faire païer les droits ordinaires d'entrée & de ſortie.

Enfin après beaucoup d'allées & de venuës, on conclut encore, le 28. du mois, un marché pour le poivre de la nouvelle recolte: ſavoir, que les Hollandois païeroient la bare de poivre à 8. theïels, à-condition que le Roi, avec qui l'on avoit négocié en perſonne, prendroit les réales de huit à cinq Mas, & qu'on ne feroit les paiemens qu'à meſure qu'on recevroit le poivre. On promit de livrer dans le tems de quatre mois, pour le plus tard, 1800. bares de poivre, & les Hollandois s'obligérent à païer cinq pour cent d'impôt. Sous ces conditions il ne devoit être permis à perſonne de charger du poivre, qu'après que cette cargaiſon ſe-

roit

roit faite ; ainſi qu'il paroît par le contract qui fut dreſſé, & qui eſt encore en eſſence.

La nuit du 29. cinq Zélandois, d'entre les priſonniers de Pédir, c'eſt-à-dire, cinq hommes des équipages de ces infortunés vaiſſeaux, *le Lion*, & *la Lionne*, qui avoient été équipez par Balthazar Mouſcheron, ſe rendirent à bord. Ils raportérent que depuis la venuë des vaiſſeaux Hollandois, on les avoit plus reſſerrez qu'ils ne l'étoient auparavant: qu'auſſi-tôt après cette nouvelle, il étoit arivé des pirogues d'Achin à Pédir, ſous prétexte d'y chercher du poivre pour la cargaiſon de la flote : mais qu'au-lieu d'en charger, on avoit équipé en guerre ces mêmes pirogues, avec d'autres encore, & diſtribué les priſonniers deſſus: que ces pirogues, au nombre d'onze, s'étoient renduës à Paſange: où aïant été renforcées juſqu'à 14. elles avoient pris leur cours le long de la côte de Sumorlanga, qui eſt à 15. lieuës de Pédir, pour y faire de l'eau, & enſuite faire route vers Malacca, & vers la côte de Perach, afin de ſe joindre à la flote du Roi d'Achin, & revenir enſemble tomber ſur les vaiſſeaux Hollandois.

Le Commandant de ces pirogues n'avoit pas craint de ſe vanter par avance, de ce futur exploit de guerre, devant les priſonniers. Il avoit même ajoûté qu'on ſavoit fort-bien que les Hollandois n'étoient point venus pour trafiquer, mais pour pirater, & violer les priviléges des rades du Roi: qu'on en avoit été éclairci par les Portugais

tugais, & d'une maniére qui ne permettoit pas d'en douter.

Aussi le Roi leur avoit-il donné une entiére créance, & il les regardoit comme de fidèles amis. C'étoit en conséquence des mesures qu'il avoit prises avec eux, qu'il avoit donné ses ordres pour faire revenir son armée navale, qui étoit allée faire la guerre à ceux de Johor.

Les pirogues qui y étoient allées, portoient des lettres du Roi au Gouverneur de Malacca, pour l'assurer de son amitié, & qu'il n'acorderoit jamais la liberté du commerce aux Anglois, c'est ainsi qu'il nommoit les Hollandois. Au-contraire il lui promettoit de les insulter autant de fois qu'il en trouveroit l'ocasion.

Les cinq prisonniers fugitifs déclarérent encore, que pendant-que les 4. vaisseaux de l'ancienne Compagnie, dont il a été parlé, avoient demeuré à la rade, l'armée navale d'Achin s'étoit tenuë derriére un cap, à une lieuë ou une lieuë & demie de là, dans le dessein de les surprendre, où même de les ataquer à force ouverte, & de les combattre, parce-qu'ils étoient avertis que la plupart des gens des équipages Hollandois étoient malades, & qu'on les menoit tous les jours à terre, chacun à son tour.

Ces nouvelles si-assurées surprirent extrémément les Hollandois; & en éfet ils avoient lieu de l'être, vû la sincérité avec laquelle le Roi d'Achin paroissoit agir. Au-reste ces cinq prisonniers s'étoient sauvez, en débarquant à Sumorlanga d'où ils s'en étoient fuïs

dans

dans une petite pirogue qu'ils y avoient prise.

Le Conseil de la flote s'étant assemblé, il fut résolu que le Général iroit avertir le Roi de leur évasion, sans néammoins lui têmoigner savoir rien de qu'ils avoient dit. Cependant il fut conclu de se tenir sur ses gardes, & prêts ou à se retirer, ou à user de représailles pour les avances qu'on avoit faites, & prendre tout ce qu'on trouveroit à la rade, ou ce que d'autres ocasions pourroient présenter.

Caerden étant allé trouver le Roi, lui donna avis de l'arivée des cinq prisonniers qui s'étoient sauvez des ses pirogues, par la riviére de Sumorlanga, & le pria de lui vouloir acorder leur liberté. Pour cet éfet il protesta que les Hollandois agissoient sans dissimulation, qu'ils ne prétendoient donner retraite à personne dans leurs vaisseaux sans sa connoissance, ni rien faire qui lui pût déplaire.

Le Roi têmoignant être fort-satisfait de leur conduite, consentit à la liberté des prisonniers, & ajoûta que maintenant il regardoit le Général non-seulement comme son ami, mais comme son propre fils, parce-qu'il voioit des preuves de son intégrité & de sa sincérité, lui faisant divers autres tels complimens de Cour. Il lui fit même présent d'une petite coupe d'une certaine matiére dont étoit tout le service de ce Prince, qui étoit plus estimée que l'or, en ce païs-là.

Quoi-que par le marché du poivre à recüeillir, conclu le 28. du même mois de Dé-

cembre, il eût été expreſſément ſtipulé que les Hollandois ne ſeroient obligez de faire aucun paiement par avance, le Roi ne laiſſa pas de les faire ſolliciter dès le lendemain, & les jours ſuivans, de lui avancer quelques ſommes. Enfin on vit qu'il y auroit du péril à s'en défendre plus longtems, ſi-bien que le 31. du même mois on lui compta mille réales de huit, & on lui donna cinq piéces de drap.

Le même jour on vit venir à bord, dans un petit bateau, le Capitaine Houtman & trois matelots, qui s'étoient ſauvez de Pédir. Ils confirmérent tout ce que les précédens fugitifs avoient dit; & quand on vint à conférer avec Houtman ſur ce qui regardoit ſa priſon & ſa fuïte, il déclara qu'il ne prétendoit pas être venu pour ſe ſouſtraire au Roi, ni ſe retirer ſans ſon congé. Mais il avoit eu peur que ſon accident ne fût inconnu à ſes compatriotes, & que faute d'en être avertis, ils ne ſe trouvaſſent auſſi expoſez à quelque grand péril. Il dit que lui & ceux qui l'avoient ſuivi, ſe prétendoient bien encore priſonniers; mais qu'il iroit trouver le Roi, & qu'il ne deſeſpéroit pas d'obtenir ſa liberté, & celle de tous ſes gens.

Il formoit bien encore de plus grands projets; car il eſpéroit de faire fournir la cargaiſon des deux vaiſſeaux, & de porter le Roi à faire avec les Hollandois un traité fixe, par lequel il leur ſeroit libre de venir tous les ans trafiquer dans ſes ports.

Il fut donc réſolu qu'on iroit annoncer au Roi l'évaſion de ces derniers priſonniers,

comme

comme on avoit fait celle des premiers, avant-qu'il en eût reçu aucun avis de Pédir par terre. Adam Vlaming eut cette commiſſion, qu'il éxécuta, & il requit le Roi de lui vouloir acorder leur liberté. Ce Prince le fit volontiers, & leur grace fut ſeellée du Schap, c'eſt-à-dire, de ſon ſeau; mais il donna ordre à Houtman de le revenir trouver le lendemain.

Le 1. de Janvier 1601. Houtman & Vlaming s'étant rendus auprès de ce Prince, il confirma la parole qu'il avoit donnée le jour précédent, de relâcher Houtman avec tous les autres priſonniers, & de leur permettre de s'embarquer ſur la flote. Mais en ſortant de la Cour ils rencontrérent le Sabandar de Pédir, qui voulut lier Houtman, & l'enlever. En éfet il fut emmené par l'ordre du Roi, quoi-que ſans liens, & dès le ſoir même on lui fit traverſer la riviére.

Vlaming étant de retour aux vaiſſeaux, & aïant fait ce raport, tout le monde conclut qu'il falloit éxécuter la réſolution qu'on avoit déja priſe, qui étoit de ſe retirer, & en ſe retirant, d'uſer de repréſailles.

Toutes ces fouberies étoient inſpirées par le Prêtre Ambaſſadeur des Eſpagnols, qui avoit plus de crédit à la Cour que jamais. Il étoit continuellement auprès du Roi, & y paſſoit ſouvent une partie de la nuit, à tenir conſeil, de quoi un bon ami des Hollandois leur donnoit fidèlement avis.

Le 2. de Janvier, Caerden étant allé à terre aprit que Houtman avoit été transféré à Pédir. Il lui envoia ſecrétement 15. du-

cats de Venise, un Nouveau Testament, des Pseaumes, & quelques autres choses pour sa commodité. Ensuite il alla trouver le Roi, & le suplia de faire relâcher Houtman. Le Roi lui répondit que Houtman avoit été saisi de nouveau & emmené pour être éxaminé sur une acusation qu'on avoit portée contre lui, d'avoir soustrait des bagues fort-précieuses, & des poignards.

Avec cette réponce il lui fut encore ordonné, de livrer le lendemain les trois autres fugitifs, qui s'étoieut sauvez avec Houtman. Comme cet ordre alloit directement contre les promesses du Roi, le Général requit qu'on déclarât quel étoit le prix des choses qu'on prétendoit qui eussent été prises, ofrant de demeurer caution d'en faire le paiement, ou de représenter les fugitifs, sous le bon plaisir du Roi,

Le Sabandar de Pédir répondit que leur valeur étoit au-dessus de celle de toute une province; sur quoi l'un des proches parens du Roi, que les Hollandois avoient gagné par présens, l'interrompit, & lui dit que puis-qu'il vouloit mentir avec tant de hardiesse, il ne lui auroit pas plus coûté de dire que leur valeur étoit au-dessus de celle de dix provinces. Ainsi l'on voioit qu'il n'y avoit point du tout de fondement à faire sur les promesses du Roi, & qu'on avoit dessein de retenir les prisonniers, à quelque prix que ce fût. Le Général assura que des trois qui restoient il y en avoit deux fort-malades; raison à laquelle on n'eut point d'égard,

d'égard, & on lui commanda de les renvoier, ſans repliquer davantage.

Le 3. de Janvier 1601. il remena Jean Dirckſz de Dordrecht, après qu'on lui eut donné des habits, du linge, 28. ducats de Veniſe, & quelques maſes. Quand il l'eut remis entre les mains des Oficiers du Roi, il alla ſolliciter fortement pour lui, de-peur qu'il ne fût transféré à Pédir. Mais la choſe ne laiſſa par de ſe faire, contre la parole que ce Prince avoit poſitivement donnée, même, ſelon les aparences, contre ſa volonté.

Il n'y a pas lieu de douter que tout cela ne ſe fit par les ſuggeſtions & par le Conſeil du Prêtre Eſpagnol. En éfet dans le même tems, comme le Général acompagné de Decker alloit au palais, les gardes lui dirent qu'il ne pouvoit parler au Roi, avant-que le Prêtre eût eu audiance, & cependant le Prêtre n'étoit pas encore arivé: d'où il étoit aiſé de conclure qu'on vouloit tenir conſeil avec lui, avant-que de parler aux Hollandois.

De plus on aprit des équipages, que les Portugais les avoient fait exciter à la revolte par leur Hambourquois; qu'ils leur avoient fait propoſer de maſſacrer leurs Oficiers, & de conduire leurs vaiſſeaux à Malacca, où ils ſeroient bien reçus & recompenſez. Or il eſt certain que les Portugais n'auroient oſé favoriſer un tel coup, ni recevoir les vaiſſeaux chez eux, ſans le conſentement du Roi d'Achin, & il eſt très-vraiſemblable, que tant de conférences tenuës & ſecrétement & ou-

vertement, tendoient à la destruction entiére de la flote Hollandoise.

On étoit fort-pressé de la part du Roi de restituer les deux fugitifs, faute de quoi Hans-Decker demeureroit en leur place. Pour faire connoître que c'étoit de bonne foi qu'on s'en excusoit, on demanda qu'il plût à ce Prince d'envoier quelqu'un à bord, pour les visiter. Le Sabandar de Pédir & l'Interprète y allérent, & virent qu'on avoit dit la vérité. On les pria d'en faire leur raport, & on leur promit quelque gratification le lendemain.

Le 6. le même Sabandar s'en alla impudemment à la loge, demander les présens qu'on lui avoit promis. On les lui donna, & il promit de s'emploier à faire demeurer les deux malades à bord, disant que le Roi lui avoit donné la commission de leur afaire. Outre cela on lui donna encore un présent pour porter au Roi de Pédir, afin-que Fréderic Houtman & Jean Dirrickſz en fussent moins maltraitez. On lui ofrit même une somme d'argent, s'il les faisoit ramener à Achin. Il répondit que c'étoit l'afaire du vieux Roi, c'est-à-dire du Roi d'Achin, qui lui avoit donné ordre de demander pour cela cinquante Catis d'argent, chaque Cati étant de la valeur de 33. réales de huit, ajoûtant que si les Hollandois vouloient de l'or, le Roi leur en donneroit pour des réales.

On ne savoit que trop que toutes ces propositions n'auroient point d'éfet raisonnable; c'est pourquoi l'on n'y voulut point entendre. Au-contraire il fut résolu de se défen-

dre

dre jusqu'à l'extrémité, & de ne fournir plus aucun argent au Roi, vu même qu'on reçut d'un des habitans le conseil de n'en rien faire, si l'on ne vouloit perdre ce qu'on donneroit. On répondit à cet homme, qu'on savoit que le Sabandar, Ponugolo, & Corcon, étoient ennemis des Hollandois, car on craignoit que celui-ci ne fût venu pour faire parler, & aller ensuite faire de faux raports au Prince.

Les deux fugitifs malades aïant été encore une fois reclamez, Caerden fut à la Cour, & n'eut pas la liberté de parler au Roi, ni d'entrer au palais, ce qui ne lui avoit point encore été refusé. Alors le Sabandar, Ponugolo, & Corcon, lui demandérent de la part du Roi 200. Cattis d'argent. Il les requit de le faire parler à ce Prince, auquel il avoit dessein de faire présent d'une pertuïsane, ce que n'aïant pu obtenir, il se retira dans sa loge.

Quand il y fut arrivé l'Interprète du Roi vint lui déclarer en son nom, que les habitans de Johor, ses ennemis, avoient paru avec leurs pirogues sous Poulo-wey, à l'entrée de ses ports; & que le Roi ordonnoit aux Hollandois d'armer leurs chaloupes, pour aller les combattre & les chasser.

Ceux-ci repliquérent qu'ils n'avoient point de commission pour faire la guerre: qu'ils ne vouloient point se faire d'ennemis, s'il leur étoit possible: qu'ils n'étoient autorisez qu'à se défendre si on les ataquoit: que si ces pirogues venoient à la rade où ils étoient, & qu'elles ataquassent leurs vaisseaux, ils

tâcheroient de les chasser : qu'ils étoient marchands & envoiez pour trafiquer, & que s'ils étoient armez ce n'étoit que pour leur propre défence. Par ces considérations, ils suplioient le Roi de vouloir les excuser, s'ils ne pouvoient lui obéïr. L'Interprète repliqua que Vlaming l'avoit promis, & qu'il falloit qu'il préparât les chaloupes.

Ils craignirent alors qu'on ne leur ôtât leurs chaloupes, comme on avoit fait auparavant aux vaisseaux Hollandois à Pédir, & dans cette apréhension ils prirent le parti de s'excuser le plus doucement qu'il leur fut possible. Il sembloit pourtant que Vlaming, pressé par le Roi, & pour avoir plus d'accès auprès de lui, n'avoit osé le refuser tout-à-fait. L'Interprète aïant reçu leurs excuses pour réponce, & voulant s'en retourner, ils lui promirent un présent, s'il donnoit un tour favorable à leurs raisons, & qu'il les fit recevoir.

Les deux malades aïant été de nouveau reclamez, on retourna parler au Roi, pour obtenir de lui qu'ils demeurassent à bord. Ce Prince répondit d'un air déconcerté, qu'ils n'étoient pas ses prisonniers, mais ceux du Roi de Pédir, & qu'il falloit s'adresser à son Sabandar. Caerden lui présenta la pertuïsane dont il a été parlé, qu'il refusa d'abord, mais après quelques instances il l'accepta, & ensuite il la lui rendit, paroissant fort-irrité, de ce qu'on n'avoit pas envoié à son service les chaloupes qui lui avoient été promises par Vlaming.

Le 8. le Sabandar se rendit à la loge, & dé-

cla-

clara que le Roi l'avoit envoié pour demander par avance 200. Catis d'argent, qui faisoient 6600. piéces de huit, sur le poivre qui devoit être livré dans 4. mois. On répondit que cela étoit directement contraire au contract, & que pour s'en garantir les Hollandois paioient un theïel plus cher par bare ; que les réales de huit devoient être prises à 5. mases, & qu'ils paioient encore 5. pour cent d'impôt.

Ils remontrérent qu'ils auroient bien pu se tenir au premier marché, & au contract qui avoit été déja fait : qu'au-lieu de cela ils en avoient fait un second, & que contre les clauses de ce second, pour mieux gagner la bienveillance du Roi, ils avoient avancé 1000. réales de 8. & cinq piéces de drap, sous promesse qu'on n'éxigeroit plus rien d'eux. Le Sabandar repliqua qu'il étoit survenu des afaires au Roi, pour lesquelles il avoit besoin de cette somme. On lui fit réponce qu'on avoit encore plus grand besoin de poivre, afin de s'en retourner en Hollande.

Le Sabandar dît alors que le Roi prendroit en très-mauvaise part, s'il s'en retournoit sans emporter cet argent. Caerden répondit que le Prince Maurice seroit bien plus irrité, s'il le voioit retourner d'un si long voiage, sans emporter de poivre. Je suis prêt, dît-il, de païer quand on me fera la livraison ; mais mes ordres ne me permettent pas de compter plus d'argent sans recevoir des marchandises.

Après tout ces raisonnemens, il fit entrer le

le Sabandar & Decker ſeuls dans une chambre. Il les pria de vouloir bien repréſenter le tout au Roi, & d'expliquer les choſes favorablement. Il leur remontra qu'il n'étoit pas en ſon pouvoir de faire enlever tant d'argent de la flote, parce-que cela étoit directement contre ſa commiſſion ; que toutes ſes démarches & celles de ſes gens n'avoient que de bons principes ; mais qu'ils étoient aſtreints à leurs ordres. Enfin il fit préſent de 100. réales de huit au Sabandar.

En ſe ſéparant celui-ci déclara que s'il n'avançoit point d'argent, le marché qui avoit été fait du poivre à recüeillir ne tiendroit pas. Le Général ofrit à Ponugolo de lui faire auſſi un préſent de 100. réales de huit, ſi les afaires prenoient une face avantageuſe. Néammoins il y avoit peu d'aparence de l'eſpérer de leur médiation, ſachant comment ils en avoient uſé envers Houtman, & à l'égard des vaiſſeaux de Zélande.

Sur le ſoir, Caerden fut averti par un de ſes amis, que le Roi mettoit de nouvelles prétentions ſur le tapis, & qu'il vouloit éxiger le paiement de 400. bares de poivre, que les vaiſſeaux Zélandois avoient emportées. La chaloupe étant prête pour aller à bord, il y avoit dedans une caiſſe vuide qui fut viſitée. Ce procédé ſurprit les Hollandois, & leur fit connoître qu'on vouloit empêcher que leurs éfets ne fuſſent remenez à bord. Pour lever ce ſoupçon ils firent embarquer le lendemain des marchandiſes de gros volume, & couvertes de quantité d'envelopes, avec des piéces de drap tou-

tes découvertes, & les firent porter à terre.

Le 9. le Sabandar de Pédir étant encore revenu demander les malades, emmena Decker par ſurpriſe, & en l'abſence du Général, qui en aïant été averti les ſuivit, & eut beaucoup de peine à le ramener. Enſuite le même Sabandar ſe rendit de nouveau à la loge, & dït qu'on eût à lui renvoïer les malades ſans plus repliquer. En même tems il raporta les préſens qui lui avoient été faits. Outre toutes ces démarches, on voioit des gens qui rodoient continuellement autour de la loge, & l'on préſuma que c'étoient des eſpions. Sur ce ſoupçon le Général alla diverſes fois, pendant la nuit, viſiter le rivage de la mer, la riviére & les gardes, afin de trouver quelque moien d'échaper. Cependant on ne put encore s'y réſoudre, tant parce-qu'il n'y avoit pas là des vaiſſeaux en charge, autant qu'il en eût fallu pour ſe dédommager, qu'à-cauſe qu'on vouloit toujours tâcher de délivrer les priſonniers.

Sur le ſoir, comme le Général fut retourné à bord, on réſolut que Vlaming iroit encore le lendemain trouver le Roi, pour le prier que les malades demeuraſſent ſur les vaiſſeaux afin d'y être gouvérnez; & qu'il porteroit avec lui 600. piéces de huit pour les racheter, s'il y avoit lieu.

Le 10. Vlaming, ſuivant cette réſolution, étant retourné à terre, trouva que Decker avoit été enlevé de la loge, avec beaucoup de violence, & que le Roi avoit ordonné que les priſonniers ſeroient ramenez,

avant-

avant-qu'il fut relâché. On traita le Général de buffle, & l'on dit qu'on avoit eu envie de lui faire couper les piés & les mains; mais que les mesures qu'on gardoit avec les étrangers, avoient empêché qu'on ne le fît.

Le 11. on renvoia les malades, après les avoir pourvus de linge, d'habits & d'argent, & alors Decker fut remis en liberté; mais ils étoient si atténuez, qu'on leur permit de demeurer dans la loge.

Le même jour tous les Capitaines qui étoient à la rade, & le Prêtre Portugais, eurent audience du Roi, mais elle fut refusée aux Hollandois, qui seurent que le Prêtre avoit ordonné à tous les Portugais, de n'avoir aucun commerce avec eux, & de ne parler à aucun d'entre eux, soit à bord, soit sur terre; mais de se tenir prêts, pour partir dans quatre ou cinq jours.

Le Roi fit aussi battre le bassin par la ville, afin d'avertir tous les gens de mer de se rendre à bord, pour partir dans quatre jours. Dailleurs, quelques-uns conseillérent aux Hollandois de se retirer avec leurs éfets, parce-qu'on faisoit d'étranges machinations contre eux, & ce qu'on disoit se raportoit à ce que le Hambourquois avoit déclaré aux équipages, pour les porter à la revolte.

Toutes ces choses ne pouvant se faire sans la participation du Roi, ni sans son consentement, on connut qu'il étoit tems de penser à la retraite, & de s'assurer des bâtimens qui étoient à la rade, afin de contraindre ce Prince à livrer le poivre qu'il avoit vendu,

&

& à païer ce qu'il devoit.

Après-qu'il eut été conclu que le Général retireroit ſes gens qui étoient à terre, la difficulté fut d'en venir à l'éxécution. Vlaming y étoit demeuré avec les malades, & il ne ſavoit pas nager. On n'oſoit le rapeller, de-peur de le faire arrêter priſonnier, d'autant-plus que de moment en moment on recevoit de nouveaux avis de la conſpiration, & il y avoit lieu de craindre que le Roi ne fût en état de prévenir, & de fraper ſon coup. Enfin Nicolas Gerritsz, Maître du vaiſſeau *les Provinces Unies*, qui nageoit fort-bien, s'ofrit volontairement pour favoriſer la retraite de Vlaming & des malades.

Le 12. il deſcendit à terre avec quatre autres bons nageurs, & ils y portérent de nouvelles marchandiſes, pour éloigner le ſoupçon du deſſein qu'ils avoient. Pendant-qu'ils y étoient, on fit lecture aux équiqages, de la réſolution qui avoit été priſe, & on leur ordonna de tenir leurs armes en état, & tout ce qui étoit néceſſaire, pour aller ſe ſaiſir des bâtimens qui étoient là, en ataquant ceux qui feroient réſiſtance, afin de parvenir au dédommagement qu'on prétendoit.

Sur la brune, la chaloupe s'avança vers l'endroit qui avoit été marqué, qui étoit une petite iſle dans une riviére, juſques à laquelle il fallut aller à la nage. Là on atendit les gens de la loge, qui s'étoient diviſez en deux troupes, dont la derniére, dans laquelle étoit Nicolas Gerrisz, quoi-que par-

tie

tie de la ville une demie-heure plus tard que l'autre, se rendit pourtant la premiére à la chaloupe; & dît qu'à son départ on avoit entendu du bruit dans la ville, ce qui faisoit craindre que l'autre troupe n'eût été découverte.

Comme ils se furent rendus à bord avec cette inquiétude, ils eurent la joie de se voir bien-tôt suivis des autres, qui vinrent dans un canot, aïant perdu un de leurs gens, nommé Pierre Dragon, qui s'étoit noïé, faute de savoir assez bien nager; quoi-qu'on eût cru qu'il étoit celui de tous qui nageoit le mieux.

Ici on remarquera que les deux malades se sauvérent. Jusques alors ils n'avoient pas eu la force de marcher, ni de faire autant de chemin qu'un navire a de longueur; & cependant ils se hazardérent à nager, & nagérent aussi-loin qu'il y a d'Amsterdam à Japhannes; tant la néceſſité & l'espérance de la liberté ont de pouvoir sur l'esprit de l'homme, & remuënt fortement les ressorts de cette admirable machine.

Auſſi-tôt les Hollandois allérent se rendre maîtres de ce qu'il y avoit de bâtimens à la rade, qui étoient 3. Romisses, 3. de Guzaratte, 1. Portugais, 2. de Bengale, où l'on fit environ 100. prisonniers. Trois de ces vaisseaux, où il y avoit du poivre, furent naviguez au large des Hollandois, qui les firent bien garder. Le tout se passa sans effusion de sang.

Dès la nuit même, le Général écrivit au Roi, pour lui déduire les raisons de cette con-

conduite, & lui redemander ce qui avoit été éxigé ſous ſon nom. La lettre fut portée le lendemain dès le matin, par un des priſonniers qu'on avoit faits.

Le matin du 30. on vit nager trois chaloupes qui ſe laiſſoient dériver. Auſſi-tôt on arbora la banniére de paix, croiant qu'elles venoient raiſonner à bord. Après les avoir longtems atenduës inutilement, on engagea un des principaux priſonniers à s'en aller trouver le Roi, & on le chargea d'inſtructions & d'une ſeconde lettre. On lui fit en partant beaucoup de careſſes, & il promit d'aporter réponce: mais on ne le revit plus.

Le 14. un Interprète vint à bord, avec une lettre du Roi, remplie de complimens de Cour, mais ſans aucune réponce poſitive à celles qui avoient été envoiées à ce Prince, & ne faiſant mention ni du marché qui avoit été conclu, ni de la délivrance des priſonniers. La ſuſcription étoit à P. van Caerden & A. Vlaming Capitaines Anglois. On ne jugea pas à propos d'y répondre. L'on dit ſeulement que la lettre regardoit les Anglois, & non les Hollandois qui n'étoient pas de la même nation.

On ne fit donc réponce à l'Interprète que verbalement, en lui remontrant tout ce qui s'étoit paſſé, & que l'on ne demandoit autre choſe que l'éxécution du contract qui avoit été fait, & la délivrance des priſonniers: mais que ſi le Roi prêtoit l'oreille aux conſeils des Portugais, on aviſeroit à ce qu'on auroit à faire: qu'on s'étoit ſouſtrait au

danger

danger éminent dont on avoit été menacé; & que si l'on s'étoit emparé des bâtimens qui étoient à la rade, c'étoit pour se rembourcer des avances qu'on avoit faites & du prix des marchandises qu'on avoit été forcé d'abandonner.

Pour mieux faire connoître qu'il ne s'agissoit point de piraterie, & que c'étoit à tort qu'on acusoit les Hollandois d'être des écumeurs de mer, on mena l'Interprète, & les deux hommes qui l'acompagnoient, dans la chambre du Capitaine: on ouvrit les cofres, & on leur fit voir les sacs d'argent qu'on avoit pour trafiquer. On ofrit de recevoir la cargaison de poivre dont on avoit fait marché, & de la païer en bonne monnoie d'argent.

Mais on déclara qu'on n'étoit plus dans la volonté d'atendre la nouvelle recolte: qu'on savoit très-bien que le Roi abusé par les Portugais, qui vouloient éloigner tous les autres Marchands de son païs, devoit joindre ses forces aux leurs, pour détruire les vaisseaux Hollandois. C'est pourquoi ceux-ci avoient résolu de prendre leur charge dans les bâtimens dont ils s'étoient rendu maîtres. Que si les équipages de ces bâtimens vouloient atendre la nouvelle recolte, pour refaire leur charge, on pouvoit convenir avec eux, leur païer leurs jours de planche, ou de retardement, & les en dédommager.

On pria l'Interprète de faire son raport de toutes ces choses; & même de vouloir demeurer quelque tems à bord, pour tenir notice du poivre que l'on prendroit, dans les

les bâtimens dont on s'étoit emparé, de quoi il fit refus. A ſon défaut, on en tint un régître éxact, afin-que s'il en falloit venir à un accomodement, & ſe rendre compte, on ne pût pas demander plus qu'il n'avoit été reçu.

Pendant-qu'on étoit dans cette ocupation, ou vit venir dans la riviére, trois fuſtes de guerre. Le Général fit armer une chaloupe de dix mouſquets, & s'en allant au-devant, fit faire des décharges ſur elles.

Le 15. du même mois de Janvier 1601. les habitans commencérent auſſi à exercer des hoſtilités, en faiſant des décharges de trois endroits ſur les vaiſſeaux. On leur envoia une lettre par trois des priſonniers pour leur faire ſavoir que s'il ne ceſſoient de tirer, on alloit mettre le feu à tous les bâtimens de la rade.

Le 16. voiant que les habitans ne faiſoient aucun état de ce qu'on leur avoit écrit, & qu'ils continuoient de faire des décharges, on commença par brûler le bâtiment Portugais, d'autant-plus volontiers qu'on avoit de la peine à y tenir l'eau haute en pompant, & que cela détournoit du travail de tranſporter le poivre d'un bord à l'autre.

Le 17. on mit encore le feu à deux autres vieux bâtimens, parce-que les décharges des ennemis continuoient toujours, afin de voir ſi l'on pourroit les réduire à la raiſon.

Le 18. ils ceſſérent de tirer, & l'on ceſſa de brûler. On reçut des lettres de la part du Roi & de Houtman; ſur quoi on ofrit de faire le dédommagement de ce qu'on

avoit

avoit pu cauſer de perte, ſi le Roi vouloit éxécuter le contract. Enſuite on renvoia le meſſager avec civilité, quoi-qu'on vît bien que tout étoit en mouvement dans la ville, & qu'on plantoit le canon ſur les remparts.

Le 19. on reçut encore de pareilles lettres du Roi & de Houtman, & l'on y répondit de la même maniére. L'un des porteurs de ces lettres, qui étoit un Romyſſe, & qui paroiſſoit avoir eu quelque commandement ſur le plus grand des vaiſſeaux pris, déploroit ſon malheur, diſant qu'il avoit mis tout ſon bien dans l'achat de 4. bares de poivre, qui étoient dans ce bâtiment. Le Général en eut compaſſion, & lui rendit l'argent de ſon poivre, en préſence des aſſiſtans, lui faiſant promettre de lui en aporter une reconnoiſſance ſignée de ſon Capitaine & de Fréderic Houtman, afin de s'en ſervir dans l'ocaſion.

On alla même plus loin, car on ofrit que ſi quelqu'un raportoit des ateſtations du Capitaine & de Houtman, qu'il y eût encore dans ce bâtiment quelque portage d'Oficier, ou de matelot, on en paieroit la valeur. Enfin l'on ajoûta qu'on ofroit de paier 4000. réales de huit, ſi le Roi vouloit envoier des otages à bord, pour faire un bon acommodement.

On fit toutes ces propoſitions, afin de faire connoître qu'on avoit intention de tenir parole, qu'on ne demandoit que l'éxécution du contract, & qu'on vouloit bien paier. On ne reçut pourtant jamais aucune réponce poſitive ni même aucune ateſta-

tion

tion du paiement qu'on avoit fait des quatre bares de poivre, & l'on vit de plus en plus, que le Roi d'Achin ne cherchoit qu'à tromper.

Le 20. on reçut encore des lettres de la même teneur, sans faire aucune mention particuliére des points qui avoient été spécifiez les jours précédens. Ainsi l'on demeura persuadé que tous ces écrits n'étoient que pour amuser, pendant-que le Roi préparoit ses forces. C'étoit aussi ce qu'insinuoit la lettre de Houtman, qui portoit qu'on s'éloignât un peu, parce-qu'il y avoit quatre pirogues qui devoient aller charger du poivre, & au bout de ce discours il y avoit N. B. c'est-à-dire, *Nota Benè.*

L'un des porteurs de ces lettres requit qu'on voulût le prendre sur les vaisseaux, parce-qu'il désiroit d'y demeurer, & de faire le voiage avec eux. Comme c'étoit un homme vigoureux, & qui parloit diverses langues, on y consentit, & étant revenu le lendemain pour demeurer à bord, il déclara qu'il y avoit dans la riviére quatre pirogues qu'on équipoit en brulots, qui devoient être liés l'un à l'autre avec des chaînes, pour être adressez aux vaisseaux Hollandois, à la faveur du flot; & que toutes les forces maritimes de l'Etat devoient les suivre, pour chasser les étrangers de la rade; avis qui s'acordoit avec ce que Houtman avoit écrit.

Le 21. on ne vit venir ni lettre, ni réponce, ni messagers, mais on vit du haut des mâts, que la riviére étoit couverte de galiotes, de pirogues, de fustes & de jon-

ques, avec une grande galére qui étoit derriére la forteresse, ou tout-proche. On eut alors une entiére certitude de l'intention que les ennemis avoient euë, en écrivant tant de lettres.

Il fut donc résolu qu'on sortiroit de la riviére, non par aucune nécessité, mais pour éviter de plus grands malheurs; & dès la nuit même on mit à la voile par un bon vent de terre. Le soir précédent, on avoit mis tous les prisonniers sur l'une des prises, & on les avoit chargez de lettres pour le Roi, pour les Capitaines de ces prises, & pour Houtman. Là on faisoit encore un détail de ce qui s'étoit passé, en y ajoûtant un inventaire des éfets qu'on avoit été contraint d'abandonner, & de l'argent qu'on avoit avancé au Roi, qui devoit servir au paiement du poivre dont on s'étoit saisi. Enfin on promettoit de demeurer encore deux jours sous Pulo-way, dans l'espérance que le Roi prendroit de meilleurs conseils; qu'il éxécuteroit de bonne foi le contract qu'il avoit fait: & qu'il relâcheroit les deux prisonniers qu'il retenoit. Cependant par le moien du poivre qu'on avoit pris, la flote avoit à-peu-près la moitié de sa charge.

Le 22. les vaisseaux vinrent sous Pulo-way, où ne trouvant point de fond ils continuérent leur route, pour aller chercher une autre rade. Ils passérent par un canal entre des isles & des rochers, où il y avoit un courant fort rapide, & sur le soir ils se mirent au large.

Après avoir été pris de calme pendant deux

deux jours, ils découvrirent une voile, & aïant mis côté-en-travers, ils arborérent une banniére de paix. Mais le bâtiment aïant pris une autre route, ils rangérent la côte, jusqu'à Pasane, Tico, & Priaman.

Le 15. de Fèvrier, ils relâchérent à Toutangan, qui est sous la Ligne équinoxiale, dans l'espérance d'y trouver du poivre. Néammoins ils n'en purent avoir, parce-qu'on y étoit en guerre, à-cause de certains impôts; ce qui faisoit qu'il ne venoit plus de poivre du haut païs. De-là ils allérent à Ticou, où ils ne trouvérent rien non-plus, un bâtiment Romisse aïant tout enlevé depuis peu. Tout l'avantage qu'on y eut, fut d'y faire de l'eau & des vivres.

Le 18. ils firent route vers Priaman, où ils prirent terre le 20. Ils y rencontrérent deux jonques de Bantam, qui étoient parties d'Achin après eux; & comme elles n'avoient point encore chargé, on connut bien que la préférence seroit pour elles, & qu'on leur vendroit tout le poivre: de-sorte qu'on prit le parti de s'en aller droit à Bantam, où l'on moüilla l'ancre le 19. de Mars,

Là on aprit par des lettres qui y avoient été laissées, & par des Hollandois, qui y étoient demeurez, que l'Amiral Pierre Both s'en étoit retourné en Hollande, avec sept vaisseaux de conserve. On résolut d'informer le Gouverneur de Bantam de tout ce qui s'étoit passé à Achin, de-peur que s'il en avoit des nouvelles d'ailleurs, on ne lui déguisât le fait, & que les compatriotes qui

demeuroient là, n'en reçussent quelque déplaisir.

Le 20. on alla saluer le Gouverneur, & après lui avoir fait un fidèle récit de l'afaire d'Achin, on voulut faire marché pour du poivre, dont on ne put convenir. Mais le 23. on en acheta 1500. sacs. & dès le lendemain on commença de les charger.

Le 29. l'Amiral Jaques van Neck prit terre à Bantam, avec 3. vaisseaux, pour le compte de l'ancienne Compagnie. Il avoit eu dans sa flote deux bâtimens de la même nouvelle Compagnie de Brabant, pour qui le Général Caerden chargeoit alors. Mais aïant dérivé dans le golfe avec six vaisseaux, il étoit allé faire de l'eau & des vivres à Annobon; & avant cela les deux bâtimens de la nouvelle Compagnie s'étoient séparez de lui, après avoir deserté un de leurs hommes, pour quelque crime qu'il avoit commis.

La venuë de van Neck fit beaucoup enchérir le poivre. Il s'en aperçut, & par cette raison il laissa seulement un de ses vaisseaux pour en charger, & partit avec les autres le 2. d'Avril, pour s'en aller aux Moluques. Le navire qu'il laissa se nommoit *Delft*; le Commis qui y étoit, se nommoit Jaques Jakobsz; & le Pilote, Simon Jansz Hoen. Le vaisseau avoit été dématé de son grand mât, par une tempête dont il avoit été battu à l'Est du cap de Bonne-espérance.

Le 10. les deux vaisseaux de Caerden eurent toute leur cargaison. Le 12. on alla compter avec le Gouverneur, & après avoir don-

donné les ordres néceſſaires dans la loge, & fait retourner tous les gens des équipages à bord, on mit à la voile dès la nuit même, pour s'en retourner en Hollande.

Le 14. on prit des rafraîchiſſemens à Lampon, ſur la côte de Sumatra. Le 15. on remit à la voile, & l'on prit ſon cours vers le Cap. Le 18. Adam Vlaming mourut. Le vent fut favorable juſques au 22. de Mai, qu'étant par la hauteur des 32. degrès 3. quarts, il s'éleva une ſi furieuſe tempête, qu'il fallut mettre à mâts & à cordes.

Le 20. de Juin, après avoir tous les jours eſſuïé des orages juſques par la hauteur des 37. degrès 3. quarts, on eut, pendant la nuit, un grain terrible, qui fut acompagné de grêle auſſi-groſſe que des bales de mouſquet.

Le 8. de Juillet, on entra dans une baie, pour y mettre à la bande un des vaiſſeaux qui faiſoit eau en divers endroits, & dont la plus grande partie du doublage avoit été emportée par les coups de mer. Pendant-qu'on leur donnoit le radoub, le Général deſcendit à terre avec vingt Mouſquetaires, pour parler aux habitans, & tâcher d'acheter des beſtiaux.

Il rencontra ſept hommes & une femme, qui, par les ſignes qu'ils faiſoient, marquoient qu'ils donneroient du bêtail. Le païs lui parut beau, quoi-qu'il y eût peu d'arbres. Il y avoit des cerfs & des éléfans. Cependant on n'y put prendre d'autres rafraîchiſſemens que de l'eau & des moules, & par cette raiſon on nomma cette baie,

 la

la baie des Moules. On y vit par deux fois des chevaux marins ſortir de l'eau, & s'en aller ſur le rivage. Ils étoient fort-grands, & donnoient de la ſurpriſe à ceux qui les voioient.

Le 14. après avoir donné ordre à toutes les choſes qui avoient obligé de relâcher dans cette baie, qui étoit par les 34. degrés & demi, on fit voiles par un vent de Nord-eſt, pour doubler le Cap.

Les jours ſuivans on cotoïa la terre ſans avancer beaucoup, juſques à l'onziême qu'on eut un vent contraire. Il fallut alors entrer dans une autre baie, où l'on fit quelque trafic avec les habitans, qui fournirent autant de bœufs, de veaux & de moutons, qu'on avoit de ſel pour les ſaler, & qu'on en put manger de frais ſur le lieu. Ils donnoient un bœuf pour un morceau de cercle de fer de la longueur d'un empan, & tout le reſte à-proportion. Cette baie fut nommée la baie de la Viande. Elle eſt par les 34. degrès 3. quarts à l'Eſt du cap des Aiguilles. On en partit le 22. du même mois de Juillet.

Le 23, le même vaiſſeau aïant encore une grande voie d'eau, il fallut ſe raprocher de terre, & l'on alla moüiller dans une autre baie, qui étoit par les 34. degrès 2. tiers. Là on deſarrima toute la cargaiſon, & l'on trouva deux ou trois voies d'eau, qui furent boûchées. On fut contraint de demeurer en cette baie juſques au 30. à-cauſe des vents forcez qui ſoufloient alors de l'Oueſt.

Le 30. on remit à la voile par un vent d'Eſt

d'Eſt qui ne dura guéres, & l'on fut obligé de relâcher encore une fois. Le 2. d'Août on entra dans une riviére, où il y avoit de prodigieux chevaux marins. On trouva des gens ſur le rivage qui donnérent cinq brebis pour de petits morceaux de fer.

Sur le ſoir, comme on fut revenu à bord, on eut un vent frais du Sud-ouëſt, qui ſauta le lendemain au Nord-ouëſt, & l'on remit alors à la voile pour doubler le cap. La baie que l'on quittoit fut apellée la baie des Poiſſons, parce-qu'on n'y avoit trouvé que quantité de beau poiſſon, outre les cinq brebis qu'on y avoit trafiquées.

Le 27. on eût beaucoup de joie de voir que pendant la nuit on avoit doublé le cap de Bonne-eſpérance, à l'Eſt duquel on avoit eu peur d'être contraint d'hiverner; parce-que celui des deux vaiſſeaux qui étoit déjà incommodé, perdoit de plus en plus ſon doublage, aïant navigué plus de trois mois, toujours battu de la tempête. Par la hauteur des 39. degrès on vit un éfroïable monſtre marin.

Le 17. de Septembre, on laiſſa tomber l'ancre ſur la côte de l'iſle Sainte Héléne, où l'on fit de l'eau. On y trouva des lettres du Général Both, qui en étoit parti le 27. de Juin.

Le 18. ſur le ſoir, on remit à la voile, & le 25. on paſſa par le travers & à la vuë de l'iſle de l'Aſcenſion, par les 8. degrès un quart. Le 2. d'Octobre on paſſa ſous la Ligne, & le 8. on cotoïa l'iſle Saint Michel

de ſi prés, qu'on pouvoit compter les vaiſſeaux qui y étoient à la rade, & il y en eut même trois à qui l'on raiſonna.

Le 11. on eut un bon vent d'Oüeſt, à la faveur duquel on ſe rendit en Hollande. Pendant le voiage, les équipages des deux vaiſſeaux furent afoiblis de 27. hommes: mais en recompenſe on en ramena dix de ceux qui avoient été faits priſonniers à Achin.

RELATION
DU SECOND VOIAGE
DE
JAQUES van NECK
AMIRAL HOLLANDOIS
AUX INDES ORIENTALES.

SECOND VOIAGE
DE
JAQUES van NECK
AMIRAL HOLLANDOIS
AUX INDES ORIENTALES.

JAques van Neck, qui avoit déja conduit une flote Hollandoise aux Indes Orientales, partit du Texel, pour la seconde fois, le 28. de Juin 1600. Il étoit établi Amiral & Capitaine général d'une flote de six vaisseaux, dont le vaisseau pavillon qu'il montoit, se nommoit *Amsterdam*. Le nom du Vice-amiral étoit *Dordregt*. Les autres s'apelloient *Haerlem*, *Leide*, *Delft* & *Gouda*. Ce dernier étoit un yacht.

Cette flote étant déja sur les côtes d'Angleterre fut contrariée par les vents, & contrainte de relâcher à l'isle de Wicht; d'où elle alla encore moüiller sous Portlandt. Là il lui arriva un fâcheux accident. Une piéce de canon qui creva, tua quatre hommes; & en blessa dangereusement quelques autres, si-bien qu'on porta les quatre morts à terre, pour les enterrer, & trois des blessez, afinqu'on travaillât à leur guérison.

Le 4. de Juillet tous ces vaisseaux remirent à la mer, & après avoir beaucoup sou-

fert, ils se trouvérent le 3. d'Août proche des isles Canaries.

Le 13. ils eurent la vuë de Bona Vista, l'une des isles du cap Verd, ou isles Salées, ainsi qu'on les nomme plus ordinairement parmi les Hollandois. Ensuite ils navigérent, sans qu'il leur arrivât rien de particulier, jusqu'au 24. que l'équipage du yacht prit un poisson de la nature de ceux que les Portugais apellent Dorades, qui avoit cinq piés & demi de long. On trouva dans son corps un compas de fer, qu'un matelot avoit laissé tomber à la mer, quatre jours auparavant.

Le 17. de Septembre, l'équipage du vaisseau *Amsterdam* pêcha un poisson tout extraordinaire. Il avoit une demie-aune de long, & étoit aussi mou que de la bouë, avec un bec aigu. Il vêcut longtems dans le vaisseau, puis il tomba de lui-même en piéces.

Le 20. on pêcha encore une dorade, qui avoit dans le corps un crochet de la longueur d'une demie aune.

Le 25. la flote passa sous la Ligne par un bon frais. Le 28. le Vice-amiral tira un coup de canon, & arbora le pavillon de poupe, pour signal qu'il voioit terre, dequoi l'on fut tout-étonné dans la flote, parce-que, selon l'estime des Pilotes & des Maîtres, on en devoit être fort-éloigné.

Cependant personne ne s'en chagrina. Chacun désiroit trop d'aller se rafraîchir, parce-que le scorbut augmentoit tous les jours, y aiant sur l'Amiral seul plus de 40. hommes qui en étoient ataquez. Les Pilotes interro-

terrogez au sujet de la terre qu'on avoit reconnuë, conclurent que ce devoit être l'isle Saint Mathieu.

Néanmoins le 1. d'Octobre, quand les vaisseaux furent à la rade, on connut que c'étoit l'isle que les Portugais apellent Annobon, comme qui diroit Isle de la bonne année.

L'Amiral envoia l'un des Commis à terre, pour parler aux habitans, qui s'étoient armez de leurs mousquets, & postez derriére un certain fort, craignant beaucoup d'être surpris; & qui avoient transporté tous leurs éfets sur la montagne. Le Commis en aprochant du rivage, arbora la banniére de paix, surquoi un des habitans vint au-devant de lui, & lui parla Espagnol.

Ensuite ils allérent tous deux trouver le Gouverneur, à qui le Commis dit qu'il n'avoit rien à craindre de la part de la flote; qu'on ne lui demandoit que des rafraîchissemens, & qu'on les pateroit en argent, ou en marchandises. Le Gouverneur répondit qu'ils auroient tout ce qu'ils désiroient, & fit même présent au Commis de deux poules & de quelques fruits, pour porter à l'Amiral; qui lui envoia aussi deux fromages & un pot de beurre.

On le pria de permetrre que les malades fussent portez à terre, & il y consentit. Ils furent conduits dans une belle vallée, où il y avoit abondance de diverses sortes de fruits, &, entre-autres, de si-grosses & si-belles oranges, qu'aucun de ceux qui étoient à bord, n'en avoit jamais vu de semblables. Leur

goût étoit entre le doux & l'aigre. L'ufage en fut fort-falutaire contre le fcorbut.

Le 3. on retourna dans l'ifle, où l'on fut régalé par le Gouverneur, qui fit boire du vin de palme, bruvage dont la couleur eft blanche, & dont le goût aigret, qui a du raport à celui du petit lait, eft fort agréable.

Le 7. on defcendit encore à terre, & l'on en aporta des bananes, des ananas, des batatas, & d'autres fortes de fruits.

Les Bananes font de la figure d'un boudin, & du goût des poires de bergamote qu'on voit en Hollande. Les Ananas font comme une groffe pomme de pin, & fort-doux, mais dangereux, & prefque comme du poifon, quand ils ne font pas bien meurs.

Le 9. on retourna querir les malades, dont la plupart étoient guéris. Les Portugais avoient voulu les maffacrer la derniére nuit, & ils en étoient fort-éfraïez. L'Amiral l'aïant feu écrivit au Gouverneur, qu'il eût à fe donner de garde de mettre les mains fur fes gens, ou qu'il lui en prendroit mal. Le Gouverneur eut peur à fon tour, & répondit qu'il n'avoit aucun mauvais deffein, & qu'il ne cherchoit que la paix: fur quoi l'envoié de l'Amiral s'en retourna, emmenant dans fa chaloupe autant de malades, ou de convalefcens, qu'il y en put tenir.

Le foir du 10. d'Octobre, la flote remit à la voile par un bon vent de Sud-oueft, & à la faveur du clair de Lune. Après avoir navigé deux jours, le Confeil général jugea qu'il falloit la divifer, afin que les trois meilleurs voiliers, qui étoient l'Amiral, l'*Amfter-*

terdam, & le *Delft*, se missent de l'avant avec le yacht, & qu'aïant terri de bonne heure, ils pussent agir pour la Nouvelle Compagnie, & faire le premier marché des grains. Le *Dordrecht*, le *Haerlem* & le *Leide*, devoient suivre, selon que l'état où ils étoient le leur permettroit.

Cette résolution aïant été prise, tous les Capitaines mangérent ensemble, & puis s'en retournérent chacun à son bord. Le 17. un des matelots de l'Amiral aïant monté jusqu'au bâton du pavillon, decouvrit terre, c'est-à-dire, le païs de Manicongo.

Le 19. à la pointe du jour, ils virent quantité de poissons extraordinaires, qui avoient des museaux faits comme ceux de nos rats, & chaque poisson étoit de la grosseur d'un homme.

Le 30. on nétoïa l'*Amsterdam* qui étoit fort sale, les vaisseaux se salissant extrémement dans ces parages, à-cause des coquillages qui s'y atachent, & qui retardent beaucoup leur course. Au-dessus de ces coquillages il vient encore des filandres qui rendent les bâtimens tout-verds.

Le 10. de Novembre, il commença de faire bien-froid. Les matelots, qui avoient passé par des climats très-chauds, & qui n'étoient plus acoutumez à la rigueur du froid, eurent recours à leurs habits d'Hiver, s'imaginant que ce commencement de froidure étoit aussi-âpre que le plus rude Hiver qu'il fasse en Hollande. Le 19. ils dépassérent avec beaucoup de joie les bancs du Bresil, que les Portugais nomment les Abrolhos.

Le 8. de Décembre, ils virent floter ſur l'eau ces ſortes de roſeaux, que les mêmes Portugais apellent Trombes, qui marquent qu'on n'eſt pas loin du cap de Bonne-eſpérance. Ils eurent auſſi la vuë de certains oiſeaux, qu'on nomme Oiſeaux du cap, ſi-bien qu'ils eſpérérent le découvrir bien-tôt.

Comme ils avoient encore un long voiage à faire, & que pour ne pas ſoufrir ſur la fin, il étoit bon d'uſer de ménage dès l'abord, le 12. ils commencérent à diſtribuer le biſcuit par rations, qui furent d'une demie livre par jour pour chaque perſonne. Mais comme on ne le peſoit & ne le diſtribuoit qu'une fois par ſemaine, pour tous les ſept jours, il y en avoit qui mangeoient tout en un jour ou deux, & après cela c'étoit à eux de jeûner & de prendre patience, juſques-à-ce que la Providence de Dieu y eût pourvu.

Le 17. trois grandes balénes s'aprochérent de l'*Amſterdam.* Toute la peau de leur corps paroiſſoit fort-rude, & leur tête étoit couverte de coquillages, qui s'y étoient atachez.

Le 20. ils crurent, ſelon l'eſtime, avoir doublé le cap de Bonne-eſpérance, à la faveur d'un vent frais du Sud-ouëſt, & être à 30. lieuës de terre. Le 21. ils trouvérent des courans fort-rapides, & des ras de marée qui venoient de divers endroits, & qui faiſoient élever les vagues ſi-haut, qu'on a de la peine à le croire, quand on n'a point navigé dans ces mers.

En éfet ces côtes ſont ſujettes à de furieu-

ſes

ſes tourmentes, & la plupart des vaiſſeaux que les Portugais perdent ſur cette route, périſſent ici. C'eſt pourquoi ne trouvant point de moiens de s'en garantir, ils ont recours à une infinité de menuës devotions aux Saints, aux Saintes & aux Reliques. Ceux qui ont paſſé le cap & les côtes qui le ſuivent, ſoit en allant ou en venant, comptent pour rien le reſte du voiage, & ſe regardent comme déja arrivez à bon port.

Le 23. les houles montérent ſi prodigieuſement haut, qu'encore que tous les vaiſſeaux fuſſent proches les uns des autres, ils ne pouvoient ſouvent voir le haut des mâts de ceux qui étoient le plus près d'eux. Le 24. on vit une groſſe baléne proche de l'*Amſterdam*, qui ſe donna trois grandes ſecouſſes, & chaque fois qu'elle s'étoit ſecoüée, s'élançant avec beaucoup de force, elle paſſoit ſous le navire, ſe donnoit une grande aire, & revenoit par-devant; choſe que tous les mariniers qui étoient là, diſoient n'avoir encore jamais vuë.

Le 27. ils connurent par le globe de la terre, que dans l'endroit où ils étoient alors, le jour étoit une fois auſſi long, à une demie heure près, qu'il l'étoit en Hollande au même tems. Car le jour de l'obſervation, ils eurent le Soleil quatorze heures & demie ſur leur horizon, s'étant levé le matin à quatre heures, & couché le ſoir à environ ſept heures.

Le 17. de Janvier 1601. ils trouvérent que leur eau diminuoit beaucoup, quoi-qu'ils fuſſent encore bien à mille lieuës de Bantam, ou

ou des autres endroits, où ils pouvoient en faire provision. Ainsi la ration d'eau fut réduite à une peinte par jour, pour chaque homme; ce qui étoit bien-peu, vu sur-tout qu'on se raprochoit des païs chauds.

Le 21. ils commencérent à manger du lard, quoi-qu'ils eussent fait dessein de n'y toucher pas encore si-tôt. Mais il avoit déja une si mauvaise odeur, que quand on le tiroit de la chaudiére pour le mettre dans les gamelles, on ne la pouvoit suporter, & ceux qui en mangeoient s'en trouvoient mal.

Le 22. ils prirent une espéce de lamproie, si-grande que 25. hommes avoient assez de peine à la tirer; car elle avoit 13. piés de long, & étoit grosse à-proportion. La chaleur fut si-grande ce jour-là, qu'à-peine osoit-on paroître sur le pont: tous ceux qui n'étoient pas de quart demeurérent dans leurs apartemens. La soif fut proportionée au chaud, de-sorte que c'étoit une pitié de voir ce que les gens soufroient. On ofroit vingt sous pour deux pintes d'eau, & il y avoit des matelots qui vouloient donner les habits qu'ils avoient sur le corps, pour en obtenir. Il y en eut même qui burent de leur propre urine.

Le 30. il fit de la pluïe, & l'on étendit les plus petites voiles pour retenir l'eau, & la boire, quelque sale & de mauvais goût qu'elle fût. Le 1. de Fèvrier, les vaisseaux furent battus d'une tempête si horrible que le Maître & les Pilotes de l'*Amsterdam*, qui avoient essuïé au Texel le grand orage de l'an 1594. qui fit périr un si-grand nombre de bâtimens, déclarérent qu'il s'en falloit

en-

encore que les vents n'euſſent été alors ſi-impétueux, & qu'ils n'avoient jamais rien vû de pareil.

La ſivadiére qui étoit toute neuve, & les deux pacfis, furent mis en piéces. Le mât de miſéne rompit, mais comme on s'en aperçut, ont eut le loiſir d'y aporter du reméde. Sur le ſoir la tourmente augmenta encore, & les vents mêloient tellement le Ciel & la mer l'un avec l'autre, qu'on ne les pouvoit plus diſcerner. Le *Delft* fut contraint de couper ſon mât, & de le faire tomber à la mer, ne pouvant plus ſuporter l'ébranlement qu'il donnoit au vaiſſeau, qui étoit prêt à tourner ſens-deſſus-deſſous. Ils étoient alors par la hauteur des 17. degrès de latitude Sud. Le lendemain la tempête s'apaiſa un peu.

Le 20. du même mois de Fèvrier, non-ſeulement le gros tems avoit ceſſé, mais les vaiſſeaux, pris de calme, ne firent que dériver. On vit en ce tems-là diverſes ſortes d'oiſeaux, & une eſpéce de poiſſon dont le corps étoit couvert de pointes heriſſées comme des aleſnes, a-peu-près de-même que le ſont les porcs-epics. On vit auſſi des feüilles vertes d'arbres qui flotoient ſur l'eau.

Ils jettérent la ſonde, & trouvérent 22. braſſes, fond de ſable, mêlé de coquillages, de quoi ils furent étonnez & alarmez, ne croiant pas être ſi-près de terre. Plus ils avançoient & moins ils trouvoient de profondeur, ce qui les obligea de laiſſer tomber l'ancre ſur 11. braſſes, fond pierreux.

Le 22. ils découvrirent terre; vuë qu'ils n'avoient point euë depuis quatre mois & demi,

demi ; & ils ne pouvoient même encore la voir que du haut des mâts de hune, ou tout-au-plus de dessus la grande hune, si-bien que la plupart doutoient si c'étoit la terre, ou des rochers, ou si l'on ne se trompoit point absolument. En éfet ils navigérent encore, ou dérivérent par le calme, jusques au 22. de Mars, qu'ils virent les terres de Sumatra, & prirent leur cours au Sud-est, le long de la côte.

Le 27. de Mars, ils entrérent dans le détroit de la Sonde, par un tems favorable, & se trouvérent aussi-tôt proche de la premiére isle du détroit, nommée Bona-Ventura. Sur le soir, ils virent une multitude innombrable d'isles, près de l'une desquelles ils laissérent tomber l'ancre. Elle se nommoit, Los tres Hermannos, ou, Les trois Fréres, parce-qu'il y a trois isles si-proches l'une de l'autre, qu'elles se joignent presque.

Le 30. sur les 8. heures du matin, ils terrirent à Bantam, où ils rencontrérent deux vaisseaux de la nouvelle Compagnie, & ils moüillérent l'ancre à la portée d'un petit canon de la ville. Aussi-tôt on vit venir à bord des Chinois & des Javanois, avec leurs petites pirogues, chacun aportant quelques marchandises, l'un des porcelaines, l'autre des bananes, & un autre des oranges & d'autres fruits. Chacun étaloit ce qu'il avoit avec autant d'ordre qu'on peut faire à la foire d'Amsterdam. Tout ce qu'ils voioient les acommodoit, & ils ne laissoient rien échaper, quoi-qu'ils seussent pourtant bien faire leur choix, & donner le prix aux cho-

ses,

ſes, à-peu-près ſelon leur valeur.

Le 31. le Général deſcendit à terre pour parler au Gouverneur. Il ſe trouva qu'il n'y avoit de cargaiſon que pour un ſeul vaiſſeau. Ainſi l'on prit le parti de la mettre ſur le *Delft*, & de le renvoier en Hollande. Pour l'*Amſterdam* & le yacht, il fut réſolu qu'ils iroient aux Moluques chercher leur charge.

Le 1. d'Avril, ces deux vaiſſeaux firent des proviſions de ris & d'arack, pour ce voiage, ſe hâtant de partir, afin de ne laiſſer pas paſſer la mouſſon, qui étoit prête à finir; autrement ils n'auroient pu aller de longtems aux Moluques, parce-que les vents contraires qui étoient prêts à commencer, durent trois mois.

Le 2. d'Avril, ils partirent de Bantam, & le 4. de Mai ils repaſſérent ſous la Ligne équinoxiale: mais le 9. ils trouvérent que le calme les avoit fait dériver, & que les courans les avoient repouſſez ſous la Ligne.

Le 10. ils ſe trouvérent par les 25. minutes de latitude Nord, & virent le cap de Célébes qu'ils croioient avoir doublé. Les 11. 12. & 13. ils rangérent la côte de Célébes, juſques au matin du 20. qu'ils virent celle de Gilolo, de quoi ils furent fort-aiſes. parce-qu'ils craignoient que la dérive que leur avoit cauſée la force des courans qui viennent du Nord, ne les en eût éloignez.

Le 30. & le 31. ils côtoiérent l'iſle de Gilolo, & enſuite ils reconnurent l'iſle de Ternate.

„Entre les iſles de Macaſſar & les Molu„ques, Ptolomée en met trois qu'il nomme „Sin-

,,Sindas, qui, selon Mercator, & ceux qui ,,l'ont suivi, sont Célébes, Gilolo & Amboine. Les deux premiéres gisent sous la ,,Ligne, & la troisiême au Sud de la Ligne.

,,L'isle de Célébes est à l'Ouëst des Moluques, avec quelques autres petites isles ,,qui sont comprises sous ce même nom. Ses ,,habitans sont blancs. Ils étoient autrefois antropophages, idolâtres & pirates, ,,& alloient tout-nuds, hormis les parties naturelles qu'ils couvroient. Quand quelqu'un, aux Moluques, étoit condamné à ,,la mort, le Roi l'envoioit à Célébes, afin ,,que ces hommes sauvages le tüassent, & le ,,mangeassent.

,,Gilolo, autrement nommée, Maurica, ,,& Batochina, est aussi-grande que la moitié de l'Italie, si l'on en croit quelques ,,E'crivains. Elle produit beaucoup de ris, ,,& de Sagu, qui est la moëlle d'un certain ,,arbre dont les Indiens font leur. pain. Il ,,coule de ce même arbre une certaine liqueur qui leur sert de vin. Il y a beaucoup ,,de poules sauvages qui ne ressemblent ,,point à celles de l'Europe. La mer fournit ,,quantité de tortuës. Les habitans sont ,,d'une taille bien proportionée, faroûches ,,& cruels, aïant même été antropophages, ainsi que ceux de Célébes. Pour l'isle ,,d'Amboine il en a été assez parlé dans ,,le II. Voiage des Hollandois aux Indes ,,Orientales.

Le 2. de Juin, sur les 2. heüres du matin, les vaisseaux moüillérent à la rade de Ternate,

nate, où ils furent très-bien reçus des habitans. Le Roi même se rendit à leur bord pour les féliciter de leur arrivée. C'étoit un très-gros homme, qui n'avoit qu'un calçon fort-mince, & tout le reste de son corps étoit nud. Toute sa Cour étoit dans le même équipage.

Il amena aussi avec lui le Commis nommé François van der Does, qui étoit demeuré dans l'isle, l'autre voiage, de la part de la même Compagnie, & trois autres Hollandois encore qui y étoient demeurez avec lui. Après qu'il eut été régalé le mieux qu'il fut possible, & qu'il eut bien visité tout le navire *Amsterdam*, il s'en retourna sur le soir avec sa suite.

Le 3. qui étoit un Dimanche, pendant-qu'on faisoit la priére, immédiatement avant le commencement de l'exhortation, le même Roi & sa Cour arrivérent sans bruit: mais voiant qu'on étoit ocupé au service divin, il voulut demeurer sur le pont. Le Prévôt du vaisseau se tint auprès de lui, avec son bâton de justice à la main, pour prendre garde qu'aucun des gens de ce Prince ne descendît dans les bas du vaisseau.

Le Roi voiant qu'il ne se mettoit point à genoux, lui fit signe de s'y mettre comme les autres. Il répondit qu'il lui étoit ordonné de se tenir là, pour prendre garde que les gens du Roi ne fissent aucun desordre. Le Roi prit de sa main le bâton de justice, & lui fit encore signe de se mettre à genoux, & qu'il prendroit garde lui-même à ce que ses gens se tinssent dans leur devoir; sur

quoi le Prevôt s'étant agenoüillé, le Roi fit l'ofice de Prévôt jusques-à-ce que l'exhortation & toutes les priéres fussent faites; ce qui dura bien une heure & demie.

Après cela l'Amiral, & les autres Oficiers, le régalérent avec toute sa Cour. Il dit à l'Amiral qu'il étoit fort édifié de la maniére & de l'ordre qu'il leur avoit vu tenir dans leurs éxercices de piété; & que tout ce qu'il avoit vu étoit bien oposé à ce que les Portugais lui en avoient dit.

Le 5. l'Amiral aïant apris que les Portugais qui étoient dans l'isle de Tidore, où ils avoient une forteresse, vouloient venir le visiter avec quatre vaisseaux, dont il y en avoit un de Rotterdam, destiné pour le détroit de Magellan, qu'ils avoient pris, envoia demander au Roi la permission de les prévenir, & d'aller lui-même les ataquer.

Le Roi avec toute sa Cour, étoit assis d'une maniére triomphante, à la mode du païs, vêtu d'un calçon d'étofe de soie, & aïant une chaîne d'or autour du cou. Son fils, qui étoit assis auprès de lui, avoit un calçon de drap d'or, & une chaîne d'or, de-même que le Roi son pére.

Ceux qu'on avoit envoiez pour lui parler, lui présentérent leurs patentes, & une Commission du Prince Maurice écrite en Portugais & en Arabe, & lui demandérent la permission dont il s'agissoit. Il répondit qu'il en délibéreroit avec ses Ministres, & qu'il rendroit réponce dans trois jours.

Les Portugais aïant été avertis de cette démarche, écrivirent une lettre à ce Prince, où

où ils peignirent les Hollandois des plus noires couleurs. Ils difoient que c'étoit une nation qui ne cherchoit qu'à dépoüiller les Rois de leur autorité, & à les chaffer de leurs Roïaumes : qu'ils n'avoient ni loix ni Réligion : que le fils couchoit avec la mére, le frére avec la fœur, & que les hommes mêmes commettoient entre eux des actes abominables. Enfin c'étoit un tiffu de calomnies horribles, qu'il feroit trop long de raporter icï. Le Roi donna la lettre à lire aux Hollandois. Elle étoit écrite en Portugais.

Le 7. le Roi revint à bord, & confentit qu'on allât ataquer les Portugais, difant qu'il vouloit être lui-même le fpectateur du combat.

Le 8. les deux vaiffeaux mirent à la voile, & le 11. qui étoit le jour de la Pentecôte, fur les fept heures du matin, ils joignirent les Portugais, à qui, en même tems, ils gagnérent le vent. Quand on fut affez proche les uns des autres, les Portugais tirérent le premier coup, à quoi les Hollandois répondirent de leurs piéces de chaffe de l'avant, qui étoient de demi-calibre.

Il fe fit alors de terribles décharges de part & d'autre. Les Portugais avoient élevé des batteries fur le rivage en trois endroits ; & ils envoioient fans ceffe des bordées de trois vaiffeaux. L'*Amfterdam* alla prolonger l'Amiral Portugais, & lui envoia toute fa bordée, ce qui en éfraïa beaucoup l'équipage ; car le feu qu'il fit parut dans l'air comme un grand embrafement.

Le yacht prêta auſſi le côté à celui des vaiſſeaux Portugais qui étoit le plus de l'avant, & fit un feu terrible.

Le combat avoit déja duré une heure, lorsqu'une volée de canon emporta la main droite de l'Amiral, pendant-qu'il étoit ſur le demi-pont, & qu'il étendoit la main pour marquer qu'on fît feu. Peu après il tomba trois hommes morts à bord du même Amiral, & un ſur le yacht, dont le Maître, qui avoit nom Nicolas Corneliſz, eut la jambe droite emportée.

Cependant le Roi de Ternate, qui étoit dans ſa pirogue, & qui voioit ce qui ſe paſſoit, envoia dire aux Hollandois qu'ils ceſſaſſent de tirer, & qu'il pouvoit bien maintenant connoître ce qu'ils ſavoient faire. Cet ordre ſi-peu de ſaiſon, ne fut point éxécuté. On continua de tirer juſques-à-ce que le Roi envoiât un autre homme pour les prier inſtamment, & par amitié pour lui, de s'arrêter, & de s'en retourner à Ternate; parce-qu'il avoit reçu avis qu'il paroiſſoit encore ſur ſes côtes deux vaiſſeaux des Païs-bas.

Cette nouvelle les obligea de retourner à Ternate, après-que le ſeul navire *Amſterdam* eut tiré plus de 300. volées de canon. Quand ils furent de retour ils trouvérent que les deux bâtimens, de la venuë deſquels le Roi leur avoit fait donner la nouvelle, étoient deux jonques Portugaiſes.

Sur la ſollicitation que le Roi leur en fit, ils allérent à Talimgani, quoi-que leurs vaiſſeaux fuſſent fort-incommodez. Là ils remi-

remirent ſur le chantier la nouvelle chaloupe qu'ils avoient commencé de conſtruire à Ternate. Mais la grande chaleur que ſoufroient les Charpentiers, les empêchant d'avancer l'ouvrage, au-lieu de 15. jours qu'ils avoient cru y emploïer, il leur fallut plus de 6. ou 7. ſemaines.

Pendant ce tems-là, la bleſſure que l'Amiral avoit reçuë au combat, étant guérie, il demanda congé au Roi, pour s'en aller à Patane, puis-qu'il ne trouvoit aucun commerce à faire dans ſon iſle.

Le 15. le Mâïtre du yacht mourut, têmoignant beaucoup de conſtance & de réſignation à la volonté de Dieu, & aïant conſervé ſon jugement juſqu'au dernier ſoupir. Dès l'après-midi il fut enterré avec cerémonie à-côté de la maiſon du Commis Verdoes.

Le 16. de Juillet 1601. il y eut de grandes réjoüiſſances à Ternate, pour le mariage de la fille du Sabandar, qui épouſoit un de leurs Prêtres, cette ſorte de gens étant en grande eſtime dans le païs. D'abord le Roi & toute ſa Cour s'en allérent au logis du Sabandar, où ils furent ſuivis d'une compagnie de Hollandois ſous les armes, avec des flûtes & des tambours, pour augmenter le plaiſir de la fète.

Il y avoit dans la maiſon une grande ſale, toute garnie de tapis pour s'aſſeoir. La compagnie de ſoldats & de matelots étoit placée tout-autour, & regardoit ce qui ſe paſſoit.

Quand le Roi & toute ſa Cour furent aſ-

ſis, on aporta un ouvrage rare, dont l'E'-poux faiſoit préſent à ſon E'pouſe. Il étoit fort-artiſtement fait, & composé de cinq tours de diverſes couleurs, avec quatre roues, & tiré par plus de ſoixante perſonnes.

Après cela vinrent huit hommes, chacun avec un étendard & une banderole, & quatre autres qui portoient une boîte d'or, ou du-moins bien dorée, où étoient les joiaux & pierreries de l'E'pouſe, ainſi-qu'on le dit aux Hollandois.

Enſuite marchoient en bel ordre cent-cinquante femmes, portant chacune un préſent en un vaiſſeau de cuivre, dans leurs mains qui étoient élevées. Après elles, venoient 70. hommes, qui portoient de belles grandes porcelaines, pleines de fleurs & de betelle, qu'ils mirent à terre devant les Hollandois, leur faiſant ſigne de mâcher de la betelle. Enfin on vit venir des Eſcrimeurs, qui firent fort-adroitement des armes, & divers mouvemens agréables, avec leurs ſabres & leurs boucliers.

Le 24. l'Amiral alla prendre congé du Roi & de ſa Cour, & ils ſe ſéparérent avec beaucoup de civilités, quoi-que le Roi eût de la peine à s'y réſoudre; car il ſouhaitoit fort qu'on demeurât, juſques-à-ce que le Vice-amiral Wybrant van Warwyk fût venu, afin-que tous les Hollandois enſemble allaſſent chaſſer les Portugais.

Neammoins il fallut qu'il permît de partir. On laiſſa pour Commis Jean Pietersz avec cinq hommes ſous lui. Le 26. le Roi envoia prier l'Amiral de ne mettre pas à la voile,

voile, qu'il n'eût été, avec ses équipages, à un festin qu'il vouloit leur faire. L'Amiral n'aïant pas voulu le refuser, ordonna que la moitié de chaque équipage des deux vaisseaux iroit à ce festin, au jour marqué, qui étoit le Dimanche 29. du mois.

Quand ils furent arrivez au lieu où on les devoit recevoir, ils trouvérent préparé tout ce qu'il étoit possible de présenter à la maniére du païs. Presque tout le peuple de l'isle s'étoit ocupé à faire la cuïsine, & le Roi avoit ordonné qu'on fit des tables de roseaux pour les matelots. Mais pour les Oficiers il y avoit une grande table dressée; & afin de rendre la fête plus agréable la Noblesse donna le divertissement d'un feint combat.

Le 31. les deux vaisseaux mirent à la voile, au grand regret des insulaires, & traversérent à la côte de Célébes. Ils navigérent jusqu'au 14. d'Août, sans avoir fait aucune rencontre digne de remarque. Alors voïant que le vent, qui soufloit du Sud-sud-ouëst, ne leur permettoit pas, selon ce qu'en avoit écrit Pedro Taydo Portugais, d'aller à Patane, on résolut de prendre son cours vers la côte de la Chine, afin d'essaïer de faire quelque commerce dans la grande riviére de Canton.

Le 17. l'Esquiman de l'*Amsterdam* fut renversé à la mer par l'écoute de miséne, mais on le sauva.

Le 19. ils moüillérent l'ancres sur la côte de l'isle de Coyo, qui est une des Philippines; d'où l'on envoia une chaloupe à terre. L'é-

quipage reconnut que les habitans étoient des Sauvages, qui paioient tribut aux Espagnols.

Le 22. ils moüillérent sur la côte d'une autre grande isle des Philippines, dont on ne trouve point le nom dans les cartes. On la nomma Langhairs-eiland, l'Isle aux grands Cheveux, parce-que les habitans avoient les cheveux longs, & pendans jusqu'au-dessous des épaules.

Le 20. de Septembre, sur les deux heures après midi, ils se trouvérent près des isles du grand Empire de la Chine, où aïant laissé tomber l'ancre, le Général envoia sa chaloupe avec des rameurs & son Pilote, afin de voir si l'on pourroit passer plus avant. Sur la route elle rencontra une petite barque de pêcheurs, à qui l'on demanda où étoit l'isle de Saint Juan. Les pêcheurs haussérent sept de leurs doigts, & marquérent le côté de l'Est, d'où l'on conclud qu'ils vouloient dire qu'elle étoit à sept lieuës à l'Est. En se séparant ils firent présent d'un gros poisson, que le Pilote voulut paier; mais ils ne voulurent point prendre d'argent.

Le 27. en navigeant autour des isles, on vit une grande ville, bâtie, à-peu-près, à la maniére des villes d'Espagne. On en fut fort surpris, & l'on jetta l'ancre à demie-lieuë de la ville. Une heure après on vit venir à bord deux barques Chinoises, en chacune desquelles il y avoit une famille entiére, savoir le mari, la femme, & deux ou trois petits enfans.

Ces

Ces gens dirent que la ville qu'on voïoit se nommoit Macao; ce qui redoubla la surprise des Hollandois, qui ne savoient comment ils avoient pu tant avancer dans la riviére de Canton, ni dépasser tant d'isles & de bancs. Mais ils n'en furent pas moins réjouïs que surpris. Aussi-tôt on envoia un canot avec un homme qui parloit Malais, & un autre qui parloit Espagnol, afin de s'informer dans la ville plus éxactement de l'état des choses.

Le canot ne revint point à bord ce jour-là. Le lendemain matin, on découvrit de dessus les vaisseaux, beaucoup de peuple assemblé sur une montagne, ce qui causa de fâcheux soupçons, les matelots craignant que ce ne fût pour faire mourir leurs camarades qui étoient allez à terre, parce-qu'ils avoient apris de Jean Hugues de Linschoot, que la ville de Macao étoit habitée par des Portugais, & qu'ils y avoient un Commandant & un E'vêque.

Ainsi tout le monde fut d'avis d'aller moüiller plus près de la ville. Pour cet éfet on envoia la grande chaloupe avec le premier Pilote, afin de sonder le fond. Le Pilote aïant sondé fit un signal, pour avertir qu'il y avoit assez de profondeur. Mais il ne fut pas possible d'avancer, à-cause d'un furieux vent qui vint à soufler; & au-lieu de lever l'ancre, il en fallut encore laisser tomber une autre.

Les habitans de la ville voïant que les vaisseaux ne pouvoient aprocher, ni la chaloupe retourner à bord, envoiérent cinq

jonques armées pour l'ataquer. L'équipage de la chaloupe les voiant arriver sur eux, leva le grapin & mit à la voile. Mais les jonques étant meilleures voiliéres qu'elle, l'abordérent & la prirent à la vuë des vaisseaux, quoi-que l'équipage se défendît vaillamment, & qu'il eût repoussé les jonques jusqu'à deux fois.

Cette funeste avanture enleva aux Hollandois leur premier Pilote, nommé Jean Dircksz d'Enchuise, & un Quartier-maître de l'Amiral, avec quelques matelots du yacht.

„Ce seroit ici le lieu de faire une ample „description de la ville de Macao, qui est „la seule place de la Chine où il soit permis „aux Portugais de trafiquer; & de parler en „même tems du Roïaume ou Empire de la „Chine. Mais comme on aura une autre „ocasion de le faire dans le Voiage de l'A-„miral Matelief, le Lecteur atendra que „cette Rélation vienne en son ordre, ce qui „sera dans le volume suivant.

Le 3. d'Octobre, les Hollandois aïant fait tous leurs éforts pour prendre quelque jonque, & pour envoier des lettres à Macao, afin de requérir la délivrance des prisonniers, & aïant été plusieurs fois en péril par la tempête, & sur le point d'aller échoüer contre le rivage, il fut résolu de continuer la route qu'on avoit prise vers Patane, & de chercher là les moiens de retirer les prisonniers. Pour cet éfet les vaisseaux prirent leur cours entre les isles & le continent de la Chine.

Après

Après avoir paſſé avec beaucoup de peine, & preſque toujours la ſonde à la main, entre des bancs & des bas-fonds, ſans avoir aucune inſtruction des gens du païs, ils ſe trouvérent, ſur les trois heures aprés-midi, au même endroit où ils avoient moüillé l'ancre pour la premiére fois dans les eaux de la Chine. Ce leur fut un ſujet de contentement de ſe revoir dans un parage dont ils avoient au-moins quelque connoiſſance.

Là le Général fit aſſembler les équipages, & leur demanda s'ils ne ſavoient point quelque voie, pour tâcher de délivrer les priſonniers. Perſonne n'en aïant pu indiquer, il fut réſolu, d'une commune voix, de continuer le voiage, le Général les aïant pris à têmoins des ſoins qu'il s'étoit donnez pour retirer leurs compagnons de la captivité où ils étoient.

„ Par des lettres qui furent trouvées de-„ puis, dans une carraque que les Hollandois „ prirent, on ſeut que les deux principaux „ de ces 20. priſonniers, avoient été transférez „ à Goa, & que les autres avoient été pendus „ à Macao.

Le 5. du même mois d'Octobre, les deux vaiſſeaux ſe trouvérent par la hauteur des 18. degrés 15. minutes, & virent des oiſeaux blancs, ce qui étoit une marque, ſelon les E'crits de Pedro Taydo, qu'ils aprochoient du grand banc, qui gît par les 17. degrès.

Le 6. ils reconnurent la terre de Barochine, qui leur demeuroit environ huit lieuës à l'Oueſt, & qui eſt par les 15. degrès 47. minu-

tes. Le 8. ſur les 4. heures après midi, ils s'en trouvérent tout-proches, & jettérent l'ancre entre deux petites iſles, ſur neuf braſſes, fond de ſable, à l'abri de tous les vents.

Le 9. ils deſcendirent à terre pour la quatriême fois, dans l'eſpérance de trouver quelques rafraîchiſſemens, parce-qu'ils avoient vu trois ou quatre hommes ſur le rivage: mais quand on voulut s'aprocher d'eux, ils s'enfuïrent, & ne voulurent jamais parler.

La nuit du 10. ils remirent à la voile, & avancérent tellement le long de la côte, que le 12. ils ſe trouvérent par la hauteur des 11. degrès 45. minutes. Là voïant une bonne rade, où il y avoit 14. braſſes d'eau, fond de bonne tenuë, ils y moüillérent l'ancre.

Le 13. le canot de l'Amiral nagea vers terre d'un côté, & le canot du yacht de l'autre. Les gens qui étoient dans ce dernier canot découvrirent quelques hommes, qui avoient de petites javelines, qu'ils lançoient avec beaucoup de vigueur & d'adreſſe. On s'aprocha d'eux, mais on ne put s'entendre de part & d'autre, & il fallut s'en retourner à bord ſans rien faire.

Les gens qui étoient dans le canot de l'Amiral virent auſſi des hommes, qui leur parurent plus ſauvages que ces premiers, & qui ne voulurent ni parler, ni atendre. Le ſoir du même jour étant retournez à terre, ils trouvérent une bonne aiguade, & firent de l'eau, de quoi ils avoient grand beſoin.

Cette baie eſt fort-belle. On y eſt à-cou-

vert

vert de tous les vents. Mille vaisseaux y pourroient être à l'ancre sans s'incommoder. Elle est par les 11. degrès 45. minutes, ainsi-qu'il a été déja dit. On la nomma la Baie de la Folie, à-cause qu'on y trouva un certain fruit, de la figure des prunes, qui avoit un gros noïau & qui faisoit perdre la mémoire à ceux qui en mangeoient avec quelque excès, particuliérement à ceux qui mangeoient les amandes qui étoient dans les noïaux.

Cette maladie ne duroit pourtant pas long-tems: on en étoit quitte en deux ou trois jours. Mais on ne sauroit croire combien d'extravagances faisoient, pendant ce tems-là, ceux qui en étoient ateints.

Le 17. ils levérent l'ancre, & le 24. ils eurent la vuë du Roïaume de Patane, selon l'estime, en étant pourtant encore à dix lieuës.

Le 25. ils se trouvérent par la hauteur des 7. degrès 40. minutes, & revirent, sur le soir, la terre qui leur demeuroit au Sud-ouest-quart-à-l'Ouëst: d'où il paroissoit que la situation n'en étoit pas bien marquée dans leurs cartes: car ils connurent qu'elle couroit du Sud à l'Est, & du Nord à l'Ouëst, sans aucun golfe, au-lieu que selon les cartes il devoit y avoir un grand golfe.

Le 27. ils virent un grand golfe entre deux montagnes, & ils crurent y trouver la ville de Patane. Dans cette persuasion ils levérent l'ancre pour s'aprocher plus près du rivage. En aprochant ils virent une jonque à l'ancre, & y envoiérent un canot, pour tâcher de raisonner.

Les gens du canot étant de retour, raportérent que la jonque étoit chargée de ris, & qu'on vouloit bien en vendre une partie. Ce fut un grand ſujet de joie, n'y aïant plus dans les vaiſſeaux, que du biſcuit qu'on diſtribuoit par ſemaine avec un peu d'huïle, & rien autre choſe. Mais cette joie fut de courte durée; car quand on eut chargé le canot de marchandiſes pour aller troquer, la jonque ne l'atendit pas: elle mit à la voile & ſe retira.

Le 28. ils en rencontrérent une autre, auſſi chargée de ris, & ils en achetérent; ſi-bien qu'ils eurent de quoi apaiſer leur faim. Le Gouverneur de la ville, devant laquelle ils étoient ancrez, envoia une pirogue à bord, avec 7. ou 8. hommes, & un préſent d'un bouc, d'un boiſſeau de ris, de cocos, de poules, de limons & de prunes. En reconnoiſſance on lui envoia une aune de cariſé rouge-cramoiſi, une main de papier, & deux aunes d'un drap étroit, que les gens de la pirogue emportérent avec beaucoup de plaiſir.

Le 29. le premier Commis deſcendit à terre, pour s'informer de l'état des choſes, & ſur-tout touchant les marchandiſes qui pouvoient être en ce lieu-là, & dans les autres endroits du Roïaume de Patane, qui fuſſent propres à charger les vaiſſeaux.

On reconnut ici que la ville de Patane n'eſt pas ſituée par la hauteur des 7. degrès & demi de latitude Nord; vu-que, ſelon-que les Indiens le marquoient, la pointe où elle eſt, étoit bien un demi degré plus au

Sud

Sud que le lieu où l'on étoit alors.

Le Commis, en retournant à bord y mena, trois bufles, que le Sabandar lui avoit donnez, & raporta que le même Sabandar, & d'autres gens du païs, lui avoient dit que leurs vaiſſeaux étoient venus dans la bonne ſaiſon, & qu'ils trouveroient bien leur charge de poivre à Patane.

Ce Sabandar étoit un vieillard à cheveux gris, fort proprement vêtu, dont l'air inſpiroit du reſpect, & qui avoit de la vertu. Il ofrit aux Hollandois de leur livrer une aſſez grande quantité de poivre, s'ils vouloient demeurer là ſept ou huit jours. On n'accepta pas ſon ofre, tant parce-que la rade n'étoit pas bonne, qu'à cauſe du deſſein qu'on avoit d'aller à Patane, & l'on ſe ſépara de lui avec beaucoup de civilités, levant l'ancre à dix heures du ſoir, pour courir la bande de l'Eſt-ſud-eſt.

La ville, ou pour mieux dire, l'iſle où la ville eſt ſituée, ſe nomme Pulo Tikon, ou Tikos, giſant par les 7. degrés & un tiers de latitude Nord. A huit lieuës de-là, au Nord, par les 8. degrès & un tiers, eſt une autre grande ville nommée Ligor, où il ſe recüeille auſſi beaucoup de poivre, ſi-bien que les Chinois y en vont charger tous les ans quatre grandes jonques.

Le 4. de Novembre, ſur le ſoir, une pirogue vint à bord, qui amena un Pilote de la part du *Roi*, avec des poules & d'autres rafraîchiſſemens. Le 6. il en revint une autre, qui aporta des poules, des œüfs, de la betelle, des bananes & d'autres fruits.

Le 7. ils moüillérent l'ancre devant Patane. Aussi-tôt un Oficier vint à leur bord, de la part de la Reine, pour dire qu'ils étoient les bien-venus, & il aporta un présent à l'Amiral. On le régala le mieux qu'il fut possible, & le lendemain les deux premiers Commis allérent à terre. A leur retour ils dirent qu'ils avoient été tout-à-fait bien reçus, quoi-que les habitans n'eussent pas voulu entrer en commerce avec eux, ne désirant trafiquer qu'avec l'Amiral; tant ils sont orgueilleux & fiers.

Le 9. l'Amiral suivi de tous les commis, se rendit à Patane, où on le régala fort-bien; mais comme c'étoit le jour du Sabbath, & qu'il y est observé avec une grande éxactitude, on ne fit point d'afaires.

Le 10. on y retourna encore, & l'on traita du prix du poivre avec le Sabandar. Car c'est la coutume de ce païs-là qu'aucun étranger n'en peut acheter que le prix n'ait été fait avec le Souverain. Cependant on ne put conclure le marché, parce-que le Sabandar demandoit 40. réales de 8. pour la bare, & l'Amiral n'en ofroit que 24. de-sorte qu'on se sépara sans rien faire.

Le 11. & le 12. les Hollandois firent mine de vouloir partir, à-cause de la cherté du poivre. Ils allérent aux jonques, pour acheter du ris & de l'arack qui est un bruvage fait de ris, & ils firent toutes leurs provisions, comme s'ils eussent été disposez à mettre à la voile.

Mais ils remarquérent que les habitans du païs ne s'en mettoient pas beaucoup en peine

peine, & qu'ils les laisseroient partir volontiers; de-sorte qu'ils furent encore obligez d'aller rechercher les Marchands. En éfet le 13. du même mois de Novembre, le premier Commis de l'*Amsterdam* étant retourné à terre, alla trouver le Sabandar, qui le reçut bien, & lui demanda pourquoi on ne l'avoit point vu les jours précédens?

Le Commis répondit qu'ils avoient eu dessein de se retirer, parce-que le poivre étoit trop cher. Le Sabandar lui dit en peu de mots, que s'ils vouloient s'en aller il leur étoit libre, de-même qu'il leur étoit libre de demeurer; que la chose lui étoit indifférente, & qu'ils pouvoient en user à leur gré. Le Commis lui repliqua qu'ils aimeroient mieux demeurer, s'ils pouvoient avoir le poivre à un prix raisonable.

Le Sabandar lui dit que si l'Amiral vouloit venir à terre, le 15. du mois, avec ses Gentishommes (c'est ainsi qu'il qualifioit ceux qui avoient acoutumé d'acompagner l'Amiral) & aporter des présens, ils pourroient acheter & vendre à leur gré. L'Amiral ne manqua pas de se rendre à l'assignation, faisant porter des présens pour la Reine, & pour les principaux Oficiers. Quand ils furent chez le Sabandar, il se trouva qu'il y avoit trop peu de présens, & qu'il en manquoit pour deux des Oficiers, si-bien qu'il fallut encore s'en retourner sans rien conclure.

Le même jour trois des matelots qui avoient suivi l'Amiral, désertérent, & allérent chercher les Portugais. Pendant-qu'on avoit

été

été à terre un Portugais renégat étant venu voir l'Amiral, lui avoit dit que ceux de sa nation cherchoient toutes sortes de voies de nuire aux Hollandois. Ce même Portugais pria l'Amiral de le prendre, & de l'emmener en Hollande.

Le 17. l'Amiral s'en alla encore à Patane, non sans crainte de quelque insulte de la part des habitans, qui sont rusez & malins, & qui se laissent aisément corrompre. Néammoins les choses se passérent encore doucement ce jour-là, & il fut bien reçu. Les présens furent distribuez, & on résolut de bâtir une maison pour les Hollandois, afin qu'ils pussent y faire leur négoce, à quoi l'on travailla tout-aussi-tôt.

Le 19. les Commis requirent le Sàbandar, de leur faire rendre trois de leurs hommes, qui aïant été menez à terre, s'en étoient fuis vers les Portugais. Il le leur promit, & alla lui-même au lieu où les fugitifs s'étoient retirez. Ceux-ci le voiant venir avec les Commis, tirérent leurs couteaux, & se mirent en état de défense. Enfin l'un d'entre eux, nommé Jean Grebber d'E'dam, se rendit prisonnier, & fut remené à bord. Les deux autres furent atrapez le soir par les gens du Sabandar, & aussi rendus. On les voulut éxaminer; mais il n'y eut pas moien de les faire répondre.

Le 25. il vint à bord une grande pirogue, qui amena un bœuf noir, avec abondance de fruits de diverses sortes, de la part de la Reine Régente, pour en faire présent à l'Amiral, qui lui fit faire ses remercîmens,

&

& promit de lui en marquer sa reconnoissance. Celui qui conduisoit le présent étoit un des Secretaires de cette Princesse. L'Amiral lui donna un miroir de médiocre grandeur, & à chacun des rameurs un couteau.

Le 6. de Décembre l'Amiral descendit à terre, & comme le chemin étoit fort-mauvais, on lui envoia un éléfant pour le porter chez le Sabandar, qui demeuroit à une demie-lieuë de-là. Il y fut toujours trés-bien reçu, & régalé de confitures & d'autres mets du païs. Enfin après plusieurs raisonnemens, ils convinrent du prix du poivre, à 30. réales de huit pour la bare, bahare, ou bahar, pesant 380. livres poids de Hollande; en païant l'impôt de cinq par cent, qui étoit deu à la Reine.

Le 12. de Décembre Roelof Roelofsz, Auteur du présent Journal, alla aussi à terre pour voir la ville. En chemin il fut apellé par des Marchands Portugais, à qui leur Pilote, qui avoit été à bord de l'*Amsterdam* avoit dit qu'il savoit la langue. Ils le conduisirent dans leur maison, lui firent beaucoup de caresses, & le priérent de demeurer à dîner avec eux. Il s'en défendit le plus honnêtement qu'il lui fut possible, mais ils le pressérent tant, qu'enfin il ne put plus leur résister.

Après-qu'ils eurent un peu conféré ensemble, ils lui demandérent de quelle Réligion étoient les Hollandois, s'ils étoient Chrétiens, ou Luthériens? Il répondit, que par la grace de Dieu il étoit de ces Chrétiens,

qui

qui ne reconnoissoient que Jésus Christ pour leur Sauveur, & qui n'espéroient d'être sauvez que par le sacrifice qu'il avoit ofert sur l'arbre de la Croix. Pour apuïer sa créance il leur aporta divers passages de l'Écriture Sainte, & leur récita les 12. articles de la Foi Chrétienne, à quoi ils prirent beaucoup de plaisir.

Le 15. on commença de recevoir du poivre à bord, qui fut pesé par le maître juré de la ville, à une espéce de balance, ou peson, fort commode; & l'on frapoit diverses fois sur la balance, afin de voir si elle trebucheroit toujours. De leur côté les Hollandois peséront aussi à leurs poids, afin de voir s'ils s'acorderoient avec les autres, desorte que tout se passoit de bonne foi, avec ordre & éxactitude.

Le 26. de Janvier 1602. les Hollandois furent avertis, par quelques-uns de leurs amis, de se tenir bien sur leurs gardes, à cause des Siamois qui étoient là, & qui avoient six jonques dont ils prétendoient se servir pour les surprendre, & pour ataquer leurs vaisseaux. Dans cette vuë, outre leurs propres équipages, ils avoient pris à leur solde 200. Japonois, qu'ils avoient facilement engagez à cette entreprise, parce-que les uns & les autres étoient amis des Portugais.

Sur cet avis on disposa toutes choses dans les vaisseaux, pour être prêts à combattre en cas de besoin; & les 29. 30. & 31. du mois, on laissa les pavillons arborez, pour faire connoître aux Siamois que leur complot étoit découvert, & qu'on ne les craignoit point.

Il y

Il y avoit pourtant sur l'*Amsterdam* seul, près de 30. hommes, qui ne pouvoient presque remuer ni bras ni jambes, tant à-cause des fluxions qu'ils avoient sur les jambes, que de la dissenterie, & d'autres maladies dont ils étoient travaillez.

Les Siamois voiant que leur trame étoit découverte, n'en vinrent pas à l'éxécution. On ne sut point ce qui les avoit retenus: on soupçonna seulement qu'ils n'osérent s'y hasarder, & que l'intrépidité qu'on fit paroître les arrêta.

Le 26. de Mai 1602. qui étoit le jour de la Pentecôte, on vit au large deux grandes voiles, chose qui étoit extraordinaire, car il y avoit très-longtems qu'on n'avoit vu de pareils navires. On tint le canon prêt, & l'on arbora les pavillons, en cas qu'il fallût se battre; car ces vaisseaux portoient sur les deux Hollandois, & l'on ne savoit pas de quelle nation ils étoient.

On détacha donc un canot pour aller les reconnoître. Les canot revint, & aporta l'agréable nouvelle que c'étoient des vaisseaux de Zélande. On se fit de grands saluts de part & d'autre, & la joie de se trouver là fut réciproque.

Les habitans voiant venir ces deux autres vaisseaux, firent mine de vouloir encherir le poivre, & même, au commencement du mois de Juin, ils déclarérent qu'ils n'en livreroient plus, que ce ne fût à plus haut prix; à quoi l'Amiral ne vouloit point entendre.

Le 24. de Juin, fut un jour de triomfe à Patane. L'Amiral & les gens de sa suite

furent invitez à cette fête de la part de la Reine. Il y alla suivi des Commis, de l'Auteur de ce Journal, & de 50. Mousquetaires, pour faire plus d'honneur & plus belle figure. Les bourgeois vinrent au-devant d'eux, tout-armez à leur mode. Il y avoit près de 4000. hommes, & 156. grands éléfans, dont quelques-uns étoient magnifiquement enharnachez: mais le plus magnifique de tous étoit celui qui portoit la Reine & la jeune Princesse sa fille.

Lors-que l'on fut proche les uns des autres, douze Trompettes Hollandois, qui s'étoient ajustez de leur mieux, & qui avoient à leurs trompettes des banderoles neuves orangées, commencérent à sonner sur l'air de la chanson, *Guillaume de Nassau.* Le Reine, aussi-bien que toute sa Cour, fut surprise de cette fanfare, n'en aïant jamais oui de semblable. Elle fit passer les Hollandois tout proche de son éléfant, & lors-qu'ils s'en aprochérent, elle avança la tête hors de sa tente pour les mieux considérer.

Le fauxbourg de Patane est aussi-long que l'étoit l'ancienne Amsterdam; mais il est étroit. La ville est de-même étroite & longue. Du côté de la terre elle est environnée d'un marais, & bien close à la maniére du païs, c'est-à-dire d'une palissade de grandes poutres quarrées, seulement un peu dégrossies par les côtés, bien-enfoncées en terre avec le belin, comme on fait les pilotis, & se touchant. Ces poutres paroissoient aussi-hautes au-dessus de la terre, que le paroît le grand mât d'un vaisseau, depuis le haut pont jusqu'à la hune.

Du côté de l'eau, il y a une petite riviére qui coule le long de tout le derriére de la ville. Enfin l'on peut dire, qu'entre les villes des Indes Orientales, on la doit compter pour une des plus belles, & des plus fortes, étant bien pourvuë de canon. Entre autres il y en avoit proche de la porte une piéce qui étoit plus grosse que la plus grosse de celles qu'on voioit autrefois à Amsterdam au Kampers-hoofdt, c'est-à-dire, dans le tems que ce Voiage a été écrit; mais la culasse n'en étoit pas si-épaisse de métal, de-sorte que ce canon n'auroit pu suporter autant de poudre que son calibre auroit pu faire, s'il eût été mieux compassé.

Cette ville de Patane est située par les 6. degrès 56. minutes de latitude Nord. Dans un des Pagodes que les Siamois y avoient, on voioit une statuë dorée aussi-haute qu'un cheval, & qui étoit de la figure d'un homme assis, tenant une main baissée & l'autre élevée.

A chacun de ses côtés étoit un grand dragon doré, & auprès de chaque dragon une statuë de pierre, dont l'une représentoit un homme, & l'autre une femme, qui avoient les mains jointes, comme s'ils eussent été en priéres.

Dans le second Pagode on voioit encore une semblable idole, mais dorée seulement à moitié, & l'autre moitié étoit peinte en rouge. Dans le troisiême & dernier Pagode, il y en avoit encore une pareille, où l'on ne voioit qu'une raie dorée sur sa poitrine. Derriére l'autel de celle-ci, étoit une

autre plus petite idole de pierre, de la figure d'un homme, avec une grosse tresse de cheveux sur la tête, qui avoit assez l'air d'une corne.

Le Prêtre qui avoit invité les Hollandois à manger chez lui, & qui leur fit beaucoup de caresses, les voiant curieux de savoir ce que c'étoit que ces statuës, leur dît qui c'étoit le grand Dieu. Il avoit aussi dans sa maison, sur un autel, trois petites idoles de métal, avec un rideau qui les couvroit. Il dît qu'il se nommoit Brabala. Il étoit Siamois, & n'entendoit point le Malais, si-bien qu'on ne put avoir beaucoup de conversation avec lui.

La Mosquée des habitans du païs qui sont Mahométans, étoit dorée fort-artistement, à leur maniére. Il y avoit au milieu, contre la muraille, une grande chaire bien-travaillée & fort-magnifique, avec quatre marches. Personne n'ose y monter que les Prêtres, qui sont là dans une très-grande vénération.

,, Le Roïaume de Patane est d'une gran-
,, de étenduë, & bien-peuplé. Il relève de
,, l'Empire de Siam, aussi-bien que Lugor,
,, Bordelon, & plusieurs autres Roïaumes.
,, Victor Sprinckel, qui a été, l'an 1616.
,, premier Commis pour la Compagnie gé-
,, nérale des Indes Orientales dans la ville
,, de Patane, a écrit qu'aïant été apellé à
,, la derniére assemblée des Etats qui s'y
,, tint avant son départ, il vit une liste gé-
,, nérale de toutes les villes, bourgs & vil-
,, lages, par où il paroissoit qu'on pouvoit
met-

„ mettre ſur pié cent-quatre-vingts mille „ hommes en état de porter les armes: „ mais ces gens-là ne ſont pas naturellement „ guerriers, ni adonnez aux éxercices de „ l'art militaire.

„ De ce nombre il en demeure dans la „ ville de Patane, fauxbourgs & banlieuë, „ plus de dix mille; dont un tiers eſt de „ Malais, ou de Mores: l'autre tiers eſt de „ Chinois, ou de Meſtifs, ceſt-à-dire, mê- „ lez avec d'autres nations; & l'autre tiers „ eſt de Siamois, dont la plupart habitent „ le plat-païs, & le cultivent.

„ Ce Roïaume a plus de vaiſſeaux ſur mer, „ que n'en a Bantam, Johor, Pahan, ni au- „ cun autre de ſes voiſins. Les habitans, „ & entre-autres les Siamois & les Chinois, „ ſont bons mariniers, ſelon la marine de „ ces païs-là, les belles riviéres qui y ſont „ leur donnant ocaſion de s'éxercer en cet art. „ Ce n'eſt pas qu'ils ne ſoient tous naturelle- „ ment pareſſeux & fainéans, particuliére- „ ment les Malais, qui ne vivent que de la „ culture de la terre, & de la pêche; & qui „ font fort-mauvaiſe chére, la plûpart ne „ beuvant que de l'eau, & aïant une extrê- „ me averſion pour les boiſſons fortes.

„ D'un autre côté ils ont un grand pen- „ chant aux plaiſirs de la chair, & épouſent „ ordinairement deux ou trois femmes, ou „ davantage, aïant avec cela autant de con- „ cubines qu'ils en peuvent nourrir.

„ Leurs biens conſiſtent, pour la plupart, „ en domaines & en eſclaves, à qui, pour „ leur entretien, ils donnent par mois une

cer-

„certaine portion très-médiocre, de poiſ-
„ſon & de ris. Tous les arts & métiers ſont
„éxercez par les Chinois, & le commerce
„eſt auſſi entre leurs mains, & entre celles
„de leurs Meltilos, ou Facteurs, qui trafi-
„quent beaucoup ſur mer, & qui ſont tou-
„jours en route, navigeant vers tous les
„païs voiſins, comme Siam, Bordelon, Lu-
„gor, Camboie, Cauchinchine, Macaſſar,
„Grece ou Greſſick, Pahan, Jambi, Jahor
„ou Johor, Bantam, Bandarmalſin, Suc-
„kidana, & divers autres lieux, tant le
„long des côtes, que plus avant dans les
„terres.

„Ils y portent toutes ſortes de marchan-
„diſes de la Chine, qu'ils achètent à Pata-
„ne, entre-autres, des porcelaines, des
„poëles, des chauderons, toute ſorte de
„ferrure qu'on puiſſe imaginer, des vian-
„des ſèches & fumées, du poiſſon ſec &
„ſalé, diverſes ſortes de toiles, qu'ils tra-
„fiquent avec les Chinois, ou avec les Hol-
„landois, &c.

„Pour retour, ils aportent diverſes ſor-
„tes de bois, qui ſervent à la conſtruction
„de leurs maiſons; des rottangs, ou cor-
„dages de brou de cocos, avec quoi ils lient
„enſemble & afermiſſent les toits de leurs
„bâtimens; du ris, de petits poids verds, de
„l'huile de noix de cocos, diverſes ſortes
„de fruits & de peaux, comme de buſles,
„bœufs, vaches, boucs, cerfs, lapins,
„liévres &c. que les païſans ont ſoin de
„raſſembler dans la ſaiſon.

„Quelquefois auſſi ils vendent, à la charge
de

„de livrer en certain tems, le poivre qui „croît au Roïaume de Patane, & dans „quelques autres lieux voiſins, lequel eſt „fort-bon; mais il eſt un peu plus cher qu'à „Bantam.

„Ils vendent auſſi des Sarov-Boura, c'eſt-„à-dire, des nids d'hirondelles, que les „païſans vont chercher dans les creux des „rochers, le long des côtes de la mer. C'eſt „un fort bon mets, qui eſt eſtimé des Prin-„ces & des grands Seigneurs, juſques-là „qu'à la Chine on les vend trois ou qua-„tre réales de huit la livre. Cette ſorte de „marchandiſe eſt fort-recherchée. Jamais „les Chinois ne trouvent en avoir aſſez, „quoi-que quelquefois à un jour de marché, „ou de foire, il y en ait juſqu'à huit ou neuf „picols à vendre, ainſi-que l'a écrit le même „Sprinckel ci-deſſus allégué, qui dit l'a-„voir vu.

„Le catti Chinois des nids blancs, qui „ſont les meilleurs, ſe vend ſix, ſept, ou „huit compans; les gris ſe vendent trois, „quatre, ou cinq compans, ſelon leur qua-„lité, & qu'ils paroiſſent beaus & bons. „Chaque Compan fait neuf ſous, peu plus, „ou peu moins, ſelon le change. Le Com-„pan, ou Campan de Patane eſt de la même „valeur que le Mamide de Camboie.

„Le païs de Patane eſt très-fertile, & „abonde en diverſes ſortes de vivres & de den-„rées, entre-autres, en ris; en bœufs, mais „non-pas ſi-puiſſans que ceux qu'on voit en „Hollande; en chévres, oies, poules; en „paons dont on met les plumes de la queuë

„pour ornement autour des viandes qu'on „sert aux grands Seigneurs,

„Il y a différentes ſortes de chaſſe, com- „me des cerfs, des liévres, des lapins, de- „même qu'en Hollande, mais la chair en „eſt plus tendre, & le goût plus délicat. Il „y a pluſieurs eſpéces d'oiſeaux privés & „ſauvages, & plus de cent ſortes de fruits, „dont les principaux ſont des durions; des „mangoſtons; des ananas; des lanciats; „des ramboutans; des piſſans; des grena- „des; des limons; des oranges; & des li- „mons-gibol qui ſont une autre eſpéce d'o- „range, qu'on y porte auſſi de la Chine, & „en ſi-grande quantité, qu'on en a cinq ou „ſix cents pour un compan. Les mamplans, „les batians, & les centuls, ſont encore des „fruits eſtimez. On a parlé de quelques-uns „de ces fruits dans le I. Voiage des Hol- „landois aux Indes Orientales, & l'ocaſion „ſe pourra trouver ci-après de parler des „autres.

„Il y a encore quantité de pourceaux, „mais ils ſont tous ſauvages, & font beau- „coup de dommage au ris, ſi-bien que les „païſans ſont obligez de veiller la nuit pour „le garder. Quand ils ont tué quelqu'un de „ces animaux, ils font une foſſe & l'y en- „terrent, afin-que perſonne n'en mange, car „les Mores, ou Mahométans, tels que ſont „les Patanois & les Malais, ne mangent „point de chair de pourceau, ni de ſan- „glier, & ils ne peuvent même ſoufrir que „les autres nations en mangent. Ainſi les „étrangers n'oſeroient en tuer, ſi ce n'eſt en cachet-

„cachette, car ſi les habitans le ſavoient, „ils ne voudroient plus entrer dans leurs lo- „ges, ni dans leurs comptoirs.

„Dans le tems que Sprinckel réſidoit à „Patane, les Portugais y envoiérent deux „fois leurs Meltilos, ou Commis, qui ache- „térent quinze ou 1600. bêtes à cornes, „tant bœufs que vaches, qu'ils emmenérent „par terre à Malacca. La Reine de Patane „prit un compan de doüane par chaque bê- „te. Pour les Hollandois, ils ne paient „point de tribut des bêtes qu'ils achètent, „ni de certaines autres marchandiſes : ils „les chargent franches, & les tranſportent „où ils veulent.

„La Reine de Patane paie tous les ans à „l'Empereur de Siam, pour marque qu'el- „le relève de lui, une fleur d'or, & quelques „rares habits de velours, ou d'écarlate. Elle „afectionnoit fort les Hollandois, & elle „leur a prêté diverſes fois de groſſes ſommes „d'argent, ſans en prendre d'interêt, comme „elle auroit fait des autres Marchands. „On ſait toutes ces choſes de Sprinckel, à „qui on les a oui dire, ou qui les a écrites, „comme les aiant lui-même vuës, & y aiant „quelquefois eu part.

„Gottard Artus de Dantſig, dit qu'au tems „de ce voiage des Hollandois, la Reine „avoit environ 50. ans, & qu'elle avoit dé- „ja gouverné le Roiaume 15. ans, depuis la „mort de ſon mari. Elle paſſoit preſque „tout ſon tems dans ſon palais, avec ſes „Dames d'honneur, dont elle avoit un grand „nombre, & qui ne pouvoient ſe marier;

,, mais elles faisoient volontiers l'amour, & ,, contentoient leur passion, quand l'ocasion ,, s'en présentoit.

,, Lors-qu'elle sortoit, ce qui arrivoit ra- ,, rement, & presque jamais que quand elle ,, vouloit s'aller divertir, sa suite étoit or- ,, dinairement de près de 4000. Gentishom- ,, mes, avec un grand nombre d'éléfants, ,, qui portoient les armes du feu Roi, & les ,, vêtemens, meubles, & autres choses dont ,, elle devoit se servir. Lors-qu'elle étoit ,, arivée au lieu où elle vouloit aller, elle ,, régaloit d'une profusion de mets toute cette ,, grande compagnie; & le tems de son voia- ,, ge étant fini elle s'en retournoit dans le ,, même ordre qu'elle étoit venuë, assise sur ,, son éléfant, comme elle l'avoit été en ,, allant, & très-magnifiquement parée.

,, Lors-que les Hollandois allérent pren- ,, dre congé d'elle, & qu'ils lui recomman- ,, dérent ceux qu'ils laissoient dans son Roï- ,, aume, elle leur promit de les protéger en ,, toutes ocasions, pourvu qu'ils se compor- ,, tassent bien, & qu'ils ne s'enivrassent ,, point. Elle leur fit des excuses de ce qu'el- ,, le ne les avoit pas régalez assez souvent, ,, disant que cela n'étoit pas convenable à ,, une femme; & les priant que rien ne les ,, empêchât de revenir à Patane, toutes les ,, fois qu'ils viendroient aux Indes.

,, Outre cela elle fit présent d'un poignard ,, doré à l'Amiral, & lui dît que c'étoit ,, pour l'obliger à se souvenir d'elle. Elle ,, lui recommanda aussi que s'il voioit quel- ,, que vaisseau de Patane en danger, il vou-

,, lût

,, lût le ſecourir autant qu'il lui feroit poſſi-
,, ble. Enfin elle le régala de confitures,
,, & enſuite il prit congé, & ſe rendit à
,, bord.

,, Le même Artus dit encore que la ville
,, de Patane eſt ſituée le long du rivage de la
,, mer, qu'elle a près de demie lieuë de lon-
,, gueur, mais que le port en eſt à demie li-
,, euë. Les maiſons ſont faites de bois & de
,, roſeaux, bien-percées, & bien-bâties. Le
,, palais Roial, & les apartemens du grand
,, Maître, ſont environnez d'une forte pa-
,, liſſade, qui les ſépare du reſte de la ville.
,, La Moſquée eſt bâtie de briques.

,, Pour ce qui regarde les habitans, ſelon
,, le raport du même Artus, ils ont le teint
,, cendré. Ils ſont bien proportionnez en
,, leur taille, orgueilleux & fiers, ce que
,, leur démarche & leur train font aſſez con-
,, noître, ſur-tout parmi les gens riches,
,, qui ne ſortent jamais qu'ils ne ſoient ſui-
,, vis d'une troupe de domeſtiques. Néam-
,, moins ils ſont familiers & civils dans
,, leurs diſcours, auſſi-bien avec les étran-
,, gers qu'avec leurs compatriotes. Leurs
,, vêtemens ne ſont pas magnifiques.

,, Les maris ſont extrémement jaloux de
,, leurs femmes. Ils ne permettent pas à
,, leurs meilleurs amis de les voir, ni leurs
,, filles non-plus.

,, Il y a tant de Chinois à Patane, qu'ils
,, ſurpaſſent en nombre les naturels du païs.
,, La Reine les eſtime beaucoup. On y
,, parle quatre langues, Patanois, Siamois,
,, Malais & Chinois, de-même qu'en la plu-

„ part des autres païs des Indes. Les Malais „ lisent à la maniére des Juifs, de la main „ droite à la gauche. Les Siamois écrivent „ comme on fait en Europe, & leurs ca- „ ractéres sont à-peu-près comme la lettre „ Romaine.

„ L'adultére est puni de mort à Patane „ & dans les autres païs voisins, principa- „ lement parmi les Nobles & les Oficiers „ de la Couronne. Le pére du criminel, „ ou si le pére est mort, le plus proche de „ ses parens, est obligé de faire l'éxécution ; „ mais le coupable choisit le genre de supli- „ ce dont il veut mourir.

„ Quoi-que ce vice soit si-sévérement pu- „ ni, il n'y en a pourtant point qui soit plus „ commun en ces lieux-là ; ce qui entretient „ la luxure & l'impudicité des femmes, qui „ ne songent jour & nuit qu'à se plonger „ dans de sales voluptés, & qui pressent si- „ fort les hommes, qu'ils sont contrains de „ se faire certaines garnitures, afin de se ga- „ rantir de leur brutalité. Pour le com- „ merce entre deux personnes non-mariées, „ il n'est pas regardé comme un péché.

„ Une fois la Reine aïant envie d'aller se „ divertir sur l'eau, on lui prépara une su- „ perbe galére, & elle y fut suivie d'une „ grosse cour, & de quantité de petites bar- „ ques à rames. Les Hollandois demandé- „ rent à être de la fête, & la nuit ils fu- „ rent fort-bien régalez dans la galére de „ la Reine, qui leur acorda le lendemain de „ retourner à Patane, pour y faire leurs „ afaires, parce-qu'elle eut envie de demeu-

„ rer

„ rer encore quelque tems ſur l'eau.

„ L'air de ce païs-là eſt ſain, quoi-qu'on „ ne ſoit pas loin de la Ligne équinoxiale, „ & qu'il y faſſe extrémement chaud. L'Eté „ y commence en Fèvrier, & dure neuf „ mois, c'eſt-à-dire juſqu'à la fin d'Octo- „ bre, pendant tout lequel tems c'eſt toujours „ un même vent qui regne. L'Hiver y eſt „ pendant les mois de Novembre, Décem- „ bre & Janvier, & alors il y pleut ſans „ ceſſe, & le vent de Nord-eſt y ſoufle avec „ véhémence.

„ On y laboure la terre avec des bufles, „ ou avec des bœufs, & l'on y ſème du ris, „ qui produit en abondance. Il y meurit „ des fruits tous les mois de l'année; mais „ il y en a de bien meilleurs les uns que les „ autres. Les oies & les canards y ſont „ ſi-féconds, qu'ils pondent leurs œufs deux „ fois le jour.

„ Il y a une multitude incroïable de bêtes „ ſauvages & de chaſſe, entre-autres, des „ taureaux, des ſangliers, des cerfs, des „ liévres &c. des poules ſauvages, des hé- „ rons, des tourterelles, dont quelques-unes „ ont de ſi belles plumes, qu'on a de la pei- „ ne à les diſtinguer des perroquets.

„ Les plus dangereux animaux qui s'y „ trouvent, ſont les tigres & les guenons: „ ces derniéres gâtent extrémement les fruits. „ On y voit des troupes d'éléfans ſauvages „ courir dans les bois, ſans faire de mal à „ perſonne. Voici la maniére dont on les „ prend.

„ On mène dans le bois un grand éléfant

„ privé. Des-qu'un éléfant sauvage l'aper-
„ çoit, il se met en posture pour se battre
„ contre lui. Quand ils se sont aprochez
„ ils embarassent leurs trompes l'une dans
„ l'autre, pour se jetter l'un l'autre à terre.
„ Pendant-qu'ils se tiennent ainsi, les gens
„ qui sont là destinez pour cette sorte de
„ chasse, s'aprochent & lient ensemble les
„ deux jambes de derviére de l'éléfant sau-
„ vage, qui se sentant lié n'ose se remuer,
„ de-peur de tomber, & en cet état on le
„ domte par la faim. Ce sont là les cho-
„ ses qu'Artus a raportées touchant le Roïau-
„ me de Patane.

„ Mais pour l'instruction du Lecteur, &
„ pour lui donner plus de jour dans ce qui
„ regarde les Indes Orientales, il ne sera
„ pas mal-à-propos d'ajoûter ici une courte
„ description du Roïaume de Siam, tirée
„ des Écrits du même Artus, & d'y join-
„ dre encore ce qu'on en a oüi dire au mê-
„ me Victor Sprinckel ci-dessus allégué.

„ Au port de Martavan, dit Artus, com-
„ mence la côte du Roïaume de Siam, qui
„ a 500. lieuës d'étenduë jusqu'à la ville de
„ Tavaïa. Ce Roïaume a été autrefois si-
„ puissant, que le Roi vouloit être nommé
„ Empereur. Mais l'an 1568. le Roi de
„ Pegu, s'étant mis en campagne avec plu-
„ sieurs centaines de milliers d'hommes, as-
„ siégea la ville capitale qui porte aussi le
„ nom de Siam. Le siége dura deux ans,
„ & les assiégeans y perdirent plus de cinq
„ cents mille hommes. Enfin la ville fut
„ emportée par trahison.

„ Voici quelle fut la cause de cette guer-„ re. Le Roi de Siam avoit deux éléfans, „ blancs. Les Pegüans, qui tiennent ces „ sortes d'animaux pour sacrés, aïant seu que „ ces deux étoient à Siam, y envoiérent des „ Ambassadeurs, pour en ofrir tout le prix „ qu'on en désireroit. Le Roi de Siam ne „ voulut pas les vendre. Celui de Pegu ofen-„ sé de ce refus, vint, & non-seulement les „ enleva par force, mais il se rendit tout le „ païs tributaire, après avoir détruit une „ partie de la Noblesse, emmené les autres „ prisonniers, & emporté leurs trésors & „ leurs joïaux.

„ Le Roi de Siam aïant apris que sa ville „ capitale étoit prise, s'empoisonna lui-„ même.

„ Le terrein de ce Roïaume est en partie „ uni, & en partie montueux. Il est par-tout „ fertile en pâturages & en diverses autres „ choses; agréable, gras, & produit beau-„ coup de ris & d'autres denrées nécessaires „ pour la vie; entre-autres beaucoup de poi-„ vre qui est fort-bon. Les montagnes four-„ nissent de l'or, de l'argent, de l'étaim, „ & divers autres métaux. Il y a aussi beau-„ coup de chevaux & d'éléfans.

„ Les hommes y sont adonnez aux volup-„ tés, aux excès, & à la gourmandise. Ils „ sont superbement vêtus, & se vantent „ presque tous d'être Gentishommes. Ils „ n'éxercent aucuns métiers; ils les laissent „ à leurs esclaves. Ils se plaisent beaucoup „ à la Musique. On a des écoles publiques, „ où l'on enseigne les Loix du païs & la

„ Réligion, en langue vulgaire.

„ Ils rendent un culte réligieux à plusieurs „ sortes d'Idoles, & sur-tout aux quatre Elémens, & ils recommandent ordinairement „ qu'on les consigne, après leur mort, à celui „ des Elémens pour lequel ils ont eu le plus „ de dévotion. Ceux qui ont particuliérement „ adoré la Terre, se font enterrer. Ceux qui „ ont servi le Feu, ordonnent qu'ils seront „ brûlez. On jette dans l'Eau ceux qui en „ ont reconnu la divinité; & ceux qui ont „ adoré l'Air, sont pendus, pour être mangez par les oiseaux.

„ Les murailles de la capitale qui donne „ le nom au Roïaume, sont tombées en ruïne: on peut pourtant encore remarquer „ qu'elles ont été bien-fortes. Cette ville est „ grande, très-peuplée, & propre pour le „ commerce, étant située sur une large & „ profonde riviére.

„ Outre cette grande ville, il y en a plusieurs autres, comme Camboie, qui est „ située sur le rivage d'un beau fleuve, dont „ la source est dans la Chine, & qui après „ avoir reçu diverses autres riviéres, forme „ un lac qui a plus de 200. lieuës.

„ Les Siamois sont idolâtres, bons soldats & bons mariniers; mais ils vivent „ brutalement. Ils tiennent que les hommes „ & les bêtes sont d'une même nature, & „ d'une même condition. On brûle les femmes avec les corps morts de leurs maris; „ & lors-que le Roi est mort, non-seulement toutes ses femmes, mais plusieurs „ Seigneurs se jettent volontairement sur

le

„ le bucher, où ſon corps eſt brûlé.

„ Campoa eſt auſſi une ville maritime du „ même Roïaume, C'eſt de-là que vient le „ meilleur bois d'Aloës, que tous les peu- „ ples de l'Orient n'eſtiment pas moins que „ l'argent. On s'en ſert pour brûler les corps „ morts des Rois & des Princes.

„ Vers l'extrémité du Roïaume, à l'Orient „ eſt une autre ville nommée Sincapura, & „ une pointe de terre, ou un devant de montag- „ ne, qui du nom de la ville s'apelle le cap „ de Sincapura, d'où l'on tire beaucoup de „ chevaux & d'éléfans. Il y a auſſi dans les „ lieux déſerts quantité de lions, de tigres, „ de ſinges, de guenons, & d'autres bêtes.

„ C'eſt là ce qu'Artus en a raporté. Mais „ avant-que d'en venir aux récits que Sprinc- „ kel en a verbalement faits, il n'y aura „ pas de mal d'y ajoûter quelque choſe de „ Ferdinand Mendez Pinto, Portugais, qui „ à paſſé dans ce Roïaume, & en pluſieurs „ autres E'tats & païs des Indes Orientales, „ & qui a écrit le détail de ce qui lui eſt „ arrivé.

„ Il dit donc que la ville capitale de l'Em- „ pire de Sornau, qu'on apelle ordinaire- „ ment en ces quartiers-là Siam, ſe nomme „ Odiaa, & que de ſon tems, c'eſt-à-dire „ l'an 1540. peu avant & peu après, l'Em- „ pereur y tenoit ſa Cour.

„ Selon cet E'crivain l'Empire a 700. „ lieuës d'Eſpagne en longueur, & 160. lieuës „ de largeur, dans l'endroit où il eſt le plus „ large. La plupart des terres ſont baſſes, „ mais bien cultivées, & arroſées de diver-

„ ſes riviéres, produiſant du ris & d'autres „ vivres en abondance.

„ Les montagnes ſont couvertes d'arbres, „ dont l'on peut conſtruire des milliers de „ toutes ſortes de vaiſſeaux. Il y a des mi- „ nes d'or, d'argent, d'acier, de plomb & „ d'étaim, du ſoufre & du ſalpêtre. On „ trouve dans le païs beaucoup de ſoies, du „ Palo d'Aquila, ou bois d'Aigle, dont on „ ſe ſert aux Indes pour embaumer les corps „ morts; du benjoin, de la laque, de l'a- „ nil ou bleu, du coton, des rubis, des ſa- „ phirs &c. du miel, de la cire, & du ſucre.

„ Il croît vers les côtes de la mer beau- „ coup de bois de breſil, & une ſorte de bois „ noir, dont on charge tous les ans pluſieurs „ centaines de jonques, qui le portent à la „ Chine, à Anian, & à Camboie.

„ Les revenus du Roi étoient alors de „ plus de 12. millions de ducats, c'eſt-à- „ dire, 360. tonnes d'or, outre les penſions „ que les Seigneurs ſont obligez de lui don- „ ner, & les ſervices qu'ils lui doivent ren- „ dre; ce qui monte encore à des ſommes „ conſidérables:

„ Il y a dans l'étenduë de ſon Empire „ plus de 620. places habitées, qu'on nom- „ me Produm, qui ſont à-peu-près comme „ nos villes & nos grands bourgs, car on ne „ compte point les hameaux & petits villa- „ ges. La plupart de ces places ſont ouver- „ tes & ſans défenſe, étant ſeulement envi- „ ronnées de paliſſades. Les habitans ſont „ naturellement mous & lâches.

„ Il n'y a que la ville Capitale d'Odiaa, „ qui

„ qui ſoit environnée de murailles. On tient „ qu'il y a 400000. familles, dont le quart „ eſt de nations étrangéres, de divers endroits „ du monde. Car comme ce Roïaume eſt „ très-grand, & admirablement-bien ſitué „ pour le commerce dans toutes les Indes, „ iſles & continent, il ne ſe paſſe pas une „ année qu'il n'y aille ou qu'il n'en parte „ plus de mille jonques, outre les petits bâ- „ timens, dont les riviéres & les ports ſont „ toujours couverts.

„ Les titres que le Roi prend ſont ceux de „ Prechau Saleu, ce qui ſignifie, à-peu-près, „ Sacré Membre de Dieu. Il ne ſe laiſſe voir „ que deux fois l'année, & cela ſe fait avec „ beaucoup de majeſté. Néammoins il re- „ connoît pour ſupérieur l'Empereur de la „ Chine, à qui il rend hommage & paie „ tribut, pour avoir la liberté d'envoier ſes „ jonques trafiquer à Combai.

„ Outre toutes les marchandiſes & les den- „ rées dont on a fait mention ci-deſſus, ce „ païs fournit encore quantité de poivre, de „ la canelle, du camfre, de la canna-fiſtula, „ des tamarins, du cardamomo &c. de-ſorte „ qu'on peut dire que c'eſt un des meilleurs „ & des plus riches païs du monde. C'eſt „ ce qu'en a écrit Fernand Mendez Pinto.

„ Jean Hugues de Linſchot dit que la „ ville de Martavan, où commence le Roï- „ aume de Siam, ainſi qu'il a été raporté „ ci-deſſus, eſt ſur la frontiére de Pegu: „ que le Roïaume s'étend depuis cette ville „ juſques au cap nommé Sincapura, d'où il „ s'étend en-dedans juſques à la ville de Si-

„am ; si-bien que ce cap fait comme un „bras, qui dans l'endroit le plus large, „d'une côte à l'autre, a 50. lieuës de large, „& en quelques endroits seulement 10. „lieuës, comme près de la ville de Tanas-„sarin.

„Cette ville est fort fréquentée par les „Portugais, qui y font un grand négoce. „Elle est l'étape des marchandises qui vien-„nent de Pegu & de Siam, pour être trans-„portées à Malacca. On y trouve quantité „d'eau-de-vie des Indes, qui est nommée „Nype par les Indiens, & est faite de noix „de cocos. Il s'en fait aussi en divers au-„tres endroits des mêmes Indes, & parti-„culiérement à Goa. Mais on tient que celle „de Tanassarin est la meilleure.

„Les Indiennes en boivent prodigieuse-„ment, quand elles le peuvent faire en ca-„chette, mais devant les hommes elles en „ont honte.

„Tanassarin est un Roïaume qui présente-„ment ne relève d'aucun autre. Autrefois „il a été tributaire de l'Empereur de Siam, „de qui les forces & les richesses ont beau-„coup diminué depuis les guerres qu'il a „euës contre le Pegu, à qui maintenant il „paie lui-même tribut.

„Venons enfin aux récits qu'on a ouï fai-„re à Sprinckel, dont voici le précis,

„Le Roi de Siam, ou de Chiam, selon „que les habitans du lieu l'écrivent, termes „qui ne différent pas beaucoup de pronon-„ciation, a pour tributaires Camboie, Ja-„goma, & toute la contrée de Patane, c'est-

„à-dire

„ à-dire le côté oriental du bras de terre au
„ côté occidental duquel eſt ſituée la ville
„ de Malacca, juſqu'à Pahan, dont les Rois
„ particuliers lui font hommage, & lui paient
„ des tributs annuels. Ils envoient auſſi quel-
„ ques-uns de leurs enfans à ſa Cour, pour y
„ être élevez, afin qu'ils lui ſoient plus ſou-
„ mis, & que l'alliance entre lui & eux en
„ ſoit plus étroite.

„ Dans le tems que Sprinckel étoit à Pa-
„ tane, le Roi de Siam, qui ſe nommoit
„ Ragihapi, donna en mariage une de ſes
„ concubines au fils du Roi de Bordelon,
„ qui étoit auſſi ſon vaſſal. Il la fit conduire
„ à Bordelon, par 14000. hommes & 900.
„ éléfans, dont quelques-uns, avec un grand
„ nombre d'eſclaves, lui furent donnez en
„ dot. Sprinckel fut invité à cette fête,
„ pour paroître à l'entrée de la Reine à Bor-
„ delon, & en augmenter la pompe.

„ On avoit apris que ce Roi Ragihapi,
„ ou peut-être Raya Hapi, s'étoit rendu
„ maître de preſque tout le Pegu; qu'il avoit
„ mené ſon armée devant Aratan, & qu'il y
„ avoit longtems qu'il la tenoit aſſiégée. Il
„ avoit juré de ne retourner jamais à Judea,
„ grande ville, murée, & bien bâtie, capita-
„ le de tout ſon Empire, qui étoit peut-être
„ la même qu'Odiaa dont Pinto parle, qu'il
„ n'eût pris Aracan. Mais comme il trouva
„ trop de réſiſtance, & qu'il ne put venir à
„ bout de ſon deſſein, il fit bâtir un palais
„ proche de ſon camp, & y demeura juſqu'à
„ ſa mort.

„ Ce Prince étoit un homme cruel, & un
„ vrai

„ vrai tiran. Une fois qu'il étoit malade, „ aïant entendu qu'on rioit dans une autre „ chambre, il demanda qui c'étoit qui avoit „ osé rire? Quand on le lui eut dit, il fit en- „ lever ceux qui avoient ri, & les fit couper „ par morceaux, parce-qu'il s'imagina qu'ils „ avoient de la joie du mal qu'il soufroit, „ & qu'ils le regardoient comme déja proche „ de sa mort. Deux des personnes qui furent „ ainsi supliciées, étoient ses principales „ concubines.

„ Puis-qu'on a commencé à parler de cou- „ per par morceaux, il faut ajoûter que les „ personnes condamnées à mort sont éxécu- „ tées en cette maniére. Le patient se tient „ sur ses jambes, & se courbe jusques à met- „ tre les mains sur ses genoux, Le bourreau „ vient pas-derriére, & lui donnant un coup „ entre les deux hanches, le fend en deux „ par le milieu.

„ Celui d'entre les Ministres de Ragihapi „ qui étoit le plus avant dans sa faveur, se nom- „ moit Ochi Chronowi. Ochi est un titre „ d'honneur, comme qui diroit, Comte, „ ou Marquis. Ce Chronowi favorisoit les „ Hollandois, & les mettoit dans les bon- „ nes graces du Roi: car on en avoit envoié „ quelques-uns du comptoir de Patane, pour „ trafiquer à Judea.

„ Ragihapi les pria de faire en-sorte qu'on „ lui envoiât de Hollande 300. piéces de ca- „ non, avec des tambours & des trompet- „ tes, & d'autres équipages de guerre à- „ proportion, & même des Oficiers, pour „ aprendre la guerre aux siens. L. H. P.

„ les

„les Seigneurs E'tats Généraux jugérent à-„propos de ne lui envoier que trois piéces de „canon, qui étant arivées à Patane, dans le „tems des troubles de Siam, après la mort „de ce Roi, furent laiſſées dans la maiſon „de Sprinckel.

„Pendant-que Ragihapi vivoit encore „Ochi Chronowi avoit fait venir ſecréte-„ment dans le païs quatre ou 500. Japonois „vêtus en marchands, pour le tuer, & „s'emparer du Roïaume, Mais cette conſ-„piration n'eut point d'éfet durant la „vie de ce Prince. Ce ne fut qu'après ſa „mort que Chronowi ſe fit couronner Roi, „quoi-que Ragihapi eût laiſſé des enfans „mâles.

„Il ſe croioit déja maître abſolu, & que „rien ne pourroit lui réſiſter: mais la plus „grande partie de la ville ſe déclara pour „le fils aîné de Ragihapi, qui fut enfin „proclamé Roi en la place de ſon pére. „Les Hollandois prirent auſſi le parti de „l'héritier de la Couronne, & portérent „les armes. pour lui contre Chronowi, „quoi-que celui-ci les eût protégez.

„Ce nouveau Roi fut bien-tôt après aſſaſ-„ſiné, & la couronne fut déférée à ſon „cadet. Cependant quand Sprinckel partit „de Patane, les troubles de Siam n'étoient „pas encore apaiſez.

„Il ſemble qu'on peut bien maintenant par-„ler de Malacca, qui eſt une ville renom-„mée, ſituée au côté occidental de ce bras „de terre, dont on a fait mention ci-deſſus.

„On tient que la ville de Malacca a bien

„une

„une lieuë d'Eſpagne de long. Au milieu „de la ville paſſe une belle riviére, qui a „ſa ſource bien avant dans l'Aſie, ſur la-„quelle il y a un pont, qui joint les deux „parties de la ville & en fait la communi-„cation. On dit que l'endroit où elle eſt „préſentement ſituée, étoit, il y a cent ans, „ou un peu plus, une campagne inculte, où „il n'y avoit que ſept ou huit cabanes de „pêcheurs.

„Avec le tems d'autres pêcheurs de Pegu, „de Siam, & de Bengale, s'y étant auſſi „habituez, y bâtirent une nouvelle ville où „ils établirent de nouvelles loix, & en quel-„que ſorte une nouvelle langue, afin de „n'avoir rien de commun avec leurs voiſins.

„Ils nommérent leur ville Malacca, & „en peu de tems elle s'accrut tellement, „par le grand concours d'étrangers qui y „vinrent de toutes parts, qu'elle devint „enfin la capitale d'un nouveau Roïaume, „qui releva d'abord du Roi de Siam. Mais „dans la ſuite un nommé Mamudes, origi-„naire d'Arabie, s'en empara.

„On eſtime que la longueur de ce bras „de terre, le long de la côte, eſt d'environ „270. lieuës. Le terrein eſt humide & „bourbeux. Le païs fournit des blés, de la „viande, divers animaux, & d'excellens „fruits, mais non-pas en abondance. Le „port de Malacca eſt bon & fort-fréquen-„té. L'air n'y eſt pas tempéré, ni ſain, „non-plus pour les originaires du païs que „pour les étrangers, ce qui fait que la plus „grande partie des terres qui environnent

„la

,, la ville, eſt peu fertile. Auſſi tire-t-on ,, de dehors la plupart des denrées dont on ,, a beſoin.

,, Les Malais ont le teint de couleur de ,, cendre. Ils portent les cheveux longs ; ils ,, ſont fort-adonnez aux plaiſirs charnels, & ,, ſe regardent comme les gens du monde les ,, mieux ſenſez. Auſſi peut-on dire qu'ils ,, ſont fort-intelligens. Ils aiment beaucoup ,, la poëſie, & compoſent quantité de chan- ,, ſons d'amourettes & de comédies ; tant ,, par leur inclination naturelle, que par l'eſ- ,, pérance qu'ils ont de s'aquerir une immor- ,, telle réputation.

,, Leur langue eſt compoſée des meilleurs ,, termes & des plus énergiques de toutes les ,, langues des païs des Indes qui les environ- ,, nent, & on la regarde comme la plus belle & ,, la plus agréable de toutes les langues d'O- ,, rient ; de-ſorte que ceux qui ne la ſavent ,, pas, ne ſont propres qu'à demeurer dans ,, leur païs, & ſont regardez comme ceux ,, des Païs-bas qui ne ſavent pas le Fran- ,, çois.

,, Ce n'eſt pas ici le lieu de raporter com- ,, ment les Portugais ſe ſont rendus maîtres ,, de cette ville. On dira ſeulement qu'il ,, la poſſédent dès le tems du Roi Emanuel, ,, quoi-qu'il n'y eût pas plus de cent famil- ,, les Portugaiſes, qui y euſſent leur domici- ,, le fixe, à-cauſe que l'air y eſt ſi-peſant ,, & ſi mal-ſain.

,, Dès le commencement ils y bâtirent une ,, bonne forterеſſe. C'eſt le meilleur poſte ,, & le plus profitable de tous pour les Ca-

,,pitaines, après ceux de Mossambique & ,,d'Ormus, car dans toutes les Indes Orien- ,,tales les Gouverneurs des places particu- ,,liéres ne portent que le nom de Capitai- ,,nes. La raison pourquoi les Capitaines ,,de Malacca ont tant d'avantages, est que ,,cette ville sert d'étape pour toutes les ,,marchandises des Indes, de la Chine, des ,,Moluques, & des autres isles, dont les ,,Portugais tirent divers profits & droits, ,,& qui, fournissant de l'emploi aux gens du ,,païs, y entretiennent le gain & l'abon- ,,dance.

,,Outre cela la ville est presque toujours ,,pleine d'étrangers, tant Portugais qu'au- ,,tres, qui y font souvent un long séjour, & ,,dont les vaisseaux sont destinez pour Pata- ,,ne, Siam, Pegu, les Moluques, la Chi- ,,ne, & pour d'autres endroits, ou en vien- ,,nent, afin de prendre des rafraîchissemens ,,à Malacca, ou d'y atendre la mouson, ,,c'est-à-dire, les vents réglez & alisez, ,,qui souflent sans faute en certains tems, & ,,dont il faut nécessairement qu'ils se ser- ,,vent, pour faire route vers le lieu de leur ,,destination.

,,Il y vient aussi tous les ans un navire de ,,Portugal, qui part toujours un mois avant ,,les autres vaisseaux, qui vont aux Indes, ,,sans relâcher nulle part sur la route, si ce ,,n'est à Mossambique en cas de nécessité. ,,On le charge & on le renvoie toujours ,,une fois plus richement chargé de toutes ,,sortes de marchandises & d'épiceries, ,,qu'aucun autre vaisseaux Portugais qui re-

,,vienne

„vienne des Indes. Enfin il ſe fait à Ma-„lacca, un auſſi grand commerce qu'en au-„cun autre endroit des Indes Orientales.

Mais il eſt tems de finir une ſi-longue digreſſion, & de reprendre la ſuite de notre Journal.

Le matin du 23. d'Août 1602. les deux vaiſſeaux levérent l'ancre, & partirent de Patane par un beau frais, prenant leur cours le long de la côte, qui court Sud-ſud-eſt & Nord-nord-ouëſt. A deux lieuës de la ville ils remoüillérent, pour atendre les deux vaiſſeaux de Zélande, qui devoient revenir de conſerve avec eux.

Le 24. ils prirent le large tous emſemble, par un vent frais d'Ouëſt; & après avoir navigé, ou dérivé par le calme, juſques au 14. de Septembre, ſans beaucoup gagner, l'épuipage du yacht joignit une barque de pêcheur, qui leur montra la ville de Pahan. Ils la trouvérent ſituée par les 3. degrès 6. minutes de latitude Nord, quoi-que dans les cartes elle ſoit marquée par les 4. degrès.

Le même jour ils eurent la vuë de l'iſle Pulo Timaon, dont le terrein eſt fort haut, & abondant en diverſes ſortes de fruits. On y trouve auſſi beaucoup de poiſſon, au-moins ſelon ce qu'on en a oüi dire aux Malais.

Le 27. ils moüillérent l'ancre ſur la côte de Java, pour y faire du bois autant qu'ils en pourroient avoir beſoin pour le retour. Depuis ce tems-là juſqu'au 2. de Décembre ils navigérent pour paſſer dans le détroit de la Sonde, d'où ils débouquérent le 3. après beaucoup

de

de peines & de fatigues.

Le 23. de Janvier 1603. ils crurent, ſelon l'eſtime, être Sud & Nord avec la pointe occidentale de l'iſle de Madagaſcar, par la hauteur des 33. degrès. Le 12. de Fèvrier ils trouvérent l'eau changée, & de couleur de vert-noir. Ils virent auſſi des oiſeaux qui étoient tachetez de blanc, que les Portugais nomment Mangas de Veludo, c'eſt-à-dire, Mouëttes de velours, & quand on en voit ils croient que c'eſt une marque qu'on eſt proche de terre.

Le matin du 13. du même mois de Fèvrier, ils virent deux voiles, qu'ils jugérent être les deux vaiſſeaux de Zélande qui s'étoient ſéparez d'eux à Bantam : mais quand ils les eurent hauſſez ils reconnurent que c'étoit un François & un Anglois. Le même jour ils trouvérent fond ſur cent braſſes. Ils prirent auſſi hauteur, & trouvérent qu'ils étoient proche du cap des Aiguilles, lequel ils reconnurent dès le ſoir même.

Dans ce même tems ils raiſonnérent aux deux vaiſſeaux qu'ils avoient découverts, qui venoient tous-deux d'Achin. L'Anglois étoit chargé de poivre ; mais le François n'en avoit que quinze laſtes. Ils avoient deſſein d'aller ſe rafraîchir à Sainte Héléne, auſſi-bien que les Hollandois, l'équipage de l'*Amſterdam* étant alors en un ſi-pitoiable état, que de 112. hommes il n'y en avoit que 20. tout-au-plus, qui fuſſent en ſanté.

Le 2. de Mars, ſur le midi, on eut la vuë de cette iſle où l'on avoit tant d'impatience de relâcher. Le 3. on mouilla l'ancre à la rade, & les Hollandois connurent qu'il y avoit paſſé

des

des vaiſſeaux de leur compagnie, ſavoir le Vice-amiral, le *Delft*, & d'autres. Les deux navires de Zélande, dont il a été pluſieurs fois parlé, en étoient auſſi partis onze jours auparavant.

Le 4. trois hommes allérent dans l'iſle, pour tâcher de prendre des chévres, ou des pourceaux; mais ils s'en retournérent ſans avoir rien pris. Le 24. les vaiſſeaux remirent à la voile en compagnie du vaiſſeau Anglois, & prirent leur cours au Nord-ouëſt & au Nord-ouëſt-quart-à-l'Ouëſt, par un vent fait & frais de Sud-eſt.

Le 31. ils découvrirent l'iſle de l'Aſcenſion, qui paroît un peu plus grande que celle de Sainte Héléne, mais pas ſi-haute. Elle a au côté occidental un pointe baſſe en talus, & un beau rivage de ſable. Ils virent alors quantité d'oiſeaux qui étoient comme des mouëttes, qui voloient ſur les vaiſſeaux, & ſe laiſſoient prendre avec la main.

Le 10. d'Avril 1603. ils repaſſérent, ſelon l'eſtime, ſous la Ligne équinoxiale pour la quatriême fois. Le 27. de Mai les équipages, ſentant revenir leur ancienne maladie, recommencérent à ſe plaindre. Il y en avoit déja 12. ou 13. fort-mal ſur l'*Amſterdam*, & le reſte n'étoit pas trop bien, de ſorte-que c'étoit une pitié de les voir, & d'entendre leurs gémiſſemens.

Le 29. on perça, dans le même vaiſſeau, la derniére barrique de vin, & comme on ne pouvoit pas prévoir combien le voiage dureroit encore, on en diminua les rations de la moitié, au-lieu que dans l'état où étoit l'équi-

l'équipage, il auroit fallu les augmenter, s'il eût été possible. Ainsi chaque homme n'en eut plus qu'un demi-setier par jour, avec une pinte d'eau, qui étoit si-froide, qu'on se faisoit beaucoup de peine d'en boire; même quand la soif pressoit.

Le 3. de Juin, les maladies s'étant tellement renforcées qu'à-peine restoit-il assez de gens debout pour gouverner & manœuvrer, il fut ordonné que les Commis, l'Ecrivain du présent Journal, & l'Amiral même, iroient au gouvernail, & feroient le quart. C'étoit encore pis dans le yacht. Tout l'équipage étoit dans une si-grande foiblesse, que le 4. ceux de l'*Amsterdam* furent obligez de mettre leur canot à la mer, pour aller querir & amener à leur bord le premier Commis & le Pilote, qui étoient si-malades, qu'ils n'avoient pas la force de remuer leur propre canot de sa place.

Ceux qui étoient dans le canot de l'*Amsterdam*, s'étant rendus à bord du yacht, n'y virent que des objets de douleur & de compassion. On y avoit perdu douze hommes depuis qu'on avoit quitté Sainte Héléne, & presque tout l'équipage étoit couché. Il ne restoit plus que 12. hommes sur les piés, en comptant le Commis, le Pilote, & les mousses.

Le 9. l'équipage du yacht mit la girouëtte, pour signal de péril, parce-qu'ils étoient tous si foibles qu'il n'y avoit plus moien de gouverner. L'*Amsterdam* leur envoia quatre hommes, quoi-qu'il en eût lui-même assez de besoin, parce-qu'il lui en mouroit aussi

tous

tous les jours. Le 11. entre-autres, mourut Wernaert van der Does, fils d'un Gentilhomme Seigneur de Noortwijk.

Après avoir ainsi erré longtems sur la mer, dans une misére extrême, & souvent contrariez par les vents, enfin ils allérent relâcher à Portland en Angleterre, où ils se rafraîchirent pendant quelques jours.

Le 15. de Juillet 1604. ils moüillérent l'ancre devant Rammekens en Zélande, se trouvant heureux d'être délivrez des peines insuportables où ils avoient été si longtems exposez.

POUR Ce qui regarde les trois autres vaisseaux, le *Dordrecht*, le *Haerlem*, & le *Leide*, qui étoient partis de Hollande le 28. de Juin 1600. avec les trois ci-dessus mentionez, sous le commandement de l'Amiral Jaques van Neck, voici quel fut le succès de leur voiage.

On a vu ci-devant que l'Amiral fit tenir un Conseil général, le 10. d'Octobre 1600. où il fut résolu de séparer la flote, & que les vaisseaux *Amsterdam*, *Delft*, & *Gouda* se mettroient de l'avant, afin de terrir les premiers, au profit de la nouvelle Compagnie, & de faire le premier marché des épiceries, comme devant être le plus avantageux. Ainsi la séparation se fit, & le Vice-amiral avec les deux autres vaisseaux le *Haerlem* & le *Leide*, continua sa route en particulier, sans qu'il lui arrivât rien de remarquable jusques au 12. de Juin 1601. qu'ils moüillérent tous trois à la rade de Sumatra.

Dès le soir même ils envoiérent une chaloupe

loupe à terre, & le lendemain elle y retourna encore, & y laiſſa trois hommes, parce-qu'on croioit avoir reconnu de bonnes diſpoſitions dans les habitans. Mais il leur en prit mal, car les Sauvages ne voulurent plus permettre aux autres de deſcendre dans l'iſle.

Le 14. ils firent tous leurs éforts pour avoir leurs trois compagnons, & envoiérent un de leurs gens à la nage, afin de voir s'il pourroit parler à quelqu'un: mais comme il ne rencontra perſonne, ils furent obligez de remettre à la voile le 15. & le 31. aiant pris terre à Java, ils détachérent le 4. d'Août la chaloupe du Vice-amiral armée, pour aller à Bantam, prendre connoiſſance de l'état des choſes.

Le 5. ils remirent à la voile pour gagner Bantam; mais n'aïant pu s'y rendre, ils virent venir à bord, ce même jour, la chaloupe du navire *la Hollande*, qui étoit moüillé à la rade de Bantam, avec le yacht *le Pigeonneau*.

Le 9. ils ſe rendirent devant Bantam, & y demeurérent moüillez onze jours; & le 20. ils partirent pour aller à la Chine. Le 21. il virent une multitude d'iſles ſur leur route. Le 26. ils eurent la vuë de Lucifare. Trois heures après il furent ſur la côte de Sumatra, & le ſoir ſur celle de l'iſle de Manka.

Le 28. ils dépaſſérent un banc, où aïant jetté la ſonde, on trouva 10. à 13. braſſes d'eau. Le 29. ils vinrent ſur la côte de l'iſle de Banka, & eurent la vuë des deux petites iſles qui giſent auprès. Enſuite aïant toujours

jours navigé jusques au 6. de Septembre, ils se trouvérent sur la côte de l'isle Pulo Candor. Le 10. ils eurent la vuë de Camboie, & y allérent moüiller dès le même soir.

Le 15. le Conseil s'étant assemblé, on fit nager une chaloupe vers le rivage, où l'on ne vit point d'hommes; mais on vit des busles qui paissoient. Le 16. on descendit encore à terre, où l'on vit quatre hommes, à qui l'on ne put parler.

Le 17. on vit trois jonques ranger la côte. L'Interprète Chinois dît que c'étoient des Corsaires, qui cabotoient afin de surprendre des pêcheurs, & les aller vendre pour esclaves.

Le 26. aïant remis à la voile, on fit peu de chemin. Le soir du même jour on doubla un cap, où l'on trouva de l'eau douce, & le lendemain on alla vers ce cap dans une chaloupe. Les habitans s'en étoient fuïs; mais aïant aperçu l'Interprète qui écrivoit sur le sable, ils revinrent, & firent des caresses à ceux qui étoient à terre. Il y en eut même un qui voulut bien passer à bord, & y demeurer la nuit.

Le 29. on vit venir quelques autres gens, qui aïant aporté une lettre du Seigneur du païs pour l'Amiral, s'en retournérent le soir à terre, emmenant avec eux deux Interprètes, & un nommé Jérôme, qui furent bien reçus.

Le 1. d'Octobre, Jérôme & ses compagnons revinrent à bord, & dirent que le Commandant du païs avoit dessein de venir visiter les vaisseaux. On alla au-devant de

lui, & on le régala le mieux qu'il fut possible. Il s'en retourna le soir dans sa galére, encore avec Jérôme & les deux Interprètes, qui tous-trois revinrent à bord le lendemain, & amenérent un homme qui devoit mourir, & dont ils avoient obtenu la grace. Son crime étoit d'avoir cassé un verre à biére.

Le 20. le Vice amiral, alors Amiral, descendit aussi à terre, & le 23. il amena le Pére du Roi à son vaisseau; mais il s'en retourna le soir avec ce Prince, & emporta tout ce qu'il put, meubles & autres choses, de quoi l'équipage fut fort-étonné.

Le 26. une chaloupe vint à bord avec une lettre de l'Amiral, pour demander un barril de poudre qu'on lui envoia. Il fut absent jusqu'au 15 de Novembre, qu'il revint avec tout ce qu'il avoit emporté. Les rations furent alors diminuées, & l'on ne donna plus à chaque homme que 2. livres & demie de biscuit, & un demi-setier d'huile par semaine.

Le 23. de Novembre, l'Amiral alla encore à terre avec un Chinois, qui avoit été 3. ou 4. jours à bord avec lui. Il revint le 23. de Décembre, & le 30. il fut visité par le Gouverneur, qui s'en alla, au soir, dans un village de pêcheurs, & revint encore à bord le lendemain.

Le soir il s'en retourna & emmena l'Amiral & le Commis du *Leide* avec lui.

Le 12. de Janvier 1602. les habitans du païs firent une conspiration contre les vaisseaux, qui n'eut point d'éfet; quoi-que les Hol-

Hollandois perdiſſent en cette ocaſion 23. hommes, ſavoir 12. du vaiſſeau *Haerlem*, & 11. du *Leide*, qui aïant été atirez à terre, par des promeſſes & des flateries, ſous prétexte de leur vouloir fournir des bufles, furent maſſacrez. Ils empoiſonnérent auſſi 12. hommes à bord du *Haerlem*, ſi-bien qu'ils s'y trouvérent plus forts que ce qui y reſtoit de l'équipage, une partie étant allée avec la chaloupe pour faire de l'eau.

Cependant l'Amiral & le Commis, qui étoient allez à terre, y furent retenus, d'où ce premier envoia le 13. une lettre à bord, par laquelle il prioit qu'un des Oficiers vint le trouver, & que pour ſeureté on envoieroit un otage en ſa place; mais on rejetta cette propoſition.

Le 15. Jérôme ſe rendit à bord, avec un Chinois, qui portoit une banniére de paix. On les retint auſſi par repréſailles, quoi-qu'ils vouluſſent perſuader aux Hollandois qu'à terre tout étoit en paix, & qu'il n'y avoit rien à craindre. Néammoins ceux-ci les laiſſérent retourner tous deux le lendemain, & leur permirent d'emporter quelques cordages goldronnez.

Le 18. ils revinrent encore avec une lettre de l'Amiral, qui portoit que ſi l'on vouloit donner de chaque vaiſſeau deux piéces de canon de fonte & tous leurs utenſiles, on le relâcheroit avec ſes compagnons. Il fut alors réſolu d'aller moüiller hors de la riviére, & d'atendre que cela fût fait pour envoier réponce. On baiſſa donc, & on alla premiérement s'établir ſur les amarres; puis

puis on renvoia la chaloupe, mais on retint trois des principaux de ceux qui étoient dedans.

Le 19. l'Interprète Girard Klomp se rendit à bord, & aporta une lettre de l'Amiral, qui les avertissoit que s'ils n'envoïoient dès le soir même le canon qui avoit été demandé, il ne falloit pas que personne entreprît plus de retourner à terre. Néanmoins on ne jugea pas à propos de hazarder ainsi ni le canon, ni la chaloupe, ni les gens.

On fit aussi dire aux Hollandois de la part du Gouverneur, qu'ils eussent à relâcher incessamment les gens qu'ils avoient retenus. Sur ces menaces ils firent nager la chaloupe assez près du rivage, les prisonniers étant dedans, & l'on cria aux habitans que le même traitement qu'ils feroient à l'Amiral & aux autres Hollandois, on le feroit aussi aux prisonniers qu'on avoit. Les habitans s'étant éforcez de retirer leurs gens, tant par promesses que par menaces, & par violence, les Hollandois les remenérent à bord, s'imaginant que c'étoient des gens de conséquence.

Avant-que de se retirer ils jettérent une lettre sur le rivage, qui fut renduë à l'Amiral. Le lendemain l'Interprète Loukay s'étant présenté au bord de l'eau, on alla le prendre. Il donna aux Oficiers Hollandois une lettre de l'Amiral, qui assuroit que lui & ses gens étoient bien traitez, & prioit qu'on relâchât les prisonniers, & qu'on envoiât le canon dont il s'agissoit.

On

On fit réponce que s'il venoit à bord deux pirogues vuides, on y embarqueroit le canon, & qu'on envoieroit la chaloupe les conduire dans la riviére jusqu'à certains bancs, d'où elle reviendroit à bord ; si-bien que les habitans n'auroient rien à craindre.

Le 22. on alla querir les deux pirogues, & l'on y chargea deux piéces de canon du vaisseau *Leide*, qui furent conduites au lieu où l'on avoit promis de les mener. Le soir du même jour, l'Amiral & les autres prisonniers Hollandois s'en retournérent à bord dans la chaloupe. Le 23. après avoir tenu conseil on s'éloigna un peu de ce parage.

Le 4. de Fèvrier, le Commandant d'une autre place vint visiter les vaisseaux. Il avoit averti les Hollandois de la trahison qui s'étoit brassée contre eux ; mais ils avoient méprisé ses avis. Le 1. & le 2. de Mars, l'auteur de la trahison vint à bord chaque matin, & s'en retourna chaque soir.

Le 14. Jerôme, un Commis, deux Interprètes, & le même traître, s'en allérent à Tatchim pour acheter du poivre. Le 16. une jonque Chinoise vint aux vaisseaux, & le lendemain elle remonta la riviére jusques devant la ville où se fait le commerce.

Ceux qui demeurent le long des bords de cette riviére, qui se nomme Sensie, ont coutume, quand ils veulent faire un voiage, de prendre les piés d'une poule, & d'aller trouver leurs Devins, pour savoir si leur voiage sera heureux, ou non: si on leur dit qu'il sera heureux, ils l'entreprennent hardiment: si on leur prédit le contraire, ils

demeurent chez eux, & ne poursuivroient pas leur entreprise pour quoi que ce fût.

L'Amiral & tous ses gens étant ainsi retournez à bord, on mit à la voile. Il n'arriva rien de particulier sur la route jusqu'au 8. de Novembre qu'ils relâchérent à Kayhan, où ils furent avertis de se tenir sur leurs gardes, parce-que le Roi avoit formé le dessein de surprendre les vaisseaux.

Le 15. il vint un homme à bord de la part du Roi, qui dit qu'on allât à terre recevoir le poivre que le Roi devoit livrer à l'Amiral. On y fut, & l'on reconnut que ce Prince ne cherchoit que des fuites, pour éviter la livraison, si-bien qu'on fut contraint de s'en retourner sans rien faire.

Le 17. on s'y en alla encore, avec deux chaloupes bien armées, & l'on demanda si le Roi avoit dessein de livrer le poivre, ou non? Ce Prince aïant assez fait connoître que ce n'étoit pas son intention, les gens des chaloupes mirent à terre, allérent piller un village, le brûlérent, & s'en retournérent à leur bord.

Le 21. ils remirent à la voile, & le 28. de Décembre ils se rendirent sur la côte de Pétani. Aussi-tôt le Roi de Bordelon envoia une pirogue leur donner avis que l'Amiral van Neck y avoit laissé des gens pour trafiquer.

Le 10. de Juillet deux autres vaisseaux Hollandois étant venus sur la même côte, moüillérent auprès d'eux. Ils étoient destinez pour la Chine, & partirent le 11. pour y aller, après avoir pris du ris & d'autres rafraîchissemens.

L'Ami-

L'Amiral aïant séjourné sur cette côte 7. mois entiers, & y aïant pris toute sa charge, & celle des autres vaisseaux qui étoient sous son commandement, en partit le 6. de Septembre, & le 17. il fut contraint d'y aller encore jetter l'ancre, parce-que le *Haerlem* ne se trouva pas en état de faire le voiage. Ainsi l'on fut contraint de le décharger, & d'en ôter le canon, puis on le brûla.

Le 21. la vieille Reine de Jor, ou Johor, & toute sa Cour, vinrent sur le rivage; mais elle ne voulut pas passer à bord, quoi-que le jeune Roi & beaucoup de Seigneurs en eussent envie. Lors-qu'ils se retirérent on les salua de plusieurs coups de canon.

Le 24. les vaisseaux remirent à la voile. Il ne leur arriva rien de remarquable sur la route jusques au 15. de Novembre, qu'ils moüillérent à la rade de Bantam, où le 17. de Décembre Corneille van der Veen, & le vaisseau *Erasme* de Rotterdam, allérent moüiller auprès d'eux. Ils revenoient de la Chine, & avoient pris une carraque Espagnole, avec toute sa charge.

Le 27. de Janvier 1604. ces 4. vaisseaux s'en allérent de conserve en Hollande, savoir le *Dordregt* comme Amiral, l'*Erasme* de Rotterdam, l'*Etoile*, & le *Leide*. Ils ne firent aucune rencontre digne de remarque, & ils arrivérent heureusement au Texel le 30. d'Août, après un voiage de 4. années.

DIVERS MEMOIRES TOUCHANT LES INDES ORIENTALES.

Du commerce qui se fait en plusieurs endroits des Indes, avec la description de quelques Païs.

PREMIER DISCOURS

LEs Portugais qui vont aux Indes, après avoir passé le cap de Bonne-espérance, qui gît par les 35. degrès de latitude méridionale, prennent ordinairement leur cours vers l'isle de Mossambique, qui est à demie-lieuë du continent. Elle a une grande demie-lieuë de tour. Son rivage est couvert de sable blanc. Il y a quantité de Palmiers ou Noïers des Indes. On y trouve quelques oranges, limons, citrons, & figues des Indes.

Il y a beaucoup de bêtail, comme des bœufs, des brebis, des chévres, des pourceaux, des poules &c. & on les a pour un prix raisonable. Mais il n'y a point d'eau douce; il y en faut aporter du continent.

Les Portugais y ont un bon fort, où le Roi d'Espagne envoie tous les trois ans un nouveau Capitaine, ou Gouverneur, qui trafique avec les habitans du continent, & fait de grands profits.

Il

Il y a encore une autre forteresse nommée Soffala, entre le cap de Bonne-espérance & Mossambique ; où ce Capitaine a son Facteur, qui fait tirer de l'or d'une certaine mine qui s'apelle Monomacupa. Ce Facteur envoie l'or à Mossambique, deux ou trois fois l'année, dans des barques que les Portugais apellent Pangaus, qui vont tout le long de la côte. On tient que dans les trois ans de service du Capitaine, il amasse plus de 300. mille ducats, ou neuf tonnes d'or.

De Mossambique on fait route vers la capitale des Indes, nommée Goa, où sont leur résidence le Vice-roi des Espagnols, l'Archévêque, le Conseil Roïal, & la Chancelerie. C'est là qu'est le centre du gouvernement de toutes les places qui sont sous la domination des Portugais dans les Indes. C'est aussi l'étape généralement de toutes les marchandises qui se trouvent dans ces païs-là.

La ville & l'isle de Goa sont par les 15. degrès de latitude septentrionale. La ville est environnée d'une riviére, & l'isle est fortifiée de divers ouvrages que les Portugais y ont faits.

Il y croît abondance de poivre, de la canelle sauvage, & du gingembre. Les hommes y sont nuds, & ne couvrent que leurs parties naturelles.

Il y a des gens parmi eux qu'on nomme Bragmannes, ou Brachmanes, qu'on tient pour les plus considérables, & qui sont les plus estimez de toutes les Indes. Ils possédent les plus belles charges de l'Etat : ils sont emploïez dans les Ambassades : ils sont les re-

ceptes; & ſont revêtus de toutes les dignités. Ils ne mangent de rien qui ait eu vie, & encore moins tüent-ils quelque bête que ce ſoit: ils ont des vêtemens blancs, quoique les autres hommes n'en aïent point.

Pour les femmes, quand elles ſortent de la maiſon, elles ſe mettent autour du corps un morceau de toile, qui les couvre depuis le deſſus de la tête juſqu'au deſſous des genoux. Elles ont des colliers autour du cou, des anneaux au gros doigt du pié & aux jambes; & d'autres paſſez dans le nez, dont les uns ſont d'or, les autres d'argent, de verre, ou d'autres matiéres, chacune ſelon ſa condition.

On marie les filles à ſept ans & les garçons à neuf: mais ils n'ont point de commerce enſemble qu'au tems que la femme devient en état d'engendrer.

Lors-qu'un Bragmanne meurt, tous ſes amis s'aſſemblent: ils font un feſtin, & enſuite ils vont faire un trou en terre, où ils mettent beaucoup de bois. Si c'eſt un des plus conſidérables, on y jette des aromates, avec beaucoup d'huile, & l'on met le mort deſſus.

Alors ſa femme vient, acompagnée de divers joüeurs d'inſtrumens, & de ſes plus proches parens. Ils chantent tous les loüanges du défunt, & les parens & amis encouragent la femme, & l'exhortent à ſuivre fidèlement ſon mari, pour aller vivre avec lui dans l'autre monde.

Après cela elle tire ſes joïaux; elle les diſtribuë à ſes parens, & ſaute dans le feu d'un air guai, & en riant. Auſſi-tôt les aſſiſ-

tans

tans jettent ſur elle du bois & de l'huile, & la font étoufer le plus vîte qu'il ſe peut: de-ſorte que ſon corps eſt brûlé avec celui de ſon mari.

S'il ſe trouve quelque femme qui refuſe de ſubir ce genre de mort, on lui coupe les cheveux; il ne lui eſt plus permis de porter de joïaux, & elle vit ſéparée & mépriſée de tout le reſte du monde.

Quand les grands Seigneurs ſe marient, la coutume eſt qu'ils aillent prier leur Souverain de coucher les trois premiéres nuits avec la Mariée. Après cela, le Marié la va querir, au ſon des flûtes & des tambours, avec toutes ſortes de réjoüiſſances, & alors il commence à coucher avec elle; ſi bien qu'en ce païs-là il n'y a aucun homme qui ait eu le premier commerce avec ſa femme.

Il y a d'autres endroits où la virginité s'ofre aux Idoles, en cette maniére. On conduit la Mariée dans le Pagode, en grand triomfe, au bruit des inſtrumens de muſique. L'Idole a une cheville d'ivoire, & les plus proches parens de la Mariée la font aprocher de cette cheville, & la preſſent avec violence pour lui faire avoir avec elle le même commerce qu'avec un homme, en-ſorte qu'il paroiſſe du ſang qui ſoit ofert à l'Idole, & qui ſoit une marque que l'ofrande a été réellement faite.

Lors-que la choſe eſt achevée, on conduit la Mariée dans la maiſon du Marié, qui ſe réjoüit extrémement de l'avantage qu'il a, & ſe tient fort honoré de ce qui s'eſt paſſé, & de ce que l'Idole a voulu accepter l'ofran-

de pour l'amour de lui, & pour lui épargner une peine, que tant d'autres recherchent avec empressement.

Il croît à Goa un arbre que les Portugais nomment l'Arbre Triste, à-cause qu'il ne fleurit jamais que la nuit, étant toute l'année dans un état qui donne de la surprise: car lors-que le Soleil se couche il n'y paroît pas encore une fleur, & incontinent ou environ une demie-heure après, il en est si-couvert que rien au monde n'est plus agréable. Les fleurs ont une odeur merveilleuse. Elles ne subsistent que jusques-à-ce que le Soleil commence à donner sur l'arbre. Alors elles tombent sur la terre qui en demeure toute-parsemée.

Cet arbre est-à-peu près de la grandeur d'un prunier. On en met ordinairement dans les cours des maisons, pour en avoir plus commodément le plaisir, & en sentir le parfum. Il croît fort-promtement, & pousse beaucoup de rejettons de ses racines. Quoique ces sortes de branches n'aïent qu'une demie brasse de longueur, elles produisent autant de fleurs que les plus longues & les plus fortes branches de l'arbre. Si on le tond, & qu'on lui ôte toutes ses branches, il en pousse aussi-tôt de nouvelles, qu'on revoit en très-peu de tems toutes fleuries.

Ces fleurs sont à-peu-près semblables à celles des orangers. Les Indiens en font le même usage qu'on fait du safran, pour en mettre dans leurs mets, & pour faire des teintures. L'arbre ne se trouve qu'à Goa & à Malacca. Il se nomme Singady, ou Parasiatico,

ſiatico, en Malais.

Les Indiens diſent qu'il a ce dernier nom à-cauſe de l'avanture qui a donné lieu à ſa production. La fille d'un certain Gentilhomme, nommé Paraſiatico, avoit un amant, à qui s'étant abandonnée, il la quitta, & devint amoureux d'un autre. Cette premiére s'étant tuée de deſeſpoir, on la fit brûler ſur un bûcher, à la maniére du païs, & ſes cendres produiſirent cet arbre, qui retint le nom de Paraſiatico. Ile ne fleurit point de jour, parce-que l'Amant de la belle Paraſiatico vivant encore, elle ne vouloit pas revoir cet ingrat.

On trouve auſſi à Goa de très-grands arbres, qui produiſent des noix, dont on tire du vin, du vinaigre, de l'huile, du ſucre, de l'eau & du lait. Le bois ſert à faire du charbon pour les forgerons, l'écorce à faire des cables pour les vaiſſeaux, & des cordages qui ſont auſſi forts que ceux de Hollande: les feüilles, ſervent à faire des voiles & du papier: d'où l'on peut aiſément inférer, qu'il n'y a point d'arbre qui ſerve à plus d'uſages & plus néceſſaires, que celui-là.

L'iſle de Seilon, Zeilon, ou Ceilon, qui eſt au-deſſous de Goa, eſt une des meilleures, des plus riches, & des plus fertiles de toutes les Indes. En éfet on trouve raſſemblé en elle ſeule tout ce qu'ont divers autres païs. Il y a des palmiers des Indes, des orangers, des citroniers, & d'autres arbres ſemblables, en ſi-grand nombre & ſi-beaus, qu'ils ſurpaſſent ceux qui ſont en Eſpagne & en Portugal.

Il y a des vivres en abondance, des liévres,

vres, des lapins, des pourceaux, des cerfs, des biches, & divers autres animaux à quatre piés. Il y a autant & plus de volatiles qu'en aucun autre endroit du monde, entre-autres, des paons, des pigeons &c.

Quelques-uns disent qu'il y a aussi du girofle, des noix-muscades, & du poivre; mais cela n'est pas certain. Pour la canelle, les bois en sont pleins, & de la meilleure qui soit en tout l'Orient: de-sorte que quand on est sous le vent de l'isle, on en sent l'odeur de 8. lieuës en mer.

On y trouve toutes sortes de pierreries, hormis le diamant: car il y a des saphirs, des topases, des grénates, & en quantité. Il y a une pêche de perles, mais qui ne sont pas si bonnes que celles d'Ormus & de Barein. Il y a des mines d'or & d'argent, où les Rois ne vouloient pas autrefois permettre qu'on foüillât, peut-être de-peur que cela n'excitât quelques-uns de leurs voisins à les venir ataquer. Il y a même des mines de fer & de soufre.

Il y a beaucoup d'éléfans, qu'on tient pour les meilleurs de tout l'univers. D'ailleurs l'expérience a fait connoître que tous les éléfans des autres païs, leur font la revérence & leur rendent une espéce d'hommage, lorsqu'ils en rencontrent. Les Cingales, Singales, ou Chingales, habitans de Seilon, les prennent de cette maniére.

Ils font des fosses bien-profondes, qu'ils couvrent de planches qui ne sont point jointes, & les planches sont couvertes de paille, aussi-bien que le vuide qui est entre-deux. La nuit lors-que les éléfans passent sur ces

fosses, ils y tombent & n'en peuvent sortir, si-bien qu'ils y périroient de faim, si on ne leur faisoit porter à manger par des esclaves, à la vuë desquels ils s'acoutument ; & ainsi ils s'aprivoisent peu-à-peu, jusques-là qu'ils vont avec eux à Goa, & dans les autres païs voisins, pour gagner leur vie & celle de leurs maîtres.

En éfet, presque tout le service dont on a besoin dans les Indes, à remuer & à porter des pipes, des tonneaux, des bales de marchandises, & autres choses semblables, se fait par les éléfans. On lie ensemble avec une corde ce qu'on veut faire porter, & l'éléfant prenant la corde avec sa trompe & ses dents, la tire & l'y entortille, & quand il s'est chargé, il prend le bout de la corde dans sa gueule, & s'en va avec son faix. Pour le canon ils le traînent, & ils tirent aisément sur le sec une demie-galére, ou caravelle.

Dans ces païs-là l'Hiver commence au mois de Mai, par des pluïes, sans qu'il fasse beaucoup de froid, car les enfans ne laissent pas d'aller tout-nuds. Maintenant c'est le Vice-roi qui est envoié par le Roi de Portugal, ou d'Espagne, qui a la conduite du commerce dans cette isle, aussi-bien que dans la Chine, au Japon, à Begoni, à Pegu, à Ormus, & en diverses isles au-dessus de Seilon & de Bengale, qui produisent beaucoup de ris & de coton ; si-bien qu'on y peut avoir une chemise de toile de coton fine pour cinq sous. Elles produisent aussi de la laque, du gingembre vert, & du sucre.

Les Portugais ne possédent point de villes

dans

dans l'isle de Seilon, comme dans les autres païs: ils sont obligez d'y trafiquer avec les habitans. Ces insulaires sont fort-propres dans leur boire & dans leur manger. Ils ne se servent point deux fois d'un pot, pour faire cuire ce qu'ils mangent; il leur faut chaque fois un pot neuf. L'adultére & la fornication y sont sévérement punis. Quand on surprend quelqu'un en adultére, soit homme, soit femme, on leur coupe le nez, afin-qu'ils soient reconnus de tout le monde, & qu'on en ait horreur. Cela n'empêche pas qu'on ne voie un grand nombre de gens ainsi marquez courir par les ruës.

Les vivres y sont à bon marché. Un bœuf ne coûte que trente sous; un pourceau, que vingt sous; une livre de sucre que six deniers; & le reste à proportion.

Les gens de peine y travaillent presque pour rien. Un homme se loue pour dix sous un mois entier, & se nourrit: & avec cela il n'y a pas de gens plus diligens, ni qui fassent plus éxactement ce qu'ils ont entrepris, & ce qu'ils sont capables de faire. On ne mange que du ris & du poisson, ce qui fait qu'on vit pour si-peu de chose.

La plus grande partie des diamans & des rubis vient de Bengale & de Pegu. Ces deux païs fournissent aussi beaucoup de laque & d'étaim.

Tout le clou de girofle, les noix muscades, & la fleur de muscade viennent de Pegu & de Malacca. Il en vient aussi de l'étaim & du plomb. Ces païs-là sont fort-malsains: les habitans y sont sujets à l'hydropisie. Le Roi d'Espagne y posséde une ville

où abordent toutes les marchandises de l'isle de Malacca, de celles des Moluques, & d'autres marchandises précieuses de divers endroits.

De Malacca on va passer le détroit de Chincapura, ou Sincapura, pour aller à la Chine, où le peuple est de facile abord, & doux. C'est un païs riche & puissant. Il fournit beaucoup de soies, de perles, de nacres, de fil d'or, de mercure, de rubarbe, de musc, & de diverses autres choses: car c'est le plus riche païs qui soit sous le Soleil, & où l'on peut plus facilement trouver pour de l'argent tout ce qu'on désire; parce-que si quelque chose y manque naturellement, cela est reparé par le grand commerce qui s'y fait, & qui y atire des Marchands & des marchandises de tous les endroits du monde. Les Portugais n'y ont point de forteresses dans la terre ferme; mais ils en ont dans les isles.

Les habitans sont vêtus à la Turque. Ils ont des cheveux qui leur vont jusqu'à la ceinture, qu'ils relèvent autour de leur tête avec un morceau de toile, ce qui fait la forme d'un turban.

Leurs Idoles sont peintes, dans leurs Pagodes, en figures de Diables. Ils les adorent avec beaucoup de cérémonies réligieuses. Ils laissent croître leurs ongles aussi-longs qu'ils peuvent, pour s'en servir au-lieu d'armes, dont l'usage ne leur est pas permis.

On ne voit point de mendians dans le païs, le Roi ne voulant pas qu'on les soufre. Quand quelqu'un tombe dans la pauvreté, on

on s'enquiert s'il a pére ou mére, ou des parens qui le puissent entretenir: s'il n'en a point, on le conduit dans un lieu destiné pour les pauvres, où il est entretenu aux dépens du Roi. On fait travailler jusqu'aux aveugles: ils servent à manier le souflet dans les forges, & aux autres usages à quoi ils peuvent être ocupez.

Les Chinois sont gourmands, & mangent de toutes sortes de choses, mais plus volontiers d'un chien que d'un pourceau, ou que de la chasse. Leur vin & leurs autres bruvages sont faits de ris, & enivrent comme d'autres boissons. Ils ont de l'esprit, de l'intelligence, de la subtilité & de la conduite, & sont propres à éxécuter de grands desseins.

Il ne va qu'un vaisseau par an de Goa au Japon. Mais il va premiérement relâcher à la Chine, où les Portugais troquent des réales de huit, des huiles & du vin, pour de l'or, de la soie, & d'autres riches marchandises, qu'ils portent ensuite au Japon, où il y a quantité d'argent. Ils les y vendent & en emportent l'argent à Goa. Ils ne séjournent pas moins de six mois dans chacune des places, où ils relâchent sur leur route, & cela fait que le voiage dure ordinairement trois ans.

Il part tous les ans des vaisseaux de Goa, qui prennent la route du cap de Bonne-espérance, pour aller à Lisbonne.

Les Japonois sont aussi des gens assez acomodans. Ils adorent leurs Idoles, comme font les Chinois, & ont tout-de-même des statuës dans leurs Pagodes. Mais dans

la

la ville de Magesacque, & dans quelques autres, où les Portugais sont établis, il y a des Jésuites, quoi-qu'ils en eussent été chassez autrefois, parce-qu'ils se mêloient de négocier.

L'isle du Japon n'est pas moins grande que l'Angleterre. C'est le païs le plus reculé où les habitans de Goa trafiquent. Les hommes y sont gros & gras: ils ont le visage large, & la plupart sont blancs. Il y en a pourtant quelques-uns qui sont naturellement noirs, ce qui fait un mélange aussi étrange qu'on se puisse imaginer.

Les habitans de Goa vont aussi trafiquer en Perse & à Ormus, qui est une isle proche de la terre ferme de Perse, c'est-à-dire, à-peu-près à deux lieuës. Sa grandeur est de trois petites lieuës. On y transporte toutes les marchandises du continent; comme des chevaux, des dattes, des amandes, des raisins, de la soie, des perles, des toiles de coton &c. que les vaisseaux étrangers atendent là, pour s'en accommoder.

La réflexion des raïons du Soleil contre les montagnes, rend cette isle si-brûlante, que quand les gens veulent manger, sur le midi, ils se font aporter un vaisseau plein d'eau, & y mettent les jambes jusques aux genoux, après s'être dépoüillez jusqu'à la chemise: & avec cela il y a encore souvent derriére eux un valet qui tient un éventail pour les rafraîchir

L'eau douce qu'on y estime le plus, doit être prise par des plongeurs à six brasses de profondeur, au-dessous de la surface de l'eau. Les eaux douces de ce lieu là engendrent

des

des vers dans les bras & dans les jambes, aussi-gros qu'une corde de lut, & d'une demie-brasse de long, qu'on tire en les entortillant dans de petits bâtons; ce qui se doit faire avec beaucoup de précaution, de-peur que le ver ne se rompe. S'il ne veut pas venir, ni s'entortiller, il faut s'arrêter, & lier le petit bâton à l'endroit où est le ver, & essaïer de tems en tems, s'il voudra venir; & ainsi l'entortiller peu-à-peu, jusques-à-ce qu'il soit sorti.

SECOND DISCOURS.

Des diverses Marchandises que fournissent quelques païs & quelques isles des Indes Orientales.

Les Indes Orientales sont de bons païs, & propres pour ceux qui ont quelque bien, & qui sont diligens & laborieux. L'air y est bon & sain presque par-tout.

Les jours & les nuits sont presque égaux à Goa, pendant toute l'année, ou du-moins ils différent peu, le Soleil se levant & se couchant la plupart du tems à six heures. Il n'y a presque aussi aucune différence entre l'Eté & l'Hiver, si ce n'est qu'en Hiver il y pleut davantage. L'Hiver y commence au mois d'Avril & finit en Septembre. Pendant toute cette saison les riviéres se trouvent remplies de bancs de sable, & deviennent innavigables, même pour les bateaux; & elles se r'ouvrent en Eté. Il n'y soufle qu'un seul

ſeul vent en Hiver, & il ne change jamais.

Les arbres y ſont verds en E'té & en Hiver. On y a des fruits toute l'année. On peut voir de-là les deux E'toiles des deux poles, par leſquelles les Pilotes dirigent leur navigation. Le Soleil n'y fait point d'ombre à midi, ainſi-que dans les autres païs. On y trouve diverſes ſortes d'animaux & d'oiſeaux. Il y a une grande quantité de perroquets, de ſinges, de tigres, d'éléfans, de licornes &c.

Le poivre croït à Goa ſur des arbriſſeaux, ainſi-qu'il a été dit. Il y en a de noir & de blanc. Le blanc n'eſt pas ſi eſtimé que le noir. Il y en a une troiſiême eſpéce, que les habitans gardent pour eux, qui eſt plus eſtimée qu'aucune des deux autres.

Il croït du gingembre dans toutes les Indes, ce qui fait qu'on le mépriſe, & qu'il eſt à bas prix. Il croit comme font les roſeaux en Hollande. La racine de la plante eſt le gingembre. Pendant-qu'il eſt verd, on en mange en ſalade.

Le clou de girofle vient des Moluques, ou des cinq principales d'entre ces iſles: car il y a diverſes petites iſles qui dépendent des Moluques. On tient-qu'elles compoſent toutes un grand Roïaume, qui eſt droit ſous la Ligne équinoxiale. La navigation vers ces iſles eſt périlleuſe, à-cauſe des bancs qui ſont autour. Les noix muſcades & la fleur de muſcade viennent de Malacca, qui eſt environ 400. lieuës au-deſſus des Indes. Les arbres qui les portent ſont auſſi hauts que nos noiers. Le fruit eſt fait comme les pêches. L'écorce eſt fort-bonne à manger. On la con-

confit auſſi. Le noïau qui eſt dedans eſt la noix muſcade, qui eſt envelopée tout-autour du fœlie, fouli, macis, ou fleur de muſcade.

La canelle vient de l'iſle de Seilon, dont on a fait mention ci-devant, qui s'apelle auſſi Taprobana, ou Taprobina. Elle gît par les 6. ou 7. degrès. Elle eſt extraordinairement fertile, & on la peut nommer un paradis terreſtre. Elle eſt à 200. lieuës de Goa.

Les arbres de canelle ſont auſſi gros que les oliviers. Ils ont deux écorces. C'eſt la ſeconde qui eſt la canelle. On ne brûle point d'autre bois à Ceilon.

On trouve dans cette même iſle beaucoup d'éléfans, des plus grands & des meilleurs qui ſoient au monde; ſi-bien que l'ivoire y eſt fort-commun. Il y a auſſi diverſes pierreries, ainſi qu'on l'a déja vu.

L'ambre vient de l'iſle Moſſambique. La mer le jette ſur ſes bords, où on le trouve. Le muſc vient de la Chine, où il y a de certaines bêtes ſemblables à des renards, que les Chinois tuënt, & laiſſent pourrir toutes entieres dans leurs peaux. Ces peaux ſervent à faire des bourſes, & la chair eſt le muſc.

L'Anil eſt une herbe qui croît dans les champs, & produit des fleurs bleuës, qu'on fait ſécher, & qui deviennent alors ce qu'on nomme Anil, ou Bleu.

La Laque vient de Pegu, & de la côte de Bengale, qui eſt diſtante des Indes, environ trois cents lieuës d'Eſpagne. Cette laque eſt la production de certaines mouches, qui la rendent comme les abeilles rendent la cire.

Les perles viennent d'Ormus, de Seilon, &

& de quelques autres païs. Les plongeurs les vont pêcher, jusqu'à 20. ou 30. brasses sous l'eau. On les trouve dans des coquillages comme les huïtres & les moules.

On va querir les diamans dans l'isle de Busingar, qui gît au côté oriental de Goa. Aux autres côtés de cette isle il y a des montagnes, où l'on foüille dans des mines, pour trouver cette sorte de pierrerie, comme on y foüille pour trouver l'or.

Les émeraudes viennent des Indes Espagnoles. Pour les rubis, les grénates, les hiacintes, le jaspe, les agates, & les autres pierreries semblables; on en trouve presque dans toutes les isles des Indes. On a parlé ci-devant de l'arbre triste, du palmier ou coco, & de l'usage qu'on en fait.

Il y a dans les Indes plus de 40. nations, dont chacune a ses loix particuliéres. La plupart des gens marchent nuds, hormis les parties naturelles qu'ils couvrent. En plusieurs endroits les hommes ont dix ou douze femmes, qu'ils épousent âgez de 12. ans, & les femmes âgées de 7. ou 8. Quand le mari meurt, les femmes qui ont quelque soin de leur réputation, ne manquent pas de se brûler sur le bûcher qui consume son corps. Il y en a qui adorent le premier objet qu'ils rencontrent au matin.

Instruction pour aller de Hollande aux Indes, & revenir des Indes en Hollande, par terre & par mer.

ON va d'abord de Hollande, d'Angleterre, ou de France, passer par le détroit de Gibraltar, ou-bien par terre à Venise, & de-là jusqu'à Tripoli en Sirie, où il se fait un grand commerce de toutes sortes de marchandises.

Ainsi ceux qui veulent entreprendre le voiage des Indes, doivent s'embarquer sur un des vaisseaux qui vont de Marseille, ou de Venise, à Tripoli, ou même sur ceux qui peuvent y aller de Hollande, d'Angleterre, ou de France. De-là l'on s'en va par terre à la ville d'Ormus, qui est située sur le golfe de la mer Persique. On peut aussi aller de Tripoli à Alep, où résident les Facteurs des Indes, de Turquie, d'Italie, de France, d'Angleterre & de Hollande, qui vont tous les ans faire un tour aux Indes. Ce voiage ne se fait qu'avec un bon convoi jusqu'à Babilone, où l'on conduit les marchandises sur des chameaux, & d'où l'on prend le chemin de Balsara, ville de Perse, pour aller ensuite à Ormus, où il se fait un grand commerce. Il s'y trouve des Marchands presque de toutes nations, entre-autres des Turcs, des Indiens, des Persans, des Hollandois, des Anglois &c. qui trafiquent particuliérement en soies, en perles, en drogues &c.

D'Ormus on s'en va par mer à Goa, à Java, au Japon, à la Chine, à Malacca, aux

aux Moluques & aux autres isles des Indes Orientales. Goa est distante d'Ormus environ 300. lieuës d'Espagne; & est à 2000. lieuës de Hollande & de Zélande, tant par terre que par mer.

Route de Portugal aux Indes Orientales, & de-là au Japon, à la Chine, & à diverses isles.

Lors-que les vaisseaux sont sortis du port de Lisbonne, ils prennent leurs cours, pour peu que le vent le permette, vers les isles Canaries, qui gisent par les 28. degrès de latitude Nord; & environ 210. lieuës Sud-sud-est de Lisbonne. De-là ils courent la bande du Sud-sud-est, & du Sud-est-quart-au-Sud, jusques aux isles de Boavita, ou isles salées, ou isles du cap Vert, qui sont à 320. lieuës des Canaries.

Des isles du cap Vert, on fait route par le Sud-ouëst, & le Sud-ouëst-quart-au-Sud, vers le cap de Bonne-espérance, qui en est à la distance de 1300. lieuës Espagnoles. Ce cap est par les 35. degrès. En faisant cette route, on range les côtes du cap Vert & de Guinée, & l'on passe sous la Ligne, laissant la côte du Bresil à main droite, & celle de Guinée à main gauche. Cette mer a 400. lieuës de large. On passe aussi le long de Sainte Héléne & des autres isles.

Après qu'on a doublé le cap, on fait route au Nord-ouëst, & au Nord-ouëst-quart-à-l'oüëst, jusqu'à Mossambique, où l'on prend des rafraîchissemens. Cette isle est

 à 500.

à 500. lieuës du cap de Bonne-espérance.

De l'isle Mossambique on porte le cap au Nord, pour aller à Goa, qui en est à 125. lieuës. Sur cette route on laisse diverses isles à main droite, & la côte de Melinde à main gauche. On dépasse aussi Ormus & la mer Persique.

L'abord de toutes sortes de marchandises étant à Goa, les vaisseaux Portugais ne vont pas plus loin. Pour ceux de Goa, de Calicut, & de toutes les Indes, ils vont à Zeilon, à Malacca, aux Moluques, à Java, à la Chine, au Japon, & aux autres isles; d'où ils raportent toutes sortes de marchandises à Goa.

Cette derniére ville est située par les 15. degrès 45. minutes. Les isles ci-dessus nommées, aussi-bien que Bengale, & plusieurs autres lieux, abondent en marchandises rares & précieuses. Il est libre à tout le monde, de quelque nation qu'on soit, de trafiquer à Bengale; car jusques-à-présent les Portugais n'y ont point de forteresse, & n'en ont pu interdire l'accès.

Route des Indes à la Chine, & aux isles qui en sont voisines.

Les vaisseaux qui partent de Goa, côtoient les terres, en courant au Sud-ouëst, & au Sud-sud-ouëst, pour aller à Seilon, qui en est à 200. lieuës, ou plus loin.

Dans cette route on a les autres isles à stribord. Seilon gît entre le 6. & le 7. degrè, au-deçà de la Ligne équinoxiale.

De

De Seilon à Malacca il y a 340. lieuës Espagnoles. La route est Ouëst-quart-au-sud-ouëst, & l'on rase les côtes de Bengale & de Pegu, qui est un païs haut. La largeur de Malacca est de 8. à 10. lieuës, & sa longueur de 30. lieuës. L'isle de Sumatra demeure à la droite, & Malacca est à la gauche.

De Malacca à la Chine on prend d'abord son cours à l'Ouëst-nord-ouëst, & ensuite au Nord & au Nord-quart-de-nord-ouëst. Il y a 380. lieuës d'Espagne.

La Chine est au-decà de la Ligne équinoxiale, par les 18. ou 19. degrès, & Malacca par les 2. degrès & demi.

De la Chine au Japon, cette isle si vaste & si fameuse, la route est d'abord Ouëst-nord-ouëst, & ensuite Nord-ouëst. Il y a 400. lieuës. C'est là que finit la navigation des vaisseaux de Goa. Le Japon gît par les 32. degrès au-deçà de la Ligne.

On trouve sur cette route plusieurs isles, bancs & rochers.

On laisse les Moluques à stribord, & toute la côte de la Chine à babord. Ensuite on passe dans la mer du Sud, où sont les bouques des détroirs de Magellan & du Maire, & qui s'étend vers le Nord, le Nord-nord-est, & le Nord-est du Japon; & vers la Nouvelle Semble, ou le Waigats en Russie; de-sorte que si l'on pouvoit passer par le Waigats, le chemin au Japon seroit bien plus court que par Goa.

La plupart des Géographes font mention d'une grande ville, située à environ 300. lieuës du Japon, au Nord de cette isle, qui

eſt ſous la domination du Cham de Tartarie. Cependant ni à la Chine, ni au Japon, ni dans les Indes, on n'a point ouï parler de cette ville; d'où il faut conclure qu'elle eſt périe, ou qu'elle a changé de nom.

Quand quelque Capitaine ou Maître de vaiſſeau a bien ſervi le Roi d'Eſpagne, ou que navigeant pour ſon compte propre, il a fait paroître qu'il avoit de l'expérience, le Vice-roi de Goa le recompenſe, en le choiſiſſant pour aller en la même qualité au Japon, où il ne manque pas de faire ſa fortune.

On a déja dit que le chemin au Japon ſeroit bien plus court par le détroit de Warhuis, derriére la Norvège, que par Goa, ſi les glaces qui ſont dans le Waigats n'en fermoient pas le paſſage, ainſi qu'on l'a éprouvé juſques-à-préſent.

Si donc quelqu'un vouloit encore une fois tenter ce paſſage, il faudroit qu'il partît au mois de Mai, & qu'il fît voiles pour le retour au mois d'Août de l'année ſuivante, afin d'arriver au Waigats au milieu de l'Eté.

Entre le Waigats & le Japon eſt le Cathai, ou Cathao, riche & puiſſant païs, qui eſt ſous l'Empire du Cham de Tartarie.

La plus grande des villes du Cathai ſe nomme Quinzai, dont les Géographes vantent beaucoup la grandeur, & la beauté des bâtimens. Du côté du Nord il y a une autre ville nommée Brema, ſur le bord de la mer. Il y a auſſi des iſles aſſez proche, qui

gisent par les 47. ou 48. degrès, au Sud du cap de Siangamon, ou Siangron.

Au Nord-est, on trouve une autre ville, nommée Castagara, où, selon les aparences, il se fait un grand trafic, parce-qu'elle est bien située pour cela, & quil y a des riviéres qui coulent dans les païs voisins. De tous ces païs-là on envoie des marchandises à la Chine, qui en est à 700. lieuës.

Environ cent lieuës, à l'Oüest du Waigats, git l'isle d'Itazata, à l'Oüest de laquelle est une grande riviére dans le continent, qui a sur ses bords la ville de Thelet, environ 300. lieuës dans les terres. Mais avant-que d'y arriver, il faut passer par un grand nombre de petites villes. Les Russiens disent qu'il y en a plus de 200. sur les bords de cette riviére.

Plus au Nord est encore une autre ville nommée Taingin, qui est située aussi-bien que Thelet, sous un climat chaud, & cependant la plus grande partie du païs est froide. Quelques-uns disent qu'on y trouve des perles & des pierreries, de-même qu'on trouve du cristal à Pitsores, où il y en a une si grande quantité qu'on n'en fait point d'état, & qu'on le jette dans l'eau.

On a eu la certitude de toutes ces choses, par le moien des gens d'Olivier Brumel, qui furent, au nombre de trois, en ce païs là les années 1584. & 1585. & qui aportérent des montres de cristal blanc, bleu. & gris: si-bien qu'il n'y a pas lieu d'en douter.

Route pour aller au Cathai, & en divers païs des Indes Orientales.

Comme depuis quelque tems il y a eu de grandes diſputes, touchant la découverte des paſſages au Cathai, à la Chine, aux Moluques, & à divers autres lieux des Indes Orientales, j'ai jugé à propos de mettre au jour ce que je croi en ſavoir, qui eſt qu'on peut aller au Cathai par cinq routes différentes, dont il y en a deux de connuës, les autres trois n'étant encore que de ſimples conjectures.

Ce n'eſt pas que j'aïe réglé juſte par la bouſſole toutes les routes, les climats, & les parages, ni que je prétende ne m'être point mépris dans les longitudes & latitudes, ou avoir marqué certainement le nombre des places. J'ai ſeulement ſuivi les meilleurs Géographes, & ajoûté à ce qu'ils ont dit, ce que mes lumiéres naturelles & aquiſes ont pu me fournir.

En éfet, comme on n'a point de cartes marines, qui marquent les diſtances des lieux, ni la véritable étenduë qu'il y a d'une de ces places à l'autre, ni les rumbs qu'il faut ſuivre pour y aller, il pourra ſe faire que je ne marquerai pas toujours les routes aſſez juſte. Mais je n'ai pas jugé que cela dût m'empêcher d'y travailler, & de mettre au jour ce que j'ai cru avoir aſſez compris, pour le but que je me ſuis propoſé.

Il ne faut donc pas regarder ce Mémoire comme ne contenant rien que de certain, à

l'égard des diſtances & des rumbs, mais ſeulement comme une inſtruction aſſez certaine au regard des chemins qu'on peut tenir.

Premiérement, le chemin que les Portugais tiennent pour aller au Cathai, eſt par Calicut, & par les iſles Moluques, c'eſt-à-dire, quand ils viennent du cap de Bonne-eſpérance. Quand on vient du Leſard, ou cap de Cornouailles, qui eſt le bout de l'Angleterre, pour aller vers l'Orient, il faut faire route droit aux iſles Canaries, & la courſe en latitude, doit être au Sud-ſud-eſt, environ 500. lieuës. Dans cette route on a l'océan à la droite, & à la gauche les côtes de France, d'Eſpagne, de Portugal, de Barbarie & d'Afrique. La diſtance depuis le Leſard juſques aux Canaries eſt de 28. degrès & demi.

Des Canaries juſqu'au cap Vert la diſtance eſt de 15. degrès. La route eſt au Sud, environ 270. lieuës. A la droite, ou à ſtribord, on a l'Océan, & à babord la côte de Barbarie & la Guinée.

Du cap Vert juſqu'au cap de Palmas, la diſtance eſt d'environ 4. degrès. La courſe eſt au Sud-quart-au-ſud-ouëſt, environ 250. lieuës. A ſtribord on a l'Océan, & à babord la côte de Guinée.

La route du cap de Palmas au cap de Bonne-eſpérance, qui eſt la partie la plus méridionale de l'Éthiopie, eſt par le large, en quittant les côtes de Palmas, & en courant la bande du Sud-ouëſt-quart-au-Sud, environ 1060. lieuës. L'on a le pole Antarctique environ 35. degrès ſur l'horiſon. On a

le Bresil à ſtribord, l'Amérique, & le grand fleuve nommé par les Portugais Rio de la Plata; & à babord les côtes de Caſtille, de la Mine en Guinée, & de Binnie, & enſuite la côte d'E'thiopie.

Mais ſi l'on aime mieux ranger les côtes de Guinée, il faut, du cap de Palmas, prendre ſon cours vers l'iſle Saint Thomas. La courſe eſt à l'Oueſt-quart-au-ſud-oueſt, environ 560. lieuës. On ne compte point les degrès de l'iſle Saint Thomas, parcequ'elle eſt ſous la Ligne. A ſtribord on a la mer Océane, & à babord le fort de la Mine, & la côte de Binnie.

Depuis l'iſle Saint Thomas juſqu'au cap de Bonne-eſpérance, la courſe eſt Sud-quart-au-Sud oueſt, environ 750. lieuës. A ſtribord eſt la mer Océane, & à babord la côte d'E'thiopie.

Depuis le cap de Bonne-eſpérance juſques à la côte orientale de la grande iſle de Saint Laurens ou Madagaſcar, qui gît par les 28. degrès de latitude Sud, la courſe eſt au Nord-oueſt-quart-à-l'Oueſt environ 550. lieuës. A ſtribord on a les terres inconnuës du pole Antarctique, & à babord les côtes d'E'thiopie.

Cette iſle a environ 360. lieuës de long, & court, dans ſa plus grande longueur, Oueſt-nord-oueſt, & Eſt-ſud-eſt. Elle gît à 80. ou 100. lieuës du continent d'E'thiopie.

Pendant que je marque cette route, je croi qu'il ſera bon de marquer auſſi celle de la mer Rouge, avec ſes diſtances; & la route & les diſtances juſqu'à Calicut.

Mais pour marquer premiérement la route qu'il

qu'il faut tenir depuis la pointe occidentale de Saint Laurens, qui est par les 13. degrès de latitude Sud, vers le cap del Fuy, & l'enfoncement que la mer fait entre les terres, jusques au détroit de la mer Rouge, ou Babel-mandel, la course doit être au Nord-ouëst environ 470. lieuës. Cet enfoncement est par les dix degrès de latitude meridionale. Le détroit est fort-fréquenté par quantité de vaisseaux marchands, à-cause du grand nombre d'épiceries qui se consument chez les Turcs, & dans une partie de la Chrétienté, qui viennent des Moluques, & de divers autres endroits des Indes Orientales, comme Goa, Calicut &c.

Ces épiceries sont transportées par la mer Rouge, & ensuite débarquées, & portées par terre en E'gipte, où elles son rembarquées sur le Nil, & menées à Aléxandrie, port fameux de la mer Méditerranée, d'où on les transporte par mer en Turquie, & en divers lieux de la Chrétienté.

Depuis le détroit de la mer Rouge jusqu'à l'autre extrémité de cette même mer en E'gipte, la plus grande partie de la course est au Nord-est & au Nord-nord-est, environ 500. lieuës. Lors-qu'on entre dans cette mer, on a la côte d'Arabie à stribord, & à babord la côte d'E'thiopie, puis celle d'E'gipte.

Tout-de-même, quand on veut aller de la pointe occidentale de Saint Laurens, à la fameuse ville de Calicut dans les Indes, la course est au Nord-ouëst-quart-à-l'ouëst, environ 860. lieuës. La hauteur est par les 5. degrès

degrès vers le Nord. A ſtribord eſt le large de la mer Océane, & à babord eſt premiérement la côte d'Ethiopie, & le détroit de la mer Rouge, puis la côte d'Arabie, le détroit de la mer Perſique, & l'iſle d'Ormus.

Si l'on veut faire route de la même pointe occidentale de Saint Laurens au Cathai, il faut d'abord aller vers la grande iſle de Trapobanda. La courſe eſt à l'Ouëſt-nord-ouëſt, ou-bien à l'Ouëſt-quart-au-nord-ouëſt, environ 1100. lieuës. Sur cette route on ne manque guéres de paſſer le long de pluſieurs iſles, dont ces mers ſont toutes ſemées.

Le milieu de la grande iſle gît droit ſous la Ligne équinoxiale. Sa longueur eſt d'environ 300. lieuës. A ſtribord ſont les terres Auſtrales inconnuës, & à babord eſt le détroit de la mer Rouge d'Arabie, l'iſle d'Ormus, la mer Perſique, le Calicut, & la grande riviére du Ganges.

Pour aller de cette grande iſle de Trapobanda à Gilolo, qui eſt la plus grande des iſles Moluques, la courſe eſt à l'Ouëſt environ 1000. lieuës. Sur cette route on trouve une multitude d'iſles. A ſtribord on a les iſles de Java & de Borneo, & à babord les Moluques & diverſes autres petites iſles. On ne compte point les degrès de latitude de Gilolo, puis-qu'elle eſt directement ſous la Ligne.

Pour aller de Gilolo à la côte de la Chine, la courſe eſt au Nord-quart-de-nord-eſt, environ 500. lieuës. La Chine eſt à-peu-près par les 25. degrès. A ſtribord on a la

mer du Sud, ou de l'Amérique, & à babord les isles Moluques.

Mais pour prendre le plus court chemin de Trapobane à la Chine, la course doit être Nord-ouëst-quart-à-l'ouëst, environ 1000. lieuës. A stribord on a les Moluques, & à babord on a le continent d'Asie & des Indes. Alors la course de la côte de la Chine à la grande ville de Quinzai, au Cathai, est Nord-quart-au-nord-ouëst, environ 1000. lieuës. L'entrée de la baie, ou du port de Quinzai, est par les 35. degrès. A stribord on a la terre ferme de l'Amérique, & l'isle du Japon; & à babord les côtes de la Chine & du Cathai.

Voilà ce que j'avois à dire touchant la premiére route d'Angleterre au Cathai & aux Indes Orientales, jusques-à-ce que quelque autre la puisse donner plus correcte.

Pour la seconde route du même Roïaume d'Angleterre au Cathai, par le détroit de Magellan, & par la mer du Sud, il faut premiérement faire son compte qu'il n'est pas possible de prendre son cours en droiture, de la pointe occidentale d'Angleterre vers le détroit de Magellan, parce-que les vaisseaux sont obligez de relâcher, afin de faire de l'eau, & de prendre d'autres rafraîchissemens.

Tout ce que j'en dirai est que du Lesard à ce détroit la plus grande partie de la course est au Sud-sud ouëst & à l'Ouëst environ 2400. lieuës, c'est-à-dire, par les 32. degrès & demi de latitude Sud. A stribord on a le continent de l'Amérique, & à babord l'Europe & l'Afrique.

Lors-que le détroit eſt paſſé, on peut prendre ſon cours à l'Ouëſt-ſud-ouëſt, environ 140. lieuës, avant-que d'être tout-à-fait dans la mer du Sud ; & quand on y eſt, on peut aller ou au Cathai, ou aux Moluques, ou au port de Panama.

Le païs d'où les Rois d'Eſpagne tirent leurs tréſors eſt le Pérou, où on les embarque ſur une riviére qui coule bien avant dans les terres. Enſuite on les tranſporte par un étroit eſpace de terre, & on les rembarque ſur une autre riviére, puis on les débarque encore, & on les porte par terre à Nombre de Dios, où on les charge ſur les vaiſſeaux qui vont en Eſpagne.

Quand on a paſſé la hauteur du détroit de Magellan, & qu'on veut aller au havre de Panama, la courſe doit être au Nord-nord-ouëſt, ou au Nord-ouëſt-quart-au-nord, ou au Nord-quart-au-nord-ouëſt, ainſi que les côtes le permettront, vu-qu'on n'a point encore de bonnes cartes de ces endroits là. Il y a 1000. à 1200. lieuës de la bouque du détroit juſques au port de Panama.

Si en ſortant du détroit de Magellan, on entreprenoit d'aller juſqu'au Cathai, peut-être trouveroit-on dans cette mer qui n'eſt point encore bien connuë vers le Sud, une quantité d'iſles; peut-être des rochers, des bancs, & d'autres dangers qui ne ſont point marquez.

En général la courſe vers le Cathai & vers la Chine eſt au Nord-ouëſt, environ 2800. lieuës. A ſtribord on a le continent de l'Amérique, & à babord les terres Auſtrales incon-

inconnuës, qui ſont vers le pole Antarctique, de-même que les Moluques & le païs de Calicut.

Voilà donc quelles ſont les deux routes connuës qui mènent au Cathai. Mais il y a encore une choſe à remarquer touchant les vaiſſeaux Portugais qui vont à Calicut. C'eſt qu'en doublant, & même avant-que d'avoir doublé la cap de Bonne-eſpérance, ils ne prennent pas leur cours en droiture par le plus court chemin. Ils portent vers le Sud, de-même qu'y fuïent les terres, qui ſont là ſous le pole Antarctique. La raiſon de cette dérive qu'ils font, vient des courans rapides qui ſe trouvent près du cap, & qui portent continuellement de l'Eſt à l'Ouëſt.

Lors-qu'on a couru 100. ou 150. lieuës au Sud, proche du cap, on reprend ſon cours droit vers Calicut. Cette dérive fait qu'on n'a point la vuë de la grande iſle de Saint Laurens: car on court une grande bordée au Sud, pendant-qu'on eſt par la hauteur de cette iſle, afin de n'être point contrarié par la force des courans. Mais en revenant on n'y a point d'égard, & l'on côtoie l'iſle, pour ſe rendre droit au cap, les courans étant favorables pour y porter. Alors on recommence à courir la bande de l'Ouëſt-nord-ouëſt au large de la mer de l'Amérique, & de là on prend ſon cours vers le païs d'où l'on étoit parti.

On connoît toutes ces choſes, lors-que la flote d'Eſpagne va aux Indes Occidentales. En ſortant du port, elle gouverne ſur les iſles Canaries, & de-là par le large vers l'Ouëſt, puis après vers les terres qui ſont au Sud de

la

la baie ou du havre du Mexique, afin-qu'en tenant cette route les courans puissent lui être avantageux. Mais lors-qu'elle retourne en Espagne, elle porte au Nord de la baie du Mexique, entre l'isle nommée Terra Florida, pour avoir les courans favorables. On dit aussi que dans le détroit de Magellan les courans portent continuellement de l'Est à l'Ouëst.

Afin d'expliquer mieux ce que je pense à l'égard de la troisiême route pour aller au Cathai, qui est encore inconnuë, il faut supposer que la chose est possible, savoir par le côté du Nord-ouëst, ainsi que quelques Capitaines l'ont éprouvé. Forbuscher à tenté cette route, & l'a découverte jusques à un certain parage qu'il nomma de son nom, le détroit de Forbuscher.

Néammoins on doute fort que ce détroit puisse fournir un passage jusqu'à la grande mer du Sud. Car selon la connoissance qu'on en a jusqu'à présent, on a lieu de présumer que ce n'est qu'une baie. Cependant soit que ce détroit soit un passage, ou non, il se peut faire qu'il y ait là quelque autre passage entre le quartier septentrional & le méridional de l'Amérique, comme entre Labradas & Groenlandt, & d'autres païs qui sont proches du pole.

Pour aller d'Angleterre au Cathai par le Nord-ouëst, & prendre son cours de l'Ouëst jusques aux terres Australes inconnuës, la course doit être Ouëst-nord-ouëst environ 650. lieues, & la distance entre-deux doit être de 63. degrès. On a premiérement l'Irlande

lande à ſtribord, & le large à babord.

Quand on eſt arrivé au parage où l'on marque les Terres inconnuës, il faut y chercher quelque ouverture qui puiſſe fournir un paſſage. Si l'on en trouve une, il faut alors porter à l'Ouëſt, juſques-à-qu'on ait navigé, 1000. à 1100. lieuës; ou-bien pour peu qu'on gouvernât au Sud, on dériveroit vers le continent de l'Amérique. Car l'indication, à l'égard du derriére de la partie ſeptentrionale de l'Amérique, n'eſt que de peu moins de 1000. lieuës, avant-qu'on s'ouvre une route à l'Océan; & cette courſe eſt à l'Ouëſt, en laiſſant à ſtribord le pole Arctique, ou les païs qui ſe trouveroient là, s'il y en a, & à babord le continent de l'Amérique.

Quand donc après cela on auroit couru 100. lieuës à l'Ouëſt en aïant au Nord la côte de l'Amérique, alors on pourroit gouverner un peu au Sud, parce-qu'on pourroit facilement trouver l'ouverture de la mer Orientale, c'eſt-à-dire, de cette partie de l'Océan qui eſt à l'Eſt. Car les meilleurs Géographes mettent l'ouverture de la mer Océane, chez nos Antipodes, ſous notre Méridien, à Quinzai au Cathai, par les 46. degrès, aïant à ſtribord la côte d'Aſie, ſavoir la Mangie & le Cathai, & à babord l'Amérique.

Au-regard de la quatriême route auſſi inconnuë, & ſeulement préſumée pouvoir être vers le Nord-eſt de la partie la plus ſeptentrionale de Ruſſie, vers l'endroit où Barowel commença de trouver une ouverture, le long d'un païs nommé la Nouvelle Zemble, qui eſt proprement une pointe de terre

qui

qui s'étend vers le Nord, quoi-qu'on ne sache pas jusques où va cette ouverture, on pourroit néammoins en faire une plus éxacte recherche ; & voici comment je croi qu'il faudroit s'y prendre.

Cette route, la course, ni le païs, ne sont pas inconnus à tous les navigateurs. On sait qu'il est situé par les 71. degrès 20. minutes. C'est pourquoi j'estime que le meilleur est de porter à l'Est jusques à la Nouvelle Semble. Ensuite il faudroit suivre la route que les terres permettroient ou contraindroient de prendre. De cette sorte il y a toute aparence qu'on trouveroit dans cette mer quelque détroit pour passer.

Lors-que l'on seroit proche des terres, il faudroit nécessairement porter au Nord-nord-est, jusques à-ce qu'on fût par la hauteur des 80. ou 85. degrès de latitude Sud. On pourroit encore courir sur le même rumb, jusques-à-ce que les glaces incommodassent. Car il se peut faire qu'on n'en trouve point encore, ou qu'on n'en trouve que peu, jusques par la hauteur des 80. degrès; quoiqu'à la côte de Bacculaïos il y en ait par les 50. degrès. Mais on ne sauroit assurer qu'il y en ait dans les parages dont il s'agit, jusques-à-ce qu'on l'ait connu par expérience.

La route du cap du Nord vers l'Est, jusques-à-ce qu'on ait trouvé dans cette mer un passage pour entrer par le Sud dans la mer du Cathai, peut être de 100. ou 120. lieuës ; & l'on auroit à stribord premiérement la Norvège & la Lapponie, la baie de Saint Nico-

Nicolas, le grand fleuve d'Obe, ou Obi, la Nouvelle Zemble, & la côte orientale d'Aſie. A babord l'on auroit le pole Arcti-que, & les terres qui ſont de ce côté-là, ſi toutefois il y en a. Là il faudroit ranger les côtes, qui ſont au Sud-eſt, Sud-ſud-eſt, & Sud; d'où il peut y avoir encore cinq ou 600. lieuës, juſqu'à la baie de Quinzai au Cathai. A ſtribord l'on auroit l'Aſie, ou les côtes de Mangie & du Cathai; & à babord le continent de l'Amérique.

Outre cela il pourroit ſe faire qu'on trouveroit un paſſage entre la Nouvelle Zemble & la terre des Samoïédes, par la mer du Waigats, & cette route pourroit être plus courte, que celle qui ſe feroit par le Nord de la Nouvelle Zemble. En ce cas on auroit à ſtribord, premiérement la terre des Samoïedes, comme Licxora; le fleuve d'Obi, & la Tartarie. A babord on auroit la Nouvelle Zemble &c.

Pour ce qui regarde la cinquiême route, je ſuis perſuadé que ce que j'ai à dire, ſera rejetté de la plupart du monde, comme une choſe impoſſible. Mais je répons qu'on ne la doit point tenir pour impoſſible juſques-à-ce qu'on ait éprouvé ſi elle l'eſt en éfet; parce-que ſi elle ne l'eſt pas, ce ſeroit le chemin le plus commode & le plus avantageux de tous; conſidération qui mérite aſſez qu'on le cherche, & qu'on voie s'il eſt poſſible de le trouver.

Il faudroit donc tirer en droite ligne vers le Pole, ſupoſé qu'il n'y eût point de terres qui empêchaſſent cette courſe. Quelqu'un

dira

dira peut-être que ce feroit vouloir aller fous la zone glaciale. Je répons que quoi-qu'on allât fous cette zone, néammoins s'il ne s'y trouvoit point de terres, il n'y auroit point de glaces. Car la pleine mer, cet amas d'eaux fi-falées, ne fe glace point. Que fi l'on voit une prodigieufe quantité de glaces du côté de Labrador & de Baccalaies, c'eft une marque qu'il y a de ce côté-là vers le pole beaucoup de terres, & des riviéres, & d'autres eaux internes, qui fe glacent, & dont les glaces fe féparent en Eté, & coulent dans la mer.

Pour apuïer la vraifemblace de ce que j'établis, il faut confidérer qu'il eft notoire & fans conteftation, qu'on trouve rarement des glaces proche du pole Antarctique. Ainfi l'on ne peut favoir fi l'on en trouveroit vers l'autre pole, qu'on n'en ait fait l'épreuve.

Tous les doutes qu'on forme là-deffus, & qui arrêtent l'expérience qu'on pourroit faire de cette navigation, confiftent en ce qu'on eft perfuadé qu'il fait un-froid trop exceffif proche du pole. Cependant il peut fe faire que le pole ait naturellement de la chaleur en certaines faifons, par comparaifon avec cette grande froidure qui nous eft connuë.

Car pendant l'efpace de 9. femaines que le Soleil n'eft jamais moins haut que 20. degrès fur l'horifon, il eft à préfumer qu'il échauffe l'air des climats les plus feptentrionaux; & particuliérement s'il ne coule point de glaces dans la mer: car fous le climat où l'on marque les Terres inconnuës, il ne fait pas extrémement froid, parce-qu'on n'y trouve

point

point de glaces. En éfet quand on y eſt en mer, & qu'on n'eſt point proche des glaces, on trouve l'air chaud, & il en eſt de même quand on eſt ſur terre. D'où il faut conclure que la froidure extraordinaire de ces climats, vient de la froidure que les glaces communiquent à l'air.

Ainſi donc, pour tenter ce paſſage au Cathai, il faudroit tirer droit vers le Nord, jusques-à-ce qu'on fût perpendiculairement ſous le pole; & enſuite quand on ſeroit parvenu de l'autre côte, opoſé au côté où l'on étoit, il faudroit gouverner au Sud; ce qui ſeroit fort-poſſible, en ſupoſant toujours qu'il n'y auroit point de terres qui en empêchaſſent. En ce cas la courſe, depuis la Tamiſe juſques à la baie de Quinzai, ne ſeroit que de 1660. lieuës; chemin très-court en comparaiſon de celui qu'on eſt obligé de faire.

On me dira qu'il n'eſt pas poſſible de faire route droit vers le pole, ni d'aller deſſous perpendiculairement; parce-qu'àlors on ne pourroit ſe régler par l'aiguille de la bouſſole, ni voir de quel côté elle ſe tourneroit. Car étant ſous le pole tous les rumbs tireroient également vers le Sud, où l'on voudroit auſſi porter. D'ailleurs le Soleil n'y auroit point de hauteur qu'on pût prendre, de-ſorte qu'il n'y auroit aucune indication à eſpérer, pour ſavoir où ſeroit la route que l'on voudroit prendre.

Quelques-uns ſe ſont imaginé, qu'on pourroit inventer un inſtrument, qui pût ſervir à conduire d'un lieu à l'autre; ce qu'en général

néral on préſume être impoſſible, & qui l'a été en éfet juſques-à-préſent.

Or que de deſſous le pole chaque rumb regarde toujours le Sud, de quelque côté du monde qu'on le prenne, cela s'entend à l'égard de quiconque s'y trouve, & ſi la mer y eſt ouverte, il courra ſans contredit au Sud.

Non-obſtant ces objections j'eſpére marquer un moien pour conduire à une place indiquée, & faire voir que ſi l'on étoit perpendiculairement ſous le pole, & qu'on voulût ſavoir ſi l'on avance ou ſi l'on recule, ou ſi l'on prend quelque autre cours tel qu'on ſe le ſeroit propoſé, on le pourroit faire pourvu qu'on vît le Soleil.

Il faudroit faire un cadran qui durât 24. heures, & que le cours de ces 24. heures vint finir juſtement ſur le *midi*, afin qu'il recommençât enſuite ſon nouveau cours par une heure, & il faudroit qu'il fût tout-à-fait juſte & bien réglé. Quand on ſeroit à 100. lieuës du pole, par les 85. degrès de latitude, tant que le cadran pourroit ſervir, à-cauſe que le Soleil eſt plus haut de dix degrès du côté du Sud que du côté du Nord, & qu'on commenceroit à ſe trouver par les cinq derniers degrès du pole, il faudroit remarquer ſi le cadran ſeroit droit ſur les 24. heures. Après cela quand on ſeroit venu perpendiculairement ſous le pole, il faudroit voir ſi le cadran ſeroit encore ſur les 24. heures, & y étant il faudroit prendre ſon cours en laiſſant le Soleil derriére ſoi.

Que ſi le cadran ne marquoit alors que douze

douze heures, il faudroit prendre ſon cours droit vers le Soleil. S'il ne marquoit que ſix heures, le Soleil indiqueroit un certain endroit, à l'Ouëſt du lieu où l'on ſeroit; car cela feroit le quart du monde, auquel endroit la courſe du vaiſſeau vers le Soleil ne manqueroit pas de le conduire. S'il marquoit dix-huit heures, le Soleil indiqueroit l'endroit qui ſeroit à l'autre quart du monde, à l'Eſt.

Mais pour prendre juſtement ſon cours vers un endroit indiqué, voici ce que j'eſtime qu'il faudroit faire. Par éxemple; Si j'ai deſſein de retourner dans mon païs, je mettrai le lis de l'aiguille droit devant le Timonnier; & ſupoſé que je vienne du Nord & que je veüille retourner en mon païs qui eſt au Sud, la carte & l'aiguille étant continuellement devant moi, & le cap du vaiſſeau ſur le rumb du Sud, je tiens auſſi continuellement un cadran auprès de moi, & s'il me marque 24. heures, comme j'avois auparavant mis les 24. heures ſur le midi du jour, je gouvernerai droit vers le Soleil. Si le cadran marque trois heures, il faut néceſſairement que le Soleil ait baiſſé au Sud-ouëſt, & par le moien de cette eſtime je pourrai faire porter le navire au Sud, d'où il étoit venu.

Si le cadran marque ſix heures, le Pilote doit conclure que le Soleil eſt à l'Ouëſt. S'il marque douze heures, le Soleil doit être au Nord, qui eſt le rumb où ſera le gouvernail du vaiſſeau. S'il marque 15. heures, le Soleil ſera au Nord-eſt. S'il marque 18. heu-

res le Soleil ſera à l'Eſt. S'il marque 21. heure le Soleil ſera au Sud-ouëſt.

Que ſi je déſire de continuer ma route en droiture, je mets le cap ſur le rumb du Nord; & ſi le cadran marque douze heures, je gouverne droit vers le Soleil ; ainſi qu'il a été déja dit & expliqué ci-devant, auſſi par forme d'éxemple.

Ce que je viens de dire peut faire aſſez comprendre comment un tel cadran peut ſervir à indiquer la route vers chaque climat du monde, & dans tous les endroits où l'on voudroit aller, quand même on ſeroit ſous le pole; & après qu'on auroit couru au-delà du pole 100. lieuës qui font 5. degrès, on pourroit ſe ſervir de la bouſſole, en l'ajuſtant avec le Soleil, autant qu'il ſeroit poſſible.

C'eſt là tout ce que j'avois à dire ſur ce ſujet. Si je me ſuis mépris, au-moins mes vuës pourront ſervir à exciter les navigateurs, & à les obliger de chercher les voies de corriger ce qu'il y aura de manquemens, & de conduire ce projet à une plus grande perfection, dont le public puiſſe recevoir de l'utilité.

Inſtruction touchant la Variation que fait l'Aiguille de la Bouſſole, ſur la route de Portugal aux Indes Orientales, & des Indes en Portugal.

DAns la navigation de Lisbonne juſqu'au cap Vert, on trouve que l'aiguille de la bouſſole nordeſte, c'eſt-à-dire, qu'elle varie

ſie & décline vers l'Eſt, environ les deux tiers d'un rumb, & même davantage.

Quand de-là on court l'eſpace de 4. ou 5. degrès, du côté ſeptentrional de la Ligne, à 70. ou 80. lieuës de la côte, l'aiguille nordeſte encore un demi rumb. Mais ſi l'on navige à 100. ou 120. lieuës de la côte, l'aiguille nordeſte un rumb.

En rangeant la côte du Breſil, juſques par les 7. 8. ou 10. degrès, au Sud de la Ligne, l'aiguille nordeſte un tiers de rumb, c'eſt-à-dire, lors qu'on court terre-à-terre.

Depuis cette hauteur juſques par les 17. ou 18. degrès, où ſont les bancs ou rochers qu'on nomme Os Baixos d'os Abrolhos, l'aiguille nordeſte environ les deux tiers, ou les trois quarts d'un rumb, ce qui ſe doit entendre lors qu'on n'eſt qu'environ 100. ou 120. lieuës au large de la côte du Breſil.

En dépaſſant les iſles de Martin Vaas, l'aiguille nordeſte un rumb, ou davantage.

Après cela en navigeant juſques par les 33. degrès, l'aiguille nordeſte environ un rumb & demi, juſqu'à 70. ou 80. lieuës au-delà des iſles de Triſtan de Gunga.

Depuis cette hauteur juſqu'au cap de Bonne-eſpérance, la bouſſole commence à décliner moins; & ſi l'on y prend bien garde, & qu'on voie que l'aiguille ne nordeſte qu'un demi rumb, il en faut conclure qu'on eſt tout-proche du cap, & qu'on n'en eſt tout-au-plus, qu'à 30. ou 40. lieuës, car quand on eſt juſtement Nord & Sud, l'aiguille nordeſte un rumb entier.

En courant de-là plus avant, ſi l'on re-

N marque

marque que l'aiguille ſoit fixe, & qu'elle ne varie point, on eſt à 80. lieuës Eſt du cap des Aiguilles.

En courant vers Moſſambique, ſi l'aiguille nordouëſte, ou décline d'un rumb vers l'Ouëſt, on eſt Nord & Sud avec le cap nommé Cabo das Correntes : & lors-qu'on eſt par la hauteur des 25. 26. & juſques par les 50. degrès, ſi l'aiguille nordouëſte trois quarts de rumb, ou plus, il faut être ſur ſes gardes, à l'égard de l'iſle Saint Laurens, car on en doit bien-tôt avoir la vuë.

Quand on eſt à la hauteur de Moſſambique, l'aiguille nordouëſte un rumb, ou bien-peu moins, & il y a la même différence juſqu'à la Ligne équinoxiale, c'eſt-à-dire ſur la route des Indes.

Quand on eſt 200. lieuës Eſt & Ouëſt avec le port de Goa, ou avec la côte des Indes, juſques au cap de Comorin, l'aiguille nordouëſte un rumb & demi, & à la côte des Indes un rumb & un tiers.

En allant de Cochin en Portugal, juſques-à-ce qu'on ait paſſé les iſles Maldives au Sud & au Sud-ouëſt, l'aiguille nordouëſte un rumb & demi, juſques par les 8. & 10. degrès de latitude Sud ; & s'il arrive qu'elle nordouëſte moins qu'un rumb & demi, il faut qu'on ſoit à l'ouëſt des bancs ou rochers nommez A Saya de Malha, & qu'on en ſoit bien-proche.

Quand on ſe trouve par les 27. ou 30. degrès, en courant à l'Ouëſt, ſi l'on remarque que l'aiguille nordouëſte un rumb & trois quarts, on eſt alors Nord & Sud avec le

cap

cap de Saint Roman, qui eſt au bout Sud-ouëſt de l'iſle Saint Laurens.

Quand on eſt Nord & Sud avec les rochers nommez Os Baixos di India, en courant vers les terres de Terrado Nata, juſques par les 30. & 31. degrès, l'aiguille nord-ouëſte trois quarts de rumb, ou bien-peu moins, & l'on eſt Nord & Sud avec le cap de Correntes.

Quand on a paſſé les 32. ou 33. degrès, & qu'en avançant toujours on trouve l'aiguille tournée juſtement au Nord, ſans varier, ni décliner en aucune maniére à l'Eſt, ni à l'Ouëſt, alors on eſt directement ſous le Méridien.

Mais on doit ſe tenir pour averti, qu'il faut prendre garde, à faire bien-juſte ſes remarques ſur la bouſſole, en-ſorte qu'on ne s'y trompe pas, même de l'épaiſſeur d'un cheveu, & qu'en prenant hauteur il faut fermer un œil pour mieux voir; car pour peu qu'on ſe trompe, l'eſtime ne ſe trouvera pas bonne, & l'on ne fera rien qui vaille.

Lors-qu'on a paſſé le cap de Bonne-eſpérance, & qu'on porte ſur l'iſle Sainte Héléne, l'aiguille nordeſte un tiers de rumb, & à l'iſle Sainte Héléne un demi rumb.

Depuis cette iſle juſqu'à l'iſle de l'Aſçenſion, l'aiguille nordeſte trois quarts de rumb.

Sur la route de Portugal au Breſil, juſques par la hauteur du cap de Saint Auguſtin, & de cette même iſle de l'Aſçenſion, plus l'aiguille nordeſte, plus on eſt à l'Eſt, & éloigné de ce cap. C'eſt pourquoi il faut toujours y prendre garde; car ſi l'on prend bien

la hauteur, on trouvera qu'elle ne s'acorde pas avec la boussole, ainsi-qu'on vient de le dire.

Depuis l'isle de l'Asçension jusques aux rochers nommez Penedo de S. Pedro, c'est-à-dire, à 20. ou 30. lieuës à l'Est de ces rochers, l'aiguille nordeste un demi rumb.

Depuis ce parage jusqu'à 17. ou 18. degrès plus avant, on trouve l'aiguille fixe & sans déclinaison, & l'on est Sud & Nord avec l'isle Sainte Marie.

Depuis ce parage, si le vent est favorable, ensorte que l'isle Flores puisse vous demeurer au Nordouëst, l'aiguille décline d'un demi-rumb. Quand on est à 70. ou 80 lieuës de cette isle, l'aiguille se trouve fixe & directement au Nord.

A l'isle Faïal, & de-là jusqu'à l'isle Tercére, l'une des Asçores, l'aiguille nordeste un tiers de rumb; & de Tercére à Lisbonne deux tiers à trois quarts de rumb.

Pour bien entendre ce que c'est que la déclinaison de l'aiguille, il faut savoir que lors-qu'on est sous le Méridien, c'est-à-dire, sous le cercle, ou la ligne, que l'on feint être dans l'entour du firmament, depuis un pole jusqu'à l'autre, & qui dans son milieu croise droit la Ligne équinoxiale, toutes les boussoles, ou les aiguilles des boussoles qui sont bonnes, demeurent fixes, & ne déclinent ni à l'Est ni à l'Ouëst. Mais quand on est à l'un ou à l'autre côté du Méridien, l'aiguille décline, savoir vers l'Ouëst si l'on est à l'Est de ce cercle, ce qui s'apelle Nordouëster; & vers l'Est si l'on est à l'Ouëst du Méridien, ce qui s'apelle Nordester.

I. VOIA-

I. VOIAGE

D'ETIENNE van der HAGEN

AMIRAL

HOLLANDOIS

AUX

INDES ORIENTALES.

VOIAGE

DE TROIS VAISSEAUX

HOLLANDOIS

AUX INDES ORIENTALES.

Sous le commandement de l'Amiral ETIENNE van der HAGEN, dans les Années 1599. 1600. & 1601.

Quoi-que les Directeurs de la Compagnie des Indes Orientales, qui avoient envoié l'an 1598. huit vaisseaux aux Indes, sous le commandement de l'Amiral Jaques van Neck, n'eussent point encore apris ce qu'ils étoient devenus, ils ne laissérent pas d'en équiper trois autres l'année suivante. E'tienne van der Hagen, homme de cœur, & d'expérience dans la marine, fut choisi pour les commander.

Le premier, ou l'Amiral, se nommoit *Le Soleil*, dont le Maître, ou Capitaine, étoit Corneille Jansz Schouten, & le premier Commis Jean Sas van der Goude. Le nom du second étoit *la Lune*, dont le Capitaine étoit Corneille Heynsen; & le nom du troisiême étoit *L'E'toile du matin*, dont le Capitaine étoit Corneille Jansz Mellicknap. Ces trois vaisseaux étoient suffisam-

ment armez pour ſe défendre dans les ocaſions.

Ils partirent du Texel le 6. d'Avril 1599. à Soleil levant. Le 9. ils entrérent dans la Manche Britannique, & dépaſſérent dès le ſoir l'iſle de Wicht.

Le 25. ils eurent la vuë de l'iſle Porto Sancto, où ils trouvérent à l'ancre un petit bâtiment Portugais, qui avoit été pillé par un Corſaire François, qui n'y avoit point du-tout laiſſé de vivres; ſi-bien qu'ils eurent la charité d'en donner aux gens de l'équipage, autant qu'il leur en falloit pour ſe retirer. Enſuite ils dépaſſérent les iſles de Madére, Palma, Goméra, & Ténériffe, par un vent fait de Nord & de Nord-eſt.

Le 8. ils moüillérent l'ancre à la rade de l'iſle du Mai, l'une des iſles du cap Vert, pour y faire de l'eau, à quoi ils s'ocupoient tous les jours avec auſſi-peu de précaution que s'ils euſſent été au milieu de leur patrie, & qu'ils n'euſſent rien eu à craindre.

Quoi-qu'il y eût peu de Portugais dans l'iſle, & que ce ne fuſſent même que des bandits, lors-qu'ils virent cette négligence, ils maſſacrérent de nuit un homme ſur le rivage. Les cris de cet infortuné aïant été entendus à bord, on arma vîte une chaloupe qui nagea vers terre. Mais l'équipage fut auſſi-tot ataqué & diſperſé, parce-que la brune les empêchoit de voir leurs ennemis, qui s'étoient poſtez avec leurs fuſils & leurs mouſquets, dans des arbres, & en d'autres lieux avantageux.

Dès-que ceux qui étoient à bord eurent con-

connoiſſance de ce qui ſe paſſoit, on commanda la pinaſſe *l'Etoile du Matin*, pour aller autour de l'iſle, & voir s'il n'y auroit point de barques, où il fût venu des gens de *S.* Jago : car ils s'imaginoient que ceux de l'iſle n'auroient oſé entreprendre ni exécuter une telle hoſtilité, puis-qu'ils n'étoient que huit ou dix hommes.

Quand le jour fut venu, il y eut 23. des matelots diſperſez qui parurent, dans le tems qu'on croioit qu'ils étoient tous priſonniers ; cependant il en avoit été pris ſept. Ces 23. étant retournez à bord, il fut réſolu qu'on envoieroit 100. hommes traverſer l'iſle, pour tâcher de délivrer les autres.

Lors-que ceux-ci furent à terre, ils trouvérent le corps de leur compagnon, qui avoit été aſſaſſiné, & qui, même après ſa mort, avoit été inhumainement traité ; car on lui avoit coupé le nez & les oreilles, arraché les yeux, le nombril, & les parties naturelles. Tous ceux qui le virent en furent fort émus, & on l'enterra, ſelon l'uſage de la guerre, & avec honneur. Après cela ils parcoururent preſque toute l'iſle ſans rencontrer perſonne.

En faiſant cette recherche, ils découvrirent deux voiles étrangéres ſur la côte ; ce qui leur donna lieu de reprendre le chemin du rivage pour aller à bord, de-crainte que les vaiſſeaux ne fuſſent ataquez au dépourvu ; les cent hommes qui étoient à terre, étant l'élite des gens des équipages. L'Amiral aïant détaché le yacht pour aller les reconnoître, il arbora le pavillon d'Orange, &

en aprochant il tira un coup, & amena son hunier, pour signal de paix; car il trouva que c'étoient des Anglois.

Dès le matin du 14. la même troupe mit encore à terre. Mais comme les Portugais se tenoient bien sur leurs gardes, on n'en put atraper aucun. Ainsi l'on s'en retourna le soir à bord, après avoir beaucoup fatigué, & avoir été extrémement tourmenté de la soif.

Comme on vit qu'il n'y avoit presque point d'espérance de recouvrer les gens qu'on avoit perdus, & qu'on avoit grand interêt à ne consumer pas le tems inutilement, puis-qu'on avoit déja fait de l'eau, on prit résolution de partir le 16. du même mois de Mai. Ainsi les prisonniers furent laissez dans une dure captivité, entre les mains des bandits Portugais.

On remit donc à la voile, & l'on porta le cap vers la Ligne, par un vent favorable. Mais quand on fut par les 7. degrès, on tomba dans un calme, qui fut bien-tôt après suivi d'éclairs & de tonnerres; & le vent se fit tout-à-fait contraire. Les courans variérent aussi, & portérent les vaisseaux à l'Est.

Ils navigérent de cette sorte, toujours contrariez, jusques au 5. de Juin, qu'ils eurent la vuë de la côte de Malagète, ou de Manigète, par la hauteur des 5. degrès. Le 10. ils reconnurent le cap de Palma, qui est une pointe de terre qui s'avance fort avant dans la mer, sous laquelle il y a un fond de roches fort-mal-sain. Le vent de mer y regne ordinairement, & pousse vers la côte.

Les

Les vaiſſeaux y furent pris de calme, puis agitez par des tourbillons, & contrains de laiſſer tomber l'ancre juſqu'à deux fois, avant-que de pouvoir doubler le cap, à-quoi ils eurent une peine extrême, & peut-être n'en feroient-ils pas venus à bout, s'ils n'avoient été favoriſez des courans.

Le 23. ils eurent la vuë de l'iſle du Prince, où il y a un Gouverneur Portugais, avec quelques gens ſous lui, qui tenoit les habitans dans un véritable eſclavage.

Ils mirent le cap ſur cette iſle, pour y aller faire de l'eau, car ils en manquoient, parce-que la leur avoit coulé, la chaleur aïant fait relâcher le bois, & rompre la plupart des cerceaux. Ils eſpéroient donc obtenir du Gouverneur la permiſſion de s'en pourvoir, puis-qu'il l'avoit déja auparavant acordée à d'autres vaiſſeaux des Païs-bas.

En entrant à la rade ils arborérent la banniére blanche, en ſigne de paix, n'aïant deſſein que d'agir avec douceur, & paier ce qu'ils prendroient.

Cependant, au-lieu du favorable accüeil qu'ils atendoient, on fit joüer le canon ſur eux, & ils furent obligez de moüiller hors de ſa portée. On envoia des gens à terre, pour dire que c'étoient des vaiſſeaux du Roi d'Eſpagne, qui alloient au Breſil, & qui avoient dérivé ſur cette côte. Le Gouverneur répondit qu'il n'en croiroit rien qu'il n'en vît des preuves par écrit, à quoi ils ne purent ſatisfaire. Alors ils arborérent le pavillon rouge, pour marque qu'ils tâcheroient de prendre par force, & par les

voies de la guerre, ce qu'ils n'avoient pu obtenir par celles de la douceur.

Comme ils étoient moüillez dans la baie, tout-proche de terre, ils découvrirent un petit bâtiment venu de la côte d'Angola. On commanda une chaloupe armée pour aller l'ataquer, dans l'espérance que cela serviroit à faire obtenir la permission qu'on avoit demandée. Quand on eut abordé le bâtiment, on trouva qu'il étoit déchargé, & qu'il avoit été coulé bas d'eau.

Enfin il fut résolu de débarquer, & de se retrancher dans la valée où étoit l'aiguade. Pour cet éfet on envoia des Pilotes sonder le fond, afin de pouvoir faire avancer les vaisseaux tout-à-terre, & de jetter l'ancre dans un endroit d'où ils pussent défendre le retranchement.

Les Pilotes étant allez dans leurs canots sonder jusqu'au rivage, quelques-uns y descendirent pour visiter le lieu. Alors les habitans qui étoient en embuscade parurent, & les firent fuïr jusqu'à leurs canots. Il y en eut deux de blessez, dont il en mourut un. On fit feu des vaisseaux, & l'on envoia dans le bois plusieurs volées de canon, qui ne firent aucun éfet, parce-que les ennemis se retirérent, ou se cachérent dans le fond du bois.

Cet incident fit changer la résolution qu'on avoit prise. On ne jugea pas qu'il fallût ainsi exposer les équipages, ni consumer son tems; c'est pourquoi on leva l'ancre, & on prit son cours vers la côte d'Ethiopie, pour relâcher à Corisco, qui est sur la riviére d'Angra, afin d'y faire de l'eau.

Le 27.

Le 27. ils eurent la vuë du continent d'Ethiopie, & d'un vaiſſeau qui rangeoit la côte en boulinant. En le hauſſant ils le reconnurent pour un yacht d'Amſterdam, deſtiné pour la côte de Benin. Il avoit été équipé à la hâte, & n'avoit point de doublage. La plupart des gens de ſon équipage étoient malades, & le bâtiment étoit tellement criblé des vers, qu'on étoit obligé de pomper continuellement; manœuvre que la foibleſſe des matelots ne leur permettoit de faire qu'avec une peine extrême; ſi-bien qu'ils ſe trouvoient aux abois.

Le 2 de Juillet ils découvrirent la côte de Coriſco, & ils y mirent le cap. Pour le yacht il fut contraint de relâcher près du cap de Gonſalves, ne pouvant plus ſe maintenir franc d'eau.

Quand ils furent à la rade, ils portérent leurs fûtailles à terre, coupérent des branches d'arbres, en firent des cercles, racommodérent leurs tonneaux, & les emplirent d'eau. Ils tuérent auſſi aſſez de chaſſe, & prirent du poiſſon.

Après avoir emploié 15. jours dans toutes ces ocupations, ils remirent à la voile, & trois jours après ils paſſérent ſous la Ligne équinoxiale. Enſuite louvoiant tantôt par un vent de terre, tantôt par un vent de mer, le 24. du mois ils moüillérent l'ancre ſous le cap di Lopo Gonſalves.

Ils y trouvérent le yacht deſtiné pour Benin, dont l'équipage avoit fait une tente à terre, où l'on avoit porté les marchandiſes & les vivres. L'Amiral trouva qu'il y avoit

là trop de danger pour eux, à-cause des Mores, qui sont fort-sauvages, & grands voleurs. Il leur conseilla donc de décharger entiérement le bâtiment, & de le haler à terre, leur ofrant pour cet éfet le secours des équipages de ses vaisseaux; & d'y reporter ensuite tout ce qui en auroit été tiré, afin d'être mieux en état de se défendre, en atendant la délivrance qu'il plairoit à la providence Divine de leur envoier.

Dès que cet avis eut été mis à éxécution, les vaisseaux levérent l'ancre, & prirent leur cours vers le cap de Bonne-espérance, aïant dans leur route la vuë de l'isle Annobon, dont le terrein est tout-entrecoupé de collines, & qui est fertile en oranges & en limons.

Comme la maladie du scorbut commençoit à tourmenter plusieurs des gens des équipages, on résolut de relâcher à cette isle, pour s'y rafraîchir. Les deux vaisseaux *le Soleil* & *l'Etoile* moüillérent l'ancre à la rade: mais *la Lune* fut repoussé en mer par les courans, & n'y put revenir. Ainsi il n'y eut que les deux autres qui y prirent des rafraîchissemens.

Là ils virent venir à bord deux Hollandois, qui y avoient été laissez par un vaisseau qui faisoit le voiage des Indes, non sans doute pour leurs actes de vertu. Ils venoient de la part des habitans, pour demander si c'étoit des rafraîchissemens qu'on cherchoit, & si l'on venoit dans un esprit de paix, parce-qu'en ce cas ils étoient prêts d'en donner & de trafiquer avec douceur;

si-non

ſi-non ils étoient réſolus de ſe retirer ſur les montagnes, & d'y emmener leurs troupeaux.

Les Oficiers qui ne cherchoient que ce qu'on leur ofroit, acceptérent le parti, d'autant-plus qu'ils n'avoient pas oublié ce qui leur étoit arrivé à l'iſle du Mai. Ils eurent donc bien-tôt abondance d'oranges & d'autres fruits.

Cependant *la Lune* ne pouvant venir les joindre, & dérivant toujours de plus en plus, tant par le calme, que par la force des courans, les deux autres vaiſſeaux remirent à la voile le 29. pour rejoindre leur compagnon de voiage, & lui faire part des rafraichiſſemens qu'ils avoient.

Quand ils furent au large ils tirérent pluſieurs coups de canon, pour ſignaux, & cela leur réüſſit. Car ſur le minuit ils ouïrent qu'on leur répondoit, & par ce moien les trois navires ſe rejoignirent.

Alors ils continuérent leur route, en tombant ſouvent dans le calme, où aïant des vents variables, plus ordinairement du Nord-eſt, juſques au 18. de Septembre, qu'ils découvrirent la côte du continent d'Afrique.

Lors-qu'ils furent proche du cap de Bonne-eſpérance, ils ſe trouvérent ſur un grand banc de roches. Là le grand mât de hune de *la Lune* fut abatu par un grain de vent; mais il fut retiré à bord avec ſa vergue, & on l'arbora de nouveau comme on put, juſques-à-ce qu'on eût ocaſion d'y mieux pourvoir, & de remettre tout en meilleur état.

Le

Le cap aïant été doublé heureusement & sans qu'ils fussent beaucoup battus de la tempête, ils gouvernérent à l'Oueſt, & firent tous leurs éforts pour avancer leur voiage, & aller terrir à Java. Mais ils furent contrariez par les vents, & manquérent d'eau, ce qu'ils en avoient aïant encore coulé des fûtailles; desorte qu'ils furent obligez de courir sur l'isle de S. Laurens, ou Madagascar, afin de s'en pourvoir.

Le 24. d'Octobre, ils reconnurent la pointe méridionale de cette isle, qui gît par les 24 degrès. Néammoins comme ils avoient intention de moüiller dans la baie d'Antongil, ils s'éloignérent des terres, pour mieux gouverner au Nord. Mais aïant remarqué que les courans les portoient trop au Sud, ils craignirent de manquer l'isle, & remirent le cap sur la côte.

Trois jours après ils entrérent dans une baie qui leur étoit inconnuë, où ils laissérent tomber l'ancre. Aussi-tôt ils envoiérent à terre un canot armé, pour éxaminer le lieu & voir s'il y avoit de l'eau douce.

On trouva un païs montueux & rempli de bois. Pour les habitans, on les atira en leur montrant des grains de verre & de coral. Ils étoient noirs, & portoient de longs cheveux tressez, aussi-gras que s'ils eussent été oints d'huile. Ils avoient la bouche grande, le nez plat, le visage large, de grosses lévres, les dents larges. Ils étoient charnus, & bien-proportionez en leurs membres, tout-nuds, hormis les parties que la honte naturelle fait couvrir, où les hommes

& les

& les femmes avoient un simple morceau de toile, ou de quelque autre chose; mais les jeunes gens ne s'en mettoient pas en peine.

Les plus riches & les plus considérables avoient un vêtement ataché autour du cou, des bracelets de cuivre aux bras, & des anneaux à leurs longues & pendantes oreilles.

Ils avoient pour armes des boucliers de bois, qui étoient ronds; des javelines courtes, des fléches, ou assagaies, qu'ils s'exercent à lancer, & qui ont au bout une pointe de fer, avec une autre recourbée à la maniére d'un harpon; arme qui est fort dangereuse.

On ne put remarquer qu'ils eussent quelque Réligion, ou quelque sorte de police, car ils vivoient tout-à-fait en Sauvages. Leurs habitations étoient un peu élevées au-dessus de la terre, ou bâties sous de gros & grands arbres. On désira d'en savoir la raison, mais on ne put l'aprendre, parcequ'aucun des Hollandois n'entendoit leur langage.

Ils marquoient être d'un naturel doux & facile, curieux d'aprendre, & intelligens. Dans cinq jours qu'on eut à converser avec eux, ils commencérent à retenir & à prononcer déja certains mots Hollandois, quoique ce fût sans aucune connoissance de ce qu'ils signifioient.

Pendant-que les vaisseaux furent là moüillez, ils reçurent quelques rafraîchissemens, mais ils ne purent trouver celui dont ils avoient le plus grand besoin, c'est-à-dire, de l'eau douce. Ce qu'il y en avoit étoit sale

& plein

& plein de vers, encore étoit-elle loin, & il y avoit de la difficulté à l'aller querir, ſi-bien qu'on aima mieux donner quelques bagatelles aux inſulaires, pour les engager à en aporter aux canots.

D'ailleurs il n'y avoit point de cerceaux pour tenir les fûtailles, & l'on ne trouvoit là rien qui en pût ſervir, ni rien qui fut propre à faire des potages, de quoi l'on avoit auſſi beſoin. La rade même étoit mauvaiſe. Il n'y avoit point d'abri, & les vaiſſeaux y étoient expoſez à tous les vents. Ainſi il fallut encore en revenir à la baie d'Antongil, & ſe réſoudre à l'aller chercher, pour avoir de l'eau & du ris, les deux choſes dont on ſe pouvoit le moins paſſer.

Le ſoir du 10. de Novembre, ils levérent l'ancre, & pouſſez d'un petit vent de terre, ils ſortirent de cette baie, à qui ils donnérent le nom de la baie du Soleil. Incontinent après ils furent pris de calme, & les courans firent dériver *la Lune* vers des rochers; de-ſorte que ce vaiſſeau ſe vit obligé de jetter l'ancre, de quoi l'on avertit les autres qui étoient de l'avant, par un coup de canon. A ce ſignal ils paſſérent la nuit ſans faire que des bordées, & à petites voiles, dans une grande inquiétude pour le péril où ſe trouvoit leur compagnon.

Quand le jour fut venu, ils virent encore, les côtes, & le parage où ils avoient ancré: mais ſans s'en être aperçus ils avoient dérivé au Sud, par la force des courans, qui y portoient.

Le

Le 15. du même mois de Novembre, le vaiſſeau qui avoit été en danger leva l'ancre, & fut pouſſé par une briſe de terre, vers les deux autres, qui étoient bien-avant au large. Lors-qu'ils ſe furent rejoints ils prirent leur cours enſemble vers la baie d'Antongil.

Après avoir navigé deux jours, ils eurent la vuë de l'iſle Sainte Marie, qui gît devant cette baie, & l'aïant dépaſſée, ils allérent moüiller à la rade. La baie eſt large, aïant au milieu une petite iſle toute ronde. Elle eſt bonne, & les vaiſſeaux y ſont bien à l'abri.

On eſpéroit trouver là des rafraïchiſſemens, ainſi qu'y en avoit trouvé Corneille Houtman, dans le premier voiage que les Hollandois firent aux Indes. Cependant on ſe trompa. Car lors-qu'on eut moüillé l'ancre, on ne vit paroître, pendant 24. heures de ſéjour, ni habitans ni canots. La peur les avoit ſaiſis, & ils s'en étoient fuïs ſur les montagnes.

On commanda une chaloupe armée pour remonter la riviére. L'équipage porta de petits miroirs, de la verroterie, & d'autres merceries, pour gagner les inſulaires. Mais il n'y eut pas moien d'en joindre aucun. Tous les villages étoient abandonnez, ſi-bien que dès le ſoir même il fallut retourner à bord.

Le lendemain il y eut encore des chaloupes commandées pour porter du monde à terre, & il fut ordonné qu'on feroit avancer deux hommes, ſans armes, pour tâcher

d'atirer

d'atirer les insulaires, & de leur parler; ce qui ne réüssit pas mieux, car ils s'enfuïrent tout-de-même, & se cachérent dans les bois.

Enfin quelques Noirs s'étant enhardis & aprochez, on leur jetta des miroirs & de la verroterie, & on leur fit divers signes, pour leur faire comprendre qu'on vouloit traiter amiablement avec eux. On tâcha aussi de leur faire entendre qu'on désiroit avoir du ris. Comme il n'y avoit point d'Interprète, ils répondirent tout-de-même par signes, & firent connoître qu'ils n'avoient point de rafraîchissemens à donner: de-sorte qu'il fallut s'en retourner à bord sans avoir rien fait. En se retirant on jetta dans le chemin des grains de verroterie, des miroirs, & d'autres merceries, pour têmoigner aux insulaires qu'on ne vouloit point leur faire de mal.

Pendant-qu'on passoit là du tems, chacun s'ocupoit de son côté, les uns à chercher du bois pour faire des cerceaux; les autres à le préparer; les Tonneliers à rebattre les fûtailles; quelques-uns à naviger dans les riviéres, pour chercher des gens à qui on pût parler.

Ceux qui navigeoient étant allez dans une riviére qui ne leur étoit point encore connuë, découvrirent un nouveau village. Dès-que les habitans les eurent aperçus ils mirent le feu à leurs maisons, & s'enfuïrent dans les montagnes, avec leurs femmes & leurs enfans, y emportant tout ce qu'ils avoient.

Les

Les Hollandois voiant ce desordre y coururent, & éteignirent le feu. Quelques-uns même allérent jusqu'à la montagne, pour tâcher de parler aux fugitifs. Quand ils se furent aprochez, ils marquérent toute la douceur possible par leurs maniéres, faisant entendre qu'ils ne demandoient que du ris & d'autres rafraîchissemens, pour lesquels ils donneroient des marchandises.

Les Indiens leur firent comprendre par signes, qu'ils manquoient eux-mêmes de ces choses; si-bien que par-tout on ne trouvoit que des refus. On ne laissa pas de leur faire présent de quelques bagatelles, & l'on retourna s'embarquer avec le peu de satisfaction qu'on remportoit de cette course.

Enfin il fut résolu de remonter encore la même riviére, dans l'espérance d'un plus heureux succès. Ceux qui furent commandez navigérent autant qu'ils purent, ne s'arrêtant que lors-qu'il y eut si peu d'eau qu'ils ne pouvoient aller plus loin, sans demeurer sur le sec. Ils trouvérent encore un autre village dont les habitans s'en étoient aussi fuïs. Ceux-ci avoient laissé un enfant de deux ans, que le pére & la mére avoient oublié, selon les aparences, ou-bien leur précipitation les avoit empêchez de le prendre. On lui mit au cou quelques grains de verre, & l'aïant laissé, on s'en retourna encore sans rien faire.

Cependant comme on étoit ocupé à rebattre les fûtailles à eau, sur le rivage, deux Noirs sortirent du bois, & s'aprochérent assez librement des ouvriers. Ils avoient repris courage, quand ils avoient vu qu'on n'avoit

voit pas touché à leurs habitations. Ils firent présent à l'Amiral de fruits qui n'étoient pas meurs.

On leur demanda du ris & d'autres vivres: ils firent entendre que le peu qu'ils en avoient alors leur étoit absolument nécessaire, & que c'étoient les mousquets qui mettoient ainsi tous les insulaires en fuite.

L'Amiral chagrin de l'état des choses, fit tant par ses caresses, qu'il engagea un des Noirs à passer à son bord. Là il le régala, & l'aïant adouci autant qu'il lui fut possible, il le fit consentir à remonter la riviére avec ses gens, dans l'espérance qu'il aprivoiseroit les autres, & qu'à la fin ils donneroient des vivres. Cependant le Noir ne se rendit qu'avec peine, & ne marcha qu'avec quelque sorte de contrainte.

Quand on fut à terre, il agit comme aïant dessein d'aller parler aux autres; mais dès-qu'il se vit libre, il prit la fuite, & on ne le revit jamais depuis. On prit alors la résolution de leur envoier un Contre-maître qui étoit ateint de crime, afin d'éprouver ce qu'il en arriveroit. On le pourvut d'huile, de vin, de pain, & de verroterie.

Après avoir été une nuit à terre, le lendemain il se rendit à bord à la nage, demandant grace, & disant qu'on l'avoit tout dépoüillé. Mais on le rebuta pour cette fois, & on le contraignit de retourner.

Comme les matelots pêchoient tous les jours avec la seine, & que les Sauvages les voïant faire, s'acoutumoient, & s'aprochoient plus volontiers, aidant même à tirer le filet,

l'Amiral

l'Amiral qui en fut averti, en parut fort content, & crut qu'il réüssiroit enfin. Néanmoins il ne lui fut pas possible; car il étoit vrai qu'il y avoit disette de ris, & que les insulaires étoient contrains de vivre de racines.

Cependant quand on se fut plus familiarisé, les Hollandois ramasserent encore, ici & là, en divers endroits, un peu de ris fort-sale, dont il fallut qu'ils se contentassent.

Le criminel Contre-maître, qui étoit revenu, fut remis à terre dans une autre isle, pour y chercher des vivres. On lui parla deux jours après, & il raporta qu'il y avoit une guerre civile dans l'isle, qui étoit cause que les insulaires avoient tout gâté & ravagé; & que d'ailleurs les Hollandois leur inspiroient beaucoup de fraïeur; de-sorte qu'il y avoit aussi-peu à espérer de-là que des autres endroits.

Ces insulaires étoient-à-peu-près comme ceux de la baie du Soleil, dans toutes leurs maniéres de vivre, hormis que leurs habitations n'étoient pas si élevées au-dessus de la terre, & qu'ils étoient moins nuds, les femmes ne l'étant que jusqu'au sein. Ils étoient aussi mieux pourvus d'armes. Ils avoient des javelines, des arcs, & des bouciers. Leur Commandant, ou Souverain, avoit les cheveux tressez, un grand couteau dans sa main, & plusieurs bracelets de cuivre à ses bras.

Après donc s'être là rafraîchis autant-que l'état du lieu le put permettre, on prit résolution de continuer le voiage, & de faire voiles

voiles vers Bantam. Tous les Oficiers intercédant alors pour le coupable Contremaître, qui avoit déja ſubi une partie de ſa peine, puis-qu'il avoit été expoſé diverſes fois aux Sauvages, on lui fit grace, & il fut reçu à bord.

Le 21. de Décembre, le vent s'étant rendu favorable, on leva l'ancre, & l'on prit ſon cours vers Sumatra. Les vaiſſeaux furent battus de diverſes tempêtes ſur cette route. Après avoir longtems navigé, les Pilotes croïant, ſelon l'eſtime, qu'ils ſeroient bien-tôt proche des terres, on prit ſoin de ſe précautionner. Les côtes & les parages qu'on devoit trouver, étoient inconnus, & il auroit été dangereux de s'aprocher de ces côtes avec de ſi grands navires. C'eſt pourquoi chaque Capitaine eut ordre de faire monter la chaloupe qu'ils portoit en fagot, afin qu'elle ſe mît à la tête de ſon vaiſſeau, pour ſonder le fond.

Le 28. de Fèvrier, ils reconnurent la terre, & crurent que c'étoit l'iſle de Sumatra. Cependant ils virent bien-tôt qu'ils s'étoient trompez, & que c'étoit l'iſle Engano, qui gît vers le détroit de la Sonde Ils la dépaſſérent le plus promtement qu'ils purent, portant le cap ſur l'iſle de Sumatra, pour en aller enfiler le détroit.

Mais auparavant ils laiſſérent tomber l'ancre ſur la côte de l'iſle des Chaloupes, pour y achever de monter les chaloupes qu'ils avoient en fagot. Là le principal ſoin de l'Amiral fut de faire rafraîchir ſes gens, fatiguez des peines & de la longueur du voia-

ge,

ge, afin-que leur ſanté pût ſe rétablir. Pour cet éfet il détacha le yacht, avec ordre d'aller chercher des rafraîchiſſemens à Sumatra.

Ils travaillérent encore à la conſtruction des chaloupes deux jours après le départ du yacht, puis ils mirent à la voile, pour aller le joindre. Ils emploïérent deux autres jours à cette petite navigation, parce-qu'ils étoient le long d'un païs fort-haut, où ils ſe trouvoient ſouvent pris de calme. Ils craignoient même qu'il n'y eût des rochers, ou d'autres dangers, à fleur d'eau, & prenoient la précaution de faire toujours nager leurs chaloupes à la tête des vaiſſeaux.

Ils rencontrérent le yacht moüillé devant une place nommée Lampon, qui étoit ſous la domination du Roi de Bantam, & ils y reçurent des rafraîchiſſemens. Ils y prirent auſſi un Pilote pour les mener à Bantam; puis ils remirent à la voile: mais les calmes étoient ſi-fréquens qu'ils furent contrains de remoüiller.

Le 13. de Mars, ils ſe rendirent à la rade de Bantam, & aïant ſalué la ville de quelques décharges de canon, ils y moüillérent l'ancre, rendant graces à Dieu de leur arrivée, après un voiage qui avoit duré 48. ſemaines, ou environ onze mois.

Les craintes du péril ne ceſſérent pourtant pas alors. Ils ne ſavoient quelle réception on leur feroit, ni ſi on les regarderoit comme amis ou comme ennemis. Dans cette incertitude ils virent venir à bord pluſieurs gens, qui leur aportérent des fruits, & toutes ſortes de vivres; ce qui les raſſura.

Le lendemain, un homme, qui parloit bon Portugais, ſe rendit à bord de l'Amiral, qui le pria, ou plutôt lui commanda en termes honnêtes, de la part du Sabandar, d'envoier quelques-uns de ſes gens dans la ville, pour déclarer d'où ils étoient, & à quelle fin ils étoient venus. Il ofrit même de laiſſer deux otages.

Quelques-uns des Commis vêtus le plus proprement qu'il leur fut poſſible, prenant un nombre raiſonable de gens à leur ſuite, & des Trompettes, s'en allérent à la ville. En aprochant du palais, ils en trouvérent les bâtimens fort-bas, mais bien-propres. A chaque côté de l'entrée il y avoit deux corps-de-garde, bien-garnis d'armes & de ſoldats, qui étoient des eſclaves du Gouverneur, & qui travailloient à diverſes manufactures.

Là ils firent faire des fanfares par leurs Trompettes, puis ils paſſérent à la ſeconde entrée, où il y avoit une porte d'un bel ouvrage, & un beau portal. Les Trompettes y recommencérent leurs fanfares. Entre ces deux portes ſont de fort-baſſes maiſons des deux côtés, où demeurent ces mêmes eſclaves.

De-là ils paſſérent par un grand emplacement, où étoit la Moſquée du Gouverneur, à gauche de laquelle il y avoit un autre corps-de-garde de Nobleſſe. Là étoit le Sabandar acompagné de quantité de Nobles, qui atendoit les Hollandois; & il les y reçut, pour aller enſuite les introduire auprès du Gouverneur, laiſſant la Nobleſſe dehors. Les

Trom-

Trompettes demeurérent auſſi entre le corps-de-garde & l'entrée du palais.

Dans l'endroit où étoit le Sabandar, quand il reçut les Hollandois, il y avoit encore un portal, qui n'étoit pas moins beau que le précédent. Quand on l'eut paſſé, on trouva un petit ruïſſeau, & après cela ils entrérent dans le lieu où étoit le Gouverneur, qui les reçut fort-civilement.

Ce lieu étoit bâti ſur des piliers, & ouvert tout-autour, à-cauſe de la grande chaleur de ces païs-là, Il y avoit de très-belles nattes étenduës pour s'y aſſeoir. Lorſqu'on ſe fut aſſis, le Gouverneur demanda d'où venoient les vaiſſeaux, & à quelle fin ils étoient venus? Que ſi c'étoit pour acheter du poivre, ils arrivoient dans un mauvais tems, parce-qu'il étoit cher, tant à-cauſe que la recolte n'en avoit pas été bonne, qu'à-cauſe des Chinois, dont les vaiſſeaux étoient là en charge.

Enſuite il demanda ſi les deux autres flotes qu'on avoit vuës à Bantam, étoient de leur compagnie, & comment ils avoient deſſein de paier le poivre qu'ils acheteroient, ſi ce ſeroit en argent, ou en d'autres marchandiſes;

Les réponces qu'ils lui firent l'aïant ſatisfait, il marqua beaucoup de franchiſe & de bonne volonté, promettant de prendre leur flote en ſa protection, & ofrant, s'ils vouloient aporter des marchandiſes dans la ville, de leur faire trouver une maiſon bâtie de pierre, afin de les garantir du feu & des voleurs.

Pour cette premiére fois, ils ſe contentérent de le remercier de ſes ofres, ſe réſervant de les accepter & de s'en ſervir dans la ſuite. Ils requirent ſeulement qu'on leur voulût donner un Interprète, afin de pouvoir négocier avec les habitans. Le Gouverneur y conſentit, & donna ordre à ſon Interprète de leur rendre ſervice, quand ils en auroient beſoin.

Après cela ils prirent leur congé du Gouverneur & du Sabandar, & alors les Trompettes recommencérent à ſonner: puis ils s'en retournérent faire le raport de ce qui s'étoit paſſé.

L'Amiral eut beaucoup de joie d'aprendre la réception que le Gouverneur leur avoit faite. Il fut réſolu qu'on renvoieroit des gens lui porter quelques préſens, pour achever de le gagner. Les préſens conſiſtérent en des miroirs dorez, du velours, du caffa ou velours ciſelé à fleurs, & quelques autres curioſités. On les fit porter avec beaucoup de cérémonie, & ils furent fort-bien reçus de celui à qui on les envoioit.

Le même jour, l'Amiral aïant eu avis que le Sabandar devoit venir viſiter les vaiſſeaux, fit tenir ſa chambre propre, & tout le navire en bon ordre. Cependant l'équipage fut averti de ſe tenir ſous les armes, pour être en état de prévenir tous accidens & toutes trahiſons. On fit auſſi prier le Sabandar d'amener le moins de gens qu'il ſe pourroit, & de leur ordonner de ſe bien comporter, afin-qu'il n'arrivât point de deſordre entre les équipages & eux; & pour

lui

lui ôter tout ſoupçon, on envoia deux Commis à terre, afin d'y demeurer en otage.

Toutes ces choſes aïant été ainſi réglées, le Sabandar s'embarqua ſeul, avec ſes deux petits garçons, dans le canot de l'Amiral, & il ordonna aux gens qui le ſuivoient, de demeurer dans leurs canots. Il fut reçu par l'Amiral au bruit des trompettes, & conduit dans la chambre, où il fut régalé.

On s'entretint du ſujet du voiage, de ce qui s'étoit paſſé ſur la route, & d'autres choſes ſemblables, juſques-à-ce que le Sabandar têmoignât qu'il vouloit s'en retourner. L'Amiral lui fit alors des préſens, dont il parut fort-ſatisfait. Les trompettes recommencérent auſſi à ſe faire entendre, & leur bruit fut acompagné de celui du gros canon.

Le lendemain une partie des Commis alla encore à terre, pour convenir avec le Gouverneur, touchant les impôts & les autres frais extraordinaires, & pour acheter du ris & d'autres vivres. Le Gouverneur qui avoit fait tant de belles promeſſes, ne laiſſa pas de charger autant qu'il put les Hollandois. Il demanda quelques milliers de réales de huit pour le droit d'ancrage, avec le cinquiême & le huitiême denier, de toutes les marchandiſes qu'on feroit entrer.

Ces propoſitions aïant ſurpris les Commis, ils n'y répondirent point ; mais prenant congé, ils dirent qu'ils feroient leur raport à l'Amiral. Ils s'en allérent donc, & l'Amiral, n'étant pas moins ſurpris qu'ils l'avoient été, ne ſavoit quel parti il devoit prendre. Enfin il aprit que les derniers vaiſſeaux Hol-

landois, qui avoient été dans ce port, avoient laiſſé une lettre pour ceux qui pourroient y venir.

On eut beaucoup de peine à ſe faire donner cette lettre, qui portoit que l'Amiral Wybrand van Warwijck, auparavant Vice-amiral de Jaques van Neck, avoit terri aux iſles de Java, de Madure, & aux Moluques, & qu'il avoit laiſſé de ſes gens dans quelques-unes des villes de ces iſles pour y trafiquer.

L'Amiral aïant fait ſes réflexions ſur le contenu de cette lettre, & conſidérant de combien de tributs on vouloit charger ſa flote à Bantam, outre le haut pris où le poivre étoit alors, jugea qu'il valoit mieux laiſſer Bantam & s'en aller à Banda, à Amboine, ou aux Moluques. Il fit donner avis de ſa résolution au Gouverneur, qui à ſon tour n'en fut pas fort-content; parce-qu'il voioit échaper les profits conſidérables ſur quoi il avoit compté.

Il emploïa donc toutes ſortes de raiſons, pour diſſuader les Hollandois de leur nouveau deſſein. Il leur dit, qu'il leur feroit encore trouver aſſez de poivre pour leur charge, & que s'ils trouvoient que les impôts fuſſent trop gros, il ſe ſoumettroit toujours à la raiſon. Ils répondirent que la lettre qui leur avoit été renduë leur impoſoit cette néceſſité, & que s'ils manquoient à ſuivre ce qu'elle leur preſcrivoit, ils ne pourroient s'en diſculper envers leurs maîtres. C'eſt pourquoi ils le ſuplioient de leur permettre de partir.

Le Gouverneur voïant qu'ils perſiſtoient en

en leur résolution, & que toutes les ofres qu'il avoit faites, n'avoient pu les en détourner, se crut obligé de consentir à leur requête. Ils l'en remerciérent par quelques présens qu'ils lui firent, dont il fut plus satisfait que de leurs complimens, & ils se pourvurent d'un Pilote, d'un Interprète, & de vivres.

Comme la description de Bantam à été faite dans un des précédens Voiages, il n'est pas nécessaire de la réitérer ici. On ajoûtera seulement à ce qui a été deja dit, qu'il y a un gouvernement particulier pour les femmes, & qu'elles sont gouvernées par une Princesse du Sang Roïal, légitimement éluë pour ce sujet. Tous les différens qui naissent entre les femmes, sont portez devant elle, & décidez par son autorité. Cette Princesse joüit de grands priviléges. Elle a la liberté de parler au Roi quand elle veut, sans être obligée, suivant l'usage général, d'en demander la permission.

Le 28. du même mois de Mars 1600. les Hollandois levérent l'ancre, & firent voiles de Bantam, sur la fin de la mouson, qui devoit porter les vaisseaux à l'Est. Ils dépassérent Madure, Baly, Cambava, la petite Java, & plusieurs isles inconnuës. Ce voiage fut ennuïeux, à-cause des calmes fréquens où l'on tomboit.

Le 2. de Mai, ils se trouvérent devant Amboïne, & le vaisseau *le Soleil* y moüilla l'ancre. Pour *la Lune* & *l'Etoile*, la force des courans les fit dériver, & les porta sur la côte de l'isle de Banda, où ils moüillé-

rent auſſi, ſans que l'équipage du *Soleil* ſeût où ils avoient été pouſſez.

Le 15. la chaloupe de *la Lune* ſe rendit devant Amboine, & y porta des nouvelles du ſéjour des deux vaiſſeaux devant Banda, & qu'ils eſpéroient y trouver leur cargaiſon. Mais *le Soleil* ne put trouver la ſienne à Amboine. La plus grande partie du clou de giroflc étoit vendue & déja tranſportée. Pour la nouvelle recolte, elle donnoit une belle eſpérance; mais il falloit atendre ſix mois, avant-que le fruit fût en état & net.

Les Orancaies, ou la Nobleſſe du païs, aïant imploré le ſecours de l'Amiral contre les Portugais leurs ennemis, il le leur refuſa avec le plus de civilité qu'il fut poſſible. Cependant ils preſſérent ſi-fort, qu'on réſolut de les aſſiſter de ſix chaloupes armées. Dans cette vuë, la chaloupe de *la Lune* eut ordre de retourner à Banda pour s'armer, afin de ſe trouver au rendévous avec les autres.

Le 25. du même mois de Mai, les deux chaloupes des vaiſſeaux *la Lune* & *l'E'toile*, armées de braves gens, allérent rejoindre l'Amiral devant Amboine. Alors il mena ſes gens dans l'iſle, pour aller avec les habitans aſſiéger le fort des Portugais. Les chaloupes firent route de ce côté-là, ſuivies de pluſieurs galéres.

Les Portugais avoient élevé des batteries ſur le bord de l'eau, qui rendirent la deſcente impoſſible, & l'on fut contraint de faire retraite. Pour reparer cet afront, on fit avancer l'Amiral même, les inſulaires ſe per-

ſuadant que non-ſeulement ils ſe rendroient maîtres du fort, mais qu'on pourroit prendre une carraque, qui étoit là chargée de cloux de girofle.

Mais après avoir tenu ce fort aſſiégé pendant deux mois, ils furent obligez de ſe retirer, faute de monde. Les inſulaires avoient beaucoup vanté leurs forces, cependant ils ne fournirent pas la dixième partie des troupes qu'ils avoient promiſes; & encore y avoit-il peu d'habitans, le reſte n'étant que des eſclaves. Avant-que de faire retraite, l'Amiral fit encore tirer contre le fort & ſur la carraque, & les fit ſommer; bravades que les Portugais ſuportérent avec patience, parce-qu'ils s'en moquoient dans le fonds, ſachant bien que leurs ennemis ne pouvoient plus guéres tenir en ce lieu-là.

Il y eut une volée de leur canon, qui aïant donné dans la chaloupe de l'Amiral, mit le feu aux poudres, dont ſeize hommes furent bleſſez, & il y en eut un qui mourut. Les autres guérirent après avoir beaucoup ſoufert. Ce fut toute la perte que les Hollandois firent à ce ſiége.

Après cela, comme on eut beaucoup de gros tems, on ſe contenta d'envoier la chaloupe de l'Amiral à Banda, pour faire raport aux autres vaiſſeaux de ce qui s'étoit paſſé devant le fort d'Amboine. Mais l'agitation de la mer & la fureur des vents la contraignirent de s'en retourner.

Le lendemain, ... d'Août, l'Amiral quitta la baie du fort. Les aſſiégeans en aïant avis ſe retirérent auſſi, fort-confuſément, &

avec beaucoup d'épouvante, d'autant plus que les Portugais, avant la venuë des Hollandois, leur avoient enlevé leur plus considérable galére.

Le 20. du même mois d'Août, le gros tems aïant cessé, la chaloupe se remit en route pour aller à Banda. Cependant on cherchoit par-tout ce qu'il pouvoit y avoir de vieux cloux de girofle, pour les acheter, & tâcher de faire la cargaison de l'Amiral, parce-que la mouson dont on avoit besoin pour s'en retourner, devoit bien-tôt passer.

Pendant-que les gens de l'Amiral s'occupoient ainsi de tout leur pouvoir à charger leur vaisseau, *la Lune* & *l'Etoile* aïant pris toute leur charge à Banda, vinrent à la rade, le 18. de Septembre, afin de s'en retourner de compagnie avec leur Amiral.

Avant-que de partir ils firent une alliance avec les insulaires d'Amboine, pour résister conjointement aux Portugais. A cette fin on s'engageoit à construire un fort, à quoi les insulaires devoient travailler, & les Hollandois devoient le pourvoir de gens, de canon, de poudre, de plomb, & de vivres, pour le mettre en état de garantir les habitans des insultes & des courses des ennemis. En conséquence les insulaires s'étoient obligez de livrer aux Hollandois, à un certain prix fixé, tous les cloux de girofle qu'ils recüeilleroient, sans en vendre à aucune autre nation. Ce traité étant fait, les insulaires travaillérent de tout leur pouvoir à la construction du fort, & quand il fut élevé, on y mit pour sa défence cinq piéces de canon

de fonte, avec quelques autres : on y laiſſa des munitions de plomb, de poudre, & les autres choſes néceſſaires ; & l'on y établit pour Gouverneur Jean Dirkſz Sonneberg, avec 27. hommes de garniſon ſous lui.

La ſaiſon s'avançant toujours, & le fort ſe trouvant en état, les trois vaiſſeaux partirent le 6. d'Octobre, & prirent leur cours vers Bantam, moins intimidez à leur retour, qu'ils ne l'avoient été en arrivant. Ils n'y terrirent que le 19. de Novembre, aïant été contrariez par les vents, ou pris de calme ; ce qui les avoit beaucoup retardez.

Ils y trouvérent à la rade ſix vaiſſeaux Hollandois ; rencontre qu'on peut bien croire qui leur donna beaucoup de joie. Mais quand ils ſeurent qu'ils étoient équipez par d'autres particuliers, ou par une nouvelle Compagnie, ils craignirent qu'il n'y eût concurrence ; & qu'on ne fit hauſſer le prix du poivre.

Pour éviter cet inconvénient, les Oficiers des deux flotes convinrent qu'ils s'acommoderoient enſemble, & que les uns n'iroient point ſur le marché des autres. Cet acord fit un bon éfet, & leur fut avantageux à tous.

Quand ils eurent achevé leur négoce, & pris leur cargaiſon, ils ſe préparérent pour s'en retourner, & ſe mirent de compagnie, au nombre de ſept vaiſſeaux ; qui firent voiles le 14. de Janvier 1601. Ils allérent relâcher à l'iſle de Sumatra, pour y faire de l'eau & du bois ; puis ils prirent leur cours vers le cap de Bonne-eſpérance.

Le 22. ils furent battus d'une furieuſe tempête qui venoit de l'Oueſt, & contrains de chercher une rade pour y moüiller. Ils y demeurérent juſques au 30. du même mois, que le vent fut moins contraire, quoi-que la mer fût toujours fort groſſe. Néammoins on prit la réſolution de remettre à la voile, pour avancer le voiage.

Après avoir navigé huit jours, ils eurent la vuë de deux petites iſles, qui n'étoient encore ni marquées en aucune carte, ni peut-être connuës. Enſuite ils eurent beaucoup de gros tems. Le gouvernail & la vergue de grand hunnier du *Soleil*, ſe rompirent en deux piéces, & peu après la grande vergue de *la Lune* ſe rompit auſſi, un ſi long voiage les aïant beaucoup fait ſoufrir.

Le 19. d'Avril, ils reconnurent le cap de Bonne-eſpérance, & en même tems ils eurent encore une grande tempête de l'Oueſt, qui dura dix jours, pendant leſquels il fallut toujours aller à ſec, ſans pouvoir porter de voiles, & ils furent repouſſez 80. lieuës en arriére.

Quand l'orage fut apaiſé, ils firent force de voiles pour regagner promtement ce qu'ils avoient perdu. Le 6. de Mai, ils découvrirent encore cette pointe méridionale de l'Afrique, & ils y eſſuiérent une nouvelle tempête de l'Oueſt, qui dura deux jours, & les fit reculer de nouveau.

Enfin le 18. ils doublérent ce cap, & ils y eurent un vent d'Eſt, qui les porta le 5. de Juillet à la vuë de l'iſle Sainte Héléne, où ils ancrérent le 6. dans la baie de l'E-

glise.

glise. Là ils mirent à terre tous les jours, pour y prendre des limons, des chévres & des pourceaux, & y faire de l'eau.

Le 12. ils levérent l'ancre, & prirent leur cours vers la Hollande, où ils arrivérent heureusement peu de tems après.

VOIAGE
DE DEUX VAISSEAUX
HOLLANDOIS
AU ROIAUME D'ACHIN

Dans l'isle de Sumatra, les Années 1600, *&* 1601.

LA Nouvelle Compagnie, qui étoit de Marchands Brabançons, au-moins pour la plupart, fit l'An 1600. un second armement, & équipa encore deux vaisseaux, chacun du port de 600. tonneaux, & nommez *l'Aigle Noire*, & *l'Aigle Blanche*.

Le 28. de Juin, dès le matin, ils sortirent de la passe des Espagnols au Texel, par un vent foible de l'Est, allant de conserve avec six autres vaisseaux de l'ancienne Compagnie, sous la conduite de l'Amiral Jaques van Neck.

Le 1. de Juillet, le tems étant fort-embrumé, & le vent forçant du Sud-est, ils relâchérent aux Dunes, sur la côte d'Angleterre, où ils furent obligez de séjourner 5. jours.

Le 6. ils remirent à la voile par un vent de Nord-ouëst, & le 9. ils remouillérent au bout oriental de l'isle de Wicht. Le 10. ils levérent l'ancre sur le soir, & firent voiles par un vent de Nord-ouëst: mais ils laissé-

rent dans l'isle leur Chirurgien Major, & un Pilote nommé Corneille van Purmerendt.

Le 12. ils moüillérent à la rade de Portlandt, par un vent de Sud, où étant encore le 15. à-cause du vent contraire, le Conseil s'assembla pour régler les rations, qui furent de dix livres de poisson par jour, pour 77. hommes, & l'on retrancha entiérement le beurre & le fromage.

Ce changement soudain causa du tumulte entre les matelots. Il y en eut 24. ou 25. qui pendant la nuit conspirérent ensemble de déserter. Dans ce dessein ils prirent par force des piques dans la sainte-barbe, pour se défendre, & quelques-uns montérent dans la galerie, pour aller démarrer le canot, qui étoit à la touë derriére le vaisseau.

Leur dessein aïant été prévenu, on leur promit de plus fortes rations, ce qui en apaisa quelques-uns. Les autres ne se fiant pas sur la parole qu'on leur avoit donnée, & craignant que dans la suite on n'arrétât leurs gages, pour leur faire paier ce qu'ils auroient reçu par-dessus la ration réglée, persistérent dans leur résolution. Un d'entre eux, nommé Heyn Gerbrantsz, s'étant jetté à la mer, s'en fut à la nage jusques au bac, & l'aïant amené à bord, onze matelots y descendirent, & s'en allérent à terre.

Leur fuite s'étant faite le 14. à la pointe du jour, le Capitaine les suivit avec la chaloupe, pour tâcher de les ramener: mais n'aïant pu réüssir, il envoia querir le Commis Corneille Pietersz, qui en gagna trois par ses promesses. Pour le Chirurgien, qui

étoit

étoit ivre, il ne voulut rien entendre: mais on le fit enlever par force, jetter dans la chaloupe, & remener à bord.

Le Capitaine étant demeuré à terre, dans l'eſpérance de regagner auſſi les autres, en vint à bout, par les aſſurances qu'il donna de leur règler de plus fortes rations, & en leur acordant un pardon général. Cependant le vent étant devenu favorable, on remit à la voile: mais les ſix vaiſſeaux de la Nouvelle Compagnie, ſe ſéparérent des deux autres, qui firent voiles l'après-midi, par un vent de Nord-ouëſt.

Sur la route, tantôt ils découvroient les ſix autres vaiſſeaux d'un côté, tantôt de l'autre, & tantôt ils les perdoient de vuë, juſques au 24. du même mois de Juillet, qu'ils les laiſſérent de l'arriére.

Le 2. d'Août ils eurent la vuë de l'iſle de Ténériffe. Le 11. le tems fut embrumé, mais le vent étoit frais & gaillard. Dès le matin ils virent l'iſle de Bona Viſta, qui leur demeuroit à ſix lieuës Ouëſt-quart-au-nord-ouëſt, & ils ſe trouvérent à midi, par la hauteur des 15. degrès 36. minutes.

Le 23. comme le Maître-valet d'eau étoit ocupé à tirer les rations de biére, le Prévôt, nommé Jean Janſz, s'y opoſa, diſant que la biére ne valoit rien. Cette violence le fit mettre aux fers, juſques-à-ce qu'on lui fit ſon procès.

Après cela, on continua la route, ſur laquelle on n'eut aucune rencontre digne de remarque, juſques au 5. de Septembre, que les deux vaiſſeaux furent rejoints par les ſix

de

de l'Amiral van Neck ; dont ils avoient demeuré ſéparez l'eſpace de 44. jours.

Le même jour ſept hommes maltraitez du ſcorbut, furent ôtez de la gamelle, pour manger en leur particulier. On leur aſſigna pour chacun 5. livres de biſcuit par ſemaine, deux demi-ſetiers de vin & demi pot d'eau par jour, ſans aucune autre choſe, que la moitié d'un demi-ſetier d'huile par jour pour tous.

Le 24. ſur le midi, ils ſe trouvérent directement ſous la Ligne équinoxiale, & la nuit par la hauteur des 5. minutes.

Le 28. ils eurent là vuë de l'iſle Annobon, qui leur demeuroit au Sud-eſt-quart-à-l'Eſt, & qui devoit être à plus de 100. lieuës ſelon l'eſtime des Pilotes : car ils croioient être à l'Ouëſt de l'iſle ; ſi-bien qu'il falloit que les courans les euſſent furieuſement portez à l'Eſt.

Le même jour le Conſeil s'étant aſſemblé à bord de l'*Aigle Blanche*, il fut réſolu de relâcher à cette iſle, tant pour prononcer Sentence ſur l'afaire du Prévôt, que pour faire rafraîchir les malades, d'autant-plus que le vent étant contraire, on n'auroit pu faire que peu de chemin.

Le matin du 29. ils mirent le cap ſur l'iſle, courant au Sud-eſt-quart-à-l'eſt ; & ſur le midi ils ſe trouvérent à l'extrémité ſeptentrionale de la rade, par le 1. degré & 40. minutes.

Dès l'après midi, on commanda deux chaloupes armées pour aller à terre, avec une banniére de paix. On trouva le Capitaine

taine Portugais qui commandoit dans l'isle, & on eut conférence avec lui. Il promit d'envoier le lendemain quantité de bananes & d'oranges, & en fit présent de quelques-unes qu'il avoit.

Le lendemain on fit encore un tour à terre, d'où l'on aporta beaucoup d'oranges, de bananes, d'ananas, de pourceaux, de poules; mais point de limons, ni d'eau douce.

Le Prévôt aïant été condamné à être déserté, fut conduit vers le rivagë, sur le soir. Mais le Capitaine Portugais n'aïant pas voulu permettre qu'on le fit descendre, on l'emmena vers une autre pointe de terre. Les habitans s'oposérent aussi à ce qu'on le laissât en ce lieu, & firent feu sur la chaloupe, qui fut encore contrainte de s'en retourner.

On ne jugea pas à propos de commettre aucune violence sur cette côte, & l'on suspendit l'éxécution de la Sentence, jusques-à-ce qu'on fût sous voiles. Alors on donna quelques hardes au criminel, avec un sac plein de pain, & on le laissa sur une pointe, où il ne paroissoit point de gens.

Au bout Sud-est de l'isle Annobon, il y a deux rochers, dont l'un est très-bas, & presque ä fleur d'eau, & l'autre est assez haut, & a beaucoup d'étenduë. Il y a sur ces rochers une multitude d'oiseaux si-privez, qu'ils se laissent prendre avec la main. L'eau est si-profonde entre ces deux écüeils, que les navires y peuvent bien passer.

Le 31. du mois, la flote de Jaques van Neck vint à la même rade. Sur le midi les deux

deux vaiſſeaux l'y laiſſérent, & firent voiles, prenant leur cours à l'Eſt-ſud-eſt, par un vent de Sud-ſud-ouëſt.

Le 6. d'Octobre, ils ſe trouvérent par la hauteur des 4. degrès 30. minutes, & au ſecond quart ils s'aprochérent de la côte de Congo, où aïant jetté la ſonde à quatre lieuës en mer, il y eut 27. braſſes, ce qui les obligea de revirer.

Le 7. il fut réſolu de louvoier ſur la côte, à-moins qu'on ne pût mettre à l'autre bord, & courir à l'Ouëſt-ſud-ouëſt, pour aller à la côte du Breſil. Cependant on mit la chaloupe ſur le grapin, pour reconnoître le courant, qui portoit aſſez doucement au Nord.

Le 12. de Novembre, ils ſe trouvérent par la hauteur des 18. degrès, 50. minutes, & parérent les Abrolhos.

Le 22. de Décembre, au lever du Soleil, ils eurent la vuë du cap de Bonne-eſpérance, qui leur demeuroit à 5. lieuës Nord-nord-eſt. Pendant la brune ils doublérent le cap des Aiguilles, qui eſt la partie la plus méridionale de l'Afrique.

Le 14. de Janvier 1601. ils découvrirent l'iſle de Madagaſcar, qui leur demeuroit à l'Eſt.

Le 19. ils eurent du gros tems, qui dura juſqu'au 4. de Fèvrier, & qui incommoda fort les voiles des vaiſſeaux. Cet accident aïant fait mettre en délibération, ſi l'on relâcheroit à Madagaſcar, dont on eut encore la vuë, il fut réſolu de la dépaſſer, parce-que le Réglement de Marine, nommé

l'Artij-

l'*Artijkel-brief*, défend expreſſément de relâcher en aucun endroit, ſans une extrême néceſſité.

Les équipages s'opoſérent à cette réſolution, & dirent qu'ils ne vouloient point s'éloigner de terre, qu'ils ne ſe viſſent aſſez d'eau pour en avoir ſix demi-ſetiers par jour juſqu'à Bantam : ſurquoi le 5. du même mois de Fèvrier, on convint qui ſi l'on étoit obligé de retrancher les rations d'eau, on augmenteroit celles de vin. En éfet le 16. on retrancha un demi-ſetier de la ration d'eau, & on augmenta celle de vin de la moitié d'un demi-ſetier.

Le 2. de Mars, la tempête fut ſi-violente, qu'un ou deux petits canons s'étant démarrez, allérent donner contre un ſabord, & l'ouvrirent. L'eau y entra en ſi grande abondance qu'il n'y avoit pas moien de la vuider en puïſant avec les ſeilleaux & les bailles. Les marchandiſes même flotoient dans le fond de cale, & l'on fut contraint de couper & laiſſer tomber à la mer le grand mât, qui entraîna auſſi la grande vergue.

Alors, à force de pomper & de puïſer, on mit l'eau haute, & l'on prit le perroquet d'artimon pour faire un mâtereau ſur le bout du grand mât coupé. Après cela, le vent aïant ſauté, l'après-midi, du Sud-eſt à l'Oueſt-ſud-ouëſt, les deux vaiſſeaux ſe rejoignirent.

Le 8. on prit la réſolution de ne cuire plus de potages, afin de faire durer l'eau plus longtems, & de donner, au-lieu de potages, une livre & demie de biſcuit, avec dix

dix livres de ſtocfiche, par ſemaine, & un demi-ſetier de vin par jour ; & toutes les trois ſemaines un grand tonneau de viande, au-lieu qu'auparavant il duroit un mois.

Le 14. d'Avril, un des vaiſſeaux fut en danger de ſauter en l'air, par la mutinerie de trois matelots. Oudtger Jacobſz, Pierre Hendrikſz & Joachim Wouterſz, aïant été mis aux fers pour quelques fautes ; les deux premiers trouvérent moien de s'en tirer, & allérent audacieuſement dans la chambre du Capitaine, dire qu'ils vouloient qu'on leur fit juſtice, & qu'on leur prononcât leur Sentence. Le Conſeil répondit qu'il falloit qu'ils atendiſſent, & que cependant ils retourneroient au lieu où ils avoient été réléguez.

Ils refuſérent d'obéïr, & dirent qu'ils aimoient mieux mourir que d'atendre, & qu'ils vouloient que leur afaire fût terminée. Enſuite ils ſortirent de la chambre, & allérent tirer des fers leur compagnon. Alors s'étant tous trois emparez par ſurpriſe de la ſainte-barbe, ils réſolurent de s'y mettre en défence, & de faire une capitulation avantageuſe, ou de mettre le feu aux poudres. En éfet deux d'entre eux entrérent dans la ſoute ; mais le troiſiême fut arrêté avant-que d'y pouvoir entrer. Ils chaſſérent deux Canonniers qui y étoient, & tirérent un demi baril de poudre. Comme ils n'avoient point de feu, l'un des deux fut contraint de ſortir, avec ſes armes à la main, dans l'eſpérance de faire du feu. Mais il fut ſaiſi, & lié piés & mains à un canon. Le dernier qui

qui étoit reſté dans la ſoute, tâchoit encore de ſe défendre; cependant il perdit bien-tôt courage, & on les remit tous trois aux fers.

Le 20. on leur prononça leur Sentence, qui portoit qu'il y en auroit deux qui ſeroient paſſez par les armes, & que le troiſiême auroit trois fois la grande cale par-deſſous la quille. Le 23. cette Sentence fut miſe à éxécution.

Le 29. de Mai, ils découvrirent les terres, ce qui ne leur étoit pas arrivé depuis le 8. de Fèvrier. Le fond qu'on trouvoit en aprochant, étoit en talus; car d'abord on trouva 100. braſſes de profondeur, & peu après on vit l'eau changée, & l'on ne trouva que 12. braſſes, fond de gros ſable, & enſuite 10. & 9. braſſes, où l'on voioit clairement le fond. On fit alors nager la chaloupe à la tête du vaiſſeau, afin-que le Pilôte allât la ſonde à la main, & peu-à-peu l'on vint à trouver plus de profondeur. Enfin on ne trouva plus de fond, de-ſorte qu'on ne ſavoit où l'on étoit.

Le 17. de Juin, le Capitaine & le Sous-commis de *l'Aigle Blanche* paſſérent à bord de *l'Aigle Noire*, pour ſe plaindre de ce qu'on alloit trop-lentement, & de ce que l'on s'arrêtoit trop-ſouvent. Ils diſoient que le tems & les vivres ſe conſumoient, requérant qu'on leur donnât deux gros tonneaux de vin, 100. fromages, une demie pipe d'huile, les trois quarts d'une tonne de beurre, un demi-laſte de biſcuit, deux paquets de ſtocfiche, une tonne & demie de viande, des pois. des fèves, & du gruau; faute de quoi leur vaiſſeau ſe

ſe mettroit de l'avant, & abandonneroit l'autre : ſurquoi il y eut diverſes conteſtations, & comme on ne put s'acorder, on ſe ſépara vers le ſoir.

Le 18. l'afaire aïant été encore remiſe ſur le tapis, on ne trouva pas plus de moiens d'accomodement, que le jour précédent. Ainſi les Oficiers de *l'Aigle Blanche* prirent congé, diſant qu'ils vouloient faire diligence, & qu'ils eſpéroient qu'on ſe reverroit à Bantam Alors tirant un coup de canon, pour dire adieu, ils coururent toute la nuit près de deux rumbs ſous le vent, de-ſorte que le matin ils étoient bien trois lieuës de l'avant.

Le 22. les deux vaiſſeaux s'étant rejoints, le Capitaine & le Sous-commis de *l'Aigle Blanche* retournérent à bord de l'autre, & dirent qu'ils avoient aſſez reconnu l'aheurtement que l'on avoit à leur refuſer des vivres; & que s'ils ſe déſiſtoient d'en demander, c'étoit par conſidération pour leurs maîtres, aimant mieux en avoir moins leur ſufiſance, & en demeurer là, que de pouſſer la choſe plus loin: ſous proteſtation néammoins que toute la perte & le deſordre que pourroit cauſer la lenteur & le retardement du voiage, ſeroient imputez à *l'Aigle Noire*.

Le 27. ils furent pris de calme pendant 24. heures, & ils virent pluſieurs ſerpens, & d'autres marques qu'on étoit proche de terre. La nuit ſuivante, ils tombérent dans un furieux tournant de mer, l'eau écumant comme ſi c'eût été un refrein contre le rivage. Les vaiſſeaux furent pouſſez l'un vers

l'autre,

l'autre, & firent chapelle cinq ou ſix fois de ſuite, courant riſque chaque fois de s'aborder par l'avant, ou de s'embaraſſer dans leurs beauprés, n'étant pas éloignez l'un de l'autre plus que la longueur de la moitié d'un vaiſſeau.

Le 20. de Juillet, après avoir longtems couru la bande du Sud, cours par lequel il y avoit le plus d'aparence d'aprocher des terres, les Oficiers de *l'Aigle Noire*, s'aſſemblérent, & conclurent qu'il falloit relâcher en quelque endroit, le plutôt qu'il ſeroit poſſible, l'équipage étant dans une foibleſſe extrême. Il en mouroit beaucoup, & l'on ne pouvoit plus manœuvrer, ni tenir la mer. Pour cet éfet ils arborérent une girouëtte & un pavillon, afin d'avertir les Oficiers de *l'Aigle Blanche*, & d'avoir leur conſeil & du ſécours.

Quand les Conſeils des deux navires ſe furent joints, on réſolut de chercher inceſſamment un lieu de relâche, tel qu'on le pourroit rencontrer; & pour cet éfet on courut au Nord & à l'Eſt.

Après avoir navigé quelques jours, croïant tantôt avoir des marques qu'ils n'étoient pas loin des côtes, & tantôt en étant deſabuſez, enfin le 24. du même mois de Juillet, ſur les onze heures du matin, il fut tiré un coup de *l'Aigle Blanche*, & on y vit voltiger le pavillon, pour ſignal qu'on y avoit vu terre. Incontinent après on la vit auſſi par prouë de *l'Aigle Noire*, ſous le vent.

L'après-midi, ils ſe trouvérent par la hauteur d'un degré 40. minutes de latitude Sud;

Sud ; & ſur le ſoir ils reconnurent les terres de plus en plus. Néammoins on ne pouvoit encore démêler ſi c'étoit le continent, ou une iſle.

Le 25. Le tems étant clair & calme, on connut que c'étoit une iſle qu'on voioit, & que le continent en étoit à trois lieuës Eſt-nord-eſt. Le païs paroiſſoit montueux. On y porta la cap, & ſur la route on trouva deux autres petites iſles.

On chercha une rade pour y moüiller, ne jugeant pas à propos de naviger la nuit avec des équipages ſi-foibles, en des parages inconnus, & entre des iſles. Ainſi l'on courut à l'Eſt, & en deux heures on vint au bout ſeptentrional de l'iſle, proche de terre, où aïant jetté la ſonde, ou trouva trois braſſes d'eau.

Mais après cela ils en trouvérent quatorze braſſes, fond de bonne tenuë, & le 9. de Juin, ils y moüillérent l'ancre. Ils étoient alors dans un pitoiable état, aïant perdu 34. hommes. La côte couroit à l'Eſt-nord-eſt, & à l'Ouëſt-ſud-ouëſt, & l'on étoit bien à l'abri des houles, qui rouloient de l'Eſt, & s'élevoient fort-haut.

On fit armer la chaloupe, mais ceux qui allérent à terre, aïant parcouru l'iſle, la trouvérent déſerte. Il n'y avoit que quelques traces de bufles, & d'autre bêtes, & elle étoit preſque toute-couverte de bois & de halliers. Cependant ils n'y virent point d'autres fruits qu'un qui étoit ſemblable à une noix, qui fit vomir exceſſivement tous ceux qui en mangérent. On y enterra un homme qui fut le trente-ſixième de leurs morts.

Le 26. ils retournérent dans l'iſle, pour mieux reconnoître le païs. Ce n'étoit partout que des déſerts, & des riviéres fort poiſſonneuſes. Il y avoit auſſi quelques volatiles, mais point d'hommes.

Le 27. il mourut deux hommes, qui furent le 38. & le trente-neuviême. Mais comme il n'y avoit point-là de rafraîchiſſemens à eſpérer, il fut réſolu de remettre à la voile, & d'aller chercher une meilleure rade.

Le 28. les équipages des deux vaiſſeaux ſe trouvérent ſi-foibles, qu'il fallut qu'ils allaſſent s'aider tour-à-tour pour lever l'ancre. Ils prirent leur cours à l'Eſt-nord-eſt.

Après avoir navigé juſqu'au 31. ils ſe raprochérent tellement des terres qu'ils virent, pendant la brune, de la fumée monter en pluſieurs endroits. Ils moüillérent alors ſur 5. braſſes, & reconnurent trois petites iſles, & quelques bâtimens qui alloient & venoient.

L'après-midi ils armérent deux canots, qui nagérent vers la côte, & virent deux bâtimens de Java, qui étoient à l'ancre, & qui donnérent deux poules en troc ; faiſant entendre qu'on auroit aſſez ce qu'on voudroit dans le païs.

Comme ils ſeurent qu'on venoit de Hollande, & qu'on alloit à Bantam, ils déclarérent que depuis ſix mois on y avoit auſſi vu quatre ſemblables navires. Les équipages furent fort-joïeux d'être arrivez ſi heureuſement dans un port, qui, bien-que l'Auteur de ce préſent Voiage ne l'ait point nommé,

doit

doit avoir été celui de Ticou, petite iſle qui eſt de la dépendance du Roi d'Achem, parce-qu'on lit dans d'autres Voiages, que des vaiſſeaux de l'Amiral Jaques Heemskerck, aprirent à Achem qu'il y avoit à Ticou des priſonniers Hollandois, des vaiſſeaux *l'Aigle Blanche* & *l'Aigle Noire*. Au reſte ils avoient perdu 41. homme ſur la route.

Le 1. d'Août deux chaloupes armées, nagérent encore vers le rivage & portérent de la mercerie, afin d'en troquer pour des vivres. En aprochant de terre, les habitans montrérent aux équipages une riviére, où ils entrérent. On leur donna pour de chetifs couteaux, & d'autres choſes aprochantes; des poules, du ris, des cocos, des limons, des œufs, des bananes, & quantité d'autres fruits.

L'après-midi, un des Capitaines du païs vint à eux, avec un Interprète qui entendoit un peu le Portugais, & qui leur demanda d'où ils venoient, ce qu'ils déſiroient, & quel étoit leur deſſein? Ils lui répondirent qu'ils étoient des Marchands Hollandois, qui venoient pour aporter des marchandiſes & acheter du poivre. Le Capitaine fit dire qu'il y en avoit aſſez en ce lieu-là, pour charger les deux vaiſſeaux, & que s'ils le déſiroient il leur envoieroit ſon Interprète à bord, pour viſiter les marchandiſes & convenir du prix. Il les fit auſſi prier que leurs vaiſſeaux s'aprochaſſent plus près du rivage, parce-qu'ils étoient trop-loin pour les canots qui vouloient aller à leur bord.

Les 2. 3. 4. & 5. du même mois d'Août,

furent emploiez à troquer des marchandiſes pour des vivres. On fit auſſi des préſens au Capitaine, tant pour l'engager à faciliter le commerce, que pour obtenir autant de rafraîchiſſemens qu'on voudroit.

Le 6. on reçut un bufle de ſa part, en reconnoiſſance des préſens qu'on lui avoit faits. L'Interprète & trois autres hommes vinrent à bord, où on leur montra diverſes marchandiſes qui parurent leur plaire. Ils dirent qu'il y avoit du poivre pour charger plus de 10. vaiſſeaux; & que les deux qui étoient-là, pouvoient être chargez en 20. ou 30. jours, parce-qu'on étoit alors au tems de la recolte.

Au-reſte le Capitaine défendit que perſonne n'allât à terre, ſans ſa permiſſion, parce-qu'il craignoit quelque tumulte. Il y avoit un concours extraordinaire de gens venus de la montagne pour voir les Hollandois, & c'étoient des gens malins & à qui on ne pouvoit ſe fier. Par cette raiſon l'Interprète pria les Hollandois de tirer un coup de canon pendant la brune, comme ſi c'étoit le coup de partance, & qu'on mît à la voile, afin de voir ſi cette brutale multitude ſe retireroit.

Le 9. aïant obtenu permiſſion, on deſcendit à terre, où l'on acheta deux bares de poivre, à trente réales la bare, peſant 380. à 400. livres, de-ſorte qu'il y avoit 50. livres de perte par bare.

Le 10. on en acheta encore deux bares, mais d'un poivre bien plus peſant & plus beau, où l'on ne perdoit que le poids de 12. livres.

Le

Le même jour l'Interprète & six autres hommes dont il y en avoit un qui parloit bon Portugais, passérent à bord, & y menérent encore un bufle. Ils visitérent de nouveau les marchandises, & y passérent la nuit. Dans le même tems le Conseil résolut que le lendemain on iroit trouver le Commandant pour faire un acord avec lui touchant les impôts, pour lesquels il avoit demandé 200. réales de huit. Corneille Pietersz, Daniel Lost, & Guillaume Senescal eurent cette commission.

Le 11. ils allérent, tous trois, suivis de seize autres, au lieu où le Conseil de la ville étoit assemblé, pour faire voir des marchandises, du prix desquelles ils convinrent, & après qu'elles furent régîtrées, le Capitaine les fit emporter.

De-là ils s'en allérent visiter la loge qui leur avoit été destinée. Cependant l'heure du dîner étant venuë, Senescal & deux autres allérent querir dans la chaloupe les vivres qu'ils avoient aportez.

Quand ils furent de retour à la loge, ils y trouvérent un grand desordre. On ne voulut pas les laisser monter, & l'on tira l'échelle. Mais ils entrérent par force, & lors-qu'ils furent au haut, ils eurent le déplaisir de voir leurs compagnons arrêtez prisonniers au bas. En même tems on leur commanda de rendre les armes, & de ne faire point de bruit, ou qu'ils étoient morts.

Peu de tems après ils aprirent qu'une partie de leurs compagnons prisonniers avoient été massacrez, ou blessez, quoi-qu'on ne

leur en dît pas le nombre. Les quatre derniers aïant été menez au haut avec les autres, on les lia piés & mains, chaque Indien tâchant d'en avoir un pour ſoi, afin d'en pouvoir tirer une groſſe rançon.

Comme ils étoient là liez, il venoit quantité de gens qui paroiſſoient les plaindre, & avoir grand' pitié d'eux, de quoi ils furent fort-émus, ne ſachant point ce qu'ils alloient devenir. D'ailleurs on tâchoit, par toutes ſortes de moiens & de ruſes, de ſavoir d'eux combien il reſtoit encore de gens ſur leurs vaiſſeaux, & comme on n'y put réüſſir, les Indiens eurent peur que les équipages ne les vinſſent ataquer, & firent bonne garde, aïant fait poſter plus de 600. hommes au bord de l'eau.

Les priſonniers ne pouvoient écrire ni faire ſavoir aux vaiſſeaux l'accident qui leur étoit arrivé, & ce ne fut que le 12. du même mois d'Août, qu'ils ſeurent que cinq de leurs compagnons avoient été maſſacrez, & un dangereuſement bleſſé, dont les bleſſures commençoient à ſentir mauvais; ſi-bien que les Indiens nonobſtant leur inhumanité en eurent compaſſion, & réſolurent de le renvoier à bord. En même tems ils firent ſavoir aux priſonniers, que s'ils vouloient écrire, il étoit tems, afin de donner avis qu'on leur demandoit 3000. piéces de huit pour leur rançon, ſur quoi on rabattroit le prix des marchandiſes qu'on avoit déja, qui montoient à 1600. réales; & que le reſtant ſeroit auſſi paié en marchandiſes; conditions ſous leſquelles on leur acorderoit la liberté du commerce.

Cepen-

Cependant ils furent transférez de leur loge dans la maison du Capitaine, pour y demeurer jusques-à-ce qu'on les menât à Achin. Ils trouvérent dans cette maison trois Capitaines assemblez, qui leur donnérent courage, leur disant qu'il en étoit bien arrivé autant à leurs compatriotes à Bantam; mais que pour eux, ils n'étoient en cette peine, que parce-qu'il étoit allé deux vaisseaux à Achin, qui en se retirant avoient emporté sans paier environ 1000. bares de poivre; & que comme ils étoient de la même nation, on les avoit arrêtez par ordre du Roi, pour se dédommager sur eux.

Quand les prisonniers eurent écrit ce qu'on leur avoit dit, on commit Corneille Ravinck pour porter les paroles, & aller & venir pendant-que la négociation dureroit. Il se rendit donc à bord, avec le blessé, & le lendemain, 13. du mois, on envoia une réponce, qui portoit qu'il n'y avoit pas de justice, après avoir fait périr cinq hommes, & s'être emparé d'un si grand nombre de marchandises, d'éxiger encore une si grosse rançon pour ce qui restoit de prisonniers: que c'étoit de bonne foi, & sur la confiance qu'on avoit eue aux habitans, qu'on avoit cherché à trafiquer avec eux, & qu'on l'avoit fait en honnêtes marchands: qu'on n'avoit aucune connoissance du sujet de la plainte qu'ils faisoient, pour du poivre enlevé sans paier, & qu'on étoit persuadé que la chose regardoit les Anglois.

Toutes ces raisons ne furent point écoutées, & les Indiens ne voulurent point se re-

lâcher. Ils répondoient toujours que c'étoit la même nation, la même langue, & les mêmes vêtemens, & que par conſéquent ils devoient les uns & les autres avoir connoiſſance de ce qui ſe paſſoit parmi eux. Avec cette réponce Cornéille fut renvoié à bord, acompagné d'un Malais qui parloit bon Portugais.

Le 15. le Conſeil des vaiſſeaux conſentit au paiement de la rançon, & ofrit d'envoier ce qui en reſtoit à paier. Mais le Conſeil de cette petite ville s'étant aſſemblé, ils dirent qu'ils n'avoient eu aucune connoiſſance de ces propoſitions; que le Capitaine les avoit faites ſans ordre; que les marchandiſes avoient été confiſquées & diſtribuées; tellement qu'il en fallut venir à de nouvelles propoſitions.

Celles qui furent faites de la part du Conſeil de la ville, étoient qu'on laiſſeroit le plus grand des deux vaiſſeaux pour la rançon, hormis la cargaiſon & l'artillerie; ou-bien qu'on paieroit 4000. piéces de huit, non-compris les marchandiſes déja confiſquées. Les priſonniers de leur côté firent diverſes ofres, ſous le bon plaiſir du Conſeil des vaiſſeaux; mais elles furent toutes rejettées, & l'on ſe ſépara ſans rien conclure.

Ils auroient bien ſouhaité d'écrire toutes ces choſes au Conſeil; mais il ne ſe trouvoit perſonne qui voulût porter leurs lettres, de-peur d'être arrêté. Le 19. les habitans permirent qu'un des priſonniers allât porter ces lettres, par leſquelles ceux-ci donnoient avis à leurs Oficiers, que le Conſeil de la ville

nioit avoir donné charge de faire la premiére demande ; qu'ils craignoient que leur prison ne durât longtems ; & qu'ils prioient qu'on fit l'une de ces trois choses : de tâcher d'atraper quelques habitans ; ou des jonques ; ou de contraindre la ville à les relâcher, par le moien du canon, dont les habitans avoient beaucoup de fraïeur ; ajoûtant, qu'ils connoissoient que la malice de ces gens-là iroit jusqu'au bout ; que déja même ils disoient qu'on ne pouvoit les délivrer, sans le consentement du Roi d'Achin, & qu'il falloit plus d'un mois pour en avoir des nouvelles. Cependant ils requéroient qu'on leur envoiât des vivres, & dix réales pour s'en servir en cas de besoin.

Dès les même jour les prisonniers reçurent réponce. On les avertissoit d'emploier tous les moiens imaginables pour leur délivrance, & que le Conseil avoit résolu d'envoier une chaloupe & un canot croiser une nuit ou deux à l'embouchure de la riviére, pour tâcher de prendre des habitans : qu'on leur envoieroit quelque mercerie, & quelques vivres ; mais pour de l'argent, on s'en excusa sur la maladie de Corneille Ravincks, avec promesses que s'il étoit mieux, on leur en feroit tenir le lendemain.

Les 20. 21. & 22. les prisonniers ne purent faire tenir de lettres aux vaisseaux, parce-que les habitans avoient remarqué qu'on tenoit l'entrée de leur riviére fermée pendant la nuit, ce qui faisoit qu'aucun Indien n'osoit se hasarder d'aller à bord.

Le 21. après midi, le vaisseau l'*Aigle Blan-*

che, mit à la voile. Néammoins dès la nuit même il revint à la rade. Cependant voiant qu'on ne recevoit plus de lettres des priſonniers, les Oficiers des deux vaiſſeaux ne voulurent pas ſéjourner là plus longtems.

En éfet le matin du 22. du même mois d'Août, ils levérent l'ancre, laiſſant leurs compagnons dans la peine, & aïant fait peu d'éforts pour les en tirer. Ce fut une triſte nouvelle pour ces derniers. Ils ne laiſſérent pas de ſe flater que les vaiſſeaux n'avoient fait voiles, que pour prendre des gens, ou des jonques, & qu'ils reviendroient pour les délivrer.

Mais leur atente fut inutile. On ne penſa plus à eux. Au-moins, ſi en partant on eût tiré quelque coup d'avis, ou fait quelque ſignal, il y avoit des priſonniers qui euſſent pu entreprendre d'aller à bord à la nage, avec l'aide du canot, qui fût venu au-devant d'eux; car le reſpect qu'ils avoient eu pour le traité qui avoit été fait, & enſuite violé par une ſi lâche trahiſon, les avoit arrêtez auparavant, & ils n'avoient pas voulu qu'il leur fût reproché de l'avoir violé à leur tour. Tant le deſir d'obtenir à la fin la liberté du commerce avoit de pouvoir ſur leurs eſprits.

Ils laiſſérent donc 12. de leurs hommes priſonniers, ſix de chaque vaiſſeau, dépourvus de tout, même de vêtemens, quelques-uns en aïant à-peine pour couvrir leur nudité. D'ailleurs le lieu où ils demeuroient n'étoit d'aucun abord; il ne s'y faiſoit point de commèrce: il n'y paſſoit point d'étran-

gers

gers qui pussent visiter les captifs, ni leur donner du secours.

Aïant été ainsi abandonnez, & ne pouvant espérer de secours que d'eux-mêmes, ils consultérent ensemble comment ils pourroient se tirer de leurs fers. Il y en eut six qui s'étant communiqué leurs pensées, s'unirent, & résolurent de se servir de l'ocasion d'une jonque de Malabar, qui étoit venuë à la rade, & dont les gens leur faisoient beaucoup de bien. Ils conclurent qu'ils iroient avec ces gens-là dans leur jonque, comme pour la visiter, & qu'ils tâcheroient de s'emparer de quelque barque, canot, ou autre bâtiment.

Ainsi deux des prisonniers s'en allérent à bord de la jonque, où ils s'ouvrirent aux Malabres, & leur demandérent leur conseil. Ceux-ci ne desaprouvérent par leur proposition, voïant qu'ils osoient tout entreprendre, qu'ils ne faisoient pas difficulté de hazarder leur vie, & qu'ils étoient résolus à mourir plutôt qu'à demeurer dans leurs chaînes, comme étant persuadez qu'ils tomberoient enfin entre les mains des Portugais, qui entretenoient une grande correspondance avec le Roi d'Achin. Ils leur remontrérent seulement que s'agissant de leur vie, ils devoient bien prendre leurs mesures, & que ce leur seroit un grand obstacle de ne savoir pas le chemin de Bantam, qui étoit d'environ 100. lieuës, sur une côte dangereuse pour ceux qui n'en avoient point de connoissance; où l'on rencontroit souvent des pirates, qui étoient antropophages, &

de qui le meilleur deſtin qu'on pouvoit eſpérer, étoit d'être vendu pour eſclave.

Non-obſtant les difficultés qui leur furent repréſentées, les priſonniers demeurérent fermes dans leur deſſein, promettant aux Malabres que s'ils étoient aſſez heureux pour réüſſir, ils les rembourceroient de tout ce qu'ils leur auroient donné; ſur quoi les Malabres leur promirent auſſi tout le ſecours qu'ils pourroient leur prêter, ſans ſe trop haſarder; comme de faire force de voiles, de leur fournir de l'eau, des vivres, des rames, des fuſils, des javelines, des boucliers, & les autres choſes les plus néceſſaires.

Toutes ces meſures aïant été priſes par ces deux captifs, ils aſſemblérent la nuit leurs compagnons, & leur firent le raport de ce qui avoit été projetté avec les Malabres; de quoi ils furent ravis. Ils réſolurent donc de ſe ſaiſir de leur chaloupe, ou de quelqu'une des barques qui étoient en aſſez grand nombre ſur la riviére; & à la pluralité des voix ils élurent Guillaume Seneſcal pour Capitaine, & lui prêtérent le ſerment de fidélité & d'obéïſſance, convenant enſemble que ſi quelqu'un d'eux prenoit la fuite, il ſeroit permis à quiconque le pourroit joindre, de le tuer.

Le lendemain matin ils retournérent parler aux Malabres, qui dirent que de leur côté tout étoit prêt; ainſi la partie demeura liée pour le lendemain. Mais comme leur chaloupe étoit toute deſagréée, & qu'il falloit qu'ils ſe rendiſſent maîtres par force d'une autre barque, n'aïant point d'armes,

ils prirent chacun un gros levier. Les Malabres leur recommandérent de faire leur coup dès la prochaine nuit, quoi-qu'ils ne puſſent aſſez s'étonner de leur hardieſſe, & de ce qu'ils oſoient entreprendre avec ſi peu de forces & ſans armes.

Ils s'enquirent ſi le premier Commis Corneille Pietersz en avoit connoiſſance ? Les priſonniers répondirent que non. Alors ils déclarérent qu'ils ne les aſſiſteroient donc pas, & qu'ils vouloient avoir l'honneur à Bantam, & auprès de leur Roi d'avoir délivré un Capitaine ou Commandant de vaiſſeau, ce qui leur ſeroit plus glorieux que de n'avoir contribué qu'à la liberté de quelque gens de l'équipage.

Cette difficulté renverſa toute l'entrepriſe. Car il étoit trop difficile de le faire ſauver, parce-qu'il étoit plus étroitement gardé que les autres, & qu'ils étoient perſuadez qu'on feroit plus de diligence pour le reprendre, que pour tout le reſte. D'ailleurs ils n'étoient pas trop bien intentionnez pour lui, s'imaginant qu'il étoit cauſe de leur priſon. Mais les Malabres dirent que ſi le Capitaine n'étoit de la partie, ils n'en vouloient point entendre parler, ne regardant tous les autres que comme les eſclaves de leur Capitaine.

Enfin pour ne perdre pas une ocaſion, qui peut-être ne ſe feroit plus préſentée, ceux qui àvoient fait le projet le découvrirent à Corneille Pieterſz, qui aprit la choſe avec joie. On alla le dire aux Malabres, qui ne le voulurent pas croire qu'il ne le leur eût dit lui-même.

Mais il ſurvint une autre difficulté, qui leur faiſoit un obſtacle à donner le ſecours qu'ils avoient promis, qui étoit que les gens de la ville avoient mis un garde ſur le rivage, pour les obſerver, & pour leur faire paier l'impôt de tout ce qu'ils achetoient des païſans. Ainſi ils n'oſoient plus ſe haſarder à une afaire auſſi délicate qu'étoit celle de favoriſer une évaſion de priſonniers d'Etat, parce-que deſormais il ne paroiſſoit pas poſſible de le faire en ſecret, & ſans que le garde en eût connoiſſance.

L'afaire étant donc manquée, ſans qu'ils ſeuſſent d'où étoit venu le refus des Malabres, les priſonniers paſſérent deux à trois mois fort mal à leur aiſe, & dans un grand chagrin.

Néanmoins ils étoient toujours en mouvement, jour & nuit, pour chercher les voies d'échaper, ſans qu'aucun des projets qu'ils formoient leur réüſsît, y aiant toujours quelque circonſtance fâcheuſe qui les faiſoit échoüer.

Ils eſpéroient pourtant encore que lorsque leurs vaiſſeaux auroient chargé à Bantam, ils repaſſeroient par ce lieu-là, pour les racheter; ce qui faiſoit toute leur conſolation. Car s'il ne venoit preſque jamais de vaiſſeaux étrangers à leur rade, il y avoit encore bien moins d'aparence qu'il y vint des Hollandois, qui ne ſavoient pas même qu'il y eût là du poivre à vendre. En éfet on n'y avoit jamais vû de vaiſſeaux de cette nation avant ces deux, & celui de Paul van Caerden, qu'ils croioient être celui qui avoit

donné

donné lieu aux habitans de les arrêter.

Après un séjour si-long à leur gré, les habitans leur persuadérent que le Roi d'Achin avoit dessein de faire la paix avec les Hollandois, & de leur acorder la liberté du commerce, disant qu'il n'avoit pas seu qu'ils trafiquassent à Bantam. Ils leur faisoient souvent des questions sur l'état de leur païs. D'autres fois ils leur disoient qu'on les transféreroit à Achin, où il faudroit qu'ils reniassent leur Foi, ou-bien qu'ils seroient exposez aux éléfans, ou du-moins vendus pour esclaves aux Portugais.

Ces discours n'étoient que des bruits populaires: car quand ils en parloient au Capitaine, il s'en irritoit, & disoit qu'il feroit punir les gens qui parloient de la sorte. En éfet le Roi n'aimoit pas les Portugais, quoi-qu'il soufrît qu'ils trafiquassent dans ses Etats, & il ne se fioit point à eux: aussi n'avoit-il pas lieu de le faire, ainsi-qu'il parut dans la suite, par les loix qu'ils voulurent lui imposer.

En éfet peu de tems après les choses dont nous venons de parler, une flote de 60. ou 70. vaisseaux Portugais, parut sur les côtes d'Achin, pour éxiger du Roi qu'il cédât à la nation une certaine isle, où ils vouloient bâtir un fort pour la seureté de leur commerce, & pour exclure les Hollandois de celui qu'ils prétendoient faire en ce païs-là. Le Roi leur refusa ce qu'ils osoient demander avec tant de hauteur, & ne voulut pas permettre qu'ils fissent de l'eau dans ses riviéres. Il leur défendit même de venir

nir à ſa rade, & de mettre le pié dans l'iſle dont il s'agiſſoit.

Après cela, il vit bien qu'il ne devoit pas s'atendre à moins qu'à une invaſion, ſi, pour l'empêcher, il ne ſe préparoit à la guerre. Les Portugais informez de ce qui ſe paſſoit, ſe retirérent ſans rien entreprendre, & même ſans oſer faire de l'eau, & s'en allérent chercher une meilleure fortune à Bantam.

Ces nouvelles ne donnérent pas peu de joie aux priſonniers Hollandois, d'autant-plus qu'il y eut des ordres du Roi de les traiter mieux que par le paſſé. Cependant ces ordres furent très-mal éxécutez.

Le 6. d'Octobre, il en mourut un du flux de ſang qui regnoit alors. Ainſi le tems ſe paſſoit ſans qu'ils ſortiſſent de leur captivité, quoi-qu'ils ne négligeaſſent rien pour s'en tirer. Enfin ils réſolurent de ſe rendre maîtres d'une petite barque, qui étoit prête de mettre à la voile. Le tems étoit favorable, parce-que la Lune étoit nouvelle, & qu'il pleuvoit toutes les nuits, ce qui empêchoit qu'on ne fit une garde ſi éxacte.

Ils convinrent donc de l'heure de minuit, pour ſe trouver ſur le rivage, où ils ſe rendirent tous, hormis Pierre Cornelisz, & un Contre-maître nommé Jean Droſt, qui faiſoit l'arriére-garde. On l'atendit l'eſpace d'une heure, & l'on ouït alors du bruit dans le village; ſur quoi les fugitifs ſe trouvérent fort-embaraſſez, parce-qu'ils avoient regret d'abandonner leurs deux compagnons. Mais le bruit augmentant ils s'encouragérent les

uns les autres, & se mirent dans l'eau jusqu'à la ceinture, pour aller aux bâtimens.

Quand ils y furent, on mit un nommé Hans Marselis dans un petit canot avec le bagage pour aller atendre ses compagnons à l'embouchure de la riviére, & un autre eut ordre d'aller lever l'ancre, ce qui réüssit. Sept des autres, dont Senescal étoit un, armez chacun d'un levier gros comme une massuë, ataquérent la barque, & en chassérent sept ou huit hommes qui y étoient, & qui se jettérent dans l'eau.

Quoi-qu'ils se vissent alors sur l'eau, & qu'ils eussent déja presque nagé jusques á l'entrée de la riviére, ils se trouvoient dans une grande inquiétude. Ils entendoient le bruit redoubler dans le village. On avoit remarqué que les prisonniers manquoient, & chacun couroit pour recouvrer le sien. D'abord on s'en alla, au Besaar, c'est-à-dire, au marché, où il y avoit plusieurs petites pirogues, craignant qu'ils n'en eussent pris quelqu'une. Mais comme on trouva qu'ils ne l'avoient pas fait, on courut au rivage, où l'on savoit qu'il y avoit des barques prêtes à faire voiles.

Là les habitans aprirent des nouvelles de ce qui s'étoit passé, & ils firent de grands cris, aussi-bien que les gens de qui on avoit enlevé la barque. Ils priérent les Malabres de leur prêter des armes, & de leur donner du secours, quoi-qu'ils leur imputassent d'avoir assisté les fugitifs.

Ceux-ci étant sur le point de recouvrer leur liberté, puis-que leur barque navigeoit, il y

il y en eut qui commencérent à manquer de courage, & qui s'enfuirent à terre. Les autres demeurant trop foibles pour éxécuter leur deſſein, s'enfuirent auſſi, de-peur que le peuple en furie ne les maſſacrât. Ils gagnérent les bois, & s'y rejoignirent preſque tous. Mais au paſſage d'une petite riviére il fallut qu'ils ſe ſéparaſſent, parce-qu'ils ne ſavoient pas tous nager. Il y en eut un qui étant ſur le point de ſe noïer fit de ſi grands cris, qu'ils virent auſſi-tôt pluſieurs feux qu'on portoit du côté où il étoit; car on les cherchoit par-tout, de-crainte qu'ils ne fuſſent déchirez par les bêtes ſauvages, ou maſſacrez par les voleurs, qui ſe trouvent en grand nombre ſur les chemins.

On leur crioit donc qu'ils pouvoient revenir ſans crainte, qu'on ne leur feroit aucun mal : mais ils ajoûtoient peu de foi à ces promeſſes. Ils ſe tinrent cachez dans des halliers, où ſouvent ceux qui les cherchoient, étant une troupe d'environ 50. hommes, paſſoient auprès d'eux ſans les apercevoir, criant toujours, Revenez Anglois inſenſez.

Ceux qui avoient paſſé la riviére ſe rendirent au village dans leurs logemens, ſans avoir rencontré perſonne. Mais ceux qui étoient demeurez dans le bois, étoient roidés de froid, tant il pleuvoit ſur eux, d'autant-plus, qu'ils avoient jetté preſque tous leurs habits, pour mieux fuir.

Quand le jour fut venu, il n'y eut plus moïen de ſe cacher; & deux d'entre eux parurent. Les Indiens coururent à eux, avec leurs armes à la main; mais voiant qu'ils fai-

faiſoient difficulté de s'arrêter ; ils mirent les armes bas. Alors les fugitifs les aïant laiſſé aprocher, n'en reçurent aucun mauvais traitement.

Les Indiens continuérent à chercher les autres, ne ſachant pas qu'ils étoient de retour dans la ville. Enfin ne les pouvant trouver ils s'en retournérent. Les maîtres dirent qu'ils ne trouvoient point étrange qu'ils euſſent cherché leur liberté ; mais qu'il paroiſſoit de la legéreté & de la témérité dans une telle entrepriſe, puis-qu'aucun d'eux n'avoit connoiſſance de la route.

Voilà comme le ſecond projet fut mal éxécuté, par le manque de courage d'une partie des priſonniers ; ſi-bien qu'ils furent réduits à demeurer dans leur captivité, non ſans un chagrin extrême, en atendant qu'il plût à la Providence Divine de leur envoier une heureuſe délivrance. Voici ce que porte l'extrait du Journal de Renier Cornelisz Pilote du Vice-amiral de la flote de l'Amiral Jaques Heemskerk, touchant le lieu où ces priſonniers demeurérent.

Le treiziême de Janvier mil-ſix-cent-deux, il y eut un incendie dans la ville d'Achin, qui conſuma, en deux heures de tems, plus de deux cents maiſons, au nombre deſquelles fut la loge que les Hollandois y avoient faite, où ils firent perte de plus de quatre mille livres. Au côté occidental de l'iſle de Sumatra par les quarante minutes de latitude méridionale, eſt une petite ville nommée Ticou, où dans le tems que le vaiſſeau *le Lion Noir*, Vice-amiral de la flote de

Jaques

Jaques Heemskerk, y alla pour négocier, ce qui fut auſſi-tôt après l'incendie d'Achin, on aprit qu'il y avoit des Hollandois priſonniers, qui étoient des gens des équipages de *l'Aigle Blanche* & de *l'Aigle Noire*. Ces deux vaiſſeaux étant allez pour y tranfiquer, ceux qui étoient deſcendus à terre furent ataquez par trahiſon : il y en eut quelques-uns de tuez, & les autres furent retenus priſonniers. Les habitans n'en uſérent pas de meilleure foi avec le Vice-amiral : ils firent tout ce qu'il leur fut poſſible pour le ſurprende. Mais l'éxemple de ce qui étoit arrivé à ſes compatriotes, l'aïant obligé de ſe tenir ſur ſes gardes, ils ne purent éxécuter leur deſſein. Il y chargea même trente-deux bares de poivre : mais quelques éforts qu'il fît, il n'y eut pas moien de délivrer les priſonniers.

VOIAGE

DE

WOLPHART HARMANSEN

AMIRAL HOLLANDOIS

AUX

INDES ORIENTALES.

VOIAGE
DE CINQ VAISSEAUX
HOLLANDOIS
AUX
INDES ORIENTALES.

Sous le commandement de l'Amiral WOLPHART HARMANSEN, les Années 1601. 1602. *&* 1603.

AVEC

Une autre Rélation abrégée du Voiage De CORNEILLE de VEEN.

LA Navigation aux Indes devint commune parmi les Hollandois, au commencement du dix-ſeptiême Siécle. Tous les ans il partoit des vaiſſeaux pour y aller. Il y en eut cinq au Texel le 22. d'Avril 1601. tout-prêts à mettre à la voile, qui n'atendoient qu'un bon vent.

Le premier ſe nommoit *Gueldres*, & étoit monté par Wolphart Harmanſen, comme Amiral. Il étoit du port de 520. tonneaux. Le nom du ſecond étoit *Zélande*. Il étoit de 400. tonneaux, monté par Hans Hendriksz Bouwer, en qualité de Vice-amiral. Le troiſiê-

troiſiême, qui s'apelloit *Utrecht*, étoit de 240. tonneaux. Les deux autres étoient de petits bâtimens, dont l'un nommé *le Gardien*, étoit de 120. tonneaux, & l'autre étoit un petit *yacht* de 50. tonneaux. Ils étoient tous ſufiſamment pourvus de monde, & de munitions de guerre & de bouche.

Le 23. d'Avril, ils firent voiles, par un vent de Nord-eſt, en compagnie de neuf autres vaiſſeaux nommez, *Amſterdam*, *Enchuiſe*, *Alckmaar*, *le Lion Noir*, *le Lion Blanc*, *le Lion Vert*, *le Lion Rouge*, *& le Pigeonneau*, qui alloient aux mêmes Indes, ſous le commandement de l'Amiral Jaques van Heemſkerk, pour l'Ancienne Compagnie, & de Jean Grenier pour la Nouvelle.

Le 24. ils paſſérent le Pas de Douvres & de Calais. Le 26. ils ſe trouvérent entre Beveſier & Wicht. Le 27. ils eurent un vent contraire, qui venoit du Sud, entre Wicht & Portlandt.

Le 28. le Conſeil s'aſſembla, & l'on y prit les réſolutions ſuivantes. Que chaque vaiſſeau, à qui il apartiendroit, porteroit des feux la nuit, afin qu'aucun ne pût s'écarter. Qu'en conſequence, au cas que les deux qui feroient fanal fuſſent ſous le vent, tous les vaiſſeaux iroient ſe mettre ſous le vent à eux, auquel éfet, & pour ſe faire connoître, ils arboreroient le pavillon de poupe, trois heures avant la brune. Que ſi le vent venoit à changer, & qu'il fallût revirer, l'Amiral, ou celui qui porteroit le feu à la tête de la flote, mettroit deux feux pour ſignal, & celui qui la ſui-

ſuivroit en queuë, en mettroit un, afin d'obſerver un bon ordre, & de ſe bien entendre.

Que s'il arrivoit quelque accident ſur la route juſques aux iſles du cap Vert, qui fît écarter les vaiſſeaux, le rendévous, pour ſe raſſembler, ſeroit à l'iſle du Mai. Que ſi les vaiſſeaux qui s'y ſeroient rendus, & qui ſeroient tenus d'y ſéjourner pour le moins cinq jours, faiſoient voiles après ces cinq jours, ils laiſſeroient à terre un ſignal ou par écrit, ou autrement, à deux braſſes, au Sud du palmier, & enterreroient leur lettre, ou autre ſignal, juſqu'à deux piés de profondeur, mettant deſſus une pierre de groſſeur raiſonnable, de celles qui ſont à la rade.

Que ſi l'on venoit à ſe ſéparer au-delà des iſles du cap Vert, ceux qui ſe ſeroient écartez, iroient à la baie d'Antongil, de l'iſle de Madagaſcar, pour ſe rejoindre aux autres, & y ſéjourneroient 15. jours; & ſi les autres vaiſſeaux ne s'y rendoient pas pendant ce tems-là, ils continuëroient leur route vers Bantam, laiſſant auſſi, à leur départ, une marque, ou un écrit, ſous un gros arbre, qui eſt proche de la fontaine, ou aiguade, de la petite iſle qui gît dans la baie, afin qu'on pût prendre ſes meſures là-deſſus.

Le 29. on ſe trouva par le travers de Goutſtaart, le même vent ſouflant toujours. Le 30. le vent aïant tourné au Nord-ouëſt, & étant devenu frais, l'on découvrit le Lezart.

Le 1. de Mai, le vent ſe fit Nord, & l'on fut par la hauteur des 48. degrès. Le 4. il ſe

rangea au Nord-eſt. Le matin il ne ſe trouva que 8. vaiſſeaux de flote, les autres s'étant écartez.

Le 5. on vit une barque, & les vaiſſeaux qui s'étoient écartez rejognirent l'Amiral Heemskerk, par la hauteur des 43. degrès 20. minutes. La courſe fut au Sud-oueſt-quart-au-Sud.

Le 8. la courſe fut au Sud-ſud-ouëſt, & au Sud-ouëſt-quart au Sud, par un vent de Nord-ouëſt. Le même jour la flote de Wolphard Harmansz ſe ſépara de celle de Jaques Heemskerk, & de chaque côté on ſe fit une ſalve de 3. coups de canon.

Le 12. le vent tourna au Sud-ouëſt-quart-au-ſud, & le tems fut beau, quoi-qu'il calmât. La flote de l'Amiral Wolphart ſe trouva par les 33. degrès 51. minutes.

Le matin du 15. elle découvrit Porto Santo, & la flote deſtinée pour Achin. On eut un grand calme ce jour-là. Le Conſeil général s'aſſembla, & les rations furent réglées, ſavoir à une canne de biére par jour pour chaque perſonne, trois quaterons de beurre par ſemaine, avec quatre livres & demie de biſcuit.

Il fut auſſi réglé que quand l'Amiral arboreroit la flame à l'arriére & tireroit en même tems un coup de canon, ce ſeroit un ſignal pour faire aſſembler le Conſeil général à ſon bord: que quand il arboreroit le pavillon du Prince auſſi à l'arriére, & tireroit un coup de canon, les maîtres & les Commis ſe rendroient auprès de lui: que quand il mettroit le pavillon du Prince à

l'ar-

l'arriére & la flame au grand mât, ce seroient les Maîtres & les Pilotes qui s'y rendroient.

En troisiême lieu, on régla quelle seroit la route qu'il faudroit tenir, savoir de Madére aux Canaries, entre le Sud-quart-au-sud-ouëst, & le Sud-sud-ouëst : depuis les Canaries jusques aux isles du cap Vert, & des isles du cap Vert jusqu'à la Ligne, au Sud-sud-est, qui étoit le cours que les mêmes navigateurs avoient pris dans leur voiage précédent, dont ils s'étoient fort-bien trouvez.

En quatriême lieu: qu'au cas que quelqu'un des vaisseaux se fût écarté, & qu'ensuite par hazard on se revît, il faudroit de part & d'autre hisser & amener le grand hunier trois fois de suite, pour signal de reconnoissance : que s'il survenoit quelque accident ou crainte de péril, ou qu'il rompît quelque piéce considérable, le vaisseau en péril mettroit un fanal à l'arriére & deux à la hune, & tireroit trois coups, auquel signal on lui dônneroit tout le secours qu'il seroit possible : que si l'on se trouvoit proche d'un banc, ou dessus, on tireroit deux coups, pour avertir les autres de le parer.

Le matin du 14. du même mois de Mai, on se trouva entre Porto Santo & Madére. Le 15. le vent fut Nord-est, & la course au Sud-quart-au-sud-ouëst : ensuite le vent se rangea au Nord-ouëst.

Le matin du 16. on se trouva proche de l'isle Palma, par la hauteur des 27. degrès. Le 23. on découvrit l'isle du Sel. Le 29.

le vent fut Nord-ouëst. On eut après midi une grosse pluïe, & calme toute la nuit. Le 30. le vent fut Est-nord-est, & la course au Sud-sud-est, par la hauteur des 7. degrès 14. minutes.

Le 1. de Juin, le vent se fit Sud, puis il sauta à l'Est, par la hauteur des 5. degrès 50. minutes. Le 6. sur le midi, on détacha deux chaloupes, pour chasser sur une barque qu'on voioit. Ensuite le yacht, & tous les autres vaisseaux portérent aussi sur elle, pour savoir d'où étoit le bord.

Le 7. elle fut amenée à la flote. C'étoit une caravelle, qui se disoit venir de Villa Nova. Elle étoit chargée de vins & d'amandes, & destinée pour Fernambuc. L'équipage déclara qu'on avoit fait partir de Lisbonne sept galions, ou carraques, avec quantité de soldats, qu'on emmenoit par force aux Indes Orientales, & qu'il y en avoit encore deux autres prêts, qui les devoient bien-tôt suivre.

On leur demanda en quel état étoit leur païs, lors-qu'ils en étoient partis. Ils répondirent que la peste recommençoit à se faire sentir dans les Algarves, sur-tout à Faro & aux lieux voisins: qu'il y avoit eu une assez bonne recolte de vin, mais peu d'huile. Ensuite ils dirent qu'ils avoient découvert la flote Hollandoise cinq jours auparavant, & un autre vaisseau qui venoit de Seville, & alloit à Angola.

Ce bâtiment aïant navigé avec la flote, jusqu'au lendemain matin, qu'un grain de vent, qui rompit son mât d'artimon, le fit

demeur-

demeurer de l'arriére, se sépara sans avoir reçu aucune insulte; & même on fit rendre ce que l'équipage qui l'avoit joint, y avoit pris par un mal-entendu. Outre cela on donna aux matelots les choses dont ils avoient besoin, & qu'ils têmoignérent désirer, comme des cloux de pompe, du fil de Trévier &c. & l'Amiral leur fit présent de deux fromages, si bien qu'ils demeurérent fort-contens, & plus sans doute que ne l'auroit été une barque Hollandoise, qui seroit tombée au milieu d'une flote de Portugais.

Le 8. du même mois de Juin, 1601. étant par la hauteur des 5. degrès, Jean Garnier ou Grenier, Vice-amiral de la flote de Heemskerk, vint avec son vaisseau *le Lion Noir*, rejoindre les vaisseaux de Wolphart. Il fit raport que le matin du 19. de Mai, comme ils étoient par la hauteur des 24, degrès, ils avoient vu une flote de 13. vaisseaux, sous le vent à eux, dont le Vice-amiral, qui étoit un navire du port de 600. tonneaux, aïant percé au milieu d'eux, avoit aussi-tôt accroché le yacht *le Lion Rouge*, & y faisant de furieuses décharges de mousqueterie, y avoit causé beaucoup de desordre & de perte.

Il auroit sans doute pris le yacht, dit Garnier, en continuant son récit, si l'Amiral l'*Amsterdam* ne l'eût promtement abordé, & si lui-même, cest-à-dire, Garnier, n'eût fait à son tour un si-grand feu sur lui, qu'il fut contraint de se déborder pour aller mettre à la bande, afin de boûcher ses voies d'eau.

 Quand

Quand il ſe fut radoubé, il revint avec ſon Amiral, qui étoit un navire de mille à douze cents tonneaux, dans les eaux de la flote Hollandoiſe, & y fut toute la journée juſques au ſoir. Mais cette flote aïant reviré pendant la brune, ſans que le Vice-amiral Garnier s'en fût aperçu, ſon navire *le Lion Noir* ſe trouva ſeul, le lendemain, au milieu d'onze vaiſſeaux de la flote Eſpagnole, ne voiant plus aucun de ceux de ſa compagnie.

Dans cet état, il n'avoit point vu d'autre reſſource, que de faire force de voiles, & les ennemis aïant fait la même manœuvre, avoient chaſſé ſur lui tout le jour, ſans pouvoir le joindre, & enfin ſur le ſoir il avoit échapé.

Il ne ſavoit point ce qui étoit arrivé au reſte de ſa flote; mais il ne doutoit pas que *le Lion Rouge* ne fût fort-incommodé, & qu'il n'eût perdu beaucoup de monde, quoiqu'il crût bien pourtant qu'il ſe ſeroit auſſi ſauvé. Pour l'Amiral, il avoit perdu un Trompette, & avoit eu cinq bleſſez.

Le 10. du même mois de Juin, on eut un vent de Sud-ſud-eſt, & un tems pluvieux. Sur le ſoir Adrien Block ſe ſépara de la flote, faiſant une ſalve de trois coups, à quoi on lui répondit de-même. Le 12. le vent aïant continué à ſoufler du même rumb, la courſe fut à l'Ouëſt.

Le 13. le vent ſe fit Sud, & la courſe fut Sud-quart-au-Sud-eſt. Sur le ſoir on fut pris de calme. Le 17. le vent paſſa au Sud-ſud-eſt, & la courſe fut au Sud-ouëſt, par

la

la hauteur des 3. degrès 45. minutes.

Le 24. le vent soufla encore du Sud-sud-est, & la course fut à l'Ouëst, par la hauteur des 40. minutes. Le même jour l'Amiral aïant fait assembler le Conseil général, déclara qu'il avoit apris que les rations de biscuit étoient trop-grosses, & que la plupart des gens ne les pouvoient manger. Ainsi, pour le bien commun de la flote, elles furent réduites à 4. livres de biscuit par semaine, pour chaque homme.

Ensuite, comme on voioit que le vent n'étoit pas favorable, on avertit tous les Capitaines & les Pilotes, que si le vent se rangoit tellement de l'avant, qu'on ne pût courir plus haut qu'au Sud-ouëst, en ce cas on gouverneroit à l'Est: mais que si le vent permettoit de porter au Sud-ouëst quart-de-sud, on obéiroit au vent, afin de parer les Abrolhos.

Le 25. le vent fut Sud-sud-est, & la course à l'Est-quart-au-nord-est. Le 29. on passa sous la Ligne, du même vent.

Le 1. de Juillet, le vent soufla de l'Est, & le tems fut beau. Le 10. il soufla encore du même rumb, & l'on fut par la hauteur des 14. degrès 12. minutes. Le 11. la course fut au Sud, avec le même vent, & l'on eut un beau tems.

Le 12. le Conseil général s'étant rassemblé, on y fit le Réglement que voici.

Le Collége du Conseil général assemblé par l'ordre de l'Amiral, considérant que le bien commun & la fatigue de la longueur du voiage, requiérent qu'on relâche en quelque port, ou en quelque autre endroit,

& qu'il est allé deja diverses flotes aux Indes Orientales, qui peuvent avoir épuïsé les rafraîchissemens qu'on auroit pu trouver dans les lieux qui nous sont connus: Nous avons ordonné par ces Présentes que si quelqu'un découvre des isles, il fasse un signal, afinqu'on aille les reconnoître, & y chercher des rafraîchissemens, & que de-là on puisse aller en droiture à Java, sans avoir besoin de relâcher ailleurs.

Le 15. on para les Abrolhos, par un vent d'Est-nord-est. Le 16. le vent se rangea au Nord, & la course fut au Sud-est-quart-au-Sud. Le 22. le vent fut Est-sud-est, & la course au Sud, avec un beau tems, par la hauteur des 27. degrès 4. minutes. Le 25. on eut même vent, & l'on fit même route & beaucoup de chemin. Le 27. le vent passa au Nord-ouëst, & fut frais & gaillard, par la hauteur des 31. degrès 4. minutes.

Le 1. d'Août 1601. le vent soufla du Sud-ouëst, & la course fut à l'Est, par la hauteur des 34. degrès. Le 12. le Conseil général s'étant rassemblé, on y prit la résolution suivante.

Aujourdhui 12. d'Août, le Collége du Conseil général aïant été assemblé par le Sieur Amiral Wolphart Harmansen, & aïant considéré par quels moiens on pourroit hâter le voiage, & parvenir à relâcher le plutôt qu'il sera possible, à l'isle Maurice, autrefois nommée Diego Rodriguez ; il a été résolu que desormais chacun prendra son cours droit à l'Est, c'est-à-dire, selon la boussole, en rabatant ce qu'il y a de déclinaison vers

le

le Nord-ouëst : enjoignant à tous les Capitaines & aux Pilotes, de courir toujours sur ce même rumb, jusques-à-ce que le Conseil en ait autrement ordonné.

Que les navires qui ne devront pas porter le feu la nuit suivante, iront pendant-qu'il fera encore jour, se mettre à la queuë de celui qui devra faire fanal pendant la nuit, & n'entreprendront point de le devancer, sur peine de six livres d'amende, aplicable à la maison des pauvres d'Amsterdam, contre celui pendant le quart duquel aura été faite la contravention au présent ordre.

Que chaque Commis, ou Capitaine, qui verra que le scorbut commence à tourmenter son équipage, sera tenu de faire prendre soir & matin à chaque malade, deux pleines cüeilliéres d'eau de limon, & de mettre tous les malades à une même gamelle, ou de leur faire donner du ris deux fois le jour, avec leurs rations ordinaires de biscuit & de beurre, sans permettre qu'on leur donne aucune chose avant ou après ; & encore, de leur donner à chacun une pleine cüeilliére d'eau de limon, dans une coupe, pour s'en froter les parties qui seront affectées. On ordonne aussi verbalement de donner une demie livre de beurre, pourvu-qu'on voie qu'il y en ait assez pour le voiage.

Le 18. le vent se fit Ouëst. On eut la vuë des terres. La course fut à l'Est-quart-de-sud-est. Le 20. on tomba dans le calme, par la hauteur des 33. degrès 11. minutes.

Le 13. de Septembre 1601. le yacht nommé *le Pigeonneau*, revint du port de l'isle

Maurice, & amena un François qui s'étoit embarqué en Angleterre, depuis quelques années, sur un vaisseau, qui en étoit parti de compagnie avec un autre & un yacht, pour aller aux Indes.

Ce François raporta qu'après qu'ils eurent pris, sur la côte de Mélinde, quelques jonques & d'autres bâtimens, ils furent contrains de reduire les deux navires à un seul, à-cause du grand nombre de gens des équipages qui étoient morts de maladies. Car ils avoient déja perdu leur yacht proche du cap de Bonne-espérance.

Ce défaut de gens, poursuivit-il, obligea ceux qui demeurérent en vie de brûler leur Vice-amiral. Mais la continuation des malades les aïant tellement afoiblis qu'il n'y avoit plus assez de gens sains pour gouverner & manœuvrer le dernier vaisseau qui leur restoit, il alla échoüer sur la côte de l'isle Pulo Bontan, proche de Malacca, où tout l'équipage mourut, hormis sept hommes, savoir lui, 4. Anglois, & deux Noirs, qui s'emparérent d'une jonque Indienne, & aïant fait quelque butin, entreprirent de s'en retourner en Angleterre.

Quand ils furent en mer, on reconnut que les deux Noirs brassoient quelque trahison. Leur complot aïant été découvert, ils se jettérent à la mer, & se noïérent de desespoir. Les 4. Anglois & lui entrérent avec leur jonque, dans la même rade où le yacht *le Pigeonneau* avoit été, & y demeurérent huit jours.

Pendant ce tems-là, ainsi que le récit du François

François le fit connoître, il y eut du diffé-rent entre eux. Le François vouloit qu'on demeurât là, pour y atendre ce qu'il plai-roit à Dieu d'ordonner d'eux, & tâcher de rendre avec le tems leur jonque plus grande & plus forte. Mais les Anglois ne voulu-rent pas faire un plus long séjour. Ils re-mirent à la mer tous quatre, avec leur jon-que, pour s'en retourner en Angleterre, de-sorte que le François demeura seul dans l'isle.

Il y avoit été 18. ou 20. mois, dont il y en avoit passé huit sans feu & nud, vivant de dattes, & de chair de tortuës toute cruë; néanmoins il n'étoit point défait, & il pa-roissoit en aussi-bon état & aussi-vigoureux qu'aucun homme de la flote: il n'y en avoit point qui pût mieux courir que lui. Mais il avoit la tête legére, & le cerveau altéré, ne sachant plus où il en étoit, quand on le faisoit trop parler, ou qu'on lui faisoit trop de questions; de quoi il n'y a pas lieu de s'étonner, vu la solitude où il avoit été, les fatigues & les miséres qu'il avoit soufer-tes, & une grande maladie qu'il avoit euë, pendant laquelle ses habits étoient tom-bez par morceaux de dessus son corps.

Le 15. du même mois de Septembre, on se trouva par la hauteur des 20. degrès de lati-tude Sud, & l'on eut un vent fait de Sud-est-quart-à-l'Est, qui étoit frais & gaillard. Le yacht étoit beaucoup de l'avant, & si-loin qu'on ne le voioit plus. On le suivit jusqu'à 10. heures du soir, pour le rejoindre; mais ne l'aïant point rencontré, on prit son cours à

l'Ouëst, avec les huniers sur le ton pour l'atendre. Enfin quand le jour fut venu, & qu'on ne le revit point, l'Amiral détacha le vaisseau *Utrecht*, pour aller courir la bande du Sud, & *le Gardien* pour courir au Nord, afin d'en aprendre des nouvelles.

Sur le soir, ces deux vaisseaux se rendirent sous le pavillon, sans avoir découvert le yacht. On étoit alors, selon l'estime, environ 8. lieuës à l'Ouëst de l'isle Maurice, ou Diégo Rodriguez; mais, selon la vérité & en éfet, elle demeuroit bien 35. lieuës à l'Est, quand on prit hauteur, parce-que justement alors on se trouvoit dans la variation de l'aiguille. On courut donc à l'Ouëst pour chercher l'isle, dont on s'éloignoit, & l'on continua toujours de courir sur le même rumb, jusqu'au midi du 16. qu'on avoit fait dix lieuës de chemin.

Le 16. on ne put prendre hauteur, à-cause d'une grosse pluie qui tomba sur le midi. Le vent étoit Sud-est, & la course fut à l'Ouëst-quart-au-Sud-ouëst, la variation rabatuë.

Le 17. on eut un vent frais de Sud-est & d'Est-sud-est, par la hauteur des 20. degrès 10. minutes. La course fut au Sud & au Nord, pour tâcher de découvrir les terres, sans y pouvoir reüssir, de-sorte qu'en général & tout pris ensemble, toute la course fut à l'Ouëst tirant un peu vers le Nord, suivant la connoissance qu'on pouvoit avoir de la variation de l'aiguille.

Le 18. on ne fit que 14. lieuës de chemin en 24. heures, par les 20. degrès de latitude Sud,

Sud, à-cauſe des calmes. Le vent ſoufla de l'Eſt-ſud-eſt, & enſuite du Sud-eſt. La courſe fut à l'Ouëſt, la variation rabatuë.

Le 19. du même mois de Septembre, ſur le midi, on vit terre, par la hauteur des 20. degrès 6. minutes où l'on étoit alors. On crut que c'étoit l'iſle Maurice. Les terres demeuroient à l'Ouëſt-nord-ouëſt, quand on les découvrit. On y gouverna tout-droit juſqu'à 8. heures du ſoir qu'on ſerra les huniers, & qu'on mit côté en travers, en atendant que la Lune fût levée. Alors on remit les voiles, pour porter vers la côte.

Le matin du 20. on fut à 4. lieuës de terre, & quand le grand jour fut venu, on revit le yacht qui s'aprochoit, aïant demeuré là ſur la côte, côté-en-travers, pour atendre le jour, ainſi qu'avoient auſſi fait les autres vaiſſeaux.

Dès le matin on envoia trois chaloupes à terre, qui revinrent ſans avoir trouvé ni port, ni ancrage. Il y avoit un banc qui couroit tout le long du rivage, & qui n'en étoit qu'à demie-lieuë, ou plûtôt une chaîne de roches aiguës, où l'ancre ne pouvoit mordre, qui ocupoit toute la partie du Sud-eſt. Un autre banc long & étroit, qui couroit environ une lieuë en mer, ocupoit celles du Sud & de l'Ouëſt.

L'iſle gît par les 19. degrès 45. minutes de latitude Sud. Il y a flux & reflux. On y a le vif de l'eau quand la Lune eſt à l'Eſt-nord-eſt; ce qui obligea les chaloupes de s'en retourner dès le ſoir.

Les équipages raportérent que ce n'étoit

point là l'isle Maurice, & qu'il n'y avoit ni port ni rade. On détacha le yacht pour aller visiter le côté septentrional de l'isle, & *le Gardien*, avec deux canots, pour aller au côté méridional, & se rencontrer tous quatre. Ils partirent dès le soir même, pour éxécuter leur ordre.

Le 21. nous suivimes le yacht, mais il y eut calme jusqu'au vingt-trois, & ce jour-là il nous rejoignit. Il aporta diverses sortes de volatiles qui furent aussi-tôt distribuez. On aprit en même tems qu'il y avoit beaucoup de rafraîchissemens dans ce lieu, qui étoit l'isle de Diego Rodriguez, mais point ou peu d'eau douce.

Sur ce raport, l'Amiral & le Conseil résolurent de quitter l'isle, croiant être encore à l'Est de l'isle Maurice. Dans cette pensée on détacha le yacht, afin d'aller querir le *Gardien* & les deux canots, qui étoient demeurez pour prendre encore des rafraîchissemens. Ils revinrent dès le soir, & l'on se prépara pour remettre à la voile.

Le 23. sur la brune, on abandonna l'isle, & l'on prit son cours à l'Ouëst-sud-ouëst, par un beau frais de Sud, & de Sud-quart-au-sud-est.

Cette isle de Diego Rodriguez est environnée d'une chaîne de roches. Du côté de l'Est, il y a un petit banc étroit, qui court en mer à l'Est. Du côté de l'Ouëst il y a un autre banc long & étroit, qui court en mer une lieuë & demie à l'Ouëst, & au milieu de ce banc gît une petite isle. Les canots trouvérent, du côté du Nord, un banc

dé

de roches qui s'étend jusqu'au rivage, & y court tout le long, empêchant les vaisseaux d'en aprocher.

Au côté septentrional, par le travers du milieu de l'isle, ils trouvérent une ouverture dans ce banc, par où un vaisseau pouvoit passer, ou qui n'étoit que bien-peu-plus large. Ce fut par là que les deux canots passérent pour aller chercher des rafraichissemens. Au-delà du banc, proche de l'ouverture, il y a bon mouillage sur 25. 15. & 12. brasses.

Le 24. du même mois de Septembre 1601. on eut un vent frais de Sud-quart-au sud-est, par les 19. degrès 50. minutes, & la course fut à l'Ouëst-quart-au-sud-ouëst, & tirant encore un peu plus au Sud-ouëst, la variation rabatuë.

Le 25. on eut un vent de Sud-est, & d'Est-sud-est, & beau frais, par la hauteur des 20. degrès 33. minutes de latitude Sud. La course fut à l'Ouest, & à l'Ouëst-quart-au-nord-ouëst.

Le 26. sur les dix heures du matin, comme on étoit par la hauteur des 20. degrès 27. minutes, on reconnut l'isle que les Hollandois nomment l'isle Maurice. Sur les 4. heures du soir, on fut proche de terre: mais l'on n'osa entreprendre d'entrer dans le port, parce-qu'il auroit été trop tard. On amura donc les couëts, & l'on ne s'aprocha qu'à-peu-près autant qu'il falloit pour être au-dessus de la passe, courant la bande du Sud, jusqu'à minuit qu'on revira.

Cependant lors-que le jour fut venu, on trouva qu'on étoit décheu, & qu'on avoit

tant

tant perdu, qu'il n'y avoit plus moien de remonter au vent de l'iſle. Ainſi il fallut prendre le parti de d'arriver pour chercher une autre rade, ou un autre endroit où l'on pût entrer.

Le 27. ſur le midi, on vint à la pointe Sud-ouëſt de l'iſle, & l'on y moüilla l'ancre, ſous un morne, ou haute montagne. Cette pointe fut nommée le cap du Poiſon. Les canots nagérent auſſi-tôt vers terre, & dès le ſoir même étant retournez à bord, ils raportérent qu'il y avoit beaucoup d'oiſeaux & de dates; mais qu'il n'y avoit point d'eau.

Il fut réſolu de détacher *le Gardien* avec trois canots, pour aller autour de l'iſle, à l'Ouëſt, voir s'il y auroit de l'eau & une meilleure rade, car le fond où l'on étoit moüillé, à la pointe Sud-ouëſt, n'étoit pas de bonne tenuë: il étoit ſale & pierreux.

Le matin du 28. Robol Maître du yacht *le Gardien*, mit à la voile, & l'apres-midi il trouva une bonne rade, une bon moüillage, de l'eau douce, une aiguade facile, & abondance de rafraîchiſſemens. Dès le ſoir les canots s'en retournérent porter cette nouvelle à bord.

Le matin du 20. les vaiſſeaux levérent l'ancre de deſſous le cap du Poiſon, & prirent leur cours vers la barre qui leur avoit été marquée. On donna le nom de Poiſon à ce cap, parce-qu'on y avoit pris du poiſſon, qui avoit rendu malades tous ceux qui en avoient mangé, ſi-bien qu'ils ſembloient être empoiſonnez. Mais on les guérit en

leur

leur faisant prendre à chacun une potion d'huile & de vinaigre mêlez ensemble.

Tout ce jour-là fut emploié à courir des bordées, sans pouvoir avancer jusqu'au moüillage, à-cause d'un vent forcé qui contraria toujours, jusques à neuf heures du soir, qu'on eut un vent plus favorable. On jetta l'ancre alors sur 25. brasses, fond de bonne tenuë, & le matin suivant on vit *le Gardien* à la portée de deux coups de petit canon.

Aussi-tôt on se prit à toüer ce bâtiment vers le rivage, & ensuite on porta les malades à terre, & l'on jetta l'ancre d'affourché sur 13. brasses, fond de sable, mer unie, le vent venant presque toujours de terre. Pendant qu'on fut à l'ancre, on eut presque toujours calme & beau tems.

Il y a une petite riviére qui se décharge dans cette baie, où l'eau est bonne & aisée à faire avec des canots. Il y a flux & reflux. L'eau y est basse au matin & au soir, & haute à midi & à minuit; si-bien que les marées y sont fixes, & ne changent point comme dans nos mers. Mais pour avoir encore plus de certitude que cette isle étoit l'isle Maurice, le yacht eut ordre d'aller visiter le port, & d'en reconnoître tous les endroits.

Le 4. d'Octobre, il mit à la voile, & le 8. aiant achevé de visiter tout, on trouva que c'étoit assurément l'isle Maurice. Le 9. on descendit à terre, & le 10. le yacht fit ses bordées pour sortir du port.

Le soir du même jour, quand il en fut sorti, il prit son cours vers la flote, & la rejoignit

rejoignit le 11. raportant, comme une choſe ſur quoi il n'y avoit plus à douter, que c'étoit l'iſle Maurice. On éxécuta donc la réſolution qu'on avoit priſe de s'y rafraîchir une bonne fois, & pour cet éfet on y fit le ſéjour qu'il falloit. On nétoïa les vaiſſeaux: on fit de l'eau & du bois.

Le 20. on remit à la voile par un vent d'Eſt-ſud-eſt, & la courſe fut au Nord-eſt-quart-de-nord. A deux lieuës de la pointe Nord-eſt, ou Nord, de l'iſle Maurice, giſent ſix petites iſles, dont le terrein eſt bas & mauvais. Selon ce qu'on en put découvrir, cette iſle doit avoir 25. à 30. lieuës de tour. Elle eſt par les 20. degrès de latitude Sud, & par les 107. degrès de longitude, ſelon l'eſtime de quelques-uns.

Le 22. on ne put prendre hauteur. On eut un vent d'Eſt-quart-de-ſud-eſt, bon frais. La courſe fut au Nord-eſt.

Le 24. le vent fut variable, & la courſe au Sud. Enſuite le vent ſe fit Eſt, & l'on courut la bande du Nord. La nuit le vent ſe rangea au Sud-eſt, & l'on gouverna au Nord-nord-eſt.

Le 25. du même mois d'Octobre 1601. on eut un vent de Sud-ſud-ouëſt par la hauteur des 14. degrès 32. minutes. Enſuite il ſe fit Ouëſt. La courſe fut Eſt-nord-eſt & la mer haute.

Le 26. on trouva fond ſur 30. braſſes: on fut auſſi pris de calme, & l'on ne fit que dériver pendant aſſez longtems. Après cela on eut un beau frais du Nord-eſt, & l'on courut au-Sud ſud-ouëſt. Trois ou quatre horloges

après

après on ne trouva plus de fond.

L'Amiral fit alors le ſignal à tous les Capitaines & aux Pilotes de venir à ſon bord. Chacun aïant raporté ſon eſtime, il y eut une différence de quarante lieuës entre ceux dont l'eſtime étoit la plus baſſe, & ceux dont elle étoit la plus haute: ſur quoi il fut ordonné de courir la bande du Sud, en atendant un vent plus favorable, pour faire le tour du banc par l'Eſt, croïant, ſelon l'eſtime, que depuis le 25. juſqu'au matin du 26. on avoit fait 6. lieuës de chemin au Nord-eſt-quart-de-Nord.

Comme on ſe trouva, en ce tems-là, proche d'un banc, qu'on nomme de Garreſaus, on amura les couëts, & l'on courut au Sud-eſt-quart-de-ſud, & au Sud-ſud-eſt, de-ſorte qu'on fit bien vingt lieuës au Sud-quart de Sud-eſt, ſelon l'eſtime, la variation rabatuë.

Le 27. on eut un beau frais de l'Eſt, par la hauteur des 16. degrès 20. minutes, & l'on courut ſur le même rumb.

Le 1. de Novembre, on ſe trouva par les 15. degrès 30. minutes de latitude Sud. Sur le midi on jetta la ſonde, & il y eut 130. braſſes. On porta le cap ſur le banc, & y aïant couru juſques au ſoir, on ſe trouva ſur 30. braſſes de profondeur, aïant fait trois lieuës de chemin, ſelon l'eſtime, depuis midi juſques-à-ce qu'on revirât.

On mit alors le cap au Sud, & ſur les 4. heures du ſoir on trouva fond. C'étoit des coquilles blanches, du coral, & quelquefois des pierres ſemblables à des pois. On porta toujours ſur le même rumb, juſques au 2.

qu'on

qu'on fit le Sud-ouëst-quart-au-Sud.

Alors l'Amiral aiant fait revenir les Capitaines & les Pilotes à son bord, leur demanda quel banc, selon l'estime, étoit celui proche duquel on se trouvoit. Ils répondirent tous que c'étoit le Baixos de Garesaus ; sur quoi il fut résolu qu'on gouverneroit au Nord, pour se rendre au-dessous du banc.

Ainsi l'on courut la bande du Nord, environ une demie horloge ; puis aïant jetté la sonde, on trouva 130. brasses, & l'on courut à-peu-près au Nord-est-quart-au-nord, jusques au soir, qu'on trouva 38. & 34. brasses & demie, fond de coral blanc. Alors on revira au Sud, n'osant pas gouverner vers le banc, & la course fut au Nord-nord-est, tirant un peu vers le Nord, selon l'estime, la variation rabatuë.

Le 2. de Novembre, on trouva fond sur 38. brasses, par la hauteur des 16. degrés 32. minutes, & alors on vira au Sud, pour parer le banc. La course fut au Sud-sud-ouëst, suivant la variation.

Le 3. on ne trouva point de fond, & l'on prit son cours à l'Ouëst, pour éviter tous les bancs. Le vent étoit Est-sud-est, bon frais, & le tems beau.

Le 5. étant par la hauteur des 16. degrès 50. minutes, l'Amiral fit assembler dès le matin les Capitaines & les Pilotes à son bord, & après avoir pris leur avis, il ordonna qu'on prendroit son cours au Nord-quart-au-nord-ouëst, pour courir à l'Ouëst des bancs. Le vent étoit Sud-est, & beau frais.

Le 19. ſur le ſoir, comme on étoit par la hauteur des 7. degrès 33. minutes, on vit une iſle qu'on ne connoiſſoit point, dont l'on étoit à la diſtance de deux lieuës. Selon la bouſſole elle demeuroit Nord-quart-au-nord-ouëſt aux vaiſſeaux. Le terrein en étoit bas. Elle couroit Eſt & Ouëſt.

Les jours précédens, c'eſt-à-dire, depuis le 9. du mois, on avoit toujours vu des ras de marée ſi-grands, qu'on croioit que la mer briſoit contre quelque rocher, le vent ſouflant le plus ſouvent de l'Ouëſt. Quelques-uns crurent que cette iſle étoit l'iſle Saint Roc.

Le.20. on eut un vent d'Ouëſt, bon frais, par la hauteur des 7. degrès. Sur le ſoir on eut calme avec des éclairs, du tonnerre, & une groſſe pluïe qui dura juſqu'à minuit; & pendant ces 24. heures on fut encore proche de divers ras de marée, qui briſoient comme ſi c'eût été ſur des bancs.

Le 23. on fut de-nouveau pris de calme, par la hauteur des 5. degrès 14. minutes; & l'on vit beaucoup d'écrevices de mer.

Le 1. de Décembre, on eut un beau frais de l'Ouëſt-nord-ouëſt; & l'on courut la bande de l'Eſt. Le 4. le vent força, & amena beaucoup de pluïe. La courſe fut à l'Eſt-quart-au-Sud-eſt. Les courans pouſſoient avec tant de force, & les vaiſſeaux avoient tant d'aire, qu'on ne put prendre hauteur. Le vent venoit de l'Ouëſt.

Le 11. on eut un vent de Nord-nord-ouëſt, qui amena des grains, par la hauteur des 2. degrès 40. minutes. Sur le midi on vit floter

floter un morceau de terre, & voler & nager des canards & des sarcelles; d'où l'on conclut que les isles Maldives nous demeuroient environ 13. lieuës au Nord.

Le 14. on eut un beau frais du Sud-sud-ouëst, par la hauteur des 3. degrès 38. minutes, & l'on courut toujours sur le même rumb. Mais on se trouva plus au Sud qu'on n'avoit cru, selon l'estime.

Le 17. le vent soufla de l'Ouëst, & de l'Ouëst-nord-ouëst, par la hauteur des 3. degrès 54. minutes. La course fut à l'Est-quart-de-Sud est. On croioit d'abord être par la hauteur des 4. degrès 54. minutes; mais on connut bien-tôt après qu'on n'étoit que par les 3. degrès 54. minutes, ce qui fit conjecturer que les courans portoient au Nord, ou vers le golfe de Bengale. En éfet on étoit tout-proche de ce golfe, & l'on présuma que les courans y faisoient entrer la flote.

Le 19. du même mois de Décembre 1601. on eut un beau frais de l'Ouëst, & un tems pluvieux. La course fut à l'Est-quart-de-sud-est, tirant un peu plus vers le Sud-est, & l'on eut des marques qu'on aprochoit de Sumatra.

Le 22. le vent fut variable, & l'on eut du calme. La course fut à l'Est-quart-de-sud-est, & l'on vit floter des morceaux de terre avec des roseaux; ce qui étoit une marque certaine qu'on n'étoit pas loin des côtes.

Le 22. le vent soufla presque tout le jour de l'Ouëst, par la hauteur des 5. degrès 30. minutes. La course fut à l'Est-quart-de-sud-

est,

eſt, tirant, un peu plus au Sud-eſt. On vit pluſieurs ſerpens, & un arbre entier, tronc & branches, qui flotoit : l'on fut confirmé de plus en plus, qu'on étoit proche de terre.

Le 23. le vent ſoufla du Sud-ouëſt, & amena de la pluïe. On eut la vuë de l'iſle Engano qui nous demeuroit 3 lieuës au Nord-nord-eſt. La courſe fut à l'Eſt, tirant un peu vers le Sud-eſt. Le 24. on eut un vent d'Ouëſt-nord-ouëſt. La courſe fut de l'iſle Engano, par la bande de l'Eſt, vers Sumatra, par un bon frais & un tems chargé.

Le 25. on decouvrit l'iſle de Bonne-fortune, d'où l'on prit ſon cours au Sud-eſt-quart-à-l'Eſt, & à l'Eſt-ſud-eſt, toujours la variation rabatuë.

Le 26. du meme mois de Décembre 1601. on enfila le détroit de Bantam, dont la bouque, en entrant, eſt au Nord-eſt-quart-de-nord, & en ſortant au Sud-ouëſt-quart-de-Sud. Ceux qui, ſur la brune, aprochent de ſa baſſe pointe, doivent prendre leur cours à l'Eſt-ſud-eſt, juſqu'à l'iſle Blanche; qui eſt la droite route, y aïant de diſtance de l'une à l'autre 12. lieuës, ſelon l'eſtime. On y a un demi rumb de variation. On continua de naviger dans le détroit juſques-à-ce qu'on fût devant la ville de Palimban.

Là on vit venir à bord une pirogue de Chinois, de qui l'on aprit qu'il y avoit devant Bantam une armée navale des Portugais, composée de 30. voiles, ſavoir, huit gros galions, du port, pour le moins, de 600. à 800. tonneaux; douze fuſtes ou galéres, & le reſte de frégates; tous vaiſſeaux bien-

bien-armez, & rassemblez de Goa, Cochin, & Malacca, sous l'Amiral Don Andrea Fortado Mendoza, pour assiéger la place par mer & par terre, & empêcher qu'on n'y acordât la liberté du commerce aux Hollandois.

Cette nouvelle aïant causé de la terreur, on laissa tomber l'ancre devant Palimban, & l'Amiral fit le signal de Conseil. Après avoir meurement délibéré sur le parti qu'il y avoit à prendre, on conclut d'une commune voix, qu'on se mettroit en état, & qu'on iroit ataquer l'ennemi, afin d'aquerir de l'honneur pour la flote & pour la patrie, de procurer du profit aux Interessez dans l'armement, & d'acomplir les conditions du serment qu'on avoit fait.

TOUT LE Monde sait que la ville de Venise a été l'étape des précieuses marchandises qui viennent des Indes Orientales, & que nul autre païs ne produit. Telles sont particuliérement les épiceries, comme le poivre, la canelle, le clou de girofle, les noix muscades, la fleur de muscade, le gingembre, & une infinité de drogues médecinales. Telles sont encore les pierres précieuses, diamans, rubis, turquoises, émeraudes, safirs &c. aussi-bien que les diverses sortes de perles, & une infinité d'autres choses belles & rares, qu'on aporte de ces païs reculez.

Depuis plus de cent ans le trafic de toutes ces marchandises étoit établi dans cette fameuse & puissante ville, d'où elles étoient

trans-

tranſportées dans tous les païs, Etats, & Roïaumes de l'Europe, ou de la Chrétienté, pour l'uſage des habitans. Ce commerce a rendu Veniſe floriſſante, & achevé de faire monter la République au point de grandeur & de puiſſance où on la voit maintenant.

Il eſt vrai que toutes ces choſes, avantque de pouvoir être embarquées pour Veniſe, devoient être tranſportées par terre des Indes à Aléxandrie, avec de grands périls & des frais incroïables, tant eu égard à la longueur du chemin, qu'à cauſe des caravanes. Car ces ſortes de convois, & de groſſes aſſemblées de gens qui conduiſent les marchandiſes, pour les garantir des courſes des Arabes qui infeſtent tous les chemins, ne marchent qu'avec des dépences prodigieuſes.

Avec tous ces frais, il falloit encore que les marchandiſes rendiſſent le profit que prenoient ceux qui les envoioient des Indes à Aléxandrie, ſur laquelle route elles paſſoient par pluſieurs mains; & le profit que prenoient ceux qui les chargeoient à Aléxandrie pour Veniſe; & celui des Marchands de Veniſe & des autres endroits de l'Europe, par qui elles étoient débitées.

Il falloit auſſi qu'elles païaſſent de groſſes doüanes & impôts, dans les divers lieux où elles paſſoient, à-cauſe de leur haut prix, & de l'eſtime qu'on en faiſoit. Cependant il falloit ſe ſervir de cette voie: il n'y en avoit point d'autre pour les envoier en Europe, que par le moien des caravanes.

Mais depuis quelques années, le courage des gens de mer, & l'adresse des Marchans jointe au desir du gain, aïant fait trouver des routes auparavant inconnuës, les navigateurs se sont exposez aux vents, aux tempêtes, & à toutes les fortunes de mer, & ont ouvert un chemin aux Indes, d'où ils raportent, en droiture, toutes ces choses qu'on en tiroit par tant de détours, & avec tant d'embarras.

Cette route se fait en passant à la vuë du cap de Bonne-espérance, ainsi nommé à-cause de la ferme espérance qu'eurent ceux qui le découvrirent, qu'après cela ils ne pouvoient manquer d'ariver heureusement aux Indes. De ce cap on passe entre la côte d'Afrique & l'isle de Madagascar, en cötoïant à vuë les isles de la mer Rouge, l'Arabie heureuse, & la mer Persique, jusqu'à Calicut, ou à Goa, où réside le Vice-roi d'Espagne, dont la Cour y est établie comme la premiére & la plus considérable de toutes les Indes Orientales.

Quelquefois aussi, selon qu'on a le vent, on prend son cours en droiture du cap au détroit de la Sunda, ou la Sonde, en laissant à la gauche, ou à babord, l'isle de Madagascar, & une infinité d'autres qui sont sur cette route.

Ces routes nouvellement découvertes, & ces voiages fréquens qu'on a faits depuis peu, ont rendu communes en Europe les épiceries, & d'autres précieuses marchandises, qui y ont été aportées à beaucoup moindres frais, qu'on ne les envoioit à Venise,

ſe, où ce commerce diminuë peu-à-peu. Mais en même tems il augmente tellement à Lisbonne qu'il ſemble qu'il paſſe de cette premiére ville à l'autre, comme ſi elle le lui avoit cédé. On peut même dire dès-à-préſent qu'il n'y a plus que Lisbonne qui en ſoit en poſſeſſion, puis-que toutes les villes & les lieux où l'on trafique de ces ſortes de marchandiſes, ſont deſormais obligez de ſe régler ſur le prix de Lisbonne.

Ainſi le Roïaume de Portugal, & principalement la ville de Lisbonne, ſe ſont mis en poſſeſſion de preſque tout ce commerce, depuis quelques années, & prétendent s'y maintenir, comme s'il leur apartenoit en propre. Leurs raiſons ſont, qu'ils ont été les premiers qui aïent découvert la route du cap de Bonne-eſpérance, & que leur Roi a donné une certaine ſomme de deniers à l'Empereur Charles IV. à-condition que les Eſpagnols ne pourroient entreprendre ce voiage, ni envoïer des vaiſſeaux pour en découvrir la route.

Par ce moien, cette ville & ce Roïaume ſont devenus ſi-puiſſans & ſi-riches, que tout y abonde. Comme les Portugais ont bien connu quelle eſt la ſource de cette ſoudaine proſpérité, ils ont fait tous leurs éforts pour interdire cette navigation aux étrangers, & demeurer ſeuls maîtres de tout le commerce. Dans cette vuë ils ſe ſont emparez de diverſes places, villes, & Roïaumes entiers, dans les Indes Orientales, dont aïant ſubjugué la plupart par les armes, ils y ont mis des garniſons, & conſtruit des forteréſſes, pour

tenir les peuples en bride.

A l'égard des autres Rois, Princes & E'tats qu'ils n'ont pu mettre ſous leur joug, ils les ont recherchez, & ont fait des alliances & des ligues avec eux, en-ſorte qu'il ſembloit, ſelon le bruit qui s'en étoit répandu dans l'Europe, qu'il ne ſeroit pas poſſible qu'aucune autre nation fût reçuë à trafiques dans ces païs-là.

Non-obſtant ces difficultés, il y a quelques années que divers vaiſſeaux équipez par les habitans des Provinces Unies, aïant pris la même route que les Portugais, par le cap de Bonne-eſpérance, ont fait le voiage des Indes. Là ils ont connu par expérience, qu'il n'en falloit pas croire les Portugais, & qu'il y avoit encore une grande quantité de païs qu'il ne leur avoit pas été poſſible de s'aproprier: que ces païs produiſoient des épiceries, & les autres précieuſes marchandiſes qui viennent des Indes. Car ils n'en ont pas fait des retours léges, & toutes les fois qu'ils y ſont allez, ils ont démenti les faux bruits qu'on avoit ſemez, par les cargaiſons qu'ils ont aportées.

En éfet, il y a encore une infinité de Roïaumes & d'iſles, d'où l'on peut tirer toutes ces ſortes de marchandiſes & de raretés que les Indes fourniſſent, & dont les habitans, ou-bien ont une haine mortelle pour les Portugais, ou du-moins ſont aſſez ſenſez pour ne vouloir pas, en leur faveur & par pure complaiſance pour eux, interdire dans leurs E'tats la liberté du commerce aux autres nations; pour la leur acorder à eux ſeuls.

Les

Les choſes étant ainſi diſpoſées dans les Indes, les Portugais comprirent bien que la venuë des Hollandois leur porteroit un grand préjudice. C'eſt ce qui leur fit prendre la réſolution d'équiper cette armée navale qui étoit devant Bantam, quelques dépences qu'il leur fallût faire pour cela. Ils eſpéroient réduire, ou de gré ou de force, les Rois, les E'tats, & les iſles où croiſſent les épiceries, qui s'étoient encore conſervez libres, à ne trafiquer avec aucune des nations de l'Europe qu'avec eux, & à ne leur envoier ni poivre, ni clou de girofle, ni noix muſcade, ni fleur de muſcade, ni aucune autre marchandiſe.

Mais ils n'avoient pas une moins ferme eſpérance de ſurprendre les vaiſſeaux qui viendroient de Hollande, & de les détruire, tant en donnant de bons ordres à ce qu'ils ne puſſent relâcher en aucun lieu, pour y prendre des rafraîchiſſemens & faire de l'eau, qu'en les ataquant & les traitant de telle ſorte, qu'on n'entendît jamais parler d'eux en Europe. Cependant ils n'eurent pas le ſuccès qu'ils s'étoient promis, ainſi qu'il va paroître par la narration d'une partie des choſes qui arrivérent dans cette expédition, laiſſant à ceux qui ont eu connoiſſance du reſte, à en faire un plus ample récit.

Mais comme ce qu'on en ſait, qui eſt un événement des plus conſidérables, ſavoir un combat naval digne de la valeur des anciens Romains, ne s'eſt paſſé que l'an 1601. & que ce grand armement des Portugais étoit préparé dès l'an 1599. il ne ſera peut-être

pas hors de propos de parler auparavant des préparatifs qui avoient été faits, des mesures qui avoient été prises, & des autres choses qui étoient arrivées pendant les deux années précédentes.

Le Roi de Calicouthen ou Calicauthen, étoit ennemi mortel du Vice-roi de Goa & des Portugais, aussi-bien que des E'tats des Indes qui étoient de leur parti. Ce Roi & ce Vice-roi se faisoient continuellement la guerre par terre & par mer. Le Roi se servit par mer d'un certain Capitaine Indien, nommé Cunal, qui fut heureux dans ses expéditions, sur-tout dans ses pirateries. En peu d'années il devint si-fameux & si-riche, par le grand butin qu'il fit sur les Portugais, que les gens qu'il avoit avec lui, & ceux qu'il avoit gagnez, le proclamérent Roi.

Il avoit une forteresse, ou retraite, sur la côte de Malabar, nommée, comme lui, Cunal, ou Cuchalle. De cette forteresse, après avoir quitté le service & être sorti de la dépendance du Roi de Calicouthen, il continua ses pirateries avec un bonheur extrême: il donna de la terreur à tout le monde, sur-tout à ses ennemis, pendant cinquante années: il eut l'avantage sur eux en toutes rencontres, & se tira toujours avec honneur de tous les combats qui se donnérent entre les Portugais & lui.

Enfin le Vice-roi de Goa voïant le préjudice que Cunal causoit à la nation, & que ses courses interrompoient tout-à-fait le commerce, fit un grand armement de mer, pour aller mettre à la raison & Cunal & le Roi de Calicouthen.

Ce

Ce Roi, autant & plus par le chagrin qu'il avoit contre Cunal qui s'estoit soustrait à son obéïssance, que par la crainte des forces des Portugais, fit la paix avec eux, & ce fut cette paix qui mit le Vice-roi en état de se servir ailleurs de son armée, qui auroit eû assez d'afaires à combattre le Roi de Calicouthen, s'il eût voulu lui faire tête. Ainsi dès-que la paix fut concluë entre eux, ce Prince déclara la guerre à Cunal.

Le Vice-roi, de son côté, ne voulut pas perdre l'ocasion de pousser un tel ennemi. Comme son armée étoit prête, il fit embarquer 1500. Portugais, sous le commandement de Loüis de Gamma, en qualité de Lieutenant Général, & l'envoia vers le fort de Cunal.

L'armée aïant pris terre à la côte d'Ariori, Gamma fit lier ensemble ses acques, ou petits bâtimens, sur la riviére, au-dessus du fort, & les y fit tous ranger en forme de ponts, jusqu'au nombre de trente & un. Il fit poster des corps-de-garde au bout de chaque pont, & ordonna au Capitaine Loüis de Silva d'aller, à la tête de 300. hommes, ouvrir le passage vers le fort; pendant-qu'il demeureroit avec le reste de l'armée, pour donner où l'occasion s'en présenteroit, & soutenir Silva.

Les choses aïant été ainsi réglées, les troupes, au signal qui fut fait, passérent sur les ponts la nuit du 12. de Mars 1599. & allérent ataquer celles de Cunal, qui étoient postées de l'autre côté de l'eau, pour y atendre leurs ennemis qui, après quelque com-

bat, les chasférent de leurs postes.

Pendant ce mouvement 300. autres Portugais, & 5000. Naïos où soldats Indiens, aïant aussi passé l'eau, tirérent vers le fort. Cependant le combat s'échaufoit entre la premiére troupe, qui avoit passé les ponts, & les gens de Cunal, qui faisoient beaucoup de résistance. Les canons, les mousquets & les fusils joüoient de part & d'autre. Mais le Capitaine Silva, dont le courage animoit les Portugais, aïant eu la tête cassée d'un coup de fusil, ceux-ci prirent aussi-tôt la fuite vers leurs ponts, qu'ils trouvérent abandonnez de leurs gardes, & qui s'étant détachez flotoient sur l'eau en divers endroits, & ne leur servirent de rien.

Ce fut-là le premier exploit de guerre de cette puissante armée, & un essai du courage dont les Portugais se vantent. Leur défaite ne peut être imputée qu'à eux-mêmes, & à leur vanité. S'ils eussent voulu suivre le conseil du Roi de Calicouthen, qui étoit présent à la bataille, elle auroit eu un autre succès, ainsi-qu'on le peut conclure de ce qui se passa l'année suivante, ou 1600.

Cette année-là, instruits par une funeste expérience, ils entreprirent une seconde campagne, qui commença le 20. de Mars, sous le commandement de leur Général André Fortado de Mendoza. Leur ardeur s'étant un peu rallentie, ils prirent cette fois un plus grand nombre de soldats Indiens, & se conduisirent en tout avec bien plus de prudence. Aussi se rendirent-ils maîtres du fort, & firent Cunal lui-même prisonnier;

& afin

& afin de s'assurer mieux de sa personne, ils l'enchaînérent, & l'envoiérent sur une galére.

Ainsi cet avanturier, qui d'homme de néant s'étoit élevé à la dignité de Roi, retomba encore plus bas qu'il n'avoit été, & devint un misérable galérien.

Après cette expédition l'armée se retira pour se rafraîchir, faire des recruës, & rendre les équipages complets; & elle fut renforcée de deux galions.

Les Portugais avoient intention d'aller se présenter devant Bantam, au mois d'Août 1601. mais aïant été contrariez par les vents, ils n'y purent être que le 24. de Décembre, justement au tems & le même jour que la Providence Divine permit que 3. vaisseaux Hollandois & deux yachts arrivassent en ces païs-là.

Il faut remarquer que, selon la coutume, ces vaisseaux, qui sont ceux dont le voiage a été ci-dessus décrit, avoient démonté leur canon, comme leur étant inutile jusques au détroit de la Sonde. Or il est certain qu'ils auroient été surpris en cet état, sans être aucunement parez, & qu'ils seroient tombez comme piés & poings liez, entre les mains des Portugais, si Dieu, qui prend toujours soin des siens, & les protége, ne leur eût envoié inopinément un messager, pour leur annoncer la venuë de cette armée; ce qui doit être regardé comme un vrai miracle.

Ce messager fut un Chinois, dont la pirogue vint à bord des vaisseaux, pendant qu'ils étoient encore hors de la vuë de l'ar-

mée Portugaise, qui consistoit en trente voiles, ainsi-qu'on l'a vu ci-dessus; & qui étoit devant Bantam, pour empêcher cette ville de trafiquer avec aucune nation, que celles qu'ils voudroient lui permettre. Ce Chinois & ceux qui l'avoient envoié, prétendoient rendre un grand service en donnant cet avis, & en éfet ils avoient raison; car il y avoit encore lieu d'éviter la rencontre des ennemis. Mais on ne prit pas ce parti-là, Dieu fortifia ses Serviteurs, & leur donna du courage.

Aussi-tôt que l'Amiral Wolphart eut apris cette nouvelle, il ordonna de laisser tomber l'ancre, & fit le signal de conseil. Après une fervente priére, pour demander à Dieu des lumiéres & son secours, dans une ocasion si-pressante, on conclut que vu l'importance de l'entreprise, & qu'il s'agissoit de sauver la ville de Bantam, qui ne pouvoit éviter sa perte, laquelle ne pourroit être que très-funeste au commerce des Provinces Unies, on iroit courageusement ataquer l'armée Portugaise, & tâcher de faire lever le siége.

Cette résolution aïant été prise, on travailla incessamment à mettre les branles bas, à défaire les cabanes qui étoient sous les hauts ponts, & à jetter à la mer ou arranger tous les autres encombremens; afin de pouvoir plus facilement manier le canon, & être en état de faire toute la manœuvre & les mouvemens que le combat pourroit requérir. On nétoïa aussi le canon; on le tint paré, & l'on ne négligea rien de tout

ce qui

ce qui pouvoit être utile, au-moins selon que le tems, & l'état où l'on étoit le pouvoit permettre.

Le lendemain matin, dès deux heures devant jour, tous les vaisseaux levérent l'ancre, au signal d'un feu qu'on mit, ainsi qu'il avoit été concerté.

Le 27. de Décembre 1601. à Soleil couchant, on découvrit l'armée des Portugais, qui avoient posté deux galions au bout occidental de l'isle Pulo Pensano, pour gardes avancées. Plusieurs bâtimens de cette armée, n'aïant aucun soupçon des dispositions où étoient les vaisseaux qu'ils voioient, coururent aussi-tôt, même sans être ni entiérement parez, ni tout-à-fait sous voiles, pour tomber sur eux, & s'en rendre maîtres; sans prendre garde, qu'en s'avançant ainsi, ils demeuroient à une trop grande distance les uns des autres, pour se dégager en cas de besoin.

Aussi furent-ils si-bien reçus que les Hollandois les auroient pris sans doute, s'il ne fût survenu un malheur à leur vaisseau Amiral. Comme on voulut tirer d'un de ses canons de l'arriére, la piéce creva, & incommoda le gouvernail, dont la barre fut rompuë. Les ennemis qui craignirent de tomber une seconde fois sous le feu qu'ils avoient déja éprouvé, se firent nager au vent par leurs fustes.

Le Vice-amiral Hans Bouwer, qui n'eut point de connoissance de cet accident, continua de combattre, & envoia tant de bordées au *Malacca* des Portugais, qu'il lui en-

fonça les deux côtés. Cette intrépidité aïant étonné les ennemis, ainsi-qu'on le put remarquer, ils se retirérent, & allérent moüiller sous l'isle Pulo Pensano.

Le reste de la flote Hollandoise aïant apris l'accident qui étoit survenu à l'Amiral, tous les vaisseaux allérent aussi ancrer sous une autre certaine isle haute, où ils se raccommodérent, tant l'Amiral, de qui le gouvernail étoit en mauvais état, que les autres vaisseaux, qui n'avoient pu combattre, sans recevoir aussi quelque incommodité.

Le 28. on eut du gros tems, & l'on ne put ni manœuvrer les voiles, ni manier le canon. Ce fut, au sentiment des Hollandois, comme une nouvelle faveur du Ciel, qui donnoit à l'Amiral autant de tems qu'il lui en falloit, pour rétablir entiérement son gouvernail.

Le même jour, le Conseil général s'étant assemblé, il fut résolu qu'on envoieroit, pendant la brune, un canot avec une lettre au Roi de Bantam, pour lui donner avis de ce qui s'étoit passé. Mais le canot revint à bord, sur le minuit, n'aïant pu avancer, parce-que la marée lui étoit contraire. On prit aussi dans le Conseil la résolution suivante.

La Providence Divine nous aïant fait arriver heureusement au détroit de Bantam, nous avions lieu d'espérer de terrir bientôt à Bantam même, pour y aprendre des nouvelles des Moluques, & disposer nos afaires ensorte que les Interressez nos maîtres,

puſſent faire leur profit. Mais le 22. de ce mois, comme nous étions dans le détroit, à quatre lieuës de Bantam, une petite pirogue envoiée par les habitans de cette ville, à ce que nous dït le Chinois qui la conduiſoit, nous vint donner avis qu'il y avoit trois jours qu'une armée navale Portugaiſe d'environ 30. voiles, ſavoir huit navires, quatre galéres, des fuſtes & des yachts, étoit venuë moüiller proche de la longue iſle qui eſt devant cette ville, nommée Pulo Penſano.

Après cet avis c'étoit à nous de nous tenir ſur nos gardes, d'autant-plus qu'il n'y avoit alors à Bantam aucuns vaiſſeaux des Païs-bas. Auſſi fimes-nous tous nos éforts pour nous mettre en état de combattre, demeurant pour cet éfet au même endroit où nous étions, lors-que nous reçûmes cette nouvelle, juſques au lendemain, à la pointe du jour, qu'aïant levé l'ancre, nous prîmes notre cours vers Bantam.

Lors-que nous aprochâmes de la longue iſle, les Portugais aïant mis à la voile, portérent ſur nous; & comme nous vîmes deux de leurs vaiſſeaux aſſez éloignez l'un de l'autre, nous portâmes auſſi ſur eux, & les mîmes dans un tel état, que ne pouvant plus faire qu'une foible réſiſtance, on en eût remporté une victoire entiére, ſi l'un des canons de l'Amiral n'eût crevé, & defemparé ſon gouvernail.

Après ce combat le Conſeil général s'étant aſſemblé le 28. du mois, on a déliberé ſur ce qu'il y avoit à faire, & conſidéré qu'étant à environ une lieuë & demie ſous le

vent des Portugais, & y aïant aussi 4. de leurs galéres sous le vent à leurs autres vaisseaux, lesquelles nous jugeons pouvoir joindre, il a été résolu que puis-qu'on a remarqué de la terreur parmi eux, on retournera au combat, à la premiére ocasion qu'il plaira à Dieu de nous en présenter, afin de ne perdre pas le tems, & de pouvoir continuer notre voiage.

Que s'il arrive que, malgré tous nos éforts, nous ne puissions joindre aucun des vaisseaux ennemis, ni rien gagner à faire des bordées, nous prendrons notre route vers Jaccatra & de-là vers les lieux qui nous ont été indiquez par nos Maîtres, pour terminer ce présent voiage.

Le 29. les Hollandois aïant remis à la voile, portérent de nouveau sur les Portugais, & l'on fit grand feu de part & d'autre. Il y avoit deux de leurs plus grandes galéres postées pour gardes avancées, à l'Est de la derniére isle de Bantam. Quand elles eurent découvert les Hollandois, elles firent des voiles pour se retirer. Mais comme elles avoient aussi vent par proue dans leur retraite, l'*Utrecht* & *le Gardien* en abordérent chacun une.

La plupart de l'équipage de celle à qui l'*Utrecht* avoit jetté le grapin, montoit dans ce navire, pour s'y sauver: mais comme un si-grand nombre auroit pu s'en rendre maître, le yacht vint au secours du navire, & on fit tomber à la mer la plus grande partie des gens qui vouloient y entrer.

Le Capitaine de cette galére se nommoit

Francis-

Francisco de Zouza, & étoit fils de Juan de Teves, Contador Major de Lisbonne. Son équipage étoit de 23. Portugais, & de 60. Noirs, ou Indiens. On sauva le Capitaine & quelques-uns des Portugais. Le reste périt.

A l'égard de l'autre galére que le yacht *le Gardien* avoit accrochée, & qu'il prit, le Capitaine étoit un homme âgé, nommé André Rodrigues Paliota, qui avoit servi dans ce païs-là environ 32. ans. Il ne voulut pas se rendre, & sur ce refus il fut traversé d'une demie-pique, & tout l'équipage fut tué, hormis trois Portugais. On enleva de sa galére une piéce de canon de fonte, & trois pierriers aussi de fonte. Après cela on les brûla toutes deux, quoi-qu'elles fussent chargées de ris & d'autres vivres.

Ce fut alors qu'on aprit, par le moien des prisonniers, les particularités de ce grand armement, telles que les voici.

Il y avoit premiérement cinq galions de Goa, l'un desquels étoit monté par l'Amiral André Fortado de Mendoza. Un autre étoit monté par le Vice-amiral Thomé de Zuza de Reucha, & les trois autres par trois Capitaines. Il y avoit deux carraques de Malacca, & une de Cochin.

Il y avoit encore une autre carraque de Malacca; mais on l'avoit détachée avec 18. fustes, pour aller à Ceilon, d'où il ne put retourner qu'une fuste, qui fut aussi prise par les Hollandois.

Il vint de Minar & de Ceilon deux fustes & deux galiotes, ou galéres, l'une desquelles

les étoit montée par le Capitaine André Rodrigues Paliora, qui fut tué, ainsi qu'il a été déja dit.

Il vint de Malacca deux galions, deux jonques, & sept bantines, ou yachts à rames.

Tous ces vaisseaux étoient montez de 800. soldats Portugais, outre les équipages, qui étoient tous des Noirs.

Les prisonniers ajoûtérent qu'il y avoit encore à Achin 4. vaisseaux & un yacht, & que l'armée n'atendoit point d'autre renfort, que celui qui devoit partir de Goa, au mois d'Avril.

Le 15. les Portugais demeurérent sur la côte de Java, sans faire aucun mouvement, & sans oser ataquer les Hollandois, quoiqu'ils eussent l'avantage du vent, au-lieu-que les Hollandois, étant sous le vent, avoient bien osé aller à eux. Néammoins, afinqu'on ne dit pas qu'ils fussent demeurez dans l'inaction, ils mirent le feu dans deux de leurs galéres, & les adressérent ainsi enflammées vers leurs ennemis; mais avant-que d'être parvenuës aux vaisseaux Hollandois, elles avoient achevé de brûler. Ils desarmérent aussi deux de leurs fustes, & en prirent les équipages pour renforcer ceux des vaisseaux, & ensuite ils y firent des trous, pour les faire couler bas, & les laissérent dériver vers le rivage.

Le 31. les Hollandois levérent l'ancre, & mirent à la voile, pour aller avec leurs cinq vaisseaux à ce grand nombre d'ennemis, qui étoient au vent à eux. Ceux-ci voiant

voïant cette manœuvre, se mirent aussi sous voiles; mais il y eut calme, si-bien que les Hollandois firent petites voiles pour les atendre. Cependant craignant que les Portugais ne crussent qu'ils vouloient les éviter, ils laissérent tomber l'ancre, & les Portugais firent la même manœuvre, n'osant pas, aparemment, aller les ataquer.

Le 1. de Janvier 1602. dès le matin, l'Amiral Wolphart fit lever l'ancre & déferler les voiles, & porta droit sur l'armée Portugaise. Le yacht le suivoit presque beaupré sur poupe, & les trois autres suivoient le yacht en queuë. D'un autre côté, les ennemis portérent aussi sur eux de vent largue, de-sorte qu'il sembloit qu'on alloit entrer en action; mais en s'aprochant ces derniers arrivérent, craignant de tomber sous le feu des autres.

Leur Amiral eut beau arborer le pavillon rouge, cette couleur n'anima point ses gens, qui navoient pas envie de combattre.

Ainsi les Hollandois passérent, & s'en allérent le 3. du mois à Bantam, où ils furent bien reçus, & autant caressez qu'on se le peut imaginer. Ils avoient soufert très-peu de perte, & s'étoient aquis beaucoup de réputation dans tous les païs des Indes. Ils n'avoient perdu qu'un homme, mais ils en avoient beaucoup de blessez.

Pour l'incommodité que les vaisseaux avoient souferte, elle fut reparée avant-qu'ils partissent de Bantam, où ils séjournérent pour cet éfet jusqu'au 12. du mois, aussi-bien que pour faire rafraîchir les équipages.

pages. Après cela, quoi-qu'il y eût à Bantam assez de quoi les charger, ils continuérent leur voiage aux Moluques.

Ils partirent donc le 12. de Janvier 1602. après midi, & aiant pris leur cours vers Jaccatra, ils furent à l'aiguade, sur le minuit, & firent de l'eau, demeurant à l'ancre jusqu'au matin, parce-que le vent étoit Sud. Mais le matin le vent s'étant rangé à l'Ouëst, ils remirent à la voile, & vinrent devant Jaccatra pour y faire des vivres. Là ils donnérent au Roi les présens que le Prince Maurice lui envoioit, qui furent bien-reçus.

Le 17. ils levérent l'ancre, & firent voiles par un bon frais du Nord-ouëst, courant à l'Est-quart-au-sud-est, jusques au soir, qu'ils portérent à l'Est-quart-au-sud-est, & à l'Est-sud-est. Pendant la brune ils essuiérent une travade, qui venoit de l'Ouëst-sud-ouëst.

Le 18. ils eurent encore un bon frais du Nord-ouëst. La course fut à l'Est-sud-est, tirant un peu plus au Sud, pendant toute la nuit. Le matin ils se trouvérent dans le golfe de Japara. Si cette nuit-là l'on eût couru la bande de l'Est-quart-au-sud-est, on eût beaucoup mieux fait, parce-que, selon l'estime, on eût avancé sans doute jusques au long du cap de Japara, & que la côte de Java court à l'Est-quart-de-sud-est, & à l'Est-sud-est, depuis Jaccatra, ou depuis la pointe orientale de Jaccatra, jusques au cap de Japara. Ceux qui voudront naviger le long de la côte de Java, feront bien de prendre leur cours à l'Est-quart-de-sud-est, ou de ranger tout-à-fait la côte.

Le 19. on entra dans le golfe de Dama, où le vent força tellement, qu'on ne put faire servir les huniers, & l'on étoit si-près du vent, que ce fut tout ce qu'on put faire que de doubler la pointe qui y est.

L'étenduë du golfe est d'environ 6. lieuës, selon l'estime. Les terres s'étendent du golfe au Nord-nord-est, jusqu'à la pointe occidentale de Japara. En sortant du golfe on trouve tout-proche de la côte deux petites isles, dont l'une est un peu plus grande que l'autre La plus petite est la plus proche du golfe, & il y a un arbre qui ressemble à une voile. Quand on a fait deux lieuës de chemin, après avoir doublé le cap., on trouve encore une petite isle, tout-proche du rivage, qui ressemble à un bonnet à l'Angloise.

Le matin du 20. les vaisseaux se trouvérent proche du cap de Tuban, où ils laissérent tomber deux ancres à la rade, sans qu'elles pussent tenir. Ainsi on les leva, & l'on remit à la voile, non sans crainte d'aller donner à la côte, parce-que le vent forçoit tout le long. Le fond étoit d'argille.

Le 21. ils navigérent sur la côte de Madure, à trois lieuës de terre. Ils prirent alors leur cours à l'Est-quart-de-Nord-est & à l'Est. Lors-qu'on eut fait six lieuës de chemin, selon l'estime, on entendit un coup de canon, tiré du yacht, qui se trouvoit dans le refrein, sur 2. brasses & demie de profondeur.

A ce signal on vira au Nord-est, & aïant jetté le plomb on ne trouva point de fond.

Après avoir couru la bande du Nord-est pendant quelque tems, ils entendirent la mer briser au vent à eux. Comme le banc sur quoi le yacht étoit, leur demeuroit sous le vent, ils se trouvérent entre deux bancs; ce qui les obligea de continuer leur route vers le large à l'Est-quart-de-nord-est.

Le lendemain matin, à Soleil levant, ils se trouvérent sur un autre banc, où il n'y avoit, en quelques endroits, que trois brasses & demie à quatre brasses de profondeur. Le Vice-amiral toucha deux ou trois fois, puis on retrouva une profondeur raisonnable.

Le 22. comme ils étoient par les *6.* degrès 45. minutes, ils passérent encore sur un autre banc, d'où ils se dégagérent en faisant l'Est-nord-est. Le vent étoit Nord-nord-ouëst.

Le 24. ils prirent leur cours à l'Est-quart-de-nord-est, par la hauteur des 5. degrès 52. minutes; & sur le soir ils eurent la vuë des terres de Célébes, qui leur demeuroient à l'Est-nord-est. Pendant la nuit ils mirent à sec, à-cause d'un grand orage de tonnerre, d'éclairs, & de pluïe.

Le 25. ils eurent un beau frais de l'Ouëst. Sur le midi on fut par le travers de Bockeron, ou de l'embouchure de Célébes. Pour aller de Bockeron à Cambone, il est bon de prendre son cours à l'Est, & à l'Est-quart-de-sud-est. Il y a 16. lieuës de distance de Bockeron à Cambone, selon l'estime.

Le 26. on eut un vent de Nord-ouëst, & étant déja proche de Cambone, on courut la

bande de l'Eſt-ſud-eſt. Mais comme les courans portoient au Nord, & qu'il y avoit calme, le jour ſe paſſa plus à dériver au Nord, qu'à faire une courſe avantageuſe.

Le 29. on courut au large par un vent de Nord. Sur le midi le vent ſe fit Eſt, paſſant puis-apres à l'Eſt-quart-de-Nord-eſt ; ce qui obligea de reporter ſur l'iſle Button, dont la côte eſt ſi ſaine, qu'on peut tout le long aller terre-à-terre, auſſi-bien que le long de la côte tant méridionale qu'orientale de l'iſle Cambone.

Le 30. on tomba dans le calme. Selon l'eſtime, la pointe Sud-eſt de Button eſt à 11. lieuës de diſtance de la pointe Nord-eſt. La côte court de ce premier cap au ſecond. Les terres ſont Sud-ouëſt & Nord-eſt avec ces deux caps, entre leſquels il y a un petit golfe. Depuis le cap du Nord juſqu'à celui du Nord-ouëſt, les terres fuïent au Nord-nord-ouëſt, & par le travers du cap du Nord giſent trois iſles, à ſept lieuës deſquelles, au Sud, il y a un grand & dangereux banc, qui court en mer preſque toujours au Nord-ouëſt.

Le matin du 4. de Fèvrier, ils découvrirent de loin les terres, dont la pointe leur demeuroit à l'Eſt. Le vent venoit du Nord-quart-de-nord-eſt, de-ſorte qu'il fallut louvoier, & ſur le ſoir on fut tout proche de la côte mais on revira.

Le 6. on eut un vent d'Ouëſt, qui amena le beau tems. Ce jour-là on ne fit que ranger la côte, & la nuit on reconnut encore les terres.

Le

Le 7. on fit des bordées, pour gagner au-dessus des terres, à quoi la marée & le vent furent favorables. C'étoit par la hauteur des 50. minutes. On compta 16. isles sur cette route.

Le 15. ils découvrirent l'isle de Ternate ; & sur le soir du 17. tous les vaisseaux ancrérent à la rade de cette isle, où ils demeurérent jusques au 27. qu'ils eurent nouvelles, qu'on avoit vu deux voiles proche de Macian. Les deux yachts furent détachez pour aller à la découverte. Ils virent une voile, que la brune les empêcha d'aborder.

Le 28. une chaloupe aïant chassé sur ce petit bâtiment, le prit. L'équipage s'en étoit fui à Tiddor, Tidor, ou Tidore. On y trouva du ris, du vin, de l'huile, de la porcelaine & de la soie.

Le 7. de Mars 1602. sur la brune, ils partirent de Ternate. Le 9. aussi vers le soir, on eut la vuë de Xula ; & le 10. sur le midi, celle de l'isle Buera.

Le 11. on eut un vent de Nord-ouëst. La course fut en côtoïant, depuis Buera jusqu'à Amboine. Le 13. sur la brune, on se trouva proche de l'isle Longue.

Le matin du 14. de Mars on moüilla l'ancre devant Banda, où l'on trouva le Vice-amiral & Jean Martszen qui y étoient arrivez, il y avoit déja du tems. Le Vice-amiral avoit sa charge, & Martszen chargeoit. On y séjourna jusqu'au 24. de Juin, pour charger aussi.

Le 24. de Juin, on partit de Banda. Le lendemain matin, on vint à l'Est d'Amboi-

ne,

ne, à environ 3. lieuës de terre, par un tems fort-pluvieux.

Le 26. on fut par le travers de l'isle Bleuë, dont la pointe occidentale demeuroit au Nord-nord-ouëst. De-là on prit son cours au Sud-ouëst-quart-à-l'ouëst, par un beau frais.

Le matin du 28. on vit les terres de Cadides. Sur le midi, on passa dans le canal. Vers le soir on vint proche du cap Sud-est de Button, par la hauteur des 5. degrès 20. minutes.

Le 29. on se trouva environ 4. lieuës au-dessus des terres de Cambone. De-là on prit son cours à l'Ouëst, & à l'Ouëst-quart-de-Nord-ouëst, & l'on alla prendre terre à Bockeron, par la hauteur des 5. degrès 34. minutes.

Le 30. on dépassa Bockeron, & l'on prit son cours à l'Ouëst, & à l'Ouëst-quart-de-sud-ouëst.

Le 1. de Juillet, on fut à la distance de 9. lieuës, à l'Ouëst de Bockeron, sur un bas-fond de 20. brasses de profondeur, qui étoit à deux lieuës à l'Ouëst-quart-de-sud-ouëst de la pointe Sud-ouëst de Célébes, & qui couroit à l'Ouëst-quart-de-sud-ouëst. De ce bas-fond on prit son cours à l'Ouëst, & à l'Ouëst-quart-de-sud-ouëst, par un vent de Sud-est-quart-au-sud.

Le 4. du même mois, on jetta le plomb sur 45. brasses, fond d'argille. La course fut à l'Ouëst-sud-ouëst, puis au Sud-ouëst. Sur le soir on fut à trois lieuës de distance des terres de Madure, sur 34. 30. & 28. brasses de profondeur.

Le

Le matin du 5. on fut au bout occidental de Madure, sur 34. brasses de profondeur, fond de bonne tenuë ; d'où l'on prit son cours au Sud-ouëst, & ensuite à l'Ouëst-sud-ouëst, le long de la côte, qui court vers ces rumbs-là.

Le matin du 6. on eut un vent de mer, avec un petit frais. Vers le soir on moüilla l'ancre à la rade de Tuban, sur 5. brasses. La ville nous demeuroit au Sud-quart-de-sud-ouëst, & au Sud-sud-ouest, environ à la distance d'une grande lieuë de chemin.

Le 7. on porta au Roi de Tuban des présens de la part du Prince Maurice, qui lui furent fort-agréables.

Le 8. on découvrit le vaisseau *le Lion Blanc*, qui portoit pavillon, étant monté par l'Amiral Jaques Heemskerk, & l'*Alcmaar*, qui amenoient une prise qu'ils avoient faite tous deux à Jortatan. Le 9. ils vinrent ancrer auprès de nous, & nous demeurâmes ensemble jusques au 13. que nous remîmes à la voile, sur le soir, prenant notre cours vers Button, en rangeant la côte de Java, sur 20. brasses d'eau.

Le 14. du même mois de Juillet, sur le midi, nous passâmes par le travers de la baie de Japara, & avançâmes proche du cap occidental du même païs. Le soir du 16. nous fûmes entre la pointe orientale & la pointe basse occidentale, à moitié chemin. Une heure après que la brune fut venuë on serra les voiles.

Le 18. on les fit servir de nouveau, & le soir on vint, par un vent de Nord-est, à Jaccatra, où

où l'on moüilla l'ancre. Le matin du 29. on mit à la voile, pour aller à l'aiguade, & sur le midi on entra dans la riviére, où l'on demeura jusqu'au 31. pour faire de l'eau & du bois. La nuit suivante, on en partit pour se rendre à Bantam, où aïant jetté l'ancre le 1. d'Août, sur le soir, l'on y séjourna jusqu'au 15.

Le 15. on assembla le Conseil, où il fut ordonné que Nicolas Gaeff demeureroit à Bantam en qualité de premier Commis, & Jean Lodewyksen, en qualité de Sous-commis, jusques à la venuë des deux vaisseaux l'*Utrecht* & *le Gardien*, pour prendre soin des marchandises, & livrer le poivre qu'on y laissoit.

Le matin du 25. on remit à la voile, & sur le soir, à Soleil couchant, on fut à la pointe occidentale de Bantam, par une petite fraîcheur de l'Est. Le 26. on fut à la petite isle du Prince.

Le 20. de Septembre 1602. on passa selon l'estime, à quatre lieuës de l'isle Diégo Rodriguez.

Le matin du 2. de Novembre, on jetta encore la sonde, & l'on trouva 115. brasses d'eau, fond de coquillages. Sur le midi on la jetta de nouveau, & l'on trouva 145. brasses. Sur le soir on la jetta encore, & l'on ne trouva plus de fond, quoi-que la ligne fût de 230. brasses.

Cette manœuvre fit connoître avec certitude, qu'on étoit par la hauteur des 35. degrès de latitude Sud, puis-qu'on ne trouvoit plus de fond. De-là on prit son cours à l'Ou-

èst-nord-ouëst : & lors-que, selon l'estime, le cap de Bonne-espérance nous demeuroit à 14. lieuës, au Nord-nord-ouëst, nous prîmes notre cours, sur la boussole, dont l'aiguille étoit tenuë directement Nord & Sud, au Nord-ouëst, vers l'isle Sainte Héléne, & courûmes sur ce même rumb, jusques par les 16. degrès de latitude Sud, ou jusques-à-ce qu'on crût que l'isle nous demeuroit droit à l'Ouëst.

Alors on mit le cap droit sur l'isle. Mais l'on fit encore plus de 90. lieuës de chemin, avant-que de trouver la rade, & un bon mouillage ; si-bien que pendant cette course on eut le chagrin de croire qu'on n'y pourroit relâcher, & que peut-être même on l'avoit dépassée.

Il faut tenir pour certain, que ceux qui veulent aller à l'isle Sainte Héléne, & s'éloigner du cap de Bonne-espérance, lors-qu'ils sont à hauteur de le pouvoir découvrir, prenant leur cours droit au Nord-ouëst, sur la boussole tenuë directement Sud & Nord, ne manqueront pas de décheoir environ 100. lieuës à l'Est de cette isle ; & en ce cas il faut continuer à porter au Nord-ouëst, jusques à-ce qu'on soit par la hauteur de 16. degrès de latitude Sud.

C'est aussi une estime certaine pour ceux qui trouvent fond par les 36. degrès, de conclure qu'ils sont Sud & Nord avec le cap Das Agulpes. Il faut alors prendre son cours à l'Ouëst-nord-ouëst, jusques à ce qu'on ait le cap de Bonne-espérance devant soi au Nord-est, selon l'estime. Ensuite il faut cou-

rir

rir au Nord-oüëst, sur la boussole tenuë directement Sud & Nord, & naviger toujours sur le même rumb, jusques-à-ce qu'on soit par la hauteur des 16. degrès. Alors on n'est plus qu'à environ 11. lieuës Est de l'isle Sainte Heléne. C'est l'expérience qu'on a faite dans le navire *Gueldres*, au mois de Novembre 1602.

Dans le même mois de Novembre 1602. le Vice-amiral de la flote, aprocha si-près du cap, qu'il n'en fut qu'à la portée du petit canon, & quand il l'eut doublé, il courut la bande du Nord-oüëst, sur la boussole tenuë directement Sud & Nord, jusques par la hauteur des 16. degrès, croiant que par cette route il gagneroit l'isle Sainte Heléne. Mais il se trouva, non sans beaucoup de chagrin, à plus de 100. lieuës, Est de cette isle.

La flote de 4. vaisseaux, qui étoit sous le commandement de l'Amiral Schuermansz, a fait la même expérience. Car quand ils eurent passé le cap, ils ne virent point de terres. Mais ils avoient aussi trouvé fond sur 90. brasses, par la hauteur des 36. degrès, par le travers du cap des Aiguilles. Ensuite ils navigérent jusqu'à la distance de 14. lieuës du cap, selon leur estime, d'où ils coururent au Nord-oüëst, jusques par la hauteur des 16. degrès, où ils étoient bien encore à 90. lieuës, Est de l'isle, selon l'indication de ce qu'ils avoient couru à l'Oüëst.

Le 4. du même mois de Novembre, on prit son cours au Nord-oüëst, & l'on vit

floter des trombes, qui sont une marque qu'on a doublé le cap de Bonne-espérance: car on trouve ces trombes, à l'Oueit du cap par les 33. degrès 20. minutes.

Le 23. sur la brune, par la hauteur des 15. degrès 48. minutes, on vit l'isle Sainte Héléne, qui nous demeuroit environ 12. lieuës à l'Ouest-sud-ouëst. On y mit le cap, par un bon frais, & le 24. on laissa tomber l'ancre à la rade, sur 42. brasses: puis on mit la chaloupe à la mer, pour aller visiter la rade, & reconnoître s'il n'y avoit rien à craindre. Elle y trouva la flote de l'Amiral Schuermansz, auprès duquel on se rendit avec joie, sur les 9. heures du matin. Vers le midi, on porta les malades à terre, où il mourut 3. hommes.

Le 25. le Vice-amiral qui étoit le *Zélande*, vint aussi à la rade, croïant être suivi du yacht qui avoit été détaché lors-qu'ils étoient près du cap, pour aller chercher des nouvelles du reste de la flote.

Le 22. de Décembre, le Conseil général s'étant assemblé à bord de l'Amiral Wolphart Harmansen, on prit la résolution suivante.

Que sur la proposition & la réponce du Conseil du Sieur Amiral Schuermansz, au regard du dessein d'aller de compagnie, le présent Conseil y consent pour jusqu'au Texel, moïennant la grace de Dieu, & à l'égard du tems poposé, savoir le 23. de ce mois, pour lever l'ancre de cette rade, il y consent aussi. Pour la proposition de faire route d'ici à l'isle Fernando de Laurentio

par

par le Nord-ouëst-quart-à-l'Ouëst, ainsi qu'on en étoit déja convenu, on en convient encore. On consent tout-de-même, que les deux flotes portent les feux tour-à-tour, & que la flote d'Achin les porte la premiére, par préférence, & ensuite la flote des Moluques. Mais touchant les continuelles assemblées sur les deux flotes, on ne trouve pas à propos d'y consentir pour l'heure présente, à-moins qu'on ne nous donne une plus ample instruction sur ce point. Donné par le Collége du Conseil général, à bord du *Gueldres*, à la rade de l'isle Sainte Héléne.

Le matin du 23. les sept vaisseaux levérent l'ancre de devant cette isle.

Le 9. de Janvier, de l'An 1603. dès le matin, on eut la vuë de l'isle de Fernando Lorrentio, qui demeuroit environ 4. lieuës Ouëst à la flote. Sur le midi, on jetta l'ancre à la rade qui est au côté occidental de l'isle, sur 18. 17. & 16. brasses, fond de coral. En venant à la rade on laisse les terres à babord, de-même qu'on fait aussi en venant à celle de Sainte Héléne; autrement on ne sauroit y entrer. Ainsi il est bon de se souvenir, quand on y vient par l'Est, de faire le tour du bout septentrional de ces isles, pour gagner la rade. La flote y séjourna jusques au 22. du mois, qu'on remit à la voile.

Le 2. de Fèvrier on trouva un ras de marée, où il sembloit quelquefois qu'on fût dans un refrein.

Le 24. de Mars, on raisonna avec un petit bâtiment qui venoit de Rouën, & qui fit

raport de ce qui se passoit dans ce païs-là, & en Hollande. Sur le soir le vent soufla du Nord-est, bon frais. La course fut par la bande du Nord vers l'Angleterre.

Le 25. on vint devant Plimouth, où l'on aprit que le yacht étoit arrivé à Middelbourg, de quoi on eut beaucoup de joie. Le 14. d'Avril on remit à la voile, & l'on se rendit heureusement en Hollande

---

VOIAGE DE CORNEILLE DE VEEN

Aux Indes Orientales.

LE 17. de Juin de l'An 1602. neuf vaisseaux d'Amsterdan & d'Enchuise, firent voiles du Texel, pour aller aux Indes Orientales. Trois autres vaisseaux équipez à Rotterdam, & destinez pour aller sous le même pavillon, se joignirent à eux en mer, & ils firent tous route ensemble, pour aller éxécuter leurs desseins & leurs ordres.

Cette flote se rendit, le 12. d'Octobre, à la rade d'Annobon, & y aïant moüillé l'ancre, on mit à terre par force & contre le gré des Espagnols, qui s'y oposérent & se défendirent vaillamment. Il y eut six ou sept Hollandois de tuez. Enfin les ennemis prirent la fuïte dans les bois & vers les montagnes; de-sorte qu'on fit de l'eau, & qu'on eut des fruits tant qu'on voulut.

Le 22. on leva l'ancre, & l'on prit son cours

cours vers le cap de Bonne-eſpérance. Après l'avoir doublé, on découvrit les terres d'Agaſembras, d'où l'on porta le cap à l'Eſt, le 15. de Décembre; & l'on eut depuis ce tems-là des vents variables, & un tems inconſtant, juſques au 15. d'Avril 1603. qu'on eut la vuë des iſles de Drome & de Sumatra.

Le 29. du même mois d'Avril, on alla moüiller l'ancre à la rade de Bantam. Là on détacha de la flote 2. vaiſſeaux & un yacht, qui le 6. de Juin firent voiles vers la Chine. Ils prirent leur cours vers Sacatara, & de-là vers Sumatra, dans le détroit de Balimboam.

Le 21. ils relâchérent à l'iſle Pulo Timaon, pour y faire de l'eau & des vivres. Sur le ſoir du 23. ils relâchérent à Pahan, où ils furent bien reçus du Roi.

Le 1. de Juillet, ils relâchérent à Patane, où ils ſe pourvurent de ris, & loüérent un Pilote Chinois, pour les mener à Canton, dans la Chine.

Le 11. ils remirent à la voile. Le 30. ils vinrent devant Maccau (qui ſans doute eſt Macao) & y trouvérent une carraque très-richement chargée, & prête à faire voiles pour le Japon. Sa cargaiſon conſiſtoit en ſoies de la Chine, en étofes de ſoie, & autres précieuſes marchandiſes des Indes. Les Hollandois ſe réjouïrent beaucoup de voir une ſi-belle proie qui ſe préſentoit à eux.

Au-contraire les Portugais ſe trouvérent fort conſternez, prévoiant bien ce qui alloit arriver, & ne ſe ſentant pas aſſez de

courage pour ſe défendre. Après y avoir bien fait réflexion, ils crurent que le plus expédient pour eux étoit de ſauver leur vie, & pour cet éfet ils ſe mirent dans leurs chaloupes, & ſe retirérent à terre, abandonnant ainſi aux Hollandois la carraque, le butin, & 20. Mores qui y étoient encore. Les Mores furent auſſi renvoiez à terre, pour tenir compagnie à leurs maîtres, & on s'ocupa à décharger la carraque, depuis le 2. juſques au 9. d'Août. Le 10. on y mit le feu, & on la fit brûler juſques à-fleur d'eau.

Ce butin ſi-conſidérable, à quoi on ne s'étoit pas atendu, fit changer le deſſein que ces trois vaiſſeaux avoient d'aller à la Chine. Ils reprirent donc la route de Bantam, & découvrirent, le 18. de Septembre, une grande jonque ſur quoi ils portérent, & lui commandérent d'amener & de ſe rendre, parce-qu'ils ſoupçonnoient qu'il y avoit des Portugais à ſon bord, ou des éfets qui leur apartenoient. L'équipage de la jonque aïant refuſé d'obéïr, les Hollandois firent des décharges de mouſquets ſur eux, à quoi les Indiens répondirent avec une multitude de fléches, & ſe défendirent ſi-bien que les autres furent obligez de faire jouer le canon.

Non-obſtant le tonnerre qui grondoit, & qui menaçoit la jonque, les gens qui la montoient ne laiſſérent pas de tenir bon, & de ſe défendre toujours ſi vaillamment, que les Hollandois doutérent de les pouvoir vaincre.

vaincre. Enfin ils en vinrent à l'abordage, & aiant jetté le grapin ils sautérent dans la jonque, & tuérent tout ce qui se présenta devant eux. Il y périt 70. à 80. Indiens, & du côté des Hollandois il ne fut tué qu'un homme; mais il y en eut environ 25. de blessez, dont cinq le furent par imprudence, & par leur propre poudre.

Le 19. du même mois d'Août, les Indiens qui étoient demeurez en vie, passérent à bord, & furent éxaminez. Ils déclarérent qu'ils venoient de la Chine, & qu'ils alloient à Siam, lieu de leur domicile: que leur jonque étoit fort-richement chargée de soies, & d'étofes de soie. Ils n'imputoient la faute de leur malheur qu'à leur Commandant, qui les avoit forcez à cette défence obstinée; mais ils reconnurent qu'il avoit reçu la recompense de son obstination, aïant été tüé dans le combat.

Quand les Hollandois aprirent que la jonque apartenoit à des Siamois, leurs alliez & amis, avec qui ils trafiquoient tous les jours, ils furent fort-chagrins de ce qui étoit arrivé, & de ce que de part & d'autre on s'étoit causé tant de desordre, si mal-à-propos. Ainsi on relâcha les Indiens & leur jonque, & on leur permit de se retirer où ils voudroient: ce qu'ils firent avec reconnoissance pour ceux qui en usoient si-bien envers eux.

Cependant les Hollandois, après avoir navigé entre diverses isles, moüillérent l'ancre le 10. de Décembre à la rade de Ban-

tam, où ils chargérent le reſte de ce qu'il falloit pour leurs vaiſſeaux. Enſuite le 27. de Janvier 1604. ils partirent avec leur riche butin, & prirent leur cours vers le cap de Bonne-eſpérance, & de-là vers la Hollande, où ils terrirent heureuſement le 30. d'Août ſuivant.

RELATION
DU I. VOIAGE
DE
GEORGES SPILBERG
AUX
INDES ORIENTALES.

RE'LATION
DU I. VOIAGE
DE
GEORGES SPILBERG,
en qualité d'Amiral,
AUX
INDES ORIENTALES.
Fait par trois Vaisseaux de Zélande, nommez le Belier, la Brebis & l'Agneau, pendant les Années 1601. 1602. 1603. & 1604.

CES TROIS Vaisseaux partirent le 5. de Mai 1601. de la ville de Veer, ou Camp-veer en Zélande, sous le commandement de l'Amiral Georges Spilberg, par un vent de Nord-est. Le même jour ils entrérent dans le Pas de Calais & de Douvres; & le 9. le gros tems les obligea de relâcher à Darmouth, où ils séjournérent jusques au 14.

Le yacht, qui faisoit eau, y fut calefaté. Mais on y trouva beaucoup de biscuit moüillé, qu'il fallut jetter à la mer; de-sorte que le Général fut obligé d'en acheter d'autre, & de se pourvoir à Darmouth de diverses choses dont on avoit encore besoin.

Le 15. on leva l'ancre, & dès le soir mê-

me on dépassa Plimouth. Le 21. on rencontra 3. vaisseaux François, dont le Gouverneur de Calais étoit Amiral. Ensuite on en découvrit 3. autres, qui étoient Suédois, avec une petite barque de Rostock, qui venoit de S. War, & qui portoit la girouëtte de Dunquerque.

Cette girouëtte, & le soin que la barque prenoit d'éviter la flote, aïant fait présumer qu'elle étoit de Dunquerque, on la joignit, & lui aïant commandé d'amener, on trouva qu'on s'étoit trompé, & on la laissa paisiblement continuer sa route.

Le 28. nous reconnûmes l'isle du Puorto Santo, qui nous demeuroit à l'Ouëst. Le 29. nous vîmes l'isle de Madére, & le 31. l'isle de Palma, sur laquelle nous mîmes le cap.

Le 1. de Juin 1601. nous passâmes tout-proche de la rade de cette isle, puis nous dépassames celle de Teneriffe, ou le Pic, & prîmes notre cours vers le cap Blanco, dont nous découvrîmes la pointe le 4. du mois, sur la brune.

Le 10. jour de Pentecôte, nous gagnâmes jusques au cap Vert, où nous ancrâmes derriére l'isle. Dès le soir même, le Général, pour ne perdre point de tems, fit apareiller le yacht, afin d'aller le lendemain à Puorto Dale, éxécuter les ordres qui lui avoient été donnez par les Interessez.

Le 11. il partit du cap Vert, & rencontra 3. navires François de Diépe, par le travers de Refrisco, à qui il demanda s'il y avoit des vaisseaux à Puorto Dale. Com-

me

me ils lui dirent qu'il n'y en avoit point, il continua sa route; & lors-qu'il fut assez proche du port, il découvrit trois bâtimens, qui ce même jour-là étoient venus à la rade, pour aller à Rio de Gambi. Il ne laissa pas d'avancer; mais quand il fut prêt d'entrer à la rade, ces vaisseaux lui envoiérent leurs bordées. Non-obstant cet acte d'hostilité, il entra sans en faire aucun, & sans tirer un seul coup, parce-que la rade est commune à toutes les nations.

Cette modération n'aïant pas empêché les vaisseaux Portugais qui étoient 3. caravelles, de tirer encore sur lui, il prit la résolution de se défendre avec le peu de forces qu'il avoit. Pour cet éfet, sans s'amuser à canonner, ni à faire aucune autre manœuvre, il courut vers l'une des trois caravelles, l'aborda, & y aïant jetté le grapin on combattit de telle sorte que le yacht étoit sur le point de s'en rendre maître.

Mais les deux autres caravelles venant pour dégager celle-ci, firent un si-grand feu du canon & de la mousqueterie; & outre cela une multitude de Portugais, qui étoient sur le bord du rivage pour la secourir, les seconda si-bien, que les Hollandois furent contrains de faire retraite. Il n'y eut point de morts de leur côté. Trois ou quatre hommes seulement furent blessez, entre lesquels étoit le Général, à qui une balle de mousquet, qui avoit donné contre sa rondache, alla retomber sur le bras droit. Les Portugais eurent 2. ou 3. hommes de tuez, & plusieurs de blessez.

Ce combat se fit à la vuë de l'Alcayre & de tous les habitans de Puorto Dale. Le Général, qui voulut se servir du vent de terre, remit à la mer dès le soir même; & quand il fut au large, il se mit dans la chaloupe, & donna ordre au yacht de retourner à Puorto Dale.

Le 12. de Juin, à la pointe du jour, le Général étant venu dans la chaloupe proche de Refrisco, pour aller querir ses deux autres vaisseaux, & les mener à Puorto Dale, un grand nombre de canots de Négres allérent l'aborder, le dépoüillérent tout-nud, le blessérent aux deux mains, & l'emmenérent à Refrisco, où des vaisseaux François le reçurent à leur bord, & le firent penser. Cet accident arriva sans qu'on deût avoir aucun lieu de le soupçonner & de se tenir sur ses gardes, parce-que les Négres de toute cette côte entretiennent amitié avec les Flamands & les François.

Dès le même jour que le Général fut arrivé à Refrisco, il dépêcha un matelot par terre au cap Vert, pour faire partir les deux vaisseaux, afin d'aller à Puorto Dale. Ce matelot passant au cap de Bie, y trouva la chaloupe du Vice-amiral, qui y avoit mis à terre quelques Négres. Par son moien les vaisseaux aiant été promtement informez de la disgrace du Général, ils apareillérent dès le soir, pour faire voiles le lendemain vers Puorto Dale.

Le 13. aiant mis à la voile, dès la pointe du jour, ils relâchérent à Refrisco, pour y prendre leur Amiral. Ensuite aiant conti-

nué

nué leur route jusqu'à Puorto Dale, ils ne trouvérent plus qu'une caravelle Portugaise à la rade, dont ils se rendirent maîtres, & où il n'y avoit que quelques barres de fer, & un peu de millet.

Afin de justifier cette action, & de ne perdre point de tems, le Capitaine Cornelisz fut commandé pour aller sur l'heure à terre. Aussi-tôt étant descendu dans sa chaloupe, il nagea vers le rivage, & fut très-bien reçu de l'Alcayre, & même des Portugais, qui reconnurent qu'ils avoient tort, aïant bien compris les raisons qu'on donnoit pour justifier l'action du Général. Quand on vit qu'ils en usoient de la sorte, on répondit à leurs maniéres honnêtes; on leur rendit leur caravelle, & l'on païa les droits de l'Alcayre, afin d'avoir la liberté de prendre des rafraîchissemens.

Pour cet éfet nous demeurâmes à cette rade jusques au 19. du même mois de Juin, & on y donna les œuvres de marée aux vaisseaux.

Le 20. nous remîmes à la voile. En passant à Refrisco, nous y trouvâmes entre les mains des François, la chaloupe du yacht que les Négres avoient prise, quand ils blessérent le Général. Les François nous la rendirent, & on leur restitua ce qu'ils avoient déboursé pour la retirer des Négres.

Le vent s'étant alors rangé au Nord, & au Nord-est, nous levâmes l'ancre de devant Refrisco, dès le même soir, avec résolution, & ordre de la part du Général, de prendre notre cours à l'Ouëst. C'est ce qu'il avoit

déja réglé avant notre depart. Car son incommodité, & la foiblesse où le tenoient encore ses blessures, l'empêchant de venir sur le pont, & d'y donner ses ordres, il avoit expressément chargé au Vice-amiral, nommé Guïon le Fort, de courir la bande de l'Ouëst, jusques par la longitude des isles du cap Vert, pour ne déchoir pas sur la côte de Guinée, ainsi-que le Général en avoit autrefois fait l'expérience, & que divers E'crivains & Pilotes l'ont dit assez souvent.

Le 10. de Juillet, vers le soir, nous découvrîmes les terres, qui nous demeuroient à-peu-près à quatre lieuës; & comme la brune aprochoit, nous revirâmes: de-sorte qua nous étions décheus sur la côte du cap de Montes, non-obstant les avertissemens que le Général avoit donnez au Vice-amiral, & à tous les Pilotes, en partant de Puorto Dale.

Le 11. on remit le cap sur la côte. Quand on n'en fut plus qu'à une lieuë, on reconnut le cap de Bayzos, à un rocher, qui gît par le travers des terres. Ce cap est 3. lieuës au-dessus du Rio de Sesto.

Le 20. comme on étoit par le premier degré de la Ligne équinoxiale, l'Amiral, le Vice-amiral, & Corneille Specks Commis, s'étant assemblez, & aïant fait venir les Capitaines & les Pilotes, leur demandérent avis, si l'on pouvoit relâcher à l'isle S. Thomé, ou non. Tous conclurent unanimement que la chose étoit possible: de-sorte que la résolution fut prise d'y porter le cap, puisque l'on étoit déja sur la côte de Guinée, &

que

que cette isle étoit la plus proche, où l'on pût aller chercher des rafraîchissemens, soit par le moien des vaisseaux ou des barques qui pourroient être à la rade, ou de quelque autre maniére.

Le 23. nous passâmes sous la Ligne équinoxiale. Le 26. nous perdîmes de vuë le Vice-amiral & le yacht, non-obstant que l'Amiral eût fait mettre deux feux à l'arriére de son navire; ce qui fit qu'on changea de bord, de-peur de s'aprocher trop des terres. Sur le midi nous revîmes ces deux vaisseaux, & découvrîmes l'isle Annobon, sur laquelle nous portâmes le cap.

Vers les 4. heures après midi, aïant moüillé à la rade, on mit un canot à la mer, pour mener à terre un des Capitaines & un des Commis, afin de s'enquerir des habitans, ou des Portugais, s'il nous seroit permis de nous y rafraîchir.

Cependant, comme on n'osoit pas descendre sur le rivage, avant-que d'en avoir permission, on crut l'obtenir plus facilement en feignant que nous venions de Lisbonne; que nous avions été chargez par les Contrattadores du Roi d'Espagne, pour aller au Bresil; que nous étions décheus sur la côte de Guinée près du cap des Palmes, où les vents contraires nous avoient poussez.

Toutes ces choses furent écrites dans une lettre qu'on voulut faire tenir avant que de débarquer, & par laquelle on remontroit aux Portugais, qu'ils auroient tort de nous refuser. A cette lettre on ajoûta quelques présens, qu'on disoit être envoiez de la part

du

du Sobrecargo des Contrattadores.

En recompense de ces présens, on nous envoia une tonne d'oranges. Mais on nous répondit tout-de-même par une lettre, qu'on ne pouvoit nous acorder notre requête, à moins que nous n'envoïassions à terre le Pilote qui, en de pareils voiages, a inspection, de la part du Roi, sur tous les vaisseaux.

Cette réponse nous fit connoitre qu'il n'y avoit là rien à espérer pour nous. En éfet toutes les autres tentatives qu'on fit ensuite furent inutiles. Le Général demanda donc au Capitaine du Vice-amiral & du yacht, s'ils croioient pouvoir doubler le cap de Bonne-espérance, avec ce qu'ils avoient encore d'eau de reste. Ils répondirent qu'il y en avoit trop peu, & sur-tout Guillaume Jansz Capitaine du yacht, dit qu'il en manqueroit bien-tôt.

Sur cette déclaration le Général, de l'avis de tout le Cellége du Conseil, résolut, de faire une ataque, afin de voir si l'on obtindroit par force ce qu'on désiroit. On toüa donc les vaisseaux tout-à-terre, pour battre plus aisément du canon, la petite ville, ou Cassale des Portugais & des autres habitans. Avec cela on arma trois chaloupes chacune de 40. hommes, pour mettre à terre tous à la fois, avec ordre à celui qui en eut le commandement, de n'entrer en aucune action, s'il ne voioit qu'on le pût faire sans hasarder beaucoup de gens.

L'expérience fit bien-tôt connoître que cet ordre étoit salutaire. Car les chaloupes s'étant débordées, & aprochées de terre, il

y eut

y eut auſſi-tôt trois hommes bleſſez des coups qu'on leur tiroit du bord de l'eau. Dailleurs la mer briſoit ſi fort contre le rivage, qu'il n'y avoit pas moien d'y paſſer, ſans faire une grande perte, les habitans du païs étant beaucoup mieux pourvus de mouſquets, de fuſils & d'autres armes qu'on n'avoit cru. Ainſi le Général fit retirer ſes gens, & l'on apareilla pour remettre à la voile.

Le 28. il fut fait une éxécution de Juſtice à bord du Vice-amiral, en la perſonne d'un nommé Abraham Engelſz, qui avoit été condamné pour cauſe de mutinerie, par le Collége général, à avoir la grande cale par-deſſous la quille; & il l'eût ce jour-là.

Le 29. ſur les 4. heures aprèsmidi, on leva l'ancre de devant l'iſle Annobon, ſuivant l'avis de tous les Capitaines & des Pilotes, & l'on fit voiles par un vent fait de Sud.

Le 30. le vent continuant à ſoufler du même rumb, on ne fit pas beaucoup de chemin. Cependant, comme on avoit un extrême beſoin de rafraîchiſſemens, on mit le cap ſur l'iſle S. Thomé, pour aller de-là au continent, ou à quelque autre iſle voiſine, & dans cette vuë on prit ſon cours au Nord-quart-de-nord-eſt, & au Nord-nord-eſt.

Le même jour il mourut un des gens du Vice-amiral, qui avoit été bleſſé devant Annobon.

Le 31. à la pointe du jour, nous reconnûmes l'iſle Saint Thomas, ſur laquelle on gouverna. Quand on fut venu à la rade, on paſſa devant le fort. Ceux qui le gardoient tirérent cinq ou ſix volées de gros canon, dont

dont quelques-uns passérent droit par-dessus les vaisseaux : les autres ne portérent pas jusques-là. On ne manqua pas de bien répondre à ces salves.

Nous trouvâmes aussi sous le fort 6. ou 7. bâtimens à l'ancre. Le Général avoit grande envie de les ataquer ; mais le nombre de nos malades, & la considération de la longueur du voiage qu'on avoit encore à faire, & du grand retardement qu'un tel combat y pourroit aporter, l'empêchérent d'en prendre la résolution.

Le 1. d'Août 1601. nous découvrîmes la côte de Guinée, & deux ou trois petites isles. Vers le soir on aprocha de la côte méridionale de l'isle nommée la grande Corisco, où l'on moüilla l'ancre sur sept brasses, à-cause de la brune, & du grand nombre de bancs qu'on avoit à éviter.

Le 2. on fit voiles vers la pointe septentrionale de l'isle, où nous trouvâmes un vaisseau de Zélande, nommé *la Sphére du Monde*, équipé par le Sieur Balthasar Moucheron.

Le Général aïant envoié une chaloupe à son bord, fit prier le Commis & le Pilote de le venir trouver. Ils menérent avec eux un homme qui avoit été laissé avec 5. ou 6. soldats, à la grande Corisco, par Dirck van Wees, pour avertir les vaisseaux du Sieur Moucheron, qui pourroient relâcher à cette isle, de ce qui s'étoit passé dans l'isle Bouley, ou la petite Corisco.

Cet homme fit le récit de ce qui étoit arrivé là entre le même Dirck van Wees & ses soldats,

soldats, conformément aux atestations qui en furent envoiées en Zélande par ce vaisseau *la Sphére du Monde.* Mais pour être plus amplement informé de cet incident aussi-bien que de la situation de l'isle, le Général y envoia le Vice-amiral avec le Capitaine Ionger Helt, & des mousquetaires, qui visitérent les lieux, & revinrent lui en faire leur raport.

Depuis le 3. jusques au 9. nous demeurâmes à l'ancre devant Corisco, où il mourut encore un des hommes du Vice-amiral, qui avoit été blessé devant Annobon. En partant on mit une lettre dans une petite boite, qu'on fit clouër à un arbre, adressée au Gouverneur Dirck van Wees, & au Capitaine Barthelemi Spilberch, afin que s'ils repassoient par-là, pour reprendre les gens qu'ils y avoient laissez, ainsi-qu'ils l'avoient promis, ils fussent avertis que Guillaume Baers, que van Wees avoit établi Commandant des autres, n'avoit pas voulu demeurer plus longtems dans l'isle, & qu'il s'étoit embarqué sur le vaisseau *la Sphere du Monde*, pour s'en retourner en Zélande.

Mais comme le Commis de ce vaisseau, refusoit de prendre le reste des soldats, disant qu'il n'avoit pas assez de vivres, le Général les prit, & les distribua sur ses navires, de quoi il fit aussi mention dans sa lettre.

Le 11. nous levâmes l'ancre, & fimes route vers le cap de Lopez Gonsalves. Nous rencontrâmes un vaisseau d'Amsterdam qui venoit de la côte d'Or de Guinée, où il avoit

avoit chargé environ 600. marcs d'or. Le Pilote se nommoit Jean Fransz d'Amsterdam, & le Commis Henri Harmansz. Ils vouloient aussi aller vers le même cap, & demandérent à être de compagnie avec nous, nous faisant beaucoup d'amitiés, & voulant bien aider d'ancres, de voiles, & d'autres agreils, ceux d'entre nous qui n'en étoient pas trop bien pourvus.

Le 17. nous vinmes sous le cap de Lopez Gonsalves, où nous séjournâmes jusques au 30. qu'on remit à la voile.

Le 24. de Septembre 1601. on régla les rations des vivres, & on les diminua, vu la longueur du voiage qui restoit à faire.

Comme le retardement que les vents contraires nous avoient causé, nous empêchoit de terrir à Achin, ou à quelque autre place des Indes Orientales, dans le tems que nous avions espéré, il étoit nécessaire de pourvoir aux choses qui regardoient notre devoir, & le profit des Interressés. Pour cet éfet le Général, le Vice-amiral, le Commis Guillaume Specks, & Guillaume Jansz Capitaine de la pinasse nommée *L'Agneau*, s'assemblérent à bord du *Belier*, que montoit le Vice-amiral, où ils prirent la Résolution suivante.

Premiérement de tâcher de gagner la côte de Monopotappe, qui commence par la hauteur des 28. degrès, pour relâcher à Medagos de Auro, & de-là courir jusques au cap de Sainte Marie, qui est par les 26. degrès; par le travers duquel cap gît une petite isle nommée Isla de Vacques, qui n'est

point

point marquée dans les cartes; & qu'après qu'on y aura expédié ce que le lieu & l'ocaſion nous permettront de faire, & viſité le païs, on avancera vers les iſles de Comorre, pour relâcher à celle qui eſt nommée Mayotte, qui gît par la hauteur des 12. degrès, ſelon les inſtructions qui nous ont été données.

Secondement; Que s'il arrive que quelqu'un des vaiſſeaux vienne à s'écarter des autres, le rendévous ſera par les 28. degrès, comme dit eſt, à Medagos de Auro, où l'on s'atendra les uns les autres, pour le moins 15. jours; & ſi pendant ce tems-là on ne ſe rejoint point en ce lieu, les vaiſſeaux qui pourront s'y trouver, & qui y auront atendu, continuëront leur route juſques au cap de Sainte Marie, qui eſt par les 26. degrès, ainſi qu'il a été dit, pour relâcher à l'iſle de Vacques, où on laiſſera quelques marques à un pieu, ou ailleurs, pour faire ſavoir à ceux qui y pourront relâcher après eux, qu'ils y ont été. Là auſſi, c'eſt-à-dire, à l'iſle de Vacques, on s'atendra encore les uns les autres l'eſpace de deux jours, après leſquels on prendra ſon cours à celle des iſles Comorres qui eſt nommée Mayotte, où l'on s'atendra encore reciproquement l'eſpace d'un mois.

En troiſième lieu; Que s'il arrivoit que quelqu'un de nos vaiſſeaux, venant ſur la côte de Monopotappe, ſavoir par la hauteur des 28. & 26. degrès, trouvât là quelque commerce à faire, pour avoir de l'or, il y pourra trafiquer. Que ſi le négoce y étoit ſi

T avanta-

avantageux, qu'on jugeât à propos d'y séjourner plus de tems qu'il n'a été ordonné, afin de le continuer, il sera libre d'en user selon que l'ocasion pourra le requérir; & ensuite on ne laissera pas de se rendre encore à l'isle Mayotte.

Mais si l'on ne trouve pas les autres vaisseaux devant cette isle, au-moins y trouvera-t-on des instructions sur quoi on pourra se régler à l'égard du reste du voiage: où-bien l'on sera tenu de suivre le premier ordre de rendévous donné par le Sieur Balthasar Moucheron, à-moins qu'on n'eût pris quelque autre résolution à l'isle Mayotte, quand on y aura relâché, & qu'on n'eût jugé plus expédient d'en user autrement pour avancer le voiage. En ce cas on trouvera dans cette isle des lettres, ou des gens qu'on y laissera, pour donner avis du changement de résolution.

Le 17. Le Conseil général s'assembla, par ordre de l'Amiral, à bord de son navire nommé *La Brebis*, pour l'éxercice de la Justice contre quelques criminels, au desir du Réglement de Marine nommé *Artijkelbrief*, dont l'observation avoit été ordonnée par le Prince Maurice, & par les Interessez, laquelle aussi l'on avoit jurée avant-que de s'embarquer.

Le 3. de Novembre 1601. le Général interrogea tous les Pilotes, chacun en particulier, pour savoir combien, selon leur estime, ils croïoient être loin du cap de Bonne-espérance; sur quoi ils lui donnérent leur déclaration par écrit.

Le

Le 11. la grande vergue de notre vaiſſeau *La Brebis* s'étant rompuë par un coup de vent, on la jumella, & on la fit encore ſervir: mais le lendemain elle ſe rompit de nouveau.

Les 12. 13. & 14. on eut du gros tems, & l'on courut diverſes bordées: on vit floter des trombes, & nager des loups marins; ce qui fit connoître qu'on n'étoit pas loin des terres.

Le 15. à la pointe du jour, nous découvrîmes la côte d'Afrique, par la hauteur des 30. degrès & les 2. tiers d'un degré, 4. jours plus tard que nous n'avions deu la découvrir, ſelon l'eſtime que nos Pilotes avoient faite; tant nous avions dérivé. Nous allâmes moüiller à la baie de Sainte Héléne.

Le 16. dès le matin, nous remîmes à la voile, & prîmes le large. Le 17. nous retournâmes à la même baie, n'aïant que très-peu, ou point-du-tout gagné. Le 18. nous fîmes la même manœuvre. Le même jour on mit du monde à terre, où l'on ne vit aucun homme, mais on prit beaucoup de poiſſon. On vit auſſi des cerfs, des chevreuils, des liévres, & d'autre chaſſe.

Le matin du 19. nous aperçûmes de deſſus nos vaiſſeaux quelques feux & beaucoup de fumée dans l'iſle, d'où l'on conclut qu'il y avoit des habitans. Le Général commanda ſa chaloupe & celle du Vice-amiral pour retourner au rivage, ordonnant aux équipages de prendre quelques paquets de cloux, de fer, & d'autres choſes, pour les troquer contre des bœufs, des moutons, ou d'autres

rafraîchiſſemens, ſi les Sauvages en vouloient donner.

Nos gens avancérent plus d'une lieuë dans le païs, ſans découvrir perſonne, quoi-qu'ils viſſent pluſieurs feux qui brûloient: de ſorte qu'ils furent contrains de retourner à bord, ſans rien emporter que des poiſſons plats, qu'on nomma Huigens, qu'ils avoient pêchez le long du rivage, en aïant pris juſqu'à 375. d'un ſeul coup de filet.

Le 20. on remit à la mer, & l'on fit des bordées en côtoïant les terres juſques au 28. qu'aïant dépaſſé l'Aguado Saldamo, nous eûmes la vuë du cap de Bonne-eſpérance, & d'une iſle que notre Amiral nommoit l'iſle E'liſabeth, à la rade de laquelle nous moüillâmes dès le ſoir même.

Le vent de terre nous fit entendre de grands bruits & des cris comme d'ours, de vaches, de veaux, de brebis, & d'autres ſemblables animaux. Ces cris confus avoient quelque choſe de terrible.

Le 29. dès le matin, on alla viſiter l'iſle, & on la trouva toute telle qu'elle eſt repréſentée dans la deſcription qu'on en avoit, & que voici.

L'iſle E'liſabeth gît à-peu-près à deux lieuës du continent, par la hauteur des 33. degrès & un quart, environ 19. ou 20. lieuës au Nord du cap de Bonne-eſpérance. Elle a près d'une lieuë de tour, & eſt bordée de rochers du côté occidental, où la côte eſt très mal-ſaine: mais du côté oriental elle eſt ſaine, y aïant un fond de ſable de bonne tenuë..

Ce fut là que nous moüillâmes l'ancre, à une portée de petit canon de terre, sur 16. brasses, fond de sable blanc. Le terrein est bas, & semé de roches le long du rivage. Plus avant dans les terres il est sablonneux, & couvert de très-bons herbages, & de fleurs d'une fort-agréable odeur, sans bois, ni eau douce.

Pour des animaux, il y en a beaucoup. Il y a des loups-marins, ou pour mieux dire, des ours marins, car ils ressemblent plus à des ours qu'à des loups. On en trouvoit le long du rivage, qui étoient couchez sur les roches. Leur couleur & leur tête sont tout-à-fait aprochantes de celles des ours, hormis que leurs museaux sont plus aigus. Ils leur ressemblent encore par les mouvemens qu'ils font, & par la maniére dont ils les font, hormis dans les deux parties du derriére, qui sont comme paralitiques; car ils ne font que traîner leurs deux jambes de derriére, ou leurs pattes qui aprochent de celles des chiens. Néammoins ils courent si-vîte qu'a-peine un homme peut mieux courir.

Cet amphibie paroît afreux, & mord avec tant de force, qu'il peut trancher la hampe d'une demie-pique, ainsi qu'on l'éprouva; & la présence de 2. ou 3. hommes ne le fait pas fuir. Il ose même les ataquer, quand il peut les joindre à la course. Nous en tuâmes beaucoup, car il y en avoit une prodigieuse quantité. Outre cette espéce d'amphibie, il y a d'autres animaux qui ont du raport avec les daims: ils sont roux, & l'on en tua aussi beaucoup; car on pou-

voit aisément les atraper à la course. Ils sont d'un goût aussi-bon que le mouton ou l'agneau, parce-qu'ils ne vivent que de bonnes herbes.

Il y a une multitude d'oiseaux, & entre-autres une infinité de ceux qu'on nomme des pinguins, dont la chair est fort courte & le goût bon ; & des oiseaux noirs nommez scholvers, qui sont aussi-gros que des canards, & dont la quantité n'est pas moindre que des pinguins, tant qu'à peine pouvions-nous nous tourner au milieu des uns & des autres. En éfet ils ne sont point acoutumez à voir des hommes, n'y aïant presque jamais de vaisseaux qui relâchent à cette isle, si ce n'est par quelque fortune de mer, ainsi-que nous avions fait.

Cette isle seroit une des plus propres qu'on pût souhaiter pour s'y rafraichir, s'il y avoit de l'eau douce. On pourroit encore s'y pourvoir d'huile d'ours marins, & du grand nombre qui y est faire peu de tems assez d'huile, pour charger un bâtiment du port de 600. tonneaux. Au-reste il ne seroit peut être pas impossible d'y faire des puits ; & alors on pourroit dire qu'il n'y manqueroit rien.

Le 29. nous abandonnâmes l'isle, & aïant remis à la voile, nous fimes des bordées, ainsi-que nous avions fait auparavant.

Le 2. de Décembre 1601. nous vimes la montagne de la Table, au pié de laquelle est la baie où nous avions tant souhaité d'être, pour nous rafraîchir ; & l'isle que notre Général nommoit Cornelia. Comme en aprochant de cette isle, nous fûmes pris de calme,

me, on fut contraint d'y moüiller l'ancre, sur le midi. On y mit du monde à terre, qui en aporta des pinguïns.

Dès le soir du même jour, on remit à la voile, & le lendemain, vers le midi, nous entrames dans la baie de la Table, où nous trouvâmes notre yacht, ou pinasse, qui y étoit arrivé deux jours avant nous. Le Général étant descendu lui-même dans la chaloupe, alla marquer une place propre pour mettre des tentes, qui furent dressées dès le jour même, & l'on y transporta les malades du vaisseau Amiral, & de la pinasse. Mais afin que les Sauvages ne pussent les incommoder, ni les ataquer, le Général fit mener à terre deux pierriers, qui furent placez devant les tentes, & envoïa tous les soirs un nombre de gens pour y faire la garde.

L'isle Cornelia gît à 5. lieuës, au Sud de l'isle Elisabeth, & à une lieuë de la baie de la Table. Elle est presque toute comme cette derniére tant à l'égard des animaux, que de beaucoup d'autres choses; hormis qu'elle est un peu plus grande, plus haute, & moins couverte d'herbages, & qu'on n'y trouve ni lapins, ni daims.

Le 4. du même mois de Décembre, la chaloupe que l'Amiral avoit en fagot, fut mise sur le chantier, pour la monter, & l'on fit les préparatifs nécessaires pour aller à l'aiguade.

Le même jour sept ou huit Noirs étant venus aux tentes, firent des amitiés à nos gens, & marquérent qu'ils étoient prêts d'amener des bœufs, des moutons &c. Pour

les remercier de ces ofres, & les engager à les mettre à éxécution, le Général leur fit présent à chacun, d'un petit paquet de coral & de verroterie, & leur fit boire un coup ou deux de vin, qu'ils trouvérent fort-bon.

Le 5. nous vimes venir à la baie où nous étions, notre Vice-amiral, qui s'étoit écarté de nous en sortant de la baie Sainte Héléne, & que nous n'avions pas revu depuis le 20. de Novembre.

Le 6. le Général destitua de leurs ofices le Contre-maître & le Coq de la pinasse, à-cause de certaines insolences qu'ils avoient commises, même à diverses fois; & il en fut établi d'autres en leurs places.

Le 7. par l'avis de tout le Conseil, Guillaume Jansz, Capitaine de la pinasse, eut ordre d'aller sur le vaisseau du Vice-amiral, pour y servir en qualité de Pilote, conjointement avec Rem Cornelisz; & le Commis Corneille Specx lui succéda en sa charge de Capitaine. Matthieu Smit eut celle de Maître de la pinasse, parce-que Joos van Breen, passa aussi sur le navire du Vice-amiral, pour ocuper la place de Corneille Specx.

Ces changemens se firent en conséquence de la résolution qui avoit été prise de faire route par le Nord de Madagascar, vers les isles de Comorre, où Matthieu Smit étoit connu, aïant autrefois fait ce voiage. Car il avoit été arrêté que le yacht se mettroit de l'avant, pour commander à la route, & que Smit en seroit le premier Pilote.

Depuis le 8. jusques au 13. que nous demeu-

meurâmes à cette rade, on fit de l'eau; on monta la chaloupe de l'Amiral; on nétoïa les vaisseaux. Cependant le Général détacha des gens pour aller visiter l'isle, & chercher les habitations des Sauvages, afin de les porter à nous vendre des bestiaux. Mais ils s'en revinrent toujours sans avoir fait aucune découverte.

Le 14. il détacha le yacht, pour retourner à l'isle Elisabeth, ordonnant qu'on prît des tonneaux de sel, & tout ce qu'il falloit pour faire des salaisons de lapins, de pinguïns, & des autres oiseaux qu'on y pourroit tuer, ou prendre. Cette commission aïant été éxécutée le yacht revint pourvu de cette chasse, dont il fallut se contenter, faute de bestiaux tels qu'on auroit bien voulu.

La nuit du 14. il y eut alarme aux tentes, autour desquelles les sentinelles avoient découvert quelques Négres, qu'on poursuivit. Ils prirent aussi-tôt la fuite, & se retirérent sans qu'on les revît plus.

Le 22. le Général alla visiter tous les vaisseaux, & fit des exhortations aux équipages, leur faisant faire lecture de l'*Artijkel-brief*, & leur montrant les Patentes de sa Commission, signées du Prince Maurice, afin que personne n'en prétendît cause d'ignorance. Il fit aussi mettre entre les mains du nouveau Capitaine du yacht, du Maître Smit, du Pilote Guillaume Jansz, & de Joos van Breen, leurs instructions particuliéres, pour s'y conformer.

Cette baie, qui gît par les 34. degrès 4. minutes, à-peu-près à 15. lieuës au Nord

du cap de Bonne-espérance, fut nommée par notre Général la baie de la Table, à-cause d'une haute montagne qui porte ce nom, parce-qu'elle est plate & quarrée par le haut, comme une table : & comme cette montagne s'étend 9. ou 10. lieuës en mer, elle sert à faire connoître où est la baie. C'est aussi sous la montagne que les vaisseaux qui viénnent là chercher des rafraichissemens, vont moüiller l'ancre.

Le moüillage de cette baie est fort-bon. On peut s'aprocher tout-à-terre, & y ancrer sur 4. brasses d'eau, sans être exposé à aucun coup de vent, qui puisse mettre un vaisseau en péril.

A demie-lieuë de la baie, à l'Est du cap de Bonne-espérance, il y a une crique qui s'enfonce dans les terres, comme si c'étoit une riviére, qui fut nommée par le Général Rio de Jacquelina, où nous prîmes quantité de poisson, qui étoit une espéce de carpe, d'un fort-bon goût.

Dans cette saison, c'est-à-dire, aux mois d'Octobre, Novembre & Décembre, les vents de Sud regnent sans interruption, le long de cette côte: mais ils y souflent si-impétueusement, & sont si-froids, que les vents de Nord-est ne le sont pas plus en Hollande, & n'y font pas plus de ravages.

Le climat du cap de Bonne-espérance, est fort tempéré: l'air y est sain, & le païs est bon, & mériteroit bien d'être cultivé: il produiroit toutes sortes de fruits. S'il paroît montueux, il y a, en recompense, de belles grandes valées, toutes cou-

vertes de verdure, avec des herbes très-odoriférantes. Il y a des bois & des bocages ornez d'une agreable verdure, où l'on voit paitre des troupeaux de cerfs & de chevreüils. L'eau douce y coule des montagnes en une infinité de lieux, & forme ensuite des ruisseaux & de petites riviéres, qui se déchargent dans la mer par plusieurs endroits du rivage. Les bœufs, les moutons, & les autres bestiaux n'y manquent pas.

A l'égard des habitans, ils sont d'une couleur noiràtre, comme les mulats; ils ont le visage très-difforme; ils sont d'une taille médiocre, maigres, & fort-legers à la course. Leur langage est étrange; ils glossent comme des coqs-d'Inde. Ils ont pour couverture des peaux de cerfs, ou d'autres bêtes sauvages, qu'ils mettent comme des manteaux.

Le 23. nous levâmes l'ancre, & partîmes de la baie de la Table. Environ le midi nous moüillâmes sur la côte de l'isle Cornelia, & l'on envoia dès l'heure même toutes les chaloupes au rivage. Nous élevâmes un grand pôteau dans l'isle, où l'on atacha un mémoire qui contenoit le nom qu'on lui avoit donné; & un autre à 5. lieuës de-la, du côté du Nord, dont il a été fait mention ci-devant. On y laissa aussi deux lapins, qu'on avoit aportez de l'isle Elisabeth, pour y multiplier; & l'on y tua une très grande quantité de pinguïns, à coups de fusil, outre six ou sept brebis qu'on y prit.

Le 24. nous perdîmes de vuë le Vice-amiral; ce qui nous obligea de louvoier jusques au 26. proche de l'isle, pour tâcher

de le découvrir, ou voir s'il reviendroit. Cependant comme on ne le revit point, & que le vent s'etoit rangé à l'Ouëst, nous primes notre cours vers le cap de Bonne-espérance; car ils nous étoit fort-desavantageux de courir ainsi des bordées, à cause que notre grande vergue étoit de diverses piéces. La même nuit nous gouvernâms sur le cap, & deux des clamps qui jumelloient notre vergue, rompirent de nouveau.

Le 27. nous découvrimes le cap, & deux vaisseaux François de S. Malo, dont Mr. de la Bordeliére étoit Amiral, & Mr. le Connétable de Vitré Vice-amiral. Un des Pilotes étoit Flamand, & se nommoit Mayor Wouter Willekens. Après qu'on lui eut parlé, nousfimes route de compagnie.

Le même jour, notre Général aïant beaucoup d'envie de s'entretenir plus particuliérement avec eux, dans l'espérance d'aprendre quelques nouvelles, se rendit à leur bord, acompagné de Corneille Specx; & le lendemain les François passérent au sien. Ils lui dirent qu'ils avoient aussi relâché à Annabon, où on leur avoit montré des tombeaux de quelques-uns de leurs gens, qu'on disoit avoir été tuez en combattant contre trois vaisseaux Flamands.

Ces Messieurs les François de S. Malo s'imaginoient être là en grande seureté, parce-qu'ils étoient Catoliques Romains; surtout en descendant à terre, pour aller ouïr la Messe. Mais la Messe leur coûta bien plus cher que s'ils en eussent paié la façon au Prêtre; car les Portugais en massacré-

rent

rent quelques-uns, & en retinrent d'autres prisonniers, pour qui il fallut païer de grosses rançons, jusqu'à mille écus en argent, avec diverses marchandises.

Le 1. de Janvier 1602. les François aïant déclaré qu'ils vouloient aller par l'Est de Madagascar, & par conséquent prendre un autre cours que nous n'avions résolu, on se sépara bons amis. Au-reste il n'étoit pas à-propos que nous fussions plus longtems avec eux. Nos gens n'avoient par semaine que chacun trois livres de biscuit, & tous les dix jours deux pintes de vin; au-lieu que les tonneaux de vin étoient toujours percez dans les navires François, chacun en pouvant aller tirer quand il lui plaisoit. On y avoit le biscuit à commandement: on y jettoit à la mer le stocfiche tout-cuit. Chaque ration de vin étoit de six pintes par semaine pour chaque homme, & encore ne s'en tenoient-ils pas à cette règle; souvent ils alloient plus loin, & s'en faisoient donner davantage. Cet éxemple étoit dangereux, & il ne devoit pas-être longtems devant nos yeux, puis-qu'il nous étoit impossible de le suivre, & qu'il auroit pu servir à faire murmurer nos gens, de ce qu'ils n'étoient pas ainsi traitez.

Le 4. & le 5. nous rangeâmes les côtes de la Terre de Natal, où nous trouvâmes des courans très-rapides, qui venoient du Nord-est. Ce païs de Natal est beau, couvert de verdure, mais mauvais Quand on est en mer on le voit élevé au-dessus des dunes, & plus avant dans les terres il est encore plus

haut; si-bien que la plupart du tems il semble que ce soient deux différens païs qu'on découvre.

On voit, ou l'on croit voir, le long de cette côte, divers ruisseaux, & de petites riviéres, à la distance d'une lieuë, ou d'une lieuë & demie l'une de l'autre; mais on n'y voit aucuns golfes considérables, ni caps, ni roches.

Les courans qui venoient du Nord-est portoient au Sud-ouëst, avec tant de force, ou plutôt avec tant de furie, que nous ne pouvions les surmonter, ni même leur résister, de vent arriére, & à toutes voiles; ce qui paroîtra peut-être incroïable à ceux qui ne l'auront pas éprouvé.

On peut bien s'imaginer que la mer est fort haute en de tels parages, dès que le vent commence à forcer; car les courans font que les lames y sont extrémement courtes, & les vaisseaux se trouvent souvent en danger d'être submergez.

Depuis le 6. jusques à l'onze, nous ne fîmes que raser la terre, aïant plus perdu que gagné, à-cause des courans.

Le 12. nous avions déja pris notre cours vers la côte de Monopotappe, ou Madagos de Auro, & nous avions intention d'aller de-là au cap de Sainte Marie à l'isle de Vacques, où étoit un des rendévous. Car les ordres & les mémoires du Sr. Balthasar Moucheron portoient que si l'on venoit à s'écarter les uns des autres, on s'atendroit en ces lieux-là, pour se rejoindre, & les instructions dressées par le Collége des vaisseaux

le

le 5. d'Octobre 1601. portoient auſſi la même choſe, & régloient le tems qu'on ſeroit obligé d'atendre.

Mais il nous fut impoſſible d'éxécuter ces ordres, à-cauſe de l'obſtacle inſurmontable des courans, qui arrêtérent notre courſe, quelques éforts que nous puſſions faire : deſorte que pour s'en dégager, on réſolut de reprende le large, & de porter le cap droit ſur Madagaſcar, pour aller de-là aux iſles de Comorre, où notre Inſtruction nous marquoit auſſi de nous rendre, & de nous atendre réciproquement, s'il nous avoit été impoſſible de le faire dans les autres lieux qui étoient indiquez pour cet éfet.

Le 13. & le 14. nous continuâmes encore à faire des bordées le long de la côte, dans l'eſpérance que nous pourrions nous dégager des courans, & nous rendre aux rendévous. Le 16. & le 17. nous fimes la même manœuvre, & voiant que c'étoit inutilement, enfin nous courûmes au large, ſuivant la réſolution priſe le 12.

Le 20. notre grand mât de hune, c'eſt-à-dire de l'Amiral, fut abatu par le vent.

Le 25. nous fûmes par la hauteur de Madagaſcar. Le Général fit alors aſſembler les Pilotes, par l'avis deſquels on conclut qu'il falloit paſſer au-deſſus des Bayzos ou Baixos di India, ſavoir, entre les Baïxos & Madagaſcar ; parce-qu'on préſuma que du vent qui ſoufloit, on pouvoit aiſément tenir cette route. Que ſi le vent venoit à changer, & qu'il fallût mettre à l'autre bord, il fut concerté que l'Amiral arboreroit de jour un pavillon

villon vert, & que de nuit il mettroit trois feux, pour signaux au yacht & à la chaloupe, afin de s'y conformer.

Toutes ces choses furent ainsi éxécutées; car dès le même jour 25. le vent aiant changé, & s'étant fait contraire, nous changeames de route, & portâmes le cap au Nord-ouëst, afin de tomber sous les Baixos di India, c'est-à-dire, entre les Baixos & le continent de Soffala.

Le 29. on fit armer la chaloupe de l'Amiral, & on la pourvut très-bien de munitions de bouche & de guerre, pour aller visiter le païs, le long de la riviére, en observer la situation & l'état; éxaminer les habitans, & voir si l'on y trouveroit quelque accès, pour y trafiquer. On donna en même tems une Instruction aux Oficiers qui la commandoient, afin-qu'en cas qu'ils vinssent à s'écarter de nous, ils seussent ce qu'ils auroient à faire.

Le 1. & le 2. de Fèvrier, nous nous trouvâmes sur le banc de la côte de Soffala, sur 32. & 33. brasses de profondeur.

Le 2. nous découvrimes les terres, d'où il venoit un très agréable parfum, sans néammoins les bien voir, que 2. ou 3. heures après, étant alors sur 15. brasses d'eau. Vers le soir nous vinmes sur la côte, qui étoit celle du Roïaume de Soffala, où nous moüillâmes, à une lieuë de terre, sur 7. brasses d'eau, par la hauteur des 18. degrès 3. quarts. Dès le même soir les Négres nous firent des signaux avec des feux & de la fumée, à quoi nous répondimes en arborant nos pavillons,

& tirant

& tirant un coup de canon.

Le 3. on continua de faire des feux ſur la côte. Le Général y aïant envoié ſa chaloupe, les Oficiers trouvérent huit ou dix Négres; à qui ils firent entendre par des ſignes, & par des morceaux de fer, & d'autres marchandiſes qu'ils montrérent, qu'on vouloit trafiquer avec eux. Ils firent entendre à leur tour, auſſi par des ſignes, & par quelques mots Portugais qu'ils ſavoient, qu'il n'y avoit rien à faire en ce lieu-là, mais bien à 5. ou 6. lieuës plus avant, dans la riviére de Quama, où il y avoit des Portugais, avec qui l'on pouvoit négocier toutes ſortes de choſes, & que leur Aldea, nommée Mourdou, étoit à cinq lieuës au Sud de la riviére de Quama.

La nuit de ce même jour, il y eut un grand-orage, mêlé de vents, de pluïe, de tonnerre & d'éclairs. Notre yacht perdit deux ancres, & la chaloupe chaſſa ſur ſon grapin.

Le 4. nous remîmes à la voile, & aïant raſé juſques au ſoir la côte de la riviére de Quama, nous vinmes devant ſon embouchure, & moüillâmes l'ancre à une lieuë de terre, ſur 6. braſſes & demie de profondeur. La chaloupe entra dans la riviére, pour éxaminer la ſituation & l'état du païs. Mais la mer vint à briſer ſi terriblement, qu'elle ne put revenir à bord.

Le ſoir du même jour, le vent aïant forcé, nos ancres arérent dans le fond qui étoit de vaſe, & nous chaſſâmes deſſus, avec danger d'aller donner ſur des bancs ou des basfonds.

fonds. Cependant, à-cause de la brune, nous fimes tous nos éforts pour nous maintenir jusques au matin, filant pour cet éfet jusqu'à 150. brasses de cable, bridant les ancres, & mettant les mâts de hune bas.

Le 5. nous apareillames dès le matin. Mais comme pour mettre à la bouline il fallut border la miséne tout-plat, nous fûmes, pendant qu'on faisoit cette manœuvre, presque poussez sur un bas-fond de deux brasses & demie d'eau, dans un péril évident de naufrage. Néammoins nous en fûmes préservez par un vrai miracle de la grace de Dieu, & aïant navigé 2. ou 3. lieuës, nous trouvâmes neuf brasses & demie de profondeur. Nous remoüillâmes alors pour atendre le yacht & la chaloupe. Mais aïant encore chassé sur nos ancres, nous fûmes contrains de mettre à la voile le 6. & de courir au large, par la bande du Sud-ouëst, jusques-à-ce que nous fussions sur 13. brasses.

Comme nous vîmes que le fond étoit là de bonne tenuë, nous remoüillâmes encore jusques au 7. que nous étant remis sous voiles, on découvrit le yacht seul, sans la chaloupe. Cela ne nous empêcha pas de continuer notre route vers les isles Primeras, courant à l'Est-nord-est, & aïant vent & marée.

Le Roiaume de Soffala est situé entre les deux riviéres de Manice & de Quama, le long de la mer. La ville capitale se nomme aussi Soffala, & est située dans une isle de cette derniére riviére. Les Portugais n'ont que des Facteurs à Soffala ; mais ils ont un fort sur le bord de la Quama, où se

fait

fait tout le commerce de la côte de Soffala.

Le terroir eſt fort-bas, ſans montagnes, ni collines. Il y a quantité de bois auſſi fort-bas. Quand on eſt en mer, & qu'on aproche de ce païs, l'odorat en eſt frapé avant la vuë, & on le ſent avant que de le découvrir. C'eſt ce que nous éprouvâmes en étant encore à 7. lieuës.

Tout le peuple y eſt noir. Les gens y ſont puiſſans & robuſtes. Ils ſont ſoumis aux Portugais, ainſi-qu'ils nous le déclarérent en la langue de leurs Maîtres. Leurs armes ſont des arcs & des zagaies.

La côte eſt mal-ſaine. Il y a des bancs tout le long, juſqu'à la riviere de Quama. C'eſt par-tout un fond de vaſe. L'eau y eſt fort-trouble, à-cauſe de la rapidité des courans; ce que nous commençâmes d'apercevoir à 2. lieuës au Sud de Quama.

Selon ce qu'en a écrit Jean Hugues de Linſchot, la riviére de Quama prend ſon origine dans le lac Zagire, d'où le Nil tire auſſi la ſienne. Il ſe fait le long de ce lac un grand commerce d'or, d'ivoire, d'ambre &c. que les Sauvages recüeillent, & qu'ils troquent pour des toiles, de la ſoie, du coton, & d'autres marchandiſes. Les habitans de ces païs-là ſont Noirs auſſi, & Mahométans.

Entre ces mêmes riviéres de Quama & Manice, eſt le Roïaume de Monopotappe, où, ſelon le ſentiment de divers Hiſtoriens, Salomon envoia querir de l'or & de l'ivoire. Au-reſte cette opinion paroît aſſez vrai-ſemblable;

blable ; car nous avons apris de diverſes perſonnes que les habitans de Comeras venoient y trafiquer, & nous y en avons vu nous-mêmes quelques-uns.

Le même jour, le vent étant toujours conſtant, nous paſſâmes par le travers de Rio bon Senary, & dépaſſâmes les iſles Primeras, avec réſolution de prendre de-là notre cours tout-droit vers l'iſle Angoras. Néammoins nous en fûmes empêchez par le gros tems qu'il fit ſur la brune, & qui nous força de nous laiſſer aller à la dérive vers l'Eſt, à mâts & à cordes.

Cette tempête continua les 8. 9. & 10. du même mois de Fèvrier 1602. avec tant de violence, qu'il n'y avoit perſonne à bord qui en eût vu jamais une ſemblable, quoi-qu'il y eût des gens qui avoient navigé plus de 25. ans. Le vent & la pluie donnoient ſi fort, dans le viſage, & contre les jambes nuës & les mains des gens qui manœuvroient, qu'il leur ſembloit qu'on les fouëtoit avec de groſſes verges, & ils reſſentoient la même douleur. Le bruit & l'agitation des houles empêchoit les gens, lors-même qu'ils ſe touchoient, de s'entendre en aucune maniére, quand ils ſe parloient. Elles s'élevoient à une hauteur incroïable, & couvroient ſi-ſouvent les vaiſſeaux, qu'il falloit pomper ſans ceſſe, jour & nuit, pour tenir l'eau haute.

Mais ce ne furent pas là les ſeuls accidens que nous eûmes à notre bord. L'arcaſſe du navire fut preſque enfoncée, & nous nous vîmes tous comme dans le ſein de la mort, ſans eſpérance qu'en la miſéricorde de Dieu,

à la-

a laquelle nous avions tout notre recours. Les bordages de l'arcaſſe ſe ſéparoient du voutis, & les côtes, tant les courbes, que les autres, qui ſont liées avec la liſſe de hourdi, étoient déja toutes ébranlées, & quelques-unes ſéparées ou briſées. Une grande partie du biſcuit étoit moüillée, de-ſorte que quelques prodigieux éforts qu'on fit pour remédier à tant d'accidens, on ſe voioit, à tout moment, en danger de périr; ſi-bien que nous devons rendre tous les jours de notre vie des actions de graces à Dieu, de nous avoir garantis de cet extrême danger, qui paroiſſoit inévitable.

Nous voguâmes donc de cette maniére trois jours & demi, à la merci des vents & des flots, allant toujours à la dérive, à mâts & à cordes, vers le Sud-eſt, & le Sud-eſt-quart-au-Sud, droit ſous Juan de Nova, au-deſſus des Baixos di India, vers le banc de Madagaſcar, c'eſt-à-dire, dans le plus dangereux parage du monde, juſques par les 20. degrès.

Le 11. la tempête s'étant un peu apaiſée, on vit paroître le Soleil, & nous recommençâmes auſſi à faire ſervir nos voiles. Le 17. ſur le midi, nous decouvrîmes quelques-unes des iſles de Comorre, ſur l'une deſquelles nous mîmes le cap. Comme vers le ſoir nous ne nous en trouvâmes qu'à une lieuë, & qu'il y avoit 60. braſſes de profondeur, on jetta les ancres, & on fila les cables, pour les faire deſcendre à fond.

Mais pendant le tems qui fut emploïé à faire cette manœuvre, le vaiſſeau fut pouſſé

au-delà

au delà des endroits où il y avoit fond, parce-que c'étoit un fond en talus, si-bien qu'on fila juqu'à 150. brasses de cable inutilement, y aïant toujours plus de profondeur à-mesure que le vaisseau cheminoit. Ainsi l'on reporta le cap au large, & l'on fit des bordées pour se maintenir dans ce parage, en atendant un vent plus favorable.

Le 18. notre navire étant à 2. ou 3. lieuës au large, nous découvrimes une petite voile le long de cette isle. On présuma que c'étoit notre chaloupe; & en éfet elle se rendit à bord sur le midi, aïant été contrainte de laisser prisonniers, entre les mains des Portugais, Julien Steyl Pilote, & Loüis de Vogel.

Le Général avoit envoïé le 4. de ce même mois de Fèvrier 1602. sa chaloupe dans la riviére de Quama, ainsi-qu'il a été dit; & pendant-qu'elle faisoit cette expédition, il avoit été obligé de s'éloigner, & de l'abandonner, à-cause du mauvais fond où il avoit voulu s'établir sur ses ancres, & de la tempête dont on avoit été battu, qu'on craignoit fort qui n'eût fait périr la chaloupe, si elle eût été hors de la riviére & en mer, ainsi qu'il y avoit de l'aparence.

Mais Dieu, qui est le Conducteur des aveugles, & le Pére des orfelins, tels qu'on peut dire qu'étoient les gens qui restoient dans la chaloupe, après avoir perdu leur Pilote, leur Pére & leur Conducteur, prit soin d'eux, & leur fournit des lumiéres qu'ils ne pouvoient recevoir d'ailleurs que de sa pure grace. Ce bon Dieu leur donna de se

servir

ſervir à propos des inſtrumens du Pilote, de l'uſage deſquels ils n'avoient preſque pas de connoiſſance, & par ce moien ils ſe maintinrent, & prirent la route qu'il falloit pour nous rejoindre.

Ils avoient été cinq jours dans la Quama, où des canots leur portoient ſouvent des rafraîchiſſemens, & leur faiſoient eſpérer qu'on leur renvoieroit leur Pilote; mais ils n'en croioient rien. Dès-que le gros tems fut paſſé ils partirent, & vinrent vers les Primeras, où ils virent une grande barque, qu'ils n'oſérent aborder, à-cauſe de leur peu de forces.

Le 19. & le 20. nous continuâmes à faire des bordées dans le même parage, & le 21. nous jettâmes l'ancre, ſur 20. braſſes, proche de l'iſle ci-deſſus marquée, qui ſe nommoit Mulaly, en atendant que le vent devint plus favorable.

Le même jour on fit avancer le canot vers le rivage, pour pêcher avec la ſeine; mais n'aiant pas trouvé le lieu propre pour cette pêche, le canot pouſſa plus loin, & découvrit notre chaloupe, qui avoit été détachée depuis trois jours, pour aller voir s'il y auroit lieu de trafiquer avec les inſulaires. Elle revint à bord pour donner avis qu'on pouvoit s'aprocher en toute liberté, & pour preuve elle aporta divers rafraîchiſſemens.

Le 21. un Interprète & quelques Oficiers du Roi, s'étant embarquez dans notre canot, paſſérent à notre bord, & y amenérent un bœuf avec d'autres rafraîchiſſemens, qui leur furent chérement paiez. Outre cela le

Général

Général leur fit présent de plusieurs verres, & d'autres merceries, & particuliérement de deux grandes coupes de verre, pour le Roi, ou Capitaine. Ils demeurérent quelques heures à bord, puis s'en retournérent comme ils étoient venus.

Le 23. on demeura encore en mer. Le 24. on leva l'ancre, & l'on vint moüiller à la rade, qui étoit bonne, sur 30. brasses. Le 25. l'Interprète revint a bord, où on lui païa bien tous les rafraîchissemens qu'il y amena.

Le 26. le Général fit porter à terre, dans la maison du Capitaine, une caisse pleine de diverses marchandises, avec quelques barres de fer, pour lui marquer qu'il seroit paié de tout ce qu'il lui plairoit de nous livrer. Car les Turcs & les Mores sont de l'humeur des Juifs, c'est-à-dire, extrémement défians.

Le même jour le Capitaine Mertman & Hans Woutersz firent marché de 25. bœufs avec le Capitaine du païs: sur quoi on fit dresser une tente, où on les tüa, & on les sala.

Le même jour, le Général commanda la chaloupe, pour aller à Mayotte & à Angovan, chercher des nouvelles de nos autres vaisseaux, & savoir s'il y avoit du ris à vendre; car il n'y en avoit point, ou il n'y en avoit que très-peu dans l'isle où nous étions.

Le 27. on envoia encore des présens au Capitaine de l'isle, par un Trompette nommé Hans, & Erasme Martsbergher, qui firent des fanfares, & joüérent de divers ins-

trumens, à quoi le Capitaine parut prendre beaucoup de plaisir. C'étoit un homme d'expérience, qui avoit voiagé en Arabie, & en d'autres lieux. Il faisoit tous les ans quelque tour au continent. Il parloit passablement Portugais, & avoit vu joüer des instrumens; car il demandoit si l'on avoit des claveffins, & particuliérement des harpes.

Le même jour, le Fils de ce Roi vint à bord, suivi de beaucoup d'Oficiers & de deux Turcs, tous richement vêtus à la Turque, avec des turbans. Il amena aussi des Tambours & des Joüeurs d'une espéce de flûte, qui faisoit grand bruit. Le Général les reçut avec beaucoup de déférence, & leur présenta des confitures & du vin. Mais ils ne voulurent ni boire ni manger, parce-que c'étoit le tems de leurs jeûnes, & ils se divertirent à oüir la Musique.

Le Général fit dés présens à ce Prince pour lui & pour la Reine sa mére, qui furent des miroirs, des colliers de femme, de l'ambre, & des cristaux. Il en fit aussi à ceux qui l'acompagnoient. Lors-qu'il voulut s'en retourner, les Trompettes firent de nouvelles fanfares, & on fit une salve de quelques coups de canon. La Reine, à son tour, envoia, par présent, aux vaisseaux, un bœuf & des cabris.

Le 28. le tems fut beau. On s'ocupa tout le jour à la tuërie des bœufs. Le 1. & le 2. du mois de Mars, le Général descendit à terre, acompagné de plusieurs gens de l'équipage. Il en laissa quelques-uns proche de la tente, sur le rivage, dans le canot, afin de le tenir

à flot & en état. Mais il envoia dans la ville le Capitaine Mertman, & le Secretaire Hans Woutersz, pour porter au Capitaine de l'isle un sabre doré, bien ouvragé, afin de l'engager à entretenir amitié avec la nation.

La plupart de nos gens, entre lesquels étoient Mertman & le Secretaire, sollicitérent le Général d'aller lui-même dans la ville, lui assurant qu'il n'y avoit aucun danger, ni même aucun lieu de soupçon: mais il ne le jugea pas à propos.

Quand le Roi eut reçu le sabre, & qu'il seut que le Général étoit à terre, il alla sur le rivage avec sa suite, & lui fit toutes les civilités possibles, & ceux de sa suite en firent autant aux autres Hollannois. Il dît au Général, & tous ses gens le dirent avec lui, qu'on pouvoit en toute liberté se servir de ce qui étoit dans l'isle, y descendre autant de fois qu'on voudroit, & en user comme on feroit dans son propre païs.

Les 3. jours suivans, il ne se passa rien de particulier, sinon qu'on fit dire plusieurs fois, par Mertman & Wouterz, au Général, qu'on le prioit d'aller visiter la ville, & voir la Reine qui y étoit venuë de l'autre extrémité de l'isle où elle étoit. Le Roi lui fit même ofrir d'envoier son fils à bord en otage, s'il avoit quelque soupçon. Cependant le Général s'en excusa toujours le mieux qu'il put.

Le 6. le Roi se rendit à bord, acompagné de beaucoup de gens bien-faits, tous vêtus à la Turque, & à la maniére des Mahomé-

hométans. Il s'entretint avec le Général de diverses choses. Il entendoit l'art de la navigation, & désira de voir notre carte. On la lui aporta avec un globe, & il y marqua tous les principaux endroits des Indes Orientales. On connoissoit aussi qu'il avoit bien fréquenté la mer Rouge, & qu'il en avoit toutes les connoissances qu'on pouvoit avoir.

Tout le divertissement qu'on lui put donner fut celui de la Musique ; car leurs jeûnes duroient encore. De son côté, il fit plusieurs caresses & démonstrations de bonne volonté. A son départ les Trompettes sonnérent de nouveau, & l'on fit une décharge des piéces de fonte.

Le 7. & le 8. notre chaloupe revint de Mayotte & d'Angovan, sans aporter de nouvelles du Vice-amiral, ni du yacht. A l'égard du ris, il n'y en avoit point à vendre.

Le 9. le Général s'en alla dans la baie de l'aiguade, & monta dans la ville, avec le Capitaine Mertman & deux autres, sans en faire donner avis au Capitaine. En traversant la ville, il rencontra le Pontife qui l'aïant invité à rendre visite au Roi, il s'en excusa pour cette fois, & dît qu'il pourroit revenir exprès dans un jour ou deux. Ainsi il continua de passer, sans s'arrêter nulle part.

Le 15. & le 16. le Roi fit prier qu'on lui envoiât les Joüeurs d'instrumens. Ils y allérent, & y demeurérent deux jours & une nuit. Le Roi leur fit donner des mouchoirs de toile de coton, & un petit bœuf.

Le 19. le Coq & le Trevier moururent. On fut persuadé qu'ils avoient contracté

leurs maladies dans l'isle, où ils avoient demeuré plusieurs nuits ; car l'air y est malsain, & les habitans mêmes s'en plaignoient.

Le 21. le Général fut de nouveau sollicité d'aller visiter le Roi. Mais il différa jusques-à-ce que le tems de leurs jeûnes fût passé, disant que le principal plaisir, en de telles visites, étoit de manger & de boire ensemble, de quoi ils se moquoient. Cependant ils se contentérent de cette excuse.

Le 21. notre chaloupe revint encore sans aporter de nouvelles des autres vaisseaux. Le 23. le Roi nous fit donner avis que les insulaires avoient découvert un vaisseau de l'autre côté de l'isle.

Le 24. nous vîmes ce même batiment, qui étoit la pinasse *L'Agneau*, de quoi nous eûmes bien de la joie, d'autant-plus que c'étoit le gros tems qui nous avoit séparez, & que nous avions craint qu'il n'eût fait naufrage. Il avoit aussi relâché à Mayotte, où il n'avoit point, non-plus que la chaloupe, apris de nouvelles du Vice-amiral.

En y allant, après la tempête, il avoit rencontré à vingt lieuës au large un canot, où étoit un des habitans de Mayotte, qui s'étoit lié à son canot, les autres qui étoient avec lui, étant tombez à la mer pendant l'orage. On le prit, & on le remena dans son isle.

Avant-que d'être à la rade de Mayotte, l'équipage avoit encore vu un grand banguas, ou barque, qui venoit du continent, & faisoit route vers Madagascar.

La pinasse l'aïant abordé, on le trouva plein

plein de Mulatres & d'autres gens qui parloient Portugais. On prit le Commandant du banguas, & quelques autres persones, avec 8. ou 9. petites bales de ris, & de mouchoirs de coton, qui venoient de Cambaie & de Mélinde, où les mouchoirs avoient été fabriquez.

L'équipage du banguas étoit vêtu & armé à la Portugaise. Comme la mer étoit alors extrémement grosse, celui de la pinasse ne put faire une plus éxacte recherche de ce qui étoit dans ce bâtiment. Il y avoit beaucoup d'esclaves, qu'on transportoit pour les vendre. Les Mulatres, ou demi Portugais, eurent la liberté de s'en retourner à leur bord, sans qu'il leur fût fait aucune violence.

Le même jour un coup de tonnerre emporta leur grand mât de hune & son hunier, & brisa le grand mât en plusieurs piéces, depuis le haut jusques au bas; de-sorte que ce ne fut qu'avec une peine extrême qu'ils le purent jumeller, pour s'en servir encore.

Le 25. du même mois de Mars 1602. le Roi se rendit à bord de la pinasse, pour saluer le Capitaine Corneille Specx, & le féliciter sur sa venuë. Comme le Général y étoit aussi, ce Prince le pria encore d'aller lui rendre visite, acompagné de Specx, disant que le tems des jeûnes finissoit, & qu'on feroit des réjoüissances à la maniére du païs, en mangeant & beuvant les uns avec les autres.

Le Général répondit que si le tems étoit beau, & qu'il eût le loisir, il pourroit y aller. Ce n'étoit pourtant pas son intention, & il fit

défenses à Specx de descendre à terre, & d'y envoier les gens de son équipage, que le moins souvent qu'il pourroit, non-obstant toutes les amitiés qu'on nous faisoit. Car nous avions la liberté d'aller par-tout vendre & acheter; nous étions bien-venus auprès des habitans; ils avoient même ramené à notre bord un jeune homme, qui s'en étoit fui dans l'isle, par libertinage, & parce-que c'étoit un paresseux.

Le 26. le Roi nous fit avertir qu'on avoit encore découvert un autre vaisseau. Nous espérâmes que ce seroit le Vice-amiral. On fit prier le Roi de nous permettre de couper un mât dans le bois; ce qu'il nous acorda de bonne grace, nous donnant des gens pour nous mener au bois, & pour nous montrer le plus commode chemin, par où on pût traîner le mât à l'eau.

Le 27. & le 28. il ne se passa rien de particulier, sinon que le Capitaine Mertman étoit des jours entiers à terre, pour avancer l'afaire du mât, qu'on différoit toujours. Le Général lui dît enfin qu'il n'y falloit plus penser, puis-qu'on pouvoit aisément maintenir notre mât avec des clamps & des jumelles. Il avoit aussi donné ordre au Secretaire Woutersz, de raporter à bord, peu-à-peu, toutes les marchandises qui étoient dans la ville.

Mais Mertman & Woutersz avoient si bonne opinion des gens qui leur faisoient tant de caresses & d'amitiés, qu'ils sollicitérent vivement le Général de leur rendre la visite qu'ils désiroient de lui. Mais il leur répon-

répondit, en préfence des Pilotes, que fi l'on vouloit lui faire plaifir, on ne lui feroit plus de pareille propofition. Il avoit déja répondu plufieurs fois de la même forte, lors-qu'on lui en avoit parlé; & il y avoit eu des gens affez peu fenfez, pour dire ouvertement qu'il étoit homme à précautions inutiles.

Le 30. Mertman étant retourné à terre, renvoia le canot pour prendre encore des gens, & fit dire à bord, qu'un des Interprètes devoit aller avec lui au bois, afin de faire venir le mât; & que par conféquent il ne pouvoit revenir que le lendemain. Vers le foir Woutersz fe rendit auprès du Général, & lui dît qu'il falloit qu'il retournât le lendemain de bon matin, pour faire tuer & aprêter dans le jour un bœuf que l'on devoit amener fur le rivage. Lors-qu'il s'étoit embarqué dans fon canot, un des Prêtres de la ville, & trois ou quatre Oficiers étoient allez le trouver, & lui dire de prier le Général de venir le lendemain parler au Roi, & s'entretenir avec lui de toutes les afaires qui avoient été faites.

Le matin du 31. la marée étant favorable pour aller faire de l'eau, dans une baie, à une demie lieuë de la ville, la chaloupe fut commandée pour y aller, parce-que nous en avions extrémement befoin. Elle étoit armée de 11. hommes, qui avoient avec eux fix pipes pour les remplir. Le Général donna ordre à Jean d'Oftende, fecond Canonnier, de tenir toujours éxactement la chaloupe à flot, & de revenir promtement à bord, quand même il n'ameneroit que trois pipes d'eau. Ce comman-

 dement

dement ſe fit en public, & à ſi-haute voix que tout le monde l'entendit.

Le Pilote Corneille Janſz, & quelques autres aïant demandé permiſſion d'aller dans la ville, ou pour ſe divertir, parce-que c'étoit un jour de Dimanche, ou pour faire quelques petites afaires qu'ils y avoient, le Général ne voulut pas la leur acorder. Ils lui dirent; Pourquoi n'irions-nous pas? Il n'y a aucun danger?

Au même inſtant Woutersz, à ſon tour, lui dit qu'il falloit qu'il allât au rivage, où il devoit trouver un bœuf prêt, pour l'amener à bord. En éfet il deſcendit dans le petit canot de la pinaſſe, avec 3. ou 4. hommes. Il lui fut enchargé que comme il n'avoit point d'autres afaires à terre, qu'à prendre ce bœuf, il eût à s'en revenir promtement, ſans s'amuſer à troquer du ris, ou monter à la ville.

Sur le midi, le Général ne voiant revenir ni la chaloupe, ni le canot, fit tirer juſqu'à deux fois, arborer le pavillon, & faire le ſignal de ſe rendre à bord. Mais perſonne ne revint; ſi-bien qu'il craignit que ſes gens n'euſſent été arrêtez priſonniers. Après avoir atendu tout le jour, ſans rien voir, ni même aucun canot du païs, au-lieu qu'ils avoient acoutumé de nous venir viſiter tous les jours, nous vîmes enfin, vers le ſoir, quantité de Mahométans qui venoient ſur le rivage, où ils paroiſſoient faire quelques courſes qui marquoient de la joie. Le Général fit auſſitôt toüer les deux vaiſſeaux l'un auprès de l'autre, laſſer les bonnettes, & préparer le

canon,

canon, afin d'être paré en cas qu'on voulût l'ataquer.

Le 1. d'Avril 1602. n'aïant point encore eu de nouvelles de ce qui se passoit dans l'isle, on arbora un pavillon blanc, qui demeura jusques au 3. sans que personne parût, ni qu'on fit aucun signal pour demander à nous parler. Au-contraire tous les canots furent retenus à terre. De notre côté, comme nous n'avions ni chaloupe ni canot, nous ne pouvions envoier faire aucune requête. Nous avions beau apareiller, & louvoier dans la baie, afin de faire croire que nous voulions partir, & d'engager par ce moïen les insulaires à venir nous parler, s'ils en avoient quelque dessein, personne ne parut; si-bien que le Capitaine Specx & les Pilotes jugérent à propos de lever l'ancre en éfet, & de mettre à la mer.

En nous retirant, nous aurions pu mettre du monde à terre près d'un bourg, nommé le Bourg des Pêcheurs, qui étoit bien de 200. maisons, & où il y avoit quantité de cocos; car les vaisseaux pouvoient ancrer tout-à-terre, & y envoier des gens. Il y en eut même plusieurs qui s'ofrirent pour cet éfet, & de nager jusques à des canots qui étoient là, pour en amener un; car on auroit assez fait ce qu'on auroit voulu, tous les habitans du bourg aïant pris la fuite.

Le Général ne le voulut pourtant pas permettre, & s'abstint de tout acte d'hostilité, non-obstant l'infidélité que les insulaires avoient commise, en saisissant nos gens, au préjudice de la confiance & de l'amitié qu'on

s'étoit têmoignée de part & d'autre. En éfet il n'y avoit eu personne parmi les nôtres, qui eût eu le moindre différent avec eux ; ce qui nous faisoit espérer qu'ils nous renvoieroient enfin notre monde.

Ainsi nous continuâmes à faire nos bordées sur la côte, jusques au soir du 5. que personne n'étant venu nous parler, & voïant que nous perdions le tems, on résolut d'aller à Mayotte, & à Angovan, où tient sa Cour la Reine, Souveraine des 4. isles de Comorre, qui se nomment Angasiza, Mulaly, Angovan, & Mayotte.

Pendant-que nous louvoïions le long des terres, la pinasse se sépara de nous, durant la nuit, le tems étant très-beau, si-bien que nous ne pûmes regarder cette séparation que comme volontaire, & faite de dessein prémédité.

Depuis le 6. jusques au 9. nous eûmes le vent contraire, & continuâmes à louvoier, jusques à la rade de Mayotte, où nous moüillâmes l'ancre. Aussi-tôt on envoia nôtre nouveau canot, qui avoit été monté dans le vaisseau, avec du monde, dans une petite isle ; & comme il en aporta de l'eau, le navire même s'aprocha de l'isle, & l'on reprit le chemin de l'aiguade.

Cependant notre cable s'étant ragué sur le fond qui étoit aigu, se rompit en deux piéces ; de-sorte qu'il fallut encore ce jour-là moüiller d'autres ancres, & se servir du canot, pour porter des cables & d'autres cordages, à l'endroit où étoit l'orin, afin de lever l'ancre du cable rompu.

Ce

Ce même jour, & la nuit ſuivante, on eut du gros tems. Le vent étoit Nord-eſt, & ſouffloit contre la côte, ſi-bien qu'étant en péril & en crainte, il fallut jetter une troiſiême ancre. D'ailleurs l'arriére de notre vaiſſeau étoit fort-proche des briſans que faiſoient des bancs & des rochers, qu'on pouvoit bien découvrir de baſſe eau, quoique de baſſe eau nous fuſſions ſur ſept braſſes de profondeur.

Le 11. nous eûmes un vent de terre, qui fut ſi favorable, que nous mîmes ſur les boſſoirs nos trois ancres, dont les cables avoient beaucoup ſoufert. Ce ſecours nous vint fort à-propos, & il étoit tems que la grace de Dieu ſe manifeſtât ſur nous, car le péril étoit extrême. Enfin nous prîmes le large, à la faveur du demi flot, paſſant ſur des rochers, & ſur des bancs inégaux, que nous n'avions point aperçus en entrant à cette rade.

Pendant tout le tems que nous fûmes devant Mayotte, il ne vint pas ſeulement un canot à notre bord, ni les habitans de l'iſle ne nous firent pas un ſeul ſignal, pour nous obliger de deſcendre à terre. Cependant ils en avoient ainſi uſé en d'autres tems, & même depuis peu avec notre chaloupe & la pinaſſe, venant librement y aporter des rafraîchiſſemens.

Comme nous vîmes que perſonne ne venoit, nous n'oſâmes auſſi entreprendre d'aller à terre, ſur-tout parce-que notre canot étoit fort-petit, & que nous étions peu forts de monde, n'étant que 25. hommes, dont

il y en avoit quelques-uns qui n'entendoient pas la navigation, & dix malades dans les cabanes.

Le 12. le vent força de l'Ouëst. Le Général avoit résolu avec les Pilotes, le soir précédent, d'aller à Angovan chercher notre pinasse, & ensuite à Mulaly, pour faire de nouvelles tentatives, afin de délivrer nos gens. Mais il vouloit voir auparavant, s'il viendroit quelqu'un d'Angovan à notre bord, pour faire savoir à la Reine l'injustice qu'on nous avoit faite à Mulaly.

Comme la nuit précédente on avoit eu des grains de vent, il avoit fallu serrer les huniers. Quelques-uns en murmurérent, disant que nous n'étions pas destinez à visiter ainsi chaque pais, & à mettre notre navire sans cesse en péril, vu particuliérement qu'il n'y avoit plus qu'un si foible équipage, qu'à peine pouvoit il lever les ancres & ferler les voiles de gros tems, & faire le reste de la manœuvre.

Le Général, qui auroit fort désiré qu'on fût allé à Angovan & à Mulaly, pour tâcher de retirer les prisonniers, voiant que le vent, qui soufloit de l'Ouëst, étoit tout-à-fait contraire pour cette route, parla, vers le midi, aux deux Pilotes sur le haut pont, en présence de tout l'équipage, & leur demanda s'ils croioient qu'il y eût lieu de gagner jusqu'à Mulaly? Ils répondirent qu'il n'y avoit aucune aparence, tant que le vent viendroit de l'Ouëst, parce qu'on avoit vent & marée contraires, & 12. à 16. lieuës à faire debout au vent:

Ils

Ils ajoûtérent, qu'ils ne voïoient pas qu'on dût aller de rade en rade, & s'exposer avec si-peu de gens en santé : qu'on avoit déja fait assez de diligences & d'éforts, tant à Mulaly qu'à Mayotte, sans que personne daignât nous venir parler : que plus on se donneroit de mouvement, & plus sans doute on trouveroit de difficultés : que nous étions alors à la vuë d'Angovan, au-dessous de la rade, & qu'il ne paroissoit aucun canot pour venir à nous ; au-lieu qu'en d'autres tems il y en étoit assez venu.

Par ces considérations, ils conclurent qu'il n'y avoit aucune espérance de délivrer les prisonniers, & qu'on n'avoit point de tems à perdre, d'autant-plus qu'il nous restoit peu d'eau & de bois de chaufage. Car il n'étoit pas possible de s'en pourvoir à Mayotte, la rade y étânt si mauvaise, ainsi qu'on l'a dit ci-dessus, que ce ne fut que par une grace particuliére de Dieu, que nous pûmes en sortir. D'ailleurs le nombre des malades augmentant tous les jours, les autres Officiers & tous les matelots furent du même avis que les Pilotes.

Alors le Général les prit tous à têmoins comment on avoit tenté tout ce qu'on avoit cru possible, pour procurer la délivrance de nos gens. Tout le monde le reconnut, & chacun dît qu'ils n'auroient point de reproches à faire, puis-qu'on ne les abandonnoit que par une absoluë néceffité.

Ainsi l'on résolut, d'un commun avis, de continuer le voiage, suivant les ordres des Interessez. A l'heure même on largua les

écoutes, & l'on mit le cap au Nord, & au Nord-quart-de-nord-est.

Sur le soir, le vent s'étant rangé de nouveau vers le Sud, on amura aussi de nouveau les couëts, & d'une commune voix on reporta le cap sur Mulaly, pour y retourner, s'il étoit possible. Mais aussi-tôt après nous fûmes pris de calme, & ensuite le vent aïant repassé à l'Ouëst, enfin nous continuâmes notre voiage, en priant Dieu qu'il lui plût d'envoier du secours & de la consolation aux prisonniers qui étoient dans cette isle, & de procurer leur délivrance; puis-qu'ils étoient innocens aussi-bien que nous, & que jamais personne d'entre nous n'avoit fait tort d'un fêtu aux insulaires.

Cependant ce ne fut qu'avec beaucoup de douleur, que nous nous vîmes contrains d'abandonner ces infortunez, dont il y en avoit onze qui naviguoient la chaloupe, quand ils furent arrêtez; douze qui aïant navigué un canot jusqu'au rivage, étoient allez dans le bois, pour querir un mât; & cinq, le Secretaire compris, qui étoient allez dans le petit canot, pour querir le bœuf qui avoit été promis: de-sorte que ce fut 28. de nos meilleurs & plus vigoureux hommes qu'on perdit.

Le 16. du même mois d'Avril 1602. il en mourut un autre à notre bord. Le 25. nous passâmes pour la quatriême fois sous la Ligne équinoxiale, vers la côte de Mélinde. Le 27. un Charpentier nommé Robert, mourut aussi.

Le 23. de Mai, nous nous trouvâmes par la

hauteur

hauteur des 9. degrès & demi, tout-proche de Cochien, sur la côte de Malabre, où nous craignions fort qu'il ne fit du gros tems, de-peur d'y demeurer affalez ; ce qui fit que nous portâmes un peu vers le Sud, pour gagner le cap de Comorin, ou Camorin, que nous découvrîmes le 26. Les terres y sont basses, & il y a une colline ronde. Avant-que de le découvrir, nous avions vu quantité de petites mouëttes, dont la tête étoit blanche ; ce qui étoit une marque qu'on en aprochoit.

De-là nous prîmes notre cours vers Punto de Galle, qui est un cap de l'isle de Ceilon, dont nous eûmes la vuë le 28. Ensuite nous rangeâmes la côte de Ceilon, & vîmes le premier & le second banc, que nous dépassâmes le 29. Nous trouvâmes par-tout bon moüillage, sur environ vingt brasses d'eau.

Après cela nous fîmes route vers la riviére de Matecalo, avant laquelle nous vîmes un golfe, où il sembloit qu'une riviére se dégorgeât. Nous entrâmes dans ce golfe, & nous étant aprochez de terre le 30. du mois, nous ne vîmes point de riviére, mais bien un grand bois de cocos, & un village où il y avoit un Pagode.

Quand nous eûmes moüillé l'ancre, & fait nager notre canot vers le rivage, un de ceux du païs s'avança aussi pour parler à nos gens. On demanda aux Indiens, où étoit Matecalo. Ils dirent qu'il étoit plus au Nord, & prononcérent fort-bien les mots de Capelle de Fierro. Nous leur donnâmes des couteaux, & ils nous promirent de nous amener

le lendemain des gens qui nous conduiroient à Matecalo ; à quoi ils ne manquérent pas.

Nous envoiâmes aussi par terre à Matecalo un homme pour parler au Roi qui se nommoit Dermuts Jangadare. Le soir du même jour nous arrivâmes à la rade, qui est un golfe, le long duquel il y a une grande fabrique de vaisseaux. La ville où le Roi tient sa Cour, en est à demie lieuë. Mais nous ne trouvâmes point de riviére qu'environ 6. lieuës plus loin, où il y en a une dont l'eau est fort-basse, n'aiant pas 5. ou 6. piés de profondeur.

Le 1. de Juin 1602. quelques Indiens, Cingales de nation, vinrent à notre bord, & amenérent un Interprète qui parloit Portugais. Ils nous firent savoir qu'ils avoient du poivre & de la canelle, & que le Modeliar, qui étoit le Capitaine du Roi, étoit là proche, qui désiroit que le Général vint parler à lui.

Dans le même tems, l'homme qu'on avoit envoié, par terre, vers le Roi, revint & nous aporta les mêmes nouvelles, savoir qu'il y avoit du poivre & de la canelle à vendre. Le Roi l'avoit bien reçu & bien régalé. Les Cingales & leur Interprète, qui étoient venus nous parler à bord, reçurent, en présent, des verres & d'autres choses.

Le 2. le Général descendit à terre avec 3. ou 4. hommes. Il y avoit sur le rivage cinq éléfans tout-prêts, qui savoient faire diverses postures, comme de s'agenoüiller, & d'enlever un homme avec leur trompe, & se le mettre sur le corps. On tient les éléfans

fans de Ceilon pour les plus ſubtils, & en quelque ſorte, pour les plus intelligens de tous les éléfans des Indes.

Le Général aïant été fort-careſſé du Modeliar, promit de retourner le lendemain, pour ſe rendre auprès du Roi à Matecalo. Le 3. on porta ſur le rivage des préſens pour le Roi, & le Général prit avec lui certains Muſiciens qu'il avoit, qui ſavoient joüer de divers inſtrumens.

Cependant on vit venir à bord un canot, avec un Oficier, qui étoit d'environ 8. lieuës au Nord, qui prioit qu'on allât ſur la côte d'où il étoit venu, & qu'on y menât le vaiſſeau. Mais ceux de Matecalo s'y opoſérent fortement; chacun tâchant ainſi de nous atirer pour ſon profit.

Le 4. le Général qui étoit allé trouver le Roi, nous écrivit que ce Prince & lui viendroient ſur le rivage; ce qui ne ſe fit que le 5. vers le ſoir. Le Roi étoit acompagné de 1000. hommes ſous les armes. Le Général aïant eu congé de revenir à bord, nous fit le récit de ce qui s'étoit paſſé à Matecalo, pendant-qu'il y étoit.

Quelques-uns des principaux Seigneurs étoient venus le prendre, & le conduire à l'audience du Roi. La garde étoit de plus de 600. hommes, aïant tous au poing leurs armes nuës. Le Roi qui avoit auſſi une épée nuë, dit au Général qu'il étoit le bienvenu. Enſuite le Général lui ofrit les préſens qu'il avoit aportez, & fit joüer ſes Muſiciens, à quoi le Roi parut prendre beaucoup de plaiſir. Après cela le Général fut conduit

conduit à l'hôtel du Modeliar, où il fut régalé avec ses gens.

Le lendemain, on lui ordonna, & à tous ses gens, de ne pas sortir de la maison où il étoit logé. Sur le soir il fut conduit devant le Roi, où on lui soutint fortement qu'il étoit Portugais, & il eut beaucoup de peine à persuader qu'il ne l'étoit pas. Mais quand on le crut, ou qu'on fit semblant de le croire, il fut laissé libre, & se rendit le lendemain à bord, ainsi-qu'il vient d'être dit.

Il passa la nuit dans le vaisseau, où il prépara d'autres présens pour entretenir la bienveillance du Roi, & pour en envoier encore à d'autres gens de sa Cour, afin de pouvoir obtenir la cargaison de son navire, que le Roi lui avoit promis de lui faire donner dans 15. jours.

Le matin du 6. il retourna sur le rivage, où le Roi étoit alors, auprès de qui il se rendoit d'heure à autre de nouvelles compagnies de gens armez. Le Général sollicita vivement pour être expédié, & le Roi lui promit expressément, que dans cinq jours il auroit la moitié de sa cargaison. Mais en même tems il le pressa de faire décharger son navire, & porter les marchandises à terre. Le Modeliar proposa aussi de toüer le navire sur le sec, ainsi-qu'ils avoient coutume de faire à l'égard des bâtimens de ce païs-là.

Cette proposition si-extraordinaire fut suspecte. En même tems on aprit de quelques Mores & Turcs, qui negocioient sur cette côte, qu'il n'y avoit point de poivre, ou qu'il y en

y en avoit très-peu ; & qu'il ne s'y en faisoit aucun trafic. Le Général consentit à tout ce q'on éxigeoit de lui, même à faire toüer son navire sur le rivage, demandant pour cet éfet des gens & un Pilote.

On lui acorda ce qu'il demandoit, mais on ne voulut donner qu'à lui seul la permission d'aller à bord, & on voulut qu'il fit demeurer en sa place quatre autres de ses prétendus Portugais, c'est-à-dire de ses gens.

Le Général soutint avec ardeur qu'il n'étoit pas Portugais mais Zélandois. Il consentit que trois de ses gens demeurassent, & il se rendit à bord avec onze Cingales. Aussi-tôt il les pria d'aider à remuer des tonneaux & des bales qui étoient dans le fond de cale, & quand ils y furent descendus, il fit mettre le caillebotis sur l'écoutille, & les y renferma.

Après cela il fit voir à l'Interprète aussi-bien qu'aux autres Cingales quantité de riches marchandises, & lui dit de prendre deux de ses compagnons, & de s'en aller dire au Roi, qu'il ne reverroit jamais les 8. Cingales qui restoient, s'il ne lui renvoioit ses gens. Il lui dit de raporter à ce Prince combien il avoit vu de précieuses marchandises, qui auroient été pour lui, s'il avoit envoié le poivre & la canelle qu'il avoit promis.

Il écrivit même une lettre au Roi, l'exhortant à se donner de garde des mauvais Conseillers, & à livrer les marchandises qu'il avoit ofertes, puis-qu'il seroit assuré par ses gens, qu'il y avoit dans le vaisseau de quoi

en

en paier la valeur. Il lui représentoit que les raisons pourquoi il retenoit huit de ses gens, étoient parce-qu'on avoit si déraisonnablement osé exiger de lui, qu'il fit porter ses marchandises à terre, & y touër son vaisseau, sans qu'on lui fit voir la moindre aparence qu'on eût de la canelle & du poivre à lui donner : qu'on regardoit lui & ses gens comme des Portugais, & que sur ce faux prétexte on auroit pu confisquer les éfets qui auroient été portez à terre : que s'il plaisoit au Roi de renoüer commerce, & d'agir de bonne foi, il en useroit de son côté avec toute sorte de respect, & tâcheroit de contenter tous ceux avec qui il traiteroit.

Cette lettre fut encore acompagnée de quelques présens, parce-qu'on n'avoit pu perdre l'espérance d'avoir des marchandises du païs. Cependant on ne laissa pas de déploier tous les pavillons & les flames, & de faire des salves de canon à l'honneur du Roi, qui en fut plus épouvanté qu'il ne s'en tint honoré.

Le même jour le Roi renvoia l'Interprète dans un canot, où il y avoit quantité de rafraîchissemens de cerfs, de poules, de beurre, & de fruits, & fit ofrir au Général la liberté de se servir de tout ce qui étoit dans le païs. Nos trois hommes nous furent aussi renvoiez. On nous pria de n'aller point ailleurs chercher notre cargaison, assurant qu'on nous la livreroit. On ofrit de laisser à bord 3. ou 4. Cingales pour otages, qui y demeureroient jusqu'à la fin du commerce. On s'excusa sur un mal-entendu, de ce qu'on avoit éxigé à l'égard du vaisseau & des marchan-

chandises; & l'on demanda du tems pour raſſembler le poivre qu'il falloit. Néanmoins tout cela n'étoit qu'artifice, pour mieux ſurprende.

Le 7. le Roi envoia une montre de poivre dont on tenoit le prix fort haut, & un peu de cire. Le Général répondit qu'il n'en pouvoit rien ofrir, ne voulant pas faire un marché pour ſi-peu de choſe. Le 8. le Roi voïant que ſon entrepriſe ne pouvoit plus réüſſir, ſe retira du rivage, & s'en alla.

Le 9. nous fimes de l'eau, & nous pourvûmes de quelques autres rafraîchiſſemens. Nous aprîmes auſſi de quelques habitans qui parloient Portugais, que le Roi de Matecalo étoit tributaire du Roi d'Eſpagne.

Le 10. le Général envoia deux hommes vers le Roi, qui leur promit, que ſi l'on vouloit lui en donner le tems, il ne manqueroit pas de nous livrer notre cargaiſon. Il leur dit encore une fois, qu'il le pouvoit faire, mais qu'il falloit l'aller demander au grand Roi; & qu'il étoit prêt d'y envoier de ſes gens, ſi on vouloit, avec un de nos Commis.

Le Général aïant entendu cette propoſition, réſolut d'y aller lui-même, ſachant qu'en éfet il y avoit un autre grand Roi qui étoit celui de Candy. Il demanda donc au Roi de Matecalo cinq perſonnes en otage, & le Roi les lui envoia, ſavoir un de ſes Conſeillers nommé Panneca, deux de ſes Capitaines, & deux autres.

Les éléfans étant revenus querir le Général, au bord de l'eau, il alla parler au Roi, qui

qui ne lui conſeilla pas d'entreprendre ce voiage, parce-que le chemin étoit long & difficile. En ſuivant ce conſeil on n'y envoia, qu'un Commis avec des préſens.

Le 15. le Général revint à bord, & comme il falloit atendre le tems du retour du Commis, on trafiqua cependant, en troquant tous les jours des pierreries, comme des rubis, des topaſes, des grenates, des jacinthes, & pluſieurs autres; ſi-bien que nous en eûmes une partie aſſez raiſonnable. Le plus cher qu'elles coûtérent furent les préſens qu'on faiſoit au Roi de Matecalo, pour avoir permiſſion de trafiquer. Les pierreries de ce lieu-là ne ſont pas fort-eſtimées, mais auſſi les avoit-on pour peu de choſe.

Le 3. de Juillet 1602. le Commis qui étoit allé trouver le Roi de Candy, revint, avec deux de ſes Agents, & des lettres pour le Général, acompagnées de préſens d'anneaux d'or, & de grandes fléches, qu'on nommoit Segonſios. Les lettres portoient des ofres obligeantes, qui furent auſſi faites de bouche par les Agents du Roi, nommez Gonſale Roderigos & Melchior Rebecca, & des promeſſes de livrer toutes les marchandiſes qui ſe pourroient trouver pour la cargaiſon du vaiſſeau, priant le Général d'aller voir ſa Cour à Candy.

Le ſoir du même jour on vit venir à bord Guïon le Fort avec ſa chaloupe. Cette vuë ne nous donna pas une médiocre joie; car depuis le 24. de Décembre, que le vaiſſeau *le Belier* s'étoit écarté de nous, proche du cap de Bonne-eſpérance, on n'en avoit point eu de nouvelles. Il

Il fut alors résolu que le Général iroit trouver le grand Roi, d'autant-plus qu'il avoit ordre exprès des Interessez de tâcher de lui parler, & de lui présenter les Patentes du Prince Maurice, qui contenoient des ofres de faire alliance avec lui ; d'être ami de ses amis, & ennemi de ses ennemis.

Le 6. de Juillet, le Général partit, acompagné de dix hommes, entre lesquels il y avoit des Joüeurs d'instrumens. La longueur ni la difficulté du chemin ne lui firent point de peur, puis-qu'il s'agissoit de faire son devoir.

Le Belier étant venu ancrer auprès de l'Amiral, on fit quelques salves à l'honneur des Agents du Roi. Le Canonnier aïant tiré plus de coups qu'on ne lui avoit ordonné, & aïant trop chargé un canon, la piéce creva, & le blessa tellement qu'il en mourut.

Ce vaisseau *le Belier* avoit été dans la baie de S. Augustin, devant l'isle de Madagascar, après avoir été battu d'une si-grande tempête, qu'il avoit perdu son mât & son beaupré, s'étant vu en grand danger de faire naufrage. C'étoit justement la même tempête dont on a parlé ci-devant, & qui nous avoit contrains de nous éloigner de la côte de Soffala. Ils avoient vu dans cette baie deux vaisseaux François de S. Malo, aussi tout-desemparez.

Pendant l'absence du Général, nous passâmes le tems à nous divertir avec l'équipage du *Belier*, & à célébrer son retour auprès de nous. Nous troquâmes aussi encore quelques pierreries ; & nous envoiâmes la chaloupe visiter la côte, & reconnoître s'il y avoit

d'au-

d'autres rades ; mais elle n'en trouva point de si-bonne que celle de la baie de Matecalo, où nous étions.

Le 28. le Général revint de son voiage, aïant laissé à deux journées de chemin le Capitaine Iongerhelt, qui étoit malade de fatigue, avec trois éléfans & six hommes pour le ramener. Ce Capitaine arriva le dernier du mois.

Le Général raporta qu'en partant pour Candy, il étoit allé trouver le Roi de Matecalo, qui le reçut trés-bien, avec les Agents de Candy. Ce Roi lui fit présent d'anneaux d'or, & lui fit donner des éléfans & des gens pour le conduire, & des palanquins pour porter lui & ses bagages, avec ceux de ses gens qui ne pourroient marcher, jusques sur les terres du vieux Roi. Par-tout où ils passérent ils furent bien-traitez, sans qu'il leur en coûtât rien.

Lors-qu'ils furent arrivez sur les terres du vieux Roi, son Modeliar vint au-devant d'eux, & les conduisit, au son des flûtes & des tambours, dans un Aldea, où ils furent bien régalez. La chambre où ils furent reçus, & celles où ils couchérent, étoient tenduës d'une sorte de tapisserie toute-blanche ; ce qui est le plus grand honneur qu'on rende à qui que ce soit, dans l'isle de Ceilon.

Le Général fit des présens au Modeliar, & envoia un de ses gens en porter aussi au vieux Roi, & lui faire des complimens. Ce Prince le fit prier d'aller lui rendre visite lors-qu'il s'en retourneroit, & lui fit dire que s'il revenoit jamais sur ses côtes, il lui

feroit

ZELON
Tessa Patan
Nadre
Tangouere
Res de Sete Coris
Trigomalo
Manar
c'est ici qu'on
pesche les perles
Pelcarie
Putalon
Capello
Capello de Seyero
Cloistre
Candy
Vintano
Tranquero
Tranqueros
Tran
Ballene
Tran:
Camattani
Noguritu
Pagos de Vintane
Matecalo
Viada
Altonner
Matappeti
Dimely
Chilau
Negombo
Groveneille
Setafacco
Grande Ville
ou le Roy de
Colon fait sa residence
Pica Dudani
Grovebolys
Malleravas
Trangulio Grande
Colombo
Pagoda
Trincoli
Pagoda Grande
Tansalier
Calutre
Verberyn
Forteresse
Velsbe
Alcam
Nulpilan
Tenadare
Dondurh
Mature
Bolligane
Ponte
de Galle
C'est ici que nous decouvrimes
terre avant de fair voile vers maticale

feroit toutes les gratifications qu'il pourroit désirer.

Ensuite tout le convoi, aïant marché deux lieuës, se rendit à l'Aldea d'une Reine, fille du feu Roi de Candy qui étoit une des femmes du Roi regnant, lequel lui avoit fait présent de cet Aldea. Cette Reine étoit alors à Vintana, où le Général se rendit le lendemain.

Quand on fut proche de cette ville, on vit venir au-devant du convoi six Modeliars, suivis d'une grande troupe de gens, dont plusieurs joüoient de la flûte, battoient des tambours, & sonnoient du cornet, pour faire honneur au Général, qu'ils menérent dans la ville, au logement qui lui avoit été préparé, qu'on avoit aussi tendu de blanc, & où il demeura deux nuits.

La Reine dont on vient de parler, qui étoit en ce lieu là, lui fit dire qu'elle avoit beaucoup d'impatience de le voir, & que s'il repassoit une autrefois sur ses terres, il pourroit disposer de tout, & demander librement les choses dont il auroit besoin.

La ville de Vintana est située sur la riviére de Trinquamale. On y construit de belles galéres & des champans pour le Roi de Candy. Elle est à 9. lieuës de la mer, & par terre elle est à 21. lieuë de Matecalo; à 2. lieuës d'Allemagne de Sigales, Cingales, ou Cigales; & à 9. lieuës de Candy.

Il y a un grand Pagode, dont le bas, qui est en ovale, a 130. pas de circuit. Il est beau, bien-exhaussé, tout-blanc, & doré par le haut qui est en piramide quarrée vers la

pointe, tout le reste jusques-là s'élevant en ovale. Il y a encore d'autres Pagodes, & un cloître, dont les Réligieux sont vêtus de jaune, allant par les ruës avec de grands Sombareros, que quelques-uns se font porter par des esclaves, qu'ils ont à leur service. Ils se font raser la tête, comme les Moines de l'Europe, hormis qu'ils n'ont point de couronne. Ils marchent avec des chapelets à la main, marmotant ou lisant quelque priéres.

Ces Réligieux sont respectez de tout le monde. Ils sont éxemts de tout travail & de toutes charges. Leurs couvents sont comme ceux de l'Europe, aïant leurs cloitres, & diverses chapelles particuliéres, qui sont dorées, & où l'on voit des figures d'hommes & de femmes, qu'on prétend avoir vêcu saintement. Ces statuës sont ornées d'habits dorez. On fait brûler devant elles, jour & nuit, des lampes & des chandelles de cire mises sur des autels, où il y a de grands chandeliers, soutenus par des figures d'enfans nuds.

Toutes les heures il vient des Réligieux faire leurs priéres dans les Chapelles, & y lire leur Bréviaire, ou ce qui leur est comme un Bréviaire. Pendant le séjour des Hollandois dans ce lieu, ils virent la célébration d'une de leurs fêtes, & leur procession marcher par la ville.

Le Supérieur étoit assis sur un éléfant, vêtu d'étofes d'or & d'argent, tenant de ses deux mains, sur sa tête un sceptre, ou bâton de commandement d'or. Devant lui mar-

choient

choient en ordre les autres Réligieux, au son de divers cornets, des trompettes, des cymbales, & au bruit des sonnettes & des bassins; tous lesquels instrumens s'acordoient fort-bien. On portoit aussi quantité de lampes & de torches allumées, avec des cierges; & une grosse troupe d'hommes, de femmes & de filles alloit après eux.

Avant-que la procession commencât à marcher, & en revenant avant-qu'on rentrât dans le cloitre, les filles les mieux-faites dansérent en diverses maniéres, faisant quantité de postures & de gentillesses, & aiant tout le haut du corps nud, avec des ornemens, moitié d'or et moitié de pierreries, aux bras, aux mains & aux oreilles. Le reste de leur corps étoit couvert de riches habits en broderie.

On voit tous les jours ces gens-là, dans les chapelles, faire devant leurs Idoles le Sombayo, c'est-à-dire, se coucher tout-plat sur la terre, & en se relevant tenir les deux mains sur leur tête, & faire ainsi leurs priéres. En les voiant agir de cette sorte, habiter dans des cloïtres, faire des processions, on croiroit que nos Moines de l'Europe ont emprunté d'eux toutes ces maniéres de vie & de dévotion: car ces Païens ornent aussi de fleurs la tête de leurs Idoles, & en mettent devant elles: ils les placent en divers endroits sur les chemins, sous des arbres, dans des niches, ainsi que font les Jésuites & les autres Moines, à l'égard de leurs images & de leurs statuës.

En partant de Vintana, le Général fut

conduit dans l'Aldea du Fils du Roi, qui est à une journée de chemin de Candy, & y fut bien régalé. Le palanquin même du Roi, y vint avec des éléfans, & l'on renvoia les palanquins, les éléfans & les gens qu'on lui avoit donnez à Vintana. Ce palanquin du Roi étoit magnifique, & couvert d'étofe d'or. De tems en tems on voioit arriver des gens avec des vivres, des fruits, & du vin qui se recueille dans le païs, & qui est aussi-bon que celui de Portugal.

Quand on fut proche de Candy, le Général fut obligé de s'arrêter sur le bord d'une riviére, où il fut toujours acompagné des Modeliars, qui sont des Capitaines. Après y avoir été une heure, le Roi lui envoia son premier Modeliar, Emanuel Dios, & plusieurs autres Portugais, qui avoient tous les oreilles coupées, pour marquer qu'ils étoient au service de ce Prince.

En cette compagnie le Général marcha vers la ville, suivi de plus de 1000. soldats sous les armes, de diverses nations, Turcs, Mores, Cingales, Caffres, Portugais renégats, qui avoient huit enseignes déploiées, entre lesquelles il y en avoit quelques-unes, qui avoient été depuis peu enlevées aux Portugais. Ce nombreux cortége marchoit au son de divers instrumens, à la mode du païs.

Ce fut au milieu de cette pompe qu'on mena le Général à son logis, qui étoit au-delà du Palais du Roi, & en y arrivant on fit quantité de décharges d'armes à feu. Il étoit acompagné du Capitaine Iongerhelt de Flessingue, précédé de trois trompettes, & d'un qua-

quatrième qui portoit l'étendard du Prince, & ſuivi de quatre autres domeſtiques. Il faiſoit auſſi porter une banniére d'Eſpagne, ou de Portugal, qui étoit de ſoie, qu'on tenoit la pointe en terre, dont on fit préſent au Roi, qui en donna une autre qu'il avoit auſſi gagnée ſur les Portugais.

Le logement où il fut conduit, étoit meublé non à la maniére des Cingales, mais des Portugais. Emanuel Dios, & les autres de ſa nation, tinrent compagnie au Général. L'après-midi le Roi lui envoia trois chevaux tout-ſellez, afin qu'il allât à l'audience. Outre les préſens qui avoient été déja faits, il en fit porter encore d'autres, qui furent mis ſur un tapis, après-que le Roi les eut reçus avec beaucoup de têmoignages de bien-veillance.

Ce Prince, qui étoit habillé de blanc, s'etant levé, fit voir les préſens au jeune Prince & à la Princeſſe ſes enfans: puis il ſe promena dans la ſale avec le Général & eut divers entretiens avec lui. Enſuite le Général eut ſon congé, le Roi lui diſant que le lendemain ils ſe reverroient. Allez, lui dit-il, & vous repoſez, il ne ſe peut que vous ne ſoiez fatigué du voiage. Avant-que de ſortir, le Général fit joüer ſes Muſiciens, à quoi le Roi parut prendre plaiſir; & comme il ſortit, les Joüeurs d'inſtrumens du païs & les Trompettes recommencérent auſſi à ſe faire entendre.

Le lendemain le Roi renvoia ſes chevaux au *Général*, pour le remener à la Cour, où il fut fort-bien reçu. Le Roi lui fit des propoſitions pour lui vendre de la canelle & du poivre, mais le prix ne l'aïant pas accommo-

dé, on cessa d'en parler, & l'on reprit d'autres discours. Quand il fut sur le point de prendre congé le Roi lui demanda combien il vouloit donc donner de ces marchandises? Il répondit qu'il n'étoit pas tant venu pour en acheter, que pour éxécuter les ordres de son Prince, qui étoient d'ofrir au Roi son alliance & son amitié, & lui dire que s'il avoit besoin de secours contre les Portugais ses ennemis, son Prince étoit prêt de lui en donner.

Le Roi redit à toute sa Cour les ofres qu'on lui faisoit, & il n'y eut personne qui n'en marquât beaucoup de joie. Ce Prince en eut tant, qu'il embrassa le Général, & l'enleva de terre, en lui disant que tout ce qu'il y avoit de canelle & de poivre prêt étoit à son commandement; mais qu'il y en avoit peu. En éfet il n'y en avoit pas pour la valeur de 3000. livres de gros.

Il s'excusa sur l'ocasion imprévuë disant qu'il n'atendoit pas les Hollandois, & qu'ils lui survenoient comme s'ils tomboient du Ciel: que d'ailleurs il n'avoit garde d'avoir du poivre ni de la canelle, parce-qu'il n'en avoit jamais trafiqué, & qu'il ne permettoit à personne de ramasser la canelle; qu'au-contraire il en avoit fait défenses, & qu'il faisoit détruire les arbres qui la portoient, afin-que les Portugais ses ennemis n'en pussent plus tirer.

Cependant il n'y avoit pas moien de demeurer là longtems, à-cause des grandes pluïes qui empêchoient qu'on ne pût ramasser la canelle, & que la mouson alloit commen-

mencer à soufler de l'Est, qui nous auroit tenus affalez sur la côte de Matecalo.

Le Roi & le Général eurent tous les jours des entretiens ensemble. Le Roi lui fit montrer toutes les armures, harnois, morions, & autres, qu'il avoit gagnées sur les Portugais. Il lui fit voir tous ses Pagodes qui étoient en grand nombre, & où il y avoit plus de 400. ou 500. statuës ou Idoles, dont quelques-unes étoient aussi hautes que des mâts. Aussi avoit-on bâti, exprès pour les mettre, des tours, ou clochers, travaillez avec beaucoup d'art, faits de belle pierre, tout-voutez & dorez; si-bien qu'il n'y a rien de plus magnifique, ni peut-être de si magnifique, dans les Eglises de la Communion de Rome.

Lors-que le Général eut tout visité, il retourna auprès du Roi, qui lui demanda ce qu'il pensoit de ses Pagodes. Le Général lui répondit qu'il aimoit mieux voir des personnes vivantes, que des figures inanimées, qui ne pouvoient servir à rien. Le Roi lui demanda si les Pagodes des Hollandois étoient ornez d'images & de statuës comme en ont les Portugais, & nomma Marie, Pierre, Paul & d'autres Saints. Il demanda aussi s'ils croioient en Christ?

Le Général lui répondit que les Hollandois étoient de véritables Chrétiens, & non-pas des Chrétiens Romains & dépendans du Pape, comme les Portugais. Il voulut savoir ce qu'il y avoit dans nos Eglises. On lui montra de simples murailles sans ornemens, & on lui dit que tels étoient les murs de nos

Eglises; mais que nous avions le vrai Dieu dans nos cœurs, le Dieu qui avoit créé le Ciel, la Terre, les Hommes, & toutes choses.

Le Roi demanda si notre Dieu ne pouvoit mourir? On lui prouva évidemment que nul mortel ne pouvoit être Dieu. On lui dit que toutes ses statuës étoient des choses vaines. On l'exhorta à ne se confier point en ses Idoles, mais en Dieu seul, qui est le Créateur de tout l'Univers. Il entendit fort-bien toutes ces choses, & montrant son palais & sa ville; C'est Dieu, dit-il, qui m'a donné tout cela.

Il se plaignit de l'avarice des Singales, disant que c'étoient des gens sans conscience, qui prenoient & voloient tout ce qu'ils pouvoient atraper en cachette. Le Général lui dït quil n'étoit pas possible de rien faire qui fût caché à Dieu; qu'il voioit de son Ciel tout ce qui se passoit sur la terre, & que ce qu'il ne punissoit pas dans ce monde, il le puniroit sévérement dans l'autre. Sur cela le Roi prononça une très-belle sentence, en disant; Il est vrai; on moissonnera de-même qu'on aura semé. Cette conversation fut beaucoup plus étenduë; mais il seroit trop long de raporter ici tout ce qui fut dit.

Le lendemain le Roi envoia encore ses chevaux pour amener le Général qu'il régala dans son palais, avec tous ses gens, en une grande sale, toute tenduë de tapisseries. Il y avoit des siéges & une table à l'Espagnole, sur laquelle on servit à la maniére des Chrétiens, & l'on fut en même tems régalé

galé de la Musique, & de quelques autres divertissemens.

Le Général fit alors présent au Roi d'un portrait du Prince représenté au naturel, tout-armé & à cheval, de la maniére qu'il étoit au combat qui s'étoit donné en Flandres le 2. de Juin 1600. Ce présent aïant extrémement plu au Roi, on lui fit le récit des circonstances de cette bataille, & de l'état des affaires des Provinces Unies. On lui dit que les E'tats Généraux, qui avoient le Prince Maurice à la tête de leurs armées, faisoient la guerre au Roi de Portugal & de Castille, & qu'ils en triomfoient souvent.

Pendant cinq jours que le Général fut à Candy, le Roi voulut qu'il fût presque toujours avec lui, ne cessant point de l'interroger, & de lui faire dire ce qui se passoit en Hollande, & de quelle maniére on y vivoit. Il fit mettre dans sa chambre le portrait du Prince Maurice, pour l'avoir toujours devant ses yeux.

Le Général fut aussi conduit dans la chambre de la Reine, où elle étoit assise au milieu du Prince & de la Princesse ses enfans, habillée à la mode des Chrétiens. Cette faveur n'étoit pas peu considérable, & ne s'acordoit qu'à ceux à qui l'on vouloit faire beaucoup d'honneur.

Le Roi lui dit alors; Vous devez compter que s'il plaît aux E'tats & au Prince vos Maîtres, de faire bâtir une forteresse ici sur mes terres, la Reine, le Prince & la Princesse que voici, seront les premiers à porter sur leurs épaules des pierres, de la chaux, &

les autres matériaux qu'il faudra ; & que ceux qui seront envoiez de leur part, choisiront pour cet éfet tel endroit, baie, ou port qui sera trouvé le plus propre & le plus commode. Il donna même diverses lettres & instructions au Général sur ce sujet, & le fit son Ambassadeur, pour traiter de cette afaire avec les Etats Généraux & le Prince.

De plus il lui acorda plusieurs titres d'honneur, lui fit des présens, & lui demanda en même tems quelques-uns de ses instrumens de Musique. Le Général les lui donna, & lui laissa deux hommes qui en savoient joüer ; de quoi ce Prince têmoigna tant de reconnoissance, qu'il sembloit qu'il ne lui pût arriver au monde un plus grand avantage. Les deux hommes qu'on lui laissa se nommoient Hans Rempell & Erasme Martsberg, que le Roi retint auprès de lui, commençant dès l'heure même d'aprendre d'eux à joüer de ces instrumens, & Martsberg eut la qualité de son Secretaire.

Au-reste le Roi & ses enfans commençoient à prononcer déja quelques mots Flamands. *Candy*, disoit souvent le Roi en Flamand, *est la Hollande*, têmoignant ainsi en toutes maniéres, combien il avoit de satisfaction, de-sorte qu'il y avoit lieu d'espérer qu'il demeureroit dans les interêts des Hollandois, & que son aversion pour les Portugais augmenteroit de plus en plus.

Ce Prince s'apelloit, dans le langage des Cingales, Fimala Darma-Suria-Ada. On dira ci-après comment & par quelle ocasion ces noms ont été donnez aux Rois, quand

on

on fera l'histoire de ce qui s'est passé à Ceilon depuis la mort du grand Roi Darma.

Le Général aiant pris congé de la Cour, on lui envoia plusieurs éléfans & des gens pour le conduire jusqu'a ses vaisseaux. On lui fit présent de grandes fléches, qu'on nomme Segonsios, comme pour l'assurer de la verité de ce qu'on lui avoit dit, & de la fidélité du Roi dans ses promesses. On lui donna aussi un Sombarero doré, avec quatre ou cinq esclaves, pour le servir en chemin.

Après cela il partit & fut défraié sur toute la route, sans faire aucune autre dépense que de quelques présens qu'il fit selon les ocasions. Ce voiage ne dura que 22. jours.

Dès-qu'il fut de retour, il fit tout préparer pour partir le dernier d'Août, tems auquel on atendoit la mousson de l'Est. Son équipage étoit très foible, se trouvant réduit à 22. personnes. Mais il prit à son bord quelques-uns des gens du *Belier*, qui étoient encore au nombre de 45. quoi-qu'il y eût assez de contradictions sur ce sujet, & que quelques-uns des Oficiers de ce vaisseau s'y oposassent fortement. Néammoins il leur fit connoître, par des raisons si-pressantes, la nécessité qu'il y avoit d'en user ainsi, que tout le monde, à la fin, y donna les mains.

Le 5. d'Août, on vit venir à bord le Modeliar, ou grand Capitaine de Candy, savoir, Emanuel Dios, suivi de quelques autres Modeliars, & de 120. soldats, qui venoient de la part du Roi, pour visiter encore les vaisseaux, parler au Général, & chercher avec lui quelque bon moüillage,

 où

où ceux qui viendroient puſſent ancrer. Il ſe fit encore diverſes autres propoſitions entre eux, & les réſolutions qu'on prit furent miſes par écrit, & confirmées par ſerment. Le Modeliar, outre diverſes autres civilités qu'on lui fit, fut remené à terre par deux chaloupes armées.

Le 8. d'Août, nous vîmes une voile au large. Auſſi-tôt le Général aïant fait armer ſa chaloupe, elle joignit le bâtiment, qui étoit une galiote neuve, & d'une belle fabrique, du port d'environ 80. tonneaux, montée de 46. hommes d'équipage, tant Portugais que Toupas, meſtifs &c. & de quelques petits canons, avec deux pierriers, pluſieurs piques & pertuiſanes.

Cependant tout cet équipage ſi-bien pourvu d'armes, laiſſa prendre le vaiſſeau par la chaloupe du Général, qui n'étoit armée que de 14. hommes. Leur Capitaine ſe nommoit Antonio de Coſta Montero. La galiote étoit chargée d'arraca, ou arecca, que nous eſtimions très-peu, & de quelque petite partie de poivre & de canelle.

Emanuel Dios aïant vu cette action, fut pleinement perſuadé que nous étions ennemis des Portugais. On lui fit préſent de quelques-unes de leurs armes. Pour le corps de la galiote & ſa cargaiſon, on les donna au Roi, & on dépêcha ſur l'heure un exprès à Candy, pour lui en donner avis; dequoi il fut fort-joïeux.

Le 9. le Modeliar partit pour retourner à Candy. Guïon le Fort & Philips allérent encore avec lui, afin de ſolliciter qu'on envoiât

voïât à bord le poivre & la canelle qu'on avoit promis ; ce qui s'éfectua incontinent après leur départ. Il y avoit 60. canastres de canelle, 16. bales de poivre, & 4. bales de Corkoma.

Le Fort & Philips furent très-bien reçus à Candy. On leur fit présent d'anneaux d'or. Ils y trouvérent encore de la canelle ; mais comme le chemin étoit long, il auroit fallu trop de tems pour la voiturer ; & il n'y avoit pas moien de faire là un plus long séjour à-cause de la mousson. Pendant-que le Fort & son compagnon faisoient le voiage, on se pourvut des choses dont on avoit besoin, & on donna les ordres nécessaires pour être en état de partir.

Le 11. nous prîmes encore un champan chargé d'arecca, dont on fit présent au Roi de Matecalo. Ce Prince, qui avoit donné permission au Général de prendre les Portugais, & lui avoit même ofert son secours, fit alors des protestations contre lui, de ce qu'il prenoit leurs vaisseaux sur ses côtes. Mais on ne s'y amusa pas, parce-qu'on voioit bien qu'il n'en usoit ainsi que par forme, étant tributaire de cette nation ; ce qui l'obligeoit de garder au-moins des aparences de neutralité.

Le 12. nous découvrîmes un autre champan au large. On y alla, & quand on s'en fut rendu maître, on le fit venir à la rade. Il étoit chargé d'arecca, & monté de 20. hommes mestifs & Toupas. On troqua l'arecca qu'on leur prit, pour des pierreries, & pour des rafraîchissemens. Cependant le

Capitaine de la premiére prise qu'on avoit faite, s'échapa, faute d'avoir pris assez de soin de le garder, pour laquelle négligence. Nicolas Kales, & quelques autres furent punis. Quelques Portugais feignirent de vouloir païer la rançon de ces vaisseaux, mais ce n'étoit que pour nous amuser, afin que nous fussions arrètez par la mousson.

Les équipages de ces trois bâtimens montoient ensemble à 100. hommes. Il y en eut qui ofrirent de demeurer à notre service, ils furent acceptez. On en envoia une autre partie à Candy. Le reste fut jetté à la mer & ceux qui purent nager échapérent aisément.

Le 23. il arriva encore un malheur à bord du *Belier*. Le Canonnier Houtepen aïant eu l'imprudence de n'écouvillonner pas bien un canon qu'il venoit de faire tirer, fut tüé en le rechargeant.

Le 1. de Septembre 1602. le Fort, Philips, & leur suite, revinrent à bord, aportant des nouvelles du Roy de Candy & des présens de sa part. La mousson étant alors prête à venir, il fut résolu qu'on partiroit le lendemain, parce-qu'on voioit que toutes les propositions des Portugais ne tendoient qu'à tromper, & à nous la faire atendre, afin-qu'elle nous tint affalez à la côte, & que par ce moien elle nous causât une grande perte, avec une aparence entiére de péril pour les vaisseaux.

Nous partîmes donc la nuit du Lundi au Mardy. Mais avant-que de lever l'ancre, le Général s'en alla au Play de Matecalo, où il y

il y avoit plus de 200. Cingales qui vendoient & achetoient, & il demanda tout-haut si quelqu'un prétendoit qu'il lui fût redevable, qu'on n'avoit qu'à parler, & qu'il étoit prêt à païer. Mais personne ne se présenta pour rien demander.

La même nuit du 2. de Septembre, que nous mîmes à la voile, on brûla les deux prises Portugaises qui étoient chargées d'arecca, n'aïant pas eu le tems d'en vendre toute la cargaison. D'ailleurs nous étions bien-aises de marquer aux Cingales, que nous étions ennemis déclarez des Portugais.

Ainsi le Général, après avoir été exposé à de grands périls, tant à la Cour du Roi de Matecalo, tributaire des Portugais, qui lui tendit d'abord tous les piéges qu'il put, qu'en son voiage de Candy, abandonna enfin les côtes de Matecalo. Mais tout ce qu'il avoit fait avoit été pour obéïr aux ordres exprès des Interessez, & pour tâcher d'avoir sa cargaison. En partant, le Canonnier & le Charpentier de l'Amiral désertérent. Le 3. de Septembre nous fîmes route vers Achin, Achem, ou Achien, sur la côte de Sumatra.

AVANT-QUE de continuer le Journal du présent Voiage, on va faire un récit abrégé de ce qui est arrivé au Roïaume de Ceilon, Celon, Zeilon, Zelon, ou Seilon, depuis la mort du Roi Ragu; & de la maniére dont le Roïaume de Candy, qui est situé au milieu de cette isle, a été afranchi de la domination des Portugais.

Mara Ragu, qui étoit Roi dans l'isle de Cei-

Ceilon, avoit trois enfans légitimes, & un bàtard nommé Darma ou Derma, qui étoit né à Setavacca, où les Rois tiennent leur Cour. Ce bàtard étoit venu d'une des Baillerdeerses, qui sont des femmes que la Reine entretient, parce-qu'elles savent bien danser. Il fut élevé aux fatigues de la guerre, & y têmoigna autant d'adresse que de courage; ce qui lui atira l'afection de toutes les troupes de l'Etat.

Cette disposition où l'on étoit à son égard, lui aïant enflé le cœur, il osa conspirer contre son Pére & ses trois Fréres, & il les assassina. Quand il se vit leur puissance en main, il se rendit à Setavacca, & se fit proclamer Roi de Ceilon. Après cela il éxerça de grandes tirannies sur les Cingales, qui, tant par le souvenir de son crime, que par les mauvais traitemens qu'ils en recevoient, ne furent jamais bien afectionnez à son service.

Quelques-uns ont écrit qu'il étoit fils d'un Chirurgien; mais après en avoir fait des enquêtes éxactes, nous avons seu qu'éfectivement il étoit fils de Mara Ragu, de la maniére qu'on l'a déja dit. Il se peut faire qu'il ait aimé l'art de la Chirurgie, car il aimoit tous les arts, & comme il étoit guerrier, il étoit curieux particuliérement de ceux qui servoient à la guerre. Cet atachement, s'il l'a eu, aura pu donner lieu au bruit qu'on a fait courir qu'il étoit né d'un Chirurgien. Il fit la guerre aux Portugais, & se rendit maître de tous leurs forts, excepté Colombo & Mannar.

Il y a dans l'isle de Ceilon un autre Roïaume nammé Candy, qui n'a jamais été soumis aux Rois qui tiennent leur Cour à Setavacca. Ce Roïaume de Candy est fort-puissant, & bien-peuplé, la plupart des habitans étant des Cingales, qui n'ont jamais voulu reconnoitre Darma pour leur Roi. Au-contraire ils lui ont fait la guerre, & ont eu du secours des Portugais contre lui. Enfin leur haine alla si-loin qu'ils le firent empoisonner.

Après sa mort, ces mêmes Cingales, qui, comme il a été dit, font la meilleure partie des habitans du Roïaume, firent alliance avec les Portugais, qui par-là s'ouvrirent un chemin libre dans l'isle de Ceilon, occupérent divers ports & baies, & bâtirent des forteresses par-tout où il leur plut. Ils laissérent aux habitans leurs Pagodes, & la liberté de continuer leurs cérémonies Païennes. Il y en eut même plusieurs qui se mariérent avec des femmes Cingales, & il s'est fait depuis ce tems-là un mélange de ces deux nations, par lequel les Portugais ont fait connoître qu'ils sacrifioient volontiers l'interêt de leur Réligion à leur établissement. En éfet il y en a beaucoup qui demeurent parmi les Cingales Païens, en divers endroits du païs, où ils n'ont ni Prêtre, ni Moine, ni E'glise, ni Chapelle, ni Oratoire; & où ils vivent tellement à la maniére des anciens habitans, qu'on ne les sauroit distinguer.

En ce même tems-là le Roi de Candy mourut. Son grand Modeliar, nommé Fimala-Darma-Suria-Ada, qui étoit fils d'un Prince

Prince de Candy, aussi Modeliar, avoit été emmené, en son bas-âge, de Candy à Colombo, où il avoit éte batisé, & nommé sur les fonds de batême Don Juan d'Autriche, du nom du Prince frére de Philippe Roi d'Espagne & de Portugal. De Colombo il fut mené à Goa, où il étoit au tems qu'Emanuel Soza Cottin en fut Gouverneur, & encore au tems que Mattheo Albuquerque y arriva de Portugal, en qualité de Vice-roi.

Fimala-Darma-Suria-Ada devint fort-grand & fort-robuste, & eut beaucoup d'intelligence & de force d'esprit. Les Portugais lui voiant du mérite, & croïant qu'il auroit de l'afection pour eux, lui firent donner la charge de grand Modeliar, ou Capitaine de Candy. Il devint un grand Ministre d'E'tat, & la premiére personne après le Roi, aïant la conduite de toutes les afaires de la guerre.

Lors-que le Roi fut mort, Don Juan, qui avoit gagné le cœur des gens de guerre, & étoit aimé des Cingales, d'autant-plus qu'il étoit de leur nation, & d'une des plus grandes Maisons de Candy, se fit proclamer Roi, & monta sur le trône. Aussi-tôt après il fit massacrer tous les Portugais qui étoient à Candy, où ils vivoient en toute liberté, & déclara la guerre à la nation.

Le feu Roi de Candy avoit laissé une fille, légitime héritiére du Roïaume, que les Portugais avoient fait conduire à Mannar, & batiser, en lui donnant le nom de Dona Catharina. Ils arméréent puissamment à Goa, & dans les autres païs de leur obéïssance, & leur

leur armée marcha sous le commandement de Pedro Lopes de Soza, Général, & Capitaine de Malacca, vers Candy, où ils menérent la Princesse Dona Catharina, pour la remettre sur le trône de son Pére. Après cette expédition, le Général Soza, devoit se marier avec elle, & gouverner le Roïaume de Candy, en qualité de son E'poux.

Il entra sans peine dans le Roïaume, Don Juan aïant reculé devant lui, comme s'il l'eût craint, & vint dans la ville capitale, aussi nommée Candy. Alors Don Juan alla se poster dans les bois, lui coupa les vivres, défit tous les Portugais qui osérent sortir de Candy, fit massacrer tous ceux qu'on trouva dans les chemins écartez, en-sorte que le Général Soza fut contraint de quitter cette ville, & d'aller à Balléne, qui en étoit à une lieuë, pour livrer combat à Don Juan, ou Fimala-Darma-Suria-Ada, selon que les Cingales le nommoient.

La bataille se donna l'An 1590 un jour de Dimanche. On combattit vigoureusement de part & d'autre, le Général Lopes aïant de bonnes troupes, & les Cingales qui combattoient pour Don Juan lui étant fort-affectionnez. Les Portugais avoient 40. grands éléfans, dressez à la guerre; mais nonobstant tous ces avantages, Don Juan les ataqua avec tant de furie, il les fatigua tellement par la durée du combat, qu'ils n'eurent, pendant un très long tems, aucun loisir de prendre du repos; & il les environna de telle maniére, qu'on ne pouvoit leur porter de vivres. Enfin il les défit, & remporta la victoire.

Le

Le Général Lopes de Soza fut tué. La Princesse Dona Catharina fut faite prisonniére: tous les éléfans furent pris; & quantité de Portugais furent faits esclaves. Cette victoire aiant afermi Don Juan sur le trône, il épousa la Princesse, qui avoit alors l'âge de neuf à dix ans, & c'est d'elle qu'il a eu ses deux enfans le Prince & la Princesse, dont il a été parlé ci-devant.

Cette victoire, ne pouvoit pas être attribuée aux Cingales: elle n'étoit deuë, humainement parlant, qu'à la conduite & à la valeur de Don Juan. Il avoit parmi ses troupes plusieurs soldats étrangers, & la plûpart de ceux qu'il entretient maintenant, le sont aussi. Car pour les Cingales, ils ont à la vérité, quelques bonnes qualités; mais ils aiment leurs aises, & à faire bonne chére, sans vouloir beaucoup travailler.

Ils sont riches, & ont des maisons dans les villes & à la campagne, & d'autres biens, de quoi ils font vanité, se vantant souvent de leurs châteaux. D'un autre côté, ils se font une honte de travailler. Ils aiment à manger seuls, & se font servir les mets sur des feüilles de bananes. Ils boivent tous à un pot, qu'ils nomment Gorgelanes, par un tuïau, sans y apliquer la bouche. Tout ce qu'ils touchent, sans le manger, ils le jettent aux chiens. Il n'y a point de si vil esclave, qui veüille manger ce qu'on a touché.

La défaite des Portugais donna lieu à Don Juan d'Autriche, qui est le Roi à-présent regnant à Candy, à la Cour duquel le Général Spilberg a été si-bien reçu, d'en afranchir

chir entiérement son Roïaume. Tous les Portugais qui y étoient, furent ou tuez, ou faits prisonniers ; ou-bien ils se sauvérent par la fuite, & se retirérent à Colombo. Leurs forts furent ruïnez, & Don Juan étant demeuré paisible possesseur, a fait bâtir un magnifique palais à Candy, & plusieurs tours & Pagodes, à quoi il a emploié les Portugais qu'il avoit fait prisonniers. Il a fait environner son palais de remparts ; & construire des forteresses en divers lieux propres pour cet éfet, où il entretient de bonnes garnisons, qui empêchent l'accès du Roïaume aux Portugais.

Enfin ce Prince est infatigable. Il s'aplique sans relâche à chercher de nouveaux moiens de se maintenir, & de se défendre contre ses ennemis. Ce fut de quelques-unes des armes qui avoient été gagnées à la bataille dont il vient d'être fait mention, qu'il fit présent au Général Spilberg.

Pendant les trois ou quatre années qui suivirent la défaite du Général Lopes, Don Jeronimo des Ovedo Général des conquêtes de Ceilon, fit souvent des conjurations & des entreprises pour reconquérir le Roïaume de Candy. Mais il ne lui fut pas possible d'éxécuter rien de considérable, jusques-à-ce que, par l'ordre de son Roi, il y mena de grandes forces, avec quantité de Cavalleros Hidalgos de Goa, où ils sont à douzaines, qui devoient pour le moins engloutir tout le païs.

Son armée aïant pénétré jusques au même endroit de Balléne, où le Général Lopes avoit

avoit été battu, Don Juan y alla auſſi camper, & ils ſe livrérent un nouveau combat, qui ne fut ni moins ſanglant, ni moins opiniâtré que le premier. Mais Don Jeronimo eut l'adreſſe de tenir ſes gens fort-ſerrez, & de faire retraite en bon ordre & en combattant toujours; ce qui le garantit d'une entiére défaite, comme avoit été celle de ſon prédéceſſeur.

Cette retraite, toute fâcheuſe qu'elle étoit, tourna beaucoup à la gloire de ce Général. Il fut pourſuivi durant cinq jours, & il ſe battit tous ces jours-là avec tant de prudence & de valeur, qu'il ſauva la plus grande partie de ſon armée, & ne perdit pas plus de gens, à-proportion, que le Roi de Candy en avoit perdu; car la perte fut grande de part & d'autre.

Depuis ce combat les Portugais n'ont plus mis d'armée en campagne contre ce Prince. Ils ſe contentent de quelques eſcarmouches, & de quelques courſes que font les garniſons de leurs forts. Mais ils ne ceſſent pas d'emploier les ruſes & les artifices, pour ſurprendre, ou pour gagner ceux qui commandent, & qui gardent les fortereſſes de Don Juan, qui ne ſont, pour la plupart, qu'à la diſtance d'une lieuë, ou une demie-lieuë, des leurs.

Don Juan, de ſon côté, ne demeure pas en reſte avec eux, à cet égard, & il leur rend la pareille, autant-qu'il peut; ſi-bien que par un manége preſque continuel, tantôt il enlève une place aux Portugais, & tantôt les Portugais lui en enlèvent une à leur tour.

Voici

Voici un échantillon des ſurpriſes qu'ils ſe font réciproquement.

Emanuel Dios, à-préſent grand Modeliar de Candy, qui dans ſa jeuneſſe, au tems du Général Lopes de Soza, avoit été fait priſonnier par les Cingales, & étoit demeuré eſclave à Candy, s'étant enfin échapé & rendu à Colombo, fit diverſes propoſitions à Don Jeronimo des Ovedo, & lui marqua des moiens pour faire tuer le Roi de Candy.

Quand il ſe fut introduit dans l'eſprit d'Ovedo, il commença ſes intrigues, & à joüer un double perſonnage. Le Gouverneur fit aporter devant lui une Croix d'argent, ſur laquelle il jura qu'il iroit, avec cinq Portugais, qui devoient être trois Capitaines, ſavoir, Chriſtien Jacomo, Albert Primero, Jean Pereyro, & deux autres, ſe préſenter au Roi de Candy, & lui ofrir leurs ſervices, afin de prendre enſuite leur tems pour l'aſſaſſiner.

Enfin Dios fit voir tant de voies & de facilités pour éxécuter ce deſſein, que le Gouverneur lui fit donner une groſſe ſomme d'argent, pour l'y emploier, & pour gagner les gens dont il voudroit ſe ſervir. Avec cela on lui promit de le faire Roi de Candy, ou plutôt on lui promit tout ce qu'il voulut: car les Portugais s'imaginent que ſi Don Juan étoit mort, il leur ſeroit aiſé de remettre le Roïaume ſous leur joug. Ovedo ne doutoit point du ſuccès de cette entrepriſe, à-cauſe du ſerment ſolemnel, que les conſpirateurs avoient fait ſur la Croix.

Voilà de quelle maniére les Portugais dirigent

rigent leur Christianisme à Goa, & dans tous les autres païs des Indes, & quel usage ils font de la Croix, & de leurs autres cérémonies. Assez d'autres E'crivains ont parlé des fréquens meurtres qui se commettent presque toutes les nuits, dans cette ville, pour des querelles particuliéres, ou pour des causes très-legéres, c'est pourquoi nous n'en ferons pas ici mention.

Dios partit de Colombo comme un fugitif, & se rendit à Candy, où il déclara au Roi tout ce qui s'étoit passé entre Don Jeronimo & lui. Ce Gouverneur avoit fait poster secrétement quantité de Portugais, & d'autres soldats, près du fort de Balléne, pour s'en emparer dès que le coup qui regardoit la personne du Roi, seroit fait.

Quoi-que Dios fût allé à Candy avant ses compagnons, les Portugais n'en eurent point d'ombrage, dans la persuasion où ils étoient, qu'il n'y alloit que pour avertir Don Juan du dessein que les cinq autres avoient aussi de déserter, & pour leur ménager une retraite & de l'emploi. Ils espéroient même que le Roi envoieroit aussi-tôt des ordres au fort de Balléne pour les y recevoir, lors-qu'ils se présenteroient. Mais les ordres qui furent donnez étoient bien différens de ceux qu'ils s'étoient imaginé qu'on donneroit.

Le Roi Don Juan fit entrer des gens dans le fort, autant-qu'il en put contenir, & y alla aussi lui-même. Les cinq Portugais étant arrivez, armez de leurs beaux Transchados, ou couteaux du Japon, furent reçus par Dios, & conduits par certaines chambres jusques

au

au lieu, où étoit le Roi, qui les fit arrêter prisonniers, & lier.

Ces prisonniers avoient mené avec eux quelques Cingales, qui étoient leurs domestiques. Un d'entre eux s'étant échapé, alla donner avis de ce qui se passoit, aux Portugais qui étoient postez dans le bois, à qui par ce moien il sauva la vie; car on les auroit tous surpris & tuez. C'est ainsi que se traitent ces deux nations ennemies, & qu'elles tachent sans cesse de se surprendre de part & d'autre. Depuis ce tems-là, les cinq prisonniers sont toujours demeurez à Candy, dans leurs fers.

Ce fut le Roi-même qui fit le récit de cet incident au Général Hollandois, & après l'avoir fait, il lui fit présent d'un des Transchidas du Japon, dont les prisonniers avoient dessein de percer le Roi. Outre ce service rendu à ce Prince par Dios, il l'a encore servi fidèlement & courageusement en d'autres ocasions, étant bon soldat, expérimenté, & de beaucoup d'esprit. Aussi Don Juan, qui ne lui pouvoit donner le titre de Roi, que Don Jeronimo lui avoit promis, lui a-t-il au-moins, donné celui de grand Modeliar, qui est une des plus hautes dignités de son Roïaume.

Au mois de Juin dernier, c'est-à-dire, de la présente année 1602. pendant-que nous étions à Ceilon, le même Emanuel Dios passa le Matto, avec quelques troupes, & surprit un fort, dont le commandant se nommoit Simon Correro. Il passa au fil de l'épée la plus grande partie de la garnison,

Y & fit

& fit un gros butin.

L'étenduë du Roiaume de Candy est assez raisonnable : mais ce qui le rend plus considérable est qu'il y a beaucoup de villes, bien-bâties, & qu'elles sont passablement peuplées de gens bien-faits, proprement vêtus jusques à la ceinture, le haut de leur corps étant nud. Ils ont un Carpous, ou bonnet, sur la tête. Quelques-uns des plus riches portent des roupilles & des pourpoints où pendent plusieurs anneaux. Ils ont des pierreries à leurs oreilles, & de beaus poignards sur le côté.

Leurs femmes ont aussi le sein découvert. Elles font paroitre beaucoup de modestie à la rencontre des hommes. Elles sont de belle taille ; leurs habits sont propres ; & elles ont le visage beau. Leur coifure n'est que de leurs propres cheveux, sans qu'il y ait rien qui les lie ou les tienne. Elle les ajustent derriére leur tête, en-sorte qu'on diroit qu'ils sont sur un bourrelet, fort unis & bien peignez.

Toutes les femmes Cingales, de quelque condition qu'elles soient, sont ainsi coifées. Elles ont au cou des colliers d'argent, ou dorez, & des bagues aux doigts des mains & à ceux des piés, avec des bracelets ; le tout garni de pierreries.

Les maisons sont agréables & bien-bâties. Les femmes savent faire la cuisine, & aprêtent bien les mets. Tout le monde presque mène une vie oisive, & aime à faire bonne chére. Le païs est abondant en poules, ris, beurre, lait, miel, paons, & cerfs. Il y

croît

croit diverſes ſortes de fruits, des ananas, des bananes, des oranges, des limons, & d'autres qu'on nomme des manges ou mangas, des jaques, & des coques &c. Les habitans n'oſeroient manger de bœufs, de vaches, ni de buffles; ni boire de vin.

Il y a parmi les Cingales des Mores, des Turcs, & des Païens qui y habitent, & qui ont chacun leurs loix particuliéres. Ils ont quantité de Bramos, qui ſont fort ſuperſtitieux, & qui ſont beaucoup reſpectez des autres nations. Ceux-ci adorent le premier animal qui ſe rencontre au matin devant leurs yeux; & ne mangent rien qui ait eu vie, ainſi-que l'a auſſi écrit Jean Huygens.

Notre Général leur aïant une fois demandé d'où venoit qu'ils obſervoient cette Loi? Ils lui répondirent que leur Dieu le leur avoit ainſi ordonné. Enſuite aïant continué ce diſcours, nous leur dîmes que tout ce qui eſt ſur la terre & dans les eaux apartient à notre Dieu, & que parce-que nous ſommes ſon peuple, & lui apartenons, il nous permet de manger librement de tout; ſurquoi ils ne firent point de réponce.

A Ceilon, à Candy, & dans toute l'iſle un homme épouſe autant de femmes qu'il en peut entretenir. A peine les jeunes filles ont-elles dix ans qu'elles ſont mariées, & couchent avec leurs maris. On y brûle les morts. Comme il y a du ris en abondance, on en tranſporte dans les autres païs: car on trafique ſur les côtes de la mer, dans tous les ports qui y ſont propres, & il y vient de grands canots & des champanes, ou cham-

pans. Mais pour cet éfet il faut avoir des congés des Portugais, qui les acordent pour peu de chose.

Ce n'est que pour vivre en repos, & éviter la guerre, que la plupart des E'tats de cette isle, paient tribut aux Portugais. Car s'ils vouloient faire quelque éfort ceux-ci ne les maitriseroient pas comme ils font. Aussi est-ce parce-que les Portugais sentent bien leur propre impuissance, qu'ils n'osent lever que si peu de droits, & ne font paier qu'un si leger tribut. Le Roi de Matecalo, qui posséde assez de pais, & raisonnablement peuplé, paie de tribut, par an, la valeur d'environ 50. ducats en ris, afin d'avoir pour lui & pour ses sujets, la liberté de la navigation sur mer, & le long des côtes.

Le Roi de Candy est presque le seul qui aime mieux faire la guerre, que de paier tribut. Il n'y en a que deux autres, qui sont fréres, qui osent faire comme lui, & lui donner secours. Ils ont aussi été autrefois avec les Portugais, & batisez à Colombo, sous les noms de Don Emanuel & Don Louis, Princes de Set Corle. Les autres Rois sont assez bien intentionez pour Don Juan, mais ils ne l'assistent que secrétement.

Le Roïaume de Candy s'étend des deux côtés de la riviére de Trinquamale, qui passe devant la ville de Vintana, où le Roi fait construire ses galéres & ses champans.

Toute cette isle est abondante en canelle, & propre à produire du poivre : mais les Cingales ne se mettent pas en peine de cultiver le poivre, ni d'amasser la canelle. Il n'y

n'y a qu'autour de Colombo, où ſont les Portugais, qu'on en puiſſe trouver à vendre.

Il y a diverſes ſortes de métaux au Roïaume de Candy ; comme du fer & du cuivre qu'on tire des mines : mais il y en a peu à Matecalo. Il y a encore à Candy des montagnes qui fourniroient de l'or & de l'argent, ſi le Roi vouloit permettre qu'on en tirât. Perſonne n'oſeroit chercher les pierreries, qui y ſont en quantité, ni en trafiquer. On n'en cherche que pour le Roi, quand il en déſire, & autant qu'il en déſire ; mais il n'en a point de réſerve, & n'en aſſemble point pour en tirer du profit.

Notre Général le preſſa fort de lui en vendre ou troquer quelque partie conſidérable, à quoi il ne voulut jamais conſentir. Il ſemble que ces refus ſi obſtinez cachent quelque miſtére qu'on ne peut comprendre, car pour faire ceſſer les ſollicitations qu'on lui faiſoit, il aima mieux nous faire préſent d'environ 200. pierres de diverſes ſortes, comme rubis, grenates & autres, que d'en trafiquer. Il dit en les préſentant ; Voilà ce que je vous donne, mais je ne vous en vendrai point ; ſur quoi le Général ceſſa de lui en parler.

Néammoins on ne laiſſa pas d'en acheter en ſecret par petites parties, ſi-bien qu'on en eut enfin une quantité conſidérable. On en trouve beaucoup au Play de Matecalo, qui y ſont auſſi aportées ſecrétement de Candy.

En général, toute l'iſle de Ceilon eſt riche en pierreries, & en diverſes autres matiéres, ainſi-qu'il a été déja dit ; mais il n'eſt pas permis d'en prendre & de s'en ſervir. En

paſſant certaines riviéres, nous y prenions du gravier, & après l'avoir lavé dans de l'eau claire, nous y trouvions des grenates.

Dans la ville de Candy, quand il a pleu, on trouve en des ruiſſeaux par où l'eau a pris ſon cours, des pierreries qu'on amaſſe, & qu'on eſt obligé de porter au Roi. On a déja dit qu'il y a beaucoup de criſtal, & en divers endroits. En éfet quand on creuſe dans la terre, on ne manque guéres d'en trouver, ou d'autres métaux & matiéres rares. Peut-être même qu'il y en a qui ſont encore inconnuës, & qu'on découvriroit, ſi l'on oſoit foüiller dans les entrailles de la terre.

Il y a dans l'iſle quantité de belles pierres de taille pour bâtir : il y a diverſes matiéres propres pour les navires, des bois pour leur conſtruction, & pour celle des édifices, & des ſalines en pluſieurs endroits. Enfin c'eſt le païs le plus fertile & le plus abondant en belles & bonnes choſes, dont on ait jamais oüi parler.

Il n'y a point de terrein qui ſoit plus propre à planter ou ſemer ce qe l'on veut. Tout ce que l'on recüeille dans les autres païs, ſoit huile, froment, vin, y peut croître & produire encore mieux qu'ailleurs. Nous y avons bu de très bons vins, du crû du païs. Il y a quantité de coton ; diverſes ſortes de bois & de racines pour les teintures ; du gingembre ; du Corcoma ; des Cardamomes ; & des Myrabolans. Nous y avons même vû certaines noix envelopées d'une ſorte de brou, ou envelope comme eſt le foelie, macis,

macis, ou fleur de muſcade.

L'air y eſt ſain & tempéré, & il n'y fait point de chaleur inſuportable; de-ſorte qu'il ne manque rien dans cette iſle de tout ce qui eſt néceſſaire pour l'entretien & la commodité des hommes. Il n'y manque que la connoiſſance néceſſaire au ſalut, qui eſt celle de N. S. Jéſus Chriſt. Dieu veüille l'acorder à ces peuples.

Les hommes y ſont patiens; ils n'y ſont point opiniâtres. On peut leur parler librement de leurs défauts; ils ne demandent pas mieux que de recevoir des inſtructions. Quand on les a convaincus que leurs idolatries ſont des choſes tout-au-moins inutiles, ce qu'on oſe bien leur dire & leur prouver, ils répondent avec douceur, que c'eſt la coutume du païs: ils avoüent même aſſez ſouvent que leurs idoles n'ont aucune vertu. La Reine Cathérine ne viſite aucuns Pagodes, & ce que Don Juan fait à cet égard n'eſt que par complaiſance pour les Cingales.

On voit dans l'iſle quantité de Pélerins qui vont viſiter la montagne d'Adam, & les veſtiges qu'il y a laiſſées. Don Juan y eſt allé une fois, & il a fait aporter à Candy la meſure de ces veſtiges. Quand on célébre des fêtes à Ceilon, on fait beaucoup de ſacrifices.

Pour tirer de l'argent des Cingales, le Roi entreprend & commence de faire bâtir des Pagodes, dont il laiſſe quelques-uns imparfaits. Cependant il lève pour cela de grands tréſors, & fait ſemblant de les vouloir achever, quoi-qu'il n'en faſſe rien, & qu'il gar-

de l'argent. La monnoie qui a le plus de cours à Ceilon, eſt des Laurins d'argent, & des Fannons d'or & d'argent.

Les grands Pagodes qu'on voit en navigeant de Pointe de Galle à Matecalo, environ le ſecond banc, ont été une fois viſitez par le Roi de Candy, afin de voir une grande Figure, ou Idole qui y eſt, & qui repréſente un homme debout, tenant en ſa main une épée nuë, avec le bras levé, comme pour fraper. Avant ce voiage, ce Prince s'étoit pluſieurs fois moqué de la grande ſtatuë. Mais quand, en entrant dans le grand Pagode où elle eſt, il lui vit ſecoüer le ſabre, il en fut fort éfraié.

Les Cingales prennent plaiſir à faire le récit de cette avanture, & aſſurent que rien n'eſt plus véritable. Que ſi la choſe eſt, il faut que le Diable, par l'entremiſe des ſorciers & de ceux qui l'adorent, opere ces éfets, ou que les artifices des Brachmanes faſſent joüer ces reſſorts. Quoi-qu'il en ſoit, on entend faire en ce païs-là mille hiſtoires de pareils miracles, & ils n'y ſont pas plus révoquez en doute, que les miracles de nouvelle fabrique, qui ſont débitez parmy quantité de Chrétiens. Ils croient que le monde ne peut périr, tant que ce Pagode ſubſiſtera.

Ils ont à Candy les figures de diverſes perſonnes mortes, ſur-tout des grands hommes qui ont été parmi eux. Ils commettent, entre-autres, une grande abomination. Quand ils ſont fort-malades, ou même ſeulement indiſpoſez, ils ont recours à une ſtatuë, qui repré-

représente le Diable, à qui ils font des ofrandes. Pour cet éfet ils gardent toujours dans leurs maisons un certain pannier, où ils mettent ce qu'ils veulent ofrir au Diable, & en le lui présentant ils implorent son secours.

En d'autres endroits de Ceilon, on adore une tête d'éléfant, qui est de bois, ou de pierre, pour obtenir de la sagesse. On ne sauroit s'imaginer combien il y a d'abus & d'idolatries parmi ces peuples. Il seroit à souhaiter que les Princes Chrétiens s'emploiassent à leur faire porter les lumiéres du Christianisme, à quoi l'on peut dire, humainement parlant, aussi-bien que selon les principes de la Réligion Chrétienne, qu'on trouveroit assez de facilité. Car ces gens-là ne refusent point de se faire instruire : ils soufrent, sans se mettre en colére, qu'on leur parle de leurs abus & qu'on les blâme.

Mais, dira-t-on, il y a déja si longtems que les Portugais ont accès en ces lieux-là, & y sont établis, cependant ils n'ont encore rien avancé à cet égard. Je répons que c'est qu'ils n'ont eu que leurs interests en vuë, & nullement la gloire de Dieu, & la conversion des hommes.

Comme le Roy de Candy est un homme d'esprit, qui a beaucoup de connoissance de ce qui se passe en divers E'tats du monde, & qui aime à s'en instruire, il prenoit beaucoup de plaisir à ce qu'on lui disoit touchant les Provinces Unies, tant au regard de la Politique, que de la Réligion. Aussi notre Général s'en entretenoit-il souvent avec

lui; & voiant de plus en plus qu'il paroissoit s'afectionner à notre nation, & que ces commencemens pouvoient faire espérer d'heureuses suites, on laissa auprès de lui un jeune homme, nommé Erasme Martsberger, qui avoit passablement étudié, sachant diverses langues, & étant de bonnes mœurs. Le Roi en faisoit beaucoup d'estime, & lui aïant acordé la qualité de son Secretaire, ce jeune homme demeura volontairement à sa Cour.

Ce n'est pas que notre Général n'eût assez de peine à s'en passer, car il en étoit bien servi; mais l'espérance qu'il eut que Martsberger communiqueroit des lumiéres au Roi, & lui feroit connoitre l'horreur du Paganisme & de l'idolatrie, le fit résoudre à se priver de ce jeune homme. Il lui recommanda bien de n'oublier jamais la vocation à laquelle il étoit apellé, & de ne perdre point d'ocasion de parler au Roi sur ce sujet, de lui bien représenter l'ofense qu'il faisoit au Vrai Dieu, & de le solliciter vivement à renoncer à des erreurs si grossiéres & si détestables.

Autrefois l'isle de Ceilon avoit bien 400. lieuës de circuit; mais la mer aïant miné environ 40. lieuës de terre, du côté du Nord-ouëst, elle n'a plus présentement que 300. lieuës de tour. Il y a plusieurs beaus havres, dont le principal est celui qu'on nomme Pointe de Galle, qui est propre pour les grands navires, & pour les petits bâtimens qui veulent trafiquer dans tous les païs de l'Orient. C'est un lieu à souhait, & mieux

situé

ſitué qu'aucun autre qui ſoit aux Indes, pour incommoder les Portugais, troubler leur commerce, & empêcher leur navigation; ce qui ſe peut connoître par les diſtances que voici marquées.

Il y a de Pointe des Galle aux places ci-après, étant à l'Ouëſt; 9. lieuës à Alican; 1. lieuë à Verberin; 3. lieuës à Calutre; 6. lieuës à Colombo; 5. lieuës à Nogombo; 5. lieuës à Gilau; 10. lieuës à Putalon; 18. lieuës à Mannar.

Il y a de Galles, aux places étant à l'Eſt; 4. lieuës à Bellingan; 2. lieuës à Mature; 1. lieuë à Dondoute; 1. lieuë à Tannandar; 2. lieues & demie à Halpilana; 3. lieuës à Arialle; 9. lieuës à Velebe; 7. lieuës à Tanfalier; 12. lieuës à Trincoli qui eſt un Pagode; 5. lieuës à Matecalo; 10. lieuës à Trinquamale.

Toutes ces places ſont ſituées ſur les côtes de la mer. Celles où l'on paſſe en allant de Colombo à Candy, ſont Tranquero Grande, qui eſt à 3. lieuës de Colombo; Malevana qui en eſt à 2. lieuës; Grovabley à 3. lieuës; Setavacca à 3. lieuës; Grovenelle à 2. lieuës; Manieratuate à 4. lieuës; Dively à 3. lieuës; Matappety à 2. lieuës; Altonnor à 1. lieuë; Ganiattani à une lieuë; Balléne à une lieuë; Candy à une lieuë de Balléne.

Pour aller de Matecalo à Candy, on paſſe à Aldea More qui eſt à une demie-lieuë de Matecalo; puis on trouve Occatoti à 2. lieuës au-delà d'Aldea de More; Viado à 2. lieuës plus loin; Neguritti à 5. lieuës; Nilvaele à

2. lieuës ; Vegamme à 4. lieuës ; Vintane à 6. lieuës ; Vendro à 5. lieuës ; & Candy à 4. lieuës de Vendro.

REVENONS Maintenant à notre Journal. Le 3. de Septembre, nous partîmes de Ceilon, c'est-à-dire, de devant Matecalo ; & nous ne fimes aucune rencontre digne de remarque sur notre route jusqu'à Achin, ou Achien, dans l'isle de Sumatra, où nous prîmes terre le 16 du même mois. Nous y trouvâmes notre pinasse, nommée *L'Agneau*, qui s'étoit écartée de nous, par la brune, vers les isles de Comorre.

Comme le Capitaine Specx, qui la commandoit, avoit veu notre long retardement ; qu'il y avoit peu d'espérance de nous rejoindre ; que le bâtiment étoit fort incommodé ; qu'il étoit petit, & ne pouvoit guéres contenir de poivre ; & que le Pilote n'étoit pas bien intentioné ; il avoit jugé a propos de se joindre à des vaisseaux Anglois, qui étoient commandez par le Général Gems Lincester. Ce Général avoit pris la pinasse à son service & pour son compte, & devoit nourrir les gens de l'équipage & les païer depuis le jour de la convention.

Il avoit même augmenté leurs gages, & leur avoit permis de charger trois lastes de poivre, comme simple portage, sans en païer aucune voiture jusqu'à Londres.

Ce contract n'avoit été fait que peu de jours avant notre venuë à la rade d'Achin, où nous trouvâmes cette flote Angloise, & l'Amiral de S. Malo, de qui le Viceamiral s'étoit

s'étoit écarté près des Maldives, au mois de Mai précédent.

Lors-que nous eûmes laissé tomber l'ancre, le Général Anglois envoia sa chaloupe à bord de nôtre Amiral, pour le complimenter. Philips Grave Maître du bâtiment le *Senecion*, qui étoit chargé de cette commission, l'invita, tant de la part de l'Amiral Lincester que de celle du Vice-amiral Middelton, à les aller trouver pour se réjoüir avec eux; ce qu'il accepta.

Les Anglois étoient sur leur départ, & ce n'étoit que notre venuë qui les avoit retenus & empêchez de mettre à la voile. Ils étoient destinez pour le détroit de Malacca, où ils alloient croiser sur la carraque de S. Thomas, qui devoit se rendre à Malacca. Notre Amiral aïant apris leur dessein, fit sa charte-partie avec eux, & prépara toutes choses, pour les acompagner, & partir dans deux jours, afin de leur aider à prendre cette carraque.

Le 17. notre Général descendit à terre, avec une suite de 10. ou 12. hommes, pour présenter au Roi les lettres du Prince Maurice, & lui dire de bouche ce que les Interessez lui avoient ordonné. Comme ils mettoient tous à terre, ils virent venir à eux les Zélandois qui étoient demeurez en ce lieu-là, par ordre des Interessez de Zélande, leurs Maîtres. Ils saluérent le Général, & firent beaucoup de caresses à tous ses gens. Ils les emmenérent dans leurs maisons, où le Général demeura, jusques-à-ce qu'il eût la permission d'aller saluer le Roi, & lui rendre ses lettres.

Cette permission ne tarda guéres à venir, le Sabandar étant entré, bien-tôt après, dans la maison, & l'aiant salué, lui dit qu'il pouvoit se rendre auprès du Roi, quand il voudroit. Le Général, acompagné de Guion le Fort, & suivi de ses gens, parmi lesquels étoit aussi Philips Grave, partit au même instant, & fut bien reçu du Roi, à qui il fit son compliment, & donna la lettre du Prince Maurice. Cette lettre contenoit entre autres choses, une priére que le Prince faisoit au Roi, de reconnoître le Général pour son Agent, & de lui acorder sa faveur, sa protection, & la liberté du commerce avec ses sujets.

Enfin après que le Général eut fait ses préfens au Roi, il le pria très-humblement de faire réflexion sur les pertes que ses sujets avoient causées l'an 1599. aux Interessez à la cargaison des vaisseaux *le Lion* & *la Lionne*, & d'en faire quelque dedommagement. Cette remontrance étoit apuïée de la présence de Guïon le Fort, qui avoit été témoin oculaire de ce qui s'étoit passé, & qui avoit été aussi en péril de perdre la vie dans cette ocasion, de-même que l'avoient perduë le Général Houtman, le Sieur Thomas Coymans, & plusieurs autres.

Le Roi fit réponce qu'il avoit fait faire la punition de ceux qui étoient coupables: qu'il n'avoit eu aucune connoissance ni avis de ce qu'on avoit fait, avant-que la chose fût éxécutée: que ç'avoit été un complot de son Sabandar, qui avoit lui-même péri dans l'action: qu'il n'avoit pas épargné le Prince

son

ſon propre fils, à-préſent Roi de Pédir, & qu'il l'avoit éxilé, parce-qu'étant alors à Achin, il n'avoit pas empêché ce deſordre.

Outre cela, il ofrit de faire encore punir ceux qu'on lui marqueroit avoir eu part en cette afaire. Il auroit été facile de lui en marquer, & de les lui montrer ſur l'heure même, puis-qu'il y en avoit qui étoient là préſens, étant les premiers Seigneurs de ſa Cour. C'eſt ainſi que par de belles paroles, & de vaines excuſes, il ſe diſculpa, & ſe diſpenſa de rien faire de ce qu'on requéroit de lui.

Le Général & toute ſa compagnie furent fort-bien régalez, & la plus grande partie des Seigneurs alla manger avec eux pour leur faire honneur. Comme ils aiment beaucoup à boire, ils en preſſérent fort les Hollandois. Ce feſtin fut acompagné de pluſieurs divertiſſemens. Les femmes du Roi vinrent danſer, chanter, joüer des inſtrumens. Elles étoient magnifiquement parées, & ornées de piereries & de dorures. Le Roi fit préſent au Général d'un poignard doré, & de beaux habits brodez d'or. Guïon le Fort en eut auſſi.

Le 21. notre Général, qui montoit le vaiſſeau *la Brebis*, partit avec les Anglois, laiſſant à cette rade ſon autre vaiſſeau *le Belier*. Il mit entre les mains de Corneille Specx de l'argent & des éfets, pour les délivrer à Guïon le Fort, afin qu'il fit l'emplette du poivre, vu-que nous allions au détroit de Malacca.

Le 25. nous vinmes aux iſles de Queda, nom-

nommées Pulo ou Poulo Punaon.

Le 1. d'Octobre, nous nous trouvâmes pres d'une petite isle nommée Isla de Gerre, & nous passames notre tems à faire des bordées, & à croiser dans ces parages pour y atendre la carraque de S. Thomas. Nous allames pourtant une fois moüiller l'ancre sur la côte de Malacca, où nous eûmes plusieurs grains de vent, qui nous aiant fait perdre une ancre, nous obligérent de retourner dans les parages de l'isle de Gerre.

Le 11. nous y découvrîmes un petit bâtiment, qu'on prit pour une barque Portugaise. Les chaloupes qui chassérent sur elle, trouvérent que c'étoit une pirogue de Jor, dont l'équipage s'étoit sauvé dans le canot. Les habitans de Jor sont en guerre avec ceux d'Achin. Nous avons vu, en d'autres tems, plusieurs de ces batimens de Jor, le long de la côte de Malacca, où ils se tiennent pour pirater sur leurs ennemis.

Le 13. du même mois d'Octobre 1602. nous vîmes encore une voile qui nous demeuroit à l'Oüest-nord-oüest, courant vent arriére. Elle fut d'abord découverte par le *Hector* que montoit le Capitaine Middelton, en qualité de Vice-amiral. Chacun de nous borda vîte ses couëts pour hausser ce vaisseau. Mais comme la brune aprochoit, le Général Lincester ordonna au nôtre, & au Capitaine Middelton, de faire force de voiles pour le joindre, s'il étoit possible ; si-bien qu'autant que nous pouvions remarquer sa manœuvre, nous courûmes toujours même bord que lui.

De-peur

De-peur qu'il ne nous échapât, le Général Lincester & le *Senecion* que montoit le Capitaine Philips Grave, & le yacht *l'Agneau*, allérent croiser séparément, & s'étendirent dans le détroit, afin de le pouvoir reconnoître, & de faire des signaux pour avertir les autres d'aller à eux.

La nuit étant fort-obscure, notre Général fit mettre de l'avant sa chaloupe bien-armée, avec un de ses Pilotes, pour tâcher de découvrir le vaisseau sur quoi l'on chassoit. En éfet la chaloupe le revit à trois heures de nuit, & fit aussi-tôt le signal qui lui avoit été ordonné. En-suite elle revint dire que c'étoit une grande carraque, sur qui elle avoit hêlé, lui aïant demandé, D'où est le bord? à quoi la carraque n'avoit point voulu répondre.

Notre Général avoit donné ordre que si l'équipage du vaisseau étranger demandoit quels étoient les navires qu'il avoit vus, on lui répondît que c'étoit l'escadre, ou armade, de Malacca, commandée par Don Andrea de Fortado. Ce Fortado avoit acoutumé de croiser dans les parages de Malacca, de la Sonde & des Moluques, pour ruïner le commerce des autres nations.

Enfin le navire étranger, qui en éfet étoit la carraque de S. Thomas, se trouva tout-proche de notre vaisseau. Nous criâmes diverses fois au Capitaine Middelton, afin-qu'il l'ataquât; mais il ne voulut pas nous répondre. Cependant la carraque aïant tiré la premiére sur nous, Middelton fit plusieurs signaux avec des feux, pour faire venir ses compagnons. Il

Il y avoit ſur notre pont quelques piéces legéres, qu'on fit tirer, pendant-qu'on préparoit nos piéces de chaſſe de l'avant. Middelton mit auſſi aux ſabords ſon canon qui étoit de gros calibre, & la carraque s'étant encore plus aprochée, il lui envoia ſa bordée, & nous la nôtre.

Les Portugais ne demeurérent pas en reſte. Ils firent jouer leur gros canon & leur mouſqueterie. Mais la brune empêchoit qu'on ne ſe fit beaucoup de mal de part & d'autre. La carraque aïant ainſi été, pendant plus de deux heures, ſous le feu de nos deux vaiſſeaux qui tiroient ſans ceſſe, les autres aprochérent auſſi, & leur canon étant tout-paré, chacun lui envoia ſes bordées d'allée & de venuë, rechargeant vîte, après avoir paſſé à ſon côté, pour y revenir paſſer encore.

Cette manœuvre n'aïant point ceſſé toute la nuit, la carraque ſe trouva fort deſemparée, & il y eut beaucoup de gens tuez à ſon bord. Ses ennemis n'avoient pas été ſans inquiétude; car il étoit fort à craindre pour eux qu'en croïant tirer ſur la carraque, ils ne tiraſſent les uns ſur les autres, l'obſcurité les empêchant de bien remarquer ce qu'ils faiſoient. Néammoins cet accident ne leur arriva point.

Le matin les Portugais & leurs ennemis, aïant été pouſſez dans le détroit, vers Malacca, proche des iſles Darri, la carraque amena ſon pavillon, & le Capitaine paſſa au bord de l'Amiral Linceſter, où on lui promit la vie, & de lui rendre ſon vaiſſeau lege, après en avoir pris la cargaiſon.

Le 14.

Le 14. d'Octobre, les principaux Portugais furent enlevez de leur carraque, & distribuez sur nos vaisseaux. C'étoient, pour la plupart, des gens riches & de considération, vêtus de velours & d'autres belles étofes de soie. On les traita tous fort-honnêtement, aussi-bien que ceux qui restérent à leur bord, & les femmes & les petits enfans. Personne n'eut sujet de se plaindre d'aucun outrage qui leur fût fait.

Le Capitaine Middelton avoit été chargé, avec le Général Spilberg, de ce qui concernoit les prisonniers, & de l'inspection sur la décharge qu'on feroit des éfets de la carraque, dont le Capitaine retint sa chambre franche, où il avoit quelques femmes & des domestiques. L'E'crivain, les Pilotes, les Contre-maîtres, & plusieurs mariniers aidérent à décharger les caisses, ou du-moins ce qui étoit dedans, s'emploïant avec ordre & diligence. On passa huit jours à enlever toute la cargaison.

Il y avoit 960. bales, 80. caisses, 40. canastres, toutes de toiles de différentes couleurs. Il y avoit quantité d'habits & d'armes; cent sortes de curiosités & raretés; & diverses denrées pour la vie. Il y avoit beaucoup de paquets d'anis & de cumin; des cuirs & des nattes qu'on ne prit pas, comme étant de trop peu de valeur: on ne prit point non-plus le ris, le beurre, ni l'huile, à-cause de l'encombrement qu'ils auroient fait dans nos vaisseaux, & du grand espace qu'ils auroient ocupé.

Le 20. d'Octobre, le tems étant fort-

mau-

mauvais, nous perdîmes une ancre. Les autres vaiſſeaux ne furent pas mieux traitez. Ainſi l'on fut contraint d'abandonner la carraque, dans laquelle on fit r'embarquer les Portugais, qui furent fort joïeux de pouvoir retourner à Malacca, n'aiant pas d'abord eſpéré cette grace. Auſſi en marquérent-ils beaucoup de reconnoiſſance. On peut dire que les Oficiers & tout l'équipage s'étoient défendus en braves gens, & auſſi longtems qu'il avoit été poſſible.

Il y avoit plus de 600. hommes, Portugais, meſtifs, eſclaves & autres, avec quelques femmes & enfans, tous gens bien-vêtus, ſelon leur condition, & bien-pourvus de linge, à leur maniére. Pour de l'argent & des pierreries, il ne s'en trouva que peu, ou point-du-tout. Le port de la carraque étoit de 1400. tonneaux. Le château d'avant en étoit auſſi élevé que la hune d'un navire de 400. tonneaux. Le château de poupe avoit auſſi ſon acaſtillage à proportion.

On eut pluſieurs entretiens avec le Capitaine & les autres Portugais. Ils démandoient pourquoi nous venions de ſi loin chercher à trafiquer? Nous leur répondimes que c'étoit parce-que le Roi de Caſtille & de Portugal nous faiſoit tant de mal & d'injuſtices, & qu'il nous empêchoit de négocier dans ſes Roiaumes: que c'étoit lui qui nous contraignoit d'aller faire commerce non-ſeulement dans les païs de l'Amérique, mais auſſi aux Indes Orientales; & que nous eſpérions obtenir dans peu de tems la liberté d'aller à la Chine: que nous avions déja

viſité

visité le détroit de Magellan, la mer du Sud, & les Philippines: que quelques-uns de nos vaisseaux avoient été à Patania, Petanie, ou Patane, au côté oriental de Malacca; que les Interessez de Zélande avoient envoié un Commis sur un bâtiment Turc, qui étoit allé d'Achin à Guzaratte & à Cambaie.

Ils trouvoient étrange que nos vaisseaux fussent si petits, & particuliérement le yacht *l'Agneau*. Lors-que notre Général leur fit le recit du voiage qu'il avoit fait depuis peu à Ceilon; du tems qu'il avoit été moüillé à la rade de Matecalo; qu'il avoit été assez hardi pour aller par terre au Roïaume de Candy, où il avoit fait alliance avec Fimala-Darma-Suria-Ada, ou autrement, Don Juan d'Autriche Roi de Candy; qu'il en avoit aporté environ 60. canastres de canelle, & une petite partie de poivre, des pierreries, & des présens pour marque d'amitié & de confédération, ils n'en furent pas peu surpris, & regardérent cet incident comme une afaire de conséquence; parce-qu'ils apréhendent fort le Roi de Candy, à-cause du courage avec lequel il leur a déclaré la guerre, & qu'il l'a si-bien conduite, ainsi-qu'on l'a vu ci-dessus.

En retournant à Achin nous fûmes fort mal-traitez du gros tems, qui étoit causé par le changement qui se faisoit de la mousson. Le 5. de Novembre, nous moüillâmes l'ancre à la rade de cette ville, n'aïant fait que louvoier pendant quinze jours, & aïant eu le vent & les marées contraires, depuis notre depart de l'isle de Darri. Dès-que nous

fûmes établis sur les amarres, nous reparâmes nos voiles, dont la plupart étoient déchirées, défoncées, & hors des rallingues; disposant toutes choses pour notre retour: car il n'y avoit point là de poivre à vendre. Les Anglois y avoient fait sept mois de séjour, & quoi-qu'ils fussent fort-bien pourvus d'argent, ils n'en avoient pu acheter que 60. lastes; si-bien qu'ils abandonnòient une maison qu'ils avoient bâtie, & se préparoient aussi à partir.

La Bordeliére, Général des François, n'y avoit pas mieux fait ses afaires. Il n'avoit acheté qu'environ 8. lastes de poivre à . . . tayels la bare montant 380. livres poids de Hollande. Chaque tayel vaut une livre de gros, ou six florins.

Nous chargeâmes à bord de l'Amiral Lincester les trois lastes de poivre qu'il s'étoit obligé de mener pour nous jusques à Londres sans fret. Après cela nous partimes le 20. de Novembre 1602. & portâmes le cap sur la côte de Malacca, nommée Queda. Mais le gros tems & les vents d'Est nous empêchérent d'y terrir.

Nous allâmes donc relâcher, le 23. du même mois de Novembre, à la côte de Nicoubars, où plusieurs canots nous aportérent des poules, des oranges, & de l'ambre gris, mais bien-peu, encore y en avoit-il une partie qui n'étoit pas bon. Nous y séjournâmes deux jours. Les habitans sont des Sauvages, que les Portugais nomment Gentos de Mattos. Ils ne se fient à personne, & il n'y a pas lieu non-plus de se fier à eux.

Le 25.

Le 25. nous retournâmes à la rade d'Achin, dans l'espérance que les Anglois & les François en seroient partis, & que nous pourrions y acheter du poivre à meilleur marché qu'il n'avoit été.

Le 28. nous vimes les terres de Sumatra. Mais les orages que cause le vent d'Est, & qui viennent du détroit de Malacca, ne nous permirent pas de gagner la rade d'Achin. Jour & nuit nous avions du gros tems, des grains & de la pluie, & nous étions contrains de n'aller qu'à la cape.

Le matin du 1. de Décembre 1602. nous eûmes la vuë d'une isle, qui excita de grandes disputes entre les Pilotes de notre Amiral, aussi-bien qu'entre ceux du *Belier*, pour savoir quelle isle c'étoit. Quelques-uns croioient que nous étions par les 4. degrès de latitude Nord. D'autres soutenoient que c'étoit Nicoubars qu'on voioit. L'air étoit si-chargé qu'il n'y avoit pas moien de prendre hauteur, ni jour ni nuit.

Lors-qu'on jetta l'ancre sur la côte de cette isle, le Soleil parut à midi, & nous nous trouvâmes par les sept degrès & un tiers de latitude Nord; de quoi tous les Pilotes demeurérent surpris. Car au-lieu que nous avions presque toujours porté au Sud, & au Sud-sud-est, & aussi quelquefois au Sud-sud-ouëst, c'est-à-dire, que nous étions allez presque franche bouline, nous voiions que les courans nous avoient furieusement portez au Nord. Avec cela il faut remarquer que dans les Indes Orientales il est presque impossible de naviger contre la mousson. Nous allâ-

allâmes donc ancrer ſous cette iſle qui étoit celle de Nicoubars, ou Nicoubar.

Le 6. de Décembre, nous viſitâmes diverſes baies & autres endroits, afin d'y pouvoir moüiller & faire de l'eau; mais il n'y en avoit pas un qui y fût propre; de-ſorte qu'il fut encore réſolu qu'on retourneroit à Achin, où nous primes terre enfin, après avoir été fort contrariez par les vents & par les courans, & n'aiant plus qu'une ancre.

Le 25. dès-que nous fûmes établis ſur nos amarres, le Roi nous envoia une pirogue, avec un préſent d'un mouton; & nous fit prier qu'on allât le trouver.

Le Général s'étant rendu auprès de lui le 26. & lui aïant fait quelques préſens, qu'il reçut fort agréablement, il en fit auſſi d'autres de ſa part. Comme nous vîmes les careſſes qu'il nous faiſoit, & la bonne volonté qu'il nous marquoit, nous crûmes devoir faire porter des marchandiſes à terre.

Le 1. de Janvier 1603. notre Général étant retourné à terre, s'entretint avec le Roi touchant l'état du Roïaume de Candy, & la guerre qu'on y a contre les Portugais. Il fit le récit de tout ce qui lui étoit arrivé à cette Cour, & du Traité qu'il y avoit conclu; ce qui ne parut pas déplaire à celle-ci, qui même, dans la ſuite, envoia des Ambaſſadeurs au Roi de Candy; ſi-bien qu'il y a toute aparence qu'il ſera ſecouru par le Roi d'Achin.

Le même jour notre Général fit préſent à ce Prince, d'une piéce de canon de fonte,

du

du poids de 600. livres, & de plusieurs harnois de guerre, rondaches, morions, fusils & mousquets, qui à l'extérieur furent reçus avec beaucoup de reconnoissance. Il représenta en même tems qu'il n'avoit plus de réales pour faire emplette de poivre, & que si on lui en vouloit vendre, il ne pourroit le paier qu'en marchandises, comme des toiles peintes, & d'autres qui avoient été prises dans la carraque des Portugais; & des draps & du fer qu'il avoit encore; demandant si ces choses pouvoient acommoder le Roi.

Il dit que le but de son voiage n'avoit pas été de trafiquer; mais qu'il étoit venu aux Indes Orientales en qualité d'Ambassadeur du Prince d'Orange, ainsi qu'il en paroissoit par le seau du Prince, & par la signature qui étoit de sa propre main: que par cette raison il ne s'étoit pas pourvu d'argent pour faire des emplettes. Que cependant, comme il avoit alors entre ses mains diverses toiles des Indes, il souhaiteroit que le Roi voulût les prendre en paiement pour 200. bares de poivre, qu'il seroit bien-aise de charger. Le Roi accepta sa proposition, moïennant qu'il pût faire là deux mois de séjour.

Le 7. ce Prince lui fit livrer environ six bares de poivre, qui furent embarquées dans la chaloupe. Mais le soir, comme elle alloit à bord, elle fut tellement maltraitée du gros tems, qu'en sortant de la riviére, lorsqu'elle étoit au milieu des brisans, elle se remplit d'eau, & coula bas. Il y périt neuf personnes, entre lesquelles étoient le Pilote, nommé Hartog Philips de Rotterdam. Les

autres se sauvérent miraculeusement. Il y en eut qui ne parurent que le septième jour après la perte du batiment, étant demeurez, pendant ce tems-là dans les isles de Gomerspoel, ou Gomerspoul, où ils n'avoient vêcu que d'herbes & de feuilles d'arbres.

Le 10. du même mois de Janvier 1603. le canot du *Belier* nageant aussi vers terre, fut, tout-de-même, rempli d'eau, dans le brisant, à l'entrée de la riviére, & tourna sens-dessus-dessous. Il n'y eut de noïé que le Chirurgien du vaisseau, les autres se sauvérent avec plus de facilité que n'avoit fait l'équipage de la chaloupe, parce-que c'étoit en plein jour.

Le Général fut extrémement affligé de ces pertes. Mais les regardant comme venant de la main de Dieu, par une dispensation particuliére de sa Providence, il se soumit, avec résignation, à la volonté de ce souverain Directeur des événemens. Enfin le gros tems aïant cessé, nous fimes porter des marchandises à terre, & vendimes quantité de toiles au Roi, & aux Particuliers. Le prix du poivre étoit alors à 24. taïels.

Le 17. du même mois de Janvier, deux vaisseaux de Zélande, l'un nommé *Vlessingue*, & l'autre *Der Goes*, ou, *Der Gous*, moüillérent à la rade d'Achin. Ils venoient de celle de Matecalo, où ils avoient laissé un autre vaisseau nommé *Zierichzée*, qui atendoit son Commis nommé Sebald de Weert, qui étoit allé à Candy saluer le Roi. Car il avoit apris à Matecalo, que notre Général aïant fait ce voiage, avoit été bien reçu, &

il

il avoit jugé à propos d'y aller aussi.

Le 29. Nicolas Pietersz de Flessingue & Lucas Jansz d'Anvers, s'étant embarquez dans un bâtiment de Gusurate, partirent d'Achin pour aller à Calicut, & voir quel négoce on pourroit établir en ce lieu-là. Ils étoient tous deux demeurez à Achin du consentement & par l'ordre de la Compagnie de Zélande.

Ces deux derniers vaisseaux de Zélande nous aprirent que la Compagnie de Zélande & celle de Hollande s'étoient unies, ce qui ne fut pas un médiocre sujet de joie pour tout le monde. Cependant nous fimes donner le radoub à nos vaisseaux, qui étoient tout-criblez des vers.

Le Roi logea notre Général dans une maison que les Anglois avoient bâtie de pierre fort-blanche, avec beaucoup de précautions contre le feu. Il y avoit plusieurs chambres & apartemens, & une belle cour quarrée. Le Général fit aussi-tôt mettre sur la porte les armes du Prince Maurice. Les Anglois avoient fait présent au Roi de cette maison, en partant d'Achin, & comme ils n'y avoient laissé personne, on concluoit qu'ils ne vouloient plus y revenir.

Le *Zierczée*, qui avoit été laissé à Maçalo, se rendit alors à la rade d'Achin. Sebald de Weert raporta qu'on lui avoit fait beaucoup d'honneurs & de caresses à Candy. Avant-que d'y aller il avoit reçu des lettres d'Erasme Martsberg, que notre Général y avoit laissé, & qui y étoit établi en qualité de Secretaire du Roi, par lesquel-

les il avoit eu des instructions sur la maniére dont il devoit agir à cette Cour ; ce qui lui avoit été d'un grand secours.

Le 21. de Fèvrier 1603. le Capitaine du *Belier*, nommé Iongerhelt, mourut à Achin ; & le 7. de Mars, mourut aussi Guïon le Fort, qui avoit monté le même vaisseau en qualité de Vice-amiral. Mais il avoit été privé de son emploi, à-cause d'une conspiration qu'il avoit faite, avec son équipage, contre le Général, & contre l'interêt commun, tendant à une entiére mutinerie & revolte, qui fut prévenuë par la prudence du Général.

Le 8. du même mois, trois autres vaisseaux Hollandois moüillérent à la même rade d'Achin. Il y en avoit deux d'Amsterdam, dont l'un s'apelloit *La Hollande*, & le Commis, Melchior de Vogelaar. L'autre portoit le nom de *L'Etoile*, & le Commis celui de Nicolas Simonsz Meemaal. Le troisiême se nommoit *Le Jardin de Hollande*, & le Capitaine Jaques Pietersz.

Ces trois vaisseaux entrant à la rade, baissérent le pavillon par déférence, & envoiérent aussi-tôt une chaloupe à bord du *Ziericzee*, pour saluer le Commis Sebald de Weert, qui n'y étoit pas alors. Mais il revint bientôt après avec notre Général, & l'on se témoigna réciproquement la joie qu'on avoit de se voir.

Les trois Commis confirmérent la nouvelle de l'union qui s'étoit faite des Compagnies de Hollande & de Zélande. Ils montrérent aussi des lettres & d'autres Actes par où il paroissoit que Sebald de Weert

étoit

étoit établi Vice-amiral de la flote dont Wybrant Waarwyk étoit Amiral dans les Indes Orientales.

Ces ordres si nécessaires donnérent beaucoup de satisfaction à tout le monde: car il étoit besoin que les trois vaisseaux de Zélande eussent un Chef, y aïant déja de mauvaises dispositions & des jalousies entre leurs Oficiers, parce-que les trois Commis, & les Maîtres qu'on nomme aussi Capitaines, prétendoient être égaux les uns aux autres, & ne vouloient pas se ceder.

Quand notre Général eut été informé de toutes ces choses, & particuliérement de la bonne résolution qui avoit été prise & éxécutée par les deux Compagnies qui s'étoient unies, il ordonna que pendant qu'on seroit avec ces vaisseaux, on n'arboreroit point de pavillon au grand mât. Il se rendit même à bord du *Ziericzée*, où étoit le Vice-amiral, avec son Conseil & les Commis, & leur ofrit ses services, tant à l'égard de sa personne, que de ses vaisseaux & de ses équipages, de quoi ils lui marquérent beaucoup de reconnoissance.

Il fit plus encore; car il voulut remettre entre les mains des Commis des deux Compagnies réünies, tous ses éfets, actions, & argent comptant, pour en disposer & en trafiquer, afin de retrancher toutes les ocasions qui auroient pu naître de faire hausser le prix du poivre. Il demandoit seulement d'en avoir la premiére cargaison, cette préférence lui étant deuë, puis-qu'il étoit à Achin avant les autres, & que le Roi lui avoit promis de lui faire sa charge avant-que d'en

vendre à qui que ce fût qui pût venir : sur quoi le Vice-amiral prit du tems pour en délibérer avec son Conseil.

Cependant notre Général, fit tout préparer dans son vaisseau pour partir, aïant résolu de laisser à cette rade, *le Belier*, pour charger le poivre de la recolte prochaine. Pour cet éfet il donna ordre à Corneille Specx d'y demeurer avec trois valets, & de prendre bien garde à tout.

Le 23. du mesme mois de Mars 1603. on proposa au Général de vendre ce vaisseau, c'est-à-dire, *le Belier*, aux Compagnies réünies. Pour l'y porter on lui remontra que tous les vaisseaux de ces Compagnies, avoient résolu de partir ensemble incessamment; que par conséquent *le Belier* demeureroit là seul; & qu'il seroit en danger d'être surpris de nuit, ou ataqué par les Portugais, ou par des gens de leur faction, vu la foiblesse de l'équipage, & qu'il falloit qu'il fit encore plus de sept mois de séjour pour atendre sa cargaison.

Notre Général aïant fait ses réflexions sur cette proposition, & pris avis de son Conseil, résolut le 25. de Mars, de vendre le vaisseau, si on lui en ofroit un prix raisonnable. Il présumoit qu'il faudroit que le navire demeurât encore 16. mois en mer, & que pendant ce tems-là les gages monteroient à 1200. livres de gros, ou davantage; qu'il faudroit emploier 300. livres de gros en victuailles & autres frais, même pour l'entretien du vaisseau, pendant 7. ou 8. mois de séjour à Achin, & que lors-qu'il seroit de

retour

retour en Hollande, il seroit délabré & de peu de valeur.

Ainsi le Général en conclut le marché à 325. livres de gros, à paier comptant, se réservant toutes les victuailles, deux ancres, tous les fusils & les piques, & toutes les marchandises & ce qui les concernoit. Outre cela le Vice-amiral & son Conseil, qui faisoient l'achat, s'engagérent de charger & de faire transporter, sur les deux premiers vaisseaux qui chargeroient à Achin, 24. lastes de poivre, sous condition de paier, pour le fret, le prix qui avoit été réglé par les Compagnies réünies.

De-plus, le Commis Corneille Specx, & ses domestiques, devoient être emmenez en Hollande, sur les mêmes vaisseaux, sans rien paier pour leur passage, lors-qu'il auroit emploié ses éfets en poivre, & qu'il l'auroit chargé, ainsi-qu'il a été dit ci-dessus.

Il fut aussi arrêté, que le même Commis Specx, & ceux des Compagnies réünies, n'acheteroient point de poivre à plus haut prix que 12. tayels, à-moins que ce ne fût d'un commun consentement. Que si le Général trouvoit à propos que Specx demeurât encore dans la maison qui lui avoit été acordée par le Roi, ce qui pourroit donner lieu d'inférer, qu'il y auroit encore à Achin deux différens partis de Hollandois pour acheter du poivre, il fut conclu qu'on iroit parler au Roi, & lui déclarer qu'il n'y avoit plus qu'une Compagnie, quoi-qu'on vît les Commis demeurer en diverses maisons; mais qu'on en usoit ainsi pour tenir les éfets en di-

vers endroits séparez, parce-que la ville d'Achin étoit fort sujette aux incendies.

La vente du vaisseau *le Belier*, fit que celui qui se nommoit *la Brebis* fut fort-bien ravitaillé, que l'équipage en fut beaucoup renforcé, & qu'il fut pourvu de plusieurs autres munitions nécessaires. Quelques-uns des gens de l'équipage du *Belier*, qui n'auroient pas été trop contens de passer à bord de l'Amiral, eurent la liberté de demeurer dans le même vaisseau, au service des Compagnies réünies.

Le profit qui revenoit, ou plutôt l'épargne qu'on faisoit des frais qu'il auroit fallu faire pour le vaisseau vendu, & pour son équipage, & la somme de 325. livres de gros qu'on reçut, & qu'on devoit emploier en poivre à Achin, furent regardez comme pouvant produire en Hollande, présque autant de profit que monteroit le fret des 24. lastes de poivre que les acheteurs étoient obligez de nous y transporter. D'ailleurs on eut principalement en vuë de charger nos éfets sur deux bons bâtimens, au-lieu que si *le Belier* nous fût demeuré, il auroit fallu les y charger tous, c'est-à-dire sur un seul bâtiment, fort vieux & usé, & dont l'équipage étoit fort foible.

Ce fut donc un trait de prudence au Général, de faire ce marché; & d'un autre côté le Vice-amiral & son Conseil avoient aussi raison de le conclure, parce-que le vaisseau pouvoit encore leur rendre de grands services en ces païs-là, pour négocier en divers endroits, où ils n'auroient pas voulu

hasar-

hasarder des navires plus considérables.

Le 30. du même mois de Mars 1603. notre Général, & Sebald de Weert, avec les autres Conseillers & Commis, allérent prendre congé du Roi, qui les régala, & leur fit des présens. Le Général s'atendoit que le sien seroit d'un certain poignard & d'une coupe d'or. Mais ces piéces n'étant pas encore prêtes, & lui ne pouvant faire un plus long séjour, le Roi lui donna environ 12. bares d'un poivre extrémement beau & gros, & pour lui en particulier deux bares de *Tambage*, sans compter deux poignards & d'autres couteaux qu'il avoit déja eu auparavant. De Weert & les autres Commis n'eurent pas moins de sujet d'être contens; de-sorte qu'on pouvoit se flater d'une bienveillance entiére & de durée, tant de la part du Roi d'Achin, que de celle du jeune Prince. Avec cela on eut la liberté de faire entrer & sortir toutes sortes de marchandises, sans en paier aucuns droits; & tout ce qu'on demanda fut toujours acordé sur le champ.

Le Général étant sur son départ donna ordre à Specx de demeurer à Achin, avec Gilles Michielsz, en qualité de son Assistant, & avec deux valets, pour prendre soin de faire charger au plutôt les 24. lastes de poivre, dont le transport avoit été marchandé, en vendant *le Belier*; & pour emploier son argent & le reste de ses éfets, selon ce qui lui étoit prescrit. Car il lui demeuroit encore entre les mains 5200. tayels, qui font environ quinze mille réales de huit.

Le 3. d'Avril 1603. nous partîmes d'A-

chin, laiſſant à la rade quelques habitans de Negapatan, avec qui les Portugais déſiroient de s'embarquer. Pour cet éfet ils demandérent un paſſeport à notre Général, qui le leur acorda, moïennant une bonne ſomme d'argent. Ainſi la fierté Portugaiſe, qui nous avoit fait tant de bravades dans les Indes Orientales, ſe vit abaiſſée; & ces gens-là furent alors obligez de s'humilier juſqu'à nous ſolliciter pour avoir des paſſeports. Mais la priſe de la carraque, de pluſieurs champans, & de divers autres bâtimens qu'on leur avoit enlevez ſur la côte de Ceilon, les avoit tellement épouvantez, qu'ils aimérent mieux ſe réduire à faire cette démarche, que de courir riſque d'être traitez de-même.

Quand nous eûmes dépaſſé les iſles de Puſo Way & Gommerſpoul, nous prîmes notre cours vers Bantam. Pour le Vice-amiral Sebald de Weert, qui alloit en compagnie de 7. vaiſſeaux, il fit voiles vers Ceilon. En ſe ſéparant, on ſe fit des ſalves de part & d'autre, pour ſe dire adieu.

Nous eûmes tout ſujet de nous loüer de cette flote des Compagnies réünies. Elle nous acorda tous les ſecours que nous requîmes d'elle. On nous donna un vieux hunier, un cable, une ancre, & d'autres agreils, dont nous avions beaucoup de beſoin, la longueur du voiage nous en aïant fait faire une grande conſommation: car nous avions perdu quatre ancres dans le détroit de Malacca. Pour les vivres, ils ne nous manquoient pas; mais ſi nous en euſſions eu beſoin,

foin, nous en aurions facilement obtenu des Oficiers de la flote.

Lors-que nous rangeâmes la côte de Gommerspoul nous eûmes un vent favorable, dont bien nous prit; car nous passâmes sur un rocher qui étoit sous l'eau, sur lequel aiant touché une fois, il se fit des voies d'eau dans notre navire; si-bien que nous fûmes en grand danger de faire naufrage.

Le 4. du même mois d'Avril 1603. nous eûmes un beau frais, & rasâmes la côte de Sumatra. Ensuite nous tombâmes dans le calme, puis nous eûmes des vents variables.

Le 20. nous passâmes pour la cinquième fois sous la Ligne équinoxiale. Il y a le long de la côte de Sumatra, plusieurs isles, baies & grands golfes. Nous aurions volontiers relâché à Priaman, ou à Ticos; mais nous ne les pûmes découvrir; si-bien que nous continuâmes notre route en droiture jusques au détroit de la Sonde, où il y a deux isles extrémement hautes. Notre Général voulut qu'on allât à celle qui se nomme Sebesy, où nous perdimes une ancre. On y trouva de très-bonne eau qui coule d'un rocher, de fort-grands arbres, & beaucoup de pourceaux. La force des courans, les calmes, & les vents contraires, nous retinrent longtems à dériver dans ce détroit.

Le 25. nous terrîmes à Java, où étant descendus à terre, nous y achetâmes des rafraîchissemens. Nous aprîmes aussi qu'il y avoit à Bantam neuf vaisseaux des Provin-

ces Unies. Nous vîmes le même soir une de leurs chaloupes; mais elle ne voulut pas venir raisonner à notre bord, craignant que nous ne fussions des Portugais.

Le 27. nous mouillâmes l'ancre devant Bantam, après beaucoup de peines & de fatigues. Nous y trouvâmes l'Amiral Wybrandt Waarwijk, avec 9. vaisseaux des Compagnies réunies. Il envoia aussi-tôt Pierre Cornelisz, Maître sur son vaisseau, à bord de notre Général, pour le prier d'aller le voir à l'isle Pulo Dovo, où il étoit malade.

Dès le soir du même jour, notre Général se fit mener à cette isle, qui est à une petite lieuë de Bantam. Il y porta diverses lettres & papiers que le Vice-amiral de Weert lui avoit mis entre les mains, pour les remettre à l'Amiral Waarwijk. Après s'être saluez de part & d'autre, notre Général informa l'Amiral de la venuë des vaisseaux de sa Compagnie à Achin, & de leur départ pour Ceilon; & par cette nouvelle il lui causa beaucoup de joie.

Le 28. l'Amiral Waarwijk envoia encore prier notre Général d'aller à Pulo Dovo. En y arrivant il y trouva tous les Capitaines & les premiers Commis des 9. vaisseaux. Après plusieurs autres entretiens, l'Amiral demanda au Général Spilberg, si nous n'avions point eu de toiles de S. Thomas, dans notre part du butin qui avoit été fait à la prise de la carraque Portugaise. Le Général dit que nous en avions eu une assez bonne partie, qui étoit encore entre nos mains. L'Amiral

miral le pria de ne les vendre point à d'autres qu'à lui, ce que le Général non-seulement lui promit, mais le marché s'en fit bien-tôt après.

Le 31. le Général étant descendu à terre, alla visiter les Anglois qui étoient à Bantam, dont le premier Commis se nommoit Stercker, qui mourut bien tôt après, & un autre nommé Schot lui succéda. Les Anglois proposérent au Général de leur vendre ses toiles de S. Thomas, afin qu'ils en pussent rassembler toute la partie. Mais le Général aima mieux gratifier ceux de sa nation que des étrangers.

Pendant-qu'il étoit à Bantam le Sabandar alla lui rendre visite, & lui demanda s'il vouloit acheter du poivre, lui disant en même. tems qu'il eût à paier le Roby Roby, Byle Bylixen, c'est-à-dire le droit d'ancrage, & celui de l'entrée des marchandises. Le Général lui répondit qu'il avoit toute sa cargaison; qu'il ne s'étoit rendu devant Bantam, que pour chercher compagnie, avec qui il pût s'en retourner; que si l'on avoit quelque chose à proposer, ou à demander, il falloit que ce fût à l'Amiral Waarwijk, parce-qu'il n'y avoit plus qu'une seule Compagnie, de laquelle ils dépendoient tous: ce qu'il dit afin que les Javanois & les Chinois ne prissent pas ocasion de sa venuë, de tenir le poivre cher.

Le 5. de Juin 1603. notre Général conclud le marché des toiles de S. Thomas, à 16400. réales de huit, à-condition de nous livrer, en paiement, autant de poivre que

nous en pourrions encore charger, & que le surplus seroit paié en argent comptant. Outre cela, comme la longueur du tems que nous avions emploié à notre voiage, avoit causé beaucoup de consommation, & que plusieurs choses nous manquoient, le Général désira qu'on l'accommodât de toiles pour faire des voiles, & de quelques autres agreils, à quoi l'Amiral Waarwijk, de qui les vaisseaux en étoient bien-pourvus consentit volontiers, & la chose s'exécuta. Les Commis des Compagnies rëünies commencérent alors à faire emplette de poivre à 4. réales & un quart, & à 5. réales le sac, qui contient soixante livres, poids de Hollande.

Le 6. du même mois de Juin, l'*Erasme* & le *Nassau* partirent pour aller à la Chine:

Le 15. mourut Corneille Jansz Vennip Pilote, qui étoit bourgeois d'Enchuise, & qui avoit écrit ce présent Journal jusques au 27. d'Avril dernier.

Le 20. du même mois de Juin, l'Amiral Jaques de Heemskerk, qui montoit le vaisseau *le Lion Blanc*, & Jean Pauwelz son Vice-amiral, qui montoit l'*Alcmaar*, moüillérent l'ancre à la rade de Bantam. Ils amenérent avec eux une grande carraque toute neuve, qui venant de Macau, ou Maccao, dans la Chine, & étant destinée pour Malacca, étoit tombée entre leurs mains. Ils avoient fort-longtems croisé sur elle, dans les parages de Jor, ou Johor, & enfin ils l'avoient découverte. Les Portugais s'étoient fort-bien défendus; mais ils avoient,

pour-

pourtant été contrains de céder, & les Hollandois s'étoient rendu maîtres du bâtiment.

La cargaiſon de cette carraque étoit du cuivre, du metail, de l'allun, quantité de *Lignum-olium* & de racines de Sina, quantité de ſoies & d'étofes de ſoies, une partie d'or en barre, & un très-grand nombre d'autres choſes rares & exquiſes, de-ſorte que, ſans compter le pillage, le butin fut eſtimé ſept millions de livres.

Les Portugais étoient tout-à-fait étonnez du courage de l'Amiral Heemskerk & de ſes gens, qui avec deux vaiſſeaux avoient ataqué & pris une ſi-grande carraque, qui s'étoit ſi bien défenduë.

Cette nouvelle, qui nous donna beaucoup de joie, fut acompagnée d'une autre qui n'étoit pas moins agréable: car on aprit que les Zélandois & les Anglois avoient auſſi pris chacun une carraque Portugaiſe; les premiers proche de Sainte Héléne, & les autres proche de la riviére de Lixs.

De ſon côté l'Amiral Heemskerk eut beaucoup de plaiſir d'aprendre que nous nous étions rendu maitres, ſur la côte de Ceilon, de deux champanes & de deux galéres; & de ce que nous avions eu notre part à la victoire remportée ſur la carraque de S. Thomas, deſtinée pour Malacca, & au butin qui y avoit été fait. Ces deux Généraux eurent beaucoup de ſatisfaction à ſe faire réciproquement le récit de ce qui s'étoit paſſé dans ces ocaſions: car l'un & l'autre étoient d'avis qu'il falloit ainſi ouvertement ſe déclarer contre les Portugais, & les ataquer, ſans

s'amuſer

s'amuser à faire semblant d'ajoûter foi à leurs belles paroles, puis-que dans le fond on étoit assuré qu'il ne falloit pas s'y fier.

Les habitans de Bantam, voïant qu'il venoit tous les jours de nouveaux vaisseaux à leur rade, crurent que les choses se passeroient encore comme auparavant, & voulurent tenir le poivre cher. Car avant la réünion des deux Compagnies, on alloit sur le marché les uns des autres, & les Javanois & les Chinois ne vouloient être païez qu'en réales de huit; si-bien qu'il étoit absolument nécessaire qu'on se réünit, pour prévenir ces inconveniens, qui auroient enfin pu causer la ruïne des Interessez.

Les Commis, à leur tour, voïant le manége de ceux de Bantam, cessérent d'acheter; & bientôt après ces derniers se virent obligez à donner encore leur poivre à 4. réales & demie, & à cinq réales, prix que le Général Spilberg étoit aussi convenu avec les Anglois, à Achin, qu'il falloit y mettre. Dans ce même tems ce Général racheta des Anglois, la pinasse *l'Agneau*, qui leur avoit été venduë, & l'aïant bien fait radouber, il y fit charger la valeur de 800. sacs de poivre.

Le 13. d'Août, le vaisseau *Der Goes*, ou *Gous*, de Zélande, dont le Maître se nommoit Pierre Jansz Soet, ou Sout, & le premier Commis Jaques van Ray, vint moüiller à la rade de Bantam. Ils venoient de Ceilon, d'où ils aportoient de très-fâcheuses nouvelles à l'égard du Vice-amiral Sebald de Weert. Car ils dirent que le Roi

de

de Candy l'avoit fait tuer avec 53. de ses gens, proche de Matecalo.

Tout le monde fut surpris de ce raport ; d'autant-plus que notre Général avoit été lui-même si-longtems en la puissance de ce Roi, qui, bien-loin de rien entreprendre contre sa personne, l'avoit comblé de caresses, d'amitiés, & de présens. Il interrogea donc diverses personnes de l'équipage dù *Der Goes*, pour savoir sur quel fondement ce Prince avoit éxercé une telle cruanté.

Ils dirent qu'ils croioient que cela venoit de ce que les Hollandois avoient relâché 4. bâtimens Portugais avec les équipages, qu'ils avoient pris ; & de ce que le Modeliar E'manuel Dios, qui étoit à Matecalo, avoit demandé au Vice-amiral quelques Portugais & mestifs pour le Roi de Candy, lesquels on croioit que de Weert lui avoit refusez.

Ils dirent aussi qu'ils avoient été bien avertis par Reynier Janfz, que notre Général avoit laissé là, de ne relâcher aucun des Portugais, ni de leurs domestiques, s'ils vouloient être bien traitez de ce Roi. Que dès-que cette prise des vaisseaux Portugais eut été annoncée à Candy, le Roi, qui étoit en chemin pour aller seulement à Vintane, étoit allé jusqu'à Matecalo, ne doutant point que les Portugais ne lui fussent remis entre les mains : mais que quand le Vice-amiral & son Conseil seurent que ce Prince venoit, ils relâcherent les vaisseaux & les équipages. Que cette démarche avoit été fort-suspecte au Roi : qu'il s'étoit persuadé que les Hollandois avoient de mauvaises intentions,

tions, & qu'ils étoient beaucoup moins ennemis des Portugais; qu'ils ne le faisoient paroitre, puis-qu'ils les traitoient avec tant de douceur.

Ce Roi est extrémement jaloux & soupçonneux: sur-tout il se défie toujours des Portugais, & s'imagine qu'ils font continuellement des complots avec tout le monde contre lui: aussi connoît-il fort-souvent par expérience qu'il ne se trompe pas; & en revanche il n'y a dans toutes les Indes ni Roi, ni nation, qui haïsse plus les Portugais que lui & ses sujets. Cette adresse qu'il a de découvrir si-bien leurs pratiques, & d'être incessamment sur ses gardes, vient de l'éducation qu'il à reçuë des Jésuites de Goa & de Colombo, qui ne prévoioient pas que cet élève, dont ils prenoient tant de soin, mettroit un jour en pratique & contre eux, & contre la nation qu'ils cherissoient tant, les bonnes leçons qu'ils lui donnoient.

Enfin, selon le raport des gens de l'équipage du *Der Goes*, quand le Roi de Candy fut arrivé à Matecalo, il y reçut, avec beaucoup d'honneurs & de cérémonie, le Vice-amiral qui étoit suivi de 300. hommes sous les armes. Il têmoigna souhaiter qu'on les renvoiât à bord, ne voulant pas, selon les aparences, que tant de gens armez, demeurassent dans un lieu où il étoit: car on leur fit entendre, en les renvoiant, que le Roi avoit dit, au Vice-amiral; *C'est afin-que nous aïons plus de liberté de nous entretenir ensemble.*

Ils s'en retournérent donc, & le Vice-amiral

ral ne retint avec lui que quelques Commis, Trompettes, & autres domeſtiques. Eraſme Martsberg, ou Martsberger, qui avoit été laiſſé par le Général Spilberg à la Cour de Candy, & qui ſavoit déja la langue des Cingales, ſervit d'Interprète entre le Roi & lui. Ce Prince l'aïant prié de vouloir mener ſes vaiſſeaux à Pointe de Galles, lui dît qu'il s'y rendroit auſſi avec ſon armée de terre, pour tâcher de prendre cette place; ce que le Vice-amiral lui promit. Enſuite aïant prié le Roi de venir à ſon bord, ce Prince n'en fut pas content, & s'en excuſa; ſur quoi le Vice-amiral lui fit dire par l'Interprète, que s'il ne vouloit pas paſſer à ſon bord, il n'iroit point auſſi à Pointe de Galles. Sur cette réponce le Roi prononça ces paroles, *Matta Eſto Can*, & auſſi-tôt on fit le maſſacre du Vice-amiral & de ſes gens.

La perte de tant de braves gens, bons amis du Général, lui donna beaucoup de douleur, d'autant-plus qu'il voïoit par-là renverſées toutes les eſpérances qu'il avoit euës d'une bonne intelligence avec le Roi de Candy; car il étoit chargé de lettres que ce Roi avoit écrites, tant aux Etats Généraux qu'au Prince d'Orange, pour leur demander du ſecours contre les Portugais; & nous n'avons rien vu ni entendu en aucun endroit, qui ne nous fît connoître que Don Juan les haïſſoit mortellement.

Mais il n'avoit pas moins lieu de croire que les Hollandois ne les aimoient pas. Car, comme on l'a vû ci-deſſus, dans le tems que le Général Spilberg étoit à la Cour de Ceilon,

aïant

aïant pris quelques bâtimens Portugais, il en donna un avec sa cargaison au Roi de Matecalo. Il donna au Modeliar Emanuel Dios autant de Portugais & de mestifs qu'il en désira, & le Modeliar les emmena au Roïaume de Candy, & y fit porter les meilleures armes qui fussent dans leurs vaisseaux. Avec cela, le Général fit brûler une de leurs champanes toute-neuve, & une galére chargée d'arecca, aux yeux des Cingales; tous lesquels actes d'hostilité ne pouvoient plus leur laisser revoquer en doute, que nous ne fussions ennemis des Portugais.

Le 28. nous quittâmes la rade de Bantam, étant acompagnez des navires *la Concorde*, monté par le Capitaine Meerman; & *la Vierge d'Enchuise*, monté par le Capitaine Arnout de Valée; & du yacht *Rotterdam*, qui vinrent avec nous jusqu'à cinq lieuës de Bantam, & nous donnérent plus de 1200. sacs de poivre. On se servit de cette voie pour éviter de paier ces droits de Roby & de Byliam, c'est-à-dire, de doüane & d'ancrage, pour lesquels chaque vaisseau paie environ 1500. réales de huit.

Ce fut en ce lieu-là que notre Général & l'Amiral Waarwijk firent leur compte ensemble; pour la soute duquel l'Amiral promit d'emploier 4000. réales de huit en poivre, & de le charger sur le *Maurice* pour le compte du Général. A l'égard de ce qu'il lui devoit de reste, il le paia en lettres de change, savoir pour la somme de 5626. réales de huit, paiable en Hollande, par les Directeurs de la Compagnie des Indes Orientales.

tales. Il fallut que notre Général acceptât ces lettres, parce-que l'Amiral ne voulut pas charger davantage de poivre à fret.

Ainsi donc, après des peines & des fatigues extrêmes, & de grands périls, nous eûmes enfin notre cargaison, qui fut d'environ 5500. sacs de poivre, une partie de pierrereries, une d'ambre gris, de canelle, de macis, d'indigo, de soie, & de porcelaines, & 200. sacs de noix muscades.

Cependant notre Général fit proposer à l'Amiral Waarwijk & à son Conseil, s'ils voudroient qu'il chargeât nos marchandises sur les vaisseaux des Compagnies réünies, en paiant le fret jusqu'en Hollande; parce-qu'en ce cas il eût fait donner le radoub entier à son navire, & eût pris son cours par la Chine & par le Japon, pour s'en retourner par le Nord dans les Provinces Unies. Mais l'Amiral le refusa, & ne lui conseilla pas aussi de prendre cette route, puis-qu'il avoit été assez heureux pour trouver enfin une si riche cargaison, & plus grande qu'il ne la pouvoit emmener, aiant été obligé de charger près de 2500. sacs de poivre sur les vaisseaux d'autrui.

Le 30. d'Août nous partîmes de Pulo Pinian, nous séparant de l'Amiral & des siens, en bonne intelligence, & avec toutes sortes de marques d'amitié. Les vaisseaux Hollandois qui demeurérent alors devant Bantam furent au nombre de cinq des Compagnies réünies, & les trois de l'Amiral Heemskerk.

Pour nous, nous allions de compagnie avec

avec *la Concorde* de Delft, & *la Vierge d'Enchuise*, de-sorte que nous étions quatre qui fimes conserve ensemble. Notre Amiral porta le pavillon le premier mois : *la Concorde* le porta le second mois; & les autres ensuite. Vers le soir du jour que nous partimes, nous aprochâmes de la côte de Sumatra, où nous fimes de l'eau; puis nous remîmes à la voile le 4. de Septembre.

Le 5. du même mois de Septembre 1603. nous sortimes du détroit de la Sonde, par un vent de Nord-ouëst. Le 13. nous courumes au Sud-ouëst-quart-à-l'ouëst.

Le 21. mourut Joost van Breen Commis, qui étoit déja malade en partant de Bantam, de-sorte que notre Général n'avoit plus alors de Commis avec lui. Le 12. d'Octobre, Thomas Kirsaey mourut aussi.

Le 6. de Novembre, on jetta la sonde, & l'on crut être sur le banc de lòs Aguillos, car on trouva 64. brasses; ce qui nous obligea d'arborer un pavillon, & de tirer, pour avertir le reste de notre compagnie que nous trouvions fond. C'étoit un fond de sable noir. Nous étions alors par la hauteur des 36. degrès & un quart; & ne trouvions plus de variation.

Le 8. nous vîmes le cap de Bonne-espérance qui nous demeuroit au Nord-est, par les 34. degrès 3. quarts. Nous tirâmes encore, & arborâmes un pavillon, pour en donner avis aux autres vaisseaux.

Le 26. on tira un coup à bord de *la Vierge d'Enchuise*, & en même tems nous eûmes la vuë de l'isle Sainte Héléne, à la rade de laquelle

quelle les quatre vaiſſeaux moüillérent, dès le ſoir du même jour.

Le 29. un yacht nommé *le Chaſſeur* vint moüiller auprès de nous. Guillaume van Hagen en étoit le Commis. Sa venuë nous ſurprit, parce-que nous avions oüi dire qu'il étoit parti de Bantam dès le mois de Mars précédent. Mais il n'avoit oſé entreprendre de doubler le cap de Bonne-eſpérance; deſorte qu'il avoit relâché à l'iſle Maurice, où l'on avoit déchargé le bâtiment pour le mettre en carène & le calfater. Ainſi l'équipage avoit paſſé l'hiver en cette iſle, c'eſt-à-dire, le tems de quatre mois.

Le 1. de Décembre, le Prévôt de notre vaiſſeau, nommé Jaſper de Backer, mourut dans l'iſle Sainte Héléne; d'où nous partîmes le ſoir du 29. après nous y être bien rafraichis. Nous y prîmes beaucoup de chévres & de pourceaux, quoi-que ce ne fût pas ſans peine. *Le Chaſſeur* ſe mit de notre compagnie, qui étoit alors compoſée des 5. vaiſſeaux, *La Brebis*, *L'Agneau*, *La Concorde*, *La Vierge d'Enchuiſe*, & *Le Chaſſeur*.

Le 6. de Janvier 1604. nous dépaſſâmes l'iſle de la Trinité, qui gît par les 8. degrès de latitude Sud. Nous la côtoïames de près, & jugeâmes à la vuë, que le terrein en étoit aride.

Le 14. nous paſſâmes ſous la Ligne, pour la ſixiême fois du préſent voiage. Le 30. nous crûmes, ſelon l'eſtime, que l'iſle du Mai nous demeuroit à l'Eſt; & le 22. de Fèvrier, que celle de S. Michel nous demeuroit à l'Oueſt. Nôtre Contre-maître

Henri

Henri Pouwelsz mourut en ce tems-là, & fut fort-regrété, car c'étoit un homme vigoureux, & qui avoit très-bien servi pendant tout le voiage.

Le 26. nous découvrîmes une voile, qui nous demeuroit au Sud-est, mais nous ne hélâmes point sur elle.

Le 1. de Mai, 1604. étant par la hauteur des 49. degrès, nous raisonnâmes à un Pilote de Lubec, qui vint à nous par le Nord. Le gros tems l'avoit entiérement dématé. Il nous aprit la mort de l'illustre Elisabeth Reine d'Angleterre.

Le 8. nous dérivâmes au Nord du bout de l'Angleterre. Le 16. nous gagnâmes les Sorlingues, & y demeurâmes trois jours à l'ancre. Nous y fûmes bien reçus & régalez par un Gentil-homme nommé Jean Gendolfie, & en partîmes le 20.

Le matin du 24. nous moüillâmes l'ancre devant Flessingue, où l'on marqua beaucoup de joie de notre heureux retour.

Description de l'isle nommée la Grande Java, tirée de Jean-Isaac Pontanus.

JAVA est une isle des Indes Orientales. Par les Indes Orientales on entend cette grande partie du continent qui est terminée à l'Ouest par la Paropamisside, l'Archosie & la Gédrosie : à l'Est, par la Chine : au Nord, par le mont Imaüs, qui est une partie du mont Caucase : au Sud, par la mer des Indes.

Les

Les Indes Orientales, en général, sont divisées en deux parties. L'une est comme environnée du Gange, & s'étend à l'Oüest jusques aux bornes ci-dessus marquées, commençant aux bords de ce même fleuve. La seconde est au-delà du fleuve, & s'étend à l'Est jusqu'à la Chine.

D'autres prennent le nom des Indes Orientales dans une signification plus étroite, entendant par-là tous les païs qui sont entre les deux grands fleuves l'Inde & le Gange, qui prennent tous deux leur origine au Nord, presque à la même hauteur, dans le mont Imaüs. Vers leur embouchure dans la mer, ils sont navigables pour les plus grands navires, tant ils ont de profondeur. Il y a près de 700. lieuës de distance de l'embouchure de l'un à l'embouchure de l'autre; laquelle distance se rétrecit peu-à-peu.

Les isles qui sont dans cette grande mer, & par le travers de l'embouchure de ces riviéres, même les plus considérables de ces isles, se nomment ordinairement les isles des Indes; & l'on a donné ce même nom à celles du Nouveau Monde de l'Oüest, ou de l'Amérique.

Les plus grandes & les plus remarquables des isles des Indes Orientales, qui sont proche des embouchures de ces deux riviéres, sont celles de Sumatra & de Java. Sumatra gît sous la Ligne équinoxiale. On croit qu'elle a été connuë des Anciens, & sur-tout de Pline, sous le nom de Taprobane. Il est traité de sa grandeur, fort-éxactement dans les E'crits d'E'ratosthénes & de Mégasthénes.

Outre la connoissance qu'en ont eu les an-

ciens Grecs, on tient que les Romains en eurent une plus parfaite, sous le regne de l'Empereur Claude, à qui il fut envoié des Ambassadeurs de cette isle. Ces Ambassadeurs raportérent, entre autres choses, que l'or & l'argent étoient aussi en grande estime parmi les habitans; qu'ils possédoient plus de richesses que les Romains; mais que les Romains savoient mieux se servir des richesses qu'eux.

Pour l'isle de Java, dont nous avons maintenant à parler, il ne paroit pas qu'elle ait été jamais nommée par les Anciens. Elle est séparée de Sumatra par un petit détroit nommé de Sunda, ou de la Sonde, & gît un peu au-delà de la Ligne équinoxiale, vers le Sud; au-lieu que Sumatra est directement sous la Ligne.

On n'a aucune connoissance de l'origine des habitans de cette isle, eux-mêmes n'en sachant presque rien. Néantmoins quand on les interroge là-dessus, ils disent qu'ils sont descendus des Chinois, & que leurs Ancêtres se trouvant accablez des charges qu'on leur imposoit à la Chine, s'étoient retirez dans l'isle de Java.

Ce qui pourroit leur faire ajoûter foi, est qu'ils ressemblent assez aux Chinois, aiant le front large comme eux, de grandes jouës, & de petits yeux. Au-reste Paul de Venise, qui avoit été au service des Tartares, a écrit que les Javanois ne paient de tribut à personne, & que le Cham de Tartarie n'a jamais pu ranger cette isle sous sa domination: si-bien-qu'il y a lieu de croire qu'elle n'a été soumise ni aux Tartares, ni aux Chinois, puis-qu'elle ne fut pas remise, sous

le

le pouvoir de ces derniers, lors-qu'ils ſe revoltérent contre les Tartares.

Outre cela les Chinois fréquentent beaucoup cette iſle, qui ne relève non-plus préſentement que de ſes propres Rois, qui ſont en grand nombre, preſque chaque ville aïant le ſien. Cependant le même Paul de Veniſe ſemble inſinuer que de ſon tems, c'eſt-à-dire, environ l'an 1269. il n'y avoit qu'un ſeul Roi. Ainſi il eſt arrivé dans cette iſle, ce qui arrive preſque dans tous les païs où il n'y a point de Souverain, qui eſt que pluſieurs, ſoit par la force, ou par les intrigues, ſe font eux-mêmes Souverains & Rois. Entre ceux qui regnent préſentement à Java, celui de Bantam eſt le plus puiſſant.

Il faudroit parler ici diſtinctement des villes de cette iſle qui nous ſont connuës, ainſi qu'en a parlé Pontanus, en commençant par celles qui ſont ſituées à ſon bout oriental; où eſt la célébre ville de Palambuan, ou Palambua, droit vis-à-vis de l'iſle Baly, qui eſt environnée de murailles bien flanquées, & a ſon Roi particulier. Mais comme on en a déja fait mention dans le I. Voiage des Hollandois aux Indes Orientales, on ne feroit que répéter ce qui en a été dit. Il vaut donc mieux paſſer à ce qui regarde le commerce des Portugais aux Indes.

La Caſtille & le Portugal aïant également découvert la route aux Indes Orientales & Occidentales, ont eu de grands différens enſemble pour les iſles Moluques, que chacune de ces deux Couronnes prétendoit être ſous ſon hémiſphére, après le partage

que le Pape Aléxandre VI. avoit fait entre elles. Il se fit donc un nouveau partage, qui ne servit qu'à augmenter le différent.

Mais comme les Castillans ne pouvoient aller aux Moluques, sans passer par les quartiers des Portugais, ce qui avoit été absolument défendu par le même Pape Aléxandre VI. qui n'avoit trouvé que ce moien, qui lui semblât propre à entretenir la paix entre les deux Roïaumes, ils sembloient en demeurer exclus.

Cependant un Portugais, nommé Magellanes, étant mécontent de la Cour de Portugal, se mit au service du Roi de Castille, & découvrit le détroit qui de son nom fut nommé le détroit de Magellan. Alors les Castillans purent aller jusques aux Moluques par leurs propres quartiers. Les Portugais aïant voulu s'oposer par les armes à cette navigation, il y eut de grandes guerres entre les deux Couronnes, jusques-à-ce que Charles V. fût marié avec l'Infante de Portugal.

Car les Marchands de Castille aïant présenté leur Requête à l'Empereur, dans le tems qu'il étoit à Gand, & lui aïant demandé des Lettres d'Octroi pour trois ans, avec ofre de financer 300. mille ducats, il rejetta la Requête. D'où l'on inféra qu'il faloit que cette condition eût été stipulée dans les conventions du mariage, ou qu'il y eût entre les deux Monarques quelque Traité secret sur ce sujet; de quoi cependant on n'a jamais eu de connoissance.

Depuis ce tems-là les Portugais sont demeurez en possession de la navigation aux Indes

des Orientales, & aux isles Moluques, jusques-à-ce qu'ils aïent passé sous la domination de Philippes II. Roi d'Espagne. L'an 1602. sous Philippes III. ils étoient maîtres des côtes du Bresil, qui leur raportoient environ 500. mille ducats par an. Ils navigeoient au Pérou & en Afrique, à Soffala ou Sefala, à la Mossambique, & à Sena; à Ormus & dans tout le golfe Persique; aux côtes des Indes Orientales, de Malabar, des ville de Diu, Damaon, Barain, Mannora, Chauls, Goa, Onor, Bargilar, Mangalor, Cananor, Cranganor, Cochin, Conlaum; & à Narsingue, S. Thomas ou Malliapur, Negapatan, Navar, & Colombo ou Columba dans l'isle de Ceilon; & à Malacca qui est sur la pointe de terre qui s'apelloit autrefois la Chersonnèse Dorée; & aux Moluques, Mallucco, & Amboine; & à l'isle de Maccao par les 22. degrès, & à Maniglia ou Manille, comme à toutes les Lucoves ou Philippines.

Outre toutes ces places, où ils avoient & ont encore des colonies, ou des forts, ils fréquentent divers autres ports, païs & Roïaumes, comme de la grande isle de Madagascar, ou S. Laurens, laquelle ils ne possédent pas; Orixa, Bengala & Arcan, sur le golfe de Bengale; les Roïaumes de Pegu, d'Inichalaon, de Siam, de Camboie, de Cauchinchinar ou Cochinchine; le grand Empire de la Chine; la riche isle de Sumatra, la grande, & la petite Java, l'isle de Baly, & plusieurs autres lieux, où les Portugais ni les Castillans n'ont pasplus de crédit

 & d'au-

& d'autorité que les autres peuples.

Ces deux nations ne font pas les feules qui aïent des prétentions fur l'Amérique & fur le Pérou, fous le nom d'Indes Occidentales: car les Anglois font leurs concurrens, & n'y prétendent pas moins que les autres. Ceux-ci fe fondent fur le droit de poffeffion, comme aïant découvert les païs de l'Amérique, qui font vers le Nord, depuis les 58. degrès de latitude, jufques au Sud-oüeft de la Floride, dont l'étenduë eft d'environ 200. lieuës. Le Chevalier Draak a auffi fait des découvertes dans la mer du Sud, comme la Nouvelle Albion, qui étoit inconnuë aux Efpagnols; outre celles que Forbifcher & Davis ont faites au Nord-oüeft.

Les François ont auffi leurs prétentions fur la Nouvelle France. Ils ont reconnu, le long du fleuve de S. Laurens, environ 300. lieuës de païs, & le fleuve de Genero au Brefil.

Tel étoit l'état de tous ces païs-là, & des Indes, jufques au tems qu'à-caufe des troubles des Païs-bas, le Roi d'Efpagne défendit, par plufieurs E'dits & Arrêts, toute navigation & commerce aux habitans de ces Provinces, tant aux Indes que dans fes Roïaumes, ce qui arriva particuliérement l'An 1595. Ces défences obligérent ces peuples de chercher des voies & des moiens de continuer leur commerce, & d'éxercer de plus en plus la navigation, qui étoit leur feul recours pour fubfifter. Ils cherchérent la route des Indes, & l'aïant trouvée ils la fréquentent avec un fuccès qu'il n'y a pas d'aparence que rien puiffe interrompre.

VOIAGE

VOIAGE
DE
QUINZE VAISSEAUX HOLLANDOIS
POUR
LA COMPAGNIE D'OCTROI.
AUX INDES ORIENTALES.

VOIAGE
DE QUINZE VAISSEAUX
HOLLANDOIS
COMMANDEZ PAR L'AMIRAL
WYBRANDT van WAARWYK
POUR
LA COMPAGNIE D'OCTROI
DES INDES ORIENTALES
FORMÉE
DANS LES PROVINCES UNIES.

LEs Vaisseaux Hollandois avoient déja fait plusieurs voiages aux Indes Orientales, au commencement du dixseptiéme siécle, & L. H. P. Nos Seigneurs les E'tats Généraux des Provinces Unies, ces véritables Péres de la Patrie, qui ont toujours procuré ses avantages avec tant d'ardeur, avoient favorisé cette navigation autant qu'il leur avoit été possible. Mais il s'étoit trouvé un obstacle à leurs bonnes intentions, aussi-bien qu'à celles des Particuliers. Les différens interêts de l'Ancien-

ne & de la Nouvelle Compagnie empêchoient les progrès de l'une & de l'autre, & par conséquent ceux du commerce en général.

Pour prévenir ce grand inconvénient les Etats jugérent à propos de les solliciter à s'unir & à ne former plus à l'avenir qu'une seule Compagnie. Il ne fut pas difficile de faire comprendre aux Interessez de quelle utilité seroit cette union; combien elle pourroit servir à augmenter leurs profits, & à rendre cette nouvelle Compagnie assez puissante pour résister à ses ennemis.

Quand cette union fut faite, & que les deux Compagnies réunies eurent obtenu des Lettres d'Octroi pour une seule, les Directeurs firent équiper une flote de 14. navires & un yacht, qui étoient tous bien montez de canon & d'équipages, ceux-ci étant au nombre de plus de 1000. hommes. Le commandement en fut donné à Wybrandt van Waarwijk, comme Amiral, & Sebald de Weert en fut établi Vice-amiral.

Il y avoit pour le compte de la Chambre d'Amsterdam, *le Maurice*, qui étoit du port de 800. tonneaux, & qui portoit le pavillon en qualité d'Amiral: *la Hollande*, du port de 700. tonneaux: *le Nassau*, du port de 680. *le Soleil*, du port de 560. *la Lune*, du port de 500. *l'Etoile* du port de 360. & le yacht nommé *le Perroquet*, du port de 50.

Pour le compte de la Chambre de Delft, il y avoit *la Concorde*, qui étoit du port de 240. tonneaux. Pour le compte de la Chambre de Zélande, *la Zélande*, du port de 800. tonneaux: *le Flessingue*, du port de 500. &

l'Oie

l'Oie, du port de 280. Pour la Chambre de Rotterdam, *l'Erasme*, du port de 500. tonneaux; & *le Rotterdam*, du port de 160. Pour la Chambre d'Enchuise, *le Jardin de Hollande*, du port de 400. tonneaux: & *la Vierge d'Enchuise*, du port de 350.

Le Vice-amiral, qui partit avec 3. vaisseaux, environ trois mois avant les autres, étoit destiné pour aller à Ceilon, & ensuite à Achin, dans l'isle de Sumatra. *Le Maurice* & *la Lune*, étoient destinez pour les isles Moluques: *le Nassau*, & *l'Erasme*, pour la Chine: *la Hollande*, *le Jardin de Hollande*, & *l'Etoile*, pour Achin: *le Soleil*, *la Vierge d'Enchuise*, *la Concorde*, & *le Rotterdam*, pour Bantam, dans la grande Java.

Les vaisseaux d'Amsterdam & d'Enchuise firent voiles du Texel par un vent d'Est, le Lundi XVII. de JUIN de L'AN MDCII. & le 19. du même mois ils passérent le Pas de Calais, où ils croisérent jusqu'à cinq heures du soir sur les vaisseaux de Sud-hollande, qu'ils atendoient. Ceux-ci les aïant joints, la flote se trouva composée d'onze navires & d'un yacht. On fit alors plus de voiles; mais comme on eut le vent contraire, il fallut relâcher le 21. à Wicht, où l'on séjourna tout le lendemain jusqu'à minuit, que le vent s'étant rangé au Nord-est, on remit à la voile.

Le 24. le vent s'étant encore rendu contraire, on fut obligé de laisser tomber l'ancre devant Plymouth. Là un canon de l'Amiral de demi-calibre aïant crevé incommoda beaucoup le vaisseau, sans néammoins blesser

aucun des gens de l'équipage.

Le 3. de Juillet, pendant-qu'on étoit à l'ancre, Sir Richard, Amiral Anglois, fils de la femme de Millord grand Amiral d'Angleterre, y amena une carraque Portugaise qu'il avoit prise. Elle venoit de Goa, étant richement chargée, & du port de. 1200. tonneaux. L'Amiral Richard s'en étoit rendu maître sur la riviére de Lisbonne.

Le 10. le vent aïant repassé au Nord-est, toute la flote remit à la voile; & le 17. elle doubla le cap de Finisterre. Le 24. à Soleil levant, nous découvrimes l'isle de Madére, étant, à l'heure de midi, par la hauteur des 32. degrès 10. minutes.

„ Le milieu de cette isle gît par les 32. „ degrès de latitude Nord, & par les 3. de- „ grès & demi de longitude. Sa grandeur „ est de 140. lieuës, ou, selon quelques-uns, „ de 160. Elle fut découverte & peuplée „ l'An 1420. Avant cela elle étoit déserte „ & remplie de bois, où l'on mit le feu, „ afin-que la terre fût en état d'être culti- „ vée. Elle est montueüse, ainsi-que la Si- „ cile; mais elle est extrémement fertile; „ car quand on commença de cultiver les ter- „ res, elles produisirent soixante pour un. „ Aujourdhui elle produisent moins.

„ Il y croît quantité de blé, d'excellens „ vins, & abondance d'autres fruits. On y „ trouve beaucoup de miel & de cire; mais „ sur-tout on en tire des sucres qui sont fort „ estimez. Les pâcages y sont remplis de „ bestiaux, & il y a un grand nombre de „ sangliers dans les montagnes. Il y a des

„ paons,

Pag. 565.
S. Podro
Ouede Cappe
I. de Roles
INSULÆ
S. THOMÆ
Æquinoctialis
Moulin à Sucre
Moulin à Sucre
S. Anna
F. le Pequine
Anson de Pierre
Prison
Tor
Civitad d. S. Juan
Cabo Verde
Forteresse grande
Milliaria Germanica Com.

„ paons, des pigeons, des cailles, & d'au-
„ tres volatiles.

„ Le païs eſt arroſé de 8. riviéres, & de „ pluſieurs belles fontaines. L'air y eſt „ d'une chaleur tempérée, & jamais il n'y „ fait grand froid. Les cédres y ſont fort „ hauts, & le bois en eſt propre pour faire „ des tables, des armoires, & d'autres ou- „ vrages. Funcia eſt la ville capitale des „ iſles de cette mer, & l'Archévêque des „ Indes y fait ſon ſéjour.

Notre flote aïant couru à l'Ouëſt de Madére, ſe trouva le 26. par le travers & tout-proche de l'iſle de Palma. Le 27. elle dépaſſa Ferro, ou l'iſle de Fer.

Le 29. nous paſſâmes ſous le Tropique du Cancer, & le 1. d'Août nous eûmes le Soleil droit ſur notre zénith. Le 3. nous eûmes la vuë de Bona-viſta, & le 23. nous fûmes tout-proche du cap de Palme par la hauteur des 4. degrès.

Le 5. de Septembre, nous reconnûmes l'iſle de S. Thomé, ou S. Thomas, mais nous ne pûmes la dépaſſer.

„ L'iſle de S. Thomas porte ce nom par- „ ce-qu'elle fut découverte le jour de la fê- „ te de S. Thomas. Elle gît droit ſous la „ Ligne équinoxiale. Le terrein y eſt fort- „ haut, & le Ciel preſque toujours couvert „ de nuages. Lors-qu'elle fut découverte „ elle étoit remplie de grands arbres, dont „ les branches s'élevoient droit en l'air. „ Jamais la peſte ne s'y eſt fait ſentir. L'air „ y eſt chaud, & mal-ſain pour les étran- „ gers. Les Chrétiens qui y ſont, ou qui

„ s'y établiſſent, n'y vivent guéres au-delà „ de 50. ans, & c'eſt une merveille d'y en „ voir qui aïent la barbe blanche. Pour les „ Indiens qui y naiſſent, ils y vivent ordi- „ nairement juſqu'à cent ans. Les jours y „ ſont toujours égaux aux nuits. Il y pleut „ continuellement pendant les mois de Mars „ & de Septembre; mais tous les autres „ mois de l'année il n'y tombe que de la „ roſée.

„ Les Portugais y ont bâti une petite for- „ tereſſe, & une ville nommée Pavoaſan, „ où il y a environ 700. maiſons, outre le „ Palais Epiſcopal, & les autres bâtimens „ des Eccléſiaſtiques. Sur la côte occiden- „ tale de l'iſle on ne trouve point de fond, „ mais bien ſur la côte ſeptentrionale, vis- „ à-vis de la ville, & au-deſſus juſqu'à „ la petite fortereſſe. Devant la ville, dans „ l'endroit où les vaiſſeaux demeurent à l'an- „ cre, il n'y a que cinq braſſes d'eau, & „ l'on y voit aiſément le fond, qui eſt d'un „ beau ſable blanc.

„ La terre n'y produit ni froment, ni vin, „ ni arbres de fruits à noïau: mais il y croît „ des melons, des concombres, des citrouil- „ les, des figues, du gingembre. Il y „ croiſſoit autrefois une ſi grande quantité „ de ſucre qu'on en chargeoit tous les „ ans quarante vaiſſeaux. En échange on „ donnoit aux habitans du vin, du froment „ des fromages, des peaux, & d'autres cho- „ ſes néceſſaires pour l'entretien de la vie. „ Mais depuis quelque tems il y a eu de pe- „ tits vers, qui ont rongé les racines des can-

„ nes,

„ nes de ſucre, & à-peine en peut-on charger préſentement ſix vaiſſeaux.

„ Il y croît de l'orge en abondance, du ris & du millet, des laituës, des navets, des choux, du perſil, d'autres herbes potagéres, & des racines. Il y a auſſi une racine particuliére, qui ſe nomme Ignaman, qui y eſt fort-eſtimée, & regardée comme très-néceſſaire à l'entretien de la vie. Sa peau eſt noire au-dehors, & blanche au-dedans. Elle eſt auſſi longue que les navets du Brabant, & ſe fourche par le bas. Elle a le goût des chataignes, mais il eſt encore meilleur & plus agréable. On la mange ordinairement cuite ſous les cendres, & même aſſez ſouvent toute-cruë.

„ Les Eſpagnols qui demeurent dans cette iſle, y ont planté & cultivé des oliviers, des poiriers, des amandiers, & d'autres arbres fruitiers, qui paroiſſent aſſez beaux; mais ils ne produiſent point de fruit. Il y a une eſpéce bien-extraordinaire d'écrevices, qui foüillent dans la terre comme les taupes, rongeant & gâtant tout ce qui y eſt. On y trouve quantité de perdrix, d'étourneaux, de merles, & de perroquets; auſſi-bien que de bon poiſſon, & l'on y voit proche du rivage, une multitude de balénes extraordinaires.

„ Au milieu de l'iſle, il y a une montagne toute ſemée de bois, qui eſt continuellement couverte de nuages ſi humides, que les eaux qui diſtilent des arbres, ſuffiſent pour humecter & arroſer les cannes de ſu-

„ cre;

„ cre; & plus le Soleil est haut, plus l'air est
„ chargé de nuages autour de la montagne.
„ Il y a une partie des habitans qui sont
„ Blancs, & les autres sont noirs. On dit
„ que ces derniers sont furieusement tour-
„ mentez des poux, des puces & des punai-
„ ses; au-lieu que les Blancs ne le sont point-
„ du-tout.
„ Au Sud de l'isle de S. Thomas gît une
„ petite isle, nommée l'isle Rolles, qui est
„ fertile en pommes, limons, bananes, ana-
„ nas, & en gingembre. Il y a aussi quan-
„ tité de poules & de pourceaux, si-bien
„ qu'on y trouve plus de rafraichissemens
„ qu'à Annobon; & il est plus aisé d'y al-
„ ler du cap de Lopo, d'où elle n'est éloig-
„ née que de 35. lieuës. La rade y est mê-
„ me fort-bonne, y aïant dix brasses d'eau.
„ L'isle court Nord & Sud.

Depuis le 5. de Septembre, nous décheumes vers la côte de l'isle de Corisco, qui est une petite isle déserte tout-proche du continent, par le demi degrè de latitude Nord, & où l'on ne trouve rien que de l'eau douce. Nous nous aprochâmes jusqu'à deux lieuës de terre, & le 13. nous vinmes à Rio de Gabion, qui est par les 12. minutes de latitude Nord, faisant tous nos éforts pour gagner jusqu'au cap de Lopo de Gonsalves.

Le 16. nous passâmes sous la Ligne, & le 24. nous allâmes moüiller l'ancre sous ce cap, sur 26. brasses d'eau. Le vaisseau *la Lune*, qui, quelques jours auparavant, avoit perdu son mât de miséne, y fut remâté.

Le cap de Lopo de Gonsalves gît par les

40. mi-

40. minutes de latitude Sud. On y enterra le Maître de *l'Erasme*, qui fut le premier homme de tous les équipages qui mourut. Dès le même jour on fit mener à terre environ 20. malades du vaisseau Amiral, afin qu'ils pussent guérir plus promtement. Ensuite on donna les œuvres de marée aux vaisseaux, & l'on fit de l'eau, y en aïant de très-bonne en ce lieu-là, où l'aiguade est même fort-commode.

Une des chaloupes s'étant avancée jusqu'à six ou sept lieuës, on trouva un village nommé Montong, d'où l'on espéra tirer des rafraîchissemens, & dans cette vuë on avoit porté du fer pour troquer. Mais cette marchandise n'y étoit plus estimée. On crut que cela venoit de ce que les autres vaisseaux Hollandois qui y avoient relâché auparavant, y en avoient beaucoup laissé. On n'aporta de ce village que des bananes.

On y eut quelque entretien avec un jeune More, qui parloit un peu François, & qui se disoit être le fils du Roi. Il dît qu'ils avoient la guerre contre ceux de Rio Gabion, & qu'ils les avoient battus depuis quelques jours. En éfet on voioit encore dans le palais du Roi, les têtes de ceux qui avoient été tuez. Il y a une grande abondance de poisson à ce cap, & beaucoup de volatiles, dont la flote s'entretint pendant-qu'elle y demeura moüillée.

Le 28. du même mois de Septembre 1602. on remit à la voile, & les trois vaisseaux destinez pour Achin se séparérent du gros, dans l'espérance de faire meilleure route que les

les autres, parce-qu'ils se croioient meilleurs voiliers. Cependant ils rejoignirent la flote, le 11. d'Octobre, à la rade d'Annobon.

Le Jardin de Hollande, qui fut le premier vaisseau de la flote qui mouilla l'ancre à cette rade, arma aussi-tôt une chaloupe, qui aïant nagé vers terre dès le soir, passa toute la nuit sur le grapin, & le lendemain elle s'avança vers un village dont le Commandant étoit Portugais. Elle arbora la banniére de paix, & l'on pria les habitans de vendre des rafraîchissemens, & de permettre qu'on fît de l'eau. Mais quand on voulut descendre à terre, on trouva sur le rivage un retranchement, d'où ceux qui le gardoient, firent grand feu, & blessérent un matelot au bras.

On fut donc contraint de se rembarquer, & de retourner à bord, jusques-à-ce que les autres vaisseaux fussent venus. Alors tous ensemble jettérent l'ancre aussi près de terre qu'il fut possible, ce qui fut sur dix brasses d'eau.

Le 12. d'Octobre, dès la pointe du jour, on commanda 20. chaloupes & canots, avec 400. hommes pour aller à terre. Ces bâtimens s'étant divisez en deux gros, il y en eut onze, qui s'avancérent vers l'Oüest du village, & les neuf autres nagérent à l'Est. Les habitans arborérent le pavillon de Bourgogne, & se rendirent à leur retranchement, d'où ils continuérent à faire feu sur nos gens, sans blesser personne.

Comme ils virent qu'ils ne pouvoient empêcher

pêcher qu'on ne mît à terre, ils s'enfuirent dans les montagnes, & abandonnérent leur retranchement, & leur village, d'où ils avoient, le jour précédent, emporté tous leurs meilleurs éfets.

Après cette retraite, nos gens s'en allérent sans précaution & inconsidérément piller le village, & cueillir des fruits. Les habitans se servirent de l'ocasion, & aïant surpris deux Quartiers-maîtres de *l'Erasme*, avec trois matelots, ils les tuérent. Il y en eut aussi beaucoup d'autres de blessez. Cependant quelques chaloupes s'étant avancées vers une valée, qui étoit à l'Est, & y aïant trouvé quantité d'oranges & de bananes, on les en chargea autant qu'on put. Sur le soir on brûla le village, & on laissa, pendant la nuit, six-vingts hommes pour garder la place.

Le 13. toutes les chaloupes étant retournées à la valée, on y vit quelques maisons, où l'on mit aussi le feu. Ensuite on porta des oranges dans les chaloupes, & comme on retournoit pour en prendre encore, on fut ataqué par un gros de Mores, & le Commis de *l'Etoile* fut dangereusement blessé.

Le 14. on fit de l'eau. Il revint aussi des Mores dans le village, avec lesquels on parla, & ils promirent d'amener des pourceaux, des poules, & d'autres vivres, si l'on vouloit se retirer de l'isle, & se tenir à bord, n'envoiant au rivage que deux ou trois chaloupes à la fois & desarmées.

Leur proposition fut acceptée, sous condition que le Gouverneur donneroit des otagès:

ges : ſur quoi ils promirent de rendre répon-ce le lendemain.

Le 15. on vit revenir quelques Mores de la montagne, avec une banniére de paix, & l'on alla au-devant d'eux, faiſant avancer un homme pour leur parler. Celui-ci leur repréſenta que la flote aiant dérivé ſur leurs côtes, on n'avoit point eu d'autre vûë que d'agir avec douceur, & de traiter pour des rafraîchiſſemens : mais que du côté des habitans, on avoit éxercé toutes ſortes d'hôſtilités contre ceux qui avoient été envoiez pour leur parler.

Les Mores tâchant de ſe diſculper, dirent que c'étoit contre leur gré qu'ils en avoient uſé de la ſorte ; qu'ils y avoient été contrains par les Portugais dont ils étoient ſujets, & que ſi l'on vouloit ſe retirer à bord, ils envoieroient quantité de rafraichiſſemens à la flote.

Le 16. on vit encore deſcendre de la montagne 19. Mores avec une banniére de paix, & l'on entra de nouveau en conférence avec eux. Pendant-qu'on leur parloit, il y en eut 20. autres qui vinrent ataquer les gens que les Hollandois leur avoient envoiez. A ce ſignal les 19. qui étoient en conférence, jettérent à terre leur banniére, & criant de toute leur force, Guerre, Guerre, ils commencérent auſſi à tirer ſur ceux qui leur parloient, & en bleſſérent trois, dont il y en eut un qui mourut la nuit ſuivante.

Nos gens s'étant mis en défence, n'eurent pas beaucoup de peine à faire fuir ces traîtres. Depuis ce tems-là on ne revit aucun des

des habitans de l'isle, quoi-que quelquefois encore ils nous blessassent quelqu'un, sans se manifester. Pour les mieux reprimer on occupa toujours le village, pendant-qu'on continuoit à faire de l'eau, & à se pourvoir d'oranges & de bananes.

Le 18. cinquante de nos gens, qui étoient dans le village, s'étant mis en campagne, tirérent à l'Est, vers la montagne, & passérent jusqu'à la premiére valée, sans rien trouver dans leur chemin qu'une maison pleine de coton, qui étoit encore dans ses envelopes, & tel qu'on l'avoit pris sur les arbrisseaux. On fit tout brûler, & ce fut la seule chose qu'on fit dans cette expédition.

Le 19. les canots étant allez pour la derniére fois au rivage, afin de prendre des rafraîchissemens, ceux qui descendirent à terre, en amenérent, sur le soir, une jeune Moresque, qui étoit une esclave d'Angola, qui ne savoit pas parler Portugais. On la renvoia sur le rivage.

Le 20. cent hommes se mirent encore en campagne, aussi pour la derniére fois, & se divisérent en deux troupes, en vuë de chercher au-moins des bananes & d'autres fruits. Leur Commandant fut blessé d'une fléche tirée de la montagne, sans-qu'on vît d'où elle venoit, & il mourut la nuit suivante. Après cela on abandonna l'isle, non sans avoir achevé de brûler & de détruire tout ce qui y restoit. On y avoit perdu 9. hommes; mais on y avoit fait autant d'eau, & pris autant d'oranges & d'autres fruits, qu'on avoit voulu.

„ L'isle

,, L'isle Annobon, ou Anabon, gît par le
,, 1. degré 50. minutes de latitude Sud, à 50
,, lieuës du continent d'Afrique. Elle n'a que
,, 2. lieuës de circuit. Il y a deux hautes mon-
,, tagnes qui étant continuellement environ-
,, nées de nuages, causent de fréquentes pluies
,, dans l'isle. Il y a plusieurs belles valées,
,, fertiles en bananes, patates, oranges, ana-
,, nas, tamarins, cocos, &c. On y trouve
,, quantité de coton, de pourceaux, de pou-
,, les, & de bonne eau, mais qui est difficile
,, à faire quand la mer achève de monter, ou
,, quand elle achève de descendre.

,, Le Gouverneur est un Portugais qui n'a
,, que trois ou quatre Blancs avec lui. Les
,, autres sont des Mores, qui pourtant lui
,, sont soumis, & qui sont fort atachez à la
,, Réligion Romaine.

Le 21. du même mois d'Octobre 1602. la flote remit à la voile : & le même jour Nicolas Rijcksz Maitre du yacht fut destitué de son emploi par le Conseil Général, & condamné à servir sur le vaisseau *la Hollande*, en qualité de simple matelot, à-cause du peu de discipline qu'il avoit fait observer à son équipage. Baris Dircksz, premier Pilote du *Nassau*, fut mis en sa place.

Les jours suivans on fit si bonne route que le 14. de Novembre la flote se trouva par les 14. degrès de latitude Sud. Les maladies commencérent alors à se faire sentir parmi les équipages, qui ne s'étoient pas assez contenus dans l'isle Annobon. Le 13. on fut par les 18. degrés de latitude, environ 370. lieuës au-delà des Abrolhos, ou

Abroil-

Abroillos. Le 27. du même mois de Novembre, nous passâmes sous le Tropique du Capricorne, par des vents variables.

Le 12. de Décembre, nous crûmes, selon l'estime, avoir doublé le cap de Bonne-espérance ; & le 15. nous vîmes les terres qui nous demeuroient au Nord-est, par les 34. degrès 2. tiers de latitude Sud. Ces terres étoient hautes, & selon l'estime, on les prit pour l'Aguade S. Bras. Le jour précédent, les trois vaisseaux *la Hollande*, *le Jardin de Hollande* & *l'E'toile*, qui étoient destinez pour Achin, s'étoient séparez des autres, après avoir pris leur congé, & fait leurs salves d'adieu.

AVANT-QUE de suivre le gros de la flote dans sa route, le Lecteur ne sera peut-être pas fâché d'aprendre ce que devinrent ces trois Vaisseaux, qui s'en étoient séparez, ce qu'ils firent à Achin, & ce qui leur arriva dans tout le voiage, aussi-bien qu'au Vice-amiral Sebald de Weert. Après cela nous retournerons à l'Amiral Waarwijk, en nous souvenant que nous le laissons présentement proche du cap de Bonne-espérance, par la hauteur des 34. degrès 2. tiers.

Le 15. de Décembre, ces trois vaisseaux virent des terres fort-hautes, qui leur demeuroient à 5. lieuës au Nord-est. Ils crurent que c'étoit le cap de Falco, qui est à 6. lieuës, Est, du cap de Bonne-espérance, de quoi ils furent surpris, aïant présumé être 8. lieuës plus à l'Est. Cette fausse route les obligea de revirer au Sud, jusques-à-ce que la nuit le

le vent aïant ſauté au Sud, il leur fallut encore revirer & courir à l'Eſt. Ils virent alors quantité d'oiſeaux, & de poiſſons bruns qui ſe lançoient ſur l'eau, & ſe replongeoient dedans.

Après avoir navigué juſques au 20. de Janvier, 1603. toujours avec des vents variables, & quelquefois avec du gros tems, ils paſſérent entre le 20. & le 21. du même mois, pour la ſeconde fois, ſous le Tropique du Capricorne.

Le 3. de Mars, ſur le midy, ils ſe trouvérent par la hauteur des 4. degrès 2. tiers de latitude Nord, & vers le ſoir ils eurent un vent d'Oüeſt, & coururent la bande de l'Eſt-nord-eſt. Sur la fin de la nuit, ils découvrirent l'iſle de Sumatra, au bout oriental de laquelle ils avoient dérivé, juſques par la hauteur des 5. degrès. Ils rangérent la côte de cette iſle, & à la faveur des courans qui portoient au Nord, ils allérent moüiller, le 10. du mois, à la rade d'Achin.

Ils rencontrérent à cette rade les trois vaiſſeaux Zélandois qui étoient de leur compagnie, commandez par le Vice-amiral Sebald de Weert, qui étant partis de leurs ports le dernier de Mai 1602. étoient arrivez là deux mois & demi avant ceux-ci. Ils y rencontrérent encore deux vaiſſeaux de Moucheron, ſavoir une pinaſſe & un yacht, qui étoient ſous le commandement de Georges Spilberg, étant partis de Zélande depuis environ 22. mois. Outre cela, ils y trouvérent trois ou quatre vaiſſeaux Turcs de Negapatan, qui étoient ſur la riviére, avec un petit bâtiment

Portu-

Portugais. Le Vice-amiral Sebald avoit mouillé avec ses 3. vaisseaux dans la baie d'Anton-gil, pour y prendre des rafraîchissemens, d'où il avoit fait voiles vers l'isle de Ceilon, aïant apris que les vaisseaux de Moucheron y avoient été.

Ce Vice-amiral aïant terri à cette isle, partit pour aller à la Cour du Roi de Candy, & fit environ 40. lieuës de chemin, par terre, avec six éléfans. Le Roi de Candy est le plus puissant de tous ceux de l'isle, & il y en a d'autres qui relèvent de lui. Sebald en fut fort-bien reçu, sur-tout lors-qu'il eut déclaré qu'il étoit ennemi des Portugais. Spilberg avoit été avant lui à cette même Cour, & avoit laissé quelques-uns de ses gens au Roi, à qui il avoit donné le portrait du Prince Maurice.

Mais puis-qu'on a une Rélation abrégée de ce voiage, il ne sera pas, mal à propos de l'insérer ici.

Le 28. de Novembre 1602. le Vice-amiral aïant mouillé l'ancre sur la côte de Ceilon, descendit à terre avec 15. hommes, & fut mené à la ville de Matecalo avec 6. éléfans. Ensuite il partit, avec six de ses gens, pour aller à Candy, ville capitale du Roïaume du même nom, où le grand Roi tient sa Cour, & qui est à 36. ou 40. lieuës dans les terres. Il fut quinze jours en chemin, à-cause du mauvais tems & des fréquentes pluïes. Par tout où il passoit il étoit bien régalé & défraïé.

Quand il fut à moitié-chemin, sept hommes vinrent au-devant de lui, de la part du

 Roi,

Roi, pour lui demander d'où étoient les vaiſſeaux & les gens qui étoient venus ſur ſes côtes. Deux de ces gens-là s'en retournérent à Candy, pour y porter la réponce. Deux autres prirent le chemin de la mer, pour aller viſiter les vaiſſeaux; & il en demeura trois avec le Vice-amiral, pour lui tenir compagnie pendant le voiage.

Lors-que le Roi eut été informé de tout, il envoia d'autres gens au-devant du Vice-amiral, & lui fit porter des fruits, des vivres, & d'autres choſes; & peu après il fit partir ſon propre Beau-frére ſuivi de 100. hommes, avec des flûtes, des tambours, & un palanquin, qui eſt une ſorte de litiére, & des gens pour le porter, quand le Vice-amiral ſeroit dedans.

Son entrée dans la ville ſe fit avec beaucoup de cérémonie. Les bourgeois & la milice étoient ſous les armes. On fit des décharges de pluſieurs groſſes piéces de canon. Les fanfares des trompettes & le bruit des tambours retentiſſoient par-tout. L'on eût dit que c'étoit la réception d'un Roi.

Quand il eut été conduit dans ſon logement, le Roi lui envoia dire de prendre du repos, & qu'enſuite il le prioit de venir à la Cour. Mais il vint auſſi-tôt un autre Oficier lui demander s'il lui plairoit d'aller ſur l'heure même ſaluer le Roi. Il fut bien-aiſe de ne pas différer, & faiſant porter ſes préſens avec lui, il alla au palais, ſuivi d'une grande foule de peuple, & conduit par les Trompettes & par les Tambours.

Dans la ſale de l'audience, on voioit de

rang

rang des deux côtés, les Conſeillers du Roi, avec les autres principaux Oficiers, & le portrait du Prince Maurice de Naſſau, au deſſous duquel étoit étendu un magnifique tapis, ſur quoi les préſens furent poſez. Le Roi, le Prince ſon fils âgé de 3. ans, & la Princeſſe ſa fille âgée de huit ans, étoient dans un cabinet, à côté de la ſale.

Lors-que le Vice-amiral aperçut le Roi, il ſe mit à genoux. On lui ordonna de ſe relever, & l'Interprète lui aïant fait des complimens de félicitation, lui demanda qui il étoit, & pour quel ſujet il étoit venu? Le Vice-amiral répondit qu'il venoit d'un païs que les Portugais apelloient Flandres, qui étoit gouverné par les Seigneurs E'tats Généraux, & par Son Excellence le Prince Maurice, dont il voioit le portrait dans la ſale de ſa Majeſté.

Le Roi & toute ſa Cour furent fort ſurpris de ce qu'il avoit reconnu ce portrait, & en furent d'autant plus perſuadez de la vérité de ce qu'avoit dit le Général Spilberg, qui en avoit fait le préſent: car ils ne voioient pas lieu de douter que le Vice-amiral ne fût là venu ſans que Spilberg en fût averti, & ſans qu'ils euſſent pu tous deux ſe donner des avis.

Le Vice-amiral s'imaginant avec raiſon, que ce portrait n'avoit été la placé, qu'afin de voir s'il le reconnoîtroit, prit ocaſion de faire le récit des guerres que le Prince Maurice, & le feu Prince Guillaume ſon Pére, de glorieuſe mémoire, avoient faites aux Portugais, pendant vingt ans. Enſuite il dé-

 clara

clara qu'il étoit venu avec ſes vaiſſeaux qui étoient à la rade, ſeulement pour trafiquer.

Le Roi, de ſon côté, lui fit connoitre toutes les raiſons qu'il avoit de faire auſſi la guerre aux Portugais, car il parloit paſſablement la langue de ces ennemis communs. Il dit qu'il n'y avoit point de Roi, qui les pourſuivit auſſi vivement que lui, comme aïant à ſe vanger de l'inſigne afront qu'ils lui avoient voulu faire, en tachant de le détrôner. C'eſt pourquoi il pria le Vice-amiral de vouloir lui prêter ſecours par mer, afin qu'ils ne puſſent être aſſiſtez de Goa, & que par ce moien il eſpéroit de ſe rendre maitre de leur forteresſe, qu'il étoit prêt d'aller aſſiéger par terre, avec une armée de vingt mille hommes.

Le Vice-amiral répondit qu'il n'étoit venu qu'en qualité de Marchand, & que la longueur du voiage, l'état de ſes vaiſſeaux, & les grands frais qu'il avoit fallu faire, ne lui permettroient guéres d'entreprendre une telle expédition: que néanmoins ſi Sa Majeſté le déſiroit abſolument, il la contenteroit, ſous la condition d'une recompenſe raiſonnable. Le Roi lui promit tout ce qu'il voulut, & l'aſſura qu'il lui donneroit des marques de ſon afection.

Après cette converſation le Vice-amiral aïant pris congé pour s'en retourner à ſon logement, le Roi le fit rapeller, & lui fit demander, comment il avoit été ſi-hardi & ſi-téméraire, que de paſſer ſi-avant dans ſes terres, ſans paſſeport & ſans otages? Le Vice-amiral lui répondit qu'il ſavoit que Sa

Majeſté

Majeſté étoit, auſſi-bien que lui, un ennemi juré des Portugais, & qu'il n'avoit pas douté qu'en cette conſidération il ne fût bien reçu. Mais on ſe moqua de cette réponce, & l'on en fit des riſées.

On lui demanda s'il n'y avoit point d'autres raiſons qui l'euſſent porté à entreprendre ce voiage? Il répondit qu'il n'y en avoit point d'autres que la conſidération de l'accueil favorable qu'il avoit apris que le Roi avoit fait au Général Spilberg, & la bonne réception qui lui avoit été faite à lui-même par le Roi de Matecalo, & par ſes ſujets.

Le Roi lui dît qu'il falloit que lui & ſes gens fuſſent bien-crédules, de s'être ainſi haſardez ſur des raports, puis-qu'il n'avoit point parlé au Général Spilberg. Il répondît que cette nouvelle lui avoit été dite en tant de différens endroits, & d'une maniére toujours ſi-conforme, qu'il n'en avoit pas pu douter; & qu'il avoit extrémement déſiré de venir auſſi ſaluer Sa Majeſté, & éprouver les mêmes éfets de ſa généroſité.

Après cette ſeconde converſation, aïant pris congé du Roi, il fut remené à ſon logis, où on lui envoia divers rafraîchiſſemens de confitures, de conſerves, & d'excellens fruits, en telle abondance, que ſon apartement étoit trop petit pour les contenir. Un Maître d'hôtel, huit eſclaves, ſavoir quatre hommes & quatre femmes, s'y rendirent auſſi pour le ſervir. On lui envoia 50. larins, qui ſont une monnoie longue d'argent, pour ſes beſoins; & les plus grands

Seigneurs alloient tous les jours lui rendre viſite & le careſſer.

Sur le ſoir, le Roi le renvoia querir, pour s'entretenir ſecrétement avec lui. Quand il fut arrivé, ce Prince fit ſortir tout le monde, hormis deux ou trois de ſes Conſeillers. Le Vice-amiral voulut baiſer la main de Sa Majeſté, qui ne voulut pas le permettre. Mais pour marque d'affection il l'embraſſa, le preſſant ſi fort que les côtes lui en firent mal. Il lui demanda s'il n'avoit point de Lettres de créance du Prince Maurice, ſur quoi le Vice-amiral lui en aïant préſenté une, le Roi envoia ſur le champ querir celle qu'il avoit déja reçuë, afin de voir ſi les ſeaux ſe trouveroient ſemblables.

La conformité qu'il vit dans les ſeaux, lui aïant donné beaucoup de joie, & aïant achevé de le perſuader, il dit que ſi les Flamans vouloient venir trafiquer dans ſon Roiaume, il leur feroit garder toute la ſoie, le poivre, la canelle, & toutes les autres marchandiſes qui ſeroient dans l'iſle, ſans qu'on en vendit à aucun autre; & qu'il écriroit aux Rois ſes alliez & amis, qui étoient au continent, pour les prier de favoriſer auſſi la nation.

Après cela il remit ſur le tapis le deſſein qu'il avoit d'aſſiéger par terre avec 20000. hommes, la fortereſſe de Colombo, que les Portugais poſſédoient encore dans l'iſle, ſi le Vice-amiral vouloit lui promettre d'empêcher que les vaiſſeaux de Goa ne vinſſent la ravitailler par mer. Pour ce ſervice

il

il ofroit de remettre toutes ses propres forteresses entre les mains des E'tats Généraux, qui y envoieroient des garnisons; parce-qu'il étoit persuadé que leurs troupes les garderoient mieux que les siennes.

Il sollicita fort le Vice-amiral d'accepter ces conditions, & de considérer que s'il les refusoit, & que les Portugais vissent son Roïaume destitué de toute espérance de secours, sans qu'il se fût servi de l'ocasion qui s'ofroit à lui, ils feroient de nouveaux éforts pour le mettre hors d'état d'en profiter une autre fois, si elle venoit encore à se présenter, & pour envahir tous ses E'tats.

Il poussa cette conversation jusques au soir bien tard, que le Vice-amiral prit congé & se retira. Avant-qu'il sortît, le Roi aïant pris un cure-dent d'or, qui lui pendoit au cou, le mit à celui du Vice-amiral, & l'invita en même tems à venir le lendemain dîner avec lui.

Dès-qu'il fut arrivé, & avant que le repas fût servi, le Roi recommença la conversation précédente: puis il prit sa jeune fille par la main, & l'aïant menée vers le Vice-amiral, elle lui présenta une coupe d'or, pleine de vin, & le Roi lui dît qu'il lui faisoit présent de la coupe. Ensuite le jeune Prince vint lui faire présent d'un poignard: sur quoi le Vice-amiral aïant ôté son épée de son côté la lui donna. Le Roi lui dit que si ce Prince eût été assez grand, il l'auroit envoié auprès du Prince Maurice, pour y être élevé, & aprendre tous ses éxercices.

Le Vice-amiral voiant des maniéres d'agir si-franches, & que le Roi têmoignoit

tant d'afection pour les Hollandois, ou Flamands, ainsi qu'on les nommoit encore, alors, lui déclara qu'il vouloit le secourir avec plus de forces qu'il n'en avoit, & qu'il iroit à Achin, pour faire venir ses autres vaisseaux. Le Roi têmoigna en être content, & lui aïant fait présent de 20. quintaux de canelle, & de 16. quintaux de poivre, il donna ordre à son Maitre d'hôtel d'aller le conduire avec 60. hommes; & pendant les deux premiéres journées de chemin il lui envoia des rafraîchissemens de vin, de viandes, de confitures &c.

Cependant deux de ses vaisseaux, savoir le *Flessingue* & *l'Oie*, étoient partis le 11. de Décembre 1602. pour aller à Achin, où les aïant suivis, le 14. de Janvier 1603. il mouilla l'ancre à cette rade le 5. de Fèvrier suivant, & les y trouva.

Le 10. les trois vaisseaux *la Hollande*, *le Jardin de Hollande*, & *l'Etoile*, tous trois de la flote de l'Amiral Wybrandt van Waarwijk, mouillérent à la même rade, & mirent entre les mains de Sebald de Weert sa Commission de Vice-amiral, qu'ils lui avoient aportée, ainsi qu'il paroît par la lettre suivante.

„ COMME l'union de ceux qui sont en-
„ gagez dans le commerce des Indes Orien-
„ tales, a fait que les 14. vaisseaux qui ont
„ été équipez cette année, dans les Pro-
„ vinces Unies, sont tous également aux ris-
„ ques de chacun d'entre eux, & qu'ils doi-
„ vent tous également participer au profit
„ & à

„ & à la perte, pour leur cote-part, il eſt „ néceſſaire de vous informer de ce qui s'eſt „ paſſé depuis que vous étes parti, auquel „ tems les articles de cette union étoient dé- „ ja conçus, & vous furent ſans-doute com- „ muniquez. Vous ſaurez donc que j'ai été „ établi Amiral de cette flote auſſi réünie, „ par les Directeurs Généraux, & que vous „ en étes établi Vice-amiral. Cette quali- „ té m'oblige à vous donner avis de ce qui „ s'eſt paſſé depuis-que nous avons fait voi- „ les du Texel, juſques au jour préſent que „ nous nous ſéparons des vaiſſeaux qui vont „ vous trouver, ſuivant les ordres des-dits „ Directeurs. Nous partîmes donc du Texel „ le 17. de Juin, après avoir longtems aten- „ du le vent; & le 25. l'aïant contraire nous „ fûmes obligez de relâcher à Plimouth, „ après notre jonction avec les navires de la „ Meuſe, qui ſe fit au Pas de Calais. Nous „ ſéjournâmes à Plimouth juſques au 10. de „ Juillet, pendant lequel tems on y amena „ une carraque nommée S. Valentin, du „ port de 1200. tonneaux, qui avoit été „ priſe dans la riviére de Liſbonne, par 5. „ navires Anglois, quoi-qu'elle fût ſous le „ canon des fortereſſes, & que ce fût à la „ vuë d'onze galéres, dont une partie fut „ auſſi brûlée, & l'autre partie fort-deſem- „ parée. Ceux qui vous rendront la préſen- „ te, pourront vous dire les particularités „ de cette action, & le reſte de ce qui nous „ eſt arrivé depuis notre départ de Plimouth. „ C'eſt pourquoi je me raporte au récit „ qu'ils vous en feront. J'aurois bien ſou-

„ haité que tous les Réglemens qui ont été
„ faits par les Directeurs des Compagnies
„ réunies, vous eussent été mis entre les
„ mains avant votre départ, & que nous
„ eussions pu avoir ensemble quelque confé-
„ rence touchant notre voiage, aussi-bien que
„ pour renouveller & confirmer notre ami-
„ tié. Mais votre promt départ, ou les longs
„ delais qui se sont trouvez dans l'afaire de
„ cette union, ne nous l'aiant pas permis,
„ ces Réglemens qui doivent être observez
„ dans toute la flote, vous seront communi-
„ quez par ces présens porteurs nos amis,
„ ainsi-qu'ils les ont reçus de nos Maitres
„ communs les-dits Sieurs Directeurs géné-
„ raux. Cependant je souhaiterois fort en-
„ core que pour l'utilité commune, & l'a-
„ vantage du présent voiage, nous pussions
„ nous rencontrer en quelque endroit des
„ Indes Orientales, pour conférer ensemble,
„ & prendre les mesures nécessaires. Que si
„ l'ocasion ne s'en présente pas, & que le
„ bien des afaires qui nous amènent, l'éxige
„ autrement, je vous prie très-afectueusement
„ de vouloir entretenir une bonne correspon-
„ dance, avec ces nos amis qui vont vous
„ trouver, selon les ordres qui en ont été
„ donnez par les Directeurs, & la confiance
„ que nous avons en votre prudence. Je vous
„ envoie un des deux régitres originaux seel-
„ lez de mon seau, où est contenu tout ce
„ qui a été délibéré, & fait dans notre Con-
„ seil général, jusques au jour de la sépara-
„ tion, selon lesquelles résolutions vous pour-
„ rez régler vos équipages: bien-entendu, que
„ c'est

„ c'est sauf ce qui peut être contenu dans „ vos Instructions particuliéres. Lors-que „ nous serons à Bantam, nous vous donne„ rons de nouveaux avis du succès de notre „ voiage, & de l'état des afaires, soit par „ le moien de notre yacht, ou de quelque „ autre vaisseau que nous vous envoierons, „ ou par d'autres moiens ; le tout selon que „ l'ocasion s'en pourra présenter, & que le „ bien du voiage le pourra requérir. Nous „ vous prions de vouloir, de votre côté, „ prendre les mêmes soins, nos Maîtres com„ muns jugeant aussi-bien que moi, que la „ chose est tout-à-fait nécessaire, pour l'a„ vantage du commerce, pendant-que nous „ serons obligez de différer notre jonction, „ & jusques-à-ce qu'elle se fasse, soit durant „ le voiage, soit en Hollande à notre retour. „ J'espére vous faire connoitre alors, com„ bien je vous chéris & vous estime, & vous „ donner ocasion de confirmer de plus en plus „ notre ancienne amitié. Dieu sait quelles „ sont mes intentions à cet égard. Je vous „ recommande à sa protection. A bord du „ *Maurice* le 27. de Septembre 1602. étant „ à la rade devant le cap de Lopes de Gon„ salves. Ainsi signé. Votre très-afection„ né Amiral, Wybrandt van Waarwijk.

SEBALD De Weert étant ainsi établi Vice-amiral dans toutes les formes, & aïant six vaisseaux à Achin, sous son commandement, le Roi lui donna toutes sortes de têmoignages de bienveillance. Ensuite il le pria de lui prêter secours contre les Portugais, & de lui aider à les chasser de son Roï-

aume, lui remontrant qu'il avoit fondé toute son espérance sur sa venuë; & qu'il demeureroit maître de tous les forts de ces ennemis communs.

Mais comme la saison du poivre étoit passée, & qu'il y en avoit très-peu de reste, il dit qu'il ne prétendoit pas pour l'heure arrêter les vaisseaux Hollandois : qu'il prioit seulement le Vice-amiral de revenir dans quelques mois, c'est-à-dire, au tems de la nouvelle recolte, & qu'il seroit content de la maniére dont on trafiqueroit avec lui : ajoùtant que s'il amenoit des forces encore plus considérables, on lui livreroit la recolte entiére, sans prendre aucuns droits sur lui.

Le 11. le Vice-amiral étant descendu à terre avec quelques-uns de ses gens, il trouva des éléfans qui l'atendoient, pour le porter en ville. Il fut fort-bien reçu à la Cour, & régalé en vaisselle d'argent. Il fit des présens au Roi, qui lui donna aussi quelques habits. Le lendemain il alla visiter le jeune Roi, & lui aïant fait d'autres présens, il n'en fut pas moins bien régalé qu'il l'avoit été du Roi son pére. Ce jeune Roi étoit auparavant Roi de Pédir, mais son frére cadet l'étoit alors, celui-ci aïant été couronné Roi d'Achin, du vivant de son Pére.

Le 15. la fête de la grande Pâques fut célébrée à Achin, ainsi-qu'ils ont acoutumé de la célébrer tous les ans après leur carême, ou tems de jeûnes. Ce carême commence à la fin de leur douziême mois, à la nouvelle Lune, & dure jusques au soir de la nouvelle Lune suivante, & le lendemain sont les

Pâques. La Lune renouvelloit alors le 14. du mois. Il y avoit à tous les coins des ruës des multitudes de gens, qui regardoient fixement vers l'Ouëst, pour découvrir la nouvelle Lune qu'ils atendoient avec impatience. Dès-qu'on l'aperçut le caséme fut fini.

Ces jeûnes s'obſervent avec beaucoup d'éxactitude, n'étant permis à perſonne qui ait dix ans acomplis, de manger avant que les étoiles paroiſſent: mais ils mangent la nuit autant qu'il leur plaît, & ils ne s'y épargnent pas, croïant pourtant s'être bien aquittez des devoirs du jeûne. Leurs Pâques durent trois jours, de-même que parmi les Turcs.

Ce jour là, dès le matin, les Hollandois s'en allérent vers le palais du Roi. En y allant ils virent dans les ruës des éléfans, qu'on ornoit de beaus harnois. Quand ils arrivérent au Bezar, qui eſt un emplacement devant le palais, ils virent des enſeignes déploïées à tous les coins, & une multitude de gens & d'éléfans qui y abordoient.

Lors-que le Roi ſeut que les Hollandois étoient là, il leur fit donner la liberté du paſſage, quoi-que toutes les portes de ſon palais fuſſent gardées. En entrant au palais, ils furent obligez de déchauſſer leurs ſouliers. Le Roi étoit aſſis ſur une eſtrade, d'où il voioit tout ce qui ſe paſſoit. Lors-qu'ils s'aprochérent du lieu où il étoit, ils le saluérent, non en ôtant le chapeau, mais en mettant les mains ſur la tête, & criant *Daula tuan Con*, c'eſt-à-dire, Vive le Roi. Vis-à-vis du Roi étoit encore une autre eſtrade, couverte de drap, où ils s'aſſirent, les jam-

bes croisées, comme les ont les Tailleurs d'habits.

Lors-qu'ils furent assis le Vice-amiral s'entretint avec le Roi, par le moien d'un Interprète, qui parloit bien Portugais. Ensuite on servit devant le Roi, dans cette même place, en des plats d'argent, du ris, des poules, & d'autres mets fort-bien aprêtez, à quoi on ne touchoit qu'avec la main droite, étant mal-honnête de se servir de la main gauche en cette ocasion.

Cependant on amena un grand éléfant, magnifiquement enharnaché, sur lequel se mit le jeune Roi, sous un riche dais. Il avoit un casque doré sur la tête. Un autre homme étoit assis devant lui sur l'éléfant, qu'il conduisoit, aïant une couronne d'or sur la tête, & des habits superbes. Il y en avoit encore un autre derriére lui, qui n'étoit pas moins richement vêtu.

Le Prince étant placé, & tout étant prêt, les Hollandois prirent congé du Roi pour l'aller conduire, avec tous les Trompettes qu'ils avoient dans leurs vaisseaux. Ensuite le jeune Roi partit acompagné de quantité de Seigneurs, avec un grand nombre d'éléfans & de petits chevaux, & suivi de quelques milliers d'hommes à pié, sous les armes, avec leurs enseignes, leurs fléches, & leurs fusils. Tout retentissoit de la musique du païs, qui étoit composée de cornets, de timbales, de bassins de cuivre, & d'autres instrumens, au bruit desquels se joignoit celui des trompettes des Hollandois.

En sortant du palais on fit aussi monter les

Hollan-

Hollandois ſur des éléfans. Tout ce cortége ſuivit le jeune Roi juſqu'à un petit bâtiment qui étoit dans la grande place, ou bezar, où le Roi deſcendit de deſſus ſon éléfant, & ſe reposa un peu : puis il y remonta, & s'étant tourné deſſus, il deſcendit encore; mais ce fut de l'autre côté, c'eſt-à-dire, du côté par où il n'étoit pas deſcendu la premiére fois.

Aprés cela il remonta ſur un autre éléfant, & fut conduit à la grande Moſquée, qui étoit au bout du bezar, proche du palais, qu'on avoit tenduë de toile de coton. Les Hollandois l'aïant ſuivi juſques-là, ſe retirérent, hormis le Vice-amiral qui demeura pour l'atendre, & qui l'acompagna encore juſqu'au palais, où il fut de nouveau régalé de toutes les delicateſſes du païs.

Mais aïant apris qu'il y avoit peu d'eſpérance d'avoir, même dans ſix ou ſept mois, aſſez de poivre pour la cargaiſon des vaiſſeaux, il fut réſolu qu'on prendroit congé du Roi, & qu'on le prieroit de dire, combien il y avoit aparence qu'on pourroit avoir de poivre en ce tems-là.

Ils retournérent donc au palais le 20. de Mars, & s'étant aſſis dans leur place acoutumée, le Sabandar alla leur demander ce qu'ils déſiroient. Le Vice-amiral lui répondit que comme on n'étoit pas dans la ſaiſon de trouver du poivre, il avoit réſolu de mener ſes 6. vaiſſeaux à Ceilon, & qu'il etoit venu demander ſur quelle quantité de poivre on croioit qu'il pût faire fonds, quand la ſaiſon ſeroit venuë, afin-qu'il prît ſes meſures là-deſſus.

Le Sabandar lui fit entendre que dans peu de tems il y en auroit pour charger deux vaisseaux, s'il vouloit les laisser. Le Vice-amiral lui dit, qu'il avoit promis au Roi de Ceilon, de mener ses six navires à son secours contre les Portugais, s'il lui étoit possible, & qu'il avoit dessein de tenir sa parole. C'est pourquoi il ne requéroit que de savoir à-peu-près, combien il y auroit de poivre, afin de renvoier ce qu'il faudroit de vaisseaux.

Il déclara aussi que son intention étoit de laisser à Achin des gens avec des marchandises, & que pour cet éfet il prioit qu'on fît abatre les maisons qui joignoient celle des Hollandois, afin-qu'elle ne fût pas en danger du feu, qui prend souvent dans la vile.

Pendant cette conférence, on présenta aux Hollandois toutes sortes de mets & de fruits, dans des plats d'argent, ou dorés. Enfin le Roi parut, & étant allé s'asseoir dans sa place ordinaire, ils le saluérent avec beaucoup de respect, à la maniére du païs.

Quand l'Interprète l'eut informé de tout, il répondit avec beaucoup de douceur, & leur donna leur congé. Ils se retirérent donc fort-satisfaits, & le Sabandar les acompagna, pour ordonner que les maisons qui étoient proche de la leur, fussent abatuës.

Le 26. du même mois de Mars 1603. le Vice-amiral acheta du Général Spilberg, un yacht du port d'environ 110. tonneaux, monté de 10. piéces de canon, & pourvu de tout le reste de ses apparaux à-proportion, dans le dessein de l'envoier sur les côtes de Coromandel & de Bengale. Il retint aussi quel-

ques-

ques-uns des gens du Général, & y en fit passer des siens, pour rendre l'équipage complet.

Le 31. le Vice-amiral acompagné de quelques-uns de ses gens, alla, pour la derniére fois, prendre congé du vieux & du jeune Roi, & leur déclara encore qu'il s'en iroit à Ceilon avec toute sa flote, dès-que le vent lui seroit favorable. Il fut reçu & régalé comme les autres fois. Il pria les deux Rois d'envoier sur la flote des Ambassadeurs au Roi de Candy, & ils ne voulurent pas le refuser.

Il choisit Jean Decker, Commis du *Flessingue*, pour le laisser à Achin, en la même qualité de Commis, & il lui mit entre les mains une bonne somme d'argent, avec des marchandises, pour acheter le poivre de la nouvelle recolte, jusqu'au concurrent de la cargaison de deux vaisseaux.

La ville d'Achin, dans l'état où les Hollandois la trouvérent alors, étoit, à-peu-près, telle qu'on va la représenter, en commençant du côté de la rade, par où l'on y arrive, qui est à la portée d'une fléche, à côté de la riviére, au Sud, aiant à la main droite un fort capable d'empêcher les vaisseaux d'y entrer.

La ville est demie-lieuë plus haut, bâtie en long, sur le bord de la riviére. Les maisons sont de terre, & élevées sur de longs pieux, parce-que la riviére inonde souvent toute la ville. On monte par un degré dans la sale où l'on habite. Les murailles sont garnies de roseaux, ou de paille, & les toits en sont couverts.

Le

Le commerce atire beaucoup de gens à Achin. On y vient des côtes de Malabre, de Gusuratte, de Negapatan, de Coromandel, de Bengale, de Pegu, d'Arabie, de la Mer Rouge, & de la Méque. Les habitans sont présentement Mahométans, quoi-qu'il n'y ait pas longtems qu'ils étoient encore Païens; mais les Arabes les ont atirez à leur créance.

Ils ont plusieurs Mosquées très-mal bâties, à l'entrée desquelles, c'est-à-dire, à quelques pas de la Mosquée, il y a un vaisseau avec de l'eau, où tous ceux qui veulent entrer vont se laver les piés. Après cette cérémonie, ils posent de grosses pierres de distance en distance, sur quoi il faut qu'ils passent jusques-à-ce qu'ils soient au-dedans. Il est défendu à tous autres qu'aux Mahométans, d'entrer dans ces Mosquées. D'ailleurs on observe encore plusieurs cérémonies des Turcs.

Pour ce qui regarde le gouvernement politique, tous les habitans sont aussi soumis au Roi que des esclaves. Ce Prince a quatre Sabandars, à qui il confie tout le maniement des afaires, & qui ont le plus d'autorité dans l'Etat après lui. Il semble que la politique de cette Cour est de ne vouloir point que ses sujets soient riches, car ceux qui le sont n'osent le faire paroître.

La justice qu'on y rend est fort-sévére, & la punition des crimes rude & terrible. Pour de très-petits sujets on y fait couper les piés & les mains. Les Hollandois y voioient quantité de personnes qui n'avoient qu'un pié & une main, & le bout de la jambe étoit

dans

dans une espéce de jatte creuse qui y étoit atachée. Le bras étoit apuïé sur une potence qui y étoit aussi liée, & qui soutenoit la personne. Ces supplices ne regardent pas seulement le petit peuple, ils sont aussi pour les grands Seigneurs. Car on vit à la Cour même, le beau-fils du Roi, fils de la mére du jeune Roi, à qui, par punition, l'on avoit fait couper le nez, les oreilles, & la lévre de-dessus.

Le Roi Pére ne sort plus du palais, à-cause de son grand âge. Ceux qui veulent lui parler en doivent faire demander la permission. Quand il veut l'acorder il envoie jusques au-delà de la premiére porte, un Clappe, qui est comme un Portier, & il porte un poignard doré, qui est la marque qu'on a la liberté d'entrer. Sans cette formalité, personne n'oseroit l'entreprendre. Le bruit est en ce lieu-là que ce Roi n'étoit qu'un simple pêcheur, & qu'il s'est emparé du Roïaume par sa tirannie.

Le palais est au bout méridional de la ville, entouré de remparts & de fossez. Il faut passer par sept portes avant-que de trouver l'apartement du Roi. Les bâtimens en sont fort-chetifs, étant élevez sur des piliers, ou colomnes de bois, comme les autres bâtimens de la ville. Sur ces colomnes il y a des ouvrages de sculpture, de relief, & des statuës. C'est ce qu'on y voit de plus remarquable. Le toit est couvert de roseaux.

Tout le palais est environné de palissades, au-delà desquelles personne n'ose passer que les gardes, & les servantes. Lors-que quel-

qu'un

qu'un va parler au Roi, il est à une fenêtre, & la chose se fait par l'entremise d'un Interprète. Il use quelquefois de tabac; mais il passe la plupart de son tems parmi ses femmes, qui le caressent continuellement, & le rafraichissent avec des éventails.

Il prend beaucoup de plaisir à faire jouter des coqs, dans la place qui est devant le palais, faisant des gageures contre les Seigneurs de sa Cour, qu'un tel ou un tel coq aura la victoire.

Le jeune Roi a son apartement particulier, où il n'est servi que par des femmes. Il paroît souvent en public, environné d'une garde d'hommes & de femmes sous les armes. Ses plaisirs sont de se baigner & de nager dans la riviére, où d'aller dans les bois à la chasse des éléfans, dont il y a quantité dans cette isle. On disoit alors qu'il y en avoit plur de 300 tant au palais, que dans la ville chez les bourgeois; & qu'il y en avoit d'une grandeur extraordinaire.

Pour les gouverner on se sert d'un croc, que l'homme qui est assis sur le cou, leur met à la tête, les tirant & les conduisant, par ce moien, où il lui plait. Quand on veut qu'ils s'agenouillent, afin-que quelqu'un se mette dessus, on n'a qu'à crier *Drom*, & aussi-tôt l'animal se baisse, & se laisse facilement monter.

Les habitans d'Achin sont presque tous vêtus d'une même maniére, si-bien qu'à-peine peut-on distinguer les riches d'avec les pauvres. Ils vont piés nuds, sans chausses & sans souliers, aïant une chemise de toile de co-

ton,

ton, & une ceinture de la même ſtoile, avec un autre morceau entortillé autour de leur tête. Il y en a qui ne portent auſſi ſur leur corps qu'un grand morceau de toile, entortillé tout-de-même, dont ils jettent le bout par-deſſus leur épaule. Ces toiles ſont de différentes couleurs, ſelon la fantaiſie de chaque particulier ; mais pourtant la plupart ſont bleuës.

Les femmes ſont vêtuës de la même ſorte que les hommes, hormis que leurs cheveux ſont atachez enſemble par derriére. La maniére de ſe ſaluer, quand on ſe rencontre, eſt de mettre les mains l'une contre l'autre, & de les porter ſur le front. Mais quand ils paroiſſent devant le Roi, il faut qu'ils aïent l'air abatu, qu'ils joignent auſſi leurs mains, qu'ils les mettent ſur leur tête, & qu'ils crient *Daula tuan Con*, ou, Vive le Roi.

Les étrangers comme les Guſurattes & les Malabres, & ceux qui viennent de Negapatan, de Bengale & de Pegu, s'habillent à la mode de leur païs, leurs habits étant de toile blanche, auſſi-bien que le morceau qui environne leur tête. Quelques-uns ont des ſandales.

On ne mange point de pain à Achin ; on y mange beaucoup de ris, qu'on y aprête fort-délicatement, mais on en fait le plus ſouvent des bignets à l'huile, ce qui eſt le manger le plus ordinaire du peuple. Il y a des buffles dont on fait le même uſage pour la vie, que nous faiſons des bœufs & des vaches ; & qui ſont grands, gras, & de bon goût. Il y a des chévres, des boucs, des poules ;

les ; mais tout y eſt aſſez cher. Il y a des oranges, des limons, des bananes, des noix de cocos, des tamarins, des batates, des raves, des épinards, des laitués, & d'autres ſemblables herbages, qui y ſont en abondance.

Le plus commun bruvage eſt de l'eau. On boit néanmoins aſſez ſouvent des eaux diſtilées, & ſur-tout de l'Arac, qui eſt diſtillé de ris & de noix de cocos, & qui eſt une forte boiſſon, dont les habitans s'enivrent ſouvent. Les riches & les pauvres uſent également de Betel, ou Betelle, qui eſt une certaine feuille d'arbre qu'on ſaupoudre de chaux ; & d'un fruit qu'on nomme Arecca, qu'ils croient être fort-ſain pour l'eſtomac, & rendre l'haléne agréable.

Les Hollandois y trouvérent, proche d'une Moſquée, un arbre que Jean Huigens apelle *Arbore Triſte de Dia*, qui eſt couvert de fleurs pendant la nuit ; mais elles tombent quand le jour vient. Les habitans & les étrangers parlent différentes langues, quoique la plupart parlent auſſi Malais. Cependant les habitans ont leur propre langue ; & l'uſage des écoles, où ils font inſtruire la jeuneſſe, qui y aprend à lire & à écrire. Ils écrivent comme les Hébreux, de la droite à la gauche.

Le 1. d'Avril 1603. quatre Turcs de Negapatan vinrent à bord de la Hollande, priant le Vice-amiral de leur donner un paſſeport, afin de n'être point inſultez en mer, par les vaiſſeaux Hollandois. Ils l'invitérent auſſi à viſiter les côtes de Negapatan, lui diſant qu'on

qu'on y pouvoit faire un bon commerce, & qu'il y avoit abondance de poivre.

Le 2. il partit un petit bâtiment destiné pour Negapatan, à bord duquel il y avoit deux éléfans, & beaucoup de soufre, qui se trouve dans l'isle de Pulo Way, à 2. lieuës d'Achin.

Le 3. du même mois d'Avril, sur les 3. heures du matin, les six vaisseaux du Vice-amiral firent voiles d'Achin, avec le yacht, & avec le vaisseau du Général Spilberg, prenant leur cours à l'Ouëst-nord-ouëst. A la pointe du jour, ils virent un petit bâtiment qui les suivoit, amenant l'Ambassadeur que le Roi d'Achin envoioit au Roi de Candy, qu'on fit passer à bord du Vice-amiral de Weert.

Sur le midy, le Général Spilberg se sépara, & fit route vers Bantam, pour s'en retourner de-là en Hollande; ce qui donna ocasion aux équipages du Vice-amiral, d'envoier des lettres à leurs parens. Cependant le vent aïant passé au Nord, la flote prit son cours vers Ceilon.

Le 4. du même mois d'Avril, ils virent par prouë un petit bâtiment, auquel aïant raisonné, ils trouvérent que c'étoit celui où étoient les deux éléfans, qui avoit levé l'ancre un jour avant eux, & qui étoit destiné pour Negapatan. Depuis le 5. jusques au 12. ils eurent des vents variables, & furent souvent pris de calme.

Le 16. qui étoit un Mécredi, on célébra un jour de priéres extraordinaires dans toute la flote, pour remercier Dieu des graces qu'il

qu'il avoit faites, & lui en demander la continuation; faisant que le voiage fût pour sa gloire, pour la propagation de la véritable Réligion Chrétienne, pour le bien de la Patrie, pour l'avantage de nos Maîtres, & pour renverser les desseins des Portugais, qui ne cherchoient qu'à éteindre le flambeau de sa Parole, & à détruire les peuples qui veulent le faire luire au milieu d'eux.

Les calmes & les vents inconstans continuérent tour-à-tour jusques au 23. du même mois d'Avril; & cependant il mourut quelques gens des équipages. Le 24. ils eurent un beau frais du Sud-oueët, & coururent au Nord-oueët, jusques-à-ce qu'ils eussent découvert l'isle de Ceilon, en étant à 7. lieuës. Le soir du même jour, ils mouillérent l'ancre, à une lieuë de l'isle, sur 17. brasses d'eau.

Le 25. ils firent encore trois lieuës, en râsant la côte, & sur le midi ils mouillérent à la rade de Matecalo, où quelques canots allérent aussi-tôt féliciter le Vice-amiral sur son retour, & lui porter des rafraîchissemens.

Le 30. le Vice-amiral descendit à terre, avec 130. hommes bien-armez, tirez de tous les vaisseaux, & s'en alla dans un village assez proche du bord de la riviére, où il fit halte, pour laisser passer la chaleur du jour. Ensuite il monta sur un éléfant, & ils marchérent tous en bon ordre vers la ville de Matecalo, qui est située à deux grandes lieuës dans les terres, pour y saluer le Roi.

Le Vice-amiral fut très-bien reçu de ce Prince, qui étoit alors acompagné d'environ 100. hommes, sous le harnois, avec des fusils

fusils & des piques, à qui le Roi fit faire l'éxercice de la pique, & des décharges de leurs fusils; de quoi ils s'aquitérent fort-médiocrement. On fit de beaus présens au Roi, & le Vice-amiral lui présenta une lettre, qu'il le pria d'envoier au Roi de Candy, pour lui donner avis de sa venuë.

Les habitans marquérent beaucoup de joie de voir les Hollandois de retour, & les firent entrer dans leurs maisons pour les régaler. Sur le soir, le Roi leur envoia quantité de ris, de poules, de poisson & d'huile, selon la coutume du païs. Il y a dans l'isle beaucoup de buffles & de bœufs; mais on n'en mange point-du-tout, & l'on ne veut pas en vendre, parce-qu'on fait conscience d'en tuer. Quand la nuit fut venuë, & qu'on voulut se reposer, il n'y eut pas moien de dormir, à-cause des moucherons, quoi-qu'on fit beaucoup de fumée pour les chasser.

Le 27. les Hollandois s'en retournérent à leurs vaisseaux, par un chemin détourné, faisant plus de trois lieuës, à la réserve du Vice-amiral & de quelques autres qui demeurérent auprès du Roi, parce-qu'il avoit promis d'envoier chaque jour sept cerfs à bord.

Le 29. Thomas van Tongerloo, Commis du yacht, remonta la riviére, environ deux lieuës au Nord, aïant aussi quelques chaloupes avec lui, & s'avança jusqu'à un bourg nommé Polygamme qui est bâti sur le bord de la riviére, aïant près d'une lieuë de long, où il fit quelques présens au Commandant. La même nuit les chaloupes de *la Hollande*,

& du *Flessingue*, navigérent aussi sur la riviére, environ 10. lieuës au Sud, jusqu'à un bourg nommé Panane, où ils portérent de la mercerie, afin d'en troquer pour des poules & pour des fruits.

Le 30. sur le midi, le Roi de Matecalo se rendit au bord de la riviére, avec neuf ou 10. éléfans, & 200. hommes sous les armes, vêtu d'une chemise de laine blanche, & d'un petit justaucorps par-dessus, orné de boutons. Il avoit les parties naturelles & les jambes couvertes de toile fine, & un bonnet d'une riche broderie sur sa tête. Le Vice-amiral l'aïant vu proche de la riviére, fit faire des salves de trois coups de canon de chaque vaisseau, & descendit à terre, avec des mousquetaires, & d'autres gens sous les armes. Le Roi s'entretint fort-afećtueusement & assez longtems avec lui, par le ministére d'un Interprète.

Ce Prince, entre autres choses, lui dît, qu'il y avoit dix à douze ans qu'un Devin lui avoit prédit qu'environ le tems où ils étoient alors, un nouveau peuple viendroit dans l'isle & en chasseroit les Portugais: si-bien que puis-que les Hollandois étoient un nouveau peuple, & qu'ils étoient ennemis des Portugais, il y avoit tout lieu de croire que cette prédićtion les regardoit. Il leur fit des présens de poisson, de fruits, & d'un cerf; mais il s'en retourna sur le soir.

Peu après le départ du Roi, il vint un joüeur de tours de passe-passe, avec des chaînes de fer autour de son corps, & une plaque quarrée de cuivre penduë au cou, sur-quoi étoient

étoient gravées diverses figures de Diables. Il couroit de côté & d'autre, faisant un grand bruit, & jettant de grands cris. Enfin aïant ôté la plaque de cuivre de son cou, il prit un couteau fort-large, qui étoit ataché à sa chaîne, & se le passa au-travers de la cuisse. Ensuite il passa la chaine par le trou que le couteau avoit fait, & l'y laissa suspenduë. Puis aïant redoublé ses cris & ses hurlemens, il fit mine de se vouloir encore passer le couteau au-travers du cou. Mais comme on remarqua que les Hollandois ne prenoient pas beaucoup de plaisir à ce spectacle, il ne le fit pas.

Quand il eut retiré la chaîne de sa plaie, il prit de l'eau, & l'aïant nétoiée, il la couvrit d'un morceau d'un pot de terre qu'il y atacha. Il avoit plusieurs autres cicatrices à ses jambes, qui faisoient voir qu'il avoit acoutumé de faire ce métier-là.

Le 1. de Mai 1603. il ne se passa rien, sinon qu'on troqua de l'étaim, de petits miroirs & des couteaux, pour des poules des bananes & des cocos. Quelques-uns se divertirent à pêcher, & à tirer sur des oiseaux, pendant-qu'on atendoit la réponce du Roi de Candy.

Le 2. les chaloupes qui étoient allées à Polygamme étant retournées à bord, les équipages se loüérent extrémement du bon accueil qui leur avoit été fait. Le Commandant les avoit obligez d'aller chez lui, & les avoit fort-bien régalez, les aïant fait asseoir sur des tapis de coton, & les aïant servis lui-même. Il leur avoit dit que tout le païs qu'il commandoit étoit à leur dévotion, les priant d'inviter de sa part le Vice-amiral

à lui rendre visite. Ils avoient demeuré chez lui jusqu'à la nuit, que les habitans allérent les prendre, & les conduire avec des flambeaux, par un petit bois, jusques au rivage.

Le 3. les autres chaloupes qui étoient allées à Panane, bourg à 10. lieuës au Sud, vers le bas de la riviére, dont il étoit assez éloigné, se rendirent aussi à bord. Le Roi du lieu leur avoit fait beaucoup de caresses, & on leur avoit porté des poules, des bananes, des cocos, & d'autres fruits, pour lesquels ils avoient donné de l'étaim, de petits miroirs & des couteaux. Ils étoient encore allez à un autre village nommé Tirecoy, où on leur avoit troqué du ris.

Le 4. le Vice-amiral prit deux chaloupes, & s'en alla rendre visite au Roi de Polygamme. Sur le midi on découvrit une barque en mer, au Sud, & aussi-tôt une chaloupe armée alla chasser sur elle. On la trouva chargée de ris, & montée de quelques Noirs & Mores, qui alloient à Pointe de Galles, autant-qu'on le put comprendre. Il y avoit déja vingt jours qu'ils étoient en mer, aïant chargé à Matecalo ; mais ils avoient été battus d'une furieuse tempête, & le tonnerre leur avoit tué un homme.

Le 5. le Vice-amiral s'en retourna de Polygamme, après y avoir été bien reçu & régalé du Roi, mais non-pas encore au point que les équipages qui y avoient été avant lui, lui faisoient entendre qu'il le feroit.

Cependant comme ils ne trouvoient pas autant de rafraîchissemens qu'il leur en falloit, & que le Roi de Matecalo n'envoioit

pas

pas tous les jours à bord autant de cerfs qu'il en avoit promis, quoi-que de tems en tems il en envoiât quelques-uns, & quelques sangliers, les matelots s'en allérent dans les bois avec leurs fusils, & tirérent sur de petits bœufs qu'ils emportérent à bord. Cette hardiesse déplut beaucoup aux habitans, qui en firent de grandes plaintes. Le lendemain le Vice-amiral étant descendu à terre, pour les apaiser, ofrit de païer les bœufs, disant que puis-qu'ils n'en vouloient pas vendre, & que, de son côté, il ne pouvoit s'en passer, il avoit pris le parti de les faire tuer, puis de les leur païer.

Le 8. on envoia encore des gens à terre, avec des fusils, pour en tuer. Les habitans en aïant été avertis s'assemblérent, & firent grand bruit, ne voulant nullement le permettre, quelque ofre de paiement qu'on leur fit. Les Hollandois allérent trouver le Roi, lui remontrérent le besoin qu'ils avoient de bœufs, & le supliérent de faire ensorte que les habitans leur permissent d'en tuer, & de les païer.

Le Roi leur répondit en colére, qu'ils lui avoient causé beaucoup de déplaisir, & qu'il lui étoit bien dur de voir qu'après être venus en son païs comme amis, ils en usoient non-seulement comme ennemis, mais plus mal encore que les Portugais n'avoient jamais fait, puis-qu'ils s'étoient abstenus de cette violence: qu'il perdroit plutôt la vie que de soufrir plus longtems une telle injure. Il y eut des gens qui dirent que les ames des bœufs qu'on avoit tuez, s'en étoient allées tout-à-

l'heure en enfer; discours digne de compassion & d'horreur. Enfin le Roi dit que si l'on promettoit de ne plus rien attenter de semblable, il pardonneroit le passé, & envoieroit tous les jours à bord tout ce qu'il pourroit de ris & d'autres fruits.

Le 12. le Capitaine d'un champan qui étoit à la rade, presque tout-chargé de ris, vint à bord du Vice-amiral, & lui aporta 4. poules & des fruits, le priant de lui donner un passeport, pour aller à Jaffanapatan, ville qui est à l'autre bout de l'isle, afin qu'il ne fût pas en danger d'être insulté en mer par les vaisseaux Hollandois; ce qui lui fut acordé.

Le 13. du même mois de Mai 1603. cinq hommes de Candy étant arrivez à Matecalo, il y en eut trois qui, le lendemain, se rendirent à bord du Vice-amiral, à qui ils donnérent des lettres datées le 9. d'Erasme Martsberg, que le Général Spilberg y avoit laissé, & qui depuis avoit passé au service de la Compagnie. Il écrivoit que le Roi étoit alors devant Manicrawary, poursuivant ses premiéres victoires, ce qui étoit cause qu'il n'avoit pu faire réponce plus promtement: que ce Prince avoit eu beaucoup de joie du retour du Vice-amiral: qu'il paroissoit toujours être dans les mêmes sentimens pour les Hollandois où ils l'avoient vu à leur départ: qu'il les prioit de se rendre au-plutôt, avec leurs vaisseaux, devant le fort de Pointe de *Galles*, dont il vouloit former le siége par terre: que s'il se rendoit maître de cette place, il s'engageoit de leur donner tous les ans 1000. quintaux de canelle, & autant de

poivre.

poivre. Martsberg ajoûtoit que depuis qu'il étoit à la Cour, il n'avoit remarqué dans le Roi aucune mauvaise foi, ni aucun manquement de parole.

Sur cette lettre il fut résolu, que toute la flote feroit voiles, au premier bon vent, vers Pointe de Galles, quoique le Roi eût demandé qu'avant cela le Vice-amiral se rendit à Vintana, place entre Candy & Matecalo, où il se trouveroit aussi, pour conférer ensemble. Mais afin de gagner tems, il fut résolu qu'on ne feroit point ce voiage, & qu'on en donneroit avis au Roi; le priant de faire incessamment assiéger le fort par 20. ou 30. mille hommes, & qu'on feroit toute la diligence possible, pour aller aussi l'assiéger par mer.

Le 16. à la pointe du jour, on découvrit un vaisseau à 2. lieuës au Sud. Le Vice-amiral commanda aussi-tôt trois chaloupes armées, pour aller chasser sur lui. Vers le midi les chaloupes, suivies des vaisseaux *la Hollande*, *le Jardin de Hollande*, & *l'Etoile*, l'aiant haussé; & aiant reconu que c'étoit un grand navire Portugais, la chaloupe du *Jardin de Hollande* retourna en donner avis au Vice-amiral.

Les deux autres chaloupes s'en étant aprochées lui criérent d'amener le pavillon, & de se rendre. Au-lieu d'obéir, les Portugais firent un grand feu de leur mousqueterie sur elles, & tuérent un homme; ce qui les obligea de reculer, & de passer entre le navire & les terres. Cependant le Vice Amiral détacha un yacht, qui étoit très-bon voilier,

& bien-monté de canon & de gens.

Les Portugais le voiant cingler vers eux, suivi des trois autres navires, amenérent le pavillon & les voiles, se rendirent, & aïant demandé quartier, on le leur acorda. Le Capitaine nommé Lopo Alvarez, & un Commis passérent à bord du Vice-amiral, & l'on mit un équipage Hollandois sur la prise, nommée *Nostra Senora de Rosario*, qui étoit du port de 400. tonneaux. Elle avoit, depuis six jours, fait voiles de Cochin, pour aller à Negapatan, & ensuite à Bengale, étant montée de 20. Portugais, & de 40. Noirs, ou Mores, avec quantité de femmes. On aprit d'eux qu'il y avoit encore 3. vaisseaux à Cochin, qui se préparoient à mettre bien-tôt à la voile pour Negapatan. La prise fut amenée dès le soir même à la flote.

Le 17. du même mois de Mai, à la pointe du jour, on découvrit encore un autre vaisseau qui couroit au Sud.. Le Vice-amiral commanda cinq navires & trois chaloupes, pour lui donner la chasse, son navire & le yacht demeurant seuls avec la prise. Les vaisseaux qui chassoient, n'aïant pu joindre de tout le jour celui qu'on avoit vu, furent, sur le soir, séparez les uns des autres, par le gros tems qui survint.

Le lendemain matin, il ne se trouva plus que trois vaisseaux ensemble, savoir *la Hollande*, *le Jardin de Hollande*, & *l'Etoile*, qui revinrent vers le soir à la rade, où ils aprirent que deux Hollandois étoient revenus de Candy avec des lettres du Roi. Peu de tems après, on vit aussi revenir la chaloupe

du

du Vice-amiral, qui amenoit l'Ecrivain de Lopo Alvarez Capitaine de la prise, qui étoit dans un vaisseau lége, nommé *Madre de Deos*, du port de 400. tonneaux, qu'elle avoit pris avec le secours du *Flessingue*, & qui alloit de Cochin à Negapatan.

Le matin du 19. On vit encore une voile étrangére, que *la Hollande*, & *l'Etoile*, avec une chaloupe, allérent aborder, & qui ne leur fit aucune résistance. Ils amenérent après midi cette nouvelle prise à la flote. Elle venoit aussi de Cochin, pour aller à Negapatan, & ensuite à Malacca, & aux Philippines. Elle étoit du port de 140. tonneaux, & se nommoit *Sant Antonio*, le Capitaine aïant le nom de Pedro Dassovedo.

Le même jour, le Modeliar de Candy se rendit à bord du Vice-amiral, & lui dit la nouvelle de la prise du fort de Manicrawary par le Roi. Après-midi, *le Jardin de Hollande* & un yacht furent détachez, pour aller croiser au Nord, sur un des vaisseaux qui manquoit encore, croïant qu'il pourroit avoir relâché à Trinque de Malo: mais en cas qu'on ne l'y trouvât pas, l'ordre étoit de s'en revenir, après un séjour de 24. heures tout-au-plus.

Le matin du 20. on vit le *Flessingue* & *l'Oie* qui amenoient le *Madre de Deos* à la flote qu'ils joignirent après midi. Le *Jardin de Hollande*, qui avoit été détaché pour aller croiser sur le vaisseau qui manquoit, aïant découvert une voile, chassa dessus tout le jour & toute la nuit, & l'aïant abordée le lendemain, il s'en rendit maître facilement, le Ca-

pitaine & l'équipage Portugais s'étant mis dans la chaloupe, & aiant échapé à force de rames ; de-sorte qu'on n'y trouva qu'un Portugais & quelques Mores.

Le 23. *le Jardin de Hollande* amena sa prise sous le pavillon. Elle étoit du port de 160. tonneaux, & avoit à son bord deux chevaux de Perse très beaux. Elle avoit piraté, & fait un butin de 1590. réales de huit, qu'elle portoit à Negapatan.

Il n'y avoit point de marchandises rares dans ces 4. prises : on n'y trouva que quelques sacs de fort-beau blé, du métail pour des cloches, des racines de sina, quelques bouteilles d'eau-rose, & environ trois lastes de poivre.

La principale vuë qu'on eut en prenant ces vaisseaux, fut de faire connoître au Roi de Candy que les Hollandois étoient ennemis des Portugais. Lors-que ce Prince en eut reçu la nouvelle, il en marqua beaucoup de joie, & résolut de se mettre en chemin le 25. du même mois de Mai 1603. pour aller à Matecalo, conférer avec le Vice-amiral ; lui envoiant une lettre en diligence, pour lui donner avis de son voiage, & le prier de ne relâcher point les prisonniers Portugais, mais de les faire mourir, ou de les garder, pour les lui livrer.

Le 28. ce Roi envoia beaucoup de vivres à la flote, des poules, du beurre, du ris, des œufs & des fruits. Comme on avoit donné quartier aux Portugais, on leur rendit les vaisseaux *Nostra Senora de Rosario*, & *Sant Antonio*, & on leur donna un passeport pour s'en retourner à Negapatan, de quoi ils parurent

rurent fort reconnoiſſans, ne s'étant pas atendus à cette grace. Quelques-uns de leurs eſclaves ſouhaitérent de demeurer au ſervice des Hollandois, & on les retint. On avoit auſſi intention de retenir un Pilote, qui avoit beaucoup fréquenté les côtes des Indes; mais il ſollicita ſa liberté avec tant d'ardeur, qu'elle lui fut acordée. On ne doutoit pas que cette démarche ne fût deſagréable au Roi, mais on ne voioit pas qu'on pût ſe diſpenſer de la faire, puis-qu'on leur avoit promis la vie, & l'on ne prétendoit pas acheter les bonnes graces du Roi, par un ſi lâche manquement de parole.

Le 24. on reçut nouvelles que le Roi devoit venir le lendemain à Matecalo; & l'on fit des préparatifs pour aller au-devant de lui, dans le meilleur ordre & avec le plus d'éclat qu'il ſeroit poſſible.

Le 31. un Hollandois vint à bord, pour avertir que ce ſoir-là le Roi arriveroit à Matecalo, & qu'il l'en avoit laiſſé à cinq lieuës. Sur cet avis on baleïa tous les vaiſſeaux, on les tint en ordre, & l'on fit équiper fort magnifiquement une chaloupe, afin-que ſi le Roi vouloit viſiter la flote, il pût s'en ſervir pour aller à bord.

Le 1. de Juin 1603. dès le matin, le Vice-amiral & les autres Commandans, s'en allérent à terre, ſuivis de 200. hommes ſous les armes, diſtribuez ſous deux Enſeignes, avec les tambours & les trompettes. Ils marchérent en bon ordre vers Matecalo, où ils eſpéroient trouver le Roi: mais aprenant qu'il n'y étoit pas encore, ils allérent une demie

lieuë plus loin au-devant de lui.

Ce Prince avoit plusieurs éléfans & plus de 300. hommes avec lui. Il reçut fort bien les Hollandois, & tout ce cortége ensemble marcha vers Matecalo. Quand on y fut arrivé, & que le Roi se fut entretenu quelque tems avec le Vice-amiral, il témoigna souhaiter que les Hollandois s'en retournassent à bord, & que le lendemain matin ils revinssent dans le même ordre, retenant néammoins le Vice-amiral, & les autres principaux Oficiers, pour passer la nuit à Matecalo.

Le Vice-amiral, qui n'avoit aucun mauvais soupçon étant demeuré avec Thomas van Tongerloo, & Henri Lendgies, & aïant commandé à ses gens d'aller se rembarquer, ils s'y en allérent confusément, sans aucun ordre, & comme des brebis dispersées. Cependant il se vit tout d'un coup ataqué par les gens du Roi, & fut massacré. Ceux de sa suite ne furent pas mieux traitez. On en fit un terrible carnage, sans qu'il en parût aucune cause, sans qu'il y eût aucun diférent, ni qu'on leur en dit aucune raison. Ceux qui alloient s'embarquer furent atrapez, pour la plupart, & assassinez. Il y en eut pourtant quelques-uns qui se cachérent, & d'autres qui se sauvérent en feignant de tomber morts.

Le reste des équipages, qui étoient demeurez à bord, aïant apris une partie de ce qui s'étoit passé, ne savoient que penser : car ils ne pouvoient s'imaginer que cela se fût fait par ordre du Roi. Ils se persuadoient que c'étoit l'éfet de quelque mesintelligence entre leurs gens & le peuple; & ils désiroient ar-

dem-

demment de ſavoir ce qu'étoit devenu leur Vice-amiral.

Pour en être informez, ils firent armer le lendemain une chaloupe, afin d'aller mettre à terre un jeune homme de l'iſle qu'ils avoient à bord, & ils le chargérent d'une lettre. Peu de tems après, l'Ambaſſadeur du Roi d'Achin ſe préſenta ſur le rivage, ſuivi de peu de gens, avec une banniére de paix & une lettre. La chaloupe aiant nagé vers terre, & demandé la lettre, on la trouva écrite au nom du Roi de Candy en langue Portugaiſe. Elle donnoit avis du maſſacre du Vice-amiral & de ſes gens, & lui en imputoit la faute, ſuppoſant qu'il avoit voulu comme contraindre le Roi d'aller à ſon bord, & qu'on ſavoit bien que c'étoit pour l'aſſaſſiner; ce qui avoit donné lieu à ce Prince de le prévenir. D'ailleurs il déclaroit qu'on avoit le choix de demeurer en paix avec lui, ou d'être en guerre, parce-qu'il lui importoit peu quel parti on voudroit prendre: ajoûtant que la lettre étoit écrite en Portugais, à-cauſe qu'il n'étoit reſté perſonne qui entendît la langue Flamande.

L'Ambaſſadeur du Roi d'Achin ne put donner de nouvelles certaines des Hollandois, ni dire s'ils étoient morts ou vivans, parce-qu'il s'en étoit fui, & s'étoit retiré dans les bois avec ſes gens.

Voici de quelle maniére d'autres ont raporté la choſe. Ils ont dit que le Vice-amiral étant auprès du Roi, l'avoit prié avec beaucoup de ſoumiſſion, de vouloir, quand il auroit dîné, aller ſur le rivage, afin de

voir les vaisseaux : que le Roi avoit refusé d'y aller à cette heure-là, disant en même tems qu'il vouloit non-seulement aller le lendemain sur le rivage, mais passer à bord : que pour cet éfet il avoit prié le Vice-amiral de renvoier ses gens, hormis les principaux Oficiers, & six ou sept Mousquetaires, qui passeroient la nuit à terre avec lui.

Que le Vice-amiral n'aiant aucun lieu de soupçon, avoit ordonné à ses gens de se rembarquer, & de se retirer dans le même ordre qu'ils étoient venus ; ce qui avoit été mal éxécuté, y en aiant eu plusieurs qui étoient allez boire dans les cabarets de la ville : qu'après la retraite de ses gens le Vice-amiral étant retourné auprès du Roi, il l'avoit encore sollicité de passer à son bord ; sur quoi le Roi lui avoit fait cette réponce.

Je suis venu de Candy à Vintana pour l'amour de vous, & de Vintana j'ai fait trente lieuës de chemin pour venir vous trouver à Matecalo ; cependant vous n'étes pas encore content : cela me fait naître de grands soupçons. On dit que le Vice-amiral lui repliqua ; Si Votre Majesté n'a pas assez de confiance en moi, pour vernir à mon bord, je ne puis pas aussi aller avec Elle à Pointe de Galle, & je m'en retournerai dans les lieux d'où je suis venu. On prétend que cette réponce irrita tellement le Roi, qu'il donna ordre à son Modeliar, qui est originairement Portugais, d'arrêter le Vice-amiral, & de le massacrer avec tous ses gens.

D'autres croient que cette réponce du Vice-amiral, s'il est vrai qu'il l'ait faite, n'a

point

point été la cause de sa mort; mais que c'étoit le dépit que le Roi avoit conçu de ce qu'il avoit relaché les Portugais, après les instantes priéres qui lui avoient été faites de les livrer à ce Prince.

La lettre en Portugais, dont il vient d'être fait mention, commençoit ainsi. *Dieu éxécutabier ses justes jugémens, au sujet &c.* Les Hollandois lui firent réponce le 2. du même mois de Juin, & firent porter leur lettre par une femme Portugaise, qui aïant été autrefois esclave à Candy, avoit été délivrée par le moien du Vice-amiral. Quand elle fut à Matecalo, & qu'elle seut que tous les Hollandois y avoient été massacrez, & que le Roi de Candy en étoit parti, elle mit promtement la lettre entre les mains d'un homme qui l'aïant joint en chemin, la lui rendit. Le Roi répondit, *Dieu fait justice à ceux qui la lui demandent, & qui méritent de l'obtenir.*

Le 3. la chaloupe du *Jardin de Hollande*, nagea vers terre, afin de voir s'il n'y auroit point encore quelque Hollandois, qui se fût échapé, à qui l'on pût donner du secours. On en trouva un tout-nud, qui étoit un matelot du *Flessingue*, qui gagna jusqu'à la chaloupe, quoi-qu'il fût fort-blessé. Il avoit reçu ses blessures dans le plus prochain village, & on l'avoit laissé pour mort, aiant passé toute la nuit dans cet état, après avoir été dépouillé. Mais à la pointe du jour deux hommes étoient venus à lui, & l'aïant porté auprès d'un feu qu'ils firent, ils l'y laissérent & se retirérent vîte, de-peur d'être connus.

Dans

Dans ce même tems on aperçut encore un autre matelot, qui aïant été fort-bleſſé, n'avoit pas laiſſé de ſe jetter dans l'eau, d'où il étoit ſorti enſuite, & étoit allé ſe cacher dans le bois. Sur le ſoir, trois hommes de la ſuite de l'Ambaſſadeur d'Achin, & la femme Portugaiſe qui avoit été chargée d'une lettre pour le Roi de Candy, ſe rendirent auſſi à la chaloupe. Cette femme leur fit le détail du funeſte maſſacre qui avoit été fait du Vice-amiral, & d'environ 50. de ſes gens.

Elle raporta en même tems les raiſons que le Roi de Candy prétendoit avoir eües de faire cette cruelle boucherie, telles qu'il les avoit écrites: Savoir, qu'après avoir fait plus de 30 lieües, pour ſe rendre à Matecalo, afin de conférer avec le Vice-amiral, ce Hollandois avoit emploïé toutes ſortes d'artifices pour l'attirer ſur le rivage, & enſuite à ſon bord, & éxécuter une trahiſon que Dieu n'avoit pas voulu permetre qui eût ſon éfet: qu'il avoit déja commencé à manifeſter ſes mauvaiſes intentions, en relâchant les priſonniers Portugais qu'il avoit faits, & leur donnant deux bâtimens pour ſe retirer; quoi-qu'il deût bien les avoir remis entre les mains du Roi, qui l'en avoit fait prier inſtamment; refus qui ne pouvoit partir d'un bon & ſincére ami: qu'il ne ſe mettoit pas en peine ſi les Hollandois animez par ſon action, ſe déclaroient ſes ennemis, ne faiſant pas plus d'état de leur amitié que de leur haine.

Ce malheur, & le peu d'eſpérance qu'il y avoit de faire encore quelque commerce à

Ceilon

Ceilon, embarrassa fort les Hollandois, qui ne se voiant que trop assurez de la mort de leur Vice-amiral, assemblérent ce qui étoit resté de gens du Conseil de la flote, & élurent le 4. du mois de Juin 1603. pour leur Vice-amiral Jaques Pietersz d'Enchuise, qui d'un vaisseau d'Enchuise qu'il montoit, passa sur le *Zierczée*. Vers le soir, la chaloupe amena encore a bord, un des matelots réchapez, qui étoit fort-blessé, & le 5. du mois, elle y amena l'Ambassadeur d'Achin & 3. de ses gens.

Le 6. le Roi de Matecalo fit prier les Hollandois de lui envoier quelqu'un d'entre eux. Ils retinrent pour otages trois de ceux qui étoient venus leur faire cette proposition, & après midi la chaloupe aiant nagé vers terre, on envoia deux hommes avec des pelles, pour enterrer les corps de ceux qui avoient été massacrez, qui étoient encore étendus sur la place.

Le 7. ces deux hommes revinrent sur le rivage, faisant des signaux, afin-qu'on allât les prendre. La chaloupe armée nagea vite vers eux, & les prit, aiant remené à terre les trois otages qu'on avoit retenus. Les deux Hollandois raportérent que le Roi de Matecalo se disculpoit, autant qu'il lui étoit possible, de l'action commise par le Roi de Candy, sur lequel il la rejettoit toute entiére, en marquant même beaucoup de déplaisir: qu'il assuroit que le massacre n'avoit été fait que par les gens de Candy, & que ses sujets n'y avoient eu aucune part: qu'il prioit qu'on ne cherchât point à s'en vanger sur lui ni sur eux;

&

& qu'il ofroit, de son côté, d'en user avec toute sorte d'honnêteté & de douceur. On reçut ces complimens comme des paroles de la vérité desquelles on jugeroit, par les éfets qui les suivroient, & par les choses que le tems découvriroit.

Le 9. ils aprirent qu'il y avoit encore à Matecalo un de leurs gens qui étoit blessé: sur quoi ils retinrent un otage, & envoiérent un homme à terre avec des présens pour ramener le blessé, qui revint à bord le 11. avec un autre qui étoit des gens de l'Ambassadeur d'Achin. Ils furent conduits par un Arache, c'est-à-dire, un Capitaine, qui aporta de la part du Roi au nouveau Vice-amiral un présent d'une bague d'or, sur quoi étoient montées quelques chétives pierreries.

Les choses étant dans cet état, il fut résolu de détacher *l'Oie*, pour aller à Bantam chercher sa cargaison, & avertir les Hollandois qui pouvoient y être, du tragique accident qui étoit arrivé. *L'Etoile* & le *Flessingue* eurent aussi ordre d'aller à Achin, pour y solliciter la cargaison qui leur avoit été promise, & ils emmenérent avec eux *le Jardin de Hollande*, afin d'être en état de se défendre contre la flote Portugaise d'André Furtado, qu'ils croioient devoir partir de Malacca pendant la présente mousson, pour se rendre devant Achin.

Pour le Vice-amiral, qui montoit alors le vaisseau *la Concorde*, & qui avoit *la Hollande* & le yacht en sa compagnie, il devoit aller à Bengale & à Negapatan, pour reconnoitre le païs, & s'informer de l'état des afaires.

Le 13. le Roi de Matecalo envoia par présent au Vice-amiral trois pourceaux & un cerf. Le 14. un Arache & un vieillard qui parloit Portugais, & qui étoit encore de la suite de l'Ambassadeur d'Achin, se rendirent à son bord, & lui présentérent de la part du Roi quelques poules, & des poches de civette ; puis ils s'en retournérent. Le 15. le même Arache revint, & amena un cerf.

Le lendemain, qui étoit le 16. de Juin, un Hollandois qui étoit à Candy, se rendit à bord avec un Envoïé du Roi, qui aporta une lettre de sa part, par laquelle il tâchoit de s'excuser, & redemandoit l'amitié des Hollandois. Il attestoit Dieu, & juroit par lui-même, par son ame, & par ses enfans, que si on vouloit lui envoïer quelqu'un pour traiter avec lui, il ne lui seroit fait aucun mal ; qu'il lui feroit voir de la canelle & du poivre qui étoient à Candy ; & que si l'on vouloit lui donner du secours contre les Portugais, pour prendre les forts de Colombo & de Galles, il éxécuteroit en tous leurs points les promesses qu'il avoit faites.

Après avoir fait réflexion sur cette lettre, on changea d'avis, & l'on conclut qu'il ne falloit pas abandonner l'isle de Ceilon. Ce n'est pas qu'on eût espérance de négocier rien d'avantageux pour cette fois : mais on jugea qu'il ne falloit pourtant rien négliger, & qu'on devoit au-moins tâcher de se conserver l'accès dans l'isle.

Ainsi l'on résolut d'envoïer à Candy Jaques Cornelisz, Sous-commis du vaisseau *le Jardin de Hollande*, avec cette Instruction.

Qu'il

Qu'il plût au Roi de livrer sur le rivage toute la canelle & le poivre qu'il avoit, & de commettre des gens de sa part pour en faire le prix, lequel les Hollandois paieroient en argent, ou en marchandises. Qu'ils acceptoient les ofres d'amitié que le Roi leur faisoit. Qu'à l'égard des forts de Colombo & de Galles, ils n'étoient plus en état d'en favoriser le siége, aïant envoié une partie de leurs vaisseaux en d'autres endroits des Indes; mais que cela se pourroit faire à la mousson prochaine, d'autant-plus qu'il leur devoit venir en ce tems-là de nouveaux secours des Provinces Unies, qui leur donneroient lieu d'éxécuter plus facilement cette entreprise.

Le Sous-commis partit le 19. sur le midi, avec l'autre Hollandois qui étoit venu de Candy, pour y aller par Matecalo. Ils ménérent aussi l'Ambassadeur d'Achin, qui désira d'aller prendre congé du Roi de Candy. Le même jour, après midi, deux autres hommes de Candy vinrent à bord, aportant des lettres de leur Roi, qui demandoit instamment qu'on envoiât quelqu'un à sa Cour.

Le 20. le Sous-commis écrivit de Matecalo, qu'il avoit résolu de partir le lendemain pour Candy. Sur le soir *l'Etoile* & le *Flessingue* mirent à la voile, pour aller à Achin; & *l'Oie* pour aller à Bantam. Mais les autres, savoir le *Ziericzée* ou *la Zélande*, *la Hollande*, *le Jardin de Hollande*, & le yacht, demeurérent encore à l'ancre, pour atendre des nouvelles de Candy. dans l'espérance d'obtenir leur cargaison. L'Ambassadeur d'Achin se promettoit aussi d'avoir son congé avec

honneur,

honneur, pour s'en retourner vers le Roi ſon Maître.

Ces derniers vaiſſeaux, qui demeurérent à la rade de Matecalo, firent de l'eau, & des vivres. On leur porta ſur le rivage, & en plus grande abondance que jamais, des poules, des œufs, des bananes, des noix de cocos &c. qu'on leur troqua pour du plomb, des miroirs, des couteaux, & d'autres merceries de Nurenberg. Mais pendant ce négoce, on étoit dans une ſi-grande défiance, que les chaloupes ſe tinrent tout-proche de terre; d'où l'on auroit pu, en cas de beſoin, tirer du canon & du mouſquet juſques au lieu où étoient les inſulaires.

Le 28. le Roi de Matecalo fit préſent d'un cerf. Le 29. on aporta beaucoup des vivres ſur le rivage; mais le gros tems empêcha qu'on ne pût aller les acheter.

Le 7. de Juillet 1603. un Arache de Matecalo ſe rendit à bord du Vice-amiral, & demanda un paſſeport, pour deux champans, chargez de canelle & de poivre, dont il ofrit en même tems la cargaiſon à vendre, aiant aporté des montres de l'une & de l'autre. On lui acorda les paſſeports, qui furent écrits en Portugais.

Le 8. trois autres perſonnes étant allées à bord du Vice-amiral, lui préſentérent des poules & des noix de cocos, afin d'avoir un paſſeport pour un champan, qui étoit dans la riviére de Polygamme. Il étoit deſtiné pour Jaffanapatan, & ils craignoient qu'il ne fût inſulté par trois grands navires Hollandois qui étoient là, ſelon leur raport.

Le

Le Vice-amiral n'ajoûta point de foi à cette nouvelle. Cependant il dissimula sa pensée, demandant à ces gens-là, si quelqu'un des trois voudroit bien s'embarquer avec ses gens, & les mener à Jaffanapatan à-condition de les bien recompenser pour ce service, & de donner le passeport qu'on requéroit. Cette proposition les fit désister de leur demande. Ils dirent qu'ils n'oseroient entreprendre ce voiage sans la permission du Roi de Matecalo; qu'ils iroient lui en parler, & qu'ils reviendroient le lendemain. Mais on ne les revit plus.

Le 9. du même mois, les Hollandois eurent avis qu'il y avoit, dans la riviére de Polygamme, 5. champans, dont deux étoient chargez d'éléfans; un autre, de dents d'éléfans; un autre, d'arack; & le cinquiême n'avoit point encore sa cargaison. Ils ne pouvoient croire cette nouvelle, quoi-qu'auparavant ils eussent oüi dire, que le Roi de Candy avoit acoutumé d'envoïer tous les ans des champans avec des éléfans & d'autres marchandises aux Rois de la côte de Coromandel.

Pour s'en éclaircir, ils résolurent d'envoïer dans cette riviére le yacht *la Sphére du Monde*, & la grande chaloupe du *Jardin de Hollande*, avec ordre d'amener sous le pavillon tous les champans qu'ils y trouveroient, afin-qu'ils servissent comme d'otages, pour retirer, en cas de besoin, les gens qu'ils avoient envoiez à Candy. Sur le soir on vit un champan au Sud, & l'on en donna promtement avis au Vice-amiral. Cependant ce bâtiment

étant

étant venu mouiller à la rade, proche de la flote, le Vice-amiral en fit venir le Commandant à son bord, qui lui montra le passeport qu'il avoit donné lui-même à un Arache, en date du 7. du mois.

Il raporta qu'il venoit de Mattore Bellingam, qui étoit à cinq lieuës au Nord de Pointe de Galles: qu'il amenoit avec lui un homme de Bellingam, qui avoit chargé dans son champan 80000. livres de canelle, & qui étoit envoié par le Panico Modeliar, c'est-à-dire le Commandant du lieu, pour les vendre; mais que c'étoit moins encore pour faire cette vente, que pour aprendre au vrai quels vaisseaux étoient à la rade de Matecalo: que le Panico souhaitoit fort de traiter & faire amitié avec eux: qu'il protestoit n'avoir eu aucune part au massacre que le Roi de Candy avoit fait faire, & qu'il n'en avoit eu aucune connoissance: qu'il commandoit pour le moins sept mille hommes, qui ne prétendoient point être dans la dépendance du Roi de Candy: que si les Hollandois vouloient aller devant Pointe de Galles, il s'engageoit à donner assaut par terre à ce fort, où il n'y avoit pas plus de 300. Portugais: qu'il le pourroit emporter si-promtement, qu'il ne seroit point obligé d'en demander permission au Roi de Candy, & qu'aussi cela ne lui étoit pas nécessaire.

Le Vice-amiral ni son Conseil ne jugérent pas à-propos d'écouter ces propositions, qui avoient tout l'air d'une nouvelle surprise que le Roi de Candy leur vouloit faire. Il acheta, reçut & païa la canelle, & ensuite le cham-

champan vogua vers le rivage, & fut halé à terre, parce-que l'équipage n'avoit pas dessein de s'en retourner par mer. Ils priérent qu'on leur donnât un Hollandois pour aller avec eux, & traiter avec le Panico Modeliar; mais on n'y voulut point entendre.

Cette place de Mattore Bellingam, ainsi qu'on le fit comprendre aux Hollandois, avoit été 7. ou 8. mois sous la domination des Portugais, avec tout le païs qui l'environne; mais à la venuë de ceux-là, ceux-ci avoient pris le parti d'abandonner cette place & le païs, & s'étoient retirez dans leurs forts.

Le 10. le yacht & la chaloupe, qui étoient commandez pour la riviére de Polygamme, se mirent en route. Le lendemain le Vice-amiral leur aiant envoié son canot, pour aprendre ce qui se passoit sur cette riviére, il revint le jour suivant, & fit raport que l'entrée de la riviére étoit à six lieuës de là: que le yacht & la chaloupe y avoient laissé tomber l'ancre, en-sorte qu'aucun vaisseau n'y pouvoit entrer, ni en sortir: que les habitans leur avoient assuré qu'il n'y avoit là qu'un seul champan, qui avoit un passeport des Hollandois: que ces mêmes habitans leur avoient dit qu'il y avoit trois vaisseaux Hollandois devant Jaffanapatan; nouvelle qui se confirmoit ainsi de plus en plus.

Cependant le Vice-amiral demeuroit toujours à la rade de Matecalo, sans rien entreprendre, jusques-à-ce que ses gens fussent de retour de Candy, s'étonnant de ce qu'il ne recevoit point de lettres d'eux, ni de l'Ambassadeur d'Achin. Néammoins n'aiant

pas

pas deſſein de ſe retirer, qu'il ne fût éclairci de ce qui ſe ſeroit paſſé en ce voiage, il voulut, en atendant, être informé de la vérité, ou de la fauſſeté de la nouvelle de Jaffanapatan. Pour cet éfet il envoia, le 13. du même mois de Juillet; ſon canot, pour donner ordre au yacht & à la chaloupe, qui étoient dans la riviére de Polygamme, de s'y en aller, & de revenir lui faire leur raport.

La perte de tems qu'on avoit faite à cette rade, cauſant beaucoup de chagrin à tout le monde, on avoit encore celui d'avoir paſſé ſept mois, ſans avoir apris aucune nouvelle de l'Amiral; ce qui fit prendre la réſolution de détacher un des vaiſſeaux, pour aller, avec toute la diligence poſſible, ſur la côte de Coromandel, & à Bengale, afin-que dès-qu'il en ſeroit revenu, tous les navires enſemble fiſſent voiles vers Achin, d'où l'on envoieroit à Bantam, & dans les autres ports des Indes, s'informer de l'état des choſes, afin de prendre enſuite ſes meſures.

Le même jour, un Arache étant revenu à bord, demanda un paſſeport pour deux châmpans de Mattore, & du païs qui en eſt voiſin, qui étoient chargez de canelle, de poivre & d'arack, qu'on vouloit amener à la flote; ce qui leur fut acordé.

Cet Oficier raporta que le Roi de Matecalo devoit aller le lendemain à Tirecoy, place qui étoit à 3. ou 4. lieuës au Sud, où l'on devoit célébrer à l'honneur d'une Idole, une grande fête, qui devoit durer 9. ou 10. jours, c'eſt-à-dire, juſqu'à la pleine Lune: qu'il y avoit une multitude de gens, hom-

mes, femmes & enfans, qui ſe diſpoſoient à y aller, ſelon la coutume; & que pendant ce tems-là les vaiſſeaux ne devoient point eſpérer de vivres, ou que bien-peu: que cette fête ſe célébroit dans toute l'iſle, quoi-que non-pas dans toutes les places, mais en divers endroits particuliers.

Le 15. du même mois de Juillet, le canot du Vice-amiral revint joindre la flote. Le 20. on vit à terre une petite banniére de paix, de quoi l'on eut beaucoup de joie, dans l'eſpérance d'aprendre des nouvelles de ceux qui étoient allez à Candy. Auſſi-tôt on envoia un canot au rivage, qui amena un Arache, avec un Hollandois qui aportoit des lettres de Jaques Corneliſz.

Ces lettres contenoient que le 29. du précédent mois, il étoit arrivé à Candy, avec l'Ambaſſadeur d'Achin: qu'ils n'y avoient pas trouvé le Roi: qu'il étoit à la tête de ſon armée, qui campoit à Sytabague, à 15. lieuës de Candy, & à ſix lieuës de Colombo: que le Roi aïant apris leur venuë, les avoit mandez au camp, & les avoit bien reçus; proteſtant qu'il étoit bien-fâché du malheur qui étoit arrivé à Matecalo, & qu'il les prioit de ne le pas imputer à ſa mauvaiſe intention, mais à un funeſte mal-entendu: qu'il avoit fait ſerment qu'à l'avenir il ſe confieroit abſolument aux Hollandois: qu'il avoit deſſein de faire charger deux champans de canelle & de poivre, pour les leur envoier: qu'il avoit déja fait préparer deux éléfans, afin de leur faire porter par terre deux bares de canelle & autant de poivre, dont une partie ſeroit

pour

pour leur propre provision, & l'autre pour servir de montre : qu'il prioit qu'on lui envoiât encore quelqu'un pour faire le prix du poivre & de la canelle.

Le Vice-amiral & son Conseil aïant fait réflexion sur le contenu de cette lettre, furent persuadez, que toutes les promesses du Roi, n'étoient que de beaus complimens, pour arrêter la flote, & tenir les Portugais en alarme. Ainsi l'on conclut que dès-que ceux qui étoient allez à Candy en seroient de retour, on feroit voiles vers Achin.

Le 22. du même mois de Juillet, un de ceux qui avoient acompagné Jaques Cornelisz de Matecalo à Candy, se rendit à bord du Vice-amiral, & lui dit qu'il y avoit huit jours qu'il en étoit parti avec le même Cornelisz; qu'il l'avoit laissé à Vintane, aïant pris le devant, & fait diligence pour en donner avis. Cependant la chose n'étoit pas véritable; car il étoit parti de Candy deux jours avant l'Envoié Hollandois.

Le 24. vers le soir, Jaques Cornelisz parut sur le rivage, & passa incontinent à bord du Vice-amiral, à qui il rendit une lettre du Roi de Candy, qu'il avoit laissé à Sytabague, & d'autres lettres des Ambassadeurs de Candy & d'Achin, qui étoient demeurez avec leurs suites à Matecalo, se proposant de venir à bord le lendemain.

Il avoit aussi laissé avec eux, à Matecalo, huit éléfans, chargez de la canelle & du poivre dont il a été ci-devant parlé. Pour la lettre du Roi, elle ne signifioit rien: on connoissoit fort-bien que tout ce qu'elle con-

tenoit n'étoit que de belles paroles pour amuser & retenir les vaiſſeaux. Le ſoir du même jour le yacht & la chaloupe qui étoient allez à Jaffanapatan, en revinrent, & raportérent qu'ils n'y avoient point trouvé de vaiſſeaux Hollandois.

Le 25. un Arache & les Ambaſſadeurs de Candy & d'Achin ſe rendirent à bord, où ils éxaltérent grandement le Roi de Candy, & ſes bonnes intentions. Ils dirent qu'il ne manqueroit pas de pourvoir à la cargaiſon de deux vaiſſeaux: qu'il vouloit envoier des Ambaſſadeurs avec les Hollandois au continent, pour leur faire donner encore la charge de deux autres navires: que pour cet éfet il prioit qu'on envoiât quelques-uns des principaux Oficiers de la flote à Candi, pour faire le marché, & qu'enſuite il feroit raſſembler la canelle & le poivre de tous les endroits.

Tous ces beaus diſcours ne purent porter le Vice-amiral, ni ſon Conſeil, à entreprendre de nouveau un ſi-long voiage, tant à-cauſe des défiances qu'ils avoient, que du tems qu'ils conſumoient inutilement, quoiqu'il leur fût ſi-cher. Néammoins les Ambaſſadeurs, en s'en retournant à terre, promirent de revenir le lendemain ſur le rivage, & d'y amener les éléfans avec une bare de canelle & une de poivre, que le Roi de Candy envoioit aux Hollandois pour leur proviſion. A l'égard des deux autres bares, l'une auſſi de canelle, & l'autre de poivre, qui devoient ſervir de montre, ils avoient ordre de les laiſſer à Matecalo, juſques-à-ce que

le

le marché en fût fait.

Le même jour 25. de Juillet, les deux chaloupes du Vice-amiral & de *la Hollande*, eurent ordre d'aller dans la riviére de Polygamme, pour y chercher du ris.

Le 26. après midi, les Ambaſſadeurs étant retournez à bord, délivrérent les deux bares l'une de canelle, l'autre de poivre, & preſſérent fort qu'on renvoiât des gens à Candy; ce qu'on leur refuſa tout-net. On leur dit que la réſolution étoit priſe de ſe retirer inceſſamment, & d'aller chercher des païs où il ſe trouvât plus de bonne foi, & où l'on pût recevoir un plus favorable accueil: mais que s'il leur plaiſoit de revenir encore le lendemain, on les chargeroit d'une lettre pour le Roi, en prenant congé les uns des autres.

Avant-que l'Ambaſſadeur d'Achin partît pour ſon voiage de Candy, il avoit ſouvent dit que le feu Vice-amiral avoit promis à ſon Roi, que lors-qu'ils ſeroient arrivez à Ceilon il lui fourniroit la valeur de 20. Cattis d'argent, pour acheter des pierreries, & d'autres raretés. Le Conſeil s'excuſa d'éxécuter cette prétenduë promeſſe, parce-que perſonne n'en avoit eu connoiſſance. Cependant comme ils avoient pris à Achin une petite partie de ſoufre, ils lui ofrirent d'en vendre ſix bares au Roi, & de lui en laiſſer toucher le prix, qu'il rendroit lors-que la flote ſeroit de retour en ſon païs. Sur cette ofre, il ſe fit mener à terre, & dit que le lendemain il reviendroit ſur le rivage, avec quelques éléfans, pour faire charger ce ſoufre.

Le 27. du même mois de Juillet, les Am-

baſſadeurs de Candy revinrent à bord, pour prendre leur congé, & les lettres qu'on vouloit envoier au Roi, qui étoient écrites en Portugais & en Flamand, toutes deux de la même teneur. On ajoûta de bouche, qu'on les prioit de dire à ce Prince que s'il avoit intention d'agir de bonne foi, & de livrer la cargaiſon de deux vaiſſeaux, en poivre & en canelle, il n'avoit qu'à donner ordre qu'on la raſſemblât, & qu'on la tint toute-prête, afin-que quand il viendroit des vaiſſeaux à la rade où ils étoient, ils n'euſſent qu'à en faire le prix, & à charger auſſi-tôt: mais que s'il ne vouloit pas avoir plus de fidélité qu'il en avoit eu juſques alors, on ne manqueroit pas de moiens pour s'en vanger. Après avoir été chargez de cette commiſſion, les Ambaſſadeurs s'en retournérent ſur le ſoir à terre.

L'Ambaſſadeur d'Achin n'étoit pas trop content de voir partir la flote ſans lui, & qu'il fallût qu'il demeurât à Ceilon, parce-que ſes afaires avec le Roi de Candy n'étoient pas encore expédiées. Il chargea les Hollandois de lettres pour le Roi ſon Maître, & ceux-ci les aïant reçuës mirent à la voile, & cotoïérent l'iſle, juſqu'à la riviére de Polygamme, par le travers de laquelle ils laiſſérent tomber l'ancre, ſur le ſoir.

Le 29. la chaloupe du vaiſſeau *la Hollande*, rejoignit la flote, & aporta environ 600. noix de cocos. L'équipage fit raport que deux des matelots, dont l'un étoit un More, qui à la priſe des vaiſſeaux Portugais, avoit volontairement paſſé au ſervice des Hollandois, avoient été juſqu' à la ville de Polygamme,

qui

qui eſt à ſix lieuës en remontant la riviére: que le Roi avoit dit qu'il avoit une quantité de poivre aſſez conſidérable, toute-raſſemblée: qu'ils avoient vu une maiſon qui en étoit pleine; & qu'il l'ofroit à vendre.

Sur cet avis, on y envoia un des Sous-commis avec ce même More, afin de voir ce qu'il y avoit à faire. Pendant-qu'ils y furent, la chaloupe demeura un quart de lieuë plus bas, ſur la riviére, devant un village, où l'on eut par troc des poules, du ris, des noix de cocos, & d'autres fruits.

Le 30. deux canots allérent à bord de *la Hollande*, où ils portérent du poiſſon frais, & les équipages demandérent permiſſion de viſiter les vaiſſeaux; ce qui leur fut accordé. Le 31. on en vit venir pluſieurs autres, avec quantité de poiſſon, de ris, de poules, d'œufs, de noix de cocos, de limons, & d'autres rafraîchiſſemens, pour les troquer.

Peu après, on vit auſſi les deux chaloupes qui avoient remonté la riviére, & qui baiſſoient vers la flote, ramenant le Sous-commis, qui étoit revenu la nuit de Polygamme, fort-aiſe d'en être réchapé. Car il n'y avoit pas été le bien-venu, comme il l'avoit eſpéré, & il avoit eu lieu de croire que le ſuccès de ſon voiage lui feroit funeſte.

Dans ce péril, il s'étoit vu obligé de faire beaucoup d'avances en paroles au Roi, & de lui promettre qu'on lui donneroit quelque ſomme à compte ſur le poivre qu'il feroit tenir prêt dans 20. jours, auquel tems les vaiſſeaux viendroient le charger. Pour cet éfet le Roi avoit donné ordre à un Modeliar de

l'acompagner, afin de recevoir la somme qui lui avoit été promise. Ce Modeliar, & celui du village où les chaloupes avoient été sur le grapin, vinrent avec cinq hommes de leur suite, dans un canot, & passérent à bord du Vice-amiral.

Le Modeliar de Polygamme prit un très-petit morceau d'or gravé, & l'aïant jetté sur la tête du Vice-amiral, lui mit en même tems au doigt un anneau d'or, de peu de valeur. Il lui présenta aussi deux pots de miel, avec un petit pannier de poivre, pour montre, & lui fit beaucoup valoir l'afection que le Roi son Maître avoit pour les Hollandois, afin de les engager à lui donner ce que le Sous-commis avoit été forcé de lui promettre. Mais ceux-ci voioient trop clairement que ce seroit de l'argent perdu, & pour ne tenir pas plus longtems les Modeliars en suspens, ils leur firent présent, à chacun, d'un petit miroir, & leur donnérent leur congé. Pour la punition du More qui avoit osé faire un si faux raport, ils le mirent à terre, & prirent leur cours à l'Est-Sud-est, par un vent d'Oüest, pour aller à Achin.

„ Au-reste on n'auroit pas manqué de faire ici la description de l'isle de Ceilon, si elle n'avoit pas été faite dans le Voiage du Général Georges Spilberg ; qui précéde celui-ci.

Ce fut le dernier de Juillet 1603. sur le soir, que la flote du Vice-amiral sortit de la riviére, & le 9. d'Août suivant, elle eut la vuë des terres de Sumatra. Dès le soir du même jour elle mouilla l'ancre à la rade

d'Achin,

d'Achin, où étoient les deux vaisseaux *l'Etoile* & *Flessingue*, qui avoient été détachez pour la devancer. Il y en avoit encore trois autres de Tanassarin & de Pegu.

Le yacht *le Perroquet*, qui venoit de Bantam, s'y étoit aussi rendu le 30. du mois précédent, & en étoit parti le 7. de celui-ci, c'est-à-dire, du mois d'Août, pour aller acheter du ris à Pédir. Il avoit aporté des lettres, en date du 14. de Juin, de l'Amiral, qui avoit mouillé à la rade de Bantam le 29. d'Avril, & y avoit trouvé beaucoup de poivre, ensorte qu'il espéroit charger bien-tôt *le Maurice*, *la Vierge d'Enchuise*, & *la Concorde*, pour les renvoier en Hollande.

Au regard du *Nassau* & de *l'Erasme*, il avoit résolu de les envoier à la Chine; & *le Rotterdam* à Jortan, ou Joartan, ville de l'isle de Java, pour y chercher sa cargaison. Les deux autres qui lui restoient, savoir *le Soleil* & *la Lune*, devoient, à la premiére mousson, s'en aller aux isles Moluques: si-bien que pour cette fois, il n'en devoit point aller à Patane. Le Vice-amiral aïant apris, par ces lettres, ce qui se passoit à Bantam, envoia sa chaloupe à Pédir, pour faire revenir le yacht.

Le 11. d'Août 1603. le Vice-amiral & un autre Oficier de la flote s'en allérent à la ville d'Achin, où ils portérent la lettre qui leur avoit été donnée à Ceilon pour le Roi, afin de la mettre entre les mains du Secretaire Ponugolo, ou Pongolo. Dés-qu'il l'eut reçuë il monta sur son éléfant pour aller au Palais, & ils y allérent avec lui, ne man-

quant pas de porter des présens. Ponugolo, alla le premier trouver le Roi, & les Hollandois atendirent la clappe.

Enfin aïant été aussi introduits, ils virent le Roi, de la même maniére qu'ils l'avoient vu auparavant. Ils le saluérent à la mode du païs, & lui firent les présens qui lui étoient destinez. Ensuite s'étant assis à terre, les jambes en croix, on leur présenta des fruits & d'autres rafraïchissemens.

Le Secretaire s'étant aussi assis dans sa place ordinaire, mit entre les mains du Roi la lettre que les Hollandois lui avoient aportée de Ceilon, qui avoit été traduite en Malabre, & qui contenoit, ce que ses Ambassadeurs avoient négocié dans cette isle. Pour la cruelle destinée du Vice-amiral Sebald de Weert, les vaisseaux *l'Etoile* & *Flessingue*; qui étoient venus à sa rade, l'en avoient assez informé, & il têmoigna qu'il en étoit fort touché.

Comme il avoit promis de fournir du poivre pour charger deux vaisseaux, & que les Hollandois n'avoient pas cru qu'il voulût le tenir à 30. taer la bare, ainsi qu'il l'avoit toujours tenu & vendu aux Anglois & aux François, ils le priérent de leur déclarer ses intentions à cet égard, parce-qu'ils ne prétendoient le païer qu'à la moitié de ce prix-là ; ou-bien qu'ils s'en iroient en des lieux où ils étoient assurez de ne l'acheter pas plus cher que ce qu'ils en ofroient.

Le Roi répondit qu'il seroit fâché qu'ils voulussent se retirer; mais qu'il ne relâcheroit rien du prix du poivre. Sur ce refus ils

prirent

prirent leur congé, & en sortant du palais ils trouvérent deux éléfans, qui les remenérent à leur maison, où ils passérent la nuit, & le lendemain ils retournérent à bord.

Le 13. Melchior Vogelaar, premier Commis du vaisseau *la Hollande*, & Corneille Simonisz, allérent à terre pour saluer aussi le jeune Roi, & lui porter des présens, puis sur le soir ils repassérent à bord. Le 14. le yacht, qui étoit allé à Pédir, rejoignit la flote.

Le 15. le Vice-amiral & deux autres Oficiers retournérent faire la revérence au Roi, & prendre leur dernier congé de lui. Ils entrérent sur le midi dans son palais, & le trouvérent assis à sa place ordinaire. Après l'avoir salué ils allérent s'asseoir sur une espéce d'estrade, vis-à-vis de lui, & quelques Seigneurs de sa Cour s'y étant aussi placez, on leur aporta des rafraîchissemens.

Quand ils en eurent pris, ils se levérent & firent dire au Roi, par leur Interprète, qu'aïant résolu de partir, & d'emmener tous leurs vaisseaux, ils venoient pour le remercier des faveurs qu'il avoit faites à la nation, & de l'affection qu'il lui portoit: qu'ils le prioient de ne changer point de sentimens à cet égard, & que de leur côté ils n'oublieroient rien pour lui marquer combien ils lui étoient obligez.

Le Roi leur répondit qu'il avoit déja eu assez de marques de leur fidélité, & qu'il s'estimoit heureux d'être l'allié d'un tel Prince que le Prince Maurice, & d'une telle nation que les Hollandois. Il ajoûta, que comme quelques-uns de leurs vaisseaux pourroient

entrer dans le détroit de Malacca, il déſiroit qu'une de ſes pirogues les acompagnât, ou qu'ils priſſent quelques-uns de ſes ſujets à leur bord, pour les mener au port de la plus grande des iſles de Daru, qui ſont tout-proche de Sumatra, dans ce même détroit de Malacca, & qui relèvent de lui. Comme les habitans s'étoient revoltez, il vouloit leur faire voir le peuple avec qui il avoit fait alliance & amitié, afin-qu'ils l'en reſpectaſſent davantage.

Les Hollandois s'en excuſérent le mieux qu'il leur fut poſſible, diſant qu'ils ne ſavoient pas ſi le tems le leur permettroit, & ſi le vent leur feroit favorable; mais que ſi ces circonſtances ſe rencontroient, ils feroient volontiers ce qu'il déſiroit. Le Roi s'étant rendu à ces raiſons, ils prirent congé, & ſe ſéparérent de lui en bonne intelligence. Il fit préſent au Vice-amiral d'un petit ſac d'or de la valeur d'environ dix livres de gros, ou ſoixante livres, qu'il lui dit d'emploier en betelle, pour ſon uſage.

Le 16. ils allérent auſſi prendre encore une fois congé du jeune Roi, qu'ils trouvérent aſſis, dans un endroit fort agréable de ſon palais, environné de femmes armées de fuſils, de piques, de ſabres & de rondaches, qui lui ſervoient de gardes. Ils lui ofrirent leurs préſens avec toute ſorte de reſpect, & s'étant aſſis à terre, ſur un tapis qui y étoit étendu, il leur fit préſenter des rafraîchiſſemens, quoi-que ce ne fût pas ſa coutume, & qu'il ne fit ordinairement donner qu'une taſſe d'arack, qui étoit la boiſſon qu'il aimoit le

le mieux, & dont il étoit grand beuveur.

Lors-qu'ils lui eurent fait dire qu'étant sur leur départ, ils étoient venus le remercier, & lui demander la continuation de ses bonnes graces, il les fit prier de demeurer encore quelque tems, afin-qu'il les pût mieux régaler qu'il n'avoit fait : mais que si cela ne leur étoit pas possible, ils demeurassent au-moins encore trois ou quatre jours, afin-qu'il leur pût donner quelques pirogues, pour les conduire au port de Daru, ainsi-que le Roi son Pére le leur avoit proposé.

Ils s'en excusérent par les mêmes raisons qu'ils avoient alléguées au vieux Roi, dont il parut aussi être content. Il fit donner un habit au Vice-amiral, & un autre au premier des Oficiers qui l'acompagnoient, & ensuite leur aïant donné congé, ils se séparérent avec toutes sortes de marques de satisfaction. En sortant du palais ils trouvérent les éléfans prêts pour les remener, & sur le soir ils se rembarquérent.

Le 17. du même mois d'Août 1603. il fut résolu qu'on envoieroit les vaisseaux, *la Hollande*, *l'Etoile*, & *Flessingue*, à Bantam; & *le Jardin de Hollande* avec le yacht *le Perroquet* à Patane, par les détroits de Malacca & de Sincapura. Après cela ils firent tous de l'eau, & l'on choisit six personnes pour demeurer à Achin, dans la loge, avec des marchandises.

Le 24. sur les trois heures après midi, *le Jardin de Hollande*, le *Ziericzée*, & le yacht, firent voiles, par un vent de Sud-sud-ouëst, & prirent tous trois leur cours au Nord-nord-est.

Mais les autres navires demeurérent encore à la rade ce jour-là, pour atendre le Commis Corneille Specx, qui devoit aller avec eux à Bantam.

Le 4. de Septembre 1603. ils découvrirent plusieurs isles, & à une heure après midi un vaisseau qui leur demeuroit deux lieuës à l'Ouëst. Ils portérent aussi-tôt sur lui, dans l'espérance d'y trouver quelque Pilote. Après quatre heures de chasse, l'aïant joint, & obligé d'amener les voiles, ils trouvérent qu'il venoit de Negapatan, d'où il étoit parti le 19. de ce même mois; qu'il apartenoit aux Portugais; & qu'il étoit chargé de ris.

Son port étoit de 120. tonneaux. Le Capitaine, qui se nommoit Antonio Brohado ou Borchado, en fut enlevé, avec trois Portugais, & avec les autres mariniers, tous Négres, qui avoient leurs femmes & leurs enfans. Ensuite tous les vaisseaux coururent au Sud-est, sur l'isle Pulo Sambilam, dont ils étoient encore à huit ou neuf lieuës. On fit passer le Capitaine Portugais & son Pilote sur le yacht, avec ordre de se mettre de l'avant, pour commander à la route.

Le matin du 5. aïant vu une isle, qui leur demeuroit à 3. lieuës, au Sud, nommée l'isle das Jarras, ou l'isle du Havre, ils continuérent à courir sur l'isle Pulo Sambilam, qui leur demeuroit encore à quatre ou 5. lieuës au Sud-est quart-à-l'est. Mais après midi il fut résolu qu'on mettroit le cap sur la côte de Daru, & pour cet éfet, vers le soir, ils mouillérent l'ancre sur 40. brasses d'eau, l'isle Pulo Sambilam, qui est au Sud, leur demeurant

à 2.

à 2. lieuës au Nord-ouëst, & l'isle das Jarras à 4. lieuës, à l'Ouëst & à l'Ouëst-quart-au Nord-ouëst, par la hauteur des 4. degrés.

Le matin du 6. ils eurent un vent de Sud-est & de Sud-sud-est, qui fut suivi de gros tems, de-sorte qu'ils demeurérent à l'ancre jusques au 9. & ce jour-là ils prirent du ris dans le vaisseau Portugais pour leur provision, continuant dans la résolution d'aller au port de l'isle de Daru, qui gît au-dessous de celle de Sumatra. Mais après avoir remis à la voile, & fait une lieuë & demie de chemin, ils furent contrains de remouiller sur 30. brasses d'eau.

Le matin du 10. du même mois de Septembre, ils remirent à la voile, & vers le soir le bout de l'isle Pulo Sambilam leur demeura 7. lieuës au Nord-quart-de-Nord-ouëst. Ils mouillérent à 9. heures du soir sur 37. brasses de profondeur, fond mou & vasard, par la hauteur des 2. degrès & demi.

Le lendemain aiant levé l'ancre & fait route, ils découvrirent la côte qui couroit vers Malacca, & qui s'étendoit jusqu'à Pulo Parcelar, qui est une haute montagne, assez avant dans les terres, ce qu'on pouvoit voir aisément, parce-que le pais est bas vers la côte; mais plus loin dans les terres, il est plus élevé.

Sur les huit heures du matin, ils eurent la vuë des isles de Daru qui leur demeuroient à 4. lieuës. Ce sont trois petites isles, qui gisent au-dessous de Sumatra, à 15. lieuës de Pulo Sambilam, au Sud-ouëst. Vers le soir, ils mouillérent sur 20. brasses d'eau,

la grande iſle de Daru leur demeurant à 2. lieuës au Sud-ouëſt, & la montagne Pulo Parcelar, à 6. ou 7. lieuës à l'Eſt-quart-de-ſud-eſt.

Le matin du 11. ils prirent leur cours au Sud-eſt, vers l'entrée du détroit, l'iſle de Daru leur demeurant à l'Ouëſt. Quand ils eurent avancé environ 3. lieuës, ils trouvérent 11. braſſes de profondeur, & le mont Pulo Parcelar leur demeura au Nord-eſt.

Le 13. ils trouvérent un bas-fond de 8. 9. 10. & 12. braſſes d'eau, & furent pris de calme, juſqu'à ne pouvoir naviger; ce qui fit craindre que la force des courans ne les portât au Sud, où il n'y avoit que 5. 6. & 7. braſſes de profondeur. Pour prévenir cet inconvénient ils laiſſérent tomber l'ancre, Pulo Parcelar leur demeurant à deux lieuës, & firent nager les chaloupes à la tête des vaiſſeaux, qui aiant ſondé, ne trouvérent que 4. & 3. braſſes & demie d'eau. Les terres s'étendoient, pour la plupart, au Sud-eſt, & au Sud-eſt-quart-à-l'eſt, vers le cap Rachado, le rivage étant bas & uni, ſemé d'arbres, & agréable. Mais plus avant dans les terres, le païs eſt haut & montueux.

Le 14. ils tombérent dans le calme, & firent peu de chemin; étant obligez de remouiller bien-tôt ſur 10. braſſes.

Le 15. ils remirent à la voile par un beau frais. Ils trouvérent depuis 11. juſqu'à 20. braſſes de profondeur, & très-peu de tems après il n'y eut plus de fond; de-ſorte que dans ces parages la profondeur eſt très-inégale. Vers le ſoir, ils furent par la hauteur

des

des 2. degrès & demi, à 2. lieuës de la côte, qui couroit au Sud-est, & au Sud-est-quart-à-l'Est, voïant distinctement les terres de Sumatra, qui sont basses & unies.

Le 16. ils eurent un vent d'Ouëst-sud-ouëst, & passérent par le travers de Malacca, à deux lieuës de terre. Sur le soir ils mouillérent l'ancre à 4. lieuës au-dessous.

Le matin du 17. du même mois de Septembre, ils découvrirent une voile, à plus de deux lieuës, & ils portérent sur elle. Mais l'équipage aïant remarqué qu'on lui donnoit la chasse, ils revirérent pendant la brune vers la côte, où ils furent suivis par le yacht & par les chaloupes; de-sorte qu'ils virent bien qu'ils ne pouvoient échaper. Alors 8. ou 9. Portugais, avec quelques Mores & Négres, au nombre de 25. hommes en tout, descendirent dans un champan pour se sauver; mais la chaloupe les joignit bien vîte, les prit, & les alla mener au Vice-amiral.

Quand ils furent interrogez, ils répondirent que le bâtiment étoit une jonque, qui venoit de Macassar, place située dans l'isle de Célébes. Aussi-tôt la chaloupe eut ordre de retourner chasser sur la jonque, que le yacht avoit suivie jusqu'à l'embouchure de Rio Formoso, à environ 10. lieuës de Malacca, où elle n'avoit plus que 5. brasses d'eau; si-bien qu'elle fut contrainte d'amener le pavillon & les voiles. Elle étoit chargée de 150. bares de noix muscade, d'une petite partie de macis, de cloux de girofle, & de cire, & d'un assez grand nombre d'esclaves de l'un & de l'autre séxe.

Elle

Elle étoit destinée pour Malacca, d'où il y avoit huit mois qu'elle étoit partie. Le Capitaine, qui se nommoit Dominico de Carnalso, étoit demeuré à bord, & n'avoit pas voulu fuir avec les autres qui s'étoient mis dans le champan. On aprit des prisonniers qu'il y avoit encore sur cette route une galére d'Espagne, & une jonque qui apartenoit au Roi de Macassar : qu'elles devoient n'être pas loin ; & qu'ils ne savoient pas si elles avoient été prises.

Le 18. on amena la prise sous le pavillon, & ensuite on tomba dans la calme jusques au 20. pendant lequel tems on la déchargea. On fit aussi passer à bord d'un des vaisseaux Hollandois, le Pilote qui étoit un Malais More, & un autre Malais Chrétien, qui parloient bon Portugais, tous deux habitans de Macassar, pour piloter la flote par le détroit de Sincapura. Ils firent d'abord beaucoup de résistance; mais on leur fit tant de promesses qu'enfin ils y consentirent.

Le 20. on vit encore un bâtiment qui ne navigeoit point. Le yacht & deux chaloupes aiant pris à leur bord le Pilote Malais, portérent le cap sur lui. Cependant les prisonniers Portugais, aussi-bien qu'Antonio Borchado, avec ses gens, furent renvoïez dans leur jonque, sous promesse qu'ils ne s'en iroient point sans congé, & sur la parole qu'ils donnérent de demeurer avec la flote.

Lors-que le yacht eut joint le bâtiment sur lequel il chassoit, il trouva que c'étoit la jonque qui apartenoit au Roi de Macassar. Elle étoit chargée de noix muscades, & avoit,

entre

entre-autres, quatre Portugais à son bord, dont l'un, qui se nommoit Martino Alphonso, étoit fort-vieux: il fut mené, sur le soir, au bord du Vice-amiral.

Le 21. comme on amenoit la jonque à la flote, la force des courans l'empêcha de la joindre, & l'on fut obligé de lever les ancres, afin-que les vaisseaux s'avançassent audevant d'elle. Quand ils en furent proche, ils remouillérent sur 22. brasses d'eau, Rio Formoso leur demeurant à demie lieuë au Nord-nord-est.

L'équipage de la jonque déclara que les Portugais y avoient sept Pitacces, qui sont de petits endroits particuliers séparez par des cloisons, & qui n'ont que quelques empans de large: déclaration qu'ils firent d'autant plus volontairement, qu'on leur avoit promis qu'on ne toucheroit en aucune maniére à leurs personnes, ni à leurs éfets, & on leur tint parole. Car même à l'égard du pillage qui apartient aux matelots, en pareille ocasion, il fut pris sur ce qui étoit dans les pitacces, d'où l'on tira du clou de girofle, du macis, & des noix muscades. Mais quand on vit que ces noix étoient très-chétives, & de peu de valeur, on ne continua pas de les tirer, parce-qu'il eût fallu emploier trop de tems pour une chose qui n'en valoit pas la peine.

On fit des propositions aux gens de Macassar, pour acheter toute leur cargaison; mais ils la tinrent à un si haut prix qu'à-peine auroit-elle pu être autant venduë à Malacca: si-bien que comme on ne vouloit pas se broüiller avec eux pour si-peu de chose, on cessa

de

de la marchander. En éfet ils auroient pû prévenir leur Roi contre les Hollandois par de fausses plaintes, & il y avoit de la prudence à ne leur en donner aucun prétexte. Outre cela leurs noix n'étoient pas des meilleures. On aima donc mieux les laisser aller, en les priant de se souvenir du traitement qu'on leur faisoit, d'en faire le raport à leur Prince, & de vouloir, lors-que les Hollandois iroient dans leur port, leur donner des marques de reconnoissance.

Le Roi & le peuple de Macassar sont idolâtres, quoi-que plusieurs Chrétiens & Mores habitent parmi eux. Ils parlent la langue Malaie. Ce sont de bonnes gens, mais quand ils ont des ennemis, ils les poursuivent avec beaucoup de vigueur, & se battent bien. La plupart & les meilleures de leurs armes sont des arcs, & des fléches au bout desquelles il y a des arrêtes de poisson, frotées d'un poison si-subtil, qu'il en faut mourir quand on en est ateint. Ils en firent présent de quelques-unes aux Hollandois.

Ceux-ci aprirent d'eux que le principal trafic des Malais de Macassar, étoit de noix muscades, de macis, & de clou de girofle, qu'ils alloient querir aux isles Moluques : que quelques-uns de ces Malais avoient déja été en parole avec des Hollandois pour leur vendre leur charge ; mais qu'ils n'avoient rien conclu, & que d'ordinaire ils transportoient leurs marchandises, à Sunda, à Bantam, & à Malacca.

Le Pilote dont il a été parlé ci-dessus, dit qu'à quelques journées de chemin de Macassar,

ſar, vers le Sud, gît une iſle nommée Ende, dont il étoit originaire, dans laquelle il y a une grande montagne de ſoufre toujours enflammée, qui ſe nomme Gunoappi. L'iſle Solor n'eſt pas éloignée de celle-ci. Les Portugais ont un fort dans cette derniére, d'où ils font un grand commerce à Timor, de diverſes marchandiſes, & ſur-tout de bois de ſantal.

Le Roi de l'iſle Solor fait ſon ſéjour à Adonare. On le nomme Sang Adſipati. Il y avoit 4. ans qu'il s'étoit fait Chrétien Portugais; mais deux ans après, lui & ſes Mores ſe revoltérent, & il y en eut plus de 900. de tuez, ou de priſonniers. Maintenant ils ſont en bonne intelligence avec les Portugais.

Le matin du 22. du même mois de Septembre 1603. les 4. Portugais, qui avoient été menez le ſoir du 20. à bord du Vice-amiral, furent remenez à leur jonque & relâchez. Avant-que de les renvoier, on leur déduiſit les raiſons des hoſtilités que les Hollandois éxerçoient contre la nation Portugaiſe, dans les Indes Orientales.

SAVOIR; que les Portugais avoient calomnié les Hollandois, auprès de tous les Rois, Princes, & E'tats des Indes, & tâché de les y rendre ſuſpects par de fauſſes accuſations: qu'ils avoient dit ouvertement, que ce n'étoient que des pirates, & l'écume des peuples de l'Europe, qui n'étoient venus aux Indes que pour pirater & piller les ſujets des Rois de ces païs-là: qu'ils avoient ofert à tous les Souverains leurs forces contre ces nouveaux-venus, & leur avoient promis

de

de les ſurprendre, de les ataquer, de leur enlever leurs vaiſſeaux, leurs marchandiſes, & de leur ôter la vie: qu'ils ne ſe déſiſtoient point encore des pratiques & des intrigues qu'ils avoient commencées pour cet éfet; ainſi qu'il avoit paru l'année précédente à Maccau, dans la Chine; où ils avoient fait périr, & inhumainement maſſacré, contre tout droit & raiſon, les gens de l'Amiral Jaques van Neck: que puis-qu'ils faiſoient tous leurs éforts pour détruire les Hollandois, ſans épargner leur vie, quoi-qu'ils n'euſſent aucun ſujet d'éxercer ces violences, ceux-ci ſe trouvoient dans la néceſſité de chercher les moiens de s'en garantir, & d'uſer de repréſailes, à quoi ils eſpéroient bien parvenir, ſi l'on ne prenoit pas le parti de les laiſſer en repos; & qu'ils feroient enſorte que la génération préſente & la poſtérité connoîtroient à quelles gens les Portugais avoient oſé s'en prendre.

Ceux à qui l'on parloit répondirent doucement, & s'excuſérent en diſant que le peuple n'étoit nullement content de ce qui ſe paſſoit à cet égard; mais qu'il n'étoit pas en ſon pouvoir de l'empêcher: que le Vice-roi de Goa, & les Capitaines qu'il mettoit dans les forts, étoient les maîtres des afaires: qu'ils ne permettoient pas au peuple de rien dire: qu'ils étoient la cauſe de ſa ruine, & qu'ils lui étoient en éxécration, mais qu'ils ne s'en mettoient pas en peine: que ſi Don Emanuel venoit avec une flote dans les Indes, il ſe verroit bien-tôt renforcé d'un grand nombre de Portugais, dans l'eſpérance qu'il les délivreroit de l'eſclavage des Eſpagnols. En

éfet

éfet la chose étoit assez croïable. Enfin on leur donna la liberté de s'en retourner à Malacca, & la flote continua sa route; mais les calmes l'obligérent de remouiller.

Le matin du 23. du même mois de Septembre, elle se trouva sur la côte de Pulo Picor, à deux lieuës de terre. On y découvrit un bas-fond, où il n'y avoit que six brasses d'eau, & le Vice-amiral aïant sondé incontinent après, n'en trouva que 3. brasses & demie. Il y a de l'aparence que ce banc s'étend entre cette isle & le continent; car du côté de l'Ouëst on ne peut avancer que jusqu'à 2. lieuës de l'isle, à-cause des bas-fonds.

Vers le midi les vaisseaux laissérent tomber l'ancre sur 14. brasses d'eau, fond de vase molle, l'isle Pulo Picor leur demeurant à l'Est-nord-est; & l'isle Carimon, qui est grande, dont le terrein est haut, & qui est environnée de plusieurs petites isles, leur demeuroit à 4. lieuës, à l'Est-sud-est. Ils avoient là un courant fort rapide, qui portoit vers le détroit de Sabon, & ils voioient les terres de Sumatra, qui étoient basses & unies de leur côté.

Le 24. ils firent l'Est-sud-est, portant le cap sur l'isle Carimon, & laissant Pulo Picor à main gauche, puis Carimon à main droite; isles qui gisent à 2. lieuës & demie l'une de l'autre. Vers le soir ils mouillérent l'ancre sur 7. brasses, par la hauteur des 53. minutes.

Le 25. ils gouvernérent sur le cap de Carimon, & trouvérent 20. brasses d'eau. Mais plus ils aprochérent de l'isle, & plus ils trouvérent

vérent de profondeur. Après midi ils furent contrains de remoüiller, à-cause de la force des courans, de-sorte qu'ils firent peu de chemin ce jour-là, la pointe orientale de Carimon leur demeurant à demie lieuë au Sud-est, & le cap Tansamburo, à l'Est-nord-est. Quand on veut aller dans le détroit de Sabon, il faut passer entre l'isle de Carimon & Sumatra.

Le matin du 26. du même mois de Septembre, ils prirent leur cours au Sud-est & au Sud-est-quart-à-l'est, les Pilotes assurant que c'étoit la droite route pour aller au détroit de Sincapura. Ils trouvérent d'abord 19. brasses d'eau, & vers le soir, comme ils ne furent plus qu'à 2. lieuës de terre, ils moüillérent sur 15. brasses, au milieu de plusieurs isles, ne sachant plus quelle route prendre pour se rendre au détroit. Dans ce doute ils découvrirent une grande ouverture fort large, qui s'étendoit à l'Est & à l'Est-nord-est, & la plupart crurent que c'étoit la route qu'on cherchoit ; mais les Pilotes furent d'avis qu'elle étoit au Sud-est.

Le 27. le Pilote du *Jardin de Hollande*, & deux autres Pilotes Malais, se mirent dans une chaloupe, pour aller, pendant la nuit, sonder un passage, qu'ils croioient devoir traverser. Quand le jour fut venu, les vaisseaux suivirent la chaloupe, & allérent moüiller devant le passage, pour l'y atendre jusqu'à midi. Lors-qu'elle fut revenuë les Pilotes déclarérent qu'ils avoient trouvé 9. & ensuite 10. 12. & 13. brasses de profondeur, & que le passage n'avoit de largeur que la portée du mousquet, entre deux rochers.

quand

Quand on eut recommencé de naviger vers le paſſage, par un beau tems, le yacht alla donner contre un rocher qui étoit ſous l'eau; ce qui obligea les autres vaiſſeaux de jetter l'ancre, ſe trouvant dans un grand péril, entre divers dangers ſous l'eau.

Le 28. le vent étant devenu contraire, ils reculérent, & allérent remoüiller devant la paſſe. Enſuite ils y rentrérent, & avancérent juſqu'à la portée d'un petit canon, où les courans qui les contrarioient, les contraignirent encore de moüiller. Ils virent alors deux petites iſles, giſant à une portée de mouſquet l'une de l'autre, & cette circonſtance aïant déconcerté les Pilotes, ils ne ſavoient quel paſſage tenter.

Enfin il fut réſolu d'armer deux chaloupes, & de les avictuailler, pour les envoïer, avec les Pilotes, à la découverte de la route de Sincapura.

Le 30. du même mois de Septembre, la chaloupe du Vice-amiral revint, ſans raporter de nouvelles de ce qu'on cherchoit. Le même jour, le Capitaine du yacht étant allé, en compagnie de ſept hommes, à une certaine iſle, pour faire de l'eau & du bois, ils furent ataquez par une troupe de Sauvages, & le Capitaine fut tué. Il y eut auſſi trois de ſes hommes qui furent mortellement bleſſez, parce-qu'ils n'avoient pas eu la précaution de prendre des armes.

Comme les cris & les gémiſſemens des meurtris furent entendus dans les vaiſſeaux, on envoïa vîte une chaloupe armée, pour dégager ceux qui ſe trouvoient dans le péril.

Les Noirs l'aïant aperçuë prirent la fuite, & se mirent dans quatre pirogues, avec lesquelles ils étoient venus dans l'isle, par un autre côté.

Sur le midi, la chaloupe du *Jardin de Hollande* revint à bord. Elle avoit avancé jusqu'à 3. lieuës au Sud-est, sans avoir non-plus trouvé de marques pour découvrir le détroit de Sincapura. On n'avoit reconnu que plusieurs petites isles, & quantité de bas-fonds. Dès le soir même, on renvoia la même chaloupe avec deux Pilotes, qui eurent ordre de ne point revenir qu'ils n'eussent trouvé le passage.

Le 1. d'Oćtobre 1603. les autres chaloupes allérent faire de l'eau, dans l'isle où le Capitaine du yacht avoit été tué. Son malheur rendit les équipages plus avisez, & ils n'y allérent pas sans armes.

Sur le soir, aïant vu quelques petites pirogues s'assembler à la pointe septentrionale de l'isle, ils arborérent une banniére de paix, pour engager les Noirs à venir à bord. Mais comme, au-lieu de s'avancer, ils parurent prendre l'épouvante, on leur envoia un canot, avec le garçon du Pilote Malais, & une banniére de paix, pour leur parler. Il leur dit que les gens qu'ils voioient n'étoient pas des Portugais, mais des Hollandois; à quoi les Indiens ne vouloient pas ajoûter foi. Cependant comme la brune aprochoit, ils promirent de revenir le lendemain.

Le 2. les mêmes pirogues revinrent avec des banniéres de paix. On envoia une chaloupe au-devant des Sauvages, mais ils ne voulu-

voulurent pas y entrer, que deux des Hollandois ne fussent dans leurs pirogues, & alors deux d'entre eux passérent aussi dans la chaloupe, & furent menez au Vice-amiral. Un Interprète, qui entendoit fort-bien le Malais, expliqua ce qu'ils dirent, savoir;

Qu'il y avoit guerre entre les Portugais & les habitans de Jor, ou Johor: que 2. navires de guerre Portugais, 4. galéres, & 20. ou 25. bantins, ou pirogues, de Malacca, étoient venus devant Jor, & qu'il y avoit été tué quelques Hollandois des équipages de l'Amiral Heemskerk, après qu'il eut pris une carraque Portugaise qui venoit de la Chine.

Au-regard de la route que la flote faisoit, ils dirent qu'elle n'étoit pas bonne: qu'il faloit retourner, & qu'ils ofroient de conduire les vaisseaux à Jor; ofre qui fut fort-agréable au Vice-amiral & à toute la flote; aussi leur promit-on de les bien recompenser. Ils répondirent qu'ils n'en prétendoient aucune recompense, & qu'ils étoient obligez d'en user ainsi, pour obéïr aux ordres de leur Roi.

Sur le midi, on vit venir à la flote une pirogue, qui ramenoit un des Pilotes & deux des matelots de la chaloupe qui étoit allée chercher le passage. Ils raportérent que quelques Malais avoient passé dans la chaloupe, pour montrer le chemin. Aussi-tôt on renvoia la pirogue, avec deux autres encore, pour chercher la chaloupe, & porter des lettres à l'équipage: puis on leva l'ancre, & sortant du détroit par la même bouque qu'on y étoit entré, on remoüilla devant la bou-

que, sur 12. brasses d'eau.

Le 3. on vit la chaloupe qui navigeoit de l'avant, fort loin. Mais on fut encore contraint de jetter l'ancre, avant midi, à-cause de la force des courans qui contrarioient. Sur le midi, la chaloupe s'étant renduë à bord, les gens de l'équipage raportérent, qu'ils avoient traversé le détroit de Sincapura, qui s'étend Est & Sud, n'aïant pas plus de longueur que la portée d'un petit canon, & de largeur qu'un jet de pierre : que du côté de l'Ouëst il avoit 15. & 16. brasses de profondeur, & un peu plus avant, 10. 9. & 8. brasses.

Ils ajoûtérent, qu'à venir par l'Ouëst, l'isle Carimon demeure à l'Ouëst-quart-de-sud-ouëst, à 5. lieuës du détroit; qu'au côté gauche de la bouque il y a deux rochers qui font de la figure de deux colomnes: qu'il faut être directement devant la bouque avant-que de les découvrir: que du côté de l'Est il n'a que 4. ou 5. brasses de profondeur : que du côté du Nord il y a un enfoncement, ou petit golfe, sur lequel est un village qu'on nomme Sincapura.

La chaloupe aïant encore traversé un autre détroit, avoit fait le tour de toute l'isle, qui gît au Sud, & étoit ainsi revenuë joindre la flote. Cet autre détroit avoit rubien plus commode, plus large, & avoir plus de profondeur que celui de Sincapura.

Après midi, le vent s'étant rangé au Sud-ouëst, les vaisseaux prirent leur cours au Nord-nord-est, pour faire honneur aux rochers qui gisent sur la côte septentrionale ;

quoi-

quoi-qu'on puiſſe bien paſſer entre eux & les terres, où l'on tient qu'il y a de la profondeur autant qu'il en faut.

Ce nouveau détroit a deux lieuës de large en quelques endroits. Vers le ſoir, on mouilla l'ancre ſur 25. braſſes d'eau, afin de le traverſer enſuite. Il vient de l'Ouëſt, & s'étend cinq lieuës à l'Eſt-quart-de-ſud-eſt, & à l'Eſt-ſud-eſt de Carimon. On trouve au milieu une petite iſle, dans laquelle il y a une colline aſſez élevée, couverte d'arbres, qu'on laiſſe à la gauche, & on laiſſe à la droite un rocher qui s'élève comme un pilier. L'iſle & le rocher giſent à une demie lieuë l'un de l'autre.

Après cela l'on voit par prouë la bouque du détroit, lequel s'étend preſque tout vers l'Eſt, & où il n'y a aucun autre danger que celui du rocher qui eſt comme une colomne au-deſſus de l'eau. Le plus ſeur moien de le parer, eſt de ranger la côte ſeptentrionale, où l'on trouve quatre petites iſles, qu'il faut laiſſer à main gauche. Mais ceux qui paſſent par le détroit de Sincapura les laiſſent à main droite.

Le matin du 4. du même mois d'Octobre, les vaiſſeaux furent pris de calme, juſqu'à midi. Enſuite ils prirent leur cours au Nord-eſt, & au Nord-eſt-quart-à-l'eſt, vers le havre de Jor, nommé autrement le port de Patane, qui a par-tout beaucoup de profondeur. A l'Ouëſt du port on voit une éminence blanche, ou un cap, qui court une lieuë & demie au Sud.

Vers le ſoir, ils jettérent l'ancre ſur 19.

brasses d'eau, à trois quarts de lieuë de terre, le cap Blanc leur demeurant au Nord-est. Plusieurs pirogues vinrent alors à leur bord, dont l'une qui, selon ce qu'en dirent les Indiens, étoit l'Amiral de la riviére, portoit le Gouverneur de l'isle Bintham. Il y vint aussi une pirogue de la part du Roi de Jor, avec une lettre d'un nommé Jaques Buysen, qui avoit été laissé à Jor, par l'Amiral Jaques Heemskerk. Elle étoit datée à Batwsaber, ville où le Roi de Jor tient sa Cour, située à six lieuës en remontant la riviére.

Cette lettre portoit que le 19. du mois précédent, il étoit là venu deux navires de guerre Portugais, quatre fustes ou galéres, & 20. bantins, qui se tenoient dans ce parage, croisant sur les vaisseaux de leur nation, qui pourroient venir de Macassar & du Japon dans deux ou trois mois, afin de les mettre en seureté contre les Hollandois, & de les escorter jusqu'à Malacca: que depuis qu'ils étoient venus, ils avoient piraté, & pris tout ce qu'ils avoient rencontré, pirogues, jonques &c: que leur Amiral se nommoit Estenao Teixeria de Made.

Le Vice-amiral fit réponce à J. Buysen, & l'assura, qu'il se battroit volontiers contre les Portugais, & qu'il espéroit, moïennant l'assistance de Dieu, d'en délivrer le Roi: mais qu'il le prioit de faire toute la diligence possible pour venir lui-même à bord, afin qu'ils pussent mieux prendre leurs mesures ensemble.

Le 5. on vit, à l'entrée de la riviére, des pirogues & d'autres petits bâtimens, qu'on crut

crut être Portugais. Auſſi-tôt on fit armer deux chaloupes, & 5 pirogues de Jor, qui avoient paſſé la nuit avec la flote, pour ſuivre le yacht qui alla chaſſer ſur ces bâtimens. Mais ils ne l'atendirent pas, & dès-qu'ils l'eurent découvert ils ſe retirérent.

Sur le midi, les Hollandois aïant voulu remonter la riviére, à la faveur d'un vent de Sud-ouëſt, ils furent affalez à la côte, proche du cap Blanc. Ils revirérent au Sud-eſt, & côtoïérent les terres, ſur 10. braſſes d'eau, juſques-à-ce qu'ils puſſent trouver plus de profondeur. Enſuite ils coururent à l'Ouëſt-nord-ouëſt, & à l'Ouëſt-quart-de-Nord-ouëſt, juſques au ſoir, que la force des courans les obligea de jetter l'ancre.

Le 6. la réſolution aïant été priſe de combattre les Portugais, on mit à la voile, par un bon vent, pour aller les chercher. Sur le midi, les vaiſſeaux remontérent la riviére, par un vent de Sud, laiſſant deux petites iſles à ſtribord. On voioit venir de tous côtés des pirogues pour remonter auſſi, à la faveur de leur canon, & ils s'avancérent tous enſemble juſqu'à la vuë de la flote Portugaiſe.

Ils en étoient encore à une lieuë & demie, quand ils eurent morte-eau, & en même tems ils furent pris de calme; de-ſorte qu'ils furent contrains de mouiller ſur ſix braſſes & demie de profondeur. Vers les trois heures après midi ils virent de petits bâtimens qui venoient les reconnoître, & puis s'en retournoient. Sur le ſoir ils levérent l'ancre, & firent un peu de chemin; puis ils remouillérent ſur 7. braſſes, travaillant à diſpoſer tou-

tes choses pour s'engager le lendemain au combat.

Le 7. ils avancérent jusqu'à un bas-fond, où il n'y avoit pas plus de 3. brasses d'eau; si-bien qu'il fallut remouiller. Ils eurent alors réponce de J. Buysen, qui leur donnoit avis qu'il avoit reçu leur lettre, de la propre main du Roi: que par ordre de ce Prince il l'avoit luë devant le peuple, & qu'elle avoit été traduite en langue du païs: que tout le monde marquoit une joie extraordinaire de leur venuë, & qu'on espéroit que les Portugais seroient chassez.

La lettre de Buysen portoit encore, que le frére du Roi, nommé Rahu Bongso, avoit dessein de se rendre au plutôt à la flote, & de demeurer à bord, jusques-à-ce qu'on eût livré bataille aux ennemis communs. Le même Rahu Bongso étoit aussi à bord de l'Amiral Heemskerk, quand il prit la carraque Portugaise qui venoit de Maccao.

Ensuite un Renégat Portugais nommé Codsaab Delsab, qui étoit au service du Roi de Jor, aporta encore une autre lettre de Buysen, & une du Roi, écrite en Malais, & traduite en Hollandois par le même Buysen, par laquelle il prioit instamment les Hollandois de faire tous leurs éforts pour délivrer lui & son peuple, & chasser les ennemis communs.

Peu de tems après, le vent s'étant rangé au Sud-ouëst, & aïant fraîchi, ils dépassérent les bas-fonds. Mais le Vice-amiral aïant touché, environ à deux portées de canon de l'ennemi, tous les autres vaisseaux mouillérent

rent sur cinq brasses & demie, en atendant le montant de l'eau. Quand il eut commencé, & que le Vice-amiral eut été remis à flot, tous les vaisseaux avancérent, & allérent jetter l'ancre par le travers des Portugais, tout-proche du rivage oriental.

La priére étant faite, & toutes les mesures prises, ils allérent courageusement ataquer leurs ennemis, & les canonnérent avec tant de vigueur, que ceux-ci n'en pouvoient faire paroitre autant; mais quand ils tiroient, leurs coups n'étoient pas moins bien mirez, & ils portoient aussi seurement. Leurs 4. galéres & leurs bantins étoient toujours en mouvement, pour aller prendre les blessez dans les navires de guerre, & y faire passer des gens frais.

D'ailleurs comme ils étoient forts de monde, ils faisoient des décharges continuelles de longs fusils qu'ils avoient, & qui ne portoient que de petites balles. Ces décharges de part & d'autre aïant duré jusqu'à 5. heures du soir, les Portugais se disposérent à fuir. Mais comme ils ne le pouvoient faire qu'en passant devant les Hollandois, ceux-ci crurent qu'ils vouloient en venir à l'abordage, & s'armérent pour les bien recevoir. Au-lieu de cela, ils passérent au milieu de la flote, qui fit un si grand feu sur eux, qu'on ne douta point qu'il n'y en eût beaucoup de morts & de blessez, & ils s'en allérent jusqu'au bas-fond, où les Hollandois avoient été auparavant à l'ancre.

Durant le combat, Rahu Bongso étoit avec quelques pirogues, le long du rivage occi-

 dental,

dental, acompagné du Commis Jaques Buysen, afin de voir quel en seroit le succès. Dès-que les Portugais eurent pris chasse, il se rendit à bord du Vice-amiral avec beaucoup de Seigneurs, & le remercia fort de la délivrance qu'il procuroit à tout le païs : puis il lui fit présent d'un poignard, & repassa dès l'instant même dans sa pirogue. Les autres pirogues qui étoient aussi venuës joindre la flote, firent des présens de fruits, & de divers rafraîchissemens, où l'arack ne fut pas oublié.

Le Vice-amiral eut 3. hommes de tuez à son bord, & quelques-uns de blessez. Il y eut aussi quelques morts à bord du *Jardin de Hollande*, outre deux hommes qui furent tuez d'un canon qui creva ; & parmi les blessez on trouva que le Capitaine l'étoit bien-fort, d'un coup qu'il avoit reçu au genou.

Le 8. on crut que les Portugais étoient encore mouillez sur le bas-fond, mais ils l'avoient traversé la nuit, & le calme empêchoit les Hollandois de chasser sur eux. Ainsi ces derniers demeurérent à l'ancre ; & sur le soir on leur fit savoir que le Roi vouloit venir, cette nuit-là, les joindre avec ses forces, pour aller ensemble poursuivre les ennemis. En éfet ce Prince vint avec quantité de petites galéres & de pirogues.

Le lendemain, le vent étant devenu assez favorable, les vaisseaux levérent l'ancre, pour descendre à la tête des petits bâtimens. Après midi, toute cette armée se trouvant à l'embouchure de la riviére, y remouilla pendant le jussant, pour atendre le retour du

flot.

flot. On vit alors les ennemis aussi à l'ancre, à 2. lieuës de la flote, & l'on prit la résolution de retourner le lendemain les ataquer.

Les vaisseaux Hollandois étoient au milieu de l'armée du Roi de Jor, qui étoit de 40. pirogues, & de 4. ou 5. belles galéres, sur la plus grande desquelles étoient le Roi & ses deux fréres, chacun dans un apartement séparé. Le Vice-amiral alla saluer le Roi, qui lui donna un beau poignard, & le remercia fort d'avoir chassé ses ennemis.

Dans cette entrevuë, le Vice-amiral ne manqua pas de lui parler du poivre qu'il pourroit livrer. Le Roi lui dit qu'il y en auroit dans deux mois, & qu'il le livreroit, si les eaux demeuroient libres; mais qu'il y avoit bien de l'aparence que cela ne seroit pas, si les Hollandois ne passoient quelque tems dans son port, & qu'il les en prioit instamment. La chose lui sembloit même si nécessaire que quelque tems après, il envoia le Gouverneur de Campate, qui étoit dans sa galére, & qui parloit passablement Portugais, trouver le Vice-amiral dans son vaisseau, & lui promettre qu'on ne manqueroit pas de lui fournir sa cargaison, s'il vouloit demeurer, pour achever de chasser les Portugais; parce-qu'alors on aporteroit beaucoup de poivre de Campate, d'Androgiti, & d'autres endroits.

Le Vice-amiral lui répondit, que son voiage avoit beaucoup plus longtems duré qu'on ne s'étoit atendu; qu'on avoit fait une plus grande consommation de vivres que celle sur laquelle on avoit compté; & que par conséquent il étoit obligé de se hâter, & de cher-

cher inceſſamment la charge de ſes vaiſſeaux.

Le 10. dès la pointe du jour, les Hollandois portérent ſur les ennemis, après que Kahu Bongſo, ſuivi du Commis Buyſen & de quantité de Nobleſſe du païs, eut paſſé à bord du Vice-amiral. Les Portugais voiant cette manœuvre, raſſemblérent leurs galéres & leurs pirogues, & leur firent prendre leurs poſtes toutes d'un même côté: mais les Hollandois n'avoient deſſein d'ataquer que les plus grands vaiſſeaux.

Entre les 9. & 10. heures du matin, après avoir fait la priére, ils avancérent à babord de leurs ennemis, & leur envoiérent une de leurs bordées: mais ils eurent de la peine à paſſer ſous leurs beauprés, pour aller à leur autre côté, & les canonner de l'autre bord. Enfin ils y paſſérent, & après avoir fait leur décharges, ils rechargérent, continuant à tirer durant ſept heures. Les Portugais ſe défendirent bien, faiſant un grand feu lors-que leurs ennemis viroient de bord, & tâchant de tirer dans leurs voiles, afin de les deſemparer, & qu'ils ne puſſent les ſuivre dans leur retraite.

Cependant les Hollandois perſiſtant dans le deſſein de combattre les grands navires, avoient beſoin du ſecours des galéres & des pirogues, pendant le tems qu'il leur falloit pour rafraîchir & recharger leur canon. Enfin ils virent un aſſez grand nombre de leurs ennemis, deſcendre dans leurs petits bâtimens, qui s'étoient tenus auprès de leurs navires; & ſur le ſoir ils paſſérent ſous les beauprés de ceux des Hollandois, pour ſe retirer vers Pedro Blanco.

Comme ces petits bâtimens des ennemis, pirogues & galéres, s'étoient mis, avant le combat, dans un ordre particulier de bataille, les Hollandois avoient cru que le Roi de Jor iroit les ataquer. Mais ses pirogues, sans faire aucun mouvement, laissérent passer celles des Portugais vers le rivage méridional. Rahu Bongso, qui fut tout le jour a bord du Vice-amiral, repassa le soir dans sa galére, laissant Buysen avec la flote, pour aller le lendemain faire raport au Roi, de ce qui se seroit passé pendant la nuit.

Le matin du 11. on vit les Portugais à l'ancre, à une lieuë au large, qui apareilloient. Le Roi étant encore assez proche, avec son armée de petits bâtimens, on envoia Buysen pour lui faire compliment, & lui dire que puis-que ses ennemis avoient été chassez, & qu'ils se retiroient, les Hollandois désiroient aussi de prendre congé de lui; & que pour cet éfet ils remonteroient la riviére, jusques-à-ce qu'ils fussent seulement sur 12. brasses d'eau, où ils l'atendroient jusqu'au lendemain.

Le 12. l'armée du Roi, allant joindre les vaisseaux, soufrit beaucoup du gros tems, & la pluïe, entre-autres, incommoda fort les pirogues, avant qu'elles pussent aborder les grands navires. Le Capitaine du Vice-amiral, Buysen, & quelques autres, passérent dans la galére de Rahu Bongso, & allérent ensuite avec lui dans celle du Roi, où ils le trouvérent sous un dais*, assis sur un tapis. Ils lui firent dire par un Interprète, que les vaisseaux Hollandois étant mal-avictuaillez,

on le suplioit de leur donner congé, & de les vouloir visiter.

Le Roi leur témoigna qu'il avoit beaucoup de reconnoissance du service qu'ils venoient de lui rendre, qui étoit si-grand qu'il ne se voioit pas en état de les en recompenser, ou que plutôt il étoit au-dessus de toute recompense. Les Hollandois répondirent qu'il étoit fort-aisé de leur donner la recompense qu'ils désiroient, qui étoit d'obtenir sa faveur & sa bienveillance pour leur nation; que le seul avantage où ils aspiroient, étoit qu'il les prît en sa protection, & qu'ils le suplioient de le leur promettre.

Le Roi repliqua, qu'on pouvoit s'enquérir des Hollandois qui résidoient alors en son païs, dequelle maniére il les traitoit, & s'il négligeoit de donner à la nation des marques de son amitié; mais qu'il se trouvoit encore plus engagé que jamais à les chérir: qu'au-reste il avoit beaucoup de regret de les voir partir, & de ne pouvoir leur fournir du poivre: que s'il leur plaisoit de revenir dans 4. ou 5. mois, ainsi qu'il l'espéroit, il pourvoiroit à ce qu'il y en eût assez & plus que sufisamment, pour faire leur charge.

Les Hollandois lui firent la même réponce qu'ils lui avoient déja faite auparavant, s'excusant sur la durée de leur voiage, & sur la consommation des vivres, qui les obligeoit de se hâter de chercher leur cargaison.

Enfin le plus jeune Frére du Roi survint, qui s'étant aproché des Hollandois, sans leur dire presque une parole, se retira tout-aussi-tôt. Le Roi promit que dès-qu'il se seroit lavé, il

iroit

iroit rendre visite au Vice-amiral: sur quoi les Hollandois aiant pris congé de lui, conduisirent Rahu Bongso dans sa galére, qui leur dit qu'il feroit la même chose que le Roi, & qu'ils le reverroient bien-tôt.

En éfet, peu de tems aprés, il se rendit à bord du Vice-amiral; puis le Roi, son plus jeune Frére, & beaucoup de Seigneurs y passérent aussi. Quand il fut entré dans la chambre, il alla s'asseoir sur une table couverte d'un tapis de soie avec un coussin. Son plus jeune Frére s'assit sur un banc au-dessous de lui, & Rahu Bongso sur un siége. Tout le reste de la Cour s'assit sur des nattes étenduës sur le plancher.

Le Roi aïant beaucoup loüé le Vice-amiral, lui fit encore de nouveaux remercimens de la délivrance qu'il lui avoit procurée de ses ennemis. Le Vice-amiral lui fit présent d'un sabre du Japon, dont la poignée & le fourreau étoient tout-garnis d'argent, & à Rahu Bongso d'un beau fusil. Ils eurent plusieurs entretiens ensemble, où le Vice-amiral dit, que les ports du Roi étant maintenant libres, si l'on y amenoit du poivre, & qu'on voulût le garder pour les Hollandois, il se trouveroit toujours des vaisseaux pour le venir charger: que si les Portugais entreprenoient de revenir, on n'avoit qu'à faire écrire par les Hollandois qui demeuroient à Jor, aux vaisseaux de la nation, qui pourroient être à Bantam & ailleurs, & qu'on feroit toute la diligence possible pour les venir chasser: qu'on devoit tenir pour certain, que rien n'étoit plus agréable à toute la nation, que

de

de rendre ſervice au Roi. Enfin ce Prince, ſes Fréres & toute ſa Cour ſe ſéparérent des Hollandois, avec beaucoup de marques de reconnoiſſance, & de promeſſes d'amitié.

Après leur retraite, on réſolut d'aller à Patane, & d'envoier le yacht à Bantam, porter des nouvelles de ce qui s'étoit paſſé.

Le 13. du même mois d'Octobre, on acheva de faire de l'eau, & enſuite l'on mit à la voile: mais les calmes contraignirent de remouiller. Le 14. on fit route, ſavoir, les deux navires vers Patane, & le yacht vers Bantam. Le vent venoit du Sud-oueſt, & la courſe fut au Sud-eſt, pour s'éloigner des terres. Enſuite on fit l'Eſt, & l'Eſt-quart-de-nord-eſt, juſqu'à une demie lieuë de Pedro Blanco, d'où l'on revira au Nord-eſt & au Nord-nord-eſt, courant ſur l'iſle Pulo-Timaon.

Le 15. on vint à une grande iſle, qui gît à 14. lieuës de la pointe de Jor, après en avoir encore dépaſſé pluſieurs autres, qui demeurérent toutes à babord des vaiſſeaux, y aïant à l'opoſite, ou à main droite de la plus grande, un grand rocher qu'on prit auſſi d'abord pour une iſle. On trouva par-tout aſſez de profondeur, & l'on eut un vent de Sud.

Le matin du 19. les vaiſſeaux ſe trouvant par la hauteur des 4. degrès, l'on eut la vuë de trois iſles; & le 24. on en découvrit ſept, trois grandes & 4. petites, qui giſoient tout-proche du continent.

Le 26. ils ſe trouvérent par la hauteur des 6. degrès 24. minutes; & pendant la brune ils paſſérent ſur un bas-fond de 14. braſſes d'eau,

d'eau, qui eſt au Nord des ſept iſles, ci-deſſus marquées.

Le 29. ils moüillérent l'ancre ſur 14. braſſes, à une demie-lieuë de terre, & virent une jonque paſſer ſous leurs beauprés.

Le 30. ils eurent lieu de craindre que l'un d'entre eux, ſavoir, *le Jardin de Hollande*, ne demeurât affalé à la côte. Mais comme le Vice-amiral, pour chaſſer ſur la jonque, avoit porté le cap au Sud, *le Jardin de Hollande* fit la même manœuvre, & courut le même bord. Cette jonque vint d'elle-même ſous le pavillon, & y aporta des fruits, avec une lettre de Daniel van der Leck, qui avoit été laiſſé à Patane, en qualité de Commis, par l'Amiral Jaques van Neck.

Cette lettre étoit adreſſée aux premiers Commis de Bantam, & ne contenoit que quelques nouvelles. Quand le Vice-amiral l'eut leuë, il la referma, & la remit entre les mains des Malais, pour la rendre à ſon adreſſe. Cet équipage Malais lui aïant dit qu'il étoit encore à 2. lieuës de Patane, on laiſſa tomber l'ancre en ce même endroit, ſur 10. braſſes.

Le 31. ils s'aprochérent à une lieuë du rivage, où aïant trouvé un bas-fond de 6. braſſes d'eau, ils n'oſérent s'avancer davantage, n'aïant point de connoiſſance de ces parages, & ne ſachant s'ils pouvoient traverſer ce banc. Ainſi ils remoüillérent ſur 7. braſſes, & envoiérent une chaloupe ſonder le fond.

Vers le ſoir, quelques Hollandois, qui s'étoient embarquez dans une pirogue, joignirent la chaloupe ; & ces deux bâtimens enſem-

ensemble, étant allez à bord du Vice-amiral, les Hollandois de Patane lui dirent l'état où étoient les afaires en ce lieu-là : que le *Harlem* & le *Leide* y avoient relâché, en revenant de Cochinchine : qu'ils n'avoient pas encore leur charge toute entiére, mais qu'ils espéroient la trouver : que lors-qu'ils partirent de Patane le *Harlem* étoit fort-incommodé, & faisoit eau en diversendroits, si-bien qu'il avoit été contraint d'y retourner, & qu'on l'avoit déchargé pour lui donner le radoub.

Le 1. de Novembre 1603. il y eut calme, & les vaisseaux demeurérent à l'ancre. Le 2. ils avancérent jusqu'à un quart de lieuë du port, où le calme les obligea encore de moüiller de basse eau, sur 6. brasses.

Le 3. ils crurent mouiller en rade ; mais le calme & ensuite le gros tems les arrêtérent de-nouveau, de-sorte qu'il fallut remoüiller sur 4. brasses, de-peur de donner sur des bas-fonds, dont on les avoit avertis de se garder, ce qui pouvoit d'autant-plus facilement arriver que le tems étoit fort embrumé.

Le 4. ils avancérent encore un peu plus près; puis ils remouillérent sur 3. brasses, à demie-lieuë de la loge des Hollandois. Le même jour, le Vice-amiral descendit à terre, avec quelques uns de ses gens, & suivi de tous les Trompettes. En partant il fut salué de tout le gros canon des deux vaisseaux. Il fit porter des présens avec lui, & dès-qu'ils furent débarquez, il marcha vers la ville, qui est à demie-lieuë du rivage, & s'en alla chez le Trésorier, nommé Dato Sirivara, qui étoit Chi-

Chinois, & qui étoit alors malade au lit.

Les préſens conſiſtoient en deux piéces de camelot, une demie piéce d'écarlate, une demie piéce de velours rouge-cramoiſi, trois beaus miroirs, & quelques verres de Veniſe. Ils furent pris par un Oficier nommé Orankaïa Jurabaſſa, qui en fit trois portions; une, où étoit le velours, pour la Reine; la ſeconde pour le Sabandar; & la derniére pour Sirivara.

Quand cela fut fait, ils prirent tous le chemin du palais, & les préſens furent portez devant eux. En entrant ils paſſérent par deux grandes portes, & montérent par un degré, au haut duquel ils trouvérent le Sabandar. Ils firent enſuite poſer leurs préſens devant eux, & s'aſſirent ſur des nattes.

Les Oficiers qui étoient là s'enquirent fort des circonſtances du combat qui s'étoit donné à Jor entre eux & les Portugais. Le récit qu'ils en firent fut écouté avec plaiſir, ne paroiſſant y avoir là perſonne qui fût fort des amis de cette nation.

Les préſens furent reçus par quelques-uns de Oficiers, & portez à la Reine, dans ſa chambre, où elle dormoit, après avoir mâché quantité de betelle, & pris beaucoup de tabac. Quand elle fut réveillée, les deux Oficiers entrérent, & lui firent leur raport de ce qui s'étoit paſſé.

Peu de tems après, ils ſortirent de ſa chambre, & vinrent dire au Vice-amiral, de la part de la Reine, que la venuë des Hollandois lui étoit agréable, & qu'elle avoit beaucoup de joie d'aprendre ce qu'ils avoient fait

à Jor.

à Jor. Enſuite on leur ſervit à tous des bananes dans un grand plat de cuivre, & ils en mangérent. Pendant-qu'ils faiſoient cette collation les Trompettes firent de tems en tems quelques fanfares, à quoi toute la Cour parut prendre beaucoup de plaiſir.

Quand la collation fut finie, ils s'en allérent chez le Sabandar, qui revînt de la Cour bien-tôt après eux, & ils lui ofrirent les préſens qui lui étoient deſtinez. Il les régala auſſi de quelques fruits; puis ils prirent leur congé, & s'en retournérent à la loge, où ils paſſérent le reſte du jour, & toute la nuit ſuivante.

Le matin du 5. du même mois de Novembre, ils retournérent chez le Receveur Dato Sirivara, pour lui demander s'il y avoit du poivre dans la ville, en quelle quantité, & combien on le vouloit vendre? Ils entrérent chez lui par le derriére de la maiſon, & le trouvérent aſſis ſur un couſſin devant ſon lit, où ſes femmes, ſes enfans, & ſes eſclaves étoient autour de lui. Le Vice-amiral & ſes gens aïant pris leur place, il fit le récit à Sirivara de ce qui s'étoit paſſé à Jor, entre les Hollandois & les Portugais.

Après cela il lui fit ſes queſtions à l'égard de la quantité du poivre, afin de prendre ſes meſures ſur ce qu'il lui diroit. Sirivara répondit qu'il n'en pouvoit rien dire de poſitif; mais qu'il ſe perſuadoit qu'on en trouveroit juſqu'à mille bares, ou peu moins. Il dit qu'il falloit que les Hollandois fiſſent leur préſent, ſelon la coutume, avant-que de pouvoir faire leur emplette, & qu'après ce-

la

la ils acheteroient du poivre autant qu'il leur plairoit & qu'il s'en trouveroit : mais qu'il falloit qu'il reçût quelque somme d'argent, pour laquelle il leur en feroit aussi livrer au prix qu'ils l'acheteroient.

Ils lui repliquérent que ces propositions leur paroissoient étranges ; qu'on n'en faisoit point de telles dans le commerce ; & qu'il étoit beaucoup plus à propos de commencer par convenir de prix. Il dit qu'il en parleroit aux Marchands, & qu'il leur feroit savoir ce qui auroit été résolu. Sur cette proposition, qui leur parut raisonnable, ils voulurent prendre congé. Mais il les arrêta, & leur fit présenter des œufs boüillis, des figues de la Chine, & de l'arak, les priant de ne pas mépriser les mets du païs. Dès-qu'ils eurent mangé, ils retournérent à la loge des Zélandois, & ensuite à bord, sur le soir.

Le 6. Daniel van der Leck, que l'Amiral J. van Neck avoit laissé à Patane, ainsi qu'il a été déja dit, envoia un homme, avec une pirogue, au Vice-amiral, pour lui donner avis qu'il avoit parlé à Dato Sirivara, au sujet du poivre, & qu'il en pourroit trouver jusqu'à 800. bares, pourvu qu'on en paiât le tiers en or. Le Vice-amiral fit réponce qu'il n'avoit que de l'argent. On lui dit qu'on pourroit bien prendre de l'argent, sur le pié du cours qu'il avoit en ce lieu-là ; ce qui n'acommodoit nullement les Hollandois.

Le 7. du même mois de Novembre, ceux-ci étant retournez à terre, allérent chez Dato Sirivara, & eurent conférence avec lui, tant sur le sujet du prix du poivre, que des doüa-

doüanes, & des autres frais, le priant de les faire modérer s'il étoit possible. Sirivara insista beaucoup pour en faire païer le tiers en or, à proportion de la valeur de l'argent, à quoi ils ne voulurent point entendre.

Ils demandérent donc combien on desiroit avoir de piéces de huit pour la bare. Il leur répondit, qu'on en vouloit 35. piéces. Ce prix leur parut si éxorbitant, qu'ils prirent congé de lui, & une partie s'én étant allée à la loge, l'autre se rendit à bord.

Les 8.9. & 10. le Vice-amiral fit tous ses éforts pour conclure le marché du poivre, & il y réüssit enfin. Mais pour les droits de doüane il n'en put rien faire rabattre. Il fallut païer cinq pour cent; une mase, qui fait les deux tiers d'une réale, pour le droit de poids; & encore avec cela faire un présent pour le droit de charge. Ils auroient aussi voulu qu'on leur eût livré le poivre tout net; mais on rejetta cette proposition, & on leur dit qu'ils pouvoient en parler aux Marchands & tâcher de les y engager. De leur côté, ils n'étoient point aussi obligez d'accepter le poivre qu'ils ne trouveroient pas bon.

Le 11. en retournant à bord, ils raisonnérent à une jonque qui venoit du Japon, à bord de laquelle étoit un Portugais. L'équipage leur dit qu'ils avoient trouvé à Pulo Cambir, qui est un havre clos, au païs de Cambaie, deux vaisseaux Hollandois, nommez *Erasme* & *Nassau*, qui avoient pris proche de Maccau, un grand navire Portugais, chargé de soies & d'autres riches marchandises, qu'il devoit porter au Japon: qu'ils

avoient déchargé le navire, & l'avoient envoié devant eux; & qu'il étoit parti de Pulo Cambir, pour aller à Bantam, avant-que la jonque en partît.

Le matin du 13. ils retournérent à terre, pour distribuer leurs présens, & charger le poivre: mais il plut tant ce jour là, qu'on ne put rien faire. Le 14. ils firent porter leurs présens chez Dato Sirivara. C'étoit une demie piéce de velours cramoisi à fleurs; 13. miroirs, dont une partie étoit de glaces de Venise; une piéce de drap rouge cramoisi. Ils furent encore partagez par l'Orankaïa, chaque portion étant faite par raport à la dignité de la personne qui la devoit recevoir: & ces personnes étoient la Reine, la Radza Muda, ou la jeune Reine, le Sabandar, Dato Sirivara, Dato Idoch, Raga Wange, Dugga Ragni, Sirindana, Manchaïa, Jurabassa, & le Maldemadiu.

Quand le partage des présens fut fait, ils se rendirent auprès de la Reine, puis ils allérent trouver tous les autres qui en devoient recevoir. Ils auroient bien voulu avoir la liberté de choisir une maison à leur gré, & qui leur fût commode; mais le Sabandar refusa de leur permettre de s'habituer sur un fond qui lui apartenoit, & on leur marqua une autre place où ils pouvoient faire bâtir; à quoi ils emploiérent incontinent des ouvriers.

Le 16. du même mois de Novembre, Gaspar Gronsbergen, premier Commis du *Harlem*, & Daniel van der Leck, se rendirent auprès du Vice-amiral, pour négocier avec lui, & voir s'il voudroit prendre sur son bord

la cargaiſon de poivre qui étoit ſur le *Harlem*, & la tranſporter à Bantam, ou encore plutôt en Hollande. Le Vice-amiral, qui avoit ſeu qu'il n'y avoit pas tant de poivre à Patane, qu'on le lui avoit fait entendre, prit réſolution d'envoier un vaiſſeau à Bantam.

Le 18. les Hollandois retournérent chez Dato Sirivara, pour lui faire de troiſiêmes préſens, ceux-ci étant pour le droit du poids, & conſiſtant en une piéce de drap, en de beaus miroirs, & en des verres. Ils furent encore portez chez l'Orankaïa Jurabaſſa, pour les faire diſtribuer le lendemain à la Reine, au Sabandar, à Dato Sirivara, à Sirandana Commis du poids, & à l'Orankaïa Jurabaſſa.

Le 19. le Vice-amiral envoïa les préſens chez tous ceux à qui la deſtination en avoit été faite. Le même jour il convint avec Gaſpar Gronsbergen, pour le fret du poivre qui devoit être tranſporté du vaiſſeau *Harlem* à ſon bord, & l'acte en fut dreſſé & ſigné de l'un & de l'autre, & de van der Leck. Le lendemain il fut porté à bord, & ſigné de tous ceux de qui il le devoit être.

Le 23. les Hollandois deſcendirent à terre, pour hâter la conſtruction de la loge. Sur le midi, ils allérent chez le propriétaire de la loge des Zélandois, qui étoit originaire de la Chine, & qui les pria de voir repréſenter une comédie Chinoiſe. Vers le ſoir ils retournérent à bord ſans avoir pu rien expédier. Le 27. la Reine leur fit quelques préſens, & entre-autres d'une eſpéce particuliére de ris.

Le 1. de Décembre 1603. le Trésorier Dato Sirivara leur fit aussi présent d'un bœuf, d'un pannier d'œufs, de chapons, d'oranges, de cocos, & d'un poinçon d'arack ou vin de palmier. Après midi le Vice-amiral se rendit à son bord pour faire justice. Pendant tout ce mois il ne se fit aucune expédition d'afaires, les éforts qu'on fit pour obtenir que le poivre fût livré tout net, n'aïant pu réussir. On en acheta aussi une petite partie des Marchands de Zélande.

Le 20. le Vice-amiral aïant reçu à son bord le poivre du *Harlem*, leva l'ancre, & fit voiles vers Bantam: mais *le Jardin de Hollande* demeura, pour prendre sa charge entiére.

Depuis le 1. de Janvier 1604. jusques au 16. on fut ocupé à nétoïer le poivre dans la loge des Zélandois, & à le mener à bord dans les chaloupes. Le même jour, 16. du mois, quelques Turcs & Portugais d'Orieda, venus par terre, arrivérent à Patane pour trafiquer. Quelques-uns des Turcs, qui étoient de Gusaratte, & qui parloient assez bien Portugais, raportérent aux Hollandois les circonstances de la prise d'un navire de Portugal, sur la côte de Ceilon, se loüant de ce que les preneurs, n'avoient insulté aucun des Turcs, ni des Mores, soit dans leurs personnes, ou dans leurs marchandises; ce qui avoit aquis aux Hollandois la réputation d'être honnêtes gens, doux & équitables.

Un jour ou deux après, il y eut des Marchands Portugais qui allérent à leur bord, sous prétexte de vouloir y acheter quelques marchandises: mais comme ils n'en vou-

loient pas avoir ſi-tôt la livraiſon, & qu'on remarqua quils étoient gens à ſe dédire, on connut bien qu'il n'y avoit rien de ſérieux dans leur afaire : auſſi ne les revit-on pas depuis.

Le 20. on prit un éléfant ſauvage tout-proche de la ville. Le 22. les deux fils du Sabandar allérent viſiter les Hollandois dans leurs loges. Le ſoir du même jour, Sirivara envoia leur dire qu'il voudroit bien leur parler avant la nuit. Lors-qu'ils ſe furent rendus auprès de lui, il les pria de recevoir à leur bord un Perſan, habitant de Bantam, pour l'y remener ; ce qu'ils n'oſérent pas refuſer. Ce Perſan leur étoit connu, & on l'avoit vu avec tous les gens conſidérables non-ſeulement à Patane, mais auſſi à Jamby, à Bantam, & ailleurs. Il avoit beaucoup d'expérience : il ſe mêloit de diverſes choſes, & particuliérement de la Médecine, & de la diſtillation de toutes ſortes de liqueurs ; ſi-bien qu'entre les Chinois il paſſoit, au-moins, pour un demi Médecin.

Dans cette entrevuë les Hollandois parlérent à Sirivara, au ſujet de la doüane, & ſur-tout à l'égard des marchandiſes qu'ils ne faiſoient point embarquer, ni tranſporter hors du païs, telles qu'étoient la bale & la poudre du poivre, qu'ils ne vouloient pas emporter, & qu'ils ne ſéparoient d'avec le poivre qu'avec beaucoup de peine & de coût. Sirivara leur répondit qu'il falloit qu'ils païaſſent, ainſi-que les autres Marchands avoient fait avant eux.

Le 25. tout le fond de cale du vaiſſeau aïant été rempli de poivre, on réſolut d'achever de vuider

vuider une des foutes au bifcuit, où il n'en reftoit que peu, & de la remplir auffi de la même marchandife. Pour cet éfet on en acheta encore 25. bares de l'Orankaia Jurabaffa.

Le 26. le *Harlem* étant entiérement déchargé, Van der Leck le fit mener derriére la loge des Hollandois, & le fit brûler.

Le 27. le Vice-amiral & fes gens allérent chez Sirivara, & chez les autres Oficiers, pour prendre congé d'eux, & leur faire les préfens d'adieu, qui furent quelques piéces de drap rouge cramoifi, & d'autres chofes. Pour la Reine, ils lui donnérent deux flambeaux d'argent, & quelques nobles-à-la-rofe en efpéce.

Lors-qu'ils furent à la Cour, on leur fervit des fruits & d'autres mets. On leur demanda quel jour ils fe propofoient de partir, & où ils alloient, s'ils n'avoient point deffein de revenir? Enfin on leur fit connoître, qu'en quelque tems qu'ils revinffent, ils feroient toujours bien-reçus.

Le 29. la Reine leur fit préfent de deux bœufs, & de diverfes fortes de fruits, autant que deux éléfans en purent porter; & le tout fut mené à leur loge. Le 31. Sirivara leur envoia un bœuf, & deux petits tonneaux de poivre verd confit, qu'il avoit fait préparer tout-exprès pour eux.

Le 1. de Février 1604. fur le midi, le Sabandar manda le premier Commis du *Jardin de Hollande*, & lui aïant fait préfent, de la part de la Reine, d'un beau poignard, ils fe féparérent très-fatisfaits les uns des autres, du-moins à l'extérieur. Le foir du

même jour, la Lune renouvellant, les Malais commencérent leur carême, célébrant cette soirée par des décharges d'armes-à-feu, par le bruit des tambours, & par de grands cris & des hurlemens. Ce carême dure jusqu'à la nouvelle Lune suivante, & pendant ce tems-là ils ne mangent point, que la brune ne soit venuë.

Le 2. comme la chaloupe & le canot étoient prêts de nager vers terre, ils furent surpris de la tempête, & se trouvérent dans un grand péril, si-bien qu'ils s'écartérent l'un de l'autre. Le lendemain le canot se rendit à bord, sans savoir quelle avoit été la destinée de la chaloupe. On craignit fort qu'elle n'eût péri, & l'on acheta une pirogue, pour envoier la chercher, ou aprendre ce qu'elle étoit devenuë.

Sur le soir les gens de l'équipage, qui y étoient au nombre de 8. revinrent dans leur auberge. Ils avoient laissé la chaloupe à 6. lieuës de là: mais elle leur fut restituée par des Malais, moïennant une honnête recompense. Le même jour le Sabandar envoia un présent d'un bœuf & de diverses sortes de fruits.

Le matin du 5. Daniel van der Leck, partit avec quelques autres gens des Provinces Unies, & d'ailleurs, pour aller à Siam sur une jonque qui lui apartenoit.

Le 7. tout le reste de ce qu'on avoit à terre, fut mené à bord, & l'on prépara tout pour partir, laissant 4. hommes à Patane, auprès du Commis van der Leck. Le 8. on fit à bord le festin de partance, & sur le minuit

on mit à la voile par un vent de Sud-ſud-eſt.

On doit remarquer ici, que pour aller prendre terre à Patane, il faut y mettre le cap, quand on eſt par la hauteur des 7. degrès 10. minutes, où il faut déchcoir environ trois lieuës à l'Eſt, vers une haute côte, ſur laquelle on trouve, pendant demie lieuë de chemin, une égale profondeur, qui eſt de 15. ou 16. braſſes d'eau.

Il n'eſt pas néceſſaire de faire la deſcription de ce païs-là, ni de parler de ſa fertilité, de la Réligion des habitans, ou du gouvernement de l'E'tat, parce-qu'il y en a une ample Rélation dans le Second Voiage de l'Amiral Jaques van Neck.

Le 9. du même mois de Fèvrier 1604. on fit peu de chemin, & le 10. on remit le cap ſur la côte. Enſuite on moüilla l'ancre ſur 8. braſſes d'eau, y aïant très-peu de profondeur dans tout le parage où l'on étoit. Il y vint tous les jours des pêcheurs de Patane, pendant-qu'on y demeura, ce qui fut juſqu'au 25. du mois, parce-qu'on étoit tellement contrarié du vent, qu'encore qu'on remît ſans ceſſe à la voile pour faire des bordées, on ne put jamais avancer.

Le 24. comme on avoit apris qu'il étoit arrivé à Patane une jonque chargée de diverſes ſortes de marchandiſes de la Chine, on y renvoia quelques gens pour les viſiter. Le 25. on remit à la voile: mais on fut pris de calme, & l'on ne fit ce jour-là que deux lieuës de chemin. Vers le ſoir, il fallut jetter l'ancre à demie lieuë de terre, ſur 5. braſſes d'eau.

Le 26. on eut un peu plus de bonheur, car on fit 4. à 5. lieuës, puis il fallut remouiller sur 16. brasses. Le lendemain on fit encore 3. à 4. lieuës, & le 28. on se trouva par la hauteur des 6. degrés.

Le 3. de Mars 1604. on eut la vuë de trois isles, qui gisoient à 4. ou 5. lieuës de la côte, par les 5. degrès & demi, & d'un bâtiment qu'on haussa pendant la nuit. On reconnut que c'étoit une jonque, & l'aïant abordée on seut qu'elle étoit chargée de ris, & destinée pour Bahim. Les Hollandois criérent aux gens de l'équipage d'envoier quelqu'un à bord, ce qu'ils firent, quoi-qu'avec beaucoup de crainte. Mais quand ils connurent qu'on n'avoit pas dessein de les insulter, ils se rassurérent. Le Capitaine étoit Chinois, & la plupart de ses gens l'étoient aussi.

Le 4. ces Chinois envoiérent à bord, par présent, quatre sacs de ris, deux petites barriques d'arack, du lard, & des poules. Mais les Hollandois renvoiérent leur canot à bord de la jonque, pour paier le tour, & en faire des remercïmens. Ceux qui eurent cette commission, achetérent encore du lard; puis ils se séparérent, laissant les Chinois fort-contens de leur maniére d'agir.

Le 5. comme on étoit, à-peu-près, à une lieuë de terre, on découvrit deux isles. Vers le soir, on laissa tomber l'ancre sur 25. brasses d'eau. Une de ces isles étoit à trois quarts de lieuë de terre, & l'autre en étoit tout-proche, par la hauteur des 4. degrès 3. quarts.

Le 7. on eut la vuë de l'isle Timaon, de quoi

quoi on fut fort-surpris, parce-que, selon l'estime, on ne devoit pas avoir tant avancé. Comme le vent venoit de l'Est on vit bien qu'il n'y avoit pas moien de la dépasser, & l'on mit le cap au Nord, laissant trois autres isles à main droite. Sur la brune on vit venir neuf ou dix pirogues de l'isle, qui s'aprochérent librement & sans crainte, ne faisant aucune difficulté d'aborder le vaisseau. Elles aportérent des bananes & du poisson sec, étant conduites chacune par un homme, qui tous se disoient être sujets du Roi de Bahim. Au commencement de la nuit le calme revint, & on remoüilla environ à la portée du petit canon de terre.

Le 9. on fut à 2. lieuës & demie de l'isle Bintam, par la hauteur des 2. degrès un quart. On y trouva un courant rapide, qui portoit avec violence dans le détroit de Jor, & l'on vit Pedro Blanco & la terre de Jor l'un dans l'autre. On courut alors au Sud-est, parce-qu'on voioit une petite isle qui demeuroit au Sud-est-quart-de Sud, & qu'on vouloit en faire le tour par l'Est. On crut être directement sous la Ligne; mais quand on eut pris hauteur, on se trouva par les 10. minutes de latitude Nord.

Le matin du 10. on vit une grande isle qui étoit Sud & Oüest avec le vaisseau. Vers le soir on laissa tomber l'ancre à deux lieuës de cette isle, sur 16. brasses. Elle gisoit directement sous la Ligne. Le 15. on courut le long de la côte de l'isle Linga, qui gît à 8. lieuës de cette autre.

Le 16. on fit route vers l'isle Banca, &

pour cet éfet l'on courut la bande du Sud-est. Quand on fut à l'entrée du golfe de cette isle, on trouva des courans dont la force empêchoit d'y entrer. Aprés midi on connut que le vaisseau étoit Est-sud-est & Ouëst-nord-ouëst avec l'isle, & l'on en fut fort étonné. On fit tous ses éforts pour la dépasser, ne faisant pas feur de s'en aprocher, parce-que la côte est sale, & qu'il y a quantité de dangers. Néammoins les Portugais & les habitans de l'isle y vont fort-aisément, parce-qu'il y a des passes & des chenails qui leur sont connus. On étoit alors par les 2. degrès & demi de latitude Sud.

Le 17. on vit des isles hautes & rondes à 6. lieuës de la côte, &, sur le midi, on en découvrit plusieurs autres petites, qu'on laissa toutes à babord, en aprochant du cap Monopin, qui est la pointe d'une terre où il y a une grande montagne, & dont la côte court au Sud-sud-est.

A une demie-lieuë de-là gît une petite isle, qui fut laissée à la main gauche. Sur le soir on en vit plusieurs autres, & l'on n'osa passer plus avant. Il fallut donc jetter l'ancre sur 11. brasses par la hauteur des 3. degrès, & le lendemain encore, par la hauteur des 4. degrès 25. minutes.

Le 21. on eut la vuë d'une isle qui avoit trois éminences en pointe, & qui demeuroit à l'Est au vaisseau. On s'en aprocha sur le midi, & l'on vit en même tems les terres de Java, ou une pointe basse de cette isle, sous laquelle on alla mouiller l'ancre vers le soir sur 15. brasses d'eau.

Le 22. on vit une jonque mouillée sur la côte, qu'on s'imagina devoir aller à Bantam. On en vit encore une autre qui venoit du large, & l'on mit le canot à la mer, pour aller chercher des nouvelles de Bantam, parce-qu'on se persuada qu'elle en venoit. Les gens de l'équipage déclarérent qu'il n'y avoit que deux jours qu'ils étoient partis & que leur jonque étoit destinée pour Cherabon: qu'il n'y avoit plus à Bantam que deux vaisseaux Hollandois, dont l'un étoit venu des Moluques, & l'autre de Patane; & qu'il y avoit quatre ou cinq semaines qu'il en étoit parti deux pour retourner en Hollande.

Vers le midi, on vit que la jonque qui avoit été à l'ancre sur la côte, faisoit tous ses éforts pour aprocher du vaisseau, quoi-qu'elle fût contrariée par le vent. On crut qu'il pouvoit y avoir des Hollandois, & l'on envoïa le canot au-devant. A son retour, ceux qui le navigeoient, dirent que la jonque venoit de Cherabon: qu'elle étoit mal avictuaillée: que l'équipage prioit qu'on leur donnât un peu de ris, quoi-qu'ils sceussent bien que le vaisseau étoit Hollandois, & que par conséquent il n'étoit pas trop bien pourvu de vivres.

Le Persan que les Hollandois avoient reçu à leur bord, à Patane, soupçonna ces gens-là d'être des pirates, ce parage étant ordinairement la croisiére des écumeurs de mer. Sur la brune on eut du gros tems, la pluïe, le vent, les éclairs & le tonnerre étant mêlez ensemble; de-sorte qu'on fut deux jours, sans faire de chemin.

Le 25. on remouilla ſur 9. braſſes, à une portée de canon de terre; & l'on fit chaque jour la même manœuvre, ſavoir de naviger, puis d'étaler la marée, la plupart du tems par un vent de Sud-oueſt, ou de Sud-ſud-eſt, juſques au 29. qu'on ſe trouva proche de l'iſle & des bancs qui giſent à l'Oueſt de Jaquettra, ou Jaccatra, d'où l'on étoit alors à 11. lieuës. Vers le ſoir, on mouilla proche de cette iſle, ſur 18. braſſes, & l'on trouva des courans qui portoient au Nord-oueſt. Les jours ſuivans, on ne put avancer parce-qu'on avoit les vents & les courans contraires.

Le 5. d'Avril 1604. on remit à la voile; mais l'on ne gagna pas plus que les jours précédens, & l'on remouilla au ſoir dans le détroit de la Sonde ſur 50. braſſes.

Le 6. à Soleil couchant, on laiſſa tomber l'ancre ſur la côte de Pulo Panian, ou Panjan, à une demie lieuë de Bantam, où la chaloupe du Vice-amiral vint au-devant du vaiſſeau, & l'on aprit, par ce moien, qu'il n'étoit point encore venu de vaiſſeaux de Hollande; mais que le *Zicriczée* & *l'Oie* étoient à la rade, aïant preſque toute leur charge: qu'ils ſe propoſoient que ſi les vaiſſeaux qu'on atendoit des Provinces Unies n'étoient pas venus dans quatre ou cinq jours, ils partiroient eux mêmes, eſpérant qu'ils auroient alors leur charge entiére: que l'Amiral Wybrandt van Waarwyck étoit allé à Joartan, avec cinq vaiſſeaux, ſavoir *la Hollande*, *le Soleil*, *la Lune*, *Fleſſingue*, & le yacht *le Belier*, pour faire voiles enſuite vers Jor, ou, ſi le vent étoit contraire, vers les Moluques,

où

où l'on avoit déja envoié le yacht *le Perroquet*, avec de l'argent & des marchandises, pour acheter du clou de girofle & d'autres épiceries, afin-que l'Amiral les trouvât toutes prêtes à son arrivée; & enfin que l'Amiral avoit dessein d'aller à la Chine, avec quelques vaisseaux, pour y trafiquer.

Le 7. on alla mouiller l'ancre à la rade de Bantam, où il se fit plusieurs salves d'artillerie de part & d'autre. Jean Harmensz Brée, l'un de ceux qui ont tenu le Journal sur lequel a été faite la présente Rélation, y mourut.

Le 8. les hauts Oficiers du *Jardin de Hollande* descendirent à terre avec le Vice-amiral, & allérent visiter la ville. Il y trouvérent deux grandes maisons de pierre, bâties par des Chinois, selon l'ordre des Marchands Hollandois, & pour leur usage, afin d'y tenir leurs éfets, & de les garantir du feu.

Les 9. 10. & 11. on fut ocupé à acheter du poivre, & à le charger. Le 14. un Chinois fut éxécuté par ordre de la Justice, & percé d'un poignard, pour avoir fabriqué de la fausse monnoie, & rogné des réales d'Espagne.

Le 16. Pangran Sabandor, pére du Roi, alla visiter les vaisseaux, pour se divertir. On ne manqua pas de le bien régaler, & de faire plusieurs salves du canon.

Le 18. sur le soir, Wouter Gijsbertsz & Sebastien Paulusz furent assassinez par un More, qu'ils avoient parmi l'équipage de leur vaisseau, & par un Javanois, bourgeois de Bantam. Le More étoit logé dans l'auberge Angloise, & il fut fait mourir le 20. Son

ſupplice fut d'ètre auſſi percé d'un poignard.

Le même jour on reçut des nouvelles de Jor, qui portoient que 3. ou 4. jours après le départ du Vice-amiral & de ſa flote, les Portugais y étoient retournez avec deux galéres de Malacca, pour contraindre le Roi à entrer dans leurs interêts, ou-bien tenir ſon port toujours fermé & aſſiégé; & pour eſcorter leurs vaiſſeaux qui devoient venir de la Chine. Tous ces projets s'étoient faits dans la penſée qu'ils trouveroient encore leurs autres vaiſſeaux dans leurs poſtes, tenant le port & la riviére de Jor fermez: mais ils furent bien étonnez, quand ils ſeurent qu'ils en avoient été chaſſez par les Hollandois, & ils n'oſérent eux-mêmes entrer dans le port, ni avancer vers la ville de Batuſauwer, craignant d'y être ſurpris par leurs ennemis. Ils ſe tinrent donc au large, pour croiſer ſur leurs vaiſſeaux qui venoient de la Chine, dont ils rencontrérent le premier le 17. de Fèvrier; le ſecond, le 19. & le troiſiême, le 25. du même mois; aïant atendu juſqu'au dernier, afin d'être tous enſemble plus en ſeureté pour ſe rendre à Malacca.

Pendant-qu'ils étoient ſur la croiſiére, ils écrivirent ſous le nom d'Andrea Fortado, Gouverneur de Malacca, au Roi de Jor, en ces termes.

„ Moi, André Fortado de Mendoza, Gé-
„ néral des païs méridionaux des Indes, Ca-
„ pitaine Major de l'armée Roïale: Au Roi
„ de Jor, ou Batuſauwer, auquel je ſouhaite
„ bonheur & proſpérité. Comme dans le
„ mois de Juillet 1603. à mon retour des iſles
„ Molu-

„ Moluques, où j'étois allé avec mon armée,
„ je fus arrivé à Malacca, & y eus pris
„ l'administration de mon Gouvernement, j'ai
„ trouvé que les païs de Jor & de Malacca,
„ qui avoient toujours eu la paix ensemble,
„ se faisoient une funeste guerre, j'ai creu
„ devoir écrire à Votre Majesté, & lui re-
„ montrer que pour procurer la paix & le
„ bien de son Etat, Elle ne peut mieux fai-
„ re que d'envoier à Malacca des Ambassa-
„ deurs, à qui nous donnerons un passeport;
„ afin de pouvoir traiter ensemble, & faire
„ une bonne paix.

Voici ce que contenoit la réponce, que le Roi de Jor fit à ce Gouverneur: savoir;

„ Qu'il avoit reçu la lettre qu'André For-
„ tado lui avoit écrite, & qu'il l'avoit leuë
„ avec plaisir; mais qu'il n'avoit pu com-
„ prendre quelle étoit son intention: que si
„ ceux de Malacca désiroient la paix, ils de-
„ voient s'en expliquer plus positivement par
„ écrit, & envoier les articles & les condi-
„ tions qu'ils avoient à proposer.

Les Envoiés de Malacca repliquérent au Roi, sous le même nom d'André Fortado, & lui firent savoir:

„ Qu'on avoit reçu sa lettre avec joie,
„ & connu que Sa Majesté étoit plus portée
„ à la paix qu'à la guerre: qu'il seroit fort-
„ aisé de conclure la paix, sans un obstacle
„ qu'il falloit que Sa Majesté levât, ou-bien
„ qu'il n'y auroit point de paix stable & de
„ durée: que cet obstacle étoit, que le Roi
„ avoit livré la clef de ses Etats aux Hol-
„ landois, & les en avoit rendu maîtres: qu'il

„ falloit qu'il rétablit son pouvoir, qu'il „ chassât cette nation, & qu'il livrât ceux „ qu'il avoit entre les mains : ou que s'il ne „ pouvoit se résoudre à les ataquer de la for- „ te, il fit au-moins saisir leurs éfets, & „ qu'il les confisquât à son profit : que s'il „ refusoit cette voie d'acommodement, il „ n'y avoit point de paix à faire entre Jor & „ Malacca.

Voici la réponce que le Roi fit à cette derniére lettre.

„ Comme par la seconde lettre que j'ai re- „ çuë de vous, j'ai été éclairci de vos sen- „ timens, je vous répons que s'il n'y a point „ de paix à faire, que sous la condition que „ vous marquez, je ne suis nullement dans „ le dessein de l'accepter. Vous demandez „ que je vous livre les Hollandois qui sont „ ici, à Batusauwer, & sous ma protection; „ mais je soufrirois plutôt que tout mon Roi- „ aume fût desolé, & que j'en fusse dépouil- „ lé. Pour confirmation de ce que je vous „ dis, je vous envoie cet anneau d'or, afin „ qu'à l'occasion, si nous nous mettons en „ campagne l'un contre l'autre, il soit un „ signal à quoi je vous puisse reconnoître, & „ je vous prie de m'envoier aussi un signal, „ afin-que je le porte, & que vous me recon- „ noissiez, ou que du-moins je ne vous oublie „ pas. Je vous en écrirois davantage, mais „ je n'aime pas à me fatiguer par tant d'écri- „ tures. Si vous souhaitez de plus grands „ éclaircissemens, venez avec vos vaisseaux „ sous ma forteresse de Batusauwer, je vous „ y donnerai contentement. Fait le 8. de „ Fèvrier 1604.

Lors

Lors-que Fortado eut reçu cette derniére lettre, il envoia au Roi un chapeau gris avec une belle plume, & un beau ſabre de Turquie, pour porter en campagne, & faire reconnoitre ſa perſonne. Ce fut dans ces négociations, que les Portugais qui croiſoient proche de Jor, paſſérent le tems, en atendant le retour de leurs vaiſſeaux qui étoient allez à la Chine, & quand ils les eurent joints, ils s'en retournérent enſemble à Malacca.

Cependant les habitans de Jor ne s'endormirent pas. Ils ſe préparérent à ſoutenir le ſiége, ſi l'on revenoit pour les ataquer. Il ſeroit fort à ſouhaiter que le Roi permit aux Hollandois de bâtir un fort ſur ſes terres, mais ils n'ont pu encore en obtenir la liberté. Ce ſeroit pourtant un grand repos pour lui, comme un grand avantage pour eux, puis-qu'ils en interdiroient l'accès aux Portugais, & que tout le commerce demeureroit entre leurs mains.

Le 21. du même mois d'Avril 1604. les trois navires *Ziericzée*, *le Jardin de Hollande*, & *l'Oie*, partirent de Bantam, pour retourner en Hollande, prenant leur cours vers le bout méridional de Sumatra, afin d'y faire de l'eau & du bois, & de s'y pourvoir des autres choſes néceſſaires pour un voiage de ſi long cours. Ils y moüillérent l'ancre dès le ſoir du même jour, & après avoir fait tout ce qu'on s'étoit propoſé, ils apareillérent, & coururent au large.

Ils ſoufrirent beaucoup d'incommodités ſur la route, étant battus de fréquentes tempêtes; & les équipages étant ataquez de maladies,

dies, sur-tout du flux de sang, dont plusieurs moururent fort-misérablement; ce qui leur fit prendre la résolution de relâcher à la première terre qu'on découvriroit.

Dans ce pitoiable état, ils prirent terre, le 24. d'Août, proche du cap de Bonne-espérance, & le lieu se trouva tout propre pour se rafraîchir. Les habitans étoient fort-misérables, allant tout-nuds, hormis une peau de brebis, ou de quelque autre bête, qu'ils s'atachoient au cou, & qui les couvroit en forme de manteau, la queuë leur cachant les parties naturelles. On leur voioit pourtant des brasselets de cuivre, ou d'ivoire. Ils glossoient comme des coqs d'inde, & leurs corps étoient oints de quelque chose qui puoit extrémement.

Les Hollandois trouvérent là quantité de brebis fort-grasses, dont les queuës pouvoient bien passer pour un cinquiême quartier de la bête; car il y en avoit de 24. pouces d'épaisseur. Il y avoit aussi beaucoup de bœufs & d'autres bêtail. Quelque sauvages que ces gens-là parussent être, ils firent beaucoup de caresses aux Hollandois, & vinrent parmi eux avec confiance & sans armes.

Pendant-que cette petite flote fut là mouillée, le Vice-amiral Jaques Pieterfz, d'Enchuise y mourut, savoir le 25. de Septembre 1604. & il y fut enterré avec les cérémonies requises. Ce fut le soixante & seiziême homme que la flote perdit depuis son départ de Bantam; dont il y en avoit 31. de l'équipage du *Jardin de Hollande*; 35. de celui du *Zierickzée*, & 10. de celui *de l'Oie*.

Le 7.

Le 7. du même mois de Septembre ils levérent l'ancre, & partirent de la baie où ils étoient, qui se nommoit de Sant Bras, & où ils avoient demeuré depuis le 24. d'Août, trafiquant avec les habitans de la côte, & se rafraîchissant, pour pouvoir résister à la fatigue du reste du voiage. Ils doublérent le cap de Bonne-espérance, non-obstant les vents contraires, & le gros tems qu'ils eurent à essuier.

Le 8. ils relâcherent à l'isle Sainte Héléne, qui gît à la distance de 12. lieuës Nord & Sud avec le cap de Bonne-espérance, par la hauteur des 33. degrès 50. minutes. Après y avoir pris des rafraîchissemens, ils remirent à la voile, & continuérent leur route vers la Hollande, où ils terrirent enfin heureusement, sans qu'il leur fût rien arrivé de remarquable, depuis qu'ils eurent levé l'ancre de la rade de Sainte Héléne.

TELLE Aïant été la fin du voiage des vaisseaux qui s'étoient séparez de la flote pour aller à Achin, & du Vice-amiral Sebald de Weert, aussi-bien que de Jaques Cornelisz, qui lui avoit succédé, on va présentement faire la Rélation de celui de l'Amiral Wybrandt van Waarwyck, avec les autres vaisseaux. Pour cet éfet, il faut les reprendre à Aguado Sant Bras, par la hauteur des 34. degrès & demi, où on les a laissez le 15. de Décembre 1602. lors-que la séparation se fit, suivant les Instructions qu'on avoit reçuës.

Le 15. de Décembre 1602. la flote prit son cours à l'Est, jusques par la longitude de Romeros,

meros, qu'elle dépassa par le Sud, selon l'estime, par les 31. degrès, le vent étant Ouëst & beau frais, ce qui leur fit faire beaucoup de chemin. Mais quand les vaisseaux furent par les 29. degrès, ils eurent des vents variables, au-lieu de celui de Sud-est, qu'ils avoient espéré trouver; car la plupart du tems ce fut le vent d'Est qui soufla, & souvent il changeoit & passoit vers les rumbs du Nord; tellement qu'ils furent poussez avec vîtesse au Nord, jusques par les onze degrès de latitude méridionale.

Néammoins il est bon de remarquer, que si quelques vaisseaux, à l'avenir, après avoir doublé le cap de Bonne-espérance, vouloient aller en droiture jusqu'à Bantam, sans relâcher nulle part, il faudroit qu'ils portassent au Sud, jusques-à-ce que, selon l'estime, ils fussent à 250. ou 300. lieuës à l'Est de Romeros, pour ne tomber pas dans le même inconvénient que ceux-ci. Car depuis qu'ils furent par les 11. & 12. degrès, ils eurent de longs & ennuieux calmes, & presque toujours des vents contraires: de-sorte qu'aïant perdu plus de trois mois de tems, ils ne terrirent à Bantam que le 29. d'Avril 1603.

Lors-qu'ils y eurent mouillé l'ancre, les Hollandois s'enquirent éxactement de l'état du commerce. Ils aprirent aussi-tôt qu'il y avoit beaucoup de poivre dans la ville, & ils le marchandérent. Mais comme les Directeurs de la Compagnie leur avoient expressément recommandé de solliciter que les droits de doüane, & les autres frais extraordinaires

dinaires

dinaires fussent abolis, ou qu'au-moins on en fit beaucoup de diminution, ils y travaillérent avec bien de l'ardeur, & passérent un mois entier à cette sollicitation.

Pendant ce tems-là, ils remarquérent que les Chinois avoient grande envie de vendre leur poivre, à-cause que le tems de leur départ aprochoit. Cependant on ne vouloit pas négocier avec eux, avant-que d'avoir traité pour les droits du Roi. Mais il fallut encore pour cette fois païer à-peu-près comme à l'ordinaire, parce-qu'il est difficile de remédier promtement à des abus qu'il y a long-tems qui sont introduits.

On convint donc de donner pour chaque vaisseau 750. réales de huit de Robe, Robe, dont il revient au Roi seulement les deux tiers, le Sabandar s'apropriant le reste, sans droit. Ainsi c'est sur ce point qu'il faut insister, & ne païer que ce qui apartient légitimement au Roi, afin de faire diminuer auprès de ce Prince le crédit du Sabandar, qui s'en sert à contenter son avarice. Outre cela il fallut païer 666. réales & deux tiers pour le Billebilan de chaque vaisseau, & donner encore au Roi une réale par sac, plus qu'on n'achète le poivre du peuple, pour deux mille sacs qu'il vendit, & qui étoient de plus que ce qu'il prétendoit devoir faire la charge des trois vaisseaux; ce qu'on dit être un des anciens droits de la Couronne.

On fait d'abord l'avance pour un vaisseau; puis quand il est chargé on avance pour un autre, savoir, en tout pour chaque vaisseau 1416. réales & deux tiers, outre les autres droits

droits ordinaires, & menus frais, & les préſens qu'il faut faire, tant au Roi qu'au Gouverneur.

Quelque ſoin qu'on eût pris de bien faire ſa paction, on ne laiſſa pas d'avoir un diférent: car les Oficiers de la Cour vouloient qu'on paiât encore le Billebilan de ce qu'on avoit chargé ſur les 3. vaiſſeaux, au-delà de dixhuit mille facs, & ils en intentérent l'action à l'égard des deux premiers navires, pour chacun deſquels on n'avoit fait déclaration que de ſix mille facs. Mais on eut beau dire, & ſe récrier contre cette injuſtice, en repréſentant que l'acord avoit été fait en termes exprès pour les trois vaiſſeaux, & pour tout ce qu'ils pouvoient contenir, & non pour un nombre de facs, il fallut pourtant encore paier au Roi & aux autres 130. réales & dix nobles-à-la-roſe, pour 4500. facs, qu'on avoit chargez au-deſſus des 18000.

Lors-qu'on fut d'acord, l'Amiral recommença de négocier, & fit promtement la charge de deux autres vaiſſeaux, qui furent, *la Vierge d'Encbuiſe* & *la Concorde*. D'abord il acheta le poivre 5. réales de huit; mais comme c'étoit bien-cher, il en acheta peu. Bien-tôt après, il baiſſa de prix, & on l'eut pour 5. réales moins demi-quart: enſuite il ſe donna pour 4. réales & 3. quarts, & enfin pour 4. & demie, à-condition que les vendeurs le livreroient tout-net, ce qui faiſoit une différence d'un & demi par cent.

Le vaiſſeau nommé *Maurice*, qui étoit deſtiné pour les Moluques, ne ſe trouvant pas en état de faire un voiage de ſi long cours,

on

on résolut aussi de le charger de poivre, & de le renvoïer en Hollande. Mais comme c'étoit un grand navire, il ne put pas être aussi-tôt chargé que les deux autres : car on comptoit qu'il pouvoit contenir 11000. sacs, dont il y en avoit déja 9000. à son bord, à quatre réales & demie, ainsi qu'il a été dit.

On vit alors venir à la rade de Bantam l'*Erasine*, qu'on avoit envoïé chercher sa charge à Gresse, Gressy, ou Gressick, place située derriére Madure, sur la côte de Java, où il n'avoit pu trouver que la moitié de sa cargaison, partie en poivre, & partie en fleur de muscade dont la bare coûtoit 60. réales. On ordonna qu'il donneroit une partie de la fleur de muscade aux vaisseaux qui seroient les plus prêts de partir, afin qu'elle pût être plus promtement en Hollande pour en faire le débit; & qu'outre cela le *Maurice* en prendroit 20. bares pour en partager la charge. Par ce moien il s'en fallut beaucoup qu'il n'eût sa cargaison, & l'on jugea qu'il lui falloit encore 2000. sacs de poivre.

La résolution fut aussi prise de faire partir *la Vierge d'Enchuise* & *la Concorde*, pour retourner en Hollande, en compagnie du yacht de George Spilberg; & d'achever de charger les deux autres vaisseaux, pour les renvoïer avec l'Amiral Heemskerk, qui en avoit aussi deux tout-chargez à la rade de Bantam, outre la carraque Portugaise qu'il avoit prise.

Le 6. de Juin 1603. l'Amiral détacha l'*Erasine* & le *Nassau* pour aller à la Chine. Il prit soin qu'il n'y eût parmi leurs équipages que des gens en bonne santé, & il leur ordonna

donna de prendre terre à Canton, pour tâcher d'y trafiquer. Mais comme ce détachement s'étoit fait avant la venuë de l'Amiral Heemskerk à Bantam, & qu'il avoit trouvé dans la carraque dont il s'étoit rendu Maître, de secrétes instructions touchant le commerce de la Chine, dont il fit part à l'Amiral Waarwijk, celui-ci fit partir trois différentes jonques, pour tâcher de joindre l'*Erasme* & le *Nassau*, & leur donner copie de ces instructions, qui leur devoient être fort-nécessaires.

Le 13. d'Août 1603. le vaisseau *Der Goes*, qui venoit de Ceilon, laissa tomber l'ancre à la rade de Bantam, & y aporta la nouvelle du massacre du Vice-amiral de Weert & de ses gens, fait par les ordres du Roi de Candy.

Le 29. *la Vierge d'Enchuise* & *la Concorde* aiant leur cargaison entiére, qui consistoit en 9414. sacs de poivre, & 83. bares de macis, ou fleur de muscade, firent voiles en compagnie de George Spilberg, pour s'en retourner en Hollande.

Le 15. de Septembre 1603. *la Lune* & le *Der Goes*, partirent de Bantam pour aller à Jortan, afin d'avoir plus promtement leur cargaison. On y porta des toiles & des mouchoirs de Coromandel, pour en trafiquer, & pour en pourvoir des gens qu'on avoit dessein de laisser en cette ville, parce-que sa situation est fort-commode pour le commerce des Moluques, & que les frais ni les droits n'y montent pas haut. Ces deux vaisseaux eurent ordre d'atendre là leur Amiral, pour aller

aller tous ensemble aux Moluques.

Au mois d'Octobre suivant le *Maurice* & l'*Erasme*, aïant aussi leur charge entiére, firent voiles pour le retour, en compagnie de l'Amiral Heemskerk, qui emmena sa prise, qui étoit estimée quatre millions de livres, la plupart de sa cargaison consistant en soies crues. Pour achever de charger ces deux vaisseaux, l'Amiral avoit été obligé d'acheter le poivre plus cher qu'auparavant, & pour le paier au Sabandar, il fallut qu'il prît de l'Amiral Heemskerk 90. taïels d'or, pour lesquels il donna 22. réales & demie par taïel; & il n'eut que 4. sacs & demi de poivre pour le taïel d'or. Ce qu'il fut contraint d'en acheter à ce prix là montoit à 405. sacs, chaque sac revenant ainsi à 5. réales. Il est vrai que le poivre étoit meilleur que celui qu'on avoit eu des Chinois, & qu'à-proportion, il ne devoit pas être estimé plus cher; car il étoit net, sec, & recueilli depuis longtems. La cargaison des deux vaisseaux consistoit en 14500. sacs de poivre, 172 bares de macis, 5. bares de noix muscade, & 15. bares de cloux de girofle.

En ce tems-là, il vint, à l'impourvu, au marché de Bantam, une partie considérable de macis, que l'Amiral acheta, hormis 40. ou 50. bares, parce-qu'il n'étoit pas fort-bon. Il coûta 80. réales la bare. On n'auroit pas laissé d'acheter les 50. bares qui restoient: mais le vaisseau *la Lune*, qui étoit destiné pour Banda, y en devoit beaucoup charger, ce qui fit qu'on ne promit de ce reste que 60. réales pour la bare.

A-peu-

A-peu-prés dans le même tems, on vit encore au marché une grosse partie de clou de girofle, & l'on en acheta 15. bares au prix de 57. à 60. réales. On en eût acheté davantage, mais le reste avoit passé par les mains des Chinois, qui ont coutume de le falsifier en le mouillant, si-bien que par cette considération on ne vouloit pas le prendre sans en avoir meilleur marché. On atendoit encore à Bantam d'autres semblables marchandises, parce-qu'il y étoit venu nouvelles que la flote d'André Fortado, qui avoit éxercé de grandes tirannies à Amboine, & ruiné plusieurs places, s'étoit dissipée, après la mort de quelques-uns de ses Chefs.

Le 20. on fit don aux Hollandois d'une emplacement qui apartenoit au Roi, pour y bâtir une maison de pierre, afin d'y tenir leurs marchandises en seureté contre le feu. C'étoit dans un des meilleurs endroits de la ville, & qui, à l'ocasion, auroit été propre pour y construire un fort. Les habitans de Bantam s'en étant aperçus, entrérent en défiance, & ne voulurent pas permettre qu'on y fit un édifice aussi considérable qu'on l'avoit projetté.

On y laissa pour premier Commis, François Witter; pour Sous-commis, Étienne Doensen, ou Dounsen, d'Utregt; pour Assistant, Jean Waelen de Dort; pour Interprète & Assistant, Gerrit Reyersen d'Oldenbourg; & encore six autres avec eux; & cela sous stipulation expresse qu'ils ne pourroient demander aucune augmentation de gages, & qu'il seroit arbitraire aux Directeurs

de

de la Compagnie, de faire des recompenses particuliéres a ceux qu'ils croiroient les mériter. On leur mit entre les mains, en argent comptant, 3743. nobles-à-la-rose & un quart, à 8. livres 5. sous: 5000. réales de huit: 287. autres réales de la même valeur nouvellement fabriquées, & 279. richedales; faisant le tout ensemble 27472. réales de huit. On leur laissa aussi l'Instruction suivante, à laquelle ils devoient se conformer.

Réglement que le Sieur Amiral & son Conseil ordonne être observé dans la loge de Bantam.

„1. Le Sieur Amiral & son Conseil ont „établi pour Capitaine & premier Commis „François Witter, qui a été premier Commis sur le Rotterdam, à qui tous les au„tres Commis, Assistans & matelots seront „tenus d'obéïr avec fidélité & soumission, „en tout ce qu'il leur ordonnera, sans résis„ter en aucune maniére; & pour plus gran„de assurance, ils seront tenus de le promet„tre, & s'y obligeront par le même serment „qu'ils ont prêté pour l'observation du Ré„glement de *l'Artykel-brief*.

„2. Lors-qu'au matin, avant le déjeuner, „& au soir avant le souper, celui à qui le „Capitaine en donnera l'ordre, lira la Pa„role de Dieu & fera la priére, chacun des „assistans, de quelque qualité qu'il soit, se „tiendra dans un état respectueux pour l'écou„ter, & priera Dieu de lui acorder sa grace,

de la Compagnie, de faire des recompenses particuliéres à ceux qu'ils croiroient les mériter. On leur mit entre les mains, en argent comptant, 3743. nobles-à-la-rose & un quart, à 8. livres 5. sous: 5000. réales de huit: 287. autres réales de la même valeur nouvellement fabriquées, & 279. richedales; faisant le tout ensemble 27472. réales de huit. On leur laissa aussi l'Instruction suivante, à laquelle ils devoient se conformer.

Réglement que le Sieur Amiral & son Conseil ordonne être observé dans la loge de Bantam.

„1. Le Sieur Amiral & son Conseil ont „établi pour Capitaine & premier Commis „François Witter, qui a été premier Commis sur le Rotterdam, à qui tous les autres Commis, Assistans & matelots seront „tenus d'obéïr avec fidélité & soumission, „en tout ce qu'il leur ordonnera, sans résister en aucune maniére; & pour plus grande assurance, ils seront tenus de le promettre, & s'y obligeront par le même serment „qu'ils ont prêté pour l'observation du Réglement de *l'Artykel-brief.*

„2. Lors-qu'au matin, avant le déjeuner, „& au soir avant le souper, celui à qui le „Capitaine en donnera l'ordre, lira la Parole de Dieu & fera la priére, chacun des „assistans, de quelque qualité qu'il soit, se „tiendra dans un état respectueux pour l'écouter, & priera Dieu de lui acorder sa grace,

„ une Inſtruction particuliére pour y avoir „ auſſi recours, & la mettra entre les mains „ du Capitaine. Et ſeront toutes les Sentences exécutées ſans faveur, ou delai. Que „ ſi quelqu'un fait réſiſtance, & s'opoſe à „ leur exécution, il y aura contre lui confiſcation de quatre mois de gages, & peine „ afflictive. Et celui qui ſera mis aux fers „ paiera un eſcalin au Contre-maître, pour „ droit de Fers, & dix ſous à l'Oficier.

„ 6 Et afin-que les Juges puiſſent éxercer „ leurs charges avec autorité & pouvoir, tous „ les Oficiers & matelots ſeront tenus de les „ aſſiſter, & de leur prêter main forte, enſorte qu'ils ne puiſſent recevoir aucun empêchement, lors-qu'il s'agira de ſe ſaiſir de „ quelqu'un ; beaucoup moins pourra-t-on „ aſſiſter celui qu'on voudra ſaiſir, ou qui ſera déja arrêté priſonnier, ſur peine de punition corporelle. Et ſi quelqu'un lui donne à boire, à manger, ou oſe le ſecourir par „ d'autres voies, il y aura contre lui confiſcation d'un mois de gages, & il ſera mis „ lui-même aux fers, au pain & à l'eau.

„ 7. Perſonne ne pourra demander qu'on „ lui faſſe ſa condition meilleure pour être „ demeuré dans ce païs ; mais on ſera tenu „ de s'en remettre au jugement & à la diſcrétion des Sieurs Directeurs. Et ſi quelqu'un eſt mis aux fers pour ſes fautes, il y „ aura contre lui confiſcation d'autant de „ mois de gages, que le tems de ſa priſon „ durera.

„ 8. Le Capitaine aura ſoin de faire inſérer dans un régître relié, tous les teſtaments

,, des gens des équipages & des autres, écrits
,, bien au net, & signez pour le moins de
,, deux têmoins avec l'Ecrivain. Et seront
,, tous les habits joïaux, argent, obligations,
,, & autres éfets de celui qui mourra, bien
,, & deuëment inventoriez, & l'inventaire
,, sera emploïé dans le même régitre; & ce
,, qui aura été légué par le défunt à ses pé-
,, re ou mére, femme, enfans, ou autres
,, parens, ou amis, sera déposé entre les
,, mains d'un gardien, pour être délivré aux
,, Directeurs, au retour, à-moins que ce ne
,, fussent des choses sujettes à dépérissement:
,, en ce cas la vente en sera publiquement fai-
,, te, avec les autres éfets du défunt, & elles
,, seront adjugées au plus ofrant & dernier
,, enchérisseur: pour laquelle vente le mort
,, pourra être établi pour crédit & l'acheteur
,, pour débet, ainsi qu'on sera obligé de le pra-
,, tiquer en tout négoce & vente de marchan-
,, dises qui se fera dans la loge, où les con-
,, sentemens du vendeur, & de l'acheteur se-
,, ront requis, & vérifiez par la signature qu'ils
,, seront tenus de faire. La même chose sera
,, observée à l'égard de ce que l'un aura lé-
,, gué à l'autre par testament: car si le Tes-
,, tateur meurt, la chose sera portée en débet
,, sur son compte, & en crédit à celui à qui
,, le legs aura été fait. Il en sera de même à
,, l'égard de ce qui aura été légué aux pauvres.

,, 9. Seront tenus le Capitaine, & ceux à
,, qui l'administration de la justice a été com-
,, mise, de veiller à ce que tous les articles
,, contenus en ce présent Réglement, soient
,, observez de point en point, & que ceux
,, qui

„ qui y contreviendront ſoient éfectivement
„ punis, ſelon l'éxigence du cas.

„ 10. Et afin-que la paix & la bonne in-
„ telligence puiſſent être entretenuës, aucun
„ n'entreprendra de faire des querelles ni
„ d'ataquer qui que ce ſoit, ſur peine de cor-
„ rection arbitraire. Quiconque prendra aux
„ cheveux, ou donnera des coups de poing,
„ ſera tenu pendant trois jours aux fers, au
„ pain & à l'eau. Quiconque tirera le cou-
„ teau en colére, pour en donner des coups,
„ quoi-qu'il ne s'en enſuive aucune bleſſure,
„ on lui tranſpercera la main d'un couteau
„ contre un pilier de bois, ou un mât, au-
„ quel elle demeurera atachée juſques-à-ce
„ qu'elle s'en puiſſe arracher elle-même. Qui-
„ conque bleſſera du couteau, il aura la gran-
„ de cale par-deſſous la quille d'un vaiſſeau,
„ ou ſera puni de tel autre ſuplice qu'on pour-
„ ra juger à-propos, avec confiſcation de ſix
„ mois de gages. Que ſi l'on tuë, ou que
„ la mort du bleſſé s'en enſuive, le coupable
„ ſera puni de mort, & tous ſes gages demeu-
„ reront confiſquez.

„ 11. Comme le jeu de dez & les autres jeux
„ ſont la cauſe de beaucoup de maux, per-
„ ſonne ne pourra tenir de dez, ni de car-
„ tes, ni d'autres ſemblables choſes dont on
„ ſe ſert pour le jeu, ſur peine de vingt ſous
„ d'amende chaque fois qu'on en ſera trouvé
„ ſaiſi, à-moins que le Capitaine n'en eût
„ donné permiſſion, en quelque ocaſion par-
„ ticuliére, & ſeulement pour paſſer le tems.
„ Et s'il arrive qu'on ait gagné quelque cho-
„ ſe à gager, ou au jeu, ſoit ſans permiſſion

,, de joüer, ou avec permiſſion, celui qui aura ,, perdu ne ſera point obligé de païer; & s'il ,, a paié, le gagneur ſera obligé de reſtituer; ,, ſi-non, on lui déduira ſur ſes gages ce qu'il ,, aura reçu. Il eſt pareillement défendu de ,, faire aucun trafic ou commerce, de tro- ,, quer, échanger, ou négocier en quelque ,, maniére que ce ſoit, ſi ce n'eſt du conſente- ,, ment du Capitaine, ou premier Commis, ,, de quoi il ſera fait mention dans le régitre.

,, 12. Perſonne ne pourra vendre ni tro- ,, quer ſes habits, ſans permiſſion, ſur peine ,, de punition corporelle; parce-que cela cau- ,, ſe de grands inconvéniens, & atire des ma- ,, ladies & d'autres deſordres.

,, 13. Perſonne ne pourra de jour, & encore ,, moins de nuit, ſortir de la loge, qu'avec ,, le conſentement du Capitaine; & quand on ,, en aura reçu l'ordre, l'on retournera dans ,, la loge le plus promtement qu'il ſera poſ- ,, ſible, afin de prévenir tous fâcheux acci- ,, dens. Ceux qui contreviendront à ce pré- ,, ſent article, ſeront punis à diſcrétion, & ,, ſelon l'éxigence du cas.

,, 14. Après que la ſentinelle aura été po- ,, ſée, il ne ſe fera plus aucun bruit, & cha- ,, cun ſe tiendra dans le poſte qui lui aura été ,, aſſigné par le Capitaine; & ne pourra la ,, ſentinelle, ni aucun autre, laiſſer entrer ,, perſonne dans la loge, de nuit, ou à heure ,, induë, ſans ſa permiſſion, ſur peine de pu- ,, nition corporelle.

,, 15. Tous ceux qui demeureront à terre, ,, prendront ſoin de tenir propres & nettes ,, les armes qui leur auront été commiſes par

,,le

„ le Capitaine, afin que tout se trouve en état, „ en cas de besoin, & que chacun puisse s'en „ servir à l'instant.

„ 16. Chacun sera tenu de se contenter de la „ ration qui lui sera ordonnée par le Capi- „ taine, sur peine de confiscation de deux „ mois de gages, chaque fois. Chacun sera „ obligé de se servir, sur l'heure même, de „ l'arack, qui sera présenté devant lui, ou „ de ce qui lui sera présenté en la place de „ l'arack, sans en pouvoir rien réserver, ou „ revendre. Personne ne pourra prendre des „ vivres, ou du bruvage en cachette, par „ friandise, ou par gourmandise, ni éxiger „ ou prendre une plus grosse ration, sur pei- „ ne de confiscation de deux mois de gages; „ & il ne sera pris de vivres, ou tiré de bru- „ vage, que ce qui aura été ordonné par le „ Capitaine.

„ 17. Chacun se gardera de s'enivrer. Qui- „ conque sera trouvé ivre, paiera chaque fois „ l'amende d'un mois de gages, & sera en- „ core puni selon l'éxigence du cas.

„ 18. Personne ne jettera de vivres, pois- „ son, viande, fromage, biscuit, ou autres, „ ni n'en pourra donner à aucun autre, & „ beaucoup moins en vendre, sous prétexte „ qu'ils ne seroient pas bons, sans en donner „ connoissance au Capitaine, à qui il apar- „ tiendra de juger de la bonne ou mauvaise „ qualité des vivres & du bruvage; sur pei- „ ne de confiscation d'un mois de gages, cha- „ que fois.

„ 19. Personne n'entrera dans les magasins „ de la loge, ni n'en pourra rien tirer, ni

,, allumer du feu, ou de la chandelle, que par
,, permiſſion du Capitaine; ſur peine de con-
,, fiſcation d'un mois de gages, & outre ce-
,, la, de correction arbitraire.

,, 20. Chacun ſera tenu d'éxécuter avec di-
,, ligence & éxactitude, ce qui lui ſera or-
,, donné par le Capitaine; ſoit qu'il s'agiſſe
,, de recevoir le poivre, de le pétuier, ou de
,, le porter, & en général tout ce qui lui ſe-
,, ra commandé de faire au-dedans ou au-
,, dehors de la maiſon; ſur peine de confiſca-
,, tion d'un mois de gages.

,, 21. Ceux qui ſeront convaincus d'avoir
,, forcé des ſerrures, ou-bien ouvert des caiſ-
,, ſes, des paquets, des tonneaux, ou des
,, coffres, ſans le conſentement du Capitai-
,, ne, ſeront punis corporellement, & leurs
,, biens confiſquez avec leurs gages, comme
,, pour vol.

,, 22. Si le Capitaine & ſon Conſeil ju-
,, gent à propos d'ajoûter encore au préſent
,, Réglement, quelques articles, qui ſeroient
,, trouvez néceſſaires, après avoir pris une
,, plus grande connoiſſance de l'état de ce païs,
,, leurs Ordonnances auront lieu, & ſeront
,, obſervées comme celle-ci, ſur les peines
,, qui y ſeront contenuës.

,, 23. Si quelqu'un, étant à terre, en ce
,, païs, ſe trouve avoir contrevenu aux Ré-
,, glemens, ou commis quelque autre mau-
,, vaiſe action, pour laquelle il n'ait point
,, été tiré en juſtice, ni puni, cette perſonne,
,, ou ces perſonnes, s'il y en a pluſieurs, ſe-
,, ront au retour livrées à la juſtice, afin-
,, qu'elles ſoient punies ſans miſéricorde, pour

,, ſervir

„ſervir d'éxemple aux autres. Bien-entendu que le Capitaine & tous ceux du Collége ſont autoriſez & ont pouvoir d'adminiſtrer la juſtice en toutes ſortes d'afaires, ſans que perſonne puiſſe demander ſon renvoi devant un autre Juge.

„24. Toutes les fautes & délits qui ne ſont „point exprimez dans ces préſens Articles, „& qui viendront à être commis, ſeront „punis par ordre de la Juſtice, ſelon l'éxigénce du cas.

„25. Les amendes pécuniaires, ou confiſcations de mois de gages, ne pourront „être remiſes, ni modérées par le Capitaine, quand même le délinquant ſeroit condamné à une peine afflictive plus griéve „que celle qui eſt contenuë dans les préſens „Articles. Il n'y aura que les Directeurs qui „auront le droit de les remettre, ou modérer, ſelon la connoiſſance qu'ils auront de „la conduite que le prévenu aura tenuë depuis ſa condamnation, & qu'il ſe ſera corrigé, & aura rendu de bons ſervices ſur „la flote.

„26. Les amendes & confiſcations de gages ſeront apliquées & diſtribuées à la diſcrétion des Sieurs Directeurs.

„27. Ceux à qui il ſera ordonné de garder les malades, iront volontairement, ſans „delai ni réſiſtance, ou replique, s'aquiter „de cette fonction, ſur peine de correction „arbitraire.

„28. Nul de ceux qui s'en retourneront „dans les Provinces Unies, ne pourra emporter plus de porcelaines, que la valeur

,, d'un de ses mois de gages, & dix livres au-
,, dessus : & ceux dont les gages montent
,, à 40. livres, ou plus, par mois, jusqu'à
,, l'Amiral inclusivement, ne pourront em-
,, porter de porcelaines pour une plus grande
,, somme que 50. livres, c'est-à-dire, au prix
,, que les porcelaines coûtent ici dans les In-
,, des, & les Directeurs seront obligez de re-
,, tenir pour la Compagnie toutes les par-
,, ties de porcelaines qu'ils estimeront valoir,
,, au-dessus de ce qui est ici réglé, en rendant
,, néammoins le prix de l'achat, & rien de
,, plus; ce que chacun sera tenu de permet-
,, tre, sans s'y oposer; afin-que la Compa-
,, nie puisse conserver ses droits.

,, 29. Nul ne pourra emporter de marchan-
,, dises, grosses ou menuës, pour une plus
,, grande valeur que celle qui est contenuë dans
,, le précédent article, sur peine de confisca-
,, tion des marchandises, & de la moitié de
,, ses mois de gages, & chacun soufrira, au
,, retour du voiage, qu'il en soit fait une
,, éxacte recherche, avant-qu'on descende à
,, terre; & l'on sera même tenu de se purger,
,, par serment, si l'on en est requis, & de dé-
,, clarer quelles sont les choses qu'on avoit
,, emportées, & quelles sont celles qu'on a
,, prises ici.

,, 30. Chacun sera tenu de remettre fidel-
,, lement entre les mains du Capitaine, ou des
,, Directeurs, les Journaux, Cartes, E'crits,
,, Figures & représentations des Côtes, Vil-
,, les, Riviéres, Rades, Ports, Caps, Re-
,, marques faites à l'égard des E'toiles, Rou-
,, tes, Courses, & généralement tout ce qui
,, regar-

„ regarde la navigation, aussi-bien que le „ commerce de ce païs, & qu'on aura remar- „ qué, noté, écrit, ou aquis & gagné ; soit „ qu'on soit requis de délivrer toutes ces cho- „ ses, ou non ; & cela sans en pouvoir rete- „ nir ni copie, ni broüillon, ou en faire part „ à personne.

„ 31. Si l'on va querir quelques marchan- „ dises avec peril, ou que quelqu'un s'expose, „ & fasse quelque entreprise périlleuse par „ ordre du Capitaine, les gens qui auront fait „ une telle expédition, seront recompensez „ à la discrétion de la Compagnie.

„ 32. Si dans un tems de danger, on fait „ le signal d'alarme, chacun se mettra aussi- „ tôt en état de défence, & viendra se pré- „ senter, sur peine de punition corporelle, „ afin-qu'on soit toujours prêt à résister aux „ ennemis, sous promesses aussi, qu'on fera „ tout ce qu'il sera possible, selon le tems & „ l'ocasion, pour bien penser & traiter les „ blessez. Qui si quelqu'un est estropié, ou „ tombe dans quelque paralysie, ou autre ma- „ ladie incurable, il sera pourvu à son entre- „ tien, selon les Us & Coutumes de la mer, „ à la discrétion d'Arbitres & gens de probi- „ té, auquel paiement, & à celui des mois „ de gages, le vaisseau où l'on sert demeure „ affecté, ce qui se doit entendre, à l'égard „ des mois de gages, jusques à ce que l'Ami- „ ral, ou quelqu'un du Conseil, ait congédié „ les gens dans les Indes Orientales ; car alors „ les mois de gages, seront assignez sur tout „ le bien & sur tous les éfets qui seront apar- „ tenans à notre Compagnie, dans ce païs-

„ ici, où les gens feront emploïez ; & ensui-
„ te lors-qu'ils en partiront ils demeureront
„ assignez sur tout ce qu'on emmenera en Hol-
„ lande & en Zélande. Bien-entendu que les
„ mois de gages qui seront deus aux gens,
„ jusques au jour du congé qui leur aura été
„ donné par l'Amiral, ou par le Conseil, se-
„ ront paiez à Amsterdam, à ceux qui au-
„ ront été indiquez pour les recevoir, aussi-
„ tôt que le navire d'où ils auront été congé-
„ diez, y sera de retour.

„ 33. Si le Capitaine juge à propos, lors-
„ que notre yacht *le Perroquet* viendra ici,
„ d'ordonner à quelqu'un de ceux qu'on lais-
„ se pour y résider, de s'y embarquer, &
„ d'aller faire quelque voiage, personne ne
„ pourra s'y oposer ; & l'on sera obligé d'al-
„ ler à bord sans résistance, de s'aquiter di-
„ ligemment de l'emploi qu'on aura reçu, &
„ d'éxécuter les ordres qui auront été donnez.

„ 34. Et afin-que le contenu dans ces pré-
„ sens Articles, puisse être éxécuté en tous ses
„ points, chacun sera tenu de promettre, par
„ le serment qu'il a prêté pour l'observation
„ du Réglement nommé *Artijkel-brief*, de
„ l'observer aussi.

„ 35. Si quelqu'un, au tems qui sera mar-
„ qué pour faire cette promesse, se taît, ou
„ s'absente, il sera néammoins réputé obli-
„ gé, tout-de même que s'il avoit parlé, ou
„ été présent. Signé Wijbrandt Waarwijk,
„ Jean Sas, Philippe de Bisschop, & Pierre
„ Claasz Rochus.

Instru-

Instruction particuliére pour le Capitaine & les autres Personnes, qui sont établies, en autorité avec lui, ici à Bantam, laquelle a été dressée par le Sieur Amiral, & par le Conseil, pour être observée & exécutée.

„1. François Witter est autorisé & établi „pour Président & Supérieur, tant à l'égard „de la loge & des marchandises, que des „deniers comptans qu'on laisse: & outre cela on lui atribuë la présidence tant sur ceux qui demeurent avec lui, dans ce païs, que „sur ceux qui pourront y venir sur le yacht „*le Perroquet;* ce qui se doit entendre lors-„qu'il n'y aura ici aucuns vaisseaux, ou au-„tres personnes autorisées du Conseil Géné-„ral; car s'il venoit quelques personnes autorisées du Collége ou Conseil, ils auront „la préférence, & connoîtront de toutes les „afaires qui se présenteront.

„2. Pour Collégues, Conseillers & Asses-„seurs, lui sont adjoints E'tienne Doensen, „en qualité de Sous-commis, Adrien Wa-„len, en qualite d'Assistant, & Gerrit Reyer-„sen en qualité d'Assistant & d'Interprète: „mais lors-que le yacht ci-dessus sera venu, „le Commis & le Maître qui seront à son „bord, seront apellez au Conseil, & y au-„ront leur voix, François Witter comme „Président en aïant deux, & les autres cha-„cun une. Et par ces six personnes & leurs „sept voix, seront réglées toutes les afaires qui „se présenteront, tant à l'égard de ce qui se-

„ra géré & négocié à Bantam, que du voia-
„ge qu'on jugera devoir faire entreprendre
„par le yacht après son retour.

„3. Ils prononceront sur toutes sortes d'a-
„faires civiles & criminelles, & rendront
„Sentence définitive, en l'un & l'autre cas,
„tant à l'égard des gens qui demeureront dans
„le païs, que de ceux qui viendront sur le
„yacht, & sur ce que les uns & les autres
„pourront avoir contrevenu, commis, &
„perpétré. Bien-entendu que les fautes qui
„auront été commises à terre, & qui ne sont
„pas capitales, pourront être décidées sans
„atendre la venuë du yacht; mais s'il s'agit
„d'afaires capitales, on retiendra les cou-
„pables en prison, jusques à ce que les six
„personnes soient rassemblées, & qu'on puis-
„se recueillir leurs sept voix, & la Senten-
„ce qu'ils auront renduë sera mise à éxécu-
„tion, soit à terre, soit à bord, selon que
„le Conseil de ces Six en aura ordonné.

„4. Dans toutes les afaires, soit civiles
„ou criminelles, le Président & Capitaine
„Witter sera Requérant, après qu'il aura
„fait une éxacte information du délit, c'est-
„à-dire, en l'absence du Fiscal & des Con-
„seillers du Collége du grand Conseil. Mais
„les afaires qui surviendront ou se traiteront
„eux étant sur les lieux, seront plaidées &
„terminées devant eux conjointement avec
„le Président & son Conseil; & en ce cas
„ce sera le Conseiller du Collége du grand
„Conseil qui présidera, & François Witter
„lui cédera la place.

„5. Toutes les dénonciations, plaintes,
„Sen-

„Sentences, & éxécutions qui s'en feront, „feront enrégitrées par le Préfident, où „par ceux qu'il commettra pour cet éfet. „Et feront tous Actes qui auront été faits „par-devant le Confeil qui rendra Sentence, „fignez de tous les Confeillers qui y auront „affifté.

„6. Si lors-que le yacht *le Perroquet* re- „viendra, le Commis & le Maître ont ré- „fervé quelques afaires, foit civiles ou cri- „minelles, pour y prononcer avec le Col- „lége, elles y feront agitées & éxaminées „avec toute forte d'éxactitude, & enfuite il „fera fait juftice, ainfi que de raifon.

„7. Pour ce qui regarde le commerce & „ce qui en dépend, toute autorité & pou- „voir eft donné à François Witter de négo- „cier, felon fa prudence & bon confeil, au „profit des Sieurs Directeurs, foit en faifant „vente de marchandifes, foit en emploïant „l'argent comptant & l'or en épiceries, ou en „d'autres éfets, felon qu'il le jugera être ex- „pédient & avantageux. Et fera le Sous- „commis E. Doenfen obligé de tenir les li- „vres à fa décharge, & d'enrégitrer éxacte- „ment tout ce qui regarde les comptes & le „négoce. Il fera pareillement tenu de repré- „fenter les livres, & tous autres écrits, au „premier Commis & Capitaine, toutesfois „& quantes qu'il en fera requis; & auffi de „lui rendre compte, fans murmure ni réfif- „tance; de lui obéir & prêter fecours en „toutes ocafions; afin que les afaires puif- „fent tourner à leur honneur & au profit de „leurs Maîtres. Pour Affiftans, ou Adjoints, „lui

,, lui sont donnez Adrien Walen, & Gerrit ,, Reyersen qui sera aussi la fonction d'Inter- ,, préte; lesquels Assistans seront tenus d'exé- ,, cuter ponctuellement tout ce qui leur sera ,, ordonné par le Capitaine.

,, 8. Au-regard du yacht *le Perroquet*, & ,, des voiages à quoi on pourra l'emploier, ,, la chose se résoudra par les six personnes ,, & les sept voix ci-dessus mentionées; & ,, il sera au pouvoir de Witter avec les autres, ,, d'en faire demeurer le Commis à terre, & ,, d'en mettre un autre à sa place, le tout se- ,, lon qu'il sera jugé être plus avantageux p- ,, la Compagnie; & il en sera de-même ,, matelots & de tous les gens de l'équipage. ,, Seront tenus les Conseillers de s'acommo- ,, der aux intentions de Witter, & de s'y ,, conformer, autant que les afaires dont il ,, s'agira le pourront raisonnablement per- ,, mettre, le reconnoissant toujours pour Ch- ,, & Supérieur, & aïant en considération ses ,, avis & son conseil; mais sur-tout aïant ,, toujours en vuë le profit des Directeurs, ,, & de s'aquiter avec honneur de l'emploi ,, qu'ils ont pris.

,, 9. Ils prendront garde qu'on ne fasse des ,, présens de conséquence, trop legérement, ,, & sans en avoir de fortes raisons; mais il ,, faudra que le tems & l'ocasion le requié- ,, rent absolument, & qu'il n'y ait rien de ,, plus que ce que l'on jugera être d'une entiére ,, nécessité, & dont on ne pourra se dispenser.

,, 10. Ils tiendront des notes de tout ce ,, qu'ils pourront découvrir touchant le com- ,, merce de ce païs; quelles sont les marchan- ,, dises

„ diſes qu'on y peut trouver, & qu'on en
„ peut tirer; quelles ſont les eſpéces de mon-
„ noie, les meſures & les aunes dont on ſe
„ ſert; quel eſt le prix des marchandiſes;
„ quelle conſommation il s'en fait au-dehors
„ & au-dedans; & généralement tout ce qu'il
„ ſera poſſible d'aprendre au ſujet du com-
„ merce & de la navigation.

„ 11. Lors-qu'il viendra des jonques dans
„ le port, ils feront des enquêtes touchant
„ les lieux d'où elles viennent, & obſerve-
„ ront quelle ſera leur cargaiſon, afin de
„ prendre des meſures pour vendre & pour
„ acheter de pareilles marchandiſes à l'oca-
„ ſion. Et lors-que ces jonques, ou ces étran-
„ gers, auront aporté d'ailleurs des marchan-
„ diſes d'uſage dans ce païs, & qu'elles ſeront
„ portées au marché, ils y auront l'œil, &
„ pourront en acheter, ſoit pour les revendre
„ ici, ou les faire tranſporter ailleurs par le
„ yacht, par un flibot, ou par d'autres bâti-
„ mens, ne ſe chargeant que le moins qu'il
„ ſera poſſible, de marchandiſes ſujettes à
„ dépériſſement.

„ 12. Quand il viendra des vaiſſeaux des
„ Provinces Unies, ils retireront promte-
„ ment & ſoigneuſement les lettres des Sieurs
„ Directeurs, & aporteront beaucoup d'a-
„ tention pour bien prendre le ſens & l'in-
„ tention des ordres qui y ſeront contenus,
„ afin de les ſuivre & exécuter en toutes ma-
„ niéres, autant que le tems & l'ocaſion le
„ pourront permettre; ofrant leurs ſervices
„ aux Oficiers des vaiſſeaux, & de les aſſiſ-
„ ter ſoit pendant leur ſéjour, ou à leur dé-
„ part,

,,part, comme si c'étoient leurs propres
,,vaisseaux.

,,13. Quand le yacht *le Perroquet* sera venu,
,,on ne manquera pas de travailler aussi-tôt
,,à le charger des marchandises les plus pro-
,,fitables qu'on pourra trouver, pour l'en-
,,voier d'abord à Gressy, & de-là, si l'état
,,des afaires le permet, à Macassar, Baly,
,,Bina, Corée, & autres lieux, où il pren-
,,dra du ris, du sagu, & d'autres marchan-
,,dises de requête, avec lesquelles il fera
,,route vers Banda, d'où il sera obligé d'al-
,,ler aux lieux qui lui seront indiquez par
,,Commis que nous aurons laissez dans cet-
,,te isle.

,,14. Comme c'est notre intention & vo-
,,lonté qu'il y ait toujours ici un Chef &
,,premier Commis, nous ordonnons qu'en
,,cas que le Capitaine Witter vint à mou-
,,rir, ce qu'à Dieu ne plaise, sa place soit
,,remplie par Philippe de Meyer, Commis
,,du yacht, en cas d'absence duquel Etien-
,,ne Doensen en fera la fonction par interim,
,,& jusques-à-ce que le Commis du yacht
,,soit venu, donnant par ces Présentes pa-
,,reil pouvoir autorité & commandement à
,,tous les premiers Commis qui s'entre-suc-
,,céderont, qu'à celui qui est présentement
,,établi.

,,15. Seront tous premiers Commis & au-
,,tres, tenus d'observer exactement & de fai-
,,re observer sans connivence tous Articles
,,& Ordonnances que l'Amiral leur ordon-
,,nera de garder; & de punir rigoureuse-
,,ment, & selon l'éxigence du cas, ceux
,,qui

„qui y contreviendront, dans le civil; mais „à l'égard du criminel les prévenus seront „mis aux fers, & retenus jusques à la venuë „du yacht, ou d'autres vaisseaux de notre „Compagnie, afin que les afaires soient ex„pédiées & jugées au-moins par six des Con„seillers du grand Collége, ou autres Com„missaires autorisez pour cet éfet.

„16. Ce qui est contenu dans le 22. des „Articles généraux, ci-dessus insérez, sa„voir; Que si le Capitaine & son Conseil „jugent à propos d'ajoûter quelques autres „Articles à ces premiers, ils seront obser„vez & exécutez tout-de-même, doit être „entendu en ce sens; savoir, que ces nou„veaux Articles auront été faits & établis „par les six Conséillers & les sept voix, au„moins s'il a été possible, & si un long re„tardement de la venuë du yacht, n'a em„pêché qu'on l'ait pu atendre, y aïant eu „nécessité & ocasion pressante de statuer avant „son retour: car en ce cas, tels Articles „pourront être dressez établis & autorisez „en vertu des cinq voix seulement. Signé „Wybrandt Waarwyk, Jean Sas, Philippe „de Bisschop, & Pierre Claasz. Rochus.

Authorisation du Capitaine François Witter, à la place de Melchior de Vogelaar.

„LE 25. d'Octobre 1603. les Conseillers „du grand Conseil qui sont ici demeurez, „aïant été mandez par le Sieur Amiral, & „s'étant assemblez, il a été par eux résolu

„que

" que François Witter choisi pour demeurer
" à Bantam en qualité de Capitaine & pre-
" mier Commis, sera établi Conseiller du
" grand Conseil, à la place du Sieur Mel-
" chior de Vogelaar, premier Commis du
" navire *la Hollande*, qui est en route avec
" le *Maurice* s'en retournant dans les Provin-
" ces Unies; pour ledit Witter assister &
" prendre séance dans l'assemblée du Collé-
" ge: & en conséquence il lui est donné au-
" torité & pouvoir d'y présider à son tour de
" mois, comme les autres Conseillers du
" grand Conseil des vaisseaux qui sont
" présens, ou qui pourront y venir; com-
" mençant le plus ancien des Conseillers à
" présider le premier mois, selon les Instruc-
" tions des Sieurs Directeurs; & annulant
" par ce moien ce qui est contenu dans le 4.
" Article de l'Instruction particuliére ci des-
" sus, savoir qu'il se désistera de son droit de
" présider, & le rétablissant dans ledit droit,
" plein pouvoir & autorité, comme dessus.
" Comme le Bot nommé *la Sphére du Mon-
" de*, ou autrement *le Belier*, est venu à cet-
" te rade depuis que les Articles ont été
" dressez, & qu'il y a sur son bord un Commis
" & un Maitre, de-même que sur le yacht,
" notre intention & volonté est que ce Com-
" mis & ce Maitre soient appellez au Con-
" seil & y aient voix, comme ceux du yacht,
" de-sorte que quand le yacht & le bot se
" trouveront ici ensemble, le Conseil sera
" composé de 9. voix: mais quand il ne man-
" quera que l'un des deux, savoir le bot ou
" le yacht, & qu'il y aura encore sept voix
" rassem-

" rassemblées, on pourra prononcer sur tou-" tes sortes d'afaires, criminelles & autres." Au-reste nous donnons & atribuons au Ca-" pitaine François Witter, & à son Conseil, " même pouvoir & commandement sur le " hot que sur le yacht.

" Que s'il y avoit diversité d'opinions entre " les Conseillers, la pluralité des voix pré-" vaudra, & les autres seront obligez de " s'y ranger, sans déclarer ni faire paroître " en aucune maniére qu'ils ont été d'un autre " avis: mais ils pourront insérer sur le champ " leurs avis dans le régître des Résolutions.

" Lors-qu'il arrivera ici un navire, le Con-" seil de ce vaisseau sera composé du Capi-" taine François Witter, du premier Com-" mis du vaisseau, du Maître & des deux " Sous-commis, tant celui du Capitaine de " terre que celui du vaisseau, qui feront le " nombre de 5. personnes, & autant de voix: " Et s'il vient deux vaisseaux, le Conseil ne " sera formé que de 3. personnes, qui seront " les deux premiers Commis des deux navires, " & le Capitaine Witter; le tout suivant les " Instructions des Sieurs Directeurs. Signé " comme dessus.

Notes & Mémoires pour le Capitaine Witter, par lesquels il est chargé,

„ D'avertir diligemment, sans rien taire, ni „ dissimuler, les Officiers des vaisseaux de la „ Compagnie qui viendront ici, des ocasions „ qui se présenteront sur le fait du commer-„ ce. De leur donner ses soins & son secours,

„ autant

,, autant qu'il lui sera possible. De rechercher toutes les ocasions d'obtenir diminution du droit du Roi nommé, Robe, Robe, pour lequel nous avons paié au Roi 500. réales de huit par chaque vaisseau grand & petit, & 250. réales au Sabandar. Mais comme ce dernier droit du Sabandar, n'est pas ancien, mais une usurpation nouvelle, on fera toutes sortes d'éforts pour le faire retrancher, & ne le paier plus à l'avenir. Nous avons paié au Roi le droit de Billebilan, pour 3. vaisseaux sans en spécifier la capacité, 2000. réales, faisant pour chaque vaisseau 666. réales & un tiers. De 2000. sacs de poivre qui ont été achetez du Roi, nous avons paié une réale de huit par chaque sac, plus que de celui que nous avons acheté des particuliers. Mais comme le poivre ne nous fut pas livré sur le champ, nous lui paiâmes par avance seulement 666. réales & un tiers, & outre cela les 500. réales pour le Robe, faisant en tout 1166. réales & un tiers pour un navire; & quand le navire fut chargé, nous lui en paiâmes autant pour un autre; & tout-de-même pour le troisiême. Mais quand les trois navires eurent leurs charges, qui furent de 22. à 23. mille sacs, on commença de nous chicaner, & l'on voulut avoir pour 6000. sacs de poivre les droits que nous avions paiez pour la charge entiére du vaisseau. Le prétexte de cette chicane étoit qu'on disoit qu'en marchandant pour les deux premiers vaisseaux, nous avions dit qu'ils n'étoient du port que

,, de

„ de 6000. sacs, ou à-peu-près. Enfin nous „ convinmes avec les Oficiers, & païâmes „ pour ce que nous avions pu charger sur les „ trois navires, de plus que 18000. sacs, „ 130. réales & dix nobles-à-la-rose, au Roi, „ au Gouverneur, à la Nourrice, & à d'au- „ tres; sous condition que nous pourrions „ acheter ce qui manquoit encore pour la „ cargaison du *Rotterdam*, en païant par pro- „ portion, sur le pié de 6000. sacs pour la „ charge entiére d'un vaisseau. Toutes les- „ quelles choses je vous répéte ici en détail, „ afin-qu'elles servent à vous faire prendre „ de justes mesures, & que vous ne consen- „ tiez pas que ce soit comme une chose ré- „ glée, qu'il faille païer tant par chaque 6000. „ sacs, mais seulement par chaque vaisseau, „ soit qu'il soit grand ou petit, ainsi qu'il a „ été pratiqué de tout tems. Mais en cas que „ les Oficiers du Roi veüillent savoir la ca- „ pacité des vaisseaux, & faire leur compte „ par le nombre de sacs, il faut tâcher de „ faire passer les vaisseaux communs, au- „ moins pour 10000. sacs dans leur cargai- „ son. Le droit de l'Ecrivain pour le poi- „ vre qu'on charge, est d'une réale de huit par „ chaque cent de sacs, & l'impôt pour le Roi „ de 8. par cent, & l'on compte le tout sur „ le pié du moindre prix qu'on a donné, ainsi „ que nous avons fait, en comptant sur le „ pié de 4. réales & demie, quoi-qu'il y „ en eût une partie qui nous eût coûté 4. réa- „ les & trois quarts, & 5. réales. Le Pan- „ groro est aussi un ancien droit, mais de „ moindre conséquence, n'étant que de 12.

„ cassies

„ caffies & demi par fac. Ce font là les frais „ ordinaires que le poivre porte : car pour „ le poids, il n'eft rien deu, quoi-qu'on pré- „ tende le contraire ; mais fi celui qui pèfe „ vous rend fervice en augmentant l'Atchien, „ il faut l'en recompenfer à votre difcrétion. „ Il faut bien prendre garde à cette circonf- „ tance de l'augmentation de l'Atchien, & „ fe la procurer, à quoi vous pourrez plus „ facilement réüffir lors-qu'il n'y aura point „ de vaiffeaux à cette rade, & que le poivre „ fera au marché fans acheteurs; car alors „ vous pourrez bien-plus aifément faire que „ le poids du marché foit chargé, & rendu „ peu-a-peu plus pefant, & fi une fois un tel „ poids pouvoit être en train, & qu'on y fut „ acoutumé, on continueroit fans doute à s'en „ fervir, & la chofe pafferoit tout de même, „ lors-qu'il feroit venu des vaiffeaux. En „ tout cas les Commis des vaiffeaux pou- „ roient marchander, au premier achat du „ poivre qu'ils feroient, qu'il leur feroit li- „ vré à l'Atchien de telle ou de telle gran- „ deur. Je vous donne cet avis, & vous re- „ commande d'y aporter vos foins, parce- „ que je fai avec certitude, qu'on a diminué „ l'Atchien, & qu'on l'a fait moindre qu'il „ ne doit être ; car un Picol, ou deux Ba- „ fouts, ou Bafauts, qui font cent catis, n'eft „ que de 120. livres de poivre, & il devroit „ être de 132. le tout poids d'Amfterdam ; „ & par conféquent une Bare, qui eft de 9. „ Bafauts, ou de 4. Picols & demi, qui de- „ vroit être d'environ 600. livres, n'eft à- „ préfent pas de plus que de 540. livres.

„ Le

"Le macis, les noix muſcades, les cloux "de girofle, les cubebes, le poivre long, la "racine ſina, & les autres ſemblables marchan- "diſes, paient au Roi 5. par cent, pour tous "droits, ſans paier ni Robe, ni Billebilan, "ni Pangroro, ni droits d'E'crivain, ni au- "cuns autres droits ou frais; quoi-qu'on en "prétende environ 1000. caſſies par chaque "bare; mais nous ne les avons point paiez. "Un yacht, ou des yachts, qui ſont pour "demeurer en ce païs, ne ſont pas tenus de "paier, en venant dans ce port, ni quand ils "en ſortent; car on n'a rien demandé aux "Anglois, qui ont ici déchargé leur yacht, "& qui l'ont rechargé & fait partir, & en- "core déchargé à ſon retour. Les marchan- "diſes qu'on vous aportera ici des autres en- "droits, & que vous ferez mettre dans vos "magaſins, ne doivent rien, ainſi que j'en "ai été informé, ſoit que vous les chargiez "pour la Hollande, ou pour quelque autre "lieu que ce puiſſe être. Par cette raiſon le "poivre qui pourra venir ſur le yacht doit "être mis à part, & dans un lieu ſéparé de "celui que vous pourrez acheter, & vous en "donnerez avis & connoiſſance à l'E'cri- "vain: car comme le poivre qu'on achète "ici n'eſt pas enrégîtré ſur l'heure, mais ſeu- "lement lors-qu'on l'embarque, on ne man- "queroit pas de faire auſſi paier les droits de "celui qui auroit été amené d'ailleurs, ſi "vous n'uſiez de cette précaution.

"Si le Commis du yacht étant ici de re- "tour, requiert d'être diſpenſé de faire le "prochain voiage, vous tâcherez de le gra-

 "tifier

„ tifier en cela, pourvu-que les afaires le
„ permettent, & mettrez quelqu'un en sa
„ place, l'autorisant pour ce voiage-là ; car
„ je lui ai promis de laisser cet ordre.

„ Vous rechercherez diligèmment les ocasions d'écrire aux gens que nous aurons laissez à Gressick, à Banda, & dans les autres lieux ; & sur-tout vous entretiendrez une bonne correspondance, avec ceux qui seront à Gressick, leur donnant avis des prix des marchandises, de l'état du commerce, & des autres circonstances qui se présenteront.

„ Vous demanderez au Commis du yacht, un compte de ce qu'il a fait, & le reliqua, & prendrez garde que toutes choses aient été bien notées & régîtrées. Vous lui ferez aussi des questions, & tâcherez de tirer de lui ce qu'il aura pu aprendre, ou connoître par expérience, touchant le commerce, dans les divers païs & places où il aura été. Vous ferez de pareilles questions au Maître, sur le sujet de la navigation & de ce qui en dépend, & tiendrez note de tout ce qui vous paroîtra digne de remarque.

„ Si le yacht est promtement de retour ici, vous lui ordonnerez en allant à Banda, qu'en cas que le vaisseau *la Lune* n'y soit pas encore, il ait à l'y atendre un mois, ou six semaines ; mais si le vaisseau ne s'y rend pas dans ce tems-là, & qu'il ne trouve aucun nouvel ordre de notre part, les Oficiers y feront leurs afaires le plus avantageusement qu'il se pourra, & ainsi qu'ils le jugeront à propos.

„ Dès

" Dès-que le yacht sera revenu, il ne faut " pas différer de l'envoier à Gressick, pour " en partir le plutôt qu'il pourra, & aller à " Macassar, Baly, Bima, Corée, & autres " lieux, afin d'y acheter des toiles, du ris, " du sagu, & d'autres marchandises propres " pour Banda & pour les Moluques. A Baly, " selon ce qu'on nous a fait entendre, on " pourroit troquer de nos marchandises avec " profit pour des toiles de coton.

" Le Roi de Tuba nous a, depuis peu, " marqué de la bienveillance, aïant relâché " sans rançon, à ma priére, F. Verdoes, ou " Verdous, & les autres qu'il retenoit pri- " sonniers; & de notre côté, en reconnois- " sance, nous avons donné un passeport à ses " jonques. Il sera bon d'entretenir alliance " & amitié avec lui, car c'est un puissant " Prince. Le yacht, le bot, ou d'autres vais- " seaux qui feront route à l'Est, & qui pour- " ront relâcher dans ses ports, par quelque ac- " cident, lui marqueront beaucoup de res- " pect. On ira lui faire la revérence, & l'on " en usera comme avec un bon & puissant " ami. Néammoins il faudra toujours se te- " nir sur ses gardes, & ne s'abandonner pas " à trop de confiance; car on n'a pas encore " lieu de faire fonds sur lui.

" Panarucan, qui est au bout oriental de " Java, fournit beaucoup de ris, & trois " gantans de Java y valent un larin. La pe- " tite Java, nommée par les Portugais Cum- " bava-y-Bima, produit aussi abondance de " ris. La ville de Bima en cette isle, y est " admirablement située. Elle est au bord de

 " l'eau,

" l'eau, ſur un golfe dont l'entrée eſt étroi-
" te, & qui eſt large en-dedans. Le fer, le
" plomb, l'acier, l'étaim, les porcelaines,
" les braſſelets, & autres telles marchandi-
" ſes, y ſont de requête. Les gens y ſont
" ſociables, & il y a plaiſir de trafiquer avec
" eux. Lors-qu'ils ſeront bien perſuadez que
" nous ſommes ennemis des Portugais, je
" croi qu'ils nous feront encore un meilleur
" accueil, car ils ont reçu beaucoup d'inſul-
" tes de cette nation.

" Macaſſar, ſelon ce qui nous a été dit par
" des Malais, & par d'autres, eſt une iſle
" qui gît entre Borneo & Célébes. Mais ſui-
" vant l'opinion de l'Amiral Jaques Heems-
" kerk, & de quelques autres auſſi, Macaſſar
" eſt dans l'iſle Célébes, ſi-bien que la choſe
" demeure encore indéciſe. On y trouve une
" grande abondance de ris & d'autres denrées
" propres pour la vie. On nous a fait enten-
" dre que le Roi a de l'afection pour nous.

" On trouve à Madure & à Baly des toiles
" fort-propres pour Banda, & pour les Mo-
" luques.

" On prend à Bengermaſſin & à Lauw,
" dans l'iſle Borneo, des diamans & des
" pierres de bezoüard. Il y a auſſi de ces pier-
" res à Macaſſar, où on les a pour un prix
" médiocre. Toutes ſortes de marchandiſes
" de la Chine ſont bonnes à porter à Macaſ-
" ſar & à Borneo. Timor fournit beaucoup
" de bois de ſantal, de cire & de miel. On
" y débite bien les marchandiſes de la Chine,
" de-même que les toiles blanches avec des
" bordures jaunes, qu'on nomme Fériades.

" On

" On y débite encore fort-bien un métail fait " d'un alliage de moitié d'or & moitié d'ar- " gent, mis en barres, ou lames, d'un em- " pan de long, & d'un pouce d'épais. On y " vend bien les toiles de Cain Drogom, sé- " mées de bouquets; les toiles rouges de Gu- " ſuratte pliées en quarré; les taffetas du plus " bas prix; les perles de verre; les petites pel- " les de fer quarrées; le plomb, l'acier, l'é- " taim, & particuliérement le fer. Toutes " ſortes de vivres y ſont à bon marché, & en " abondance. Pour Banda & les Moluques, " il eſt bon d'y porter des toiles de Cain Tu- " rias, Cain Pattas, Mouri, Balaetſios, Ma- " dure, & Baly; & des gounges & autres " ouvrages de cuivre; des velours; des ar- " moiſins; des damas; du fil d'or; des toi- " les peintes de Coromandel, noires & blan- " ches, & d'autres couleurs; du Serre Ma- " leyo, de l'amfion, des racines de china, du " muſc, & d'autres marchandiſes.

" Dans le Roïaume de Siam, dont la prin- " cipale ville & la plus marchande ſe nom- " me Judea, toutes les marchandiſes des Païs- " bas ſont de requête, comme les draps fins " rouge-cramoiſi, & de toutes les autres cou- " leurs, pourvu-qu'ils ſoient très-fins & de " haut prix; les miroirs de glaces fines; les " velours, les ſatins, les draps d'or & d'ar- " gent. Plus les marchandiſes ſont fines, ra- " res & chéres, & mieux elles ſe vendent. " On ne ſauroit y porter rien de trop préci- " eux. Les chétives marchandiſes, & de bas " prix, ne s'y vendroient pas.

" Toutes les marchandiſes de la Chine ſont

" propres auſſi pour Achin, comme les armoiſins, les porcelaines, le mercure, les gounges de cuivre, la ſoie de Beckenflos, le fil d'or, le velours rouge, l'amfion, &c. On en aporte pour retour du Dragoum & de la Serraſſa, des toiles blanches de Bengale, une ſorte de ceinture de ſoie, nommée Sabock-te-ſchinde, & d'autres marchandiſes.

" On trouve abondance de mouchoirs, & de toiles de coton de diverſes ſortes, à Conimor, ſur la côte de Coromandel, entre S. Thomas & Negapatan, à 3. journées de chemin de S. Thomas. L'or & l'argent, les Maſes d'Achin, les velours, les ſatins, les armoiſins, le cariſé, les draps, le plomb, les verres, les miroirs, le papier, & la racine fina, y ſont de requête.

" Selon mon avis il y a trois endroits propres pour croiſer & faire des priſes ſur les Portugais; à quoi nos gens doivent bien prendre garde: ſavoir; dans le détroit de Sincapura près de Johor, où paſſent ordinairement les vaiſſeaux qui viennent de Maccau, de Siam, de Cochin, de la Chine, du Japon &c. Ce fut là que l'Amiral Heemskerk ſe rendit maître de la riche carraque de Maccau, au mois de Fevrier 1603. qui fut le ſecond vaiſſeau qu'il prit en venant de la Chine. La ſeconde croiſiére eſt proche du cap, ou du détroit de Luſapara, proche de Sinapate, où paſſent les vaiſſeaux qui viennent des Moluques, d'Amboine, de Banda, de Timor &c. La troiſiême croiſiére eſt environ 40. lieuës à l'Ouëſt de

" Ma-

" Malacca, où le Général Lancastre Anglois, prit la carraque qui venoit de S. Thomas, chargée de toiles & de mouchoirs de coton, le 18. d'Octobre 1602. On peut espérer de faire des rencontres en ces trois parages; car il n'y a pas d'autres passages pour aller à Malacca, & en venir, ou-bien ils ne sont pas connus ni fréquentez.

" Les vaisseaux de Goa & de la côte de Malabar, partent ordinairement pour Malacca aux mois d'Avril & de Septembre. Ceux qui viennent de Malacca à Maccau, sont 20. à 25. jours en route: le premier de ces vaisseaux part ordinairement le 1. de Decembre; & le second, environ un mois après. Ceux qui vont de Malacca à Goa, font voiles au mois de Janvier, quoi-que le vent commence à changer aux mois de Novembre & de Décembre.

" Les vaisseaux de Portugal viennent ordinairement terrir à Goa au mois de Septembre. La mousson du Nord-ouëst y commence en Avril, aussi-bien que sur la côte de Malabar, & dure cinq ou six mois. Pendant cette mousson, & sur-tout depuis le 10. de Mai jusques au dernier d'Août, les vaisseaux ne peuvent aprocher de cette côte: toutes les riviéres sont barrées de sable; & il n'y a qu'au cap de Comorin qu'il en demeure quelqu'une de navigable, & qu'il se trouve encore quelque havre d'entrée.

" Le premier des vaisseaux qui partent de Maccau, territ ordinairement à Malacca, depuis le 20. jusqu'au dernier de Décem-

"bre ; & le second, ou le dernier, depuis "le 20. jusqu'au dernier de Janvier. Jamais "il n'étoit arrivé, depuis qu'on navige à "Malacca, que ces vaisseaux s'y fussent ren- "dus si-tard, qu'ils ont fait cette année.

Mémoire pour le détroit de Sincapura.

"POUR enfiler le détroit de Sincapura, "en venant de l'Ouëst, il faut ranger la cô- "te de Malacca, quand même on auroit "avec soi quelqu'un des meilleurs Pilotes "Malais. Ordinairement les Portugais "moüillent l'ancre devant la bouque : ils "mettent aux deux côtés de la passe deux "mâtereaux, ou y font poster deux canots, en- "tre lesquels ils passent à la faveur du flot. "Ils avoient acoutumé d'entrer par la vieil- "le passe, mais maintenant c'est par la nou- "velle en venant de l'Ouëst, & ils laissent l'isle "à babord ; au-lieu que quand ils entrent par "la vieille passe, ils laissent l'isle à stribord.

"Quand ils viennent de l'Est, ils font le "tour de Pedro Blanco, de l'un ou de l'au- "tre côté. Pedro Blanco paroit comme une "jonque renversée, qui a sa quille par-des- "sus, & gît Sud & Nord avec l'isle Bintam. "Le meilleur est de naviger dans le canal, "soit de l'un ou de l'autre côté de cette ro- "che : car à une demie lieuë de la pointe "orientale de Johor, il y a des rochers à "4. ou 5. brasses sous l'eau. Il y a près de 16. "ans qu'entre Johor & le détroit de Sinca- "pura, tout-proche de terre, un galion don- "na contre ces rochers, & fit naufrage, par-

"ce-

» ce-qu'il s'étoit trop rallié à la terre. En
» faiſant honneur à la côte, il n'y a rien à
» craindre; vu même que depuis-que les Por-
» tugais navigent dans ces parages ils n'y
» ont point eu d'autre fâcheux accident, ni
» dans le détroit de Sincapura.

L'AMIRAL fit encore acheter & embarquer 1500. ſacs de poivre, afin d'en trafiquer à la Chine, s'il trouvoit qu'il y eût lieu. Dans le même mois de Septembre 1603. quatre des vaiſſeaux qui avoient été à Achin, ſavoir, *la Hollande*, *Fleſſingue*, *l'Etoile* & le bot *la Sphére du Monde*, vinrent moüiller à la rade de Bantam. Pour le *Zierickzée*, *le Jardin de Hollande*, & le yacht *le Perroquet*, ils avoient fait voiles vers le détroit de Sincapura, afin d'aller chercher leur cargaiſon à Jor, ou à Patane.

Le 22. il fut réſolu de charger encore *l'Etoile* à Bantam & de faire charger le *Der Goes* à Greſſick, pour les renvoïer enſemble en Hollande.

Il faut remarquer ici, qu'en cette année ſeule les Anglois & les Hollandois chargérent à Bantam plus de quarante-huit mille ſacs de poivre, qu'ils emmenérent en Europe.

Le 5. de Novembre 1603. *le Perroquet* vint moüiller l'ancre à la rade de Bantam, & y aporta la nouvelle de la fuite des Portugais, que le Vice-amiral avoit battus proche de Jor.

Le 11. ſur la brune, l'Amiral partit de Bantam à la faveur du vent de terre, & le 25. il laiſſa tomber l'ancre à la rade de Greſ-

fick. Il y aprit que ses deux vaisseaux destinez pour la Chine, avoient relâché à Patane, & s'étoient aussi battus contre des Portugais; mais on ne savoit point encore les circonstances du combat.

Le vaisseau *l'Etoile,* qui étoit en charge à Bantam, eut en ce même tems sa cargaison, n'atendant plus que le *Der Goes*, qui avoit déja pris une bonne partie de la sienne à Gressick; & afin de l'achever plus promtement, l'Amiral ordonna qu'il prendoit encore 1384. sacs & demi du poivre, qui étoit à bord *du Soleil*; car comme la saison propre pour le commerce étoit passée en ce lieu-là, & qu'il n'y avoit plus de jonques devant la ville, on n'avoit pu y trouver que 12. bares de macis, & 20. bares de cloux de girofle.

L'Amiral envoia quelques-uns de ses gens porter des présens au Roi, qui tenoit sa Cour à Sedeccari, ville qui étoit à une journée de chemin de Gressick. Ils supliérent ce Prince de leur donner une place, pour y bâtir une maison, & il la leur acorda. On pensa donc à faire ce bâtiment, afin d'y établir un comptoir, Gressick étant une ville de commerce, & le Roi paroissant de plus en plus bien intentionné pour les Hollandois. Car il leur promit de ne les charger jamais d'impôts, & qu'ils auroient la liberté de négocier dans ses terres, avec les mêmes franchises que les Portugais, auxquels aussi il ne vouloit pas qu'on fit aucune insulte dans les mers & autres eaux, qui relevoient de lui.

Dirck van Leeuwen fut établi premier Commis du comptoir de Gressick, ainsi qu'il l'étoit

l'étoit auparavant sur le bot. L'Amiral le choisit volontiers, parce-qu'il se connoissoit fort-bien en diamans, & qu'il s'en fait là un grand trafic ; & d'ailleurs il s'acommodoit fort aux maniéres des gens du païs. Arnaut Heyns fut son Sous-commis ; Nicolas Dirckfz van Hoorn, fut son Assistant, & on leur laissa encore 4. autres personnes, avec provision de 18000. réales de huit, 2600. nobles-à-la-rose, & des marchandises.

L'Amiral leur donna aussi copie des Instructions générales & particuliéres pour s'y conformer, telles qu'elles ont été ci-dessus inférées, lors-qu'on a parlé de l'érection du comptoir de Bantam ; car celles-ci étoient presque en tout les mêmes, excepté qu'ici on ne pouvoit prononcer sur aucune afaire criminelle ; mais les prévenus devoient être envoiez, les fers aux piés, à Bantam, & les têmoins devoient aussi y aller, pour instruire & faire juger le procès. D'ailleurs le premier Commis ne devoit être soumis à aucune autre juridiction qu'à celle de Bantam.

Le 6. de Décembre 1603. l'Amiral aïant mis ordre à tout ce qu'il y avoit à faire à Gressick, en partit avec 4. navires & 2. yachts. *Le Perroquet* fut envoié à Banda, où il porta 31000. livres, afin d'y acheter des marchandises pour la cargaison de *la Lune*, qui le devoit bien-tôt suivre. Les autres vaisseaux, savoir, *le Soleil*, *la Hollande*, *Flessingue*, *la Lune*, & le bot *la Sphére du Monde*, prirent leur cours à l'Ouest, vers Johor.

Le 15. ils dérivérent vers une isle que les Malais nomment Grassica, gisant par les 4.

 degrès

degrès un tiers entre Borneo & Madure. Elle s'étend vers l'Ouëst-Sud ouëst, & a près de 25. lieuës de long. Quoi-qu'ils fissent tous leurs éforts pour la dépasser, ils en furent empêchez par des courans continuels qui leur étoient contraires: de-sorte que le 14. de Janvier 1604. ils n'avoient encore fait que 25. lieuës le long de la côte, étant alors proche du cap de Consolaat.

Les Pilotes aïant été consultez têmoignérent ne savoir plus où ils en étoient; sur quoi il fut résolu de détacher le vaisseau *la Lune*, & de l'envoier à Baly, faire emplette de ris & de toiles, pour s'en aller ensuite à Banda. Ainsi ce vaisseau se sépara des autres le 15. de Janvier, quoi-qu'il demeurât encore quelques jours sur la côte, afin de voir si le vent ne changeroit point, & s'il n'y auroit point lieu de dépasser l'isle.

Cependant, comme il passoit plusieurs jonques le long de cette côte, on s'enquit s'il n'y avoit point d'autres lieux où l'on pût se pourvoir de ris, parce-qu'il y en avoit très-peu dans les vaisseaux, afin de pouvoir ensuite faire voiles vers Ternate. Car on espéroit que le yacht auroit pris terre à Banda, & qu'il y auroit fait son emplette avant que *la Lune* s'y pût rendre, & même l'on n'en doutoit pas, parce-qu'il s'étoit mis en route longtems avant quelques jonques, qui y étoient aussi allées.

Après avoir emploïé jusques au 25. de Fèvrier 1604. à faire 40. à 50 lieuës de chemin sur cette côte, on fut enfin éclairci que ce n'étoit pas la côte de l'isle Grassica, mais celle

de

de l'isle Borneo ; quoi-qu'en cet endroit la côte se nommât aussi côte de Grassica, à-cause d'un bourg qui y étoit situé, & qui avoit ce même nom, devant lequel les vaisseaux avoient auparavant moüillé tout-proche de terre.

On trouva que les terres couroient ici à l'Ouëst-quart-de-Nord-ouëst,& à l'Est-quart-de-Sud-est.. A trois ou quatre lieuës plus avant, la côte fuit au Nord-ouëst & au Nord.. L'isle Crimata, ainsi qu'on l'aprit par le moien de quelques jonques, à qui l'on raisonna, & des chaloupes qu'on prit soin d'envoier à la découverte, gît à 14. lieuës Nord-ouëst, ou-bien un peu plus à l'Ouëst, de l'isle Borneo, par le travers de laquelle est la riviére de Succadana, & la ville Lauw, qui fournit quantité de diamans & quelques pierres de bezoüard. Mais on seut en même tems qu'il y avoit dans la riviére des barres de sable, qui ne permettoient pas aux grands vaisseaux d'y naviger, quoi-qu'elle pût être navigable pour les chaloupes & pour les yachts, & que la chose valût bien la peine d'en faire l'épreuve.

Enfin les vaisseaux demeuroient toujours dans ces parages, & les équipages étoient fort consternez, ne sachant où prendre du ris, & manquant de vivres. Néammoins l'Amiral ne perdit pas courage, tâchant toujours d'avancer vers Johor, où il croioit devoir aller pour l'interêt de la Compagnie & de toute la nation, Car comme le Roi de Johor avoit fait alliance avec les Hollandois, il n'y avoit pas de doute que les Portugais ne

priſſent à tâche de l'inſulter. Ainſi l'on avoit lieu de croire que ſi l'on alloit à ſon ſecours, ce Prince ne pourroit manquer d'en avoir beaucoup de reconnoiſſance, & que la préſence de ſes alliez lui relevant le courage, ſerviroit à confirmer une alliance qui leur étoit encore plus avantageuſe que celle de Ternate. En effet, Johor eſt le droit chemin pour aller à la Chine : il eſt meilleur & plus commode que la route qu'on prend par Manilles ; & ſi l'armée Portugaiſe en eût été une fois abſolument chaſſée, & qu'elle eût été diſſipée, alors le Roi de Ternate auroit été aſſez fort pour ſe maintenir contre ceux de Tidor ſes ennemis.

On atendoit qu'on fût arrivé à Johor, pour envoier le bot où l'on jugeroit à propos. Cependant comme ce voiage étoit toujours retardé par les vents contraires, on donna congé au vaiſſeau *le Soleil*, qui ſe ſépara des autres le 25. de Fèvrier, & fit voiles vers Ternate ; afin qu'il ne parût pas qu'on laiſſât cette iſle dans l'oubli, & qu'on la négligeât entiérement. Il avoit ordre de relâcher à Bengermarſſin, pour y prendre du ris. Que s'il n'y pouvoit aller, il devoit paſſer à Greſſick, & s'il n'y trouvoit point de vivres, il devoit gagner Baly, ou Bima, ou viſiter quelques autres places, & aller à la Chine, relâchant à Patane en paſſant.

Après le départ du *Soleil*, les autres vaiſſeaux moüillérent l'ancre le 13. de Mars 1604. ſur la côte de Crimata, pour s'y rafraîchir. Car le ſéjour qu'ils y pouvoient faire ne leur aportoit ni retardement ni préjudice, puiſque

que la mousson leur étoit contraire, & l'on espéroit procurer la guérison de quelques malades dont on étoit chargé.

Pendant qu'ils étoient là moüillez, l'Amiral envoia une chaloupe à Succadana, le 25. de Mars, qui revint le 6. d'Avril, sans avoir fait d'autres afaires, que de visiter les lieux, & emploié 100. réales de huit en diamans. Il sera plus amplement parlé de ce commerce dans le Voiage de l'Amiral Verhoeven, où l'on verra une dissertation de Samuel Bloemert touchant l'isle Borneo, dans laquelle il a demeuré en qualité de Commis.

Le 7. d'Avril 1604. on leva l'ancre pour reprendre la route de Johor, & on laissa au Sud-sud-ouëst de Crimata, ou Crimita, 3. ou 4. petites isles entourées de roseaux ; & un petit banc étroit, qui court en mer environ une lieuë & un tiers au Sud-est. Ainsi ceux qui viennent de l'Est doivent s'éloigner un peu de Crimata, & ranger la côte de Suraton, où il y a dix brasses de profondeur, fond de bonne tenuë.

Lors-qu'on eut pris le large, on eut encore vent & marée contraires ; ce qui dura jusques au 22. du mois, que les courans abandonnérent les vaisseaux, & l'on eut un vent de Sud-sud-est, & de Sud-est, qui les fit dériver le 26. vers l'isle Linga, d'où ils passérent entre des isles à l'Ouëst de Bintam, qui leur demeuroit à stribord. Ainsi l'on trouva que ces isles, aussi-bien que celles de Borneo, gisoient fort différemment de ce qu'elles étoient posées dans les cartes, & il fallut en dessiner de nouvelles, pour s'en servir à l'ocasion.

Le

Le 3. de Mai 1604. sur le soir, on mouilla l'ancre dans la riviére de Johor, qui est par les deux degrès deux tiers de latitude Nord. Dès-que les vaisseaux furent établis sur leurs amarres, on députa des Oficiers pour aller faire la revérence au Roi, qui les reçut fort-bien, & parut fort-aise de leur venue.

Le 6. ceux qu'on avoit envoiez pour saluer le Roi, revinrent à bord, & amenérent avec eux Jaques Buys, premier Commis du comptoir de Johor, qui dit que le Vice-amiral étoit parti de Patane pour aller à Bantam, de quoi l'on eut beaucoup de chagrin, parce-que l'Amiral avoit fait son compte de le voir, & de prendre une partie de l'argent qu'il avoit, pour en trafiquer à la Chine: La chose n'aiant donc pas réussi, l'Amiral envoia le bot *la Sphere du Monde*, en diligence à Bantam, avec ordre de retirer de lui tous les deniers comptans qu'il pourroit avoir, & de les porter à la Chine, où il trouveroit les vaisseaux qu'il quittoit alors Outre cela il eut ordre de demander aussi au Vice-amiral, tout le biscuit, le lard, le goldron, les manœuvres courantes, les voiles, & les autres choses semblables, dont il pourroit se passer, suivant le mémoire que les Oficiers du bot lui portoient. Qu'au-reste s'ils arrivoient trop tard à Bantam, pour pouvoir se remettre en route afin d'aller à la Chine, le bot demeureroit à Bantam, où il serviroit à naviger sur les côtes voisines, ainsi qu'on le jugeroit à propos.

Environ ce tems-là le Roi d'Achin envoia

des Ambassadeurs au Roi de Johor, pour lui remontrer que comme ils étoient tous deux circoncis, il seroit plus à-propos qu'ils posassent les armes, & fissent la paix ensemble, que d'être en guerre. Ces Ambassadeurs étant arrivez ofrirent la paix, à condition que le Roi de Johor remettroit entre les mains de celui d'Achin, les prisonniers & les déserteurs qu'il avoit, à-peu-près au nombre de 3000. tous habitans de lieux qui étoient sous la protection de leur Roi, & qu'il lui restitueroit aussi quelques piéces de canon de fonte qui lui apartenoient.

Le Roi de Johor fit réponce, qu'il étoit fort-disposé à faire la paix, mais non-pas à restituer les prisonniers, ni le canon. Cependant on voioit bien que la Cour d'Achin ne faisoit ces propositions que pour la forme seulement; qu'elle n'avoit espérance de retirer ni ses prisonniers, ni son canon; & que ce n'étoit que pour mettre mieux son honneur à-couvert, parce-que c'étoit elle qui envoioit demander la paix.

Le Roi de Jor étoit persuadé que la paix se feroit, ce qui auroit pu aporter de grands avantages aux Hollandois, en leur procurant, à eux seuls, tout le commerce de la Chine, & leur donnant lieu de tenir le port de Malacca presque bloqué. Ainsi l'ocasion se présentoit favorable de rendre service à ces deux Rois; mais il s'agissoit de prévenir les Anglois, & d'empêcher qu'ils n'eussent part à cette afaire.

L'Amiral reçut des nouvelles de Patane, qui portoient que l'*Erasme* & le *Nassau*, vaisseaux

seaux de sa flote, & qui étoient partis de Bantam le 6. de Juin de l'année précédente, c'est-à-dire, 1603. pour aller à la Chine, avoient pris à la rade de Maccau le grand galion tout-chargé, qui étoit prêt à faires voiles au Japon: qu'ils en avoient enlevé la cargaison, & qu'ils l'avoient brûlé: qu'il étoit chargé de 1400. picols de soie crue, & d'une petite partie d'or: que ces deux vaisseaux, quelque tems auparavant, avoient perdu devant Canton une chaloupe armée de 18. hommes, qui avoit été prise par les Portugais, & dont tout l'équipage avoit été tué: que la victoire remportée sur les Portugais, par la prise du galion, avoit aquis beaucoup d'honneur aux Hollandois: que les Chinois disoient que c'étoit une juste revanche, & une punition que ces premiers avoient bien méritée, pour avoir si inhumainement massacré l'équipage de la chaloupe: que les Hollandois s'en étoient retournez à Bantam, sans avoir pu trafiquer à Maccau, ni à Canton, parce-que les Portugais avoient emploié toutes leurs ruses pour les en empêcher & les rendre suspects aux habitans: que pour cet éfet ils avoient incité leurs esclaves à crier *Amack*, c'est-à-dire, qu'ils vouloient mourir; sur quoi ils tuoient tout ce qui se présentoit devant eux, si-bien qu'il y eut quelques-uns des habitans qui périrent en cette rencontre: qu'après cette furieuse action, les Portugais étoient allez chez le Mandarin, & lui avoient assuré que cette fureur avoit été inspirée par les Hollandois, qui n'étoient venus-là que pour se rendre maîtres du païs, & en faire périr les habi-

tans

tans : qu'enfin on avoit découvert que c'étoient les Portugais eux-mêmes, qui avoient follicité leurs efclaves à faire ces meurtres, & que les Hollandois en avoient été entiérement difculpez : que la haine publique avoit retombé fur leurs ennemis, & qu'on avoit conçu beaucoup de mépris pour eux. Toutes ces nouvelles, & fur-tout cette derniére circonftance, firent efpérer à l'Amiral qu'il feroit favorablement reçu, & qu'on voudroit bien trafiquer avec lui.

Dans le tems qu'il étoit encore au port de Jor, le Roi lui envoia par préfent 20. petits facs de poivre, contenant 2. bares & demie. De fon côté, l'Amiral lui donna deux gros barils de poudre, & deux petits ; 20. boulets ronds ; 10. boulets à branches ; 10. chandeliers de fer de pierrier ; avec une lettre dont voici la copie.

„ NOUS Wybrandt van Waarwijk Amiral d'une flote de 15. navires Hollandois, „ qui font, comme Nous, au fervice de Votre Majefté, avons aujourdhui reçu le préfent dont il lui a plu de nous gratifier, confiftant en 2. bares & demie de poivre, dont „ nous la remercions très-humblement. Il „ feroit de notre devoir de reconnoître cette „ gratification par d'autres préfens ; mais „ n'étant pas maintenant en état de le faire „ de la maniére que nous le fouhaiterions, „ nous ne voulons pourtant pas manquer de „ faire en cette ocafion ce qui eft en notre „ pouvoir. Ainfi nous prenons la liberté d'envoier à Votre Majefté, deux gros tonneaux „ de poudre & deux petits, 20. boulets ronds ;

10. bou-

„ 10. boulets à branches; & 10. chandeliers „ de fer de pierrier, dans l'espérance que ces „ choses ne seront pas inutiles à V^{r}. M. Dieu „ veüille tellement reprimer & abattre vos „ ennemis, qu'ils demeurent étourdis de leur „ chute. Dans cette atente, après avoir bai- „ sé les mains de V. M. nous demeurons, „ comme nous avons toujours été &c.

Quand on eut ainsi mis ordre a tout ce qu'il y avoit à faire à Jor, l'Amiral en partit le 20. de Mai 1604. & le 30. il moüilla l'ancre à Patane, où il ne relâcha, que pour y prendre à son service quelques Chinois, afin d'en tirer des lumiéres & du secours dans son voiage à la Chine. Il aprit là qu'il y avoit à Queda un orfèvre, qui étoit originaire de cet Empire, entendant la langue de la Cour, & écrivant bien; & qu'il avoit envie de retourner en son païs. L'Amiral envoia des gens à Queda pour lui parler; car sans Interprète il n'auroit pu obtenir à la Chine permission de descendre à terre; & il vouloit faire diligence, & ne séjourner que 4. ou 5. jours à Patane.

D'ailleurs il avoit oui dire à quelques Siamois, qui étoient la dans une jonque, que leur Roi avoit acoutumé d'envoier tous les ans des Ambassadeurs au grand Roi de la Chine pour lui faire le *Sombay*, & que pour cet éfet il y avoit toujours à Siam une piéce du seau & des armes du grand Roi, que ses gens portoient avec eux: qu'avec cette marque ils pouvoient entrer & naviger à la rame dans les eaux internes; ce qui étoit défendu à toutes les autres nations étrangéres.

Sur

Sur cet avis l'Amiral prit la résolution d'envoier à Siam Jaques Specx avec des présens. Celui-ci devoit suplier le Roi de lui permettre d'aller à la Chine, à la suite de son Ambaſſadeur, afin de voir l'état des choses, & de tâcher d'obtenir la liberté d'y trafiquer. Ainsi Specx & un Neveu de l'Amiral partirent de Patane, avec un Contremaître & un garçon de bord, le 9. de Juin 1604. portant avec eux, pour faire présent au Roi, deux petits pierriers de fonte, pesant chacun douze à 1300. livres, dont la charge étoit de 3. livres & demie de poudre, & de 9. livres de fer. Outre cela ils avoient la valeur de 4000. livres, tant en argent qu'en marchandises, afin de s'en servir en cas de besoin. Voici la copie de la lettre qu'ils portérent au Roi de Siam de la part de l'Amiral.

„NOUS Wybrandt van Waarwijk Ami-„ral & Capitaine Général d'une flote de 15. „vaisseaux, venus de Hollande & de Zélan-„de, destinez pour la ville de Bantam, dans „l'isle de Java, où nous avons nous-même „en personne fait un séjour de 7. mois, sou-„haitons à V. M. Très-illustre & Très-puis-„sant Roi de Crongh, Prenechoon, & Sry „y Judia, toute sorte de bonheur, de pros-„périté, & d'agrandissement. Nous, Ser-„viteur de V. M. aïant divisé notre flote, & „envoié des vaisseaux en divers endroits des „Indes, pour y trafiquer, sommes présen-„tement venus en personne ici à Patane, avec „2. navires, suivant les ordres de notre Roi „de Hollande & de Zélande, pour faire no-

„tre

„tre commerce, & aller à la Chine. Mais
„nous avons apris que la chose n'est pas pos-
„sible, si ce n'est sous la protection & fa-
„veur de quelque Puissance. Nous avons en
„même tems eu le bonheur de rencontrer
„ici l'Ambassadeur de V. M. nommé Opra
„Rad'zia Phacdy Sry Suasdy, qui vient de
„Borneo, & nous avons seu que V. M. a
„coutume d'envoier tous les ans des Ambas-
„sadeurs au grand Roi de la Chine. Cette
„circonstance m'auroit engagé de partir,
„pour avoir l'honneur de me rendre moi-
„même auprès de V. M. avec mes vaisseaux,
„si la mousson n'y aportoit pas un obstacle.
„Mais j'envoie avec votre Ambassadeur,
„Corneille Specx mon frére cadet, ser-
„viteur de V. M. pour la suplier très-hum-
„blement, que lors-qu'elle envoiera ses Am-
„bassadeurs au grand Roi de la Chine, ce
„mien frére cadet puisse aller à leur suite,
„& être rangé parmi leur train, afin qu'il
„puisse se faire là connoître, & y faire con-
„noître le nom des Hollandois, & savoir si
„en cas que quelques vaisseaux de Hollande
„allassent sur les côtes de la Chine, ils pour-
„roient avoir la liberté d'y trafiquer. Si cet
„avantage nous arrive, par la faveur de V.
„M. nous la suplions qu'elle trouve bon que
„les païs de Hollande & de Zelande demeu-
„rent étroitement unis & alliés avec les païs
„de sa domination. Cependant comme les
„Portugais sont ennemis mortels des Hol-
„landois, & qu'ils mettront toutes sortes de
„ruses & d'impostures en pratique, pour les
„traverser & les détruire, nous suplions en-
„core

„core V. M. de vouloir recommander la na-
„tion Hollandoiſe, tant dans les terres de
„ſon obéiſſance qu'à la Chine, & de la pren-
„dre en ſa protection.

„D'autant-que Nous Serviteur de Votre
„M. avons emploié un fort-long tems dans
„notre voiage, & viſité pluſieurs païs &
„Roïaumes, nous trouvons à-préſent dé-
„pourvus de toutes les curioſités que nous
„avions aportées de Hollande : ſi-bien que
„n'aïant plus rien autre choſe qui ſoit digne
„d'être préſenté à V. M. nous avons jugé
„qu'elle pourroit agréer deux piéces de fon-
„te que nous lui envoions avec la préſente.
„Elles ſont d'une nouvelle fabrique, faites par
„ordre de notre Gouverneur de Hollande &
„de Zélande, & à l'épreuve elles ſe ſont trou-
„vées fort-bonnes. Elles ont la culaſſe de 5.
„palmes de diamétre, & ſont de quatre cou-
„dées & demie de long, & du poids de trois
„bares & demie de Patane. Elles ſont acom-
„pagnées de ſix boulets ronds, ſix chande-
„liers de fer, ſix boulets à chaînes, ſix lan-
„ternes, ſix boulets à branches, & de ſix
„gargouſſes pleines. Les boulets pèſent 9.
„livres poids de Hollande ; & quoi-qu'il ne
„faille que 3. livres & demie de poudre pour
„les charger, elles font autant d'éfet que d'au-
„tres canons en peuvent faire avec 9. V. M.
„aura, s'il lui plaît, la bonté de recevoir
„ce petit préſent de ſon Serviteur, & de
„prendre en ſa protection les Hollandois &
„les Zélandois, qui iront trafiquer dans les
„terres de ſon obéïſſance, afin de les garan-
„tir des violences des Portugais. Fait le 8.
„de Juin, 1604. Le

Le 11. de Juin, on n'avoit point encore eu de nouvelles de l'orfèvre Chinois de Queda. D'ailleurs on avoit ſeu, que pour bien faire ſes afaires à la Chine, il faudroit du-moins avoir à ſon ſervice ſix ou ſept Chinois, & l'on voioit qu'à-peine on en pouvoit avoir un ſeul. Ainſi l'on convint avec un *Empau* de la Chine, qui avoit été laiſſé à Patane, par Jaques Rouſſel, au ſervice de la Compagnie de Zélande. L'Amiral le prit, à-condition que s'il pouvoit obtenir la liberté du commerce à la Chine, il lui donneroit 2000. piéces de huit.

Par ſon moien on trouva encore un Pilote, un Ecrivain, & 2. autres Chinois, qu'on engagea, en leur comptant, pour tous les quatre, ſur le lieu, 600. réales de huit, ſous promeſſes de leur en païer encore 3. ou 400. ſi les Hollandois obtenoient la permiſſion de trafiquer.

Ces frais étoient gros; mais on étoit perſuadé qu'il ne s'agiſſoit que du premier Voiage, & que ſi l'on réüſſiſſoit, il s'en feroit beaucoup moins dans la ſuite, & qu'on ſe recompenſeroit bien de ceux-ci. L'Amiral eſpéroit que les gens qu'il avoit pris, ſerviroient beaucoup à lui procurer la permiſſion qu'il déſiroit: mais pour eux ils craignoient que les Hollandois ne fuſſent rebutez par la quantité de préſens qu'ils ſeroient obligez de faire à la Chine.

Ceux-ci obtinrent auſſi une lettre du Tréſorier Dato Sirivara, pour le Mandarin de Sineau, par laquelle il lui donnoit avis du voiage & de la qualité des Hollandois, & le

prioit

prioit de leur acorder la liberté du commerce, auquel cas leurs vaiſſeaux ſuivroient la lettre. Pour faire porter cette lettre plus diligemment & avec plus de ſureté, afin-qu'elle pût arriver avant les vaiſſeaux, on paia pour le port ſoixante réales de huit au Nachodo.

Après avoir pris des rafraîchiſſemens à Patane, où il y en avoit abondamment, les vaiſſeaux mirent à la voile le 27. du même mois de Juin 1604. & prirent leur cours vers Canton, pour y atendre le yacht, ou bot, *la Sphére du Monde.*

Avant leur départ, il vint à Patane une jonque de Borneo, qui y amenoit un Ambaſſadeur du Roi de cette iſle, lequel avoit avec lui huit priſonniers Hollandois, qu'il remit en liberté. C'étoient des gens de l'Amiral Heemskerk, qui étant ſans armes, dans un canot, avoient été pris par des habitans de Borneo, de quoi le Roi avoit été fort-fâché, ainſi-qu'il le marquoit dans une lettre qu'il écrivoit à l'Amiral, à qui il ofroit la liberté du commerce dans ſes Etats.

Suivant le raport de ces priſonniers, le Roi de Borneo, & les gens de ſa Cour, étoient en de très-bonnes diſpoſitions pour les Hollandois. Mais ils ſe plaignoient fort de quelques particuliers, qui les avoient ſi mal-traitez, que trois d'entre eux en étoient morts dans la priſon. L'Amiral prit ces huit hommes à ſon ſervice, & les diſtribua ſur ſes vaiſſeaux.

Le 15 de Juillet 1604. les vaiſſeaux ſe trouvérent ſur la côte de la Chine, à l'Oüeſt de

Sancheo, proche d'Anſeado des Ladrones, où ils avoient dérivé par l'ignorance des Pilotes. Leur recours fut de courir des bordées le long de la côte, juſques au 25.ᵉ du mois qu'ils paſſérent entre les iſles de Canton, un-peu au-deſſous de Maccau, croïant y trouver un paſſage pour aller à cette derniére ville.

Mais après avoir navigé entre ces iſles juſques au 25. ſans découvrir de paſſage, ils en ſortirent, & reprirent le large, pour aller par la route que les Portugais avoient acoutumé de tenir. Le même jour on vit paroître 5. ou 6. yachts Portugais, qui avoient paſſé entre les iſles, croïant ſurprendre une chaloupe, qui étoit de l'avant, & hors de la vuë des vaiſſeaux. Cependant ils furent vigoureuſement repouſſez, & ils n'eurent aucun avantage ſur elle.

Le 28. les vaiſſeaux furent battus d'une tempête qui venoit du Nord-eſt, & qui les obligea de s'éloigner de la côte, & de ſe mettre au large. Ils perdirent leurs chaloupes, leurs deux canots, & un homme. Mais pour les canots ils revinrent à bord le 2. d'Août, après avoir été pouſſez fort loin. Cette tempête les aïant éloignez de Maccau, & ne voïant point d'aparence de s'en raprocher, à-cauſe des vents forcés & des courans qui étoient toujours contraires, on réſolut d'aller chercher un autre port.

On courut donc la bande de l'Eſt, & l'on ſe trouva ſur la côte de Peho, qui eſt une iſle qui dépend de la Province de Sinſeau, giſant par la hauteur des 23. degrès & demi,

droit

droit ſous le Tropique, environ 22. lieuës à l'Eſt de l'iſle Laman, ou tirant un peu de l'Eſt au Nord. Ils trouvérent à ſon côté occidental un havre, ou une bare, où aïant jetté l'ancre le 7. d'Août, ils y furent à l'abri de tous les vents.

Le 9. d'Août, l'Amiral envoia un de ſes Chinois porter des lettres au Mandarin, & le prier de lui acorder la liberté du commerce. Pendant-qu'on étoit à l'ancre, en atendant réponce, le bot *la Sphère du Monde* entra dans le port, & alla moüiller à la rade, auprès des vaiſſeaux, le 29. du mois, après avoir été expoſé aux périls de la tempête dont il a été parlé, & avoir eu beaucoup de peine à ſe maintenir.

Depuis ce jour-là on reçut ſouvent des nouvelles du continent. Il y eut même de la Nobleſſe, & des domeſtiques du Mandarin, qui allérent à bord, portant quelquefois de bonnes nouvelles, & quelquefois en donnant de plus douteuſes. Enfin le 20. d'Octobre les Hollandois crurent que toutes les difficultés étoient ſurmontées; car le Capado de la Province, envoia un Tſiappe, ou Commiſſaire, pour en prendre quelques-uns, & les lui mener, afin de conférer avec eux, au ſujet du commerce.

Ces nouvelles, qui paroiſſoient fort-agréables, étoient acompagnées de beaucoup de deſagrémens, & d'amertumes difficiles à digérer; car on commença par demander un préſent pour le Capado, & un autre pour le Roi; & ces préſens ne devoient pas être de peu de conſéquence. Ils ne pouvoient

être de moins que de 40. ou 50. mille réales de huit, ſans ceux qu'il falloit encore faire au Conbon ou Gouverneur, & à d'autres grands Seigneurs.

Cependant les Hollandois aïant pris courage, députérent des gens, pour aller parler au Capado. Mais comme il fait preſque toujours du gros tems ſur toutes les côtes de la Chine, il ne fut pas poſſible que la jonque s'en retournât ſi-tôt, & quoi-qu'elle ſe mît ſouvent ſous voiles, il fallut qu'elle remoüillât chaque fois.

Sur ces entrefaites on vit venir le 18. de Novèmbre 1604. une petite armée de 50. jonques, avec des ſoldats, que le Conbon envoioit, ſous la conduite d'un perſonnage de grande autorité, nommé Touzy, & d'une plus grande qualité qu'on n'en avoit encore alors envoié aux Portugais à Maccau. Ce Seigneur avoit ordre de porter par la douceur les Hollandois à ſe retirer, parce-que les loix ne permettoient pas qu'on leur acordât la liberté du commerce, ſans une permiſſion expreſſe du Roi.

L'Orfèvre Chinois, qui ſe nommoit Lampoam, qui étoit celui qu'on avoit fait deſcendre à terre, revint avec cette armée, & aïant repaſſé à bord, avertit l'Amiral que toute la Province étoit en trouble & en alarme, depuis que le Capado avoit envoié des gens, pour amener des étrangers dans le païs. Mais le pis étoit, que deux Chinois, députés des Portugais de Canton, étoient là venus avec une conſidérable ſomme d'argent, pour empêcher qu'on ne reçût les Hollandois, & qu'on

ne

ne leur permît de trafiquer. Avec cela ils étoient munis de fausses atestations de témoins qu'ils avoient subornez, & les acompagnoient de tant d'autres calomnies, qu'ils avoient à-peu-près fait toute l'impression qu'ils désiroient: car non-seulement ils causérent beaucoup de pertes aux Hollandois; mais encore ils firent que plusieurs Bourgeois & Marchands furent en peine, & même mis en prison.

La venuë de Touzy & de ses 50. jonques, rompit le voiage que les députés Hollandois devoient faire au continent, les Commissaires du Capado, ne voulant pas les y mener contre les ordres du Gouverneur. Ils s'en retournérent donc avec leur jonque le 23. de Novembre, pour aller faire raport au Capado leur Maître de ce qui s'étoit passé, & des ordres qui avoient été aportez par Touzy, de la part du Conbon. En partant ils promirent aux Hollandois qu'on aviseroit à ce qu'il y auroit à faire, & qu'on le leur feroit savoir au plutôt. Ainsi ils conseillérent à l'Amiral de gagner tems, & de tâcher de demeurer encore 16. ou 18. jours, pour atendre ce que le Capado pourroit négocier en sa faveur, auquel cas il ne manqueroit pas d'en être averti: mais ils lui dirent que s'il n'en recevoit aucunes nouvelles dans ce tems-là, il n'avoit qu'à partir, persuadé que le tems ne seroit pas favorable pour son dessein: que néammoins ils ne devroit pas desespérer d'obtenir une autrefois ce qu'il demandoit, parce-qu'ils étoient assurez que le Capado leur Maitre étoit bien disposé pour les Hollandois,

dois, & qu'il prenoit fort leur afaire à cœur.

Après le départ de ces Commissaires, l'Amiral eut conférence avec le Commandant Touzy, & avec les autres Oficiers de l'armée, qui paroissoient leur être assez favorables. Ceux-ci lui assurérent, qu'il trouveroit aisément la cargaison de ses vaisseaux, & qu'on lui porteroit tout ce qu'il pourroit désirer, s'il trouvoit une rade, ou un autre port, en quelqu'une des isles voisines, qui ne fût pas sous la domination de la Chine, & où ses vaisseaux pussent ancrer & séjourner.

Sur cet avis il pria le Commandant de lui prêter une jonque, pour envoier des Pilotes à l'Est-sud-est, & au Sud-est, afin de sonder sous de hautes terres, dont ils avoient la vuë, & voir s'il y auroit quelque rade. Le Commandant lui aïant acordé la jonque, elle revint sans avoir trouvé ce qu'on cherchoit. Cependant les Chinois préssérent si-fort, qu'il fallut prendre la résolution de partir.

L'Amiral se voïant réduit à cette nécessité, consulta un des Chinois, marchand de soies, & lui demanda où il pourroit faire voiles, pour emploier commodément en marchandises de la Chine le fond qu'il avoit aporté. Après avoir pris conseil de diverses personnes, il prit le parti de retourner à Patane, comme étant la place la plus propre pour ses vuës; & les Chinois lui promirent d'envoier après lui trois ou quatre jonques chargées de marchandises; à quoi le Commandant ofrit de contribuer de tout son pouvoir.

Comme on eut attendu jusques au 15. de Décembre 1604. sans recevoir de nouvelles

du

du Capado, on mit à la voile, avec le chagrin de n'avoir eu aucun avantage, ni fait aucun trafic dans toute cette route. Néammoins ce voiage fut en quelque sorte le fondement sur lequel on à édifié depuis. Car on eut le bonheur de se rendre favorables le Capado & plusieurs autres personnes de qualité & de pouvoir, qui donnérent dans la suite des marques de leur afection. Aussi ne regarda-t-on pas dès-lors cette afaire comme entiérement desesperée. On se promit que tous ces Seigneurs agiroient en faveur des Hollandois, & qu'on en aprendroit des nouvelles par les premiéres jonques qu'on verroit.

Le 25. de Décembre, les vaisseaux se trouvérent sur la côte de Campa, prés de Pulo Combi, où ils croisérent quelque tems sur les jonques Portugaises qui pourroient venir de Maccau. Mais les courans & le gros tems les aïant fait dériver, sans qu'ils s'en aperçussent, & contre leur estime, ils se trouvérent le 29. par la hauteur des 10. degrès 30. minutes, au Nord de Pulo Ceceir, loin de la route des Portugais. On prit alors la résolution de descendre encore plus bas, & l'on fit route vers l'isle Pulo Condor, au bout occidental de laquelle les vaisseaux moüillérent l'ancre le 31. du mois & dernier de l'an 1604. sur 13. brasses, à un quart de lieuë du rivage.

La crainte qu'on avoit de faire enchérir le poivre & les autres marchandises à Patane, fit qu'on voulut passer encore deux mois sans y retourner. On eut aussi en vuë d'y laisser aller les jonques de la Chine avant-

que les vaisseaux y fussent, afin qu'aïant exposé leurs soies cruës & leurs autres marchandises en vente, le prix y fût déja mis, & qu'on ne pût les surfaire.

Ainsi les deux vaisseaux, c'est-à-dire, *la Hollande*, & *Flessingue*, se disposérent à s'en aller sur la côte de l'isle nommée Pulo Timaon, pour y faire rafraîchir les équipages, qui commençoient à être tourmentez du scorbut. Ensuite la séparation de ces deux vaisseaux s'y devoit faire, le *Flessingue* étant destiné pour Bantam, afin d'y prendre sa cargaison de poivre, & de s'en retourner en Zélande.

Pour éxécuter ce dessein, ils levérent l'ancre le 3. de Janvier 1605. & quittant Pulo Combi, ils partirent au matin tous deux avec le bot, qui se sépara d'eux dès le soir du même jour, pour aller à Patane portant 54000. réales de huit, dont il en devoit être compté 9800. à Jaques Roussel en déduction de 10000. qui avoient été reçuës de lui pour le compte de la Compagnie de Zélande, afin de les emploïer aussi en marchandises à la Chine, si le voiage eût réüssi. Pour les 200. réales de reste de ces 10000. l'Amiral les retenoit pardevers lui, jusques-à-ce qu'on eût fait le compte des frais qui avoient été faits sur les côtes de la Chine.

L'Amiral écrivit au Commis qui étoit à Patane, qu'aussi-tôt que le bot seroit en état, il eût à le faire partir pour aller à Siam, ou à Bantam, mais plutôt à Bantam, avec sa charge de ris & d'arack, pour avictuailler le *Flessingue*, qui devoit s'en retourner dans les Provinces Unies: qu'il lui conseilloit d'em-

d'emploïer en poivre, & en d'autres marchandises propres pour la Chine, l'argent qu'il lui renvoioit, ne doutant pas que par ce moien, lors-que les jonques de ce Roiaume seroient venuës, on ne fit avec elles un profit considérable.

Le bot remena aussi à Patane les Chinois que l'Amiral avoit pris à son service, auxquels il donna congé, hormis *l'Empau* qu'il retint, parce-qu'on avoit éprouvé sa fidélité, & son expérience dans le commerce. Il lui donna ordre en particulier, de prendre bien garde que quand les jonques de la Chine seroient venuës à Patane, où il alloit aussi, les petites curiosités & raretés qu'elles aporteroient, ne fussent pas enlevées par d'autres Marchands.

Le 6. de Janvier 1605. sur le soir, les deux vaisseaux moüillérent l'ancre à Pulo Timaon. On s'y enquit de ce qui se passoit à Johor, & quels vaisseaux étoient alors dans le havre. Mais on n'en put avoir aucune certitude, parce-qu'il y avoit longtems que les jonques de l'isle n'avoient fait voiage. On avoit grande envie d'y aller, pour croiser sur trois vaisseaux Portugais qui devoient venir de Maccau, & tâcher de se vanger sur eux de la perte & des insultes qu'on avoit soufertes de la part de cette nation, sur les côtes de la Chine. Néammoins on ne put s'y résoudre, à-cause de l'incertitude qu'il y avoit de les rencontrer, & des risques de mer à quoi l'on eût exposé le gros capital qui étoit à bord.

Ainsi l'Amiral prit le parti d'envoier le *Flessingue* à Bantam, suivant la résolution

qui en avoit été prise auparavant, & il y fit transporter la soie cruë qu'il avoit achetée à Johor, & encore 8. picols, ou 45. cattis de fine soie cruë blanche, 640. piéces de draps de soie, & tout le reste de ce qu'on avoit pu négocier & acheter à l'isle Peho, sur la côte de la Chine. Ces derniéres marchandises avoient coûté cher; mais on n'avoit pas voulu les rebuter, afin de gagner l'afection des habitans, qui les aportoient en cachette, dans l'espérance de les bien vendre. Il mit encore entre les mains des Oficiers de ce vaisseau 53. diamans brutes, du poids de 21. carat & deux grains, qu'on avoit achetez à Bornéo 100. réales de huit.

L'Amiral étoit demeuré à l'ancre, sur la côte de Pulo Timaon, dans le même lieu où le *Elessingue* l'avoit quitté, en atendant le retour du bot qui étoit allé à Patane; afin d'y aller lui-même, selon les nouvelles qu'il recevroit, & que le vent & les courans lui pourroient etre favorables. Le 8. de Fèvrier 1605. pendant qu'il étoit à l'ancre, il vit une voile, qui lui demeuroit à trois lieuës au Sudest, qu'on crut être une carraque Portugaise qui venoit de Maccau.

Aussi-tot il fit lever l'ancre, & porter sur la carraque, espérant de la joindre jusqu'à la portée du canon, avant le coucher du Soleil. Mais comme le calme regnoit sur la côte, & que le vaisseau qu'on voioit au large étoit poussé d'une assez bonne fraîcheur, il gagna beaucoup de l'avant. Cependant le navire de l'Amiral s'étant enfin aussi alargué, & aiant trouvé la même fraîcheur, regagna bien-

tôt

tôt ce qu'il avoit perdu, parce qu'il étoit meilleur voilier que l'autre, & il le haussa si promtement, que s'il avoit eu encore 3. ou 4. heures de jour, il l'auroit joint.

La brune qui survint aïant fait perdre de vuë le vaisseau sur lequel l'Amiral chassoit, il ne vit point d'espérance de le plus rencontrer, si ce n'étoit le lendemain, sous le cap Pedro Blanco. Cependant on trouva beaucoup de difficulté à y aller le chercher, & l'on crut qu'il valoit mieux l'abandonner. En éfet il y avoit lieu de craindre que cette poursuite ne causât 5. ou 6. semaines de retardement au voiage de Patane, qu'on avoit grand interêt de faire bien-à-propos; & d'ailleurs on pouvoit tomber au milieu de l'armade Portugaise, où y être poussé par les vents & par les courans, parce-qu'on croioit qu'elle étoit alors devant la riviére de Johor. Ainsi la considération du gros fonds qu'on avoit à bord, dont la perte, si elle fût arrivée, auroit été reprochée avec raison par les Directeurs, qui n'avoient donné aucun ordre positif de faire de pareilles poursuites, fit qu'on se désista de cette entreprise, quoi-qu'on ne manquât ni de courage ni d'ardeur pour s'y engager.

On remit donc le cap sur les mêmes isles où l'on avoit ancré auparavant: mais il fut bien difficile de s'en raprocher, à-cause des courans qui portoient au Sud. Cependant à la fin on s'en aprocha jusqu'à voir le feu qui y étoit; & comme alors on commença d'être un peu à couvert des brisans, on laissa tomber l'ancre sur le minuit, pour étaler la ma-

rée, & ensuite à la faveur du flot passer plus avant.

Peu de tems après que le vaisseau fut établi sur ses amarres, le cable rompit, & alors le vent & les courans le firent beaucop abattre, par non-vuë de ceux qui faisoient le quart. Car ils ne s'apperçurent de cet accident que quand il fut grand jour; & en ce tems-là ils étoient tellement déchus, qu'ils se virent par le travers de Pulo Tinga, qui est au Sud-ouëst-quart-à-l'ouëst du lieu d'où ils avoient dérivé. Ils mirent le cap sur cet isle; mais ne la pouvant gagner, il revirérent au Sud-est, & firent deux lieuës de chemin, dans l'espérance que le tems changeroit, & que regagnant ce qu'ils avoient perdu, ils retourneroient à leur premier moüillage.

La nuit suivante, qui fut celle du 9. du mois, on eut encore du gros tems, & la force du vent, des houles, & des courans qui portoient rapidement au Sud, fit rompre une seconde fois le cable, qui étoit ragué en plusieurs endroits, & presque usé du long service qu'il avoit rendu. L'ancre fut aussi perduë, car le vaisseau dériva plus de trois lieuës sous le vent, avant-qu'une autre ancre pût être parée, & qu'un nouveau cable y fût talingué. Le fond où on la jetta se trouvant être de bonne tenuë, on y fut en seureté, en atendant le changement de la mousson pour aller à Patane.

Si le vaisseau étoit là en seureté, l'équipage n'y demeuroit pourtant pas sans chagrin, se trouvant en haute mer, à deux lieuës des côtes Malaies, d'où l'on ne pouvoit ti-

rer.

rer aucuns rafraîchiſſemens, les habitans étant fort-pauvres, ſujets de Jor ou de Patane. Mais on aprit d'eux qu'il ne falloit que 4. ou 5. jours pour aller & revenir par terre à Johor, ou Batuſauwer, & l'on ſe ſervit de l'ocaſion pour y écrire, afin d'aprendre des nouvelles de ce qui s'y paſſoit.

La lettre aïant été portée par un Malais, ils ſeurent à ſon retour, que le *Fleſſingue* avoit rencontré vers Pedro Blanco, un vaiſſeau Portugais qui venoit de Cochinchine, & qu'il s'en étoit rendu maître: que ce vaiſſeau étoit de la même capacité que le preneur: qu'il étoit chargé de ris, d'agela, de calembach, de benjoin, & d'autres marchandiſes, & monté de 6. piéces de canon: qu'il avoit demeuré près de 15. jours devant le havre de Johor, parce-qu'il n'y trouvoit point l'armade Portugaiſe: que le Roi de Johor avoit fait tous ſes éforts pour en avertir l'Amiral, aïant fait embarquer pour cet éfet quelques-uns de ſes gens avec un Hollandois; mais que la mouſſon & les vents forcez les avoient tellement contrariez, qu'ils avoient été contrains de s'en retourner.

Que le *Fleſſingue* aïant demeuré huit jours devant le havre de Johor avec ſa priſe, l'armade Portugaiſe avoit paru, étant venuë par le détroit de Sincapura: qu'elle conſiſtoit en 3. navires de guerre, 15. bantins, 8. fuſtes & deux petites pirogues de Java: que cette armade étoit entrée dans la riviére, laiſſant le *Fleſſingue* & ſa priſe à côté, ſans chercher à les inſulter; ce qui étoit une choſe ſurprenante, & une marque évidente du peu de

courage de ces gens-là.

Que le *Flessingue* aiant fait embarquer 7. hommes dans son canot, pour aller à Batusauwer, le canot avoit été ataqué & pris par les fustes, & qu'un des gens de l'équipage avoit été tué, & les autres faits prisonniers: qu'ensuite ils avoient été échangez pour le Capitaine de la prise, le reste de son équipage étant demeuré prisonnier; & que la prise & les prisonniers, après avoir été cinq jours à la vuë de toute l'armade, avoient été emmenez par le preneur à Bantam: que le Roi de Johor avoit envoïé quelques petits bâtimens, nommez Salettes à Bintam, où le *Flessinge* s'étoit retiré, pour lui servir de sentinelles, pendant-qu'il seroit là, où d'abord il avoit résolu d'atendre l'Amiral: mais ensuite l'on avoit jugé plus à propos d'aller à Bantam, pour y être dans une entiére seureté.

Par cette même voie l'Amiral eut nouvelles que le Roi de Bantam étoit mort: qu'il y avoit guerre entre les deux fréres ses enfans pour la succession à la Couronne: que si cette guerre pouvoit être terminée, on espéroit que la paix se feroit aussi entre les Rois de Johor & d'Achin: que les Portugais étant entrez dans le port de Johor, avoient dit qu'ils venoient assiéger Batusauwer; mais qu'aïant seu que le vaisseau de l'Amiral Hollandois étoit à l'ancre dans ces parages, au vent à eux, ils n'avoient osé s'engager à remonter la riviére: que d'ailleurs il y avoit assez de ris & d'autres vivres à Batusauwer, de-sorte que selon ce qu'on en jugeoit, les assiégans ne viendroient pas à bout de leur entréprise:

treprise : que les trois vaisseaux dont il a été fait mention ci-dessus, qui devoient venir de la Chine pour les Portugais, avoient passé proche de Johor, & avoient été escortez dans le détroit de Sincapura par des bantins & par des fustes, qui étoient ensuite revenuës joindre les navires de guerre : qu'il étoit arrivé à Johor un vaisseau qui apartenoit aux habitans du lieu, & qui venoit de Gusuratte, chargé de toiles : que les Portugais étoient bien fâchez de ne l'avoir pas rencontré ; mais qu'ils avoit espéré, que comme il devoit passer proche de Malacca, il auroit été pris, & y auroit été emmené.

Le 24. du même mois de Fèvrier 1605. les gens de l'équipage de l'Amiral découvrirent une voile qui leur demeuroit au Nord-est. Quand ils l'eurent jointe, ils trouvérent que c'étoit le bot *la Sphére du Monde*. Ces deux vaisseaux s'en allérent ancrer ensemble dans leur ancien moüillage. Le bot avoit été 22. jours à venir de Patane au lieu où il rencontra l'Amiral, à-cause des courans qui lui étoient contraires, & du vent qui souffloit tout-à-fait de l'Est, dans les parages qui sont autour de Patane, qui est le vent traversier de son port. Au-contraire le vent étoit Nord dans le parage où se trouvoit l'Amiral, & les courans portoient continuellement à l'Oüest.

Le bot étoit chargé de 23. coyangs de ris, & de dix boutes d'arack, dont il ravitailla le vaisseau de l'Amiral. Il lui aporta aussi des lettres, datées le mois de Septembre 1604. de la part de C. Specx, qui demandoit un plus grand fonds, pour son voiage de la Chi-

ne ,

ne, lequel il ne doutoit plus qu'il ne ne fit, à-moins qu'on ne le laissât manquer d'argent. Pour cet éfet on lui avoit déja envoié de Patane 2000. réales de huit.

Cependant on ne l'auroit pas fait, si l'on eût pu consulter l'Amiral. Car son intention n'étoit pas que Specx parût à la Chine en état de devoir faire des présens, n'y qu'il portât la qualité d'Envoié ; mais qu'il y fût seulement en qualité de domestique du Roi de Siam & de son Ambassadeur ; & qu'il fit sa requête, non-pas en son nom, ni au nom des Hollandois, mais au nom du Roi de Siam. Il ne prétendoit donc pas que Specx eût deu consentir à faire le voiage, les présens à la main ; il entendoit seulement qu'allant à la suite de l'Ambassadeur, il portât des lettres de faveur & de recommandation, telles qu'il les pourroit obtenir, sur-tout du Roi de Siam, qui a beaucoup de crédit à la Cour du grand Roi de la Chine. Car il estimoit que si l'on vouloit aller faire une pareille requête, & tâcher d'obtenir quelque chose par présens, il en faudroit du moins pour plus de 100000. réales.

Les Chinois qui entroient dans les interêts des Hollandois, disoient que du tems du Roi Hombon, il y avoit environ 200. ans, une nation nommée Hollam, s'étoit volontairement déclarée relever du grand Roi de la Chine, & avoit fait le *Sombay*, ainsi que font présentement les Siamois ; & que Hollam & Hollande étoit sans doute le même nom : qu'à succession de tems, cette nation s'étoit tellement aliénée & retirée des Chinois, qu'ils n'en avoient plus conservé aucune

cune

cune autre connoiſſance que le nom, qui ſe trouvoit dans leurs régîtres: que d'ailleurs on ne pouvoit demêler quel peuple c'étoit, & qu'ils ne voioient que les Hollandois, ſur qui ils puſſent faire tomber leurs conjectures. Ceux-ci, qui tâchoient de ſe faire des armes de tout, pour combattre la rigoureuſe coutume des Chinois, éſpérérent, que cette conjecture pourroit être reçuë en leur faveur.

Le même jour l'Amiral reçut des nouvelles par un Malais, qui avoit porté une lettre à Batuſauwer, & en étoit revenu ſeul par terre. Il raporta que ſes compagnons avoient deſcendu la riviére, avec un Hollandois, dans une des ſalettes du Roi, & qu'ils étoient revenus lui aporter réponce: qu'ils lui avoient dit que le *Fleſſingue* étoit parti de Bintam, avec ſa priſe, dès le 14. de Fèvrier, & qu'il avoit pris la route de Bantam: que depuis ce tems-là l'armade des Portugais avoit été renforcée de pluſieurs bâtimens venus de Malacca: qu'elle étoit alors de 7. navires, 30. bantins, 20. fuſtes & galéres, & de 10. champans de Java: qu'elle étoit commandée par Don Andrea Fortado, Gouverneur de Malacca, qui avoit écrit un lettre fort hautaine au Roi de Johor, à qui il diſoit, qu'il „le venoit viſiter, & qu'il ſe tenoit aſſuré de „la victoire: que ſi les Portugais, & les ha„bitans de Malacca qui étoient avec eux, „ne ſe rendoient pas cette fois maîtres de „la ville de Batuſauwer, ils s'engageoient à „lui païer volontairement tribut à l'avenir.

L'Amiral aïant demeuré moüillé dans ces parages depuis le 6. de Janvier 1605. & y

aïant

aïant vu pendant ce tems-là sa patience à l'épreuve, les vents commencérent enfin à changer le 3. de Mars, & en même tems on apareilla. Le 6. après avoir couru diverses bordées, il fit jetter l'ancre sous Pulo Timaon, dans le dessein de remettre à la voile dans 2. ou 3. jours, pour se rendre à Patane.

Le 18. de Mars, il fit lever l'ancre, & le 25. on mouilla sur la côte de Brawaats, à cinq lieuës au Sud de Patane. Aussi-tôt il y envoia une pirogue, pour demander aux Hollandois qui y étoient, s'il falloit y aller, ou s'il n'y auroit point quelque avantage à ménager pour le commerce, en différant de s'y rendre; parce-qu'en ce cas on pourroit bien s'écarter un peu de la route pendant quinze jours, vu-qu'on avoit assez de vivres: mais que s'il ne paroissoit pas qu'on eût à craindre que la venuë du vaisseau fit hausser le prix des marchandises, il seroit bien plus agréable à l'équipage d'aller se rafraîchir à terre, que de tenir la mer: que s'il étoit besoin de taire cette nouvelle, on pouvoit renvoier la pirogue, la faisant partir avant jour, de même qu'elle seroit arrivée au soir bien-tard; & qu'elle ameneroit un des Hollandois de Patane, afin de pouvoir conférer avec lui.

La pirogue étant revenuë, le lendemain, de bon matin, à bord de l'Amiral, on lui fit raport que le 17. de Fèvrier, une carraque Portugaise, qui venoit de la Chine, aïant perdu son gouvernail, avoit relâché à Patane: que Nicolas Simonsz Meebael, & les autres Hollandois, avoient prié la Reine de leur permettre d'ataquer cette carraque dans le

le port ; à quoi elle avoit en quelque maniére consenti, faisant entendre qu'elle n'y prendroit garde qu'autant qu'il le faudroit par formalité.

Sur cet avis l'Amiral leva l'ancre, & le 26. du même mois de Mars, il se rendit à la rade de Patane. Aussi-tôt il envoia un canot à bord de la carraque, pour la sommer de se rendre, ou l'avertir de se préparer au combat. Après beaucoup de délibérations les Portugais ofrirent d'abandonner le navire, moïennant qu'ils eussent la liberté de leurs personnes. La proposition aïant été acceptée, ils furent menez à terre dès le soir même, sans qu'ils emportassent rien que les hardes qu'ils avoient sur eux. Mais ils avoient déja sauvé leurs meilleurs éfets, qu'ils avoient envoiez par Queda à Malacca, & en d'autres lieux.

Ces éfets déja sauvez consistoient, à ce que l'on disoit, en 700, à 800. picols de soie cruë ; environ 20. canastres ou petites bales de soies en œuvre, comme velours, armoisins, & autres étofes ; trois cents bares de Patane, d'or de la Chine ; si-bien que les Hollandois ne firent pas un si-gros butin qu'ils auroient pu faire. Le plus grand avantage qu'ils en tirérent, fut d'avoir fait brouiller la Cour de Patane avec les Portugais.

Le butin fait dans la carraque, qui se nommoit *S. Antoine*, consistoit en 200. picols de sucre blanc en poudre, quelques corbeilles de sucre candi, 4500. picols de *Tintenage* ; 226. paquets de camfre de la Chine ; 90. *d'Aguelé* ; 18. caisses de plomb de rognons de musc ;

musc ; 11. caisses de vermillon ; 22. caisses d'éventails de la Chine ; 209. paquets de soie cruë ; 75. paquets de chétive soie jaune ; 10. tonneaux de porcelaine tant fine que grossiére, & 6000. autres porcelaines à fleurs ; quelques lits dorez ; une partie de racines sina ; une partie de benjoin ; 150. canastres de soie en œuvre, comme velours, damas, petits tafferas ; des soies retorses ; quelques caisses de fil d'or.

Le bâtiment étant bon & fort de bois, on en rasa les hauts ; & l'on y fit un haut pont ; puis on y mit un équipage, si bien qu'étant en état de défence, on résolut de l'emmener en Hollande. Car le bruit couroit que le Gouverneur Fortado en étoit le propriétaire, & qu'il feroit sortir une armade du port de Malacca, pour tâcher de le reprendre.

L'Amiral acheta de la Reine de Patane 408. picols de soie cruë, à 115. réales de huit le picol, y compris la doüane & le droit de poids. Cette soie avoit été déchargée de la carraque, mais elle avoit été arrêtée & confisquée par la Reine. Il acheta encore des particuliers environ 22. picols de soie cruë, & emploia 3000. réales en soies mises en œuvre.

Toutes ces choses s'étant ainsi passées, la Cour qui n'avoit pas fait mine de s'en apercevoir, fit paroître qu'elle les avoit bien vuës, & qu'elle vouloit avoir part au butin : car on forma pour cet éfet de grosses demandes contre les Hollandois ; & il fallut enfin en venir à un acommodement. On païa donc à la Reine pour ses prétentions 12000. réales de

huit,

huit, outre quelques préſens qu'on lui fit d'étofes de ſoie.

Il ſembloit que par cet acommodement tous les différens étoient vuidez. Mais il en ſurvint encore un autre, au ſujet d'une jonque qui avoit été arrêtée & confiſquée à Malacca, & qui apartenoit à un des Seigneurs de la Cour de Patane, nommé Radzia Calanta, qui étoit bien auprès de la Reine. On prétendit que cette jonque valoit 2040. réales de huit, & que les Hollandois étoient tenus d'en dédommager le propriétaire. On leur promit que ce feroit la derniére demande qu'on leur feroit de cette nature, & qu'on ne répéteroit plus ſur eux les pertes que les Portugais pourroient faire ſoufrir à ceux de Patane. Cette derniére afaire fut encore terminée par le moien de 1500. réales qu'on païa.

Le 3. d'Avril 1605. les Japonois mirent le feu à Patane, & l'incendie fut fort-conſidérable. Entre-autres il conſuma quantité de ſoies, & d'étofes de ſoies, qui ſans doute ſeroient toutes tombées entre les mains des Hollandois.

En ce tems-là le *Fleſſingue* ſe rendit à Patane, en compagnie de l'Amiral Corneille Sebaſtiaanſz. Il avoit été à Johor, & avoit rencontré un navire de guerre Portugais qui venoit de Malacca, ſervant d'eſcorte à 4. ou 5. bâtimens, dont un des plus petits étoit deſtiné pour Maccau, & un autre pour Manilles: une galére d'avis alloit à Tidor, & une autre à Cochinchine. Le navire de guerre étoit un galion bien-monté d'équipage & de canon, contre lequel le *Fleſſingue* s'étant

battu

battu tout un jour, il l'avoit desemparé & contraint de s'en retourner à Malacca; & pour lui, il n'avoit point été endommagé.

La carraque qu'il avoit prise le 24. de Janvier dernier, sous Pedro Blanco, comme elle revenoit de Cochinchine, apartenoit à Fortado, & étoit chargée de 174. picols & demi, d'*Aguila*, [illegible] picols & demi de benjoin, deux petits barils de camfre de la Chine, & de [illegible] de peu de valeur.

Le 16. de Juin 1605. le même vaisseau *Flessingue*, se rendit maître d'un petit bâtiment qui venoit de Solor, chargé de [illegible] bares de bois de santal, & de 2. picols & demi de de *Cijce*, ou d'écaille de tortuë.

Le 15. de Septembre suivant, le même navire emmenant avec lui la prise *S. Antoine*, fit voiles de Patane vers Johor, pour y chercher sa cargaison, & y atendre l'Amiral, qui demeura encore quelques jours au port. Avant-que de partir il laissa 72200. réales de huit, & des marchandises pour le compte de la grande Compagnie, à Ferdinand Michielsz. premier Commis à Patane.

Le 27. d'Octobre, l'Amiral mit à la voile, & le 12. de Novembre il moüilla l'ancre à la rade de Johor auprès de la carraque *S. Antoine*, à une lieuë & demie du *Flessingue*.

Le 16. de Novembre 1605. l'Amiral Corneille Sebastiaansz, qui montoit le vaisseau *Amsterdam* vint aussi avec le *Dordrecht*, moüiller auprès des autres. Pour son yacht *le Médenblick*, il l'avoit envoié de Patane à Bantam.

Le soir du même jour les deux Amiraux furent mandez par Raya Bonson ou Rahu

Bongso

Bongſo, frére du Roi de Johor, qui n'étoit pas loin d'eux avec ſa flote. Il leur demanda du ſecours avec inſtance, tant au nom du Roi ſon frére, qu'au ſien, pour une entrepriſe qu'il vouloit faire ſur les vaiſſeaux qui étoient devant Malacca. Sebaſtiaanſz y conſentit, & promit de mener ſes deux navires ; mais Waarwijck s'en excuſa toujours.

Le 19. on préſenta les lettres du Prince Maurice, au Roi de Johor, qui les reçut avec beaucoup de civilité. Le même jour l'Amiral Sebaſtiaanſz lui fit préſent, & au Prince ſon frére, de deux canons de fonte ; & quelques jours après l'Amiral Waarwijk lui donna 4. demi-barils de poudre, avec des mitrailles & des boulets pour tirer 40. coups de ces deux piéces de canon ; & encore 12. ſabres du Japon ; 4. mouſquets pris ſur les Portugais, avec les bandouliéres ; quelques étofes de ſoie, & une cuiraſſe à l'épreuve du mouſquet.

Le Roi voïant que Waarwijk continuoit toujours à s'excuſer d'avoir part à l'entrepriſe ſur les vaiſſeaux de Malacca, & que les deux navires de Sebaſtiaanſz n'étoient pas trop bien pourvus de gens, ni de poudre, ni de boulets, leur fit dire à tous deux, que s'ils vouloient lui donner du canon des boulets & de la poudre, pour défendre ſa ville, il remettroit à une autrefois l'éxécution de ſon deſſein. Les Conſeils des deux Amiraux s'étant aſſemblez pour en délibérer, il y eut diſpute au ſujet des préſens qui avoient été déja faits, & de ceux qu'on pourroit faire encore. Sebaſtiaanſz ſoutenoit qu'ils devoient tous

être

être faits par moitié; & Waarwijk prétendoit que chacun devoit avoir l'honneur de ceux qu'il avoit déja faits, & que chacun les devoit aussi mettre sur son compte, aussi-bien que ceux qu'on feroit encore, selon qu'on le jugeroit à-propos.

Cependant il fut unanimement résolu de fournir au Roi dequoi défendre la ville de Batusauwer; que pour cet éfet le *Dordrecht* lui donneroit deux canons de demi-calibre, & quelques boulets, & que Waarwijk lui feroit présent d'un petit canon de fer, de dix demi-barils de poudre & de quelques boulets & mitrailles, à cause des ataques à quoi il étoit tous les ans exposé, de la part des Portugais de Malacca. En éfet l'année précédente il avoit été assiégé par Furtado, & avoit couru risque de perdre Batusauwer, si le Ciel n'y eut pourvu, en faisant que les ennemis prissent la fuite, après avoir perdu plus de 200. hommes, parmi lesquels il y avoit bien 60. naturels Portugais. Pour la ville, la plus grande perte qu'elle fit alors, fut de deux piéces de canon de fonte.

Le 24. de Novembre 1605. on résolut d'achever la charge du *Flessingue*, des marchandises qui étoient dans la carraque prise, parce-qu'entre Patane & Jor on avoit reconnu qu'elle faisoit eau, & que d'ailleurs elle étoit mal pourvuë de voiles, de cordages, & d'autres agreils; si-bien qu'il y avoit peu d'aparence de l'emmener en Hollande, pour cette année.

Le 10. de Décembre, on alla trouver le Roi, & Raya Bonson son frére, de qui la flote

flote étoit encore moüillée proche des navires Hollandois, & on leur recommanda les personnes qu'on avoit dessein de laisser à Batusauwer, avec un fonds pour trafiquer.

Le 12. l'Amiral Waarwijck avec son vaisseau le *Flessingue*, partit de Johor, pour aller à Bantam. Il laissa encore dans le port l'Amiral Sebastiaansz, avec l'*Amsterdam* qu'il montoit, & la prise *S. Antoine*, qu'il achevoit de faire décharger, afin de suivre Waarwijck dans quelques jours.

Le matin du 27. cet Amiral laissa tomber l'ancre à la rade de Bantam, & le soir du même jour on découvrit l'Amiral Sebastiaansz & la prise *S. Antoine*, qui moüillérent le lendemain à la même rade.

Le 6. de Janvier 1606. la carraque aïant été mise sur le côté, & visitée, elle fut trouvée assez bonne, moïennant le radoub, pour être emmenée en Hollande l'année suivante. Il fut donc résolu de la laisser à Bantam, & de la pourvoir d'agreils & d'équipage, afin de charger du poivre, & de recevoir des soies que François Witter avoit achetées, à l'avance, des Chinois, tant pour éviter les droits de voiture, que celui de dix par cent. Jean Frans, auparavant Maître du *Flessingue*, en fut fait Capitaine, & eut sous lui 70. hommes d'équipage, moitié Hollandois, & moitié Lascarins, ou matelots Négres.

En ce tems-là l'Amiral Waarwijck reçut des nouvelles de C. Specx, qui étoit allé à Siam, pour suivre l'Ambassadeur du Roi à la Chine. Mais la jonque où cet Ambassadeur devoit s'embarquer avoit été retenuë,

à-cause de la grande guerre que le Roi avoit ſur les bras, & ſon voiage étoit différé juſqu'à l'année ſuivante. Cependant le Roi avoit promis à Specx de lui donner alors des lettres de recommandation.

Peu de tems après cette promeſſe, le Roi étant mort, ſon frére, qui fut ſon ſucceſſeur à la Couronne, [illegible], & il y avoit aparence que le voiage ſe feroit. Car c'eſt la coutume que lorſqu'un nouveau Roi monte ſur le trône de Siam, il envoie faire le *Sombay* au grand Roi de la Chine, par des Ambaſſadeurs chargez de riches préſens.

Les choſes étant ſur ce pié-là, le voiage de Specx ſe feroit fait ſans doute cette fois, ſi l'Amiral Sebaſtiaanſz avoit voulu le prendre au ſervice de la grande Compagnie: car dans l'état où étoit alors Waarwijck, les frais du voiage l'auroient trop chargé. Il fut donc obligé de rapeller Specx de Siam à Patane, où il retourna en compagnie de quelques Seigneurs, qui avoient avec eux des préſens, qu'on croioit être pour le Prince Maurice.

Après avoir donné tous les ordres qu'on crut néceſſaires à Bantam, & qu'on eut fait des vivres, l'Amiral Waarwijck en partit le 6. de Fèvrier 1606. pour retourner en Hollande. Sa flote fut composée des cinq vaiſſeaux ſuivans; ſavoir, *la Hollande* qui étoit celui qu'il montoit, *Dordrecht*, *Amſterdam*, *Zélande* & *Fleſſingue*, ces trois derniers aïant pourtant fait voiles peu de tems avant lui.

Les longs, fréquens & périlleux voiages qu'on avoit faits, tant en allant aux Indes, que dans les Indes mêmes, avoient fort-incom-

commodé les vaiſſeaux. *La Hollande* que l'Amiral montoit, ſe trouva en aſſez mauvais état, & faiſoit eau; de-ſorte qu'à quelque danger qu'il eût été expoſé, il ne s'étoit point vu dans un plus grand que celui où il ſe trouvoit alors.

Le 21. de Mars, il ſe vit obligé d'alléger le vaiſſeau, & de faire le jet de 12. laſtes de *Tintenage*, pour tâcher de doubler le cap de Bonne-eſpérance avec la flote: mais il y a de l'aparence qu'il ne put y réüſſir. Car le 29. les vaiſſeaux aïant été ſubitement pris de calme, par la hauteur des 25. degrès, la mer s'enfla tout-auſſi-tôt, & *la Hollande*, qui ne ſe manioit pas trop-bien, étant agité par l'impétuoſité des lames, s'ouvrit encore, & fit eau en divers endroits. L'arcaſſe, qui avoit déja un peu commencé à ſe ſéparer, paroiſſoit prête à s'enfoncer tout-à-fait, de-ſorte que quelquefois en une horloge, ſelon la violence des coups de mer, on étoit obligé de faire juſqu'à trois ou quatre cents bâtonnées d'eau, en pompant.

Dans cet état, quand la brune fut venuë, on fit le ſignal de péril, afin-que tous les vaiſſeaux demeuraſſent enſemble. Dès-que le jour parut, l'Amiral pria les Oficiers des autres vaiſſeaux, de continuer à courir le même bord que lui, & de ne le pas abandonner de 3. ou 4. jours, afin de voir ſi, lorſque le gros tems auroit un peu diminué, il ne pourroit point faire tranſporter à leur bord au-moins la ſoie qui étoit au ſien. Ils y conſentirent, & le 30. du mois, ſur le ſoir, étant par la hauteur des 23. degrès, mais

aiant Nordoüesté jusqu'à 23. degrés & demi, ou un peu plus, ils coururent tous la bande du Nord-nord-est, pour aller à l'isle Maurice.

Le 31. Jaques Buys fut envoié par l'équipage du *Dordrecht* à bord de l'Amiral, pour l'avertir que ce navire s'étoit tellement ouvert, qu'il faloit [illegible] quelques-unes des planches de chêne ou franc-bordage avoient été enfoncées par les coups de mer, & qu'il étoit aussi obligé de relâcher à la même isle.

Le même jour les vaisseaux *Amsterdam* & *Zélande*, qui étoient sous le commandement de l'Amiral Van der Lecq, quoi-qu'ils se fussent mis de compagnie avec les autres, prirent la résolution de continuer leur route vers la Hollande, & de se séparer à un signal qui en seroit fait par Van der Lecq.

Le 4. d'Avril 1606. Jaques Buys passa encore à bord de l'Amiral Waarwijck, pour prendre congé de lui, & lui demander s'il avoit des lettres à envoïer en Hollande, parce-qu'il avoit changé de sentiment, & qu'il avoit intention de suivre les deux autres.

Cet Amiral voiant qu'il ne pouvoit s'assurer que son navire pût se rendre à l'isle Maurice, envoia quelques Oficiers à bord de l'Amiral Van der Lecq, pour le prier de faire de sérieuses réflexions, avec son Conseil, sur une afaire si-importante. Ensuite ils passerent tous ensemble à bord du *Flessingue*, où il fut résolu que les 5. vaisseaux iroient relâcher à l'isle Maurice, & ils y mouillerent l'ancre le 6. d'Avril.

Comme ils craignoient qu'un long séjour à cette rade, ne causât du dommage aux [illegible] que-

que *la Hollande* avoit à ſon bord, on commença d'en décharger & de les tranſporter dans les autres vaiſſeaux; ſavoir 200. paquets à bord de l'*Amſterdam*, peſant 19682. livres: 150. paquets à bord du *Zélande*, peſant 14459. livres: 15. paquets à bord du *Fleſſingue*, peſant 1344. livres & demie: toutes ſoies achetées de la Reine de Patane. On tranſporta encore à bord du *Fleſſingue*, la caiſſe où étoient les 10. boîtes de plomb remplies de muſc, qu'on avoit trouvées dans la carraque Portugaiſe priſe à Patane, peſant 102. livres. D'un autre côté on allégea le *Fleſſingue* de 299. ſacs, meſure de Bantam, de poivre de Priaman, & de 5. bares de poivre de Jamba.

Ces trois navires, *Amſterdam*, *Zélande* & *Fleſſingue*, aïant reçu ces marchandiſes, & pris des rafraîchiſſemens, partirent d'un commun conſentement de tous les 5. le 21. du même mois d'Avril, & prirent la route de Hollande. Pour l'Amiral Waarwijk avec l'équipage de ſon navire *la Hollande* & celui du *Dordrecht*, ils firent des huttes dans l'iſle, y portérent leurs marchandiſes, & donnérent le radoub à leurs vaiſſeaux. Il fallut faire une arcaſſe entiére toute-neuve à *la Hollande*, & ce fut un fort grand bonheur, qu'une fortune de mer jettât ſur cette côte le yacht du vaiſſeau *la Concorde*. Ce navire étoit parti de Hollande le 20. de Juin 1605. pour le compte de la Compagnie, avec commiſſion de viſiter les côtes de Soffala, ou Saffala, & d'y faire prendre des beſtiaux pour les tranſporter à l'iſle Maurice. Mais il n'avoit pu exécuter ſes ordres; car quand il fut par la hau-

teur des 31. degrés, il survint une tempête si-furieuse, que le 22. de Février le yacht dont le Maître se nommoit Pierre Matthysz, s'écarta du navire, & le 8. de Mai, il mouilla l'ancre à la rade de cette isle, où aïant rencontré l'Amiral Warwyck, il lui fournit quelques barres de fer qui lui furent d'un grand usage.

Il seroit à propos de faire ici la description de l'isle Maurice, si elle n'avoit pas été ci-devant faite dans le Voiage de Jaques Cornelisz Neck. Le lieu où l'Amiral se tenoit à l'ancre, étoit une rade close, à l'abri de tous les vents, où l'on pouvoit entrer & sortir de toutes marées. On y avoit souvent un vent de terre, pendant la nuit, & particuliérement en pleine Lune. Le port est du côté du Sud-est, par la hauteur des 20. degrès, pour le moins. Il s'étend au Nord-quart-de-nord-ouëst, & au Nord-nord-ouëst, presque jusques à l'isle Fortune. L'on peut bien y entrer par la brune quand on l'a reconnu de jour, & y aller jetter l'ancre tout proche de cette isle, sur 12. 15. & 20. brasses d'eau, fond de sable & de bonne tenuë, car l'on n'a rien à craindre qu'on n'ait vu. Il est vrai que par la brune il faut se garder d'un banc étroit, qui git à une lieuë, & s'étend en quelques endroits à deux lieuës de l'isle, de sorte qu'on doit bien prendre garde à ne décheoir pas à l'Ouëst de la passe, & à ne porter pas trop Nord & Sud avec la côte, car on auroit bien de la peine à regagner ce qu'on auroit perdu, & à se rallier à terre. Il faut donc que la grande montagne escarpée qui y est, soit

demeure au Nord, & au Nord-quart-de-nord-oueſt, avant-que vous ſoïez droit par le travers de la paſſe, & alors il eſt bon de tourner terre à terre, le long de la côte qui eſt au Sud-eſt, pour pouvoir reconnoître l'iſle Fortune, & les autres cinq iſles qui giſent auprès.

Comme l'ouvrage du radoub s'avançoit raiſonnablement, l'Amiral [illegible] que les vaiſſeaux étoient en état de tenir la mer à la fin d'Octobre, & qu'ils [illegible] à la voile pour achever leur voiage. Au-regard du yacht, il partit le 29. de Mai, & prit la route de Bantam. L'Amiral ſe ſervit de cette occaſion pour y envoier des lettres de la même date 29. de Mai, par leſquelles il donnoit ordre que la carraque qu'il y avoit laiſſée, vint le joindre à l'iſle Maurice, pour aller avec lui en Hollande.

Le [illegible]. de Juin 1606. le navire *la Concorde*, dont le yacht étoit parti de l'iſle Maurice le 29. du mois de Mai précédent, vint mouiller à la même rade, & fournit aux autres du ris, arrec, &c. ſi-bien que le quatriéme de Novembre ceux-ci ſe trouvérent en état de remettre à la mer, dans le deſſein d'aller encore relâcher à Sainte Heléne ; car ils n'avoient eu ni la carraque qui avoit été mandée, ni aucun autre vaiſſeau qui vînt des Indes.

Le 28. de Janvier 1607. les deux vaiſſeaux *la Hollande* & *Dordrecht*, mouillérent l'ancre à la rade de cette iſle, où ils trouvérent des lettres de l'*Amſterdam*, du *Fleſſingue* & du *Zélande*, qui s'étoient ſéparez d'eux à l'iſle Maurice le 21. d'Avril précédent. Ils avoient relâché

lâché sur la fin de Juin à Sainte Heléne, où ils avoient sejourné 8. à dix jours, & le 8. de Juillet ils avoient fait voiles vers la Hollande.

L'Amiral avoit eu esperance de trouver là sa carraque, & d'autres vaisseaux des Indes; mais il s'étoit trompé. Le 25. de Février 1667. aprés que les équipages se furent rafraichis, se trouvant en pleine [illegible] à la voile. On laissa [illegible] dans l'Isle [illegible] informer les autres vaisseaux qui y viendroient de ce qui s'étoit passé à leur égard.

Le reste du voiage s'étant fait tantôt par un beau tems, & tantôt par des vents contraires, les deux vaisseaux terrirent le 4. de Juin à l'isle de Schouwen, où ils rencontrerent un navire de guerre qui venoit de la Meuse, monté par le Capitaine Nicolas Willems van Hoorn, qui informa les Oficiers de l'état des afaires des Provinces Unies.

L'Amiral envoia par terre [illegible] porter des lettres aux Directeurs de la Chambre d'Amsterdam, pour leur donner avis de sa venue. Aprés que les équipages se furent un peu rafraichis, les deux vaisseaux leverent l'ancre, & le *Dordrecht* qui étoit pour la Chambre de Zelande, s'étant separé de la *Hollande*, celui-ci aprés cinq ans de voiage entra heureusement dans le port du Texel.

F I N.

00060627

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 18 July, 2018